

NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES

1976

Problèmes de la société socialiste développée	3
Sándor Lakos : Changements socio-économiques au cours des quinze dernières années	3
János Illés — Tamás Kolosi : Structures et mobilité sociales ..	19
Katalin Szikra Falus : Revenus et niveau de vie	39
Judit H. Sas : Mode de vie et aspirations familiales	75
Trente années de littérature et d'art	105
Relations franco-hongroises	185
Revue des livres et des revues de Hongrie paraissant en langues étrangères	259

NOS AUTEURS

SÁNDOR LAKOS directeur de l'Institut des Sciences Sociales du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois

JÁNOS ILLÉS chef de département de l'Office National du Plan

TAMÁS KOLOSI chercheur à l'Institut des Sciences Sociales du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois

LAJOS HÉTHY chercheur à l'Institut de Sociologie de l'Académie des Sciences de Hongrie

CSABA MAKÓ chercheur à l'Institut de Sociologie de l'Académie des Sciences de Hongrie

KATALIN SZIKRA FALUS professeur à l'Université Économique Karl Marx de Budapest

EDIT LETTRICH chercheur à l'Institut de Géographie de l'Académie des Sciences de Hongrie

ZSUZSA FERGE chef de section à l'Institut de Sociologie de l'Académie des Sciences de Hongrie

JUDIT H. SAS chercheur à l'Institut de Sociologie de l'Académie des Sciences de Hongrie

BÉLA KÖPECZI secrétaire général adjoint de l'Académie des Sciences de Hongrie

MIKLÓS BÉLÁDI chercheur à l'Institut des Sciences Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie

GYÖRGY SZÉKELY chef de section de l'Institut du Théâtre de Budapest

ISTVÁN NEMESKÜRTY critique cinématographique, historien de la littérature

NÓRA ARADI directrice de l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Académie des Sciences de Hongrie

MÁTÉ MAJOR académicien, professeur de l'Université Technique de Budapest

JÓZSEF UJFALUSSY directeur de l'Institut de Musicologie de l'Académie des Sciences de Hongrie

GYÖRGY RADÓ traducteur, vice-président de l'Association Internationale des Traducteurs

ANDRÉ LAZAR rédacteur de la maison d'édition Európa

ISTVÁN FODOR maître-assistant à l'Université Eötvös Loránd de Budapest

FERENC FÁBRI fonctionnaire du Ministère du Commerce extérieur

GÉZA RAJNAVÖLGYI fonctionnaire de l'Institut des Relations Culturelles

ZSUZSA RAPPAL rédacteur de la maison d'édition Corvina

Éditions Corvina, Budapest

Printed in Hungary, 1976

Imprimerie Franklin, Budapest

ISBN 963 13 8004 1

NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES

VOLUME 11, 1976

Publiées sous la direction de Béla Köpeczi

Secrétaire de rédaction : István Fodor

Secrétariat : 1052 Budapest V., Pesti Barnabás u. 1.

Commission Nationale Hongroise pour l'UNESCO

SOMMAIRE

PROBLEMES DE LA SOCIÉTÉ SOCIALISTE DÉVELOPPÉE

Sándor Lakos : Changements socio-économiques au cours des quinze dernières années	3
János Illés — Tamás Kolosi : Structures et mobilité sociales	19
Lajos Héthy — Csaba Makó : Les ouvriers et la société d'aujourd'hui	29
Katalin Szikra Falus : Revenus et niveau de vie	39
Edit Lettrich : Les conditions du réseau d'habitat et de l'urbanisation	51
Zsuzsa Ferge : Scolarisation, mobilité et l'homogénéité sociale	63
Judit H. Sas : Mode de vie et aspirations familiales	75
Béla Köpeczi : Évolution de la conscience sociale au cours des quinze dernières années	93

TRENTE ANNÉES DE LITTÉRATURE ET D'ART

Miklós Béládi : Trois décennies de la nouvelle littérature	105
György Székely : Le théâtre du peuple	123
István Nemeskürty : Trente années de cinéma hongrois	135
Nóra Aradi : Les arts plastiques contemporains	147
Máté Major : Trente ans d'architecture hongroise (1945-1975)	159
József Ujfalussy : Trente années de vie musicale	171

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

Le Passé

Béla Köpeczi : Ferenc (François) II Rákóczi	185
György Radó : Petőfi et les Français	209
André Lazar : La France vue par un poète hongrois	223
István Fodor : 200 ans d'enseignement de la langue française à l'Université de Budapest	235

Le Présent

Économie	245
Culture	249
Technique et sciences	253

REVUE DES LIVRES ET DES REVUES DE HONGRIE PARAISSANT EN LANGUES ÉTRANGÈRES

<i>Livres</i>	259
<i>Revues</i>	289

Problèmes de la société socialiste développée

Changements socio-économiques au cours des quinze dernières années

Il est permis de dire que les fondements du socialisme ont été posés en Hongrie en 1960 et 1961. L'étape déterminante et finale fut la réorganisation socialiste de l'agriculture.

Une fois posés les fondements de la nouvelle société, les objectifs de la période transitoire étaient atteints : le pouvoir ouvrier était né et stabilisé, la nationalisation des moyens fondamentaux de production était achevée, l'organisation socialiste de l'agriculture était mise en place, l'exploitation de l'homme par l'homme était liquidée.

Depuis ce temps-là l'économie nationale se développe sur une base homogène, socialiste. Les quinze années écoulées depuis la Libération jusqu'à 1960 ont été marquées de succès considérables.

1. En 1960 la production industrielle dépassa de près de 170 p. 100, et la production agricole d'environ 20 p. 100 le niveau atteint en 1950. Le domaine économique se caractérisait par une croissance dynamique, de type nettement extensif. Le niveau de l'emploi s'éleva à un rythme rapide. En dix ans le nombre des salariés de l'industrie et du bâtiment augmenta de près de 700 000 et la production globale de ces deux branches a atteint les 47 p. 100 de la production nationale.

2. La révolution culturelle a donné ses premiers résultats : la scolarisation est devenue massive, et en 1960 environ 33 p. 100 des enfants de quinze ans ont achevé au moins huit classes de l'école générale (cela correspond en France à l'école élémentaire et au premier cycle de l'enseignement secondaire), ce qui, à cette époque, était un succès important.

Tout cela a mis en place les fondements adéquats, sociaux et économiques, de l'édification du socialisme.

CARACTÉRISTIQUES DES QUINZE DERNIÈRES ANNÉES ÉCOULÉS

a. Les relations de la propriété étant radicalement transformées, c'est le secteur socialiste qui, en 1961, a produit 96 p. 100 du revenu national. La période suivante peut être considérée comme une étape de la stabilisation des fondements, et comme celle de l'épanouissement de l'évolution socialiste.

Dans notre travail constructif, ce n'est ni une période autonome, ni achevée. L'établissement des fondements du socialisme signifie un énorme changement qualitatif, car ayant liquidé l'exploitation, une période millénaire a été close. La stabilisation de ces fondements nous a fait entrer dans l'ère du socialisme où nous sommes encore aujourd'hui. Cette période d'évolution n'est pas encore close, ses objectifs continuent à déterminer les tendances et les cadres de notre activité. C'est en conformité avec ce qui précède qu'à son XI^e Congrès, tenu en mars 1975, le Parti Socialiste Ouvrier Hongrois a fixé les tâches à accomplir durant les cinq prochaines années et qu'il a établi des objectifs à long terme.

Pendant les quinze dernières années, la société hongroise a progressé dans tous les sens. Les rapports socialistes de la production se sont stabilisés. Il va sans dire que leur mise en place ne peut pas se réduire à quelques actes organisationnels ou juridiques. Afin que leur substance soit véritablement socialiste, aussi bien dans l'industrie que dans l'agriculture ou dans tout autre domaine de l'économie nationale, un processus lent et prolongé doit se dérouler. Nous connaissons bien le progrès, fait dans les domaines des forces productrices, du niveau de vie, de la culture, des sciences, et de l'opinion publique.

Pour caractériser le développement qui, au cours des quinze dernières années, a touché tous les domaines de la vie, nous n'avons qu'à indiquer les changements qualitatifs qui ont mûri pendant cette période, et dont on peut dégager les enseignements à tirer de cette période, enseignements valables pour nos jours, mais qui éclairent aussi l'avenir.

Calculé au niveau des prix en 1968, le revenu national est passé, au cours des quatorze dernières années, de 150 milliards à 312 milliards de forints, ce qui représente plus du double (de 15 000 à 32 000) par habitant. Avoir atteint le revenu national de 32 000 forints par habitant représente à mon avis un jalon important et indique, dans un certain sens, l'atteinte d'un degré plus élevé d'évolution. Il est admis d'exprimer le niveau économique des pays, dans les confrontations de ce type, par la valeur, calculée en dollars, du revenu national par habitant. Cet indice, sans être assez sûr, vu les incertitudes des cours de devise, surtout en période d'inflation, n'en offre pas moins la possibilité de faire des comparaisons. Sur une telle base, nous sommes en droit d'affirmer, avec plus ou moins de certitude, que pendant cette période nous avons atteint dans le revenu national l'ordre de grandeur de 1 000 dollars par habitant. Malgré l'importance indiscutable du niveau et du rythme d'augmentation du revenu national, nous ne tenons pas ceux-ci comme des indices exclusifs et déterminants, étant donné que pour nous ce sont le mode de répartition et les autres conditions sociales, c'est-à-dire les caractéristiques de l'évolution sociale qui sont les plus décisives. Cependant utilisé pour des buts adéquats, ce n'est pas moins un indice important.

Il est significatif que le rythme d'accroissement du revenu national, qui était dans l'ensemble égal, s'est stabilisé à un rythme acceptable. (Au cours des dix ans compris entre 1960 et 1970 la moyenne annuelle était de 5,4 p. 100 et au cours des quatre dernières années de 6,4 p. 100.)

Plusieurs économistes des pays socialistes estiment qu'une augmentation annuelle de 5 p. 100, et selon certains économistes hongrois, de 6 p. 100, du

revenu national est nécessaire pour pouvoir continuellement élargir l'accumulation et la consommation, et pour assurer les conditions d'une élévation systématique du niveau de vie. Ce rythme de croissance permet en outre un développement à long terme, sans à-coup, évitant ainsi des tensions importantes.

Les faits, que nous venons, bien que sommairement, d'exposer, montrent qu'au cours de ces quinze années notre pays est entré dans une période intensive de croissance économique. Pour le démontrer on cite en général l'épuisement des réserves de main-d'œuvre, ce qui ne permet pas, à partir de ces ressources, d'augmenter la production. Il va sans dire que c'est une circonstance déterminante. Selon les calculs préliminaires du plan pour les quinze années à venir, l'économie nationale ne peut compter pendant cette période que sur une augmentation de 2-300 000 de ses contingents. Or, la majeure partie en est résorbée par le secteur tertiaire, donc l'élargissement de la production industrielle et de l'industrie du bâtiment ne peut pas être fondé sur cette croissance. Il me semble pourtant que ce serait une simplification de penser que la période intensive de l'évolution signifie uniquement une pénurie de main-d'œuvre. Elle est caractérisée en tout premier lieu par la production, par l'application de la technique et de la technologie : ce sont le niveau technique-économique et les dimensions de la production qui posent de nouvelles exigences plus élevées. Les impératifs de la période intensive doivent se faire valoir dans le processus de la production, et la pénurie de main-d'œuvre pèse lourdement dans la nécessité urgente de leur réalisation. L'épuisement des réserves de main-d'œuvre est un corollaire et non pas un critère de la période intensive du développement économique.

b. Des mutations révolutionnaires se sont produites *dans la production agricole et dans la vie du village*. L'organisation des coopératives marque à la fois la fin d'un mode de vie, celui de l'existence de petits producteurs paysans, et le point de départ d'une nouvelle existence, celle de la paysannerie coopérative. Au cours de la réorganisation socialiste de l'agriculture, la production n'a pas baissé et par la suite elle a augmenté à un rythme accéléré, ce qui est une performance qui mérite l'attention sur un plan international. Les quinze années écoulées ont vu naître et se stabiliser l'exploitation socialiste à grande échelle et se répandre les méthodes modernes.

La mécanisation des principaux travaux agricoles s'est considérablement développée, dans la récolte du blé pratiquement à 100 p. 100, dans celle des épis de maïs elle s'est élevée du point zéro à plus de 50 p. 100, dans celle de la betterave à 84 p. 100. La quantité d'engrais chimique par hectare (comptée en agent utile) s'est élevée de 53 kg à près de 200 kg, et ainsi, selon les données de 1975, la quantité utilisée en Hongrie reste d'une cinquantaine de kilos inférieure à celle utilisée en Autriche et en Tchécoslovaquie. Les moyens fondamentaux de production ont presque doublé en quantité. Un succès capital est que le caractère *saisonnier* de l'écoulement des produits animaux est réduit à un niveau relativement minimal, ce qui montre l'expansion de la production industrialisée. Tout cela sert de base pour le développement de l'agriculture.

Des associations, unions, systèmes de production basés sur des éléments

qualitativement nouveaux commencent à se former. Leur caractéristique principale est la production industrialisée, à un haut niveau d'organisation. Dans ce domaine, la production de viande de porc, de volaille, et de maïs a connu des succès considérables. Comme exemple nous pouvons citer l'exploitation de Bábolna (dans la Hongrie occidentale, à 22 km de Győr, célèbre en Europe par ses chevaux) où en 1972 le rendement moyen du maïs était de 64 q par hectare, ce qui dépasse de plus de 50 p. 100 la moyenne nationale de 40 q, et ce à un prix de revient inférieur. Les expériences acquises au cours de la période écoulée permettent de répandre graduellement ces formes modernes. Au XI^e Congrès du Parti cette question a été examinée. Il n'est pas inutile à ce propos de parler de la complexité de cette tâche, de la manière réfléchie et progressive dont on peut élargir les cadres de ces formes. La mise en place de tels systèmes est fort coûteuse. Le préalable de leur activité est de pouvoir répondre aux prescriptions et aux exigences, fort élevées, du centre organisateur, c'est-à-dire que les unités qui participent à l'activité commune puissent appliquer une technique évoluée. Ce n'est pas une tâche facile. Nous ne pouvons avancer que dans la mesure où nous pouvons assurer les conditions matérielles, techniques, organisationnelles et personnelles. C'est sous cet angle que les documents du XI^e Congrès abordent ces problèmes.

STRUCTURES DE L'ÉCONOMIE NATIONALE ET PRODUCTIVITÉ DU TRAVAIL

Nous parlerons brièvement des structures de l'économie nationale et de la productivité du travail. Il est évident que ces thèmes pris séparément ont une grande importance et méritent un examen à part. Leur réunion sous le même titre ne peut être motivée que par des points fondamentaux où elles se touchent de près et sont liées entre elles.

Du point de vue de la victoire de la nouvelle société, la tâche principale léninienne est d'atteindre un degré plus élevé de la productivité du travail. Dans l'ensemble de notre économie nationale la productivité du travail a considérablement augmenté. Le changement qualitatif des quinze dernières années s'exprime avant tout dans le fait que depuis des années déjà c'est la cause principale de l'augmentation de la production. Tandis qu'en 1960, 59 p. 100 de l'augmentation de la production industrielle provenait de l'élévation de la productivité du travail, de 1970 à 1974, ce pourcentage était déjà en substance de 100 p. 100. Malgré cela un de nos problèmes fondamentaux reste toujours le niveau insuffisant de la productivité industrielle. Comme les calculs économiques l'ont démontré, dans la période écoulée elle était inférieure à celle des pays socialistes qui se prêtent à la comparaison. L'une des raisons principales se trouve dans plusieurs questions de structures économiques qui attendent encore une solution, et dans l'insuffisance du développement technique.

L'une des tâches les plus importantes pour nos progrès est l'amélioration des structures de l'économie nationale. L'analyse de son évolution nous fournit des enseignements extrêmement importants sur la période précédente. Sous ce

même angle, on peut citer bien des aspects positifs. Pendant les quinze années écoulées un développement plus rapide que la moyenne s'observe dans les branches dites progressives, dans l'industrie chimique, dans l'industrie mécanique, et dans l'industrie des instruments de précision. Les programmes centraux de développement ont concentré leurs ressources sur des domaines d'une grande portée pour l'économie nationale. Il résulte de tout cela une amélioration dans les structures de l'économie nationale (nous entendons par-là la macro- et la microstructure, donc aussi la structure des produits qui montre une amélioration relativement lente). Le développement n'a pourtant pas été assez rapide, ni assez régulier. L'ancien problème fondamental existe toujours, à savoir que la part des branches demandant un effort particulier n'a pas augmenté d'une manière sensible, et qu'il existe une stagnation, et même une augmentation des besoins spécifiques en matière, en énergie et en outillage, qui se manifeste à l'échelle de l'économie nationale.

Étant donné sa complexité et son caractère compliqué, le changement de structure est un processus difficile à mesurer. La statistique et l'économie n'ont pas encore engagé l'examen précis de celui-ci, nous n'avons donc pas encore de réponse aux questions qu'il soulève. Il me semble toutefois que la confrontation des données dont nous disposons permet de dégager, avec une précision suffisante, certaines tendances. Selon les calculs de l'Office National du Plan, le quotient du capital de la production a augmenté au cours des vingt dernières années d'une moyenne annuelle de 1,3 p. 100, les calculs préliminaires pour les quinze ans à venir annoncent une progression de 1,4-1,5 p. 100. Dans le passé ce quotient a nécessairement augmenté par suite du passage de la technique de petite entreprise à la technique de la grande entreprise, mais une telle augmentation dans l'avenir n'est pas motivée par l'évolution intérieure, ni par les difficultés économiques internationales actuelles. Ce fait nous renvoie à des causes plus profondes, à des causes structurelles. Il s'agit en substance des besoins spécifiques en matière et en énergie qui se manifestent à l'échelle de l'économie nationale, et qui n'ont pas diminué, bien que, dans la plupart des pays économiquement évolués, pendant cette période, et pendant un temps prolongé, ils aient accusé une diminution. D'après les calculs de l'Institut de Recherches Économiques, entre 1968 et 1974, donc pendant les six années précédant la hausse des matières sur le marché mondial, cet indice est resté en substance stable (plus exactement, il accusa une toute petite augmentation).

C'est pour nous une question de grande portée qui touche un de nos soucis principaux, celui de savoir si nos programmes de développement économique tiennent suffisamment compte des conditions propres à notre pays. Actuellement, étant donné les variations de prix, il est devenu urgent de réduire nos besoins spécifiques en matières premières et en énergie. Or, dès la période précédente, ce fut notre objectif. Les VII^e et VIII^e Congrès du Parti, se fondant sur les enseignements des périodes précédentes, ont formulé avec beaucoup de relief la nécessité de donner la priorité aux branches qui demandent relativement peu de matières et *beaucoup de travail*, compte tenu des conditions en présence dans notre pays. Il me semble pouvoir constater aujourd'hui que cela ne fut pas réalisé d'une façon satisfaisante et qu'ainsi, outre la hausse des prix, la structure

mal adaptée à nos conditions est également l'une des causes des difficultés que nous éprouvons aujourd'hui. Dans la situation économique internationale, aujourd'hui plus compliquée, la solution est avant tout dans l'accélération de *l'intégration socialiste*, afin de pouvoir, grâce à d'importants programmes complexes, à des coopérations, parer au maximum les influences nocives du monde capitaliste, et parallèlement améliorer graduellement la structure de notre économie. Il s'agit évidemment d'une tâche à long terme. Nous continuons en même temps à développer nos relations avec les pays capitalistes développés, sur la base d'avantages réciproques, et avec les pays en voie de développement, mais en partie avec d'autres méthodes.

Du point de vue du développement technique, du niveau technique et de la modernisation de la structure des produits, l'industrie mécanique ne répond pas aux exigences, ce qui est une des causes des difficultés que connaît notre commerce extérieur. L'industrie mécanique n'était pas à même de produire des articles de haute qualité en quantité suffisante, répondant aux exigences de l'exportation, aussi la part de ces exportations est-elle inférieure à celle de plusieurs pays socialistes. Ainsi par exemple en RDA et en Tchécoslovaquie, où l'industrie mécanique occupa, dès 1969, une place relativement plus importante dans les exportations qui passèrent respectivement entre 1960 et 1972 de 48 p. 100 à 51 p. 100, et de 45 p. 100 à 49 p. 100. Pendant la même période en Hongrie, les exportations se sont réduites de 38 p. 100 à 33 p. 100. Étant donné que cette part a augmenté dans d'autres pays socialistes, il convient d'en tirer certains enseignements.

Une des grandes questions de la mise en place des structures est l'évolution du secteur tertiaire, au développement duquel nous avons toujours apporté beaucoup de soins. Les réalisations, connues dans le pays entier, dans le domaine du commerce, des transports, de la santé, de l'instruction, témoignent de progrès considérables. Néanmoins, elles restent encore inférieures aux besoins, en partie pour des raisons inévitables, comme le développement préférentiel de l'industrie et de l'agriculture. Or, le retard est plus grand que celui que pourraient motiver les circonstances objectives. Le quatrième plan quinquennal reflète une prise de conscience de ce fait, car, pour la première fois depuis la Libération (1945), les investissements du secteur tertiaire dépassent considérablement ceux de l'industrie (44 p. 100 contre 37 p. 100). Avant tout, nous devons nous rendre compte qu'il s'agit ici de la satisfaction d'un important besoin social. En élargissant ce secteur, nous aurons la possibilité de diriger vigoureusement les changements dans le mode de vie et dans les conditions de vie. Mais pour cela il faut que ces changements se déroulent dans notre société dans le sens qui répond à nos buts. Cependant, des intérêts économiques sont également liés au développement de ce secteur, car son renforcement, après l'atteinte d'un certain niveau, contribue davantage que les investissements productifs à l'augmentation de la production.

Le retard a été provoqué aussi par des positions idéales insuffisamment mises au point. Voici quelques références aux débats qui se sont déroulés à ce propos : Nous sommes d'accord dans le fait qu'il est impossible de développer à un rythme rapide ce secteur à défaut d'un arrière-fond approprié à la produc-

tion industrielle et agricole. Cependant, les avis se partagent en ce qui concerne la nécessité et la possibilité d'un progrès plus rapide et durable de la situation actuelle. A mon avis, c'est aujourd'hui possible et nécessaire. Je ne donne que quelques arguments pour soutenir cette opinion : entre 1949 et 1970, donc pendant vingt et un ans, la population active, en dehors de l'agriculture, a augmenté de 1,8 million, dont plus de deux tiers passa à l'industrie et au bâtiment, et moins d'un tiers au secteur tertiaire. Ce n'est qu'après 1970 qu'un certain changement survint. D'après les calculs de l'Institut d'Économie Planifiée auprès de l'Office National du Plan, à l'exclusion de l'agriculture, la part de l'emploi s'est réduite de 52 p. 100 à 39 p. 100. Le développement extensif n'a pas astreint l'industrie à mobiliser ses ressources internes, aussi des relâchements se sont-ils produits dans l'emploi de la main-d'œuvre, cela a eu un effet défavorable sur la productivité de l'industrie.

Les mutations dans le mode de vie, l'expansion des articles durables de consommation, augmentent les besoins en réparations, mais les services traditionnels de réparation offrent une solution de moins en moins satisfaisante. C'est une question qui touche directement la vie quotidienne des travailleurs et qui a une grande importance en politique sociale. La solution est rendue plus difficile, car, souvent, on exagère les difficultés économiques qui y sont liées, tout en oubliant les avantages économiques *indirects*.

Les services de réparation ont par exemple l'avantage indirect d'avoir des coûts relativement bas pour l'acquisition des matériaux et les investissements, et pour la création et le fonctionnement du lieu de travail. Selon certains calculs, il y aurait des possibilités d'emploi pour *des dizaines de milliers, selon d'autres pour des centaines de milliers* de travailleurs. Cette possibilité a, entre autres, l'avantage de pouvoir *indirectement* contribuer à la transformation de la structure de l'industrie en libérant la main-d'œuvre dans les branches non rentables et en lui offrant des emplois nécessaires et utiles à *des coûts réduits*. Cela demande à son tour l'élaboration de systèmes de conditions de salaires, de gestion et de préférences.

L'activité des coopératives industrielles mérite également réflexion. Les données montrent que les services de réparation jouent un rôle subordonné, constituent une part minime de leur travail, bien que ce soit leur destination primitive. Là aussi, nous devrions procéder à des changements fondamentaux en utilisant le salaire et d'autres moyens préférentiels, il faudrait aussi planifier le travail qu'elles fournissent pour les entreprises de la grande industrie. Dans ce cas, leur caractère subirait des changements dont il conviendrait de tenir compte lors de l'établissement de leur statut. Ce processus mettrait mieux en relief un problème encore non résolu sur le plan de l'économie nationale, à savoir le problème des petites et moyennes entreprises qui fonctionnent bien.

Il faut pourtant se garder de se faire des illusions en examinant les possibilités du secteur tertiaire. Si nous avons la possibilité de libérer de la main-d'œuvre, nous devons, dans la situation actuelle, l'utiliser avant tout pour augmenter le nombre des entreprises industrielles qui travaillent avec des moyens de production de grande capacité et qui produisent des articles rentables. Sous cet

aspect les services seront relégués au second plan. Néanmoins, c'est en connaissance de cause que j'ai surtout mis en relief les possibilités que ce secteur recèle, étant donné qu'à mon avis, c'est leur sous-estimation qui, de nos jours, représente un plus grand danger pour nos progrès.

A propos des structures de l'économie nationale, je me réfère à l'enseignement principal tiré des quinze ans écoulés ; au morcellement exagéré des moyens, au manque d'une concentration satisfaisante. Je ne parle pas ici des cadres organisationnels, mais de l'utilisation déconcentrée des moyens. Malgré plusieurs résolutions du parti qui en faisaient la critique, ce ne sont que les dernières années qui apportèrent quelque progrès dans la réalisation de ce juste objectif. Étant donné que par rapport aux ressources dont nous disposons, un trop grand nombre d'importants programmes centraux étaient en cours de réalisation, au point que les possibilités matérielles de l'amélioration de la production courante (de l'élévation du niveau technique) étaient limitées, le cinquième plan quinquennal ne prévoit la mise en marche *d'aucun nouveau programme* central important.

SITUATION DE LA MAIN-D'ŒUVRE

Comme nous l'avons déjà vu dans un autre contexte, des changements qualitatifs sont survenus et surviennent encore dans les effectifs de la main-d'œuvre dont dispose l'économie nationale. Tandis qu'entre 1971 et 1975 il était possible d'augmenter de près de 250 000 personnes la population active en dehors de l'agriculture, entre 1976 et 1980 cette augmentation ne représentera que 150-170 000 personnes, et ce *en grande partie au bénéfice du secteur tertiaire*. Les calculs préliminaires ne prévoient qu'une augmentation totale de 20 000 personnes du nombre des travailleurs de l'industrie.

L'appréciation des ressources en main-d'œuvre est une des questions les plus importantes et les plus controversées. Les avis se partagent sur l'importance des réserves (s'il s'agit d'une pénurie de main-d'œuvre ou d'excédents dissimulés). Il va sans dire que le tableau se différencie selon les diverses branches de l'économie nationale. C'est tantôt l'un ou tantôt l'autre qui devient le plus caractéristique, on se trouve souvent en face de l'un et de l'autre à la fois. Mais si nous cherchons à saisir l'essentiel, il me semble que l'accent doit être mis sur le dégagement des réserves dissimulées de main-d'œuvre. C'est là une ressource mobilisable, à l'aide de l'organisation et de l'augmentation du niveau de mécanisation, et que nous n'avons pas réussi à utiliser pleinement au cours de la période précédente. A ce propos, il n'est pas inutile de mentionner un fait intéressant, notamment que malgré notre insistance, en théorie, sur la main-d'œuvre qui est l'élément principal des forces productrices (c'est une thèse fondamentale pour les marxistes), nous nous en sommes très peu occupés et en théorie et dans la pratique.

La politique de main-d'œuvre, l'utilisation optimale de la main-d'œuvre, fut pendant longtemps un thème peu étudié et assez négligé, voire déprécié. Nous devons avant tout concentrer notre attention sur les rapports entre le

niveau de l'emploi et la discipline du travail, sur les contradictions internes du niveau de formation et de la structure.

L'instruction et la formation professionnelle devinrent les éléments primordiaux du développement des forces productives. *A la fin des années 1980, les deux tiers des travailleurs auront une instruction secondaire ou supérieure (y compris ceux qui auront une formation d'ouvrier qualifié).* Des changements substantiels devront survenir dans les structures de la formation. Il conviendra de modifier les proportions entre la formation générale et la formation professionnelle, et ce en faveur de la première. La période écoulée nous montre que la spécialisation a pris des proportions excessives, dans l'avenir il faudra offrir aux jeunes une meilleure instruction de base, des connaissances adaptables à une large sphère de postes de travail, des connaissances qui soient relativement faciles à convertir. Le niveau général de la formation des ouvriers qualifiés est encore loin, malgré les grands progrès, de satisfaire aux besoins de la production, et ce retard est une grande perte pour l'économie. On observe certaines inégalités : souvent, on surcharge les élèves de connaissances non nécessaires au travail, dans d'autres cas le manque de connaissances sociales, économiques et techniques nécessaires empêche l'assimilation de la technique. Vu l'organisation inadéquate, on connaît trop de cas où les connaissances acquises ne sont pas utilisées. Les relevés statistiques montrent par exemple que pour les spécialistes, ayant une instruction secondaire ou supérieure, seuls 88 p. 100 ont un travail qui correspond entièrement à leur instruction. Un nombre de faits permettent cependant de supposer que ce chiffre fait paraître la situation plutôt meilleure qu'elle n'est en réalité.

La capacité d'adaptation a une importance accrue dans l'assimilation de la nouvelle technique. En confrontant les équipements mécanisés et le niveau des connaissances techniques on trouve souvent ces dernières plus faibles. Voilà la raison d'une contradiction apparente : selon les statistiques, la proportion des ouvriers qualifiés est relativement élevée en Hongrie par rapport au niveau international, et pourtant, dans l'application des nouvelles techniques le travail qualifié s'avère peu efficace.

Une des principales conditions de la transformation des structures économiques est le développement du système de recyclage et de la formation continue. Nous avons fait de grands efforts et obtenu des progrès dans ce domaine au cours des dernières années. Cependant, étant donné les besoins grandissants, nous ne pouvons parler que de premiers pas. Il faudra créer des formes variées de recyclage et de formation continue, et en le faisant, il faudra par exemple tenir compte davantage de la situation particulière des femmes. La transformation des structures de la production exige à son tour d'autres connaissances professionnelles pour les travailleurs. A ce propos il faut prendre en considération que le regroupement de la main-d'œuvre qu'entraîne le changement de métier se déroule aujourd'hui pour la majeure partie à l'intérieur des entreprises et non pas entre les entreprises, car le chaînon principal de la transformation des structures est la modification de la technologie et de la structure de la production. C'est ce qui cause, surtout à l'intérieur des entreprises, des problèmes de recyclage. Dans les conditions socialistes ce souci peut trouver une solu-

tion plus rationnelle que dans les conditions capitalistes, mais il n'en représente pas moins une tâche complexe, pleine de responsabilité.

A propos de problèmes de main-d'œuvre, il nous faut parler de la discipline du travail qui, n'étant pas satisfaisante, cause des problèmes à l'échelle de la collectivité. Au cours de la période précédente, la situation ne s'est pas améliorée dans ce domaine et les différences entre les diverses branches sont d'une proportion inadmissible. Dans certains postes, ce sont souvent les femmes qui prédominent, notamment lorsque le travail à la chaîne dicte un rythme soutenu et tendu, tandis qu'ailleurs il y existe un relâchement dans le travail qui est à peine organisé. Il faut mentionner, non pas comme preuve principale mais comme fait qui entre en ligne de compte, que la part des travaux accomplis selon les normes souhaitées est en régression même dans les branches où cela n'est pas motivé (voir les proportions obtenues dans les industries mécanique et textile). La question des normes de travail est toujours « délicate ». L'adaptation de normes suscite, certes provisoirement, des difficultés concrètes, mais, et c'est un fait qui mérite l'attention, dans plusieurs grandes entreprises, si la préparation était convenable, elle serait accueillie par un consentement unanime. L'utilisation mal organisée de l'horaire de travail (temps pour le déjeuner, commencement et fin du travail, les intervalles au cours du travail) est une question qui dépasse le plan économique pour devenir un problème socio-politique et politique. On dirait que l'aspect théorique de ce problème est représenté par une interprétation unilatérale des liens principaux entre démocratie et discipline. Nous savons que ce ne sont pas des concepts contradictoires, et pourtant on observe, dans ce sens, des déformations dans les idées. Selon Lénine, la discipline de fer et la démocratie renforcée sont les deux faces d'une seule médaille. Chez nous, cette conception ne s'est pas encore suffisamment ancrée, et c'est une des raisons du relâchement croissant de certains secteurs.

Ce phénomène doit être examiné d'une manière complexe. Une grande partie des cadres économiques voit dans le manque de main-d'œuvre un obstacle à la résolution de ces difficultés. Ils sont d'avis que des exigences plus élevées provoqueront la migration de la main-d'œuvre. Cet argument contient incontestablement une part de vérité, mais on ne peut quand même l'accepter entièrement. Si l'atmosphère dans l'entreprise est convenable, la main-d'œuvre y reste malgré le renforcement de la discipline. Les expériences et les initiatives de quelques grandes entreprises telles par exemple celles de l'Usine de Wagons et de Machines de Győr le montrent.

Enfin, il faudrait influencer dans ce contexte la situation du travail productif, du travail manuel, et son appréciation par la collectivité. Le prestige insuffisant du travail manuel pose un problème à l'échelle de la collectivité non seulement en Hongrie, mais également dans d'autres pays socialistes. Le fait n'est pas un phénomène isolé, individuel, que les élèves, surtout ceux de l'enseignement secondaire, dans leur très grande majorité, ne se destinent pas au travail productif, mais voient l'unique possibilité d'avenir dans un travail de « bureau ». Il est clair qu'aujourd'hui comme à l'avenir, le travail productif occupera dans notre société une place centrale, sous des formes qui évolueront certainement. Cependant, si ce processus continue, on aura de plus en plus de difficulté

à garantir l'accomplissement du travail productif, et tout particulièrement du travail manuel. Tout ce que nous avons esquissé ici pose un grand problème pour la pensée publique, pour la jeunesse à venir et pour la société future, en tout premier lieu parce que le travail productif joue un rôle décisif dans la formation socialiste de la conscience.

SUR LA STRUCTURE SOCIALE

Une fois posés les fondements du socialisme, les mouvements massifs entre les classes sociales ont pris fin. Ces mouvements diminuèrent en proportions au cours des quatorze années passées, la structure de la société s'est stabilisée. Nous sommes toutefois en droit de dire que cette période a apporté dans ce domaine des changements qualitatifs. Au début des années 1960 déjà plus de 50 p. 100 de la population active appartenait à la classe ouvrière, et 24 à 25 p. 100 à la paysannerie des coopératives. En 1974 les ouvriers constituaient 58 p. 100 de la population active et les paysans des coopératives 15 p. 100. Les changements survenus dans les structures sociales sont en train de prendre fin, et aussi, selon certaines indications, les débats à propos de ces changements. Il va sans dire que ce sujet garde son importance, mais il semble que nous devons de plus en plus concentrer nos efforts à analyser des processus concrets. Deux questions ont ici une portée décisive, d'une part la structuration intérieure des différents groupes sociaux, et de l'autre le rapprochement de la classe ouvrière, de la paysannerie et de l'intelligentsia.

Prenons par exemple la classe ouvrière. En 1947, son nombre (à l'exclusion des retraités) se montait à près de trois millions de travailleurs. Pendant la dernière quinzaine d'années, sa structuration interne diffère de celle de la période précédente : le nombre des travailleurs manuels de l'industrie augmenta à une cadence plus modérée pour accuser une baisse après 1970, tandis que le nombre des travailleurs manuels du secteur tertiaire augmenta plus vite. Un trait nouveau est l'augmentation rapide de la proportion des membres de la classe ouvrière qui dirigent directement la production, et dont le nombre a doublé depuis 1960. La part des ouvriers agricoles par contre s'est réduite à 8 p. 100 de la population active.

Sous l'aspect des différences de revenu, de niveau de culture et d'instruction, il convient de mentionner le groupe de familles ayant une double source de revenue et des travailleurs qui font la navette.*

Ces deux dénominations couvrent des cas, en principe différents, mais se recouvrant souvent dans la pratique. Selon les statistiques, toute famille où il y a au moins un ouvrier et un paysan coopérativiste appartient à la catégorie à double revenu. Une partie non négligeable de ceux qui font la navette appartient à de telles familles, leur domicile et leur lieu de travail ne coïncident pas. Le revenu de ces familles dépasse quelque peu la moyenne des ouvriers, mais, comme on le sait, ils passent bien plus de temps au travail et ont bien

* Note de la Rédaction : Il s'agit des personnes qui passent la semaine dans la localité où elles travaillent, ne rentrant chez elles que le samedi.

moins de loisir pour s'instruire et pour se cultiver. Dans la plupart des cas, leur travail, outre qu'il augmente leur revenu, répond à des besoins de l'économie nationale ou contribue à la satisfaction de ces besoins. Nous ne pouvons pas nous proposer de réduire rapidement leur nombre, nous ne pouvons compter que sur des changements lents et graduels.

Le groupe des migrants journaliers est partiellement identique à ce groupe. Plus d'un million de personnes font la navette entre leur domicile et leur lieu de travail, passant beaucoup de temps en déplacements, une grande partie d'entre eux vit dans des conditions inacceptables, aussi ce groupe ne se cultive pas suffisamment et son niveau de formation est bas. Depuis longtemps déjà leurs problèmes soulèvent l'intérêt général de la collectivité, mais on n'a pas encore réussi à trouver une solution qui permette de réduire radicalement leur nombre. Selon les calculs préliminaires du plan à long terme, il ne faut pas espérer une telle réduction. Il faut rechercher des méthodes adéquates pour améliorer leur situation, mais il ne faut pas perdre de vue que cette couche ne peut pas, elle non plus, être traitée en bloc, sans différenciation. Au sein de ce groupe on distingue par exemple des migrants à longue et à courte distance. Ces derniers habitent à une distance de leur lieu de travail qui leur permet de rentrer tous les jours chez eux, tandis que les premiers ne peuvent le faire qu'une fois par semaine ou parfois moins. Ce serait déjà un progrès si l'on pouvait changer les proportions en faveur des migrants à courte distance. Mais il faut poursuivre les recherches visant à l'amélioration des conditions pour les deux groupes.

En 1974 le nombre des paysans coopérativistes, compte tenu seulement de la population active, monta à environ 750 000, dont près de 250 000 ouvriers qualifiés ou spécialisés. C'est un changement de grande portée. L'activité des paysans n'accomplissant pas de travail qualifié a, elle aussi, changé. Le travail paysan dit traditionnel est en voie de disparition. C'est là que l'élévation du niveau de formation et d'instruction est la plus frappante. Le nombre total des travailleurs des coopératives continuera à diminuer pendant les années à venir, mais à un rythme plus lent, tandis que la part des employés accusera une augmentation relative. La proportion des membres et des employés des coopératives a considérablement changé, et continuera à changer en faveur des derniers qui ont atteint en 1974 un chiffre de près de 130 000. Selon les statuts des coopératives agricoles, les employés n'ont pas le droit de vote aux assemblées de la coopérative. Le nombre des retraités augmente aussi à une cadence assez forte (à présent il s'élève à environ 400 000). Ce processus peut aboutir à une situation nouvelle, intéressante, où ceux qui n'accomplissent pas de travail actif peuvent avoir la majorité dans les décisions relatives à des questions concrètes de production et de répartition, tandis que le nombre croissant des employés, accomplissant du travail actif, ne jouissent pas de ce droit. Du point de vue de la démocratie coopérativiste cette situation pose de nouvelles questions de grande importance, donc elle demande des réflexions et des analyses approfondies.

En ce qui concerne l'intelligentsia et les employés, je note seulement qu'à l'opposé des documents précédents, le XI^e Congrès du Parti les mentionne à

part, ce qui est une référence à la différenciation importante et continue de ce groupe social traité auparavant en bloc.

Dans l'évolution des structures sociales, le rapprochement des couches principales de la société : de la classe ouvrière, de la paysannerie et des autres, est un processus décisif et déterminant. Ce rapprochement se déroule dans le caractère du travail, dans les conditions de vie, dans le train de vie et le mode de vie, dans le niveau de formation et sur le plan de la conscience. Ici, je ne me réfère qu'à un élément de ce problème, qui, sans être le plus important, n'en mérite pas moins notre attention, et notamment aux changements qui se reflètent aussi dans la situation des familles. Selon la stratification en classes et en couches de la population active, les statistiques distinguent cinq types principaux de familles : celles qui ne comprennent que des ouvriers, que des paysans, que des membres de l'intelligentsia, et celles, mixtes, dont les membres sont ouvriers et paysans coopérativistes, ou ouvriers et travailleurs de l'intelligentsia. Le nombre des familles comprenant *uniquement* des ouvriers constitue 43 p. 100 de l'ensemble des familles, 17 p. 100 de celles où les membres actifs appartiennent à l'intelligentsia, 11 p. 100 de tous les membres actifs sont des paysans coopérativistes. Ces trois types de famille ont donc une structure homogène, ensemble, ils constituent 71 p. 100 des familles. Les deux types principaux de familles mixtes sont ceux où il y a des ouvriers et des travailleurs de l'intelligentsia, ils sont 15 p. 100, et ceux où il y a des ouvriers et des paysans coopérativistes, ils sont 8 p. 100. Le nombre dépassant le demi-million des familles mixtes témoigne du rapprochement social. Un acquis intéressant et positif de la période précédente est le fait que les deux tiers de ces familles comprennent des ouvriers et des membres de l'intelligentsia. Tout montre que cette tendance se poursuivra dans l'avenir, aussi convient-il d'examiner les conséquences de ce processus et d'en tenir compte dans l'appréciation de faits qui reflètent tels ou tels phénomènes sociaux ainsi que de la situation des strates et des groupes sociaux. Cela montre aussi que le rapprochement, l'interpénétration accélérés deviennent la tendance principale.

SUR LA RÉPARTITION DES BIENS

La mise en valeur des principes relatifs à la répartition socialiste est une preuve décisive des progrès des quinze dernières années, et aussi un indice des changements qualitatifs survenus. Pendant toute cette période les revenus réels par tête d'habitant ont augmenté de 92 p. 100, c'est-à-dire d'une moyenne annuelle de près de 5 p. 100. Cette augmentation resta inférieure à la moyenne pendant les cinq premières années de la période en question. La structure des consommations accuse également un changement qualitatif. Tandis qu'en 1960 la population dépensa à l'alimentation près de 41 p. 100 de ses revenus, en 1974 ce pourcentage n'était que 31 p. 100. La différence révèle un changement important et atteste un grand pas en avant en ce qui concerne la satisfaction des besoins fondamentaux. Comme il est connu, les sommes affectées à l'alimentation relèvent d'un besoin primaire, ayant une priorité presque abso-

lue. La réduction de ces sommes est donc le signe d'une nouvelle situation à laquelle se rapportent aussi d'autres faits. Les sommes dépensées à l'achat d'articles de consommation durables ont plus que doublé. La structure de la consommation des denrées alimentaires s'est, elle aussi, modifiée. La consommation de viande par habitant, par exemple, s'est élevée de 47 kg à 67 kg, celle des agrumes de moins de 2 kg à 8,5 kg, et la consommation par habitant de la farine et des pommes de terre accuse une réduction importante. Il est difficile de donner une appréciation univoque au fait qui, peut-être, n'est pas dépourvu d'intérêt, que pendant cette période la consommation du café a dix-sept fois augmenté. Par contre, l'augmentation de plus de 50 p. 100 de la consommation d'alcool est un « progrès » problématique.

La répartition des biens, l'évolution du mode de vie sont influencées d'une manière déterminante par la mise en valeur du principe de la répartition selon le travail, ce qui signifie la réalisation de l'égalité socialiste, à la fois égalisation et différenciation. Dans le socialisme évolué une égalité de plus haut niveau doit se réaliser, et nous avons déjà fait quelques pas vers ce but. Cette période connaît un succès marquant, c'est la mise en équilibre des revenus ouvriers et paysans, l'approche d'une société bien nantie, la mise en vigueur plus stricte du principe du salaire égal pour travail égal aux hommes et aux femmes, la restriction des revenus ne provenant pas du travail, une meilleure rémunération et un plus grand prestige moral pour un travail mieux accompli demandant plus de connaissances et de responsabilité. Les aspects positifs signalent ce qu'il y a encore à faire. Il faudra mieux préciser qu'avant quels sont les besoins fondamentaux dont la satisfaction doit être *assurée à tous et à chacun*, quels sont les domaines où il faut, et dans quelle mesure, chercher à assurer une égalité plus complète, plus d'égalité dans les chances et dans les conditions de vie, et où il faut stimuler davantage la différenciation. Sous cet aspect, un des principes de base est que pour les générations à venir il faut assurer les mêmes chances, afin que les différences de départ ne déterminent pas leur carrière. L'autre principe est que le travail, mieux que jusqu'ici, doit être le critère principal qui agit sur la situation des personnes. Nos progrès posent de nouveaux problèmes. Ainsi par exemple, l'élévation générale du niveau de l'instruction diminue nécessairement la différenciation dans les revenus. En même temps, les différences dans le mode de vie s'accroissent et ont des aspects multiples, ce qui peut signifier un stimulant plus fort et, par conséquent, peut favoriser indirectement la naissance de différences de revenu plus importantes. Après la satisfaction de plus en plus complète des besoins de base, ce phénomène nous semble représenter un problème réel.

Pour employer une formule plus générale, la différenciation des revenus doit être assurée *en fonction du travail le plus précieux et le plus utile pour la collectivité*, il faut continuer à restreindre les possibilités d'avoir des revenus provenant d'autres sources que le travail régulier, et il faut examiner la question de la réduction graduelle des différences de revenus, même s'ils proviennent du travail, dont la grandeur n'est pas motivée du point de vue de la collectivité. La politique de répartition des biens deviendra ainsi un instrument efficace pour donner une direction socialiste à l'évolution du mode de vie.

Les indices d'instruction et de culture témoignent à leur tour de changements que l'on peut considérer comme qualitatifs. En 1960 35 p. 100 de la population active a achevé au moins huit classes du tronc commun (école élémentaire, plus premier cycle du secondaire), en 1973 on atteignait déjà le chiffre de 67 p. 100. Au cours des quinze ans écoulés le nombre des bacheliers a plus que doublé, et le nombre de ceux qui ont un diplôme d'études supérieures a doublé. Il est compréhensible que dans ce domaine la situation est meilleure que la moyenne pour les classes d'âge de moins de quarante ans, et presque satisfaisante pour la classe d'âge entre 15 et 30 ans. Les chiffres qui se rapportent à l'ensemble des travailleurs sont moins bons, mais là, il est clair que l'héritage du passé pèse encore. En 1973 près de 50 p. 100 de ceux qui n'avaient pas achevé les huit classes de l'école générale avaient plus de cinquante ans. Il faut bien se rendre compte que pour certaines classes d'âge, surtout pour les travailleurs agricoles plus âgés, il est insensé de les forcer à compléter leur instruction, car ce serait un acte gratuit. Partant des progrès obtenus au cours de la quinzaine d'années écoulées on peut de toute façon affirmer que la période à venir apportera dans ce domaine des modifications considérables et positives.

SÁNDOR LAKOS



Structures et mobilité sociales

A la Libération, *l'héritage historique* de la Hongrie était à un niveau d'évolution économique relativement bas, et il y avait des écarts extrêmes entre les différentes branches et sections de l'économie, par suite de quoi la différenciation était excessive entre les groupes et couches rattachés à des moyens de production inégalement développés, en ce qui concerne l'organisation et la culture de la production, la structure de la consommation, le niveau culturel, la conscience politique et le mode de vie. La stratification était extrême jusqu'à l'intérieur des classes fondamentales, propres au capitalisme.

L'évolution capitaliste a fait apparaître aussi bien le groupe restreint des monopolistes, typiques de l'impérialisme, que la couche des cultivateurs propriétaires vivant dans des conditions paysannes arriérées mais réunissant les méthodes d'exploitation capitalistes et féodales. La classe ouvrière hongroise se composait d'une part d'ouvriers industriels citadins connaissant la technique moderne et le dessin industriel, organisés, de petits artisans ayant une grande pratique et une culture générale, et de l'autre de nombreuses couches de prolétaires agraires, journaliers et ouvriers occasionnels condamnés à l'analphabétisme.

Il faut toutefois ajouter que parmi les petits pays de l'Europe centrale-orientale, la Hongrie ne se trouvait pas à la dernière place. Cela se manifestait aussi dans l'organisation d'une partie des ouvriers hongrois, dans la composition de la classe ouvrière, dans son niveau de formation technique et dans son niveau culturel. A l'intérieur de l'Europe de l'Est, la Hongrie occupait une place spéciale aussi par son agriculture, où seule la moitié des travailleurs étaient de petits producteurs, tandis que la proportion des prolétaires agraires était énorme. Ce prolétariat agricole comprenait aussi bien des couches à tradition prolétarienne, à orientation ouvrière, que des valets de ferme sans instruction vivant dans un isolement paysan. Une bonne part des premiers s'engagea dans l'industrie, qui prit de l'essor grâce aux préparatifs de la guerre et se rapprocha davantage encore des ouvriers industriels.

Tout cela ne change pourtant pas fondamentalement le tableau, c'est-à-dire que l'évolution sociale engagée après la Libération devait en même temps liquider l'état arriéré dû à l'évolution de l'Europe de l'Est et mettre en œuvre la transformation socialiste de la société.

TRANSFORMATION RÉVOLUTIONNAIRE DES STRUCTURES SOCIALES

La réforme agraire était le premier pas de grande importance fait après la libération du pays pour la transformation des structures sociales. Le décret adopté le 18 mars 1945 par le Gouvernement Provisoire mit fin au système d'origine féodale des grands domaines terriens, et plus de 600 000 familles obtinrent des terres. 90 p. 100 des nouveaux propriétaires provenaient du prolétariat agraire. Leur volonté d'acquérir de la terre confirme un fait déjà mentionné: une partie de ce prolétariat agraire, malgré sa situation de classe de salarié, était en substance d'orientation paysanne. Une autre partie, par contre, se recrutait parmi les couches ayant déjà des liens intenses avec la classe ouvrière, et ces personnes, au fur et à mesure des mutations dans la politique économique, abandonnaient relativement plus facilement la terre pour redevenir ouvriers.

Par suite de la réforme agraire, la proportion des ouvriers agricoles tomba, entre 1930 et 1949, de 23 à 8 p. 100, et celle des petits producteurs paysans passa de 25 à 39 p. 100. *Le groupe le plus nombreux de la société hongroise fut de nouveau la paysannerie.*

Entre 1945 et 1948, l'intervention étatique de plus en plus vigoureuse représenta un autre processus de transformation, d'une importance extrême, qui se trouva clos en mars 1948 par la nationalisation des entreprises employant plus de cent ouvriers; ainsi, 83 p. 100 des ouvriers industriels travaillaient désormais dans le secteur étatique. (En 1946, ce pourcentage n'atteignait que 22 p. 100.) Le tournant de 1948 amena donc non seulement l'achèvement des nationalisations, mais aussi le début de la transformation structurelle de la classe ouvrière.

Les structures de la société hongroise ont subi des mutations considérables avant 1948-1949. La classe ouvrière posséda le pouvoir politique, le prolétariat agraire diminua fortement en nombre. Le groupe le plus nombreux de la population était constitué par la paysannerie des petits producteurs, qui garda sa différenciation interne malgré le nivellement dont le processus s'engagea après 1945. La paysannerie aisée constituait 4-5 p. 100, le reste se partageait pour moitié entre les paysans pauvres et les paysans moyens. Les petits producteurs citadins formaient une part relativement importante de la population active. (Fin 1948, il y avait encore 180 000 petits artisans, employant à peu près autant d'ouvriers.) La proportion des employés et des intellectuels n'augmenta pas de façon notable, mais la formation d'une nouvelle couche de travailleurs intellectuels, d'origine ouvrière et paysanne, était engagée d'une part, et de l'autre, la transformation révolutionnaire de la société *promut à des fonctions dirigeantes et à des postes de travail intellectuel une masse considérable d'ouvriers et de paysans.* (Au cours des nationalisations, par exemple, dans la moitié des entreprises, le nouveau directeur était un ancien ouvrier, et à la fin de 1948, un ouvrier sur dix, soit 60 000 environ, se trouvait à une fonction plus élevée.¹⁾)

Les transformations ont en gros *mis fin à l'antagonisme entre le capital et le travail salarié.* La réforme agraire a fait disparaître la classe des propriétaires terriens, mais par suite de l'état arriéré propre à l'Europe de l'Est, il était bien

moins aisé de liquider aussi promptement la classe des capitalistes. On peut dire que dans la société hongroise, la dualité qu'impliquait la présence des groupes nobiliaires-féodaux et bourgeois était remplacée par la dualité spécifique d'une structure « urbaine » et « villageoise ».

Dans la structure « urbaine » se réalisa le rôle dirigeant de la classe ouvrière. Les meilleurs représentants de la classe ouvrière obtinrent des fonctions dirigeantes, et la prédominance de la propriété étatique se fit valoir. En même temps, dans cette structure urbaine entraient aussi la petite bourgeoisie et les groupes d'employés et de travailleurs intellectuels, engagés déjà dans la voie de la transformation.

La structure « villageoise » était fondamentalement marquée par l'agriculture à petite production marchande. Il n'y a pas de doute que l'écart qui existait entre la domination de la propriété socialiste et de la propriété des petits producteurs allait avec des différences considérables entre la ville et la campagne dans les domaines de la culture et de la civilisation. Du point de vue social, le facteur fondamental de différenciation était cette structure à double face, la différence entre la classe ouvrière qui accéda aux conditions socialistes de la production et la paysannerie des petits producteurs marchands.

Après 1948, des changements importants survinrent dans ce domaine aussi. On a élaboré une stratégie de développement social et économique centrée sur une croissance industrielle au rythme serré. Au cours de l'évolution socialiste, il fallut même créer la base industrielle et économique qui est le préalable de cette évolution. Pour répondre à cet impératif, on constitua, comme dans les autres pays socialistes, un régime où toutes les ressources sociales et économiques furent soumises directement à une direction centrale.

Pour la structure de la société, il s'ensuivit une forte centralisation dans l'industrie qui réduisit la production artisanale, un excédent de la production et de la main-d'œuvre à partir de l'agriculture vers l'industrie intensive. Le maintien à un degré relativement bas du niveau de vie et de la consommation permit d'une part des investissements plus importants, et de l'autre créa la nécessité de l'activation des femmes au-delà de leur besoin d'émancipation.

Le résultat fut une *augmentation extrêmement rapide du nombre des travailleurs industriels*, tandis que dans l'agriculture, on observait un processus inverse. La forte imposition de l'agriculture, le système des prix mis en place et la collectivisation forcée firent qu'entre 1948 et 1952, l'agriculture perdit 300 000 travailleurs. Ce processus se ralentit après 1954 pour s'accélérer de nouveau à partir de la fin des années cinquante, lorsque se produisit la collectivisation de l'agriculture à l'aide de méthodes fondamentalement démocratiques, basées en substance sur le libre consentement des paysans. Le résultat fut qu'une partie des paysans petits producteurs devinrent membres de coopératives agricoles, l'autre partie ouvriers industriels, et ainsi *les conditions socialistes de la production devinrent prédominantes à la campagne aussi*.

Nous voyons qu'entre 1948 et le début des années soixante, des mutations radicales se déroulèrent dans les structures sociales de la Hongrie. Par suite du développement extensif de l'industrie, le nombre des salariés de l'industrie et du bâtiment a presque doublé. Le nombre des travailleurs des transports,

du commerce et de la sphère non productrice connut une augmentation minime, tandis que le nombre et la proportion des travailleurs agricoles diminua essentiellement. Un tournant radical survint dans l'agriculture aussi grâce à la transformation des petites exploitations paysannes en grandes entreprises socialistes. L'augmentation considérable du nombre et de la proportion des travailleurs intellectuels était due en partie à l'évolution économique, mais surtout aux mutations sociales. Une nouvelle intelligentsia apparut, dont les membres étaient recrutés en bonne partie parmi les ouvriers et les paysans, ou parmi leurs enfants.

Ces processus furent nécessairement accompagnés d'une importante restructuration sociale. La mobilité qui produisit un passage du travail physique au travail intellectuel, de l'agriculture à l'industrie, changea radicalement la composition et de l'intelligentsia et de la classe ouvrière. Selon un relevé effectué en 1963 par l'Office Central de Statistique² 71 p. 100 des travailleurs intellectuels avaient pour père un travailleur manuel, et 52 p. 100 des travailleurs manuels non agricoles avaient un père travaillant dans l'agriculture. La mobilité est sinon aussi grande, mais tout de même considérable, si l'on compare la profession d'origine. 58 p. 100 de l'intelligentsia de 1963 ne l'étaient pas à l'origine, 63 p. 100 des travailleurs non manuels l'étaient primitivement, 20 p. 100 des ouvriers qualifiés, 45 p. 100 des ouvriers spécialisés et 58 p. 100 des manœuvres avaient commencé par travailler dans l'agriculture.

Ces données montrent d'un autre côté que les anciens travailleurs manuels ont accédé à des carrières non intellectuelles ou sont passés dans l'intelligentsia de la direction économique-politique. C'est que l'intelligentsia originaire de la classe ouvrière ne se répartit pas également dans les différentes couches de ces intellectuels.³ La situation est la même pour les ouvriers d'origine paysanne qui envahissent surtout les domaines où les qualifications ne sont pas tellement élevées. Selon plusieurs relevés, plus de la moitié des ouvriers spécialisés et des manœuvres viennent de la campagne, tandis que seulement un ouvrier qualifié sur cinq est d'origine paysanne.

La mobilité qui facilite le passage du travail manuel au travail intellectuel a eu pour résultat qu'une nouvelle intelligentsia est née, moins dans les carrières intellectuelles traditionnelles que dans les fonctions dirigeantes de la vie économique et politique. La centralisation, l'évolution technique et les mutations sociales ont entraîné la formation d'une couche nombreuse d'employés.

Le mouvement migratoire allant de l'agriculture vers les domaines non agraires a créé une nouvelle strate d'ouvriers. Elle a passé de l'agriculture à l'industrie, ce qui ne signifie pas en même temps une migration de la campagne vers la ville. L'urbanisation avançait à un rythme bien plus lent que l'industrialisation, et c'était là la cause principale de l'impossibilité où se sont trouvés ces nouveaux ouvriers de s'établir dans les villes. Ils font donc la navette (leur nombre approche du million). Il s'ensuivit de ce mode d'existence que la majeure partie devinrent ouvriers spécialisés ou manœuvres, et obtinrent la qualification tout au plus dans quelques métiers connus dans les villages aussi (menuisier, charpentier, maçon, forgeron, etc.). Les liens avec l'agriculture, qui cessa d'être le métier à plein-temps, étaient maintenus d'une part par la

femme, qui y était restée, et de l'autre part par le travail qu'ils exécutaient sur leur lopin individuel après le travail à l'usine.

Le double visage de la structure urbaine et villageoise s'est décomposé sous deux rapports. D'une part, la transformation socialiste de l'agriculture a introduit à la campagne aussi les conditions socialistes de production, d'autre part une couche de société s'est constituée, qui servait d'intermédiaire spécifique entre campagne et ville, entre agriculture et industrie. Elle continua à habiter la campagne, mais travaillait dans les villes ; elle garda des traditions paysannes tout en devenant ouvrière, conserva les liens avec la production agricole, mais celle-ci n'était plus son métier principal et sa principale source de revenus. (L'industrialisation des campagnes, l'évolution, tout juste engagée, des services communaux dans les villages ont également joué un rôle indiscutable, bien que moins important, dans l'effacement de ce double aspect des structures urbaine et villageoise.)

Dans cette phase d'évolution de la société hongroise, désignée comme phase de la pose des fondements du socialisme, les anciennes classes exploitantes ont cessé d'exister en tant que classes, et les plus importants changements structurels s'expriment dans l'effacement du double aspect des structures urbaine et villageoise. La classe ouvrière s'accrut numériquement, et le nivellement entre les couches extrêmes se fit par l'arrivée en masse des anciens paysans, des femmes auparavant uniquement ménagères et des jeunes. La paysannerie de petits producteurs se transforma en paysannerie coopératrice, l'intelligentsia se restructura : dans les fonctions dirigeantes, les changements furent presque complets, le nombre des employés augmenta, et la petite production marchande dans les villes se réduisit considérablement.

La caractéristique fondamentale de cette époque était donc *l'unification des structures*, bien que cette unification structurelle fût nécessairement accompagnée d'une différenciation interne de la classe ouvrière et des couches d'employés-travailleurs intellectuels, qui connurent la croissance la plus dynamique.

LA DOUBLE TENDANCE DES CHANGEMENTS STRUCTURELS

La mise en place des fondements du socialisme signifiait l'achèvement de la transformation au rythme rapide, souvent forcé, des structures sociales. Ce n'était pas une transformation spontanée due à l'automatisme des mécanismes sociaux : l'intervention intentionnelle, consciente y a joué un rôle important. C'est que, avec l'édification de la société socialiste, la conscience politique qui guide les processus sociaux acquiert une importance extrêmement accrue. La majeure partie des révolutions sociales possédaient, certes, des programmes politiques pour diriger le processus révolutionnaire, mais seule l'évolution socialiste est préparée par un programme politique-idéologique très large, tel qu'il s'est façonné dans le mouvement ouvrier. D'autre part, il faut également prendre en considération le fait que les structures sociales dans le capitalisme classique sont déterminées par le fait qu'au cours de la séparation de l'État politique et de la société civile, cette dernière, et avec elle l'économie, connut

une stratification en elle-même, une structure de classe déterminée dans ses bases par les conditions du capital, tandis que dans l'évolution socialiste, nous supposons la cessation de cette séparation.

D'autres facteurs que la pose des fondements contribuèrent aussi à changer le caractère de l'évolution structurelle à partir de la première moitié des années soixante. Dans la plupart des pays socialistes européens, une *nouvelle situation apparut* à ce moment : notamment, la stratégie de croissance économique, appliquée jusque-là, vit ses sources s'épuiser. C'est que la stratégie sociale et la gestion économique d'après la révolution avaient donné une réponse aux problèmes communs à l'édification socialiste et à la liquidation du retard est-européen. Cette réponse était triple : développement à un rythme rapide et extensif de l'industrie, accumulation dont la charge incombe aux particuliers, y compris la propriété privée, et l'agriculture, et enfin gestion centrale étatique de toutes les ressources économiques et sociales. Vers le milieu des années soixante, cette stratégie a, d'une part, atteint une bonne partie des buts, et de l'autre a cessé de disposer des anciennes sources d'accumulation. Un nouveau problème s'est donc posé : il s'agissait de former des mécanismes sociaux et économiques correspondant aux nouvelles questions posées par l'évolution socialiste.

Dans la plupart des pays socialistes européens, et en Hongrie aussi, ces questions furent mises à l'ordre du jour et des résolutions pratiques furent également adoptées. Les deux points essentiels dans la mise en pratique de ces mesures étaient le développement du mécanisme de la gestion économique et le développement de la vie étatique, de la démocratie socialiste, et en particulier de la démocratie dans le lieu de travail.

Loin de nous l'idée de vouloir attribuer une importance dépassant leur portée réelle à ces résolutions et aux mesures pratiques qui en furent les conséquences, mais nous estimons indiscutable, même si l'on en parle moins, qu'elles marquèrent de nouvelles tendances sous bien des rapports.

Si nous voulons trouver une formule concise pour appréhender l'essentiel de ces tendances, disons qu'un mécanisme partiellement indirect dans ses tendances commence à motiver et à rendre plus efficace le mécanisme précédent qui réglait, directement quant à ses objectifs et presque directement en pratique, l'évolution de la société.

Du point de vue des structures sociales, tout cela signifie avant tout que dans ce mécanisme indirect, le fonctionnement des divers groupes sociaux se manifeste plus visiblement et devient plus efficace. Cela crée des rapports structurels où les différentes strates des groupes sociaux, reposant sur des fondements de classe traditionnels, suivent des mouvements différents.

Un groupe de la classe ouvrière historique avait pris place dans la direction fonctionnelle, un autre groupe, grâce à ses traditions et à son activité politique d'une part, et à sa situation privilégiée au marché de travail de l'autre, pouvait s'intégrer indirectement au mécanisme qui dispose, tandis que le troisième groupe n'y participe pas encore. Les mouvements décrits par la paysannerie sont encore plus variés. Certains groupes passèrent eux aussi dans la direction fonctionnelle (notamment certains groupes de la paysannerie pauvre

dans les années cinquante, et dans les années soixante, de la paysannerie moyenne, possédant plus de connaissances professionnelles) ; enfin, d'autres s'intégrèrent complètement à la classe ouvrière. Nombreux furent les paysans qui passèrent à l'industrie mais, ne pouvant pas s'insérer dans le nouveau mécanisme, ils retournèrent à leur propre petite exploitation agricole dont ils assumèrent la disposition et la gestion. De même, on peut tracer les courbes, souvent irrégulières, du mouvement structurel au sein de l'intelligentsia et de la petite-bourgeoisie citadine. De plus, dans l'analyse détaillée, on peut indiquer aussi que les strates au sein d'une classe, comme celle des ouvriers qualifiés, suivent des mouvements divergents en fonction de la spécialité — traditionnelle ou moderne, à la mode ou arriérée — dans laquelle ils travaillent.

Dans les conditions données, nous n'avons pas la possibilité de procéder à une analyse détaillée, nous voulons simplement indiquer les conditions structurelles de la société dans lesquelles se déroulèrent les mutations dont le résultat fut cette double tendance dans l'évolution structurelle.

L'une des tendances est donc l'homogénéisation continue des conditions de classe, et avant tout le rapprochement de la classe ouvrière et de la paysannerie. Ce n'est pas à la naissance d'une classe paysanne homogène, isolée de la classe ouvrière que l'on a assisté, au contraire. Pour appliquer le mot de Lénine à une situation différente, nous voyons un processus de « dépayannisation ». Au moment de l'organisation des coopératives agricoles, cette forme de la propriété socialiste était encore fortement marquée par ses propres antécédents de petites productions marchandes. Cependant, à partir du milieu des années soixante, parallèlement au renforcement des bases techniques et matérielles des coopératives agricoles, les caractéristiques de la grande exploitation des entreprises deviennent de plus en plus accusées. Le caractère d'entreprise des coopératives se renforce, les fonds indivis s'accroissent, le moyen de production fondamental, le sol, est propriété socialiste de la coopérative, le contrôle et la réglementation étatique s'étendent aux coopératives aussi. De l'autre côté, dans le secteur étatique, l'autonomie des entreprises augmente, et tout cela, malgré le caractère divergent de l'exploitation, crée des conditions de production identiques dans les secteurs étatique et coopératif.

Ajoutons encore qu'à peine plus de la moitié des membres et employés non retraités des coopératives agricoles travaillent dans les cultures, dans l'élevage et dans le fourrage, donc dans une activité proprement agricole.⁴ Les mêmes proportions apparaissent dans les horaires de travail des exploitations collectives. Tandis qu'en 1963, la proportion du travail paysan traditionnel atteignait 76 p. 100 dans la totalité du travail manuel des coopératives agricoles, en 1971, cette proportion tomba à 55 p. 100. En résumé, nous sommes en droit de dire que près de la moitié des membres de coopératives se livre à un travail qui n'est pas un travail paysan traditionnel.

Enfin, il ne faut pas ignorer non plus que l'activité agricole parallèle à la profession à plein-temps n'établit pas simplement une différence entre le secteur étatique et les coopératives, entre la classe ouvrière et la paysannerie. Selon le relevé des petites exploitations agricoles fait par l'Office Central de Statistique, il y a en Hongrie 1 681 076 petites exploitations agricoles où travaillent,

avec une régularité évidemment variable, 2 210 404 membres de la population active dont seuls 24,5 p. 100 sont des membres de coopératives agricoles, et 1 302 057 ne travaillent pas à plein-temps dans l'agriculture, plus d'un million d'entre eux sont des travailleurs manuels. On peut donc dire que 40 p. 100 des travailleurs manuels non agricoles appartiennent aux petites exploitations agricoles. De plus, les membres des coopératives agricoles ne constituent que 50 p. 100 des travailleurs actifs qui sont intéressés dans les lopins de terre individuels au sein des coopératives.

En examinant la composition des membres actifs des ménages, on peut constater que la profession du chef de famille influence déjà moins la profession des autres travailleurs actifs faisant partie du ménage. Malgré cela, même de nos jours, le nombre des ménages à composition homogène est toujours de 1 729 000, c'est-à-dire 73 p. 100 de tous les ménages actifs. Vu que dans ce nombre, 829 000 ménages ne comptent qu'un seul membre actif, on ne peut donc pas parler de composition : en fait nous voyons dans les ménages ayant plusieurs membres actifs 900 000 ménages homogènes, dont 61 p. 100 ne comprennent que des ouvriers, 12 p. 100 uniquement des paysans, 25 p. 100 uniquement des intellectuels, et 2 p. 100 des petits producteurs marchands seulement.

L'autre tendance, parallèle à la première, est la constitution de structures sociales déterminées par les rapports socialistes de la production. Les caractéristiques structurelles de l'évolution socialiste signifient par conséquent non seulement la tendance historique de la disparition des classes, un mouvement continu vers l'homogénéité, mais aussi la naissance d'une structure sociale de type nouveau.⁵

Dans cette structure sociale en voie de se réaliser, déterminée par les rapports socialistes de la production, le facteur déterminant reste le rôle joué dans l'organisation sociale du travail. La structuration de la société est déterminée non seulement par les différences entre les différentes branches de l'économie, entre campagne et ville, entre travail intellectuel et travail physique, ou entre travaux demandant différentes formations spécialisées, mais avant tout par les rapports qui se créent au cours de la production socialiste. Ainsi, une importance décisive incombe aux possibilités dont disposent les divers groupes sociaux d'intervenir dans la production et dans la répartition. Sous cet aspect, il convient d'accorder une attention toute particulière à l'examen des voies par lesquelles on peut accéder à des postes dirigeants, des mécanismes qui peuvent assurer la participation directe ou indirecte, à l'élargissement des possibilités de participation de la classe ouvrière, à la manière dont on peut garantir aux divers groupes sociaux d'avoir à peu près les mêmes chances pour s'intégrer dans le processus de la restructuration de la société.

Si nous partons de la caractéristique des mutations structurelles données dans cet article, la tâche primordiale ne sera pas de définir strictement les frontières des classes ni de donner une simple description des différences sociales. A notre avis, les recherches doivent tendre en premier lieu à constater *où en est la société hongroise dans le nivellement des différences de classe d'une part,*⁶ et de l'autre à définir *les mécanismes fondamentaux qui forment la structure reposant sur les rapports socialistes de production.*

La réponse à toutes ces questions sera, selon toute probabilité, grandement facilitée par l'élaboration d'un système de statistiques sociales au centre duquel se trouvera un sous-système comprenant la situation et la mobilité sociales, et donc une approche statistique de la structuration de la société.⁷ C'est que la connaissance profonde et embrassant le plus d'aspects possible de la structure sociale est une des conditions essentielles et nécessaires pour orienter le développement de la société et pour influencer activement et consciemment les rapports sociaux.

JÁNOS ILLÉS — TAMÁS KOLOSI

NOTES

1. Le nombre des travailleurs manuels ayant accédé de 1949 jusqu'à nos jours à un poste plus élevé peut être évalué à environ 250 000. Une partie d'entre eux, moindre, a abandonné le travail manuel pour un temps relativement bref et y est retournée par la suite.
2. Les données de ce relevé ont été publiées par la maison d'édition de l'Office Central de Statistique sous le titre de *Társadalmi ártétegződés és demográfiai hatásai Magyarországon* [La restructuration sociale et ses effets démographiques en Hongrie]. Pour une analyse plus détaillée, voir la préface de Rudolf Andorka au même ouvrage.
3. Selon un relevé non représentatif effectué par l'Institut des Sciences Sociales, dans l'intelligentsia de province, 90 p. 100 des dirigeants politiques, 75 p. 100 des travailleurs des conseils et 65-70 p. 100 des dirigeants économiques, des agronomes, des ingénieurs sont fils de travailleurs manuels, tandis que seuls 43 p. 100 des médecins et 57 p. 100 des professeurs de l'enseignement secondaires le sont. 41 p. 100 des fonctionnaires et près de 30 p. 100 des dirigeants techniques et économiques ont commencé leur vie active comme travailleurs manuels, tandis que ce pourcentage n'est que de 5 parmi les médecins et de 10 parmi les enseignants. (*A vidéki értelmiség helyzete* [Situation de l'intelligentsia de province], t. 4. Budapest, 1971.) L'analyse de la situation de l'intelligentsia à Budapest montre que la proportion totale des travailleurs d'origine ouvrière et paysanne ainsi que les différences entre les professions sont moindres, mais la tendance est la même.
4. Au 30 septembre 1971, le nombre des membres retraités et des employés des coopératives agricoles était de 740 111, dont 441 958 (58 p. 100), travaillant dans les cultures, l'élevage et le fourrage, avaient donc une activité nettement agricole. 235 870 effectuaient un travail manuel non agricole, et 62 284 (8 p. 100) un travail intellectuel. Par conséquent, d'après le lieu de travail concret, 58 p. 100 des travailleurs des coopératives agricoles et 9,6 p. 100 de la population active pouvaient être classés dans la paysannerie. Il faut cependant prendre en considération le fait que près de 10 p. 100 d'entre eux sont des employés, et que 7-8 p. 100 autres ne font pas un travail paysan traditionnel. Selon les catégories traditionnelles, on peut donc classer dans la paysannerie environ 8 p. 100 de l'ensemble de la population active. (Au cours des derniers dix-huit mois, cette proportion a probablement encore diminué.)
5. Voir l'analyse plus poussée de cette double tendance: Kolosi, Tamás: *Társadalmi struktúra és szocializmus* [Structure sociale et socialisme], Budapest, 1975.
6. Ce processus amène certaines personnes à conclure que le rôle dirigeant de la classe ouvrière est mis en question et que la notion de la classe ouvrière est escamotée. A notre avis, c'est le contraire qui se produit: nous insistons bien moins sur les divergences structurelles découlant de la notion de classe ouvrière, et nous exprimons plus fortement la réalisation de la vocation historique de cette classe, et le rôle dirigeant de la classe ouvrière signifie l'accomplissement de la mission historique.
7. Voir à ce sujet Andorka, Rudolf — Illés, János: *A társadalomstatisztikai rendszer kidolgozásának kérdése* [Le problème de l'élaboration du système de statistique sociale] in *Statisztikai Szemle*.

BIBLIOGRAPHIE

- Andorka, Rudolf : « Social Mobility and economic Development in Hungary ». *Acta Economica* 1971. N° 1, pp. 24-25.
- Andorka, Rudolf : « Mobilité Sociale, développement économique et transformations socio-professionnelles de la population active en Hongrie. Vue d'ensemble (1930-1970) ». *Revue Française de Sociologie*. 1972. Supplément, pp. 607-629.
- Andorka, Rudolf : « Social Mobility, Migration and Urbanization in Hungary ». In : Brown, A. A. Lieari, J. A. — Neuberger, E. eds. : *Urban and Social economics in market and planned economies*. Vol. 1. New York. A. Preeger, pp. 227-248.
- Andorka, Rudolf : « Studies in Social Mobility » in *Szociológia* 1974. N° 5. Supplément, pp. 37-42.
- Baranyai, István — Szilágyi, György : « Répartition de la consommation selon les couches sociales » in *Économies et Sociétés*, N° 2-3, 1973, pp. 483-507.
- Ferge, Zsuzsa : « Social Mobility and the Open Character of Society » in *New Hungarian Quarterly*, N° 37, pp. 83-98.

- Ferge, Zsuzsa : « Some Relations between Social Structure and School System ». *Hungarian Sociological Study*. Ed-leg. P. Halmos M. Albrow. Univ. of Keele, 1972, pp. 217-246.
- Ferge, Zsuzsa : *Social Policy in Hungary 1945-70*. Penguin Books 1974.
- Ferge, Zsuzsa : « Main Approaches to the Study of Social Structure » in *Szociológia* 1974. N° 5, Supplément, pp. 15-24.
- Illés, János : « The Problems of Building up a System of Social Statistics in Hungary ». *Contributed Papers of 40th Session of the International Statistical Institute*, Warsaw, September 1-9, 1975.
- Huszár, Tibor : « Studies on the Intelligentsia and on Professional Groups » in *Szociológia* 1974. N° 5, Supplément pp. 24-28.
- Kemény, István : « Restratisation of the Working Class » in *New Hungarian Quarterly*, N° 18. 1970, pp. 26-37.
- Kolosi, Tamás : « Sozialstruktur und gesellschaftliche Gliederung ». *Zur Sozialstruktur der sozialistischen Gesellschaft*, Berlin, 1974. Dietz Verlag, pp. 99-107.
- Kovács, Ferenc : « Der Begriff, die gesellschaftliche Rolle, die innere Schichtung der Arbeiterklasse » in *Zur Sozialstruktur der sozialistischen Gesellschaft*, Berlin, 1974. Dietz Verlag, pp. 107-124.
- Kúnszabó, Ferenc : « La stratification sociale et l'intérêt ». *Documentation sur l'Europe Centrale*, Louvain, N° 2. 1970, pp. 153-154.
- « Social Stratification in Hungary ». En anglais et en russe. *Office Centrale de Statistique*. N° 11. 1966.
- Szabady, Egon : « Changes in Hungarian Society during 1945-1970 ». *Hungarian Sociological Studies*. Ed. by P. Halmos — M. Albrow. Univ. of Keele, 1972, pp. 59-89.
- Szabady, Egon : « Le reclassement social de la population ». *Hongrie 1973*, Budapest.
- Szabady, Egon : « Social Restratisation of the Hungarian Population ». *Hungary 1973*, Budapest, pp. 77-86.
- Szabady, Egon : « The Social and Demographic Changes of Hungarian Society during the last 25 Years ». *Social Change in Europe*, ed. by B. W. Freyling, Leyde, Brill, 1973, pp. 13-37.
- Szabady, Egon : « Social Mobility and the « Openness » of Society » in *New Hungarian Quarterly*, N° 43. 1971, pp. 41-55.

Les ouvriers et la société d'aujourd'hui

INTRODUCTION

Avec la liquidation quasi totale de la propriété privée et la nationalisation des moyens de production (et la création de la grande industrie socialiste), avec la réalisation de la propriété coopérative et de la forme de gestion, la structure de la classe a perdu, en Hongrie, sa base vitale objective. La forme du rattachement aux conditions de la production socialiste et le mode et l'intensité de la participation dans le mécanisme de la production et dans la division de la surproduction sociale sont devenus les facteurs déterminants de la structure sociale socialiste. A partir de ceci, la structure sociale de la société hongroise est constituée par les cinq groupes (et couches) sociaux majeurs suivants :

- a. dirigeants et intellectuels,
- b. spécialistes qualifiés de niveau moyen et employés de bureau,
- c. ouvriers spécialisés,
- d. apprentis, manœuvres, etc.,
- e. ouvriers manuels dans l'agriculture.

Les rapports d'intérêt se développent à la suite du fonctionnement des mécanismes socio-industriels caractéristiques d'une société donnée apparaissant dans des conditions industrielles réelles. Étant donné leurs rôles dans les processus d'intégration de la société, ils différencient davantage et recourent les groupes et les couches sociales mentionnés, y compris la classe ouvrière. A partir des résultats des recherches de la sociologie industrielle hongroise, nous tâcherons surtout de rendre compte à grands traits, dans notre étude, des points de rencontre en question. En effet, l'aspect réel de la classe ouvrière hongroise est formé par ces relations et ces systèmes de relations. Nous rendrons compte des problèmes et des soucis également : nous le pouvons d'autant mieux que, dans le système social socialiste, la conciliation et l'orientation des intérêts différents qui s'affirment parfois de façon contradictoire ont une base objective.

Il nous semble que sans la présentation des influences des facteurs socio-économiques jouant un rôle important dans le développement des intérêts des ouvriers à l'intérieur et en dehors des entreprises, nous ne pourrions donner qu'une description statistique des conditions et du mode d'existence de la classe ouvrière. L'analyse même dans les détails des faits et des données statistiques est insuffisante en soi pour une présentation schématique des moyens de vie et de travail de la classe ouvrière hongroise.

LA SITUATION DES OUVRIERS ET « L'IMAGE OUVRIERE »

Les recherches de la sociologie industrielle hongroise achevées jusqu'à présent en disent relativement peu sur la situation des ouvriers à l'intérieur de l'usine et plus précisément sur l'univers multiple¹ des couches différentes de la classe ouvrière industrielle, né dans les conditions des usines et des branches variées de l'industrie. Pourtant, quelques études de sociologie de l'industrie et de l'exploitation effectuées au cours de ces dernières années dans les domaines de l'industrie mécanique, de l'industrie de l'acier et de l'industrie du bâtiment peuvent contribuer à la formation d'un tour d'horizon plus réel : ces recherches visant à l'accès complexe des attitudes ouvrières et des conditions de mécanisme à l'intérieur de l'usine et des établissements industriels ont mis à jour des facteurs de caractère structural et des rapports qui, même avec certaines réserves nécessaires, peuvent être considérés comme d'une force généralisable. La possibilité de généralisation résulte de la structure, similaire en principe, du mécanisme des établissements industriels et de ceux dont les activités et les fonctions sont définis fondamentalement par l'identité des facteurs et des processus macro-industriels et macro-sociaux, tandis que les réserves se rapportent aux spécificités de l'entreprise, de la branche d'industrie comme circonstances modificatrices. Quoique cette différenciation puisse sembler rigide étant donné que dans le cas d'une entreprise concrète, les conjonctures internes appréhendées empiriquement et les conditions socio-industrielles externes diffèrent également, les expériences prouvent jusqu'à présent la légitimité de la généralisation. Les recherches comparatives menées dans les domaines des spécificités assez différentes de l'industrie mécanique et de l'industrie du bâtiment ont démontré une analogie marquée dans les conjonctures internes des entreprises. Cela ne peut s'interpréter autrement qu'en tant que « phénomène » déterminé et ayant pour base l'état présent de l'industrie hongroise et de la structure industrio-sociale hongroise.

La détermination des conjonctures à l'intérieur de l'usine et de l'entreprise par les conditions industrio-sociales n'est aucunement la conclusion des résultats d'une ou de deux recherches, mais le point de départ théorique et méthodologiques indispensable à la sociologie de l'industrie marxiste. La relation des ouvriers avec leur travail dans le mécanisme économique et avec l'entreprise elle-même, leur situation occupée dans le mécanisme, la manière dont ils réagissent aux buts mis en concours par l'entreprise ou transmis par elle (productivité, rentabilité, émulation, mouvement socialiste en équipe, etc.) ne peuvent sans doute être comprises et interprétées sans une connaissance approfondie de l'état général de la structure industrielle du système d'instruction et de formation professionnelle, des circonstances de la vie des ouvriers en dehors de l'usine, etc.

L'appréciation de la situation et des attitudes ouvrières à l'usine comporte le plus souvent deux illusions accentuées. D'une part, il existe parmi les dirigeants de l'économie et même parmi les politiciens une conception qui traite les attitudes ouvrières négatives comme un problème moral « de conscience »

¹ Ce phénomène peut être expliqué en premier lieu non pas par l'état relativement arriéré de la sociologie industrielle hongroise, mais par la situation générale de la sociologie hongroise.

et croit trouver la cause des maux de façon inappropriée. D'autre part, des dirigeants syndicalistes se voulant « humains » et des sociologues « philanthropes », « amis » des ouvriers, tout en ne les connaissant pas, insistent sur la participation ouvrière et la consolidation des différentes formes de la démocratie de l'entreprise. Ils passent sur le fait qu'à côté de la réglementation centralisée d'une partie importante de la surproduction et des limites créées par l'administration centrale, la direction de l'entreprise ne dispose *encore* pas très souvent de la liberté d'action et de la possibilité de mouvement dont ils voudraient déjà investir les collectifs d'ouvriers.

Les ouvriers sont intéressés en premier lieu et de plein droit à la participation la plus directe possible des valeurs de production réalisées par eux. Très souvent, ils ne perçoivent pas du tout l'importance que représente pour eux l'augmentation « de la nouvelle valeur qui ne peut, en aucune façon, se changer en consommation personnelle ». Les ouvriers de certaines entreprises sont intéressés indirectement et de façon contradictoire même à l'augmentation de cette partie de la nouvelle valeur qui, sous forme de prestations communes et d'allocations sociales, redevient, il est vrai, consommation personnelle, mais dont certains collectifs d'ouvriers ne bénéficient pas en proportion de leurs efforts. Par contre, les directions des entreprises ont directement intérêt à l'augmentation de la nouvelle valeur. A partir de là, un conflit d'intérêts objectifs — certes surmontable — se produit chaque fois entre les ouvriers et la direction de l'entreprise. La forme concrète du mouvement de ce conflit d'intérêts en fonction décide, en principe, de la situation des ouvriers à l'intérieur de l'usine. La sphère de réglementation socio-industrielle qui désigne la marge de cette contradiction peut fonctionner bien ou mal : mais cette contradiction en elle-même est, de toute façon, l'une des principales forces motrices du développement socio-industriel. Les décisions du dernier Congrès du Parti tiennent compte aussi de façon réelle de l'existence des conflits d'intérêt dans la société hongroise. « Par suite de la situation des classes et des couches sociales, des conflits d'intérêt et des contradictions peuvent se manifester aussi entre certaines branches de l'économie nationale, entre les travailleurs de certaines entreprises, entre les intérêts territoriaux, locaux et nationaux, dans la répartition du revenu national et dans les conditions de vente et d'achat, de salaire et de marché. Dans les années à venir notre parti doit veiller mieux à la solution constante de ces problèmes, dans l'intérêt de toute la société.²

LE DÉVELOPPEMENT DE LA TECHNOLOGIE ET LES CONDITIONS DE TRAVAIL

Pour comprendre la situation des ouvriers à l'intérieur d'une usine, il est indispensable de se rapporter aux deux spécificités — en grande partie cohérentes — de la structure technologique de l'industrie.

1. L'industrie hongroise se trouve au stade initial de la mécanisation totale.

² Décisions du XI^e Congrès du PSOH sur le travail du parti et les tâches ultérieures. (Le XI^e Congrès du PSOH, Kossuth, 1975, p. 161.)

Cela signifie que les processus fondamentaux de travail sont en général mécanisés, tandis que la mécanisation des processus complémentaires ou bien est seulement partielle, ou bien n'est pas résolue du tout. Le processus de production à l'intérieur de l'entreprise — à part quelques exceptions — repose ainsi sur la coopération des ouvriers travaillant en partie avec des machines mais en partie encore avec des instruments manuels. D'où le fait que le rythme du processus tout entier est défini moins par les machines que par les hommes coopérant de façon « manufacturière ».³

2. Avec la modification de la technologie et de la structure de la production, le processus progressiste de la mécanisation désintégra le système traditionnel technique⁴ du travail dans lequel les ouvriers spécialisés ont préparé individuellement une partie relativement indépendante des processus de travail et l'ont mise à exécution de leur propre initiative. Et le travail assurait encore plus ou moins la possibilité d'expression de la technique créatrice et de leurs propres personnalités. Avec l'élargissement et l'approfondissement de la division du travail, le travail partiel ou fragmenté devint de plus en plus caractéristique. Le travail qualifié traditionnel baissa au niveau du travail semi-qualifié. Le travail perdit son sens, l'activité directe du travail perdit plus ou moins son sens subjectif. Dans le monde du travail industriel, ce qui caractérise le plus la relation de l'ouvrier avec son travail comme activité, c'est que le travail n'est pas la source de l'assouvissement mais en premier lieu le moyen d'existence — d'une existence toujours meilleure.

Bien que ces tendances soient familières, pour comprendre les conditions à l'intérieur des usines, il est nécessaire de les rappeler. Étant donné que, à côté du caractère coopératif « manufacturier » du processus de production de l'entreprise, il est en particulier vrai que seul le « travailleur combiné » découvre et montre, par son expérience, où et comment on peut arriver à faire des économies, comment on peut réaliser le plus simplement les découvertes déjà acquises et quelles difficultés pratiques on doit combattre⁵ en réalisant une théorie, et comme l'activité du travail, elle-même, n'est pas directement motivatrice, *les ouvriers disposent d'une possibilité objective d'opposition aux buts de production de l'entreprise.*

Autrement dit, le grand effort de la direction d'une entreprise peut être remis en question chaque fois qu'il ne tient pas compte comme il le faudrait du système différencié des conditions socio-économiques qui déterminent l'attitude des ouvriers à l'intérieur et à l'extérieur de l'entreprise.

³ En Hongrie, le stade initial de la mécanisation signifie qu'aujourd'hui encore le travail manuel continue à être le facteur déterminant. L'automatisation, p. ex., s'étend seulement à une partie insignifiante de l'économie nationale. Le plus souvent seuls les processus directs de la production et les processus complémentaires arrivent à l'automatisation. La proportion et l'échelle du développement sont très bien représentés par les deux données suivantes: en 1964, 3,3 p. 100, en 1972, 3,6 p. 100 des ouvriers travaillant dans les affaires industrielles gérées par le ministère avaient des lieux de travail automatisés. (Source: « La répartition de l'effectif des ouvriers de l'industrie et des auxiliaires d'après le caractère de l'activité ». *Statistikai Időszaki Közlemények*. 1965/1972.)

⁴ G. Friedmann: *Problème humain du machinisme industriel*. 1945. *Où va le travail humain ? 1950. Le travail en miettes*. 1964. Gallimard.

A. Touraine: *L'évolution du travail aux usines Renault*. CNRS. Paris, 1955.

Walker Ch. R.: *Modern Technology and Civilization*. McGraw Hill. 1962.

⁵ Marx: *Le capital*. III. Budapest. 1961, p. 123.

LA RELATION AVEC LE TRAVAIL

Étant donné que, dans l'état actuel du système industriel, l'activité du travail elle-même, au sens strict, ne peut que rarement être la source de l'assouvissement de la personnalité, le facteur dominant de la relation avec le travail est le montant de la somme qu'il est possible d'obtenir par le travail et le perfectionnement des conditions sociales de l'activité du travail. Selon nous, l'argent n'a pas un rôle de stimulant économique seulement : il joue en même temps comme symbole de prestige. Les ouvriers qui disposent d'arrière-plans économiques différents, à des niveaux de satisfaction des besoins différents, travaillent en premier lieu pour « l'argent » : et bien qu'ils aient des exigences vis-à-vis de leur travail et de leurs conditions de travail, ils les subordonnent en général aux exigences de caractère décisivement économique.⁶

Si les économistes ont démêlé que le besoin immanent de l'industrialisation socialiste d'un rythme accéléré était de réduire les dépenses de la reproduction de la capacité du travail au niveau de la simple reproduction, la *sociologie* — sur la base de ses documents empiriques — peut ajouter, de son côté, à cette nuance que les ouvriers ne s'y sont le plus souvent pas « résignés ». Ils ont opposé les besoins de leur « accumulation » personnelle, familiale aux besoins d'accumulation de l'économie nationale, de l'entreprise. Dans les cadres de la politique sociale socialiste, cette opposition est actuellement relevée, mais il est clair que les éléments de dépense de la reproduction de la capacité du travail aussi essentiels que la puériculture, mais particulièrement le logement, sont à la charge des familles et respectivement des individus dans la majeure partie des cas.

Dans ce contexte, il n'est pas très surprenant de voir que l'un des résultats les plus importants de nos recherches sociologiques d'usine effectuées jusqu'à présent consiste à démontrer le fait que certaines couches d'ouvriers signalent *avec la réglementation et la retenue systématiques de leur rendement — une exigence de revenu dépassant les possibilités « officielles » de l'établissement des salaires des entreprises.*⁷

Le caractère coopératif « manufacturier » du processus de production à l'intérieur de l'entreprise assure aux ouvriers une position monopolisée relative, d'où ils peuvent remettre en question les objectifs de production de la direction de l'entreprise : et ils le font relativement au contentement de leurs exigences de salaire. Puisque le niveau technologique des processus de travail et l'organisation générale permettent rarement le règlement des circonstances de rendement précises, la direction de l'entreprise ne peut juger très souvent qu'approximativement de quel rendement certains groupes d'ouvriers sont capables. Et comme les ouvriers agissent naturellement, avant tout, conformément à leurs propres intérêts matériels, ils règlent leur rendement de façon et dans la mesure où — considérant les possibilités établies par l'organisation du processus de production — leurs intérêts le dictent.

⁶ Lajos Héthy — Csaba Makó : « Automatisation et conscience ouvrière », *Périodique de l'Institut de Recherches Sociologiques de l'Académie des Sciences de Hongrie et de l'Institut Scientifique de la Protection du Travail*. Budapest, 1975.

⁷ Lajos Héthy — Csaba Makó : *Les attitudes ouvrières et l'organisation économique*. Budapest, 1972. Akadémiai Kiadó.

Lorsque l'activité concrète du travail ne joue pas le rôle de source directe de motivation, c'est une activité de gain qui la remplace : le rapport des ouvriers à leur travail se fait *par l'intermédiaire* du revenu acquérable avec leur activité de travail et notamment *par l'intermédiaire du revenu proportionnel selon un critère quelconque de leur travail*. Théoriquement, ce critère peut être la simple dépense d'énergie physique, la qualification, l'expérience technique accumulée en proportion de la pratique, etc., mais tout cela n'a que peu à voir avec le salaire « juste ». Le développement général socio-économique et industriel forme en réalité ce critère et le modifie selon le caractère des facultés de la capacité du travail exigées en premier lieu par le processus de production. Le problème des systèmes des salaires est, au fond, de savoir s'ils peuvent exprimer de façon adéquate et suivre ce critère changeant avec le changement de procès de production. La question de l'établissement « proportionnel » des salaires est interprétée depuis toujours dans l'économie politique, dans la question de savoir quels sont les éléments de dépense de la surproduction de la capacité du travail que l'économie politique reconnaît dans les salaires.

Les recherches de la sociologie industrielle ont abordé ce problème comme une question d'établissement des salaires proportionnel au rendement. Elles ont démontré que les proportions des salaires dans les entreprises sont inadéquates par rapport aux proportions effectives du rendement. Ceci touche avant tout les ouvriers qui, par suite de la proportion relativement grande des travaux « manufacturiers » exigeant une dépense d'énergie considérable, et du niveau relativement bas de l'organisation du travail et de la direction, supportent les charges disproportionnellement grandes de la production. (Cette disproportion apparaît directement au niveau de l'atelier, p. ex., dans le fait qu'à la suite des imperfections de l'organisation, etc., l'ouvrier qualifié — passant souvent au-delà de sa responsabilité de sphère d'activité — est obligé de se préoccuper des matériaux nécessaires au processus de travail et de l'entretien de ses moyens de travail, etc.)

Les ouvriers, dans leur relation avec le travail et par l'intermédiaire de celle-ci avec les buts de production de l'entreprise, ne forment nullement une unité homogène, mais peuvent être caractérisés par une « dispersion infinie des intérêts et des situations ». C'est la conséquence de la division du travail — ce qui n'exclut pas pour autant le développement des communautés d'intérêt et leur maintien relativement durable, mais qui rend fictive une identité quelconque d'intérêt même à l'intérieur de l'entreprise.⁸ Les ouvriers qui occupent différentes positions dans le processus de production se trouvent opposés non seulement à la direction de l'entreprise, mais ils s'affrontent aussi très souvent. Et même, dans la lutte des intérêts concourant les uns avec les autres, la direction de l'entreprise peut très souvent s'appuyer sur certaines couches d'ouvriers, et *vice versa*, certains groupes d'ouvriers peuvent faire valoir leurs positions avantageuses au détriment d'autres groupes d'ouvriers avec « l'approbation » de la direction de l'entreprise.

⁸ Mme Aladár Mód — Gyula Kozák : *La stratification, le travail, les connaissances des ouvriers et la démocratie à l'usine dans les deux unités des Dunai Vasmű (Usines sidérurgiques Duna)*. Budapest, 1974. Akadémiai Kiadó.

Les couches d'ouvriers à l'intérieur de l'entreprise ne se développent pas exclusivement en fonction de positions de travail identiques ou similaires, et ne se groupent pas seulement autour des groupes de travail (équipes) officiels : *l'arrière-plan socio-économique de l'extérieur* fait pratiquement irruption dans l'organisation, et recoupe les groupes d'intérêt qui ne peuvent pas se constituer sur la base de conditions purement internes. Ainsi, les couches sociales proprement dites, qui montrent une différence relevante dans la relation et l'attitude à l'intérieur de l'entreprise, sous *l'influence conjuguée des deux* — se forment à l'intérieur, et entre les groupes de travail formels. Selon les recherches, les collectifs homogènes qui, dans des cas donnés, appuient ou contestent avec le plus d'aplomb certaines mesures de la direction de l'entreprise, se recrutent parmi *les meilleurs ouvriers spécialisés*. Ils disposent d'expériences dans les entreprises et en même temps d'un arrière-plan matériel adéquat et d'une existence relativement équilibrée.

Dans la formation de la relation avec le travail et le rendement les facteurs majeurs suivants jouent un rôle en général :

1. La position occupée dans le processus de production. Ceci, pour certains groupes d'ouvriers, assure une position monopolisée qui crée la possibilité objective de la réglementation du rendement.

2. Les perspectives matérielles. Ici, il existe une différence, d'une part entre les travailleurs dans les domaines du salaire au rendement et du salaire au temps, et d'autre part entre les catégories d'âge. Tandis que pour les jeunes, théoriquement, il existe une possibilité importante d'augmentation du salaire dans les deux domaines, les perspectives d'augmentation du salaire pour les personnes d'un certain âge se réduisent le plus souvent considérablement. (Dans une entreprise de l'industrie mécanique examinée de près, les ouvriers ayant une pratique de 12 à 14 ans, c'est-à-dire jusqu'à 30-32 ans, reçoivent 97 p. 100 de l'augmentation du salaire personnel prévu !) Bien que chez les ouvriers travaillant pour un salaire au rendement, il y ait théoriquement la possibilité de l'augmentation de leurs stages et de leurs connaissances techniques, en fait, parallèlement à l'augmentation de leur rendement, leur salaire augmente, mais pratiquement, la réglementation du salaire moyen fait à peine valoir cette possibilité.

3. Les conditions d'existence, la situation matérielle et familiale, l'assouvissement des besoins. Les différences les plus importantes se présentent ici aussi le plus souvent entre les jeunes et les gens âgés. Les jeunes, à cause des exigences d'« investissement » qui accompagnent le mariage, disposent en général seulement des nécessités indispensables à la formation de leur mode de vie de base, tandis que les nécessités des personnes d'un certain âge sont relativement souples à la suite d'une existence indépendante déjà développée et d'un arrière-plan familial équilibré.

Par suite des combinaisons de ces groupes de facteurs majeurs, les attitudes ouvrières se développent en fonction du rendement.

LES CONDITIONS PHYSIQUES ET SOCIALES DE TRAVAIL

Bien que le travail perde son sens direct du point de vue de l'ouvrier pris individuellement, le processus de travail lui-même ne peut jamais devenir inutile pour l'« ouvrier combiné ». L'insuffisance subjective du travail de détail manquant d'originalité fait que se développe chez l'ouvrier une réclamation à l'égard du contrôle des conditions sociales de travail. Mais ceci est réalisable seulement à travers l'organisation sociale de l'entreprise et les différentes formes de la participation ouvrière.

Le modèle du mécanisme des entreprises (formé sous l'influence des exigences de l'industrialisation socialiste extensive pouvant considérer l'ouvrier presque exclusivement comme capacité de travail et visant à la centralisation maximale de la surproduction) a pu permettre longtemps après la réalisation réelle de différentes formes de la participation ouvrière. Cette exigence de l'industrialisation socialiste nécessita la mise au premier plan, trop unilatérale, du mécanisme économique de l'entreprise, et la création des formes institutionnelles a permis un développement plus complet des rapports sociaux, mais ce graduellement. Ce qui signifie une modification dans l'entreprise socialiste, c'est l'activité des organisations du parti et des syndicats fonctionnant à côté de la direction. Les connaissances empiriques accumulées jusqu'à nos jours concernant le fonctionnement de l'entreprise socialiste portent presque exclusivement sur la nature de la structure et du fonctionnement de la direction.⁹ Dans ce domaine, nous ne disposons pas encore d'une quantité suffisante de connaissances scientifiques. Mais nous pouvons dire dès maintenant qu'à l'opposé de l'organisation du parti et du syndicat, les ouvriers formulent des exigences fortes et différenciées.

La structure de l'organisation des entreprises n'a donc pas encore déduit les conséquences théoriques et pratiques du fait que, dans les organisations entre certaines couches sociales, les différents niveaux de la direction, les travailleurs manuels et ceux de l'administration, etc., les positions différentes occupées dans la structure du mécanisme et par rapport à l'influence de leurs conditions socio-économiques différentes dans le mécanisme, des conflits d'opposition structuraux se produisent. Et les conflits d'opposition, si on ne les met pas au jour, deviennent incontrôlables.

En conséquence, l'activité des couches sociales exerçant une fonction dans l'entreprise favorisera difficilement la réalisation des buts de l'entreprise.

QUELQUES TÂCHES NOUVELLES

Les résultats et les lacunes des recherches sociologiques consacrées à la classe ouvrière hongroise définissent non seulement le niveau et la structure des connaissances dont nous disposons aujourd'hui, mais elles attirent dans le même temps l'attention sur les tâches scientifiques à accomplir au cours des années à venir.

⁹ Antal Gyenes — Tamás Rozgonyi : « Hiérarchie dans l'organisation économique ». *Périodiques de l'Institut de Recherches Sociologiques de l'Académie des Sciences de Hongrie*. Budapest, 1974.

A côté de l'extension thématique de la recherche de la classe ouvrière (c'est-à-dire : l'analyse des phénomènes sociaux considérés aujourd'hui encore comme « lacune »), nous devons augmenter la capacité scientifique sociologique avec, en premier lieu, le développement des solutions modernes du point de vue de la méthode et de la technique de recherche.

L'étude publiée traite avant tout du monde de la classe ouvrière hongroise et des travailleurs à l'intérieur de l'entreprise. Dans l'étude, nous n'avons pu signaler que le rôle influant des facteurs qui ne différencient pas seulement l'aspect de notre classe ouvrière, mais développent des influences absolues. L'étude *des conditions socio-économiques des ouvriers* (p. ex., le type de résidence, la structure familiale, les traditions, etc.) à l'extérieur des usines appartient aux facteurs déterminants. Et selon notre jugement, elle n'a pas encore obtenu jusqu'à présent un rôle adéquat dans les études sociologiques hongroises. Il est nécessaire de mentionner, p. ex., que le mode de vie des travailleurs vivant dans des agglomérations de type paysan n'est pas défini seulement par les caractéristiques infrastructurales objectifs de l'agglomération (services publics, approvisionnement en marchandises et en services, capacité des crèches et des écoles maternelles, établissements sportifs et culturels, etc.) mais aussi par les phénomènes sociaux idéologiques. Les ouvriers vivant à la campagne — à l'opposé de ceux vivant dans les villes — se trouvent plus près dans leurs habitudes de consommation de la paysannerie que des ouvriers (p. ex., dans les domaines de l'habillement, de l'entretien et de l'aménagement des logements, des dépenses d'hygiène, etc.). Nous ne voulons naturellement pas prétendre par là que les dispositions des ouvriers à l'extérieur de l'usine, même si elles sont de caractère social ou économique, influencent plus fortement la formation de leurs activités que la sphère de production et les conditions¹⁰ objectives et subjectives du travail producteur. Avec la discussion de ce problème, nous avons voulu attirer l'attention sur le fait que, dans l'avenir, les recherches sociologiques hongroises devront s'occuper beaucoup plus de la recherche sur le mode de vie des ouvriers et qu'elles devront réunir organiquement les spécificités qui caractérisent ce mode de vie et l'étude de l'activité de production des ouvriers. Cet élargissement du domaine de la recherche est motivé par le caractère hétérogène de la classe ouvrière hongroise. En effet, la moitié de la classe ouvrière hongroise d'aujourd'hui, par ses origines et son métier, sort des rangs de la paysannerie.

En dernier lieu, l'évolution progressive des recherches sociologiques traitant de la classe ouvrière hongroise dépend sous bien des rapports de la mesure où elles peuvent réussir à satisfaire à quelques exigences de méthode et de recherche scientifique. L'état actuel de la recherche est caractérisé par le fait que les résultats des travaux à différents niveaux effectués par des professionnels de métiers différents et par des institutions différentes ne forment pas un tout homogène.

Aujourd'hui, nous ne disposons pas d'une vue d'ensemble appropriée concernant les prémisses théoriques de certaines analyses, de solutions de recherches scientifiques et par conséquent de conclusions.

¹⁰ Il en résulte que nous n'acceptons pas les procédés qui font dériver mécaniquement les attitudes de production des ouvriers de leurs orientations de consommation.

Il s'ensuit que, parfois, même des résultats et des expériences de recherches très précieux en eux-mêmes n'orientent pas de façon appropriée l'opinion publique scientifique hongroise et internationale sur les changements compliqués survenus dans l'aspect et la composition de notre classe ouvrière. L'évolution progressive dans ce domaine a deux conditions essentielles décisives selon nous. D'une part, il faut assurer un examen plus approfondi et plus détaillé, contrairement à la pratique scientifique jusqu'à présent, sur la méthode des recherches sociologiques, les différentes solutions méthodologiques et théoriques et de recherche technique. On peut ainsi assurer le contrôle et la clarté absolument nécessaires à l'utilisation des résultats des examens réalisés. La deuxième condition essentielle de l'évolution progressive dépend du succès du rattachement organique à la division du travail scientifique internationale socialiste. Ceci s'explique entre autres par le fait que, parfois, certains pays ne disposent pas de conditions favorables¹¹ pour la recherche des influences de l'évolution technico-scientifique, facteurs déterminants du point de vue du développement de l'aspect de la classe ouvrière.

Avec l'étude des changements de lieu de travail survenant sous l'influence de l'automatisation, p. ex., les recherches faites en commun avec les sociologues des pays disposant de la technique industrielle la plus développée, on peut parvenir à surmonter ces difficultés.

Sans parler des avantages qui proviennent du fait qu'avec la coopération scientifique, les connaissances accumulées sur les processus sociaux et de conscience s'opérant à l'intérieur de la classe ouvrière, disponibles isolément dans certains pays, deviennent accessibles et utilisables. La base de la coopération est créée non seulement par le présent commun des pays socialistes — et les conditions socio-économiques socialistes — mais par le passé commun et l'histoire socio-économique scientifique est-européenne.

LAJOS HÉTHY — CSABA MAKÓ

¹¹ Lajos Héthy — Csaba Makó : « L'automatisation et les ouvriers de l'industrie (Bases théoriques, méthodologiques et de technique de recherche) ». *Périodique de l'Institut de Recherches Sociologiques l'Académie des Sciences de Hongrie et de l'Institut Scientifique de la Protection du Travail*. Budapest, 1975, p. de 12.

Revenus et niveau de vie

Dans la Hongrie de l'entre-deux-guerres, comme en général dans les pays agraires-industriels arriérés, la grande majorité de la population avait un niveau de vie extrêmement bas. Étant donné le développement très lent de l'industrie, celle-ci n'était pas à même d'absorber la main-d'œuvre superflue accumulée dans l'agriculture. Dans les années 1930, le nombre des chômeurs enregistrés montait à 100 000. Un tiers environ de la population était constitué par des ouvriers agricoles, des domestiques, de tout petits propriétaires. C'est la raison pour laquelle les sociographes désignaient la Hongrie sous le nom de « pays de trois millions de gueux ».

Le problème le plus important, immédiatement après la libération du pays, était la liquidation du chômage. Cela fut fait en cinq ans, et depuis 1950 le plein emploi est assuré. En vingt-cinq ans la population active s'est accrue de 1,1 million et sa composition a profondément changé. Dans l'agriculture le nombre des travailleurs a considérablement diminué tandis qu'il a augmenté dans l'industrie et dans les domaines non agraires. La proportion des travailleurs physiques a baissé de 90 à 76 p. 100 et celle des autres s'est élevée de 10 à 24 p. 100. Le nombre des travailleurs à des postes demandant une formation poussée a connu une augmentation extraordinaire, et l'emploi des femmes s'est tout particulièrement accru. Jusqu'en 1970, dans l'augmentation de la population active, 94 p. 100 incombait à l'élévation du nombre des femmes actives. En 1970 leur proportion était de 41,2 p. 100. De nos jours, le plus grand souci n'est pas l'excédent, mais le manque de main-d'œuvre.

Le salaire réel des ouvriers et employés dépassait en 1975 de près de deux fois et demie le salaire de 1950 déjà plus élevé de 5-10 p. 100 par rapport à celui d'avant la guerre. Le revenu réel par tête d'habitant (salaires et services sociaux) a en gros triplé, augmentant de 4,5 p. 100 en moyenne par an.

Rythme d'augmentation par an des revenus réels de la population

1950-55	2,9 p. 100	1965-70	6,2 p. 100
1955-60	5,9 p. 100	1970-75	4,0 p. 100
1960-65	3,3 p. 100		

Depuis 1953 il n'y a pas eu d'année où le niveau de vie de toute la population ou d'une partie importante n'augmentât, encore que le rythme de cette augmentation n'ait pas toujours été égal. Il va sans dire que le bien-être matériel

n'atteint pas encore le niveau des pays européens occidentaux, encore moins celui des USA, mais nous n'en avons pas moins rattrapé un grand retard. Le niveau de vie actuel, calculé d'après les biens matériels, peut être évalué comme atteignant les deux tiers ou les trois quarts du niveau occidental.

L'élévation du bien-être se manifeste dans tous les domaines de la vie. La population se nourrit, s'habille mieux, elle est beaucoup mieux approvisionnée en articles durables de consommation, les conditions du logement sont meilleures.

Consommation de quelques aliments de base en kg par tête

	1934-38	1950	1973
viande	33	34	64
œufs	5	5	15
matières grasses	17	19	28
légumes } fruits }	95	—	154
sucré	11	16	37

Le chiffre des calories par jour et par tête est passé en moyenne, de 2 805 en 1934-38 à 3 256 en 1973. Les achats en vêtements ont augmenté plus rapidement que la consommation alimentaire, plus encore celle des articles durables de consommation, ainsi que l'utilisation des services.

Rythme d'augmentation de la consommation par tête de 1951 à 1973, calculé à des prix inchangés

nourriture	2,6 p. 100	articles durables de consommation	11,7 p. 100
vêtements	3,9 p. 100	services	4,5 p. 100

Le nombre des appareils ménagers a fait un grand bond. A la fin des années cinquante encore, il était si peu élevé qu'il était à peine exprimable en pourcentage. De nos jours, deux tiers des foyers sont pourvus de réfrigérateurs, machines à laver, téléviseurs. Le nombre des automobiles par 1 000 habitants est passé de 3 à la fin des années cinquante à 50.

Plus de 1,4 million de logements ont été construits entre 1949 et 1974, ce qui a permis à plus d'un tiers de la population d'emménager dans des appartements neufs. Les dix dernières années ont vu une accélération particulière de la construction. En 1974 8,5 logements sur 1 000 habitants ont été construits. Avant la guerre le nombre moyen des locataires dans un appartement était 3,82, ce nombre est maintenant de 3. En même temps, il y a proportionnellement moins d'appartements d'une pièce et davantage de plusieurs pièces ; les appartements ont plus de confort et sont plus modernes. Toutefois, ce développement important ne peut que soulager la situation sans réussir à mettre fin à la pénurie de logements.

Le développement a été vertigineux dans la santé publique et dans l'enseignement. En 1938 il y avait 11,6 médecins pour 10 000 habitants, en 1974 il

y en avait déjà 25,1, ce qui situe notre pays dans ce domaine à la 4^e ou 5^e place en Europe. Pendant la même période, le nombre des lits d'hôpitaux s'est élevé de 51 à 83.

A la Libération, en 1945, il y avait en Hongrie 600 000 illettrés et près d'un million de personnes sachant tout juste lire et écrire. A peine la moitié des scolarisés achevaient les six classes obligatoires de l'école primaire. Au cours des trente dernières années les huit classes du tronc commun sont devenues générales, et l'enseignement secondaire, qui était jadis l'apanage d'une élite restreinte, est devenu accessible aux masses. En 1973 84,8 p. 100 des élèves ayant terminé les huit classes du tronc commun ont poursuivi leurs études dans un établissement secondaire ou dans une école pour la formation d'ouvriers qualifiés. Parmi la population au-dessus de 25 ans, presque 5 p. 100 ont une instruction supérieure. Toutefois, l'héritage pesant du passé n'est pas encore entièrement liquidé. Surtout parmi les travailleurs physiques d'un certain âge, il en est toujours, et malgré tous les efforts, un certain nombre qui n'a pas achevé les huit classes du tronc commun.

Les conditions du travail se sont également améliorées. L'horaire du travail, semaine de 48 heures, passe progressivement à 44 heures, à 40-42 heures dans les entreprises à trois roulements, et à 36-42 heures pour les professions comportant des dangers pour la santé. Les entreprises et l'État ont fait de grands efforts pour améliorer la sécurité du travail, pour prévenir les accidents.

RAPPORTS DES REVENUS

Avant la Libération, les écarts de salaires étaient considérables, surtout entre les travailleurs physiques et intellectuels, et entre les ouvriers qualifiés ou non. Le salaire des techniciens était trois fois plus élevé que le salaire moyen des ouvriers, celui des employés dans l'administration 2,4 fois plus élevé, et les ouvriers qualifiés gagnaient à peu près trois fois plus que les manœuvres. Il fallait sérieusement réduire ces écarts. De nos jours, les ingénieurs et techniciens ont un salaire en moyen qui correspond à 144 p. 100 du salaire des ouvriers. Le salaire des ouvriers qualifiés dépasse de 18 p. 100 les salaires moyens d'ouvriers. Selon les moyennes nationales, un diplôme d'instruction supérieure permet de gagner une fois et demie le salaire moyen. Les techniciens ayant une instruction supérieure gagnaient en 1971 39 p. 100 de plus que ceux ayant une instruction secondaire. Cette différence se réduit pourtant à 22 p. 100 si nous comparons les revenus dits de vie, c'est-à-dire le total des salaires depuis le début de la carrière jusqu'à la limite de l'âge actif.

Un tel degré de nivellement dépasse ce qu'on attendait et, sous bien des rapports, ce qui est désirable. La raison principale en est le manque croissant de main-d'œuvre surtout pour le travail le moins qualifié et le travail physique. Pour pouvoir satisfaire, du moins en gros, le besoin urgent en main-d'œuvre, il fallait élever les salaires dans ce secteur, plus rapidement qu'ailleurs, tandis que par ailleurs, la politique sociale demandait également l'amélioration en priorité de la situation matérielle des couches qui gagnaient le moins. A partir

du milieu des années soixante un des objectifs les plus importants a été d'augmenter le décalage, trop réduit, entre les salaires afin de renforcer le rôle des stimulants matériels, mais, pour les raisons que nous avons mentionnées, cet objectif n'a pas été réalisé.¹

Le rapport entre les salaires les plus bas, et les salaires qui gagnent le plus, 10 p. 100 environ, est de 1 à 4,5. Selon la moyenne nationale, le salaire des directeurs généraux et des présidents des coopératives est 3,5 fois plus élevé que celui des ouvriers, l'écart entre les salaires les plus élevés et les plus bas est de 1 à 8 ou 9. Les facteurs les plus importants de cet écart sont les différences dans la formation et le poste rempli, surtout la place occupée dans la hiérarchie de la direction. Nous n'avons pas l'intention d'augmenter les différences découlant simplement de l'échelon occupé dans cette hiérarchie, mais nous voulons augmenter celles qui découlent des différences dans la formation professionnelle. Il paraît en outre nécessaire d'augmenter les écarts excessivement réduits, chaque fois qu'il s'agit de récompenser, au même poste de travail, un plus grand rendement, un travail de plus haut niveau.

En Hongrie la loi exige l'égalité des salaires entre hommes et femmes. Pour le même travail et le même rendement une femme ne peut pas toucher un salaire moindre que l'homme — ce genre de discrimination n'existe plus, ou presque plus. Cependant, dans les travaux typiquement féminins, les salaires restent encore relativement bas : les femmes possèdent rarement une formation professionnelle assurant un salaire plus élevé, et il y a moins de femmes qui occupent des postes dirigeants, mieux payés.

PRESTATIONS SOCIALES, POLITIQUE SOCIALE

Outre les revenus dus au travail, ce qu'on appelle les prestations sociales joue un rôle considérable dans les revenus de la population. En 1974 la valeur de celles-ci constituait 36 p. 100 du total des salaires et environ 25 p. 100 de tous les revenus.

Dans le système social hongrois, le principe fondamental de la répartition est la répartition selon le travail, qui est complétée par les prestations sociales. Celles-ci constituent la contribution de l'État à la prise en charge des membres de la famille, provisoirement ou définitivement incapables de travailler, des malades, enfants, personnes âgées. D'un autre côté elles sont destinées à satisfaire aux besoins d'hygiène, culturels, etc. de la population, besoins qui ont une importance primordiale du point de vue aussi bien de l'individu que de la société, mais qui ne peuvent être correctement satisfaits que si l'État se charge de l'organisation et de la majeure partie des coûts. Ces prestations ont en outre

¹ En principe, il n'y a pas de contradiction nécessaire entre l'augmentation du décalage entre les salaires et l'augmentation à un rythme accéléré des salaires de couches les plus défavorisées. Dans la pratique pourtant, on dispose rarement de ressources assez abondantes pour l'augmentation du bien-être matériel permettant une répartition en quantité suffisante en fonction de ces deux objectifs. D'un autre côté, on peut rarement améliorer substantiellement la situation des couches défavorisées si elle ne s'améliore pas par rapport aux autres couches de la société. Le moment auquel un groupe social considère que ses besoins sont satisfaits dépend aussi de la situation de ce groupe dans la société par rapport aux autres, et il semble que l'importance ne fait que s'accroître avec la promotion socio-économique.

pour but de réduire les inégalités socio-économiques et de favoriser l'évolution vers une égalité des chances.

La contribution à la prise en charge des membres non actifs de la famille, et par là la réduction des écarts entre les revenus familiaux provenant du nombre différent des personnes à charge s'opèrent surtout à travers le système de la sécurité sociale. Les tâches principales en sont : soins accordés aux travailleurs et à leur famille en cas de maladie, d'incapacité de travail, de vieillesse, protection des mères de famille et des enfants.

L'allocation maladie est due au travailleur en cas de maladie, ainsi qu'à la mère en cas de maladie d'un enfant âgé de moins de six ans s'il a besoin d'être soigné à la maison. Le montant de l'allocation maladie est de 65 à 75 p. 100 du salaire, en fonction de la durée d'appartenance à la sécurité sociale. *L'allocation familiale* est due à tous ceux qui ont deux enfants ou plus. Les mères seules touchent cette allocation même pour un enfant. Le montant de l'allocation augmente progressivement avec le nombre des enfants. Dans le cas de deux enfants, le montant en est de 600 forints ce qui correspond actuellement à 22 p. 100 du salaire moyen. *L'indemnité pour soins aux enfants* est accordée aux mères qui interrompent leur activité salariée pour élever leur enfant, jusqu'à l'âge de trois ans. Cette indemnité est de 900 forints (un tiers du salaire moyen) après le premier enfant, elle s'élève progressivement après le deuxième et les suivants. *Le congé de maternité* est de vingt semaines pendant lesquelles la mère touche intégralement son salaire. Elle touche en outre 2 500 forints comme prime à la naissance. Les hommes ayant atteint 60 ans et les femmes ayant atteint 55 ans ont droit à *la pension de vieillesse*. Aux postes où le travail est malsain ou particulièrement dur, la limite d'âge est réduite. Le stage minimum qui donne droit à la retraite est dix ans. Après dix ans de travail, le montant de la retraite est égal à 33 p. 100 du salaire moyen, l'augmentation de la durée du travail peut élever cette somme jusqu'à 75 p. 100. Si quelqu'un continue à travailler après la limite d'âge, le montant de la retraite peut atteindre jusqu'à 95 p. 100 de son salaire moyen.

Le système de sécurité sociale s'étend à 99 p. 100 de la population. Ce n'est en réalité pas un système d'assurance puisque les versements des travailleurs ne couvrent qu'environ 17 p. 100 des frais, le reste étant couvert par le budget de l'entreprise.²

Outre les allocations versées par la sécurité sociale, il existe également tout un réseau d'établissements pour enfants ; crèches, jardins d'enfants, études surveillées, etc. facilitant la vie de la famille. Avant la Seconde Guerre mondiale il y avait en tout mille places dans les crèches du pays, en 1974 il y en a 47 000. Dans les villes plus importantes 70 à 80 p. 100 des enfants âgés de trois à six ans fréquentent les jardins d'enfants, les autres participent à une sorte de cours préparatoire à l'école qui dure six mois. Tout cela n'est pourtant pas suffisant et les besoins dans ce domaine sont loin d'être satisfaits. Dans ces établissements pour enfants, les parents versent une somme proportionnée à leurs revenus, mais qui ne couvre qu'une part minime, en général 15 à 20 p. 100

² Les salaires ne sont pas imposés en Hongrie, on ne retient sur les sommes gagnées (salaire, primes, participation avec bénéficiaire y compris) que 3 à 10 p. 100, en fonction du montant, comme contribution à la retraite.

de tous les frais. La majeure partie de la contribution sociale à l'entretien des enfants consiste en allocations et services subventionnés par l'État. Les allocations en argent et les services couvrent environ la moitié du coût de l'éducation des enfants. Malgré cela, les familles nombreuses sont matériellement moins favorisées que la moyenne, leurs revenus par tête restent bien inférieurs à ceux des familles sans enfants. (Pour les familles ouvrières ayant trois enfants, le revenu par tête constitue 51 p. 100 de celui des familles sans enfant. Pour d'autres couches sociales, et surtout pour la paysannerie, le rôle de différenciation que joue le nombre des enfants est moindre, mais il n'en est pas moins considérable.) La plupart des retraités peuvent vivre de leur retraite, sans recourir à l'aide de leur famille, mais une partie mineure (surtout ceux qui ont pris leur retraite il y a longtemps ou qui touchent une pension de veuve) n'en a pas les moyens. Aussi considérons-nous comme un point essentiel de notre programme social l'augmentation à un rythme plus rapide des allocations familiales et des pensions les plus basses.

La protection de la santé, l'enseignement au niveau de la jeunesse et des adultes, la satisfaction de certains besoins culturels s'opèrent également, pour l'essentiel, par l'intermédiaire des services sociaux. Les soins médicaux, l'hospitalisation, l'approvisionnement en médicaments, etc. constituent aujourd'hui un droit dont jouit chaque citoyen. Les soins médicaux et l'hospitalisation sont gratuits, pour les médicaments il faut payer 15 p. 100 d'un prix en soi peu élevé. L'enseignement primaire et secondaire sont gratuits pour tous, il en est de même en gros dans les universités et écoles supérieures où on ne paye une somme minime, plutôt symbolique, que dans des cas exceptionnels (étudiants dont les résultats sont faibles et dont les parents ont un revenu élevé, et partiellement ceux qui suivent, à côté de leur travail, des cours du soir ou par correspondance). La majeure partie des étudiants ont des bourses, ont droit à des repas gratuits ou à prix réduit et sont logés, en cas de besoin, dans des foyers d'étudiants. Cependant, étant donné les moyens matériels limités, le réseau des établissements sanitaires et d'enseignement, ainsi que leur base infrastructurelle, ne se sont pas élargis dans la même mesure que les allocations et services sociaux, ce qui a souvent pour résultat l'encombrement dans les centres médicaux et les hôpitaux et une pénurie de salles de classe dans les écoles.

En dehors de ceux que nous venons d'énumérer, les prestations sociales ont d'autres aspects encore. Elles sont accordées d'une part par l'État et de l'autre par les entreprises, sur le compte des fonds socio-culturels. Près de 15 p. 100 des travailleurs et de leur famille jouissent par exemple tous les ans de vacances à prix réduit. Nombreux sont ceux qui utilisent les établissements sportifs et culturels qu'entretiennent les entreprises.

L'augmentation des prestations sociales dépasse celle des salaires, leur part dans les revenus des travailleurs montre une tendance croissante. Entre 1960 et 1970 la valeur réelle du revenu total de la population a augmenté de 4,8 p. 100 par an, mais dans ce pourcentage la part des augmentations provenant du travail était de 4,1 p. 100 et celle des prestations sociales de 6,8 p. 100. Nous prévoyons la même tendance dans l'avenir. La demande en prestations sociales augmente à un rythme extraordinairement rapide, certaines gagnent automati-

quement du terrain. (Ainsi par exemple le montant global des retraites versées augmente sans que les pensions elles-mêmes augmentent, tout simplement à cause de l'accroissement du nombre des retraités et du revenu moyen plus élevé des nouveaux retraités.)

Comme nous l'avons déjà dit, les prestations sociales comprennent des avantages en argent, mais la plus grande partie de ces prestations, 55 à 60 p. 100, consiste en services sociaux. Pendant la première décennie qui a suivi la Libération, ces derniers ont augmenté plus vite, surtout en raison du fait que l'enseignement et la protection de la santé étaient devenus gratuits, tandis que depuis 1960 ce sont les premiers qui augmentent (allocation familiale, retraites, indemnités pour soins aux enfants). Il va sans dire que les avantages en argent sont utilisés par les familles à leur gré, indépendamment de leur destination. Il est ainsi relativement facile de faire en sorte qu'ils parviennent aux couches de la société auxquelles ils étaient destinés et de cette manière les avantages en argent sont un moyen adéquat pour diminuer *immédiatement* les écarts entre les revenus.

La situation est tout autre pour les services sociaux. Dans ce domaine, la libre disposition des consommateurs est très limitée, puisque ces services ne sont utilisables qu'à des fins concrètes, dans les hôpitaux, les écoles, les établissements pour enfants. Leur répartition ne va d'ailleurs pas sans difficulté. Les données statistiques montrent que certains types de services sociaux profitent, à l'encontre des objectifs, non pas à des couches de la population dont les revenus sont peu élevés, mais à des catégories qui jouissent de revenus plus élevés. Il s'agit en premier lieu de services auxquels les individus ou leur famille ne peuvent avoir recours sans des sacrifices matériels, évidemment plus facilement supportés par ceux dont les revenus sont plus élevés. (C'est le cas par exemple pour l'accès des enfants à l'enseignement supérieur dont le coût est certes supporté en majeure partie par l'État, mais qui demande tout de même des sacrifices de la part de la famille et de l'individu, ne serait-ce que celui d'un salaire perdu pendant les années d'études.) Pour d'autres services, la demande est insuffisante parmi les couches de la population dont le niveau matériel et culturel est moins élevé. (Ainsi la fréquentation des théâtres, opéras, concerts, l'achat de livres, domaines qui jouissent d'une importante dotation de la part de l'État.) Des désavantages géographiques ou provenant du mode de vie peuvent également limiter la jouissance de ces services. (C'est ainsi que les possibilités de la population rurale sont beaucoup plus limitées que celles de la population urbaine dans le cas de certains services.) Ceci étant, d'aucuns estiment que l'État devrait donner la priorité à l'augmentation des avantages en argent au détriment des services, étant donné que les premiers servent davantage à réduire les inégalités socio-économiques. Sous cette forme, cette opinion ne se justifie pas. Il est vrai que par les services sociaux, l'État intervient dans le processus de la satisfaction des besoins individuels, mais cette intervention sert les intérêts de l'individu, sa santé, son instruction, ce qui ne pourrait pas se faire autrement d'une manière satisfaisante. D'un autre côté les avantages en argent facilitent, certes, la réduction des inégalités socio-économiques à brève échéance, mais à longue échéance cet effet n'est pas évident. Les services sociaux, s'ils sont appli-

qués d'une manière adéquate, peuvent avoir une action durable dans ce domaine que les autres ne peuvent pas avoir. Certains services sociaux doivent être assurés, voire élargis, même si toutes les catégories de la société ne manifestent pas encore assez de maturité pour en jouir. Il faut implanter ces besoins, en partie précisément à l'aide de ces services. Ils doivent être développés et organisés de manière à favoriser mieux qu'auparavant l'égalité des chances pour tous.

Notre politique sociale vise à favoriser la mobilité sociale, le caractère « ouvert » de notre société. Entre les deux guerres les structures sociales hongroises étaient extrêmement rigides, la mobilité était minime. La grande majorité des enfants continuaient à exercer le métier de leur père, le fils de paysan restait un paysan, le fils d'ouvrier, un ouvrier. Cet état de choses a changé avec la Libération, la mobilité sociale s'est accrue. Notre société veut dans la mesure du possible offrir à tous les jeunes les mêmes possibilités de promotion sociale, indépendamment de leur origine. Les enfants des travailleurs physiques reçoivent, pour continuer leurs études, une aide matérielle (place dans les foyers d'étudiants, bourses, etc.) et pédagogique aussi (des cours spéciaux sont organisés pour surmonter les éventuelles difficultés). Cela est pour beaucoup dans le fait que les étudiants d'origine ouvrière et paysanne constituent environ la moitié des étudiants des établissements supérieurs (avant la Libération leur pourcentage y était minime). Près de la moitié des ouvriers industriels et autres, non agricoles, est d'origine paysanne, et deux tiers des travailleurs non physiques viennent d'une famille de travailleurs physiques.

La question du logement entre aussi dans la politique sociale. Près de la moitié des appartements sont construits et loués par l'État. Dans leur répartition prévalent des points de vue socio-politiques, ces logements sont surtout accordés aux familles nombreuses à revenus peu élevés. Le loyer de ces appartements ne dépasse pas 10 à 15 p. 100 de ce que gagne en moyenne un salarié, c'est-à-dire un petit fragment seulement des coûts d'entretien et d'amortisation. La construction d'une autre partie des nouveaux appartements a lieu à partir de ressources privées, avec soutien de l'État (subventions, crédit à long terme à taux réduit). L'importance de l'aide dépend en tout premier lieu de la situation sociale de la famille. Les jeunes mariés et les familles nombreuses jouissent d'une aide complémentaire. Malgré tout, la construction de ces appartements exige des familles des sacrifices considérables. Les entreprises et les établissements employeurs prêtent aussi leur concours à la construction et à l'achat d'appartements, ce concours pourtant n'a pas partout la même importance. La situation matérielle, le niveau de vie des familles, est sensiblement influencé par le prix qu'elles doivent payer pour leur logement, par les avantages dont elles bénéficient pour l'acquérir, et dans ce domaine des facteurs accidentels jouent également un rôle.

La politique appliquée aux prix de consommation est une partie intrinsèque de la politique sociale en Hongrie. L'État accorde des subventions aux entreprises et établissements de production, de façon à ce que soit maintenu à un niveau très bas le prix des produits et des services répondant à des besoins sociaux, culturels et d'hygiène. (Les denrées alimentaires de base, les livres, fournitures de classe, les billets de théâtre, musée, etc. en relèvent.) Par contre, les

impôts indirects, généralement élevés, entrent dans le prix des articles de luxe que n'achètent que les groupes sociaux à revenu élevé. L'effet des prix imposés et des prix subventionnés est de relever de 5 à 10 p. 100 la valeur réelle des bas revenus et de réduire d'environ 3 p. 100 les revenus élevés. Le niveau des prix, notamment des prix à la consommation, suit en Hongrie aussi les tendances mondiales à l'augmentation. Le taux de cette augmentation est modéré, pendant les sept ans écoulés de 1967 à 1974 il n'a atteint que 14 p. 100, donc 2 p. 100 en moyenne par an. (Pendant la même période, le salaire nominal des ouvriers et employés a augmenté de 44 p. 100.) Les hausses de prix décidées par l'État sont toujours équilibrées par des mesures visant l'augmentation des revenus de sorte que pour les catégories sociales à bas revenu il y a en général un excès de compensation, donc une augmentation des salaires réels. Il est possible que les prix à la consommation augmentent dans l'avenir d'une manière plus importante, étant donné la balance des paiements du pays. Toutefois, nous considérons comme peu souhaitable une augmentation dépassant 3 à 4 p. 100 par an, même si les salaires nominaux augmentent plus rapidement. Or, l'augmentation des prix ne touche pas également tous les articles, elle entraîne toujours des changements dans les rapports des prix, tandis que la compensation doit être uniforme, elle ne peut pas être différenciée selon les familles et la structure des achats. Il y a donc toujours des familles, des catégories plus restreintes, où l'augmentation des prix entraîne temporairement une réduction des revenus réels. Il en est ainsi surtout dans les cas où l'augmentation moyenne des revenus réels n'est pas très grande.

RÉPARTITION DES REVENUS

Dans la Hongrie d'avant la Libération la répartition des revenus était extrêmement disproportionnée. Une toute petite catégorie, 0,6 p. 100 de la population, jouissait de 20 p. 100 des revenus individuels, et 59 p. 100 des revenus incombait aux mieux lotis, constituant 20 p. 100. Dans le régime socialiste la répartition des revenus est beaucoup plus égale grâce à la réduction considérable des revenus provenant du capital et de la propriété foncière. De nos jours, la grande majorité des familles a un revenu qui n'est pas éloigné de la moyenne. Dans près de 30 p. 100 des familles d'ouvriers et d'employés (constituant environ 70 p. 100 des familles) les revenus sont inférieurs ou supérieurs de 25 p. 100 à la moyenne par tête, et pour plus de 70 p. 100 ces limites sont autour de 50 p. 100. Entre les revenus moyens des 10 p. 100 qui ont les revenus les plus élevés et les plus bas, l'écart est de 1 à 4,5, entre ces deux revenus-limite qui constituent 5 p. 100 de la population, cet écart est de 1 à 7.

Avant la Libération, la paysannerie vivait dans la misère la plus profonde, surtout les paysans sans terre et les tout petits propriétaires. Déjà la réforme agraire de 1945, l'accès à la propriété de la terre, a signifié un tournant décisif. Mais malgré ce tournant, pendant une vingtaine d'années encore le revenu par tête était beaucoup plus élevé dans les familles ouvrières que parmi les paysans. Au milieu des années soixante, le gouvernement s'est fixé pour objectif de liqui-

der l'écart des revenus entre ces deux classes et de relever le revenu par tête de la paysannerie au niveau de la classe ouvrière. Outre les considérations politiques et sociales, cela était motivé par le danger que représentait la migration accélérée des paysans vers les villes, ce qui, à la longue, aurait freiné la croissance nécessaire de la production agricole. Cet objectif fut atteint vers la fin des années soixante, l'accroissement des revenus de la paysannerie s'est accéléré et son niveau a atteint celui des ouvriers. Depuis, les revenus de ces deux classes sont en gros du même ordre, mais la structure de ces revenus diffère. Tandis que pour les ouvriers ils se composent presque exclusivement du salaire et des avantages sociaux, les sources principales des revenus paysans sont : la rémunération pour le travail effectué dans l'exploitation collective de la coopérative, le revenu provenant de l'exploitation du lopin de terre individuel (le rapport entre les deux est environ de 55 : 45) et les avantages sociaux. Il est à noter pourtant que dans les revenus des paysans les avantages sociaux, surtout les services, jouent un rôle bien plus réduit. Ils jouissent de 25 p. 100 de moins de service que les ouvriers et de 50 p. 100 de moins que les travailleurs non physiques, et du point de vue des services culturels, d'hygiène et communaux, leur situation est moins avantageuse. C'est là un état de choses que nous voulons changer. Nous avons engagé l'unification des systèmes de prestations sociales des ouvriers, employés et paysans. Ce qui est assez simple dans le cas des prestations sous forme d'argent, mais pour les services, les choses ne seront réglées qu'à la fin d'un long processus. Il est à noter aussi que le revenu moyen, en gros identique, implique chez les paysans une différenciation beaucoup plus grande que celle qu'on observe chez les ouvriers. Cela s'explique par le caractère des revenus paysans qui dépendent dans une mesure considérable de l'efficacité de la gestion de la coopérative et du rendement du lopin de terre individuel.

Comme nous l'avons déjà dit, la majorité des familles dispose de revenus proches de la moyenne et suffisant pour satisfaire leurs besoins essentiels. Toutefois les 10 ou 15 p. 100 qui ont les revenus les plus bas, surtout les familles nombreuses, et certaines catégories de retraités, vivent encore pauvrement. Nous cherchons à améliorer leur situation, dans le cadre du système de la politique sociale de l'État, par d'autres formes de contribution étatique à l'entretien des enfants, par l'augmentation des allocations familiales et des pensions de vieillesse modiques. Les employeurs (entreprises) accordent de leur part un soutien spécial à ces catégories sociales. (Subsides spéciaux, acquisition de logements à des prix de faveur, vacances, soutien spécial pour l'entretien et l'instruction des enfants, etc.)

La politique des revenus en Hongrie se propose d'empêcher les écarts de revenus incompatibles avec la nature du système socialiste ou de réduire les écarts déjà existants. Le problème des écarts excessifs dans les revenus ne se posait pas au début de notre évolution économique, c'est un problème lié à une époque plus récente. Cela s'explique par l'élévation du niveau de vie qui a entraîné, dans une partie considérable de la population, la présence d'un part de revenu dite disponible, restant après la satisfaction des besoins fondamentaux et qui sert à l'acquisition de biens pouvant être considérés comme un luxe. Auparavant, les différences entre les revenus se traduisaient par une meilleure

nourriture, des vêtements de meilleure qualité et par d'autres manifestations moins voyantes, elles prennent depuis quelque temps des aspects plus spectaculaires (achat de voitures de luxe, de villa, de maisons de campagne, etc.). Le principe fondamental appliqué dans la répartition, celui de la répartition selon le travail, aboutit nécessairement à des différences de revenu dont découlent naturellement des différences de mode de vie. Si la collectivité adjuge à quelqu'un un revenu plus élevé, cela implique en même temps une consommation et un mode de vie qui y correspondent. Il faut toutefois veiller à ce que ces différences n'atteignent pas des dimensions excessives. Quand sont-elles excessives, quand les revenus doivent-ils être considérés comme trop élevés ? Quand ils sont à la base de fortunes considérables, quand ils dépassent la somme que l'on peut employer, dans les conditions actuelles, à la consommation, à ce qui rend la vie plus agréable, ou à des investissements familiaux qui servent directement ce but. Si ces différences sont durablement assez grandes pour aboutir à des différences essentielles dans la situation matérielle, elles sont en contradiction avec le système social socialiste. Les revenus dont l'importance est excessive et qui ne sont pas en proportion avec le travail effectué proviennent en général non pas de la répartition des revenus réglementée par l'État, mais en dehors de celle-ci, de la production et du commerce privés, de la redistribution « invisible » des revenus (cadeaux en argent aux médecins, pourboires, etc.), ou des métiers libres. Nous disposons de deux voies pour les limiter : une voie économique et une voie administrative. La voie économique signifie la liquidation du superflu du gain, du manque de marchandises et de services, une meilleure satisfaction collective des besoins parfois par la concurrence économique, et une imposition adéquate. De temps à autre pourtant, il est nécessaire de prendre des mesures prohibitives d'ordre administratif également.

Les différences de revenus existantes créent certaines différences dans la situation matérielle de la population, qui se manifestent dans la possession de biens mobiliers et immobiliers d'importance divergente. La propriété individuelle fait partie organique du système de stimulation matérielle du socialisme. Aussi devons-nous accepter les différences dans l'importance de la propriété individuelle, le droit aux différences de fortune. Mais, la société hongroise ne peut admettre l'existence d'une fortune qui rapporte à son propriétaire des revenus considérables et soustrait ainsi sa situation matérielle à la participation au travail productif collectif, et de plus, étend le même effet aux successeurs. Il va sans dire qu'il ne s'agit là que de limites théoriques et que dans la pratique les choses s'avèrent fort difficiles. Il faudrait empêcher l'accumulation excessive des fortunes sans porter atteinte, du moins sans limiter plus qu'il n'est absolument nécessaire l'aspiration à acquérir des biens matériels par un travail honnête. Les moyens pour limiter l'acquisition de fortune sont : la limitation de l'acquisition excessive de biens immobiliers³, l'imposition importante de l'achat et de la vente de biens mobiliers et immobiliers de grande valeur, droits de succession progressif, etc.

³ Aux termes des règles en vigueur une famille ne peut posséder, comme bien immobilier, qu'un appartement et une résidence secondaire.

Nous voyons donc qu'il n'est pas facile de mettre en pratique les objectifs de la politique en matière de niveau de vie. Au cours de leur mise en œuvre on se heurte à de nombreux problèmes, souvent non prévus. Il ne fait cependant aucun doute que l'ensemble de la population jouit d'une vie matérielle bien supérieure à celle qu'elle avait avant la Libération, que les masses sont plus instruites, ont une vie culturelle plus développée, que leurs aspirations sont plus élevées. C'est là le plus grand succès de trente ans d'évolution.

KATALIN SZIKRA FALUS

Les conditions du réseau d'habitat et de l'urbanisation

Le système du réseau d'habitat d'un pays fournit de multiples informations aussi bien sur les traditions conservées par la population que sur sa vie actuelle.

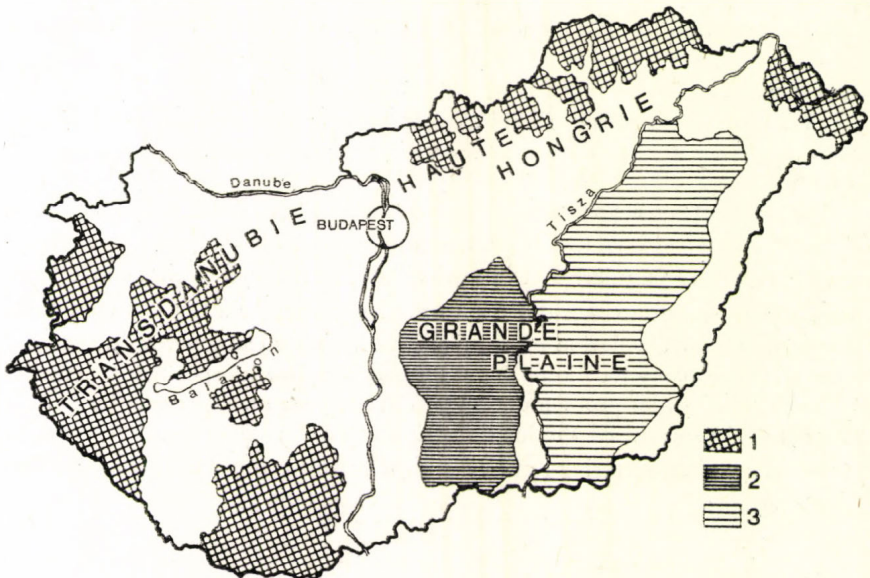
Avant tout, nous passerons en revue l'ordre que forment dans l'espace les habitats hongrois et les particularités géographiques de leur répartition territoriale. Cela mettra en lumière les traits principaux du réseau d'habitat en Hongrie, traits qui nous diront bien des choses sur les particularités et des conditions naturelles et sur l'évolution historique. Ensuite, nous examinerons de près les types d'habitat caractéristiques, nous ferons connaître les spécificités actuelles de leur évolution, les problèmes de leur développement. Ces conditions et ces problèmes s'ensuivent de l'industrialisation et de l'urbanisation du pays dans la nouvelle période historique que nous considérons comme l'édification d'une société socialiste avancée.

FORMATION DES PARTICULARITÉS RÉGIONALES DU RÉSEAU D'HABITAT EN HONGRIE

C'est la prépondérance des régions plates qui caractérise d'une manière frappante les paysages de la Hongrie, pays situé au centre du bassin des Carpates (93 031 km², 10,5 millions d'habitants). Près des deux tiers du pays sont occupés par la Grande Plaine. Cette macro-région est limitée au Nord par la chaîne orientale du Massif Hongrois, haut de 800 à 1 000 m. Vers le Sud, arrivée au bord de la Grande Plaine, elle se change en un paysage accidenté. Sur les flancs des collines peu élevées, on cultive la vigne. Cette deuxième grande région est en général désignée sous le nom Nord. Ses cours d'eau se jettent dans la Tisza, rivière principale de la Grande Plaine. La troisième grande région, la Transdanubie, a une superficie fortement divisée. De douces collines renfermant de petits bassins alternent ici avec des massifs. Le massif transdanubien, secteur du Massif Hongrois, s'est formé le long des lignes de faille SO-NE. A son extrémité sud s'est formé le Balaton, le plus grand lac de l'Europe centrale (595 km² de superficie). Comme au « Nord », les monts recèlent ici aussi des mines (lignite, manganèse, bauxite, etc.). Le bord oriental de la Transdanubie est formé par une immense ligne de faille orientée dans le sens N-S. Le Danube,

fleuve principal du pays, coule dans cette vallée tectonique formée à partir de son grand coude de Visegrád, et n'a de bons passages qu'à quelques endroits. Aussi les nœuds de communication entre la Transdanubie, située plus haut, et la Grande Plaine, située plus bas, ont-ils acquis une importance toute particulière. Le plus important en est Budapest, capitale du pays, point focal des lignes principales de communication.

Régions caractérisées par les petits villages et les tanyas, 1970



1 = régions à petits villages ; 2 = régions à réseau dense de *tanyas* (habitats dispersés) ;
3 = régions à réseau de *tanyas* plus espacées.

Une grande partie de la Transdanubie et du Nord accidenté est marquée par de petites agglomérations rurales de 300 à 500 habitants, dont la formation remonte au Moyen Age. La plupart des villes de la région furent la résidence d'un seigneur ecclésiastique ou laïc, avec un fort ou une église fortifiée, entourée des maisons modestes des bourgeois artisans ou commerçants. Elles sont toutes marquées par le rôle dominant que jouèrent dans leur vie économique la viticulture et le commerce du vin. La majorité de ces villes n'a pas pu dépasser le niveau de « petite ville », ni du point de vue du nombre des habitants ni quant à leur sphère d'attraction. Même Buda, pourtant résidence royale, n'est pas devenue une grande ville très peuplée. En Transdanubie et dans le « Nord », l'évolution des régions cultivées avança, sinon rapidement, du moins à un rythme relativement égal, sans interruptions.

Dans la Grande Plaine, par contre, les cent cinquante ans d'occupation turque des *xvi^e* et *xvii^e* siècles ont complètement effacé l'ordre géographique précédent des habitats et ont mis en marche l'évolution d'un système d'habitat tout neuf, différant par ses traits particuliers des autres régions.

Au cours des XVIII^e et XIX^e siècles se sont formées les habitats typiques de la Grande Plaine, les communes géantes de 8 000 à 10 000 habitants, les villes agraires à population dense, éloignées les unes des autres dans la plaine dénuée d'arbres, et les *tanyas* dispersées qui en ont « essaimé ». La constitution des *tanyas* suivit nécessairement la liquidation de la communauté des terres et l'utilisation plus intensive des terres dans les villages et villes de territoire étendu. Sur les terres éloignées de l'habitat, les cultivateurs ont construit des bâtiments de ferme (écuries, étables, granges, remises, etc.), ont installé des cours de ferme indispensables à l'exploitation, de sorte qu'en été, saison des grands travaux où ils séjournèrent. Ces *tanyas*, d'habitations provisoires, se transformèrent peu à peu en habitations permanentes à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, au fur et à mesure de l'augmentation de la densité de la population et de l'intensivité de l'exploitation. Leurs habitants étaient reliés par d'étroits liens de parenté à l'« habitat-mère » d'où ils étaient sortis. L'écoulement de leurs produits, la satisfaction de leurs besoins en articles industriels les y rattachaient également. — Au XIX^e siècle, dans les territoires situés à l'Est de la Tisza, la régularisation des rivières et les travaux de protection contre les inondations devaient agrandir de 2,5 millions d'hectares la superficie des terres cultivées. Toutefois, la prépondérance des grandes propriétés provoqua très tôt déjà la pénurie des terres, aussi le réseau des *tanyas* resta-t-il ici peu dense. Entre le Danube et la Tisza, par contre, les lotissements effectués dans les villes au finage étendu ont fait naître par milliers de petites exploitations paysannes qui transformèrent les rares pâturages, les *puszta*s de jadis, en une région de viticulture et d'arboriculture nécessitant un travail intensif. Les petites exploitations ne cessèrent de se morceler, et ainsi le réseau des *tanyas* devint de plus en plus dense dans cette région.

A l'exception de quelques villes plus importantes, le gros de la population s'adonnait à l'agriculture dans les villes de la Grande Plaine, et relativement peu d'habitants s'occupaient d'industrie et de commerce. En tant que centres du commerce des produits agricoles, ces villes connurent un bref épanouissement au début du XIX^e siècle, suivi d'une longue stagnation et d'un déclin causés par l'absence d'industrialisation. Jusqu'à nos jours, la Grande Plaine est marquée par un réseau urbain insuffisamment développé d'une part, et de l'autre par l'instabilité et la plasticité du réseau des *tanyas*.

Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle que le pays a commencé à sortir de la longue époque féodale. Le développement graduel de la grande industrie, la mise en place du réseau ferroviaire devaient enrichir de nouveaux traits et modifier le réseau d'habitat. Les centres des régions minières de Transdanubie et du Nord, ainsi que les importantes plaques tournantes de chemins de fer, se transformèrent en villes qui connurent un développement plein de force. Par contre, les villes de la Grande Plaine, ainsi que la plupart des petites villes historiques des deux autres régions, sont restées à l'écart de cet essor. Le développement que mit en marche la grande industrie capitaliste dans le plus grand centre de communication du pays, Budapest, qui s'agrandit à partir du début du siècle pour devenir une ville de plus d'un million d'habitants, n'en fut que plus vertigineux. Après la Première Guerre mondiale, le

traité de Trianon réduisit considérablement le territoire du pays, où les disproportions du développement par régions devinrent encore plus accusées. Dans les conditions capitalistes, leur disparition n'était pas possible ; seul le socialisme a ouvert un nouveau chapitre dans ce domaine.

INDUSTRIALISATION RAPIDE ET ESSOR DE L'URBANISATION

La mise en œuvre de l'édification d'une société socialiste a ouvert de nouvelles voies à la vie de la Hongrie. La réforme agraire de 1945 a donné la terre aux petits paysans et au prolétariat agraire. La classe ouvrière est devenue propriétaire des moyens décisifs de production grâce à la nationalisation, en 1948 des banques et des grandes entreprises industrielles, et ainsi, la création de la grande industrie basée sur la technique moderne a pu commencer. Cette industrie devint la première branche de l'économie nationale, et par conséquent la Hongrie, jadis pays agraire, fut promue au rang de pays industriel-agraire où l'industrialisation avançait à un rythme accéléré.

L'augmentation rapide de la production industrielle a été atteinte grâce à l'entrée dans l'industrie de nouveaux groupes de main-d'œuvre, et ce pendant toute la période dite d'industrialisation extensive, qui a duré en gros jusqu'au milieu des années soixante. Quant à l'emploi, la première place fut désormais occupée par les travaux non agraires, en premier lieu par les entreprises industrielles. Le nombre des travailleurs industriels a doublé entre 1949 et 1960 (passant de 960 000 à 1 700 000).

Répartition de la population active d'après les branches professionnelles

Branches	1949	1960	1970
	en pourcentage		
industrie	25,3	37,7	44,2
agriculture	49,8	35,2	25,7
autres	24,9	27,1	30,1
total	100	100	100

Auparavant, dans la Hongrie à caractère agraire, dans l'agriculture en tant qu'emploi principal, la répartition régionale de la population était relativement homogène. L'industrialisation créa une nouvelle situation, étant donné que la répartition régionale des emplois industriels est extrêmement inégale. Le capitalisme nous a légué une industrie concentrée sur quelques zones, surtout le long du Danube et dans les massifs montagneux (autour des mines). La plus grande concentration industrielle se fit à Budapest. L'industrialisation extensive n'a fait qu'augmenter les disproportions régionales qui sont le mieux caractérisées par le fait que près de 50 p. 100 des salariés industriels travaillent dans les entreprises de la capitale. Une importante migration de la population agraire commença

vers les régions industrielles, territorialement concentrées. Une partie de ces migrants faisaient journalièrement la navette entre leur domicile villageois et leur lieu de travail en ville. Les villages autour des villes dont l'industrie se développait se transformèrent bien vite en villages-dortoirs à population industrielle. Un nombre croissant d'habitants des régions plus éloignées changèrent également de métier, cherchant à s'établir dans les villes ou à leur périphérie. L'importante restructuration professionnelle de la population devait nécessairement être à l'origine d'une ruée vers les villes. Pendant longtemps, ces dernières ne furent pas à même de satisfaire ce besoin de masse, étant donné les lenteurs de la construction des logements et les déficiences de l'infrastructure. A partir des années soixante, où l'industrie du bâtiment basé sur les éléments préfabriqués a pris un essor, la construction des logements a connu dans les villes un rythme accéléré. Il était désormais possible qu'une part croissante des travailleurs des villes habite dans des conditions urbaines et dans des immeubles modernes et bien équipés.

Ces territoires, qui s'industrialisaient et s'urbanisaient à un rythme rapide, constituaient dans la période de l'industrialisation extensive trois importantes unités régionales : 1. au centre du pays, l'agglomération de la capitale, 2. la zone septentrionale, le long du Danube, de la Transdanubie, 3. l'agglomération autour de Miskolc, au Nord du pays.

La Grande Plaine et le Sud de la Transdanubie, soit plus de deux tiers du pays, restèrent en dehors, ou presque, de cette transformation de la vie des habitats, et de l'urbanisation. Le motif principal en était qu'à cette phase de l'évolution, l'urbanisation était rattachée exclusivement à l'industrialisation. Les régions qui connaissaient un important développement industriel donnèrent lieu non seulement à la concentration des emplois, mais aussi à une accumulation de la population, ce qui entraîna un développement vigoureux du secteur tertiaire, qui multiplia à son tour les offres de travail et éleva le niveau des services dont jouissait la population. En ce qui concerne le rythme de cette transformation, il est caractéristique qu'en 1949, 53 p. 100 de notre population habitait dans les habitats à caractère agraire, où la majorité de la population travaillait dans l'agriculture, tandis qu'en 1960, ce pourcentage était déjà tombé à 35 p. 100.

L'arrivée à un niveau évolué de l'industrie permit à l'agriculture aussi de passer à la grande exploitation moderne. A partir des années soixante l'évolution prit un grand essor. Par un développement planifié et judicieux, le gouvernement soutint les paysans groupés dans les coopératives agricoles. Les quelques milliers de coopératives existantes à territoire plus ou moins étendu furent aussi graduellement concentrées territorialement et du point de vue de l'exploitation, et l'on vit naître ainsi de grandes exploitations viables où l'on pouvait déjà procéder à la mécanisation rentable de phases de plus en plus nombreuses du travail productif. L'« industrialisation » de l'agriculture a permis de produire davantage avec moins de main-d'œuvre. Elle peut déjà assurer non seulement le ravitaillement du pays, mais aussi une exportation considérable. Cette dernière provient en majorité de grandes entreprises fortement spécialisées.

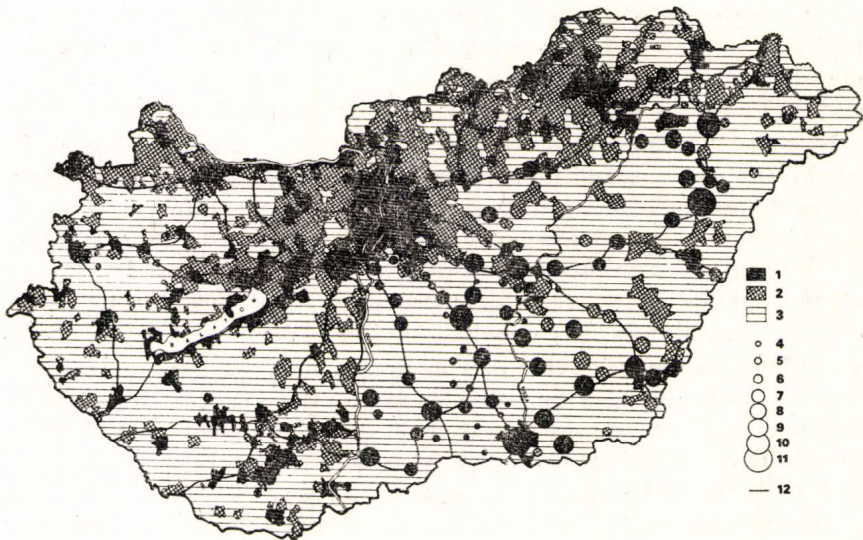
Les transformations révolutionnaires dans la production agricole touchaient

de près une couche considérable de la population. Entre 1949 et 1970, la restructuration professionnelle a réduit de moitié le nombre des travailleurs agricoles (passé de 2,2 millions à 1 million). L'industrie et le secteur tertiaire ont vite absorbé ceux qui quittèrent le secteur primaire. Or, le caractère du travail a également changé à l'intérieur de l'agriculture. Les travaux paysans traditionnels ont presque complètement disparu dans les entreprises agricoles, où l'on avait de plus en plus besoin de spécialistes agraires formés pour pourvoir à telle ou telle branche de la production.

A partir de la phase intensive du développement économique — donc à partir du milieu des années soixante —, la tendance fut à l'utilisation plus efficace de la main-d'œuvre, ce qui ne manqua pas de se faire sentir aussi dans l'évolution des revenus. Le revenu moyen des travailleurs agricoles atteignit et même dépassa pour quelque temps celui des travailleurs non agricoles. Dans les villages, les conditions matérielles du mode de vie s'améliorèrent. Les revenus accrus permirent de construire des maisons familiales ou de moderniser les maisons anciennes dans la mesure du possible. Tout cela a considérablement transformé l'aspect extérieur de nos villages.

Le besoin d'améliorer les conditions de vie augmenta extraordinairement, en ville comme à la campagne. Seule la mise en place d'un réseau urbain développé pouvait satisfaire à ce besoin. C'est la raison pour laquelle le gouvernement a basé la modernisation de notre réseau d'habitat sur le développement accéléré du réseau urbain. L'industrialisation planifiée des villes dans des régions auparavant en stagnation ou arriérées du point de vue de l'industrie (Grande Plaine, Sud de la Transdanubie) se déroule selon ce plan de développement. Sous son effet, les régions en voie d'urbanisation ont connu une extension considérable.

L'ÉLARGISSEMENT DE L'URBANISATION ET SES PARTICULARITÉS RÉGIONALES

Territoires à caractère urbain, mixte, rural, en Hongrie, 1970

1 = territoires à caractère urbain, à population fortement concentrée ; 2 = zone périphérique à caractère mixte, avec population modérément concentrée ; 3 = territoires à caractère rural, avec population surtout agricole, avec des habitats en stagnation, à population en diminution ; 4-11 = nombre de la population des villes et des villages avec des *tanyas* dans la Grande Plaine (sans la population des *tanyas* isolées). 4 = en dessous de 1 000 h. ; 5 = de 1 000 à 3 000 h. ; 6 = de 3 000 à 5 000 h. ; 7 = de 5 à 15 000 h. ; 8 = de 15 à 30 000 h. ; 9 = de 30 000 à 50 000 h. ; 10 = de 50 000 à 80 000 h. ; 11 = plus de 80 000 h. ; 12 = ligne de chemin de fer.

La carte montre l'expansion territoriale de l'évolution urbaine. Dans la phase intensive du développement économique, le cercle des habitats en voie d'urbanisation s'est considérablement élargi. Le niveau le plus évolué est représenté par les régions à caractère urbain ayant une forte concentration de population. Les habitants y sont presque exclusivement employés par l'industrie et le secteur tertiaire. Elles constituent des espaces continus formés d'habitats nombreux. Parmi ces « noyaux » d'urbanisation, le plus important est l'agglomération de Budapest qui occupe presque entièrement le territoire de la région centrale, et où 2,5 millions d'habitants sont concentrés. Les autres « noyaux » sont de dimensions bien plus modestes. Ils sont constitués par quelques grandes villes de 100 000 à 150 000 habitants et leurs zones périphériques (Miskolc, Szeged, Pécs, Győr, etc.).

Ces « noyaux » sont entourés d'une large zone transitoire de caractère mixte, composée de communes dont le niveau d'urbanisation est plus bas. La majorité de la population se compose de migrants journaliers industriels, mais le pourcentage des travailleurs agricoles n'en atteint pas moins, dans certaines com-

munes, de 15 à 30 p. 100. Elles se rattachent organiquement aux « noyaux d'urbanisation », la population s'y accroît, mais l'immigration y est bien plus faible qu'ailleurs. Les grandes voies de communication sont bordées de zones plus ou moins larges qui pénètrent profondément dans les *régions rurales* comprenant des communes de caractère agraire dont la population tend vers les villes.

Les régions rurales constituaient encore au début des années soixante des territoires continus et dominaient dans la majeure partie de la Grande Plaine et du Sud de la Transdanubie, mais leur étendue a diminué au cours de la dernière quinzaine d'années. Dans les régions rurales de la Grande Plaine s'élèvent, comme des îlots, des groupes de villes en voie d'industrialisation. Les particularités du réseau d'habitat ralentissent considérablement dans la Grande Plaine l'expansion régionale de l'urbanisation à partir des villes.

L'urbanisation modifie substantiellement la structure du réseau d'habitat à caractère rural, agraire, que connaissait autrefois le pays. Pour les branches agraires aussi bien que pour les secteurs non agraires, la séparation territoriale du lieu de travail et du lieu de résidence devient un phénomène de plus en plus général. La concentration et la déconcentration de la population (ruée vers les villes — dépeuplement des petits villages) sont des processus étroitement liés entre eux et se déroulent simultanément, ce qui modifie radicalement la structure du réseau d'habitat. Jadis, dans le réseau d'habitat, l'élément dominant était constitué par les communes à caractère agraire. Cependant, le rôle joué par la population agraire dans la société et dans les habitats est substantiellement modifié. Au fur et à mesure que disparaissent les villages agraires, jadis forme d'habitat principale de la société paysanne, les habitats non agraires, ayant atteint différentes phases de l'urbanisation, deviennent l'élément dominant dans la structure du réseau d'habitat. L'importance du réseau urbain s'accroît tout particulièrement. Les villes, grandes et moyennes, sont encore les centres principaux de l'accumulation de la population. A côté d'elles, pourtant, les petites villes jouent un rôle grandissant dans l'approvisionnement de la population dans leur sphère d'attraction et dans l'amélioration des conditions de vie des communes environnantes. En fonction des spécificités locales de la structure d'habitat, ce processus acquiert des traits propres aux régions. Ces spécificités locales deviennent des facteurs qui agissent sur l'aménagement des habitats de chaque région (voir les tableaux 1 et 2).

Tableau 1. Population des régions à caractère urbain, mixte, rural en 1970

Régions	urbaines		mixtes		rurales		Population totale		densité de la population habitants par km ²
	nombre	%	nombre	%	nombre	%	nombre	%	
Transdanubie	1 474 252	47,5	646 709	20,8	951 237	31,7	3 072 198	100,0	84,8
Nord	592 107	43,3	549 228	40,2	225 425	16,5	1 366 823	100,0	100,9
Grande Plaine	1 151 638	38,0	358 155	11,8	1 522 740	50,0	3 032 533	100,0	82,7
Région centrale	2 540 084	90,0	164 216	5,9	116 245	4,1	2 820 545	100,0	429,4
Total	5 758 144	55,7	1 718 308	16,7	2 815 647	27,6	10 292 099	100,0	112,1

Tableau 2. Nombre d'habitats dans les régions urbaines, mixtes et rurales

Régions	habitats des régions							
	urbaines		mixtes		rurales		totale	
	nombre	%	nombre	%	nombre	%	nombre	%
Transdanubie	148	8,4	342	19,4	1272	72,2	1762	100
Nord	85	13,8	265	42,8	268	43,4	618	100
Grande Plaine	79	12,2	85	13,1	485	74,7	649	100
Région centrale	87	47,5	59	32,6	36	19,9	182	100
Total	399	12,4	751	23,4	2061	64,2	3211	100

a. *Région centrale* (6918 km², 2,8 millions d'habitants). Elle comprend en fait l'agglomération de Budapest. La capitale (2 millions d'habitants) est entourée d'une zone d'agglomérations fort étendue et s'agrandissant sans cesse. Dans l'ensemble, plus d'un quart de la population du pays y est concentré.

Budapest est le centre de l'agglomération. Cette ville, située sur les deux rives du Danube, dépasse de loin nos autres villes, non seulement par le nombre de sa population, mais aussi grâce à son rôle dans notre vie économique, culturelle et politique. Par rapport à l'ensemble du pays, ses dimensions sont excessives. Ses entreprises industrielles emploient 42 p. 100 du total des travailleurs industriels du pays. Comme centre de commerce, son rayonnement s'étend au pays tout entier. Cette concentration excessive a freiné l'évolution bien proportionnée de notre réseau urbain, aussi des mesures ont-elles été prises pour ralentir ce développement trop rapide. Le développement sélectif de l'industrie vise en premier lieu à l'épanouissement des branches demandant du travail intense. Une décentralisation graduelle doit déplacer les autres entreprises industrielles dans les villes de province, ce qui accélérera leur industrialisation.

La modernisation de la structure urbaine de Budapest se déroule selon les plans. La reconstruction minutieuse des quartiers historiques sert la sauvegarde des valeurs du passé (p. ex., le quartier du Château de Buda). Toute une zone de nouveaux quartiers résidentiels entoure les banlieues. L'assainissement des parties vétustes du centre est le début de la modernisation. Toutes ces mesures s'accompagnent de la modernisation du réseau des transports (lignes de métro, construction graduelle du réseau express régional, etc.).

La zone d'agglomérations (181 communes, 820 000 habitants) s'est élargie au cours des trois dernières décennies à un rythme accéléré, et dans le même temps, sa population est devenue plus dense. La plupart de ces communes étaient, jusqu'à un passé récent, de caractère agraire, ce qui a encore laissé des traces dans leur aspect actuel. La majorité des maisons sont sans étage, il y a encore beaucoup de maisons en torchis d'une seule pièce, et les services municipaux sont à un niveau assez bas.

L'une des tâches urgentes est la modernisation des conditions d'habitat dans cette zone d'agglomération. Déjà, plusieurs quartiers résidentiels y ont

été construits. L'installation des services municipaux, la construction de nouveaux blocs de maisons ne peuvent s'engager qu'après l'expropriation et le démolissage des petites maisons familiales bâties sur de minuscules terrains, ce qui ne peut que ralentir le rythme du développement. Pour mieux approvisionner la population, des centres périphériques sont créés, qui servent de centres d'achats et de services. La majorité prépondérante de la population de cette zone travaille dans la capitale. Les transports bien organisés jouent un rôle important dans l'amélioration des conditions de vie, aussi sont-ils classés dans les investissements prioritaires.

b. La *Transdanubie* (36 671 km², 3,1 millions d'habitants) se divise en deux régions, fort différentes quant au degré de développement : la Transdanubie Nord au nord du Balaton, et la Transdanubie Sud au sud du Balaton.

Le Nord de la Transdanubie a un niveau d'industrialisation élevé, sa population est dense (95,1 habitants par km²). Le Danube est bordé d'industries demandant beaucoup d'eau. Les régions minières du massif qui s'étend en direction SO-NE ont fait naître des industries d'extraction et de transformation. Les mines de charbon épuisées ont été liquidées, et la population des villages de mineurs vétustes s'est installée dans des villes minières modernes (Oroszlány, Ajka, Várpalota, Tatabánya), villes qui sont les plus jeunes dans notre réseau urbain. Dans cette région, on trouve en outre un bon nombre de villes, petites et moyennes, riches en monuments historiques. La plus grande ville du Nord de la Transdanubie est Győr, fondée au Moyen Age, riche en monuments. Avec sa population de plus de 100 000 habitants et son industrie variée, Győr attire plusieurs milliers de travailleurs migrants journaliers.

La plupart des communes du Nord de la Transdanubie a un caractère urbain ou mixte, leur physionomie garde fort peu de traces de leur passé agraire, étant donné leur modernisation à rythme rapide. C'est là que le nivellement des conditions de vie urbaines et villageoises est le plus poussé. Le dense réseau urbain et le réseau de communications bien développé y ont considérablement contribué.

Le Balaton est bordé d'une large zone urbaine dont la constitution est liée au tourisme du lac.

Le Sud de la Transdanubie est la région du pays dont la population est la moins dense (74,5 habitants par km²). Sa superficie fortement entrecoupée, très accidentée, est peuplée d'un réseau serré de petits villages. La plupart ont de 300 à 500 habitants, et le nombre de ceux-ci diminue. Le caractère rural y domine. L'amélioration des conditions de vie de leur population cause beaucoup de soucis. L'électrification est déjà installée, la construction des chemins vicinaux les a presque tous reliés au réseau de communications. Pour améliorer leur approvisionnement, on développe à un rythme accéléré et d'une manière concentrée les institutions des agglomérations locales à caractère de centres de districts qui sont appelées à contribuer au meilleur approvisionnement de leur sphère d'attraction.

Le réseau urbain du Sud de la Transdanubie est marqué par l'inégalité. Outre la grande ville de 120 000 habitants qu'est Pécs, le réseau des villes moyennes et petites n'est pas encore suffisamment développé. La création récente

d'entreprises industrielles accélère la formation de ce réseau à un rythme accéléré.

c. Le *Nord* (13 429 km², 1,4 million d'habitants). Cette région montre bien des traits qui l'apparentent au Sud de la Transdanubie. L'urbanisation de ces régions accidentées s'engagea en liaison exclusive avec l'industrie lourde et minière locale. La liquidation des mines non rentables, les problèmes de la restructuration de l'industrie lourde exercèrent un effet de ralentissement sur la concentration de la population. Dans nombre de villages de mineurs, la population a diminué, et même dans certaines villes de caractère excessivement industriel, elle est en stagnation. Les conditions naturelles défavorables rendent difficile le développement de la production agricole dans le sens des grandes exploitations modernes. Les terrains en pente assez abrupte ne se prêtent pas au labourage mécanisé, le sol, pauvre, ne donne pas de bonnes récoltes. Seules les régions viticoles offrent à leur population des revenus égaux à ceux des travailleurs non agraires. Ceux qui quittent les villages sont absorbés par les villes, petites et moyennes, de la région, surtout par Miskolc, deuxième grande ville du pays (150 000 habitants). Autour de ce centre important de l'industrie lourde s'est formée une vaste zone d'agglomération de près de 80 000 habitants,

d. La *Grande Plaine* (36 014 km², 3 millions d'habitants) est le théâtre des plus grandes transformations dans le système d'habitat, et elles agissent aussi radicalement sur les structures. Elles modifient profondément le système du réseau urbain d'une part, et de l'autre les conditions de vie dans les *tanyas*.

La mise en valeur des richesses en hydrocarbures sert de base pour la mise en place d'une industrie chimique moderne dans cette région, si pauvre en industrie par le passé. C'est cette base industrielle, d'importance nationale, qui permit aux deux plus importantes villes, Szeged et Debrecen, de se transformer en grandes villes. D'autres villes (Kecskemét, Szolnok, Nyíregyháza), où l'industrialisation a posé au cours de la dernière quinzaine d'années les fondements du développement, sont sorties du rang des villes agraires en stagnation, et remplissent avec succès leur rôle de villes moyennes. Nous ne sommes toutefois pas en mesure d'industrialiser toutes les villes agraires de la Grande Plaine, aussi le superflu de la population agricole les quitte-t-il, d'une part à cause de la diminution des emplois sur place. Ces habitats se réduisent graduellement à l'instar des « villages géants » et s'insèrent dans le réseau de communes de la Grande Plaine comme villes de dimensions moyennes.

Les *tanyas*, habitats typiques de la Grande Plaine, sont arrivées à un tournant de leurs destinées. Au-delà de la Tisza, les grandes exploitations, qui pratiquent l'irrigation dans des champs à grande culture, se passent de plus en plus facilement des *tanyas* sur leurs territoires, avec leurs bâtiments d'habitation et de ferme ; de plus, cette forme d'habitat est devenue désavantageuse. C'est pourquoi on a soutenu par des crédits de construction, par des lotissements dans les villages, etc. l'établissement de la population dans les centres des villes et villages. Il s'ensuit que le réseau des *tanyas* est devenu de moins en moins dense. La situation est pourtant différente entre le Danube et la Tisza. La population des *tanyas* diminue, mais cela n'aboutit pas à la réduction de la densité de leur réseau. Une part considérable de la population a repris, sous forme

modernisée, « le système d'habitation secondaire ». Dans les « centres de *tanyas* » désignés par l'administration, ils ont construit des maisons pour y habiter en hiver, et du printemps à l'automne, ils s'installent dans les petites maisons construites dans leurs vergers à culture intensive. Le gros de ces « centres de *tanyas* » s'est développé en petits villages de 1 000 à 1 200 habitants, pourvus de services communaux. Leur population a en même temps conservé la culture viticole et fruitière, qui demande un travail intense, mais rapporte beaucoup. Entre le Danube et la Tisza les *tanyas* se maintiendront encore longtemps selon nos calculs ; parmi elles, celles qui ne sont pas trop éloignées du réseau de communication obtiennent progressivement les services communaux, les autres, trop isolées, disparaissent peu à peu.

Cette esquisse de l'urbanisation dans le pays reflète bien que toutes les régions connaissent une évolution plus ou moins rapide et des mutations essentielles qui dépendent aussi des conditions locales. Les conditions du travail aussi bien que le milieu résidentiel peuvent satisfaire les demandes qui ne cessent de croître, et dans le même temps, le peuple qui cherche à résoudre ces tâches subit une évolution considérable. Tout cela témoigne de ce que notre pays est arrivé à l'époque de l'édification de la société socialiste développée.

EDIT LETTRICH

BIBLIOGRAPHIE

- Asztalos, I. : « Structural changes in the stock-farming of the Great Hungarian Plain. » *Studies in Geography in Hungary*, N° 9. Budapest, 1971. pp. 107-122.
- Beluszky, P. : « Central places developing in county Szabolcs-Szatmár. » *Studies in Geography in Hungary*, N° 9. Budapest, 1971. pp. 165-181.
- Bencze, I. : « The distribution of the manufacturing and industry of Hungary. » *Studies in Geography in Hungary*, N° 2. Budapest, 1964. pp. 179-195.
- Bencze, I. — Tajzi, E. : « Budapest, an industrial-geographical approach. » *Studies in Geography in Hungary*, N° 10. Budapest, 1972.
- Enyedi, Gy. : « Economic geographical problems of the Great Hungarian Plain. » *Studies in Geography in Hungary*, N° 9. Budapest, 1971. pp. 9-33.
- Erdei, F. : « The *tanya*, the Hungarian Homestead. » *The New Hungarian Quarterly*, N° 8. 1962. pp. 61-81.
- Lettrich, E. : « Urbanization of Hungary in the light of the occupation structure of her population. » *Studies in Geography in Hungary*, N° 2. Budapest, 1964. pp. 164-177.
- Lettrich, E. : « The Hungarian *tanya* system ; history and present days. » *Studies in Geography in Hungary*, N° 5. Budapest, 1969. pp. 151-168.
- Lettrich, E. : « L'agglomération urbaine, nouveaux problèmes du réseau urbain hongrois. » *Géographie et aménagement du territoire*, Budapest, 1969. pp. 203-214.
- Lettrich, E. : « Kecskemét, a typical town of the Great Hungarian Plain. » *Studies in Geography in Hungary*, N° 9. Budapest, 1971. pp. 145-164.
- Sárfalvi, B. : « Internal migration and decrease of agricultural population in Hungary. » *Studies in Geography in Hungary*, N° 9. Budapest, 1964. pp. 150-163.

Scolarisation, mobilité et l'homogénéité sociale

LE RÔLE DU SAVOIR ET DE LA CULTURE DANS L'ÉVOLUTION DE LA SOCIÉTÉ SOCIALISTE

La société socialiste implique un système qui influence d'une manière consciente sa propre évolution. Les objectifs du développement sont variés et peuvent être formulés de différentes manières. Parmi les traits essentiels il faut de toute façon indiquer la réduction des inégalités sociales actuelles et le renforcement du caractère homogène de la société. Comme les inégalités sont, en leur substance, liées au degré de développement et à l'organisation de la reproduction sociale, pour poursuivre ce développement il faudra à la fois *élever le niveau technico-économique et transformer les formes d'organisation de la division sociale du travail*. Il est évident que ce n'est pas un processus purement matériel et technique, car il implique *le développement de la plus importante force productive, de l'homme, l'épanouissement de ses capacités, l'élévation de ses compétences*. Aujourd'hui encore, la division sociale du *travail* signifie à la fois la division des *travailleurs*. Ceux qui ont eu moins de possibilités de tirer parti de leurs talents, d'assimiler davantage de connaissances et de se spécialiser, font en général un travail moins avantageux quant au contenu et aux conditions, que ceux qui ont une formation plus poussée. Cependant, de nos jours, la formation plus ou moins poussée ne dépend pas seulement des capacités propres à l'individu. La situation sociale de départ joue un rôle de très grande importance. De cette façon, les différences dans les capacités personnelles se transforment en différences sociales que le système de la division du travail *renforce* et perpétue. En fin de compte le niveau des travaux effectués est encore plus différencié que ne diffèrent les capacités potentielles des individus. Par conséquent, la transformation du système de la division du travail, allant de pair avec, et basée sur, l'élévation du niveau économique, doit amoindrir les écarts qui existent aujourd'hui entre les différents genres de travail. En même temps on doit assurer que les capacités et dispositions individuelles aient une possibilité accrue de se développer davantage et d'une manière socialement moins différenciée.

Il va sans dire que l'organisation sociale du travail se transforme non seulement dans un sens économique-technique, mais aussi dans un sens social général. Au fur et à mesure de l'évolution, la direction des affaires de la société doit de plus en plus devenir une affaire publique. Le renforcement de la démocratie socialiste marque un processus qui élargit le cercle de ceux qui ont la possibilité institutionnelle *et* personnelle d'influencer les décisions concernant toute la société. Dans ce domaine aussi l'évolution a un double sens. Les cadres insti-

tutionnels changent, et en même temps (en tant que cause et effet) l'homme qui se sert des possibilités institutionnelles change également. Un des éléments les plus importants de ce processus est, une fois de plus, l'épanouissement des capacités et l'assimilation des connaissances nécessaires. Certes, les comportements personnels qui sont en harmonie avec les valeurs socialistes ont un lien direct assez faible avec le savoir et les connaissances acquis : situations quotidiennes et des intérêts que celles-ci déterminent s'ensuivent (solidarité de classe, respect du travail, etc.). Dès qu'il s'agit toutefois d'un contexte plus large, il est indispensable que l'individu se rende compte d'une manière consciente des principes fondamentaux de son propre comportement et qu'il puisse *les exprimer*, avec tout ce qu'ils comportent de plus général, de valable dans une plus large sphère. Or, cela ne découle pas de la pratique quotidienne, une préparation spéciale y est nécessaire. De même, la vie quotidienne peut amener à reconnaître spontanément les intérêts, mais pour *faire valoir* ces intérêts il faut déjà connaître les différents moyens sociaux, les interdépendances, et les intérêts d'autrui. Dans ce cas la spontanéité doit céder la place au savoir et à l'action consciente.

L'avancement vers l'égalité socialiste ne signifie pas, et de loin, l'uniformisation, le règne du terne. Il s'agit simplement de réduire, ensuite de liquider les inégalités qui *apportent des désavantages ou des avantages, essentiels et accumulés, dans la production, la répartition et dans les situations vitales*. La réduction et la disparition des inégalités de ce genre peuvent en principe, et doivent même dans l'évolution de type socialiste, s'accompagner d'une plus grande variété, d'une plus grande richesse des biens, des valeurs, des coutumes, donc de la multiplication des « différences ». Ces nouvelles différences toutefois ne surgissent pas en fonction des places occupées dans la division du travail, elles ne sont pas déterminées par elle. De plus en plus indépendantes de celle-ci, elles sont dues à des choix vraiment *individuels*, conformément aux possibilités accrues grâce à l'évolution économique et sociale, celle-ci favorisant l'épanouissement de la personnalité de l'individu. La réorganisation de la division du travail et l'égalisation, plus poussée qu'aujourd'hui, des situations vitales fondamentales forment donc un préalable d'une plus grande variété. L'égalisation des conditions de vie, au lieu d'être un but, n'est qu'un moyen pour arriver à une forme de mouvement social de plus haut niveau. Les conditions de l'évolution ne sont point, là non plus, d'ordre purement matériel ou économique. Il faut apprendre à utiliser d'une autre manière de nouvelles possibilités graduellement offertes. Le choix individuel entre des modes de vie et des attitudes humaines suppose, outre la mise en place des cadres matériels, la *connaissance* par l'individu des alternatives, ainsi qu'une formation qui lui permette de choisir entre ces alternatives et de les développer, de les recréer. Les conditions matérielles assurent une vie riche et bien remplie, mais ce ne sont que des conditions indispensables qui ne sauraient être suffisantes. Pour atteindre la réalisation d'une telle vie, une élévation considérable du niveau culturel est nécessaire. Non seulement cela améliore les chances individuelles, mais est également la condition qui permet de voir se rapprocher des systèmes de besoins et de valeurs déterminés, directement ou indirectement, par le degré culturel, et d'assurer ainsi le renforcement du caractère homogène de la société. A défaut de cette condition, même un sys-

tème qui offre des chances matérielles plus uniformes peut reproduire les inégalités dont les sources culturelles deviennent sociales.

Quel que soit l'aspect sous lequel nous abordons les exigences que pose l'évolution de la société socialiste, prise dans son sens substantiel, partout nous découvrirons l'importance du savoir, de la culture. *L'élévation générale du niveau des connaissances, la meilleure répartition, plus égale, des savoirs constituent un élément organique de l'évolution aussi bien économique que politique et sociale.*

Il ne s'agit aucunement de pouvoir résoudre les problèmes de notre société uniquement par l'élévation du niveau culturel. **En réalité, c'est une hypothèse absurde**, car une répartition plus équitable du savoir *ne peut pas se faire* sans transformations substantielles dans l'organisation de la production, dans les institutions économique-politiques. Si l'individu ne peut pas appliquer les connaissances acquises, elles perdent leur valeur et s'oublient ; souvent même leur assimilation aura été incomplète. Cependant, c'est une relation dialectique : le développement économique-politique-social, l'élévation du niveau des connaissances et du niveau culturel doivent avoir lieu en même temps et ensemble.

D'après ce qui précède on comprend bien pourquoi les sociétés socialistes, pour ainsi dire dès leur naissance, attribuent une si grande importance à la culture et à l'école qui, pour la répandre, est l'une des institutions les plus fondamentales. Parfois cette priorité se heurte à l'incompréhension. Les critiques ne viennent pas seulement des conservateurs qui craignent la démocratisation institutionnalisée car ils y voient la sous-estimation des acquisitions culturelles et une baisse du niveau culturel, ne comprenant pas que ce dernier ne tend pas vers le « bas » mais vers le « haut ». Il va sans dire que cette incompréhension a des mobiles sociaux ; en effet ils craignent, et à juste titre, que le nivellement culturel, la répartition plus égale du savoir, ne liquide les monopoles culturels. Plus importantes sont les critiques « gauchistes ». Elles partent de l'idée que, dans le système des priorités définies dans la société socialiste, la culture occupe une place de marque trop accusée alors que des problèmes sociaux plus graves et plus fondamentaux ne sont pas encore résolus et qu'en sacrifiant moins à la « culture », on pourrait déployer plus d'énergie et affecter plus de moyens matériels à leur solution. En apparence, nous nous trouvons en face d'un argument rationnel qui semble justifié même par l'état actuel des activités culturelles.

Voyons cela de plus près : les priorités culturelles signifient aussi, et non pas en dernier lieu, que la société ne considère pas les connaissances et la culture comme des marchandises, elle soutient par conséquent matériellement les institutions culturelles et les biens culturels, et ainsi leur accès est rendu au moins partiellement indépendant des possibilités individuelles matérielles. Mais d'un autre côté les différents individus et les différents groupes sociaux ne se servent pas d'une manière identique des possibilités offertes à tous. Ceux qui, du point de vue culturel, sont mieux préparés, et qui souvent se trouvent dans une situation sociale et matérielle plus favorable, profitent plus que les autres (en quantité et en qualité) des subventions d'État. Cela concerne en premier lieu les écoles, surtout les cycles supérieurs non obligatoires, dont l'utilisation sociale, comme nous le verrons par la suite, reste jusqu'à nos jours inégale. Mais il en va de

même pour la fréquentation des établissements culturels, l'achat des livres, etc. C'est donc un fait que les moyens offerts par la société sont utilisés, dans une proportion dépassant la moyenne, par ceux qui possèdent déjà une plus grande culture, et qui, de plus, en ont moins besoin matériellement. Il en découle que les arguments en faveur de la liquidation de ces priorités ne sont pas dépourvus de fondement. Il n'en reste pas moins qu'une modification substantielle de cette pratique n'est pas désirable. La critique ci-dessus est partielle et ne va pas jusqu'au fond du problème. D'une part, elle oublie que *l'utilisation inégale*, apparue de nos jours, *n'est pas une utilisation exclusive*. Il y a, certes, des groupes qui bénéficient de ces prestations d'une façon disproportionnée, mais dans les conditions actuelles, ceux qui viennent seulement d'accéder à la culture peuvent aussi profiter de ces possibilités, et cela a effectivement lieu. La poursuite des études, les activités culturelles accusent, certes, des inégalités, mais des inégalités bien *moins fortes* qu'elles ne le seraient si des limites matérielles freinaient encore davantage leur accès. D'un autre côté, on oublie que les différentes transformations socialistes ne se déroulent pas au même rythme. Certaines conditions sociales, certaines institutions et les comportements qui s'y rattachent se transforment plus rapidement. Pour d'autres, le changement constitue un long processus et suppose l'assimilation profonde de toute une série de conditions extérieures. Les changements de la conscience et du comportement culturel relèvent de cette dernière catégorie. Aussi n'est-il pas permis de « remettre à plus tard » le développement culturel, c'est-à-dire à un moment où les problèmes plus élémentaires, d'ordre matériel, « seront déjà résolus ». Outre que rien ne peut se résoudre parfaitement d'une manière isolée, cet ajournement représenterait un danger pour l'avenir de l'utilisation humaine des progrès matériels.

Tout cela fournit un appui théorique à l'importance du développement culturel, justifie la pratique actuelle, et rend désirable l'examen poussé et le renforcement de celle-ci. Ce n'est pas un hasard si, ces dernières années, l'examen du système scolaire et du système de l'animation culturelle a gagné en importance, accompagnées de la mise à jour des déficiences, des aspects critiquables et de la recherche de solutions nouvelles.

LA FORCE DE DIFFÉRENCIATION ACTUELLE DU NIVEAU DE CULTURE ET D'INSTRUCTION

Nous avons ci-dessus, précédemment, apporté des arguments pour montrer que l'élévation générale du niveau de la culture et de l'instruction, la réduction des différences existantes, sont une condition de premier ordre pour l'homogénéisation des pratiques sociales. D'innombrables faits le prouvent. Nous en choisissons certaines corrélations moins connues, qui valent la peine d'être présentées, pour justifier la raison d'être, le caractère prioritaire des efforts déployés pour élever le niveau culturel.

Déjà les investigations relatives aux différentes couches sociales, faites aux environs de 1960, ont montré que la situation sociale est due à un ensemble complexe de diverses conditions sociales. L'élément essentiel en est la place occu-

pée dans la division sociale du travail, le caractère du travail accompli. L'une des conditions préalables en est l'instruction scolaire qui correspond globalement à un certain niveau de connaissances. Cependant, il n'y a pas une correspondance totale entre le niveau d'instruction et le caractère du travail. A l'intérieur de chaque groupe, l'instruction et le niveau culturel varient et approfondissent les différenciations dans les pratiques sociales. Pour l'illustrer, voici quelques données recueillies dans une enquête faite en 1963 sur les différentes couches sociales :

Niveau de scolarité du chef de famille

Caractère du travail du chef de famille	supérieure			secondaire (bachelier)			huit à onze classes			7 classes ou moins			total		
	A	B	C	A	B	C	A	B	C	A	B	C	A	B	C
	Cadre	75	83	80	61	68	69	47	52	45	30	30	38	64	71
Autre travailleur non manuel	70	75	76	57	57	66	43	42	51	27	20	30	46	47	53
Ouvrier qualifié	75	67	67	43	43	58	30	25	34	21	14	25	25	20	29
Ouvrier spécialisé	.	.	.	37	35	56	18	15	35	10	6	20	12	9	24
Manœuvre	21	15	26	7	5	14	9	7	15
Ouvrier agricole	4	2	18	3	2	17	3	3	19
Total	73	79	80	55	57	65	27	35	38	9	7	20	20	18	30

A : Pourcentage des logements à salle de bains par rapport au total des ménages.

B : Pourcentage des ménages possédant plus de 50 livres.

C : Pourcentage des ménages, par rapport au total des ménages ayant des enfants, où les parents destinent tous leurs enfants à des carrières non manuelles.

Ce tableau permet d'entrevoir bien des détails intéressants. Entre autres le fait attesté par d'autres éléments également, que la pratique culturelle (caractérisée ici par la possession des livres) est davantage différenciée par la situation sociale et l'instruction que ne sont d'autres phénomènes liés plus étroitement aux conditions matérielles. Il en ressort également que les aspirations sont socialement déterminées, mais moins que ne le sont les faits. Il y a en outre une conclusion spéciale, c'est que l'écart entre les aspirations et la réalité s'accroît chez les groupes plus défavorisés, d'où le danger qu'une partie des aspirations se réalisent plus difficilement ou ne se réalisent pas du tout à défaut de conditions objectives « adéquates ».

Du point de vue de notre thème l'essentiel est qu'il existe toutefois une liaison étroite, sans pour autant être unique, entre le groupe social et l'instruction reçue, et que cette dernière apporte, indépendamment du travail exécuté, une certaine différenciation.

Nous ne possédons pas de semblables données pour les périodes qui suivent. Il est donc difficile de tracer nettement les tendances sociales générales. Les recherches effectuées plus tard montrent en tout cas que l'instruction reçue et le

niveau culturel, tout comme le caractère du travail, gardent, dans une mesure considérable, leur effet de différenciation. C'est ce qui ressort par exemple d'une enquête sociologique faite en 1970 dans un département, relativement arriéré, du pays.¹ Selon ces investigations, le niveau culturel et la situation sociale ne différencient pas seulement les phénomènes directement liés à la situation matérielle, comme le standing du logement ou la possession d'articles durables de consommation, mais aussi les habitudes quotidiennes, comme par exemple les repas, l'habillement, et également les valeurs, les orientations. Pour la plupart des phénomènes, la différenciation est à la fois « quantitative » et « qualitative », c'est-à-dire que ce qui est « plus » est en général aussi « meilleur ». Le « meilleur » désigne ici des critères humains et sociaux extrêmement généraux, à savoir par exemple la mesure en laquelle la qualité de la nourriture ou du logement permet de ménager les énergies humaines, etc. Il est évident que l'on peut discuter sur le caractère univoque des valeurs, sur leur caractère universellement acceptable, et on est surtout poussé à les discuter en examinant de plus près les hiérarchies individuelles des valeurs. C'est que nous ne possédons aucun étalon pour juger la valeur des valeurs, pour décider de « la supériorité » ou « l'infériorité » des valeurs telles que la solidarité qui marque les groupes moins favorisés, la modération qui caractérise les groupes moyens ou l'ouverture en face des causes sociales, et l'aspiration à l'autonomie, aussi bien dans le travail que dans les décisions relatives aux situations vitales, valeurs que l'on trouve plus qu'ailleurs chez les groupes les plus favorisés. Il est probable que toutes ces « valeurs » sont précieuses. Et dans ce cas cela vaut la peine d'étudier si certaines valeurs humaines doivent nécessairement se perdre lors du relâchement des contraintes matérielles-culturelles, ou si, dans certaines conditions, et peut-être sous d'autres formes, elles peuvent se maintenir.

Cependant, d'un point de vue humanitaire, la valeur absolue de la vie humaine est indiscutable. Il est par conséquent clair que les conditions qui lui sont favorables doivent être jugées meilleures. Là, il n'y a point d'équivoque ou d'incertitude dans des cas comme, par exemple, la mortalité infantile. Sur le plan national, en 1973, le taux de cette mortalité était de 60 p. mille pour les mères n'ayant qu'une instruction primaire ; de 48 et 33 p. mille pour les mères possédant une instruction moyenne (6,7 ou 8 classes) ; 29 p. mille dans le cas des bachelières et 25 p. mille dans le groupe des mères ayant une instruction plus poussée.² Les différences vont, certes, en diminuant, car le développement des aménagements sanitaires a apporté une plus grande hygiène indépendamment de l'instruction reçue. Néanmoins, ces données sont un tragique avertissement qui nous rappelle qu'il n'est pas permis de relativiser ou de sous-estimer le développement culturel et que l'élévation du niveau culturel et de la scolarisation, encore qu'elle puisse ternir certaines valeurs, n'en reste pas moins une valeur fondamentale.

¹ H. Sas, Judit : *Életmód és család. Az emberi viszonyok alakulása a családban* [Mode de vie et famille. Relations humaines dans la famille.]

Losonczy, Ágnes : *Az életmódról* [Sur le mode de vie]. Les deux ouvrages sont publiés par l'Institut de Recherches Sociologiques de l'Académie des Sciences de Hongrie, Budapest, 1973.

² *Demográfiai Évkönyv* [Almanach Démographique], Budapest, 1974.

ÉVOLUTION DE L'ÉCOLE ET DE LA SCOLARISATION

Les principes de la tendance générale du développement de la société, tout comme une analyse poussée des problèmes actuels mettent en relief la nécessité d'élever le niveau culturel et plus spécialement le niveau de la scolarité. Les efforts déployés dans ce sens au cours des trente dernières années ont apporté des résultats considérables qu'on ne saurait trop estimer. Dans l'ensemble de la population (plus exactement parmi ceux âgés de sept ans et plus) la proportion de ceux qui ont achevé au moins huit classes s'est élevée de 12,9 p. 100 en 1941 à 46,2 p. 100 en 1970.³ Le développement se compose de nombreux éléments. En 1949 déjà on a procédé à la première grande transformation du système scolaire d'avant-guerre, socialement très exclusif et sélectif, en introduisant un tronc commun (école générale) de huit classes, obligatoire pour tous. Cette transformation fut suivie de la restructuration de l'instruction secondaire, ainsi que d'un élargissement considérable des cadres de l'instruction tant secondaire que supérieure. Les résultats numériques sont les suivants :

Élargissement des cadres de la scolarisation — nombre des élèves

	Maternelle	École générale	École* secondaire	Formation technique	Enseignement* supérieur
a) Effectifs des élèves, en mille					
1937/38	112,1	1096,0	91,8	67,8	13,2
1950/51	106,4	1230,0	107,9	56,8	32,5
1970/71	227,3	1116,0	347,2	223,2	80,5
1973/74	296,1	1032,8	348,8	185,6	98,1
b) En pourcentage de la classe d'âge correspondante					
1937/38	23,6	78,8	7,4	.	1,0
1950/51	23,5	96,1	16,2	12,8	.
1970/71	57,7	98,4	30,3	38,2	6,3
1973/74	66,1	98,3	33,0	34,0**	.

(Source: Bulletins statistiques du Ministère de la Culture et de l'Instruction Publique, Almanach de l'Office Central de Statistique)

* Les effectifs se rapportent aux cours normaux et aux cours du soir, le pourcentage seulement aux cours normaux.

** Calcul approximatif.

L'élargissement des cadres a été accompagné d'efforts considérables afin d'affaiblir les déterminismes sociaux du passé et de rapprocher les chances d'instruction et de prolongation des études des enfants venus de différents milieux sociaux. Les succès en sont importants. Tandis qu'avant la guerre la proportion des jeunes d'origine ouvrière et paysanne fréquentant les lycées et l'enseignement supérieur n'était que 5 p. 100 environ, cette proportion est aujourd'hui

³ Données du recensement de 1970.

aux environs de 40 à 50 p. 100 : 54,7 p. 100 en 1973 dans les établissements secondaires et 38,2 p. 100 aux facultés. La proportion actuelle est remarquable aussi sur le plan international. Ainsi dans les pays capitalistes évolués, même si le taux de scolarisation est plus élevé, la part d'étudiants venus de familles de travailleurs manuels atteint à peine 20 p. 100 dans l'enseignement supérieur et même ce résultat est dû à une longue lutte pour la démocratisation de l'enseignement.

Malgré ces succès, on ne peut pas encore parler de chances égales pour tous. Les enfants venus de différents milieux continuent à avoir des avantages ou des désavantages à l'école. Cela ne manque pas d'influencer les notes, et par là en partie, aussi l'entrée dans un établissement de niveau supérieur.

Les résultats scolaires, les considérations économiques motivant un choix entre travail ou études prolongées, ainsi que les différences des systèmes de valeur influent fortement sur les aspirations des parents :

Type d'école choisi	Pourcentage des enfants de la 7 ^e classe de l'école générale selon le type d'école secondaire choisi par les parents	
	Travailleurs non manuels	Travailleurs manuels
Lycée	45	12
École secondaire technique	37	24
Formation d'ouvriers qualifiés	13	46
Autres écoles	2	6
<hr/>		
Total	97	88
Ne désirent pas poursuivre d'études	3	12
<hr/>		
Total	100	100

(Source : Information de l'Institut National d'Orientation Professionnelle sur les intentions des élèves de la 7^e classe de l'école générale en 1970/71, concernant le choix d'une carrière. Budapest, 1974.)

En fin de compte, les chances d'accès à l'enseignement secondaire et supérieur malgré un progrès considérable accusent une forte différenciation suivant le caractère manuel ou non manuel du travail des parents, et aussi à l'intérieur de ces groupes.

Comme nous voyons, l'élimination des désavantages sociaux reste une des tâches cruciales de l'instruction publique. D'une part, cela signifie l'amélioration des conditions matérielles. Entre 1960 et 1973, dans les écoles générales, la proportion des enfants jouissant d'un semi-internat et d'aide dans les études

est passée de 8 à 25 p 100. Au cours des dernières années, on a instauré à un rythme accéléré des internats à côté des écoles générales et secondaires, pour les enfants habitant de petits villages, plus arriérés, où il est difficile d'élever le niveau de l'école locale. La proportion de ceux qui, dans les établissements secondaires et dans l'enseignement supérieur, jouissent de prestations de l'État, a également augmenté. D'un autre côté, on s'efforce de mettre au point des instruments et moyens pédagogiques qui peuvent contribuer à réduire la distance entre l'enfant et l'école. Dans ce domaine il s'agit, d'une part, de l'élargissement des cadres de l'enseignement préscolaire, et de l'autre, de l'élaboration de méthodes nouvelles, plus modernes, par exemple dans l'enseignement de la langue maternelle ou des mathématiques. Enfin, on a essayé par quelques procédés expérimentaux d'assouplir les conséquences découlant du choix d'un certain type d'école fait à un âge trop jeune. Notamment, on permet aux jeunes ouvriers qualifiés, qui n'ont pas le baccalauréat, de se présenter à l'université après une préparation appropriée, mais surtout on facilite l'accès d'un type de l'école secondaire à l'autre.

Les méthodes et les moyens dont nous venons de parler cherchent, pour le moment et avant tout, à éliminer les obstacles qui se dressent devant la *mobilité individuelle*. Le succès de cet effort est reflété par le nombre des élèves qui poursuivent actuellement leurs études, et encore plus généralement dans les données qui résument, à l'échelle nationale, la mobilité individuelle. Il est vrai que ces dernières ne reflètent pas seulement l'influence de la scolarisation mais aussi celle de la promotion sociale par d'autres voies, phénomène fréquent surtout dans la première période de l'édification de la société socialiste.

La mobilité individuelle est un indice important du caractère ouvert de la société et elle prouve indiscutablement la réduction des inégalités de chances. La mobilité individuelle relativement élevée montre que les groupes plus haut placés (du point de vue du savoir, des responsabilités, etc.) de la société ne se recrutent pas exclusivement dans une couche mais dans un milieu très large. Mais en elle-même, cette mobilité indique surtout que la « promotion individuelle » est possible. Le renforcement de la mobilité individuelle ne prouve pas encore que l'évolution suivra la voie conforme aux tendances socialistes désirables que nous venons d'esquisser. Elle ne fait que prouver indirectement que les distances entre les groupes sociaux n'étaient ni excessives, ni insurmontables. Elle ne permet pas cependant de conclure, d'une manière directe, que ces distances se soient effectivement réduites, autrement dit que l'homogénéité sociale ait fait des progrès.

L'évolution socialiste exige non seulement que les nouveaux venus puissent arriver aux « sommets », mais aussi que la distance se réduise entre la base et le sommet. C'est ce processus que peut caractériser le terme de mobilité collective.

On avait moins mis en relief, par le passé, cet aspect du développement de la société, peut-être même moins qu'il n'aurait fallu. Au cours des dernières années seulement on a formulé avec netteté l'idée que même ceux qui ne poursuivront pas leurs études à un degré supérieur doivent posséder une part plus grande de culture et de connaissances. Malgré l'absence d'efforts délibérés dé-

*Évolution de la mobilité individuelle entre générations, selon les données des années
1963-1964, hommes seulement*

Profession du père en 1938	Répartition selon l'origine sociale des	
	intellectuels	cadres supérieurs
Intellectuels et cadres supérieurs	21	10
Autres non manuels	16	14
Total	37	24
Ouvriers qualifiés	16	19
Ouvriers spécialisés, manœuvres, employés de bureau	8	11
Ouvriers agricoles	23	30
Artisans	14	16
Total	61	75
Divers	2	1
Total	100	100

(Source : « A társadalmi mobilitás tendenciái » [Tendances de la mobilité sociale].
Társadalomstatistikai Közlemények, Office Central de Statistique, 1972, p. 160.)

ployés dans ce sens, une évolution s'est engagée. Cela a eu pour résultat d'élever, davantage que pour les autres groupes, le niveau de scolarisation des groupes qui étaient, par le passé, plus défavorisés. Cela est valable non seulement pour les grands groupes sociaux — travailleurs manuels et non manuels — mais aussi pour les rapports entre les deux sexes. Le désavantage des femmes par rapport aux hommes, en matière de scolarisation, diminue graduellement au cours des dernières années.

La voie parcourue est imposante. On pourrait encore illustrer l'importance des succès obtenus par des données se rapportant à l'édition, à l'achat de livres, à la lecture, à l'activité des maisons de la culture ou des ensembles artistiques d'amateurs, ou à la formation des adultes. Tout en enregistrant ces succès avec satisfaction, nous ne devons pas oublier que le poids de l'héritage social du passé pèse encore lourdement, que certaines conditions de la reproduction des inégalités culturelles ne sont pas encore abolies, et que nous avons encore des « vides » dans le domaine culturel.

La promotion culturelle, la mobilité collective ne peuvent pas se produire spontanément. Pour y parvenir, il est nécessaire de faire et de renouveler sans cesse les efforts qui doivent englober tous les domaines de l'activité collective, à

*Données approximatives sur le niveau moyen de l'instruction reçue
(sur la base du nombre de classes terminées)*

	1930	1949	1970	1973
a) selon les sexes				
Hommes	5,09	5,88	7,15	7,40
Femmes	4,58	4,81	6,80	7,01
Total	4,81	5,50	6,97	7,21
Niveau de scolarité des femmes par rapport aux hommes (p. 100)				
	89,9	91,2	95,1	94,7
b) selon les groupes professionnels				
Travailleurs non manuels	10,98	10,39	11,28	11,47
Travailleurs manuels	4,42	5,72	6,86	7,13
Niveau de scolarité des travailleurs manuels par rapport aux travailleurs non manuels (p. 100)				
	40,3	55,1	60,8	62,2

Source : Calculs approximatifs, faits par l'auteur sur la base des données du recensement. (La précision est limitée par les tableaux de recensement où les données sont groupées, par exemple 1-3 classes, ou 4-6 classes.)

partir de la révision critique de la réalité actuelle jusqu'à la recherche et la mise en œuvre de nouvelles voies, de nouveaux moyens et de nouvelles méthodes.

ZSUZSA FERGE

Mode de vie et aspirations familiales

La manière de vivre en famille, le contenu des rapports entre les membres de la famille, les coutumes de la vie familiale, la répartition des tâches à l'intérieur de la famille, le rôle de ses membres tout comme les exigences vis-à-vis des enfants ou l'attitude exigée mutuellement par les membres de la famille, autrement dit, toute la façon de vivre en famille (outre les normes historiquement formées et changées dans une culture donnée) est modelée suivant les besoins qui se créent et se modifient dans une certaine société. Plus précisément : le contenu du train de vie familial et ses habitudes sont formés, modifiés par les possibilités permettant la satisfaction de besoins nouveaux — ou se renouvelant dans leur essence — ainsi que par les aspirations centrées sur la satisfaction de ces besoins.

L'étude qui suit ne se propose pas, bien entendu, de présenter les particularités caractéristiques du train d'existence et des aspirations des « familles hongroises », mais tout au plus le mode de vie caractéristique d'une certaine couche, les changements, les traits particuliers de ces couches susceptibles d'être mis en évidence en connexion avec les aspirations des familles.

Les besoins embrassent toute l'existence. Nos besoins vont des besoins biologiques végétatifs — dont le niveau et le mode de satisfaction peuvent être aussi très différents — aux exigences intellectuelles, aux sentiments humanitaires nous attachant aux autres, à la société humaine, à la communauté, ou même jusqu'aux exigences d'un plaisir régénératif, voire esthétiques, teintées de la beauté que procure l'affection et la connaissance. Leur renouveau, leur changement de contenu ne s'opèrent pas, évidemment, d'un jour à l'autre. Les besoins d'un type nouveau, d'un contenu nouveau naissent « invisiblement » pendant une période plus longue et leur satisfaction n'est pas possible à leur apparition pour les couches larges de la société.

Les besoins nouveaux se créent en général dans une contradiction, c'est-à-dire qu'ils se présentent, en fin de compte, comme une conséquence, un résultat de la production (les instruments et l'homme), ce qui ne veut nullement dire que leur reconnaissance et leur satisfaction puissent être le fait des producteurs eux-mêmes. Dans les sociétés de classe, mais aussi dans d'autres sociétés stratifiées, ce sont ceux qui disposent d'une fortune, de biens, et ceux qui se trouvent aux degrés supérieurs de la hiérarchie sociale qui ont aussi la possibilité de reconnaître et de satisfaire les besoins neufs.

La reconnaissance et la satisfaction des besoins nouveaux constituent un privilège. Leur expansion, leur réception de la part des couches larges de la société ne peuvent être assurées que dans la mesure où les conditions nécessaires à leur satisfaction sont créées par les producteurs eux-mêmes. Si ces conditions sont données aussi pour des couches plus étendues, on commence à nier la manière de satisfaction des besoins donnés et à exiger de nouvelles possibilités en tant qu'objectifs à atteindre, et pouvant être atteints au fur et à mesure.

Les gens se rendent compte « tout d'un coup » que d'autres personnes habitent dans un milieu, dans des appartements différant des leurs, que d'autres personnes vivent dans d'autres installations dans d'autres aménagements ; ils aperçoivent qu'il existe des gens dont le travail est plus facile, plus intéressant, qu'ils se nourrissent de mets différents, ou encore que ces personnes parlent différemment, ont des loisirs autres et éduquent d'une autre façon leurs enfants, qu'elles ont foi en d'autres choses et ont aussi des connaissances différentes. Et ceux qui ont une existence aussi hétérogène interviennent en général plus efficacement dans le cours des événements du monde, gèrent mieux leurs affaires, leur destinée, reçoivent plus d'estime, plus d'hommages, en général : elles vivent mieux, d'une manière plus aisée.

La prise de conscience de ces faits passe pour ainsi dire inaperçue. Les éléments nouveaux des besoins, la situation sociale allant de pair avec la possibilité de la satisfaction de ces besoins, rendent précieuse l'acquisition des biens, des moyens, des idées et des modes de comportement qui permettent de satisfaire les nouveaux besoins.

Nous entendons ici par aspirations le but, la stimulation concentrés sur la satisfaction des besoins déjà passés dans la conscience des gens et reconnus par eux. Il s'agit d'une force motrice, d'une *drive* social en vue d'atteindre les objectifs, les modèles, les modalités désirées permettant de satisfaire les nouveaux besoins. Naturellement, dans des sociétés rigides, fermées, représentant une caste, où il n'existe pas un passage de la structure de besoin, de la manière de vivre d'une couche sociale dans une autre, où le continu disparate des besoins, leur structure et leur mode de satisfaction différents expriment la structure hiérarchique de la société, les aspirations des couches inférieures s'efforcent en général de maintenir, de conserver les besoins, de satisfaire sans aucun changement les besoins pouvant être assouvis.

Dans toute société et dans toute période où la mobilité est plus évoluée, où il existe une possibilité de transition entre les différentes couches, où se créent les conditions de la satisfaction en masse, de la démocratisation de certains besoins jusqu'alors privilégiés, les aspirations servent à obtenir ce qui peut être obtenu des changements neufs. Ainsi, les aspirations signalent pour ainsi dire les besoins qui sont déjà en présence dans la société, mais dont la satisfaction massive est encore limitée par les conditions données, quoique leur acquisition semble en même temps déjà réalisable.

Les objectifs nouveaux — les énergies affectées à leur réalisation, les valeurs selon lesquelles nous les ordonnons, nous aménageons à neuf notre vie — déterminent notre époque. Leur réalisation devient, dans une étape donnée de la

vie, un but vital, le mode de leur réalisation devient une part de notre train de vie, un élément reconstitutif influençant toute notre manière de vivre.

Les objectifs à réaliser ou seulement un seul but nouveau considéré comme essentiel peuvent modifier toutes nos activités, et aussi nos éventuels rapports avec d'autres personnes, l'accomplissement des devoirs, ou des comportements que nous attendons d'autres personnes, tout comme un but considéré comme essentiel peut changer le niveau, le mode et l'ordre d'importance de la satisfaction de nos besoins jusqu'alors ressentis. Il se peut qu'un de nos nouveaux objectifs : un autre travail ou un autre milieu, des conditions culturelles différentes des précédentes, ou un fond de culture jusqu'alors non désiré, confèrent une teinte neuve à tous nos besoins et, en les ajustant les uns aux autres, on les fait se rapprocher dans leur contenu, ce qui transforme par la suite toute la manière de vivre. Mais cela peut se passer aussi d'une manière différente. Notamment, la réalisation d'une nouvelle aspiration ne devient possible qu'en ramenant à un niveau plus modeste nos nécessités dans d'autres domaines de la vie. Dans ces occasions, nous rétrécissons non seulement la satisfaction de nos autres besoins, mais nous tâchons de conserver dans d'autres sphères de l'existence notre comportement et les autres éléments du mode de vie.

Lorsque nous concevons le but de notre vie ou certains objectifs de notre existence, ou, sans même les concevoir, lorsque nous réalisons étape par étape notre activité de tous les jours de notre vie, cela concerne à la fois nous-mêmes et nos rapports humains inhérents — avant tout les rapports familiaux déterminés par nous et qui nous déterminent.

La famille constitue la source de la formation et de la prise de conscience des besoins, et est en même temps un cadre où l'attitude, l'activité, la solidarité de ses membres sont la condition de la réalisation des buts individuels. D'autre part, la famille est une communauté dans laquelle nos besoins humains importants prennent corps, et pour cette raison concernent aussi une bonne part des objectifs que nous nous proposons d'atteindre. Les aspirations de la famille, la satisfaction des besoins familiaux, ou les types de manière de vivre formulée dans l'intérêt de la réalisation des buts individuels des membres de la famille permettent d'ouvrir un horizon plus large pour des observations sociales que celui de la famille même. La compréhension des aspirations familiales et du mode de vie permettent en général de reconnaître les mouvements, les tensions et les contradictions qui se présentent durant l'expansion des nouveaux besoins sociaux.

Sur les aspirations familiales et le changement du mode de vie, nous avons l'intention de rendre compte ici en nous appuyant sur les données d'une enquête plus étendue effectuée dans le département de Békés (Hongrie de Sud). Cette partie du pays a un caractère agricole. Son industrie est aussi au premier chef une industrie alimentaire basée sur l'agriculture — ou une industrie de caractère collectif qui dispose dans une moindre mesure des conditions d'une production moderne à grande échelle. Pour cette raison, la structure de production caractéristique de ce département, le mode de travail, les conditions de vie sont en retard sur les autres régions du pays. Les traditions du mode de vie paysan, qui vont de pair avec la production agricole, sont plus vivantes,

plus puissantes. En même temps, bien entendu, les rapports de propriété ont subi là aussi de changements, les grands domaines féodaux n'existent plus, la reconstruction socialiste de l'agriculture a eu lieu là aussi, et, quoique plus lentement, le département a commencé à s'industrialiser, et la proportion des ouvriers industriels s'est accrue dans la population. Tous ces faits ont transformé la structure économique et sociale du département. Une partie importante des familles est maintenant caractérisée par des professions hétérogènes : les hommes travaillent en général dans l'industrie, tandis que les autres membres de la famille — surtout les femmes — travaillent dans l'agriculture ou dans la petite exploitation, très prospère, autour de la maison familiale, tout en étant membres des coopératives de production agricole. Ainsi, les revenus viennent aussi de trois sources. Quoique, au moment de l'enquête, le caractère agricole du département ait assuré moins de postes industriels aux femmes que dans d'autres régions du pays, l'emploi des femmes en masse y devient actuellement caractéristique tout comme ailleurs, quoique la proportion soit plus élevée ailleurs dans le pays, à l'échelle nationale.

Dans les familles examinées, 49,8 p. 100 des épouses étaient des femmes travaillant dans l'industrie et dans l'agriculture pour un salaire. Cette proportion est bien plus basse que la moyenne nationale.

La mobilité sociale, l'embauche des femmes, la diminution de la population paysanne étaient caractéristiques aussi dans le département, mais à un rythme plus lent et dans des proportions plus modestes que dans le reste du pays.

C'est donc dans le changement même des conditions économique-sociales du département que les nouvelles aspirations prennent leurs racines, comme les nouveaux besoins des individus et des familles. Mais naturellement, ce ne sont pas seulement les possibilités du département qui poussent les gens à changer leurs conditions de vie, mais aussi tout ce qui, dans d'autres régions du pays, pour d'autres couches sociales, avait été réalisé plus facilement et plus rapidement que dans le département en question. A partir d'autres couches, des parties du pays se trouvant dans une situation plus favorisée de l'état général du pays, par le truchement des systèmes communicatifs, de nouveaux modèles se sont propagés qui, dans un département plus arriéré conservant encore des traditions désuètes, avaient éveillé des exigences vis-à-vis d'un meilleur milieu, de conditions plus civilisées, de l'habillement, des rapports de travail, des possibilités de scolarisation, des approvisionnements communaux plus développés, autrement dit à l'égard de besoins différant de ce qui était traditionnel.

Les aspirations nouvelles : la voie où s'acheminent le mode de vie familial, les influences qui forment les relations familiales peuvent être examinées, analysées particulièrement bien, car dans le département des éléments anciens et les éléments nouveaux déterminant les relations et la façon de vivre des familles coexistent, plus marqués.

POSSIBILITÉS, OBJECTIFS, ASPIRATIONS QUI FORMENT LA VIE DES FAMILLES DANS LE DÉPARTEMENT DE BÉKÉS

Quels objectifs, aspirations, possibilités sociales modèlent la vie des familles du département de Békés ? En majorité (et c'est là le résultat d'une évolution sociale importante) elles voient la possibilité, dans une mesure plus ou moins grande, d'aménager le monde réel autour d'elles, de le rendre plus civilisé, plus beau, conformément à leur goût. L'acquisition d'une maison, de l'ameublement, des appareils ménagers, l'habillement selon la mode, une nutrition meilleure — tout cela est caractéristique aussi de ces familles.

Leur proportion dans le modèle entier Familles économisant pour l'achat des articles de consommation durables, pour des constructions, pour l'achat de terrain. (En p. 100 des familles faisant l'objet de l'enquête)

8,60	Familles aisées de caractère villageois	70,3 p. 100
30,69	Familles au niveau de vie moyen, de caractère villageois	60,3 p. 100
8,14	Familles aisées de caractère urbain	62,6 p. 100
27,51	Familles d'une situation matérielle moyenne, de caractère urbain	50,3 p. 100
19,21	Familles pauvres	15,3 p. 100
5,15	Familles dans une situation matérielle grave (en général, des vieillards)	2,5 p. 100

Autres ne pouvant être classées

0,70

100,00

Les projets ne deviennent réalisables qu'au cas où il existe une couverture matérielle ou au moins s'il existe une perspective de mener à bien les plans.

Les données ci-dessus présentent de très grandes différences sociales. Cependant, malgré les différences sociales, la création de conjonctures meilleures, plus humaines semble être possible dans environ trois quarts des familles.

En observant les plans et les efforts des familles, les objectifs réalisés ou prévus, on peut se convaincre que la population du pays, et plus précisément les couches sociales qui n'en avaient pas la possibilité auparavant, « s'organisent », « s'arrangent » au sens concret et au sens figuré du mot. Ces familles mettent toute leur énergie à créer, autant que possible, dans le domaine de l'habillement, des appareils ménagers, de l'achat des meubles, les conditions de vie propres à réduire — au moins en ce qui concerne les cadres extérieurs — les différences entre les couches sociales. Toute cette activité crée cependant aussi l'illusion qu'il est possible d'approcher le style de vie du « grand monde », connu et désiré déjà dans le passé, le style des couches situées aux degrés supérieurs de la hiérarchie sociale actuelle, le style inspiré par les films et popularisé par la télévision.

Souvent, nous sommes enclins à identifier cet « arrangement », la croissance des aspirations à la consommation, au comportement de consommation

qui ont cours dans les sociétés industrielles capitalistes développées, au respect, à la fétichisation des objets pour eux-mêmes. Nous sommes d'avis que, dans la Hongrie d'aujourd'hui, le comportement de consommation, le comportement d'aspiration des individus et surtout de la plupart des familles proviennent d'autres sources ; leur ordre de valeurs est bien différent et remplit aussi de tout autres fonctions. Avant tout, dans les couches larges de la société hongroise — et aussi parmi les familles dont nous avons examiné la vie — l'ameublement, les différents objets remplissent, historiquement parlant, pour la première fois les foyers, et ces objets assurent un plus grand confort, une facilité de travail, satisfont des exigences de beauté et d'une existence plus hygiénique.

Cette sorte de consommation satisfait des exigences importantes que l'homme, jusqu'alors, était incapable de satisfaire. Les changements opérés dans l'économie des sociétés capitalistes développées ont transformé la société de manière que la consommation elle-même est devenue un besoin. L'aspiration en vue d'obtenir les objets désirés ne s'explique pas par le fait que ces objets sont meilleurs, différents des autres et satisfont de nouvelles exigences — mais parce que le pouvoir de consommer, la consommation des objets situent l'homme sur l'échelle hiérarchique sociale.

Évidemment, la satisfaction des besoins de civilisation correspondant au niveau de l'époque, la possibilité d'acquérir les objets nécessaires à cet effet, symbolisent toujours la place et les perspectives sociales de l'individu. On ne peut pas affirmer que le genre des meubles achetés, l'exécution de la maison en construction ou la marque de la télévision n'aient pas une valeur de prestige chez nous. Mais, de nos jours, en Hongrie, de grandes masses de la société échangent leurs paillasses contre des canapés-lits, construisent deux pièces au lieu d'une seule, font le mur de la maison en brique et non pas en torchis, et pourvoient leurs appartements de parquets au lieu de simples planchers. Ceux qui se situent aux degrés supérieurs de la société changent aussi des objets qui fonctionnent encore bien — car il y en a de neufs sur le marché, et celui qui ne change pas ses biens « se laisse dépasser ». C'est là que se pose la question de savoir dans quelle mesure ces aspirations à satisfaire les nouveaux besoins rendent possible le bien-être, une vie plus facile, le changement du mode de vie familiale. On peut se demander aussi si les familles, tout en se « montant » ainsi, seraient capables de changer le contenu de leur ménage, si les ustensiles acquis remplissent leur fonction — en assurant un temps libre à une vie de famille commune plus riche en substance, — ou bien si ces nouveaux besoins ne peuvent être satisfaits qu'en conservant les relations familiales traditionnelles.

Si nous concevons ces efforts tendant à la consommation comme des signes d'une aspiration s'aiguillant sur une forme de vie plus aisée, plus humaine, les autres aspirations d'un type différent — en premier lieu les plans professionnels pour les enfants — indiquent l'élaboration d'une autre forme de vie, une forme urbaine tranchant sur celle des paysans.

Dans ce cas, le travail est plus « facile », le travail physique est moindre, les possibilités matérielles semblent plus favorables, les possibilités de s'orienter dans le monde deviennent aussi meilleures, et les interventions dans les affaires

publiques augmentent également. Les projets des parents quant au standing de leurs enfants prouvent que les parents prévoient pour leurs enfants un mode de vie, des possibilités sociales qui diffèrent sensiblement des leurs.

Répartition des parents selon le type d'aspirations professionnelles (en p. 100)

Diplômés et autres intellectuels	44,6
Travailleurs industriels	35,9
Services publics	18,0
Travailleurs manuels agricoles	1,5
	100

Ces aspirations des parents témoignent à vrai dire d'une conception de la société basée sur les avantages et les inconvénients de certaines carrières et de certains symboles sociaux, et surtout du fait qu'elles marquent, pour les parents, des modes de vie et un train de vie qui rendent plus aisée et plus belle l'existence de la génération montante.

Donc, selon les résultats de nos expériences, les familles examinées montrent des tendances à obtenir deux objectifs : d'une part, l'amélioration des conditions objectives, matérielles et d'environnement, ce qui signifie en même temps un changement des cadres du mode de vie, et, d'autre part, l'assurance pour les enfants grandissant d'une carrière, d'un standing dans un métier respecté par la société et garantissant aux enfants une existence plus aisée et respectée.

Ces besoins se sont généralisés au cours des dernières décennies, car ce n'est que pendant cette période qu'une possibilité s'est enfin présentée de les satisfaire. Mais les exigences et les aspirations ne se sont formées — et ne pouvaient être formées — qu'au moment où, dans la vie des individus et des familles, des changements essentiels, influant sur les conditions existentielles des familles, s'étaient opérés.

Les paysans travaillant dans l'agriculture et labourant jusqu'alors leur propre terre ont émigré massivement dans l'industrie, mais beaucoup d'entre eux comme manœuvres seulement ; c'est là le premier échelon de la mobilité intragénérationnelle. Les femmes ont quitté aussi en grand nombre leur sphère d'activité : les tâches traditionnelles de l'épouse et de la mère et travaillent, dans une proportion bien plus élevée que les hommes, à des postes qui n'exigent pas de qualifications, ce qui fait que leur salaire est plus bas que celui des hommes.

Répartition de la qualification des maris et des épouses figurant dans le modèle

Sans qualification: Femmes	70,0 p. 100
Hommes	45,0 p. 100
Femmes employées par rapport aux hommes ayant une qualification	25 p. 100

Comparons les revenus des maris et des épouses dans les familles où la femme a un revenu provenant d'un salaire.

Salaire de l'épouse

<i>Salaire du mari</i>	<i>égale celui du mari</i>	<i>le dépasse</i>	<i>reste en dessous</i>	<i>inconnu</i>
au-dessous de 1 000 Ft	79,7	19,4	00,0	0,9
1 001-1 500 Ft	44,4	8,1	45,9	1,6
1 501-2 000 Ft	21,5	2,4	76,1	—
2 001-3 000 Ft	11,5	1,4	87,0	0,1
3 001-4 000 Ft	3,2	0,8	95,9	0,1
4 001-5 000 Ft	3,2	0,0	96,8	—

Selon ces données, le salaire de l'épouse égale ou dépasse celui de l'homme au niveau le plus bas, c'est-à-dire dans le cas des salaires inférieurs à 1 000 Ft, ce qui constitue la catégorie la plus basse des revenus. Mais entre 1 000 et 1 500 Ft, 46 p. 100 des femmes gagnent moins que le mari, et cette proportion est de 76 p. 100 au niveau le plus bas des revenus d'un ouvrier qualifié. La raison en est évidente. 70 p. 100 des femmes manquent de qualification et, à l'exception du niveau général obligatoire, elles disposent au minimum d'un degré scolaire de moins que leur mari.

Pour des raisons historiques, en Hongrie l'industrialisation moderne, plus intense, n'a pu commencer qu'au cours des dernières années. Au cours de la période précédente, l'industrialisation extensive a prévalu, ce qui, dans les conditions défavorables du département faisant l'objet de l'examen, reste encore un facteur décisif. Le département de Békés dispose d'une industrie — ayant un caractère agricole — qui embauche un personnel très nombreux, peu instruit et au salaire bas. La majeure partie de cette main-d'œuvre se recrute parmi la paysannerie et les femmes. Une très grande partie des femmes non qualifiées ayant fait seulement des études très sommaires ont cherché de l'embauche pour des raisons matérielles, pour pouvoir entretenir la famille ou bien pour arriver à réaliser les objectifs auxquels elles aspiraient. Selon notre enquête, le manque de formation des femmes travaillant est plus bas, plus bas est le taux de leur spécialisation — d'autant plus qu'elles ressentent le travail comme une contrainte matérielle —, sans toutefois y renoncer. Elles n'y renoncent pas, parce que leur salaire est indispensable à l'entretien de la famille, et aussi parce que c'est le seul moyen de réaliser les buts que la famille s'est assignés.

La plupart des épouses ne travaillant pas et qui font l'objet de notre enquête sont, à vrai dire, des femmes qui ont une occupation rétribuée, car non seulement elles vaquent aux soins du ménage, mais travaillent en chambre pour les coopératives de production, et d'importantes charges de la culture du lot de terre autour de la maison pèsent aussi sur leurs épaules.

Quel est le mode de vie, pour ainsi dire obligatoire, ou quelle est la forme de vie des familles examinées dans une période historique lorsque toute leur existence, l'aménagement traditionnel de leur vie sont influencés par d'importants changements, et lorsque, précisément en raison de changements sociaux, les familles concentrent leur énergie à la satisfaction des besoins nouveaux, au contenu varié ?

Dans le train de vie familial traditionnel une modification s'opère lorsque la famille cesse d'exister comme communauté productrice ou lorsque les tâches de production à l'intérieur de la famille diminuent dans une grande mesure, lorsque les fonctions traditionnelles de la famille changent d'aspect. Lorsque la famille, dans l'intérêt de nouveaux contenus plus importants, différents de ses devoirs jusqu'alors pratiqués, a l'intention de diminuer, de faciliter ou de reporter sur d'autres les charges qui lui incombait jusqu'alors, charges en rapport avec la consommation familiale, avec son organisation, son arrangement. Cela peut avoir lieu par exemple par la mécanisation du ménage, qui rend plus aisé le travail et l'abrège même dans une certaine mesure. La possession d'appareils électro-ménagers assure et prouve la capacité de la famille de se maintenir au niveau des autres, d'acquérir les biens matériels considérés comme importants par les autres aussi. Dans le même temps, quoique le ménage soit mécanisé, le travail traditionnel familial reste la tâche de la famille, même si cette tâche devient plus aisée et moins longue.

L'utilisation des services signifie — ou peut signifier — qu'un changement commence à se faire sentir dans le train de vie de la famille. La famille veut se libérer des activités familiales traditionnelles, c'est-à-dire, le travail actif, productif ; les études de ses membres passent au premier plan, la famille les apprécie davantage. En se déchargeant des travaux incombant à la famille, il est possible de créer pour ses membres les conditions nécessaires à la réalisation des tâches extra-familiales, dans la famille même !

Dans la distribution des devoirs à l'intérieur de la famille, le changement semble plus simple. Là, il ne faut « investir » que la capacité de travail des membres mâles de la famille, en vue des activités qui diffèrent de celles qui sont déjà habituelles. Ce changement comporte aussi le renoncement à certains avantages, si bien que ce changement n'a lieu qu'au cas où la famille et ses membres sont contraints au changement ou si le changement « vaut la peine » au point de vue de la famille.

Nous considérons la répartition du travail parmi les membres de la famille comme un indice. Derrière cet indice, la place des membres dans la famille et leurs rapports réels entre eux s'instituent en fonction de la direction, des décisions familiales et de la structure de puissance de la famille. La distribution du travail technique indique pour ainsi dire en quoi les familles, au-delà du partage naturel des générations, au-delà de la structuralisation, sont hiérarchisées, et dans quelle mesure. Elle indique dans quelle mesure la structure donnée favorise ou empêche le fonctionnement de la famille, la réalisation des aspirations individuelles et familiales.

Au cours de notre enquête nous avons vu qu'en coordination avec les buts du changement du milieu objectif et culturel, le changement est le plus fort dans la mécanisation des ménages. Cette tendance s'est généralisée. C'est là que la différence entre les couches sociales analysées est la plus minime.

En même temps, la « libération » des travaux ménagers, l'achat des services sont à une proportion très faible et diffèrent sensiblement selon les couches sociales.

En raison des différents trains de vie, des coutumes traditionnelles (et aussi

parce que les services sont moins développés qu'ailleurs dans le pays), 63 p. 100 des familles faisant l'objet de notre enquête n'ont recours à aucun service en vue de faciliter les travaux ménagers et de se libérer de ce fardeau.

Si le travail de l'épouse exige une étude plus poussée et une spécialité, si ce travail est une occupation professionnelle, intellectuelle en premier lieu — on voit se dessiner un mode de vie plus aisé qui se distingue de la moyenne. Dans ce cas, la famille a la possibilité et peut former l'exigence de diminuer autant que possible à l'intérieur de la famille — dans l'intérêt des tâches familiales et extra-familiales jugées plus importantes — les travaux du ménage, et ont la possibilité en même temps de reporter ces charges sur les institutions ou établissements de services que leur offre la société.

Tandis que 63 p. 100 des familles n'ont recours à aucun service, dans les familles où la femme fait des études supérieures ou universitaires, ce taux tombe à 18 pour 100.

Et comment se développe et s'exprime la répartition des travaux ménagers à l'intérieur de la famille ?

En p. 100 des familles

	Les femmes seules	Les maris seuls	Le mari aussi	Enfant seul	Enfant aussi	Grand parents	A tour de rôle
Préparation du petit déjeuner	73,8	4,3	6,6	2,4	4,4	4,4	0,3
Lessive	71,6	2,2	8,6	2,5	10,0	3,7	1,0
Nettoyage	59,0	2,3	9,5	5,7	13,0	0,2	5,4
Courses	48,0	7,8	10,0	8,9	13,3	0,2	0,6
Parmi les activités favorisant la subsistance:							
Travaux au potager	26,2	23,6	30,0	12	6,1	3,8	9,6
Entretiens des bêtes	34,9	19,6	25,9	0,2	7,5	4,5	7,2
Parmi les gros travaux physiques du ménage:							
Débitage du bois	11,0	64,0	6,0	4,0	6,0	1,0	2,0
Corvée d'eau	24,0	23,0	17,0	1,0	9,0	2,0	10,0

Les données ci-dessus démontrent deux phénomènes importants. D'une part, les travaux qui, traditionnellement, sont de la compétence de la femme, restent, dans la plupart des familles des types les plus différents, du ressort des mères et des épouses, même si la femme travaille. La participation des maris aux tâches familiales consiste en premier lieu et dans la plus grande mesure dans l'approvisionnement, qui rend plus aisée la subsistance de la famille, et dans les travaux de production destinés au marché. En outre les hommes fournissent une aide dans l'activité productive autour de la maison, et c'est seulement jus-

qu'à concurrence de 10 à 12 p. 100 que les hommes participent aux travaux qui sont traditionnellement l'affaire des femmes. Nos précisions témoignent donc, en ce qui concerne la répartition des devoirs entre les hommes et les femmes, d'un mode de vie traditionnel. Tout comme dans le cas de l'utilisation des services, pour la répartition des travaux familiaux, il existe naturellement des différences entre les couches de la société examinées. Lorsque la qualification, l'occupation professionnelle des femmes sont plus répandues, le taux de l'utilisation des services augmentent parallèlement, et on voit grandir dans cette couche sociale le nombre des familles où se relâche, se change la répartition traditionnelle des travaux, et où les charges des tâches parmi les membres de la famille sont réparties plus équitablement.

En tenant compte des différences entre les couches sociales, l'aspect général indique cependant une répartition traditionnelle — au moins quant aux membres adultes de la famille.

Le déplacement, le changement se traduisent en premier lieu dans la place occupée par les enfants dans la famille, dans la modification des exigences vis-à-vis des enfants. Les chiffres, les données en connexion avec les enfants montrent une attitude, une conception totalement différentes de celles qui, il y a peu de temps encore, étaient caractéristiques, surtout de la famille paysanne — petites productrices marchandes. Ce sont les aspirations professionnelles liées aux enfants, la volonté de leur faire faire des études qui signifient l'objectif à la suite duquel les parents « libèrent » comme par enchantement les enfants de la participation aux charges et aux travaux de la famille. Il semble que, sous l'effet d'une prise de position historiquement totalement nouvelle (nous parlons de la paysannerie), on « épargne » aux enfants les fardeaux du foyer et de la famille. On ne fait faire par des enfants que des travaux qui sont légers, propres et qui créent un rapport avec le monde.

Il se trouve donc que les parents en âge de travailler à la production et le faisant effectivement à l'intention de la société se distribuent traditionnellement le travail entre eux. Ils font très peu pour rendre plus facile ce travail ou pour faire état des établissements de service de la société. Le changement consiste tout au plus dans ce que représente l'embauche des femmes ou l'activité des hommes hors de la famille, souvent même hors de l'agglomération, un travail en général effectué dans l'industrie. D'autre part, on prépare, on jette la base d'une vie — très différente de l'actuelle — pour le bonheur des enfants.

On voit donc que les désirs, les buts, les aspirations sont centrés sur la satisfaction des besoins au contenu nouveau. Avant tout, ils visent la création d'un milieu civilisateur qui ménage l'homme, et préparent à l'intention des enfants une profession représentant une vie plus aisée qui leur évite les gros travaux physiques.

Ces besoins au contenu neuf ont-ils vraiment changé la vie des familles ? Constate-t-on un auto-ménagement, ou le ménagement, en tant que valeur de l'un et de l'autre ; est-ce que la répartition du travail à l'intérieur de la famille se démocratise, est-ce que les charges liées à la consommation se réduisent au fonctionnement de la famille, perçoit-on la croissance des facteurs culturels, des facteurs de solidarité ?

Nos recherches apportent la preuve que la satisfaction des besoins nouveaux ne rend pas possible, n'entraîne pas nécessairement le changement du contenu, le mode de vie entier. Nous avons expérimenté que les nouvelles aspirations ne modifient qu'indirectement les conditions familiales traditionnelles et ne préparent le chemin des changements que pour les générations futures.

La famille villageoise hétérogène ouvrière-paysanne — qui constitue la majorité de la société hongroise actuelle — est un type caractéristique de l'immobilité et de la transformation, on pourrait dire : de la transition. Elle n'a plus de fortune mais, dans une faible mesure, elle en possède quand même. Parmi les membres de la famille, il y en a qui travaillent dans l'industrie ; la structure industrielle et la ville exercent leur influence, mais les autres membres de la famille sont actifs dans l'agriculture, à la fois dans une grande exploitation agricole (coopérative de production) et aussi sous une forme quelconque de la production marchande, qui a subi des changements importants (économie autour de la maison). En même temps, les modèles urbains font sentir leur incidence, et parallèlement les valeurs paysannes accoutumées.

La condition économique matérielle, le raisonnement rationnel, la contrainte extérieure soutiennent pour ainsi dire et renforcent un système de valeurs traditionnellement développé, la place des conjoints dans la famille, et influent sur le contenu principal de la vie familiale. Les travaux agricoles sur le terrain individuel, travaux qui produisent bien, ne favorisent pas le changement des rapports à l'intérieur de la famille. Payer pour un travail qu'ils peuvent exécuter eux-mêmes n'est pas compatible avec le système de valeurs dominant ; dans ce cas, il ne faut pas ménager la force physique. Acquérir une fortune n'est guère en leur pouvoir, et n'est pas nécessairement une valeur estimée et reconnue au point de vue social. Mais acquérir des objets que possèdent d'autres personnes est un but à atteindre — lorsqu'on a déjà dépassé les soucis primaires des conditions d'existence. Le travail exécuté au moyen d'appareils conserve à l'intérieur de la famille les tâches familiales habituelles, et maintient, en même temps, l'image de l'assiduité et se concilie avec l'ordre de valeurs économiques. Dans un tel genre de famille, la tâche primordiale de l'institution familiale consiste à assurer le véritable contenu des relations des époux, le fonctionnement et le succès de la vie familiale — et cela revêt aujourd'hui encore un caractère économique même si le sens de l'économie a subi un changement important.

L'économie, le travail, le manque du ménagement de soi-même, les principes puritains, la « morale protestante » servent à d'autres effets, à d'autres aspirations qu'au temps où cette sorte de morale a vu le jour. De nos jours, sans une propriété « véritable », combiné avec un travail salarié, sur la base d'une petite production de marchandises rétrécie, le revenu familial aux sources multiples, précisément à cause du manque de la propriété, ne s'accumule pas dans la production, mais met en branle la consommation, la satisfaction des besoins objectifs directs et immédiats. Ainsi, les aspirations de consommation satisfont d'un côté au désir de « possession », et, d'un autre côté, sont à l'origine de modèles d'approvisionnement qui sont en partie d'origine historique, et se trouvent, en partie, aux degrés suprêmes de la société hongroise actuelle ou qui sont des modèles de consommation qui exercent une influence à travers les *mass media*

d'autres sociétés plus riches. Ces aspirations de consommation puisant à des sources différentes ne vont de pair ni avec les conditions de niveau de vie de consommation, ni avec les conditions de mode de vie relatif au « pouvoir de consommer ». Leur acquisition, les buts d'aspiration et en même temps les désirs de nivellement ne peuvent s'accomplir que dans la contradiction qu'il faut rester puritains tout en consommant, et qu'il faut vivre conformément à des principes et valeurs traditionnels. Il faut travailler durement, économiser sans ménager ni nous-mêmes, ni les autres.

Dans la mesure et là où les biens matériels satisfont réellement les conditions de vie et où leur acquisition reste possible, mais le salaire régulier du temps de travail obligatoire ne suffit pas à les acquérir — la consommation peut promouvoir, maintenir, reproduire une forme de vie puritaine, dure, une forme de vie qui se consume elle-même tout en consommant.

Les buts civilisateurs matériels et les aspirations tendant à obtenir pour les enfants un standing social plus élevé peuvent entrer en contradiction. Les conditions matérielles nécessaires à faire monter les enfants peuvent ralentir l'amélioration du milieu civilisateur, et le cas contraire est vrai aussi. Il y a une antinomie plus significative encore entre la réalisation des aspirations civilisatrices et l'apparition des valeurs d'une égalité plus prononcée entre les membres d'une famille à l'intérieur de la famille, ou l'expansion d'un train de vie plus aisé, plus humain. Un différend surgit entre la satisfaction des aspirations « d'installation » et un rapport conjugal qui, en dehors de la sexualité et de la procréation, perd de plus en plus son caractère économique et se développe de plus en plus en une relation humaine basée sur des sentiments et intérêts réciproques.

L'opposition qui met face à face les aspirations civilisatrices matérielles, les aspirations en relation avec le statut social de l'enfant, et, d'autre part, l'évolution des rapports plus égaux et plus humains à l'intérieur de la famille, touche de larges couches et caractérise surtout les familles provinciales au revenu plus modeste et au niveau plus bas tant au point de vue de qualification professionnelle que sous l'aspect culturel.

Par conséquent, la satisfaction des besoins jusqu'ici inconnus ou inaccessibles chez les familles ouvrières-paysannes faisant l'objet de nos recherches ne peut s'effectuer que par une contradiction, c'est-à-dire lorsque les aspirations sont concentrées sur l'acquisition des objets qui, en raison de leur fonction, peuvent rendre plus aisées la vie et les relations humaines, ou même peuvent les modifier, sont capables de réaliser un train de vie mieux pourvu, plus large, sont capables aussi de garantir un temps libre, des loisirs en faveur des autres domaines de la vie, rendent possible le ménagement des enfants en les libérant des fardeaux qui incombent à la famille, tout cela précisément en vue de la création d'un mode de vie plus aisé, plus doux. Mais, entre-temps, pour se procurer tout cela, ils sont contraints de mener un mode de vie sans ménagement, « absorbant », exploitant leurs propres forces, insoucieux vis-à-vis l'un de l'autre et d'eux-mêmes. Et cette formule de vie surmenée ne permet pas de consommer, selon leur fonction, les biens acquis, de vivre d'une manière plus aisée.

Les aspirations nouvelles renferment la négation de maints éléments du

mode de vie mené jusque-là. Ces aspirations comportent le relâchement qui était le propre de la famille paysanne traditionnelle, justement à cause des buts qu'elle veut atteindre, à savoir : les maisonnettes avec jardin, construites d'après des projets-types, souvent pourvues d'une salle de bains, la télévision qui « amène » le monde au foyer, la modification de l'habillement, l'achat d'un meuble ou d'un tapis modernes, les « monômes », connus jusqu'ici seulement dans les villes.

Or, ces nouveaux éléments du mode de vie, dans le cadre des relations traditionnelles des époux, le rôle de la femme et de l'homme, les charges à l'intérieur de la famille, ne peuvent être réalisés qu'en répartissant les travaux traditionnels, là où le contenu de la symbiose familiale change à peine ou très lentement.

L'EMBAUCHE DE LA FEMME COMME NOUVEAU BESOIN SOCIAL, ET LA CONTRADICTION DU MODE DE VIE FAMILIAL TRADITIONNEL

L'entrée des femmes dans l'activité productrice n'a pas opéré un changement essentiel dans le mode de vie traditionnel de la famille. Cependant, il y a eu un changement, suite forcée de l'occupation des femmes en dehors du foyer, changement surtout là où la femme, l'épouse n'a pas seulement un travail, mais où son travail est considéré comme une profession estimée socialement, exigeant des connaissances approfondies et une qualification spécialisée. On peut considérer l'entrée des femmes dans le travail producteur, leur travail salarié en dehors de la famille et de la production agricole, comme une conquête due à un nouveau besoin social et historique.

Les mouvements d'émancipation qui se sont renouvelés depuis le XIX^e siècle ont toujours été alliés aux mouvements progressistes, gauchistes, révolutionnaires. La nouvelle apparition des mouvements d'émancipation, le Women Liberation de nos jours indiquent clairement que la libération de la femme, que ce soit dans les rôles sexuels, l'intervention aux affaires du monde, ou la lutte pour l'égalité entre les sexes, deviennent des exigences qui ne sont pas seulement d'ordre économique, mais un besoin social se manifestant dans des milieux de plus en plus étendus.

Mais la prise de conscience de ce besoin, par exemple la participation des femmes au travail producteur, en tant qu'exigence intérieure, en tant qu'aspiration, voire l'influence sur la vie des familles de l'embauche massive des femmes hors de la famille, n'est nullement une affaire simple.

Nous avons pu voir dans notre documentation que dans les familles examinées, la majorité des femmes travaillent. Même dans ce département, arriéré au point de vue industriel à l'échelle nationale, près de 50 p. 100 des épouses disposent d'un revenu provenant d'un salaire, d'un traitement (et donc pas de la production de marchandises agricoles).

Parmi les motifs de l'embauche, on rencontre en assez grand nombre la

recherche de l'indépendance, la volonté de sortir des murs de la maison, de l'appartement, et enfin le désir de collaborer avec d'autres personnes. La spécialisation, la scolarité, l'augmentation du caractère professionnel de l'activité sont à l'origine de facteurs tendant à s'identifier avec le travail.

Cependant, la plus forte tendance poussant à s'engager au travail n'est pas l'aspiration émancipatrice dont le but consiste à acquérir l'égalité entre les sexes, mais la force coercitive matérielle. Naturellement, dans l'embauche spontanée des femmes, la motivation matérielle — assurant le maintien, la subsistance, l'approvisionnement de la famille et garantissant le standing souhaité — est égale en force à l'ennui d'entreprendre un travail qui n'est ni un véritable métier, ni une profession.

Dans les familles ouvrières homogènes — et parmi celles-ci, en premier lieu dans les familles ouvrières d'une qualification modeste — où la femme, en général, travaille, on constate l'apparition de contradictions et de tensions réciproques entre les individus et les intérêts économiques, humains, sociaux (pris au sens plus large) de la famille.

Notre documentation, en accentuant l'importance des données valables pour le pays entier, prouve que, même si les femmes peuvent en général trouver un travail, elles ont bien moins de possibilités que les hommes de choisir un genre de travail convenable, d'arriver à un niveau de distribution de travail, de se spécialiser et d'obtenir un salaire plus élevé. Une partie notable des femmes sont moins instruites que les hommes, leur possibilité d'avancement est plus restreinte ; elles s'engagent à des travaux physiques exténuants exigeant peu de connaissances ; elles sont donc plus exploitées, ignorent souvent leur propre situation et leurs possibilités et, en jugeant leurs tâches avec des vestiges d'anciennes traditions et habitudes, occupent leur lieu de travail. Et ce lieu de travail est un tourbillon social bien plus compliqué, bien moins compréhensible pour elles que l'existence familiale.

Même pour les ouvrières sans instruction, accomplissant un travail dur, la sortie du cercle fermé de la famille assure d'immenses avantages, p. ex. les connaissances au-delà d'un cercle restreint, la participation à la communauté, la prise de conscience de leur propre situation. Mais aux niveaux de la hiérarchie sociale — où elles sont arrivées — elles ont moins de possibilités de connaître et surtout de comprendre les lois, les réactions du monde dont elles viennent de faire la connaissance — elles ont encore davantage besoin de la compréhension, de l'estime et de la solidarité d'une communauté intime et tout d'abord de celles de leur famille.

Mais la femme ne reçoit pas l'expression de la solidarité, cette reconnaissance à l'intérieur de la famille, parce qu'elle a entrepris un travail, parce qu'elle est sortie de la famille. La reconnaissance est due en premier lieu non pas au travail producteur, mais à son rôle de mère de famille. Cette contradiction — comme notre recherche vient de le prouver — est toujours plus vraie au fur et à mesure que nous descendons sur l'échelle de l'hiérarchie sociale, notamment en ce qui concerne les études scolaires de la femme. Le travail entrepris crée sans doute des possibilités pour la femme, mais puisqu'elles reçoivent une appréciation, des honneurs en premier lieu pour leur activité

à l'intérieur de la famille, les femmes sont attirées psychiquement à ce niveau social, vers les tâches familiales — et considèrent donc ces tâches comme primordiales et plus importantes.

Étant donné — notre documentation en témoigne — que le taux des travailleurs non spécialisés est bien plus élevé parmi les femmes (70 p. 100) que parmi les hommes (45 p. 100), et puisque la possibilité d'obtenir un travail bien rétribué est moindre chez les femmes que chez les hommes, il surgit une contradiction — déclarée ou souvent non déclarée — entre les besoins particuliers d'émancipation des femmes et les intérêts de la famille. Car, tandis que d'un côté se renforcent les expériences des femmes, expériences qui signifient pour elles, grâce au travail entrepris, une sorte d'indépendance, on voit aussi nécessairement se renforcer, d'un autre côté, la conviction (ou si cette conviction ne se renforce pas, elle s'affaiblit à peine) que le véritable intérêt de la famille réside dans le fait que l'homme reste le « soutien de la famille ». C'est lui qui est mieux payé, ce qui lui permet d'entretenir la famille. Ainsi se résoud aussi le problème de l'approvisionnement de la famille, eu égard au fait qu'en raison des services peu développés, des établissements pour enfants en nombre croissant mais toujours insuffisants, les charges, les fardeaux pesant sur la famille diminuent à un rythme lent précisément dans ces familles, et la femme peut subvenir à des devoirs féminins traditionnels « qui lui conviennent ».

Tout cela préserve le mode de vie familial traditionnel, « spontané », des familles et des femmes.

Le partage traditionnel des rôles des femmes et des hommes à l'intérieur de la famille se modifie à peine. Dans les couches en question, les femmes qui travaillent huit heures par jour ressentent les effets de ce travail en partie comme une évasion, c'est-à-dire comme une détente qui les libère des charges de la famille, mais, d'autre part, elles le considèrent aussi comme un mal inévitable qu'il faut endurer pour exécuter ensuite des tâches — pas faciles — importantes et qui sont davantage appréciées.

Alors que l'intérêt de la femme est de se faire embaucher, alors que la participation de la femme au travail producteur se manifeste comme une nouvelle nécessité sociale, dans les conditions actuelles le travail ne signifie en même temps pas la modification d'une certaine forme d'existence — à l'exception des familles où la femme exécute un travail qualifié.

Dans les grandes masses de la société, dans les familles ouvrières pauvrement qualifiées, l'embauche des femmes ne crée pas à elle seule des conditions plus humaines, plus égales au sein de la famille. Au contraire, ce travail peut contribuer à la conservation du rôle traditionnel et à la répartition du travail.

Une grande partie des familles n'a aucun désir de changer cette forme d'existence familiale, parce qu'il semble que cet état de choses assure les changements nécessaires à l'acquisition des objectifs que la famille s'est assignés.

Là encore, on se convainc de ce que nous avons déjà exposé sur l'immobilité, l'immutabilité de la satisfaction des besoins nouveaux et des autres éléments du mode de vie. On se rend compte à nouveau de la contradiction, à savoir : tandis qu'un besoin nécessaire au point de vue social est en expansion, dont de nombreux avantages pénètrent l'esprit des gens, leur satisfaction ne modifie

que très lentement le mode de vie familial et l'ordre accoutumé du comportement et de la distribution du travail au sein de la famille.

Le présent ne peut être conçu autrement qu'un moment de la continuité historique. Le mode de vie familial traditionnel hérité du passé est « chamboulé » par de nombreux changements. Les nouvelles possibilités créent de nouvelles aspirations dont la satisfaction — nous l'avons vu — ne va pas de pair avec le changement du mode de vie tout entier. Ce sont les cadres extérieurs, les formes qui se modifient tout d'abord, et, afin qu'ils puissent changer, il faut que la culture de la coexistence, l'ordre de valeurs restent traditionnels, et, comme on l'a vu, ils peuvent encore être transmis (d'une génération à l'autre). Mais le changement des conditions de vie, la modification des cadres extérieurs peuvent être en même temps une condition. Avec leur satisfaction peuvent se créer des aspirations, d'autres besoins nouveaux. La création des conditions allégeant la vie préparent un « savoir-vivre », et, finalement, des aspirations tendant à la transformation du contenu du mode de vie.

JUDIT H. SAS

Évolution de la conscience sociale au cours des quinze dernières années

En Hongrie, l'étude de la conscience sociale n'a pas derrière elle un long passé. Les débats sur les questions théoriques et méthodologiques sont déjà engagés, mais l'analyse des niveaux et des formes, des éléments de cette conscience n'en est qu'à ses débuts.¹ Dans la présente étude, nous tâcherons de nous appuyer sur ce qui est déjà atteint pour procéder à des généralisations, évidemment toujours avec beaucoup de réserves que justifient les difficultés théoriques et pratiques. L'étude est consacrée à trois questions principales, notamment à la conscience sociale et sa structure, à la lutte idéologique et, à ce propos, aux manifestations de la conscience quotidienne, et enfin aux conditions nécessaires à la prédominance de la conscience sociale socialiste.

LES CARACTÉRISTIQUES DE LA CONSCIENCE SOCIALE

Avant de passer à un bref passage en revue, notre sujet demande la mise au point de quelques concepts, notamment pas suite des fréquents débats sur la question de savoir si l'on peut parler en général de conscience sociale, et s'il ne faut pas se contenter de l'étude de différentes formes de conscience. Marx écrit dans sa *Critique de l'économie politique (Avant-propos)* :

« Dans la production sociale de leur existence, les hommes nouent des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté ; ces rapports de production correspondent à un degré donné du développement de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports forme la structure économique de la société, la fondation réelle sur laquelle s'élève un édifice juridique et politique, et à quoi répondent des formes déterminées de la conscience sociale. Le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience. »²

Marx confronte ici différentes formes de conscience non seulement à la structure économique, mais aussi à la superstructure juridique et politique. Il parle de la conscience des hommes *en général*, et c'est ce qu'il considère comme conscience sociale. Pour montrer qu'il en est ainsi, nous citerons *le Manifeste Communiste* : « ... le fait persistant à travers tous les siècles passés, c'est l'exploitation

d'une partie de la société par l'autre partie. Quoi d'étonnant alors que la conscience sociale de tous les siècles, pour variable et diverse qu'elle paraisse, offre certaines formes communes ? Formes de consciences qui ne tomberont en poussière qu'avec la disparition totale de l'antagonisme de classe. »³

Selon les classiques du marxisme, il y a une conscience sociale qui n'est pas la totalité des consciences individuelles, mais la réflexion d'une existence sociale historiquement déterminée dans les individus, les groupes sociaux, les classes et les nations. La conscience sociale se manifeste sous des formes individuelles et collectives, et dans ce dernier cas on peut aussi parler, au niveau le plus élevé, de la conscience sociale d'une époque, d'une formation sociale, et même, vu les éléments d'existence communs, de plusieurs formations sociales.

Dans la littérature marxiste récente, on distingue dans la conscience sociale, partant surtout de G. V. Plekhanov, l'idéologie et la psychologie, plus exactement le psychique social. L'idéologie est l'ensemble de vues qui expriment la situation et l'état d'une classe déterminée, et comme telle, elle est un système d'idées sciemment constitué et théoriquement motivé. Cette définition n'exclut pas les cas où l'idéologie reflète une conscience fautive. Marx et Engels, parlant avant tout de l'idéologie bourgeoise, ont identifié l'idéologie et la conscience fautive, sans pour autant exclure la possibilité de se faire une idéologie scientifique.⁴ Dans *Que faire*, Lénine souligne que « la conscience socialiste d'aujourd'hui ne peut surgir que sur la base d'une profonde idéologie scientifique » et identifie le marxisme à l'idéologie scientifique de la classe ouvrière en l'opposant à la conscience instinctive de cette même classe.⁵

En parlant du psychique social, il faut noter que Plekhanov représente les rapports entre les phénomènes relevant de la base et de la superstructure comme étant superposés, situés à différentes strates ou différents niveaux. Au premier niveau se trouvent les forces productives, au deuxième les rapports économiques, au troisième « le système socio-politique », au quatrième la mentalité des hommes et au cinquième l'idéologie qui reflète les propriétés de cette mentalité.⁶ Ce qu'il y a de problématique dans cette conception, c'est le maniement rigide des niveaux, et la simplification des rapports qui existent entre le système socio-politique, la mentalité et l'idéologie. Il est remarquable par contre que Plekhanov se réfère au *psychique social*, ce qui, de son avis, est la totalité des sentiments, impressions, idées, illusions et coutumes qui se forment sous l'influence directe des conditions d'existence quotidiennes. Il est clair qu'il y a une étroite liaison entre l'idéologie et la psychologie ou le psychique social, que l'un agit sur l'autre. Cette liaison étroite à elle seule renvoie à une troisième catégorie de synthèse, à la conscience sociale, qui reflète une existence donnée et, de plus, assure, du côté des facteurs subjectifs, l'autoreproduction, la continuité de la société, et donne la direction à la pratique sociale, qui a donc un caractère actif.

Dans la conscience sociale, on distingue le rapport à la réalité et aux sciences, et, du point de vue de la fonction, la conscience théorique et la conscience quotidienne. C'est la *conscience quotidienne* qui se rattache à l'existence de tous les jours. Elle est proche de ce que nous avons désigné comme psychique social, et qui n'est autre chose que le système des idées, traditions et coutumes régissant

directement la pratique. La *conscience théorique* se rattache à l'idéologie, sa caractéristique est de se manifester dans les objectivations du plus haut ordre. Entre les consciences quotidienne et théorique, les liens sont étroits, les inter-influences sont incessantes, ce qui signifie aussi que des facteurs d'un niveau moins élevé de la conscience peuvent influencer la conscience théorique, et que cette dernière, de son côté, modifie la conscience quotidienne.

La *conscience sociale* doit être étudiée aussi du point de vue des différentes formes de conscience, et donc en partant des idées juridiques, politiques, religieuses, philosophiques, morales, artistiques, et de leurs objectivations. Enfin, nous devons analyser le mécanisme par lequel se forme la conscience sociale, c'est-à-dire les méthodes et moyens, les institutions et voies de transmission par lesquels les idées, les vues, les illusions, dominantes ou opprimées, peuvent agir, et aussi le caractère de leur action, son expansion, son intensité et sa mise en œuvre dans la pratique sociale.

Cette systématisation relative à la conscience sociale ne veut point suggérer que nous avons résolu par là les problèmes de la théorie et de la méthode de son étude. Il s'agit simplement d'une hypothèse de travail qui propose d'analyser en détail les strates, les niveaux, les formes et les éléments de la conscience sociale sous l'aspect de la formation et de la connaissance d'un des facteurs substantiels de notre évolution sociale.

L'ÉVOLUTION IDÉOLOGIQUE DE LA HONGRIE

L'évolution que la Hongrie a connue au cours des quinze dernières années met particulièrement en lumière l'importance des facteurs de conscience. La contre-révolution de 1956 a fait émerger bien des éléments de l'ancienne conscience sociale dont la politique dogmatique affirmait qu'ils avaient déjà disparu et que, du point de vue de la vie sociale, ils n'avaient plus d'importance. Non seulement les représentants réactionnaires des partis de droite et des Églises entrèrent en scène, mais des tendances rétrogrades, déterminant la conscience quotidienne prirent des proportions de masse, telles que le nationalisme, l'idéologie religieuse exploitée pour la politique, et l'esprit petit-bourgeois, dans son sens provincial et égoïste. Ces fantômes revenus ont corroboré non seulement la thèse de Marx selon laquelle l'évolution de la conscience est en retard sur l'existence, et la vérité énoncée par Lénine qu'il faut mener une lutte incessante contre les survivances du passé dans la conscience, mais aussi le fait que les contradictions qui se manifestent dans les différentes formes de la conscience déterminent, dans des circonstances sociales concrètes, la conscience politique et font naître une conscience fautive qui pousse à agir contre les vrais intérêts des classes en question.

Après 1956, le Parti Socialiste Ouvrier Hongrois mena une lutte idéologique contre les vues politiques dogmatiques et révisionnistes, contre les tendances bourgeoises et petites-bourgeoises, et avant tout contre le nationalisme, pour développer dans un esprit créateur l'idéologie marxiste. Les grands changements survenus dans l'existence sociale, la consolidation du pouvoir politique

de la classe ouvrière, l'épanouissement du mouvement des coopératives agricoles, le développement de la production, l'élévation du niveau de vie, le développement de la démocratie socialiste ont convaincu les masses de la justesse de la politique que mène le Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, et cette conviction a joué un rôle fondamental dans l'éclaircissement des confusions idéelles. Mais un rôle non moins essentiel incombe dans ce domaine au travail idéologique effectué par le parti dans les masses et l'intelligentsia, et dont des documents importants parurent vers la fin des années cinquante. La lutte politique-idéologique sur deux fronts, la confrontation des catégories fondamentales du marxisme avec les vues bourgeoises en politique, philosophie, littérature et arts, ont aussi contribué à mettre de la clarté dans les sciences, et dans la littérature et les arts.

Les succès obtenus dans ce domaine ont poussé le parti à engager au VIII^e Congrès, tenu en 1962, l'offensive idéologique, et le Comité Central a publié en 1965 les directives relatives aux tâches idéologiques. Ces directives constatent que « Malgré des succès indiscutables, le travail idéologique, l'évolution de la conscience et de la morale socialistes restent en retard par rapport aux exigences toujours plus élevées de l'édification socialiste. » Ce document condamne la mentalité petite-bourgeoise, mais aussi les idées selon lesquelles l'élévation du niveau de vie et l'amélioration du mode de vie étaient une serre chaude pour la mentalité petite-bourgeoise. Le document s'oppose une fois de plus aux différentes manifestations du nationalisme et précise le concept de patriotisme socialiste.

Au cours des discussions sur les directives idéologiques, on s'est tourné vers les facteurs objectifs qui influencent la conscience sociale, et on a mis en relief les rapports entre l'économie et la conscience, ce qui a enrichi l'échange de vues, surtout dans la sphère de la mentalité, du comportement et du mode de vie petits-bourgeois.

Vers la fin des années soixante, au cours de l'appréciation des phénomènes non socialistes, la question s'était posée de savoir si le marxisme occupait dans la société une situation de monopole ou seulement d'« hégémonie », l'hégémonie dans le sens de la prédominance. La réponse fut qu'il ne fallait pas chercher à assurer formellement le monopole au marxisme-léninisme, mais à garantir son « hégémonie » effective, car c'est ce qui peut mettre en œuvre les moyens et méthodes les plus adéquats pour atteindre le but suivant, l'expansion générale du marxisme-léninisme. Cette réponse implique, bien entendu, la reconnaissance de l'existence dans la conscience, aussi bien théorique que quotidienne, de tendances bourgeoises et petites-bourgeoises, et aussi de la nécessité de lutter contre celles-ci.⁷

Au cours des dernières années, le parti a accordé une attention toute particulière à la tâche de former la conscience, le comportement, le mode de vie des masses. Les résolutions du XI^e Congrès, tenu en 1975, renforcent cette tendance. Elles considèrent comme tâche principale de « développer la conscience sociale des masses, d'aider l'édification socialiste, en s'appuyant sur l'unité politique de la société ». Parmi les facteurs idéologiques, elles mettent en relief le renforcement du patriotisme et de l'internationalisme socialistes. En ce qui concerne

le mode de vie, elles soulignent la lutte contre les influences bourgeoises et contre la mentalité petite-bourgeoise.

Parmi les autres formes de conscience qui influencent la conscience politique, le parti s'occupait surtout, jusqu'au milieu des années soixante, de la conscience esthétique où les tendances non marxistes se manifestaient le plus ouvertement. Depuis peu, il se tourne de plus en plus intensément vers les sciences sociales qui cherchent à renforcer sa fonction idéologique.⁸ Toutefois, des conceptions non marxistes continuent à agir en littérature, en art et dans les sciences, encore que leurs représentants soient d'accord avec la politique socialiste. Il paraît que ce fait, tout en facilitant les discussions, les rendent parfois plus difficiles, étant donné que la critique marxiste n'a pas encore trouvé dans ce nouvel état de choses les méthodes et moyens adéquats.

Malgré certaines contradictions et faiblesses intérieures, la lutte idéologique du parti a obtenu de grands succès au cours des quinze dernières années, surtout dans la formation de la conscience politique : toutefois, nous ne pouvons pas encore dire que les manifestations non socialistes aient disparu dans toutes les formes et dans toutes les strates de la conscience sociale. Le fait même que le nationalisme, le cosmopolitisme ou la mentalité petite-bourgeoise restent encore aujourd'hui un thème de discussion montre qu'il s'agit là d'éléments de conscience extrêmement tenaces et capables de s'adapter aux conditions changées. Il faut par conséquent poursuivre la lutte idéologique, mais en tenant compte des particularités de la conscience quotidienne et de la conscience théorique, et en influant d'une manière plus complexe sur la première, et à un niveau théorique plus élevé sur la seconde.

LES ÉLÉMENTS NON SOCIALISTES DE LA CONSCIENCE QUOTIDIENNE

Quels sont les éléments non socialistes de la conscience quotidienne, et quelle est leur fonction de nos jours ?

Aujourd'hui, dans la conscience quotidienne, le système idéologique le plus répandu et le plus influent est *la religion*, qui correspond en général aux conceptions sur le monde et sur l'homme des personnes se trouvant à un niveau de conscience et de culture moins élevé. La dernière quinzaine d'années montre une certaine sécularisation de la conscience sociale, ce qui s'accompagne de l'effacement de la religion. D'après un relevé représentatif, de nos jours, 30 p. 100 de la population va à l'église, mais 10 p. 100 seulement correspond à des croyants pratiquants. Cette sécularisation est due à l'élévation du niveau culturel et à l'influence de la vision scientifique du monde, mais aussi au fait qu'aujourd'hui, en Hongrie, la religion est tenue pour une affaire privée, et qu'ainsi les forces d'opposition ne peuvent plus s'en servir en guise d'arme politique contre le socialisme. La tradition joue un rôle important dans la survivance de la religion, surtout dans les petites communautés, en premier lieu à la campagne. Une partie de la population montre de l'attachement aux normes de la morale religieuse. Certains cercles de l'intelligentsia se tournent vers la religion en

même temps qu'ils adoptent des tendances philosophiques irrationalistes, mais leur attitude peut s'expliquer également par le réformisme au sein des Églises qui cherchent à rompre avec les idées politiques, rétrogrades et à concilier les sciences et la religion.⁹

Le nationalisme est un phénomène de caractère émotionnel largement répandu et qui détermine avant tout la conscience politique. Sous forme d'exagération de la sensibilité nationale, il peut se manifester dans l'appréciation sans critique du passé et des traditions, mais aussi en tant que survivance du vieux mysticisme paysan. Le développement de l'agriculture et la transformation du mode de vie paysan ont, certes, privé de base l'opposition populaire-urbain, elle n'en apparaît pas moins surtout dans l'intelligentsia où elle revêt d'une fausse idéologie les contradictions idéelles. Nous estimons absolument naturel que l'on s'intéresse à la situation des minorités hongroises en dehors de nos frontières, mais même cela peut conduire à des déformations, quand au nationalisme d'autres on veut répondre par le même nationalisme à l'intérieur de nos frontières. Et enfin, l'une des sources du nationalisme réside dans l'incompréhension de la situation internationale de la Hongrie, la déformation des relations avec les pays socialistes, et surtout avec l'Union Soviétique, la non-reconnaissance de la nécessité qui dicte l'intégration socialiste. Le Groupe de Travail pour la Politique Culturelle du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois a pris position en 1974 sur le patriotisme socialiste et l'internationalisme : il attire l'attention sur les facteurs économiques, sociaux, politiques et idéels qui expliquent le nouveau rapport à la patrie et aussi l'importance, du point de vue du progrès social, de la collaboration avec les pays socialistes.

En même temps que le nationalisme, mais avec moins de force, apparaît *le cosmopolitisme*. Auparavant, cela consistait en louanges en l'honneur de la société capitaliste de l'Occident : aujourd'hui, on met au premier plan les idéaux de la « société de consommation ». Sans pour autant prétendre à faire une propagande politique directe, on suggère qu'un train de vie vraiment aisé n'est possible que dans une société capitaliste développée. Cette version du cosmopolitisme peut influencer sur la mentalité de larges masses qui ne voient que le niveau de vie plus élevé des pays capitalistes évolués, et souvent seulement les « étalages » de ces sociétés, sans connaître leurs contradictions internes, les rapports véritables entre les classes dominantes et opprimées, les conflits dans les modes de vie et la culture. Le penchant à la comparaison est naturel à l'homme, et la comparaison est nécessaire dans le cas de la société capitaliste et du socialisme aussi, mais seule est opportune une comparaison globale qui fait apparaître les véritables traits dans leur contexte. Jusqu'aux derniers temps, la conscience quotidienne en était incapable à cause de vues unilatérales, passées et présentes.

Avant la Libération, la *petite-bourgeoisie* était une couche sociale importante. Dans sa mentalité entraient la mise au premier plan de l'intérêt personnel, la volonté d'acquérir des biens, la conviction que le système social en place était stable, l'attachement à une hiérarchie sociale rigide, aux coutumes, aux traditions, la prédominance de la vie privée. Dans le socialisme, il n'y a plus de propriété privée, mais la propriété personnelle existe toujours, et d'aucuns cherchent à l'augmenter avec autant d'ambition qu'ils le faisaient jadis pour

la propriété privée, en y attachant les mêmes idées. Chez nous aussi, l'homme qui organise sa vie pour acquérir des biens néglige les intérêts de la collectivité, ne veut pas prendre des engagements idéologiques-politiques, n'accepte des normes de la société que ce qui l'arrange. C'est dans cette mentalité que l'on découvre le plus souvent la religion, le nationalisme, le culte de la société de consommation qui, évidemment, prennent différentes formes. Le petit-bourgeois peut appartenir aux couches les plus différentes de la société, et a plusieurs types. Dans les conditions de la société socialiste, il ne garde pas son type dans sa pureté, car les besoins et les valeurs, nés déjà dans cette société, peuvent exercer leur influence.

Les vues non socialistes qui percent dans la conscience quotidienne deviennent politiquement dangereuses lors de situations critiques, mais en général elles freinent l'expansion de l'idéologie marxiste, de la morale socialiste, retardent la pénétration du nouveau mode de vie, et ce précisément parce qu'elles sont liées à certains mécanismes intellectuels et affectifs traditionnels, à des préjugés et des coutumes enracinés.

CRITERES SOCIALISTES DANS LA CONSCIENCE QUOTIDIENNE

L'édification de la nouvelle société et le marxisme-léninisme agissent aujourd'hui sur la conscience quotidienne *en premier lieu* par la conscience politique, puisque c'est là que les idées fondamentales du socialisme ont acquis la prédominance. Le besoin de l'égalité économique et sociale, du droit au travail, de la sécurité, de la participation à la vie publique est présent dans les masses les plus larges en tant que caractéristique de la conscience sociale dans la collectivité socialiste. De nombreux éléments de la morale socialiste ont pénétré dans la conscience quotidienne, mais en tout premier lieu, et à l'échelle de toute la société, c'est l'esprit de la justice sociale qui met en valeur les nouvelles normes morales. L'évolution sociale, l'élévation du niveau culturel, la lutte idéologique et l'influence idéelle du marxisme-léninisme ont apporté comme résultat le besoin que les individus se donnent en toute conscience une idéologie, un comportement et un mode de vie.

L'aspiration à l'égalité vise avant tout la liquidation des différences économiques et sociales. L'édification de la société socialiste a fourni à cette aspiration ancienne une base concrète, puisque la liquidation des rapports capitalistes de propriété et de l'exploitation, la garantie de la mobilité sociale étaient au service de ce but. Le sentiment de l'égalité était renforcé par la réduction considérable des différences dans les revenus et par l'effacement graduel des différences dans la consommation, qui est concomitant de la première. Et enfin, à ce besoin répondait la mise en place d'une vraie égalité en droits, et aussi la disparition de l'ancienne hiérarchie sociale et des comportements qui y étaient liés.

Prenons un seul exemple caractéristique pour illustrer les progrès de l'égalité, l'évolution de la composition de la consommation. En 1972 l'Office Central de Statistique a procédé à un relevé pour examiner la structure des dépenses dans les différentes couches sociales. Selon ce relevé, dans les ménages ou-

vriers, 42,2 p. 100 des dépenses étaient consacrées aux denrées alimentaires, dans les ménages de l'intelligentsia, ce pourcentage est de 36,6 p. 100 et dans les ménages paysans de 46,7 p. 100. Pour les articles industriels de consommation, la répartition est la suivante: 34,6 p. 100, 35,9 p. 100, 31,4 p. 100. Pour les services, les chiffres correspondants sont: 12,4 p. 100, 16,2 p. 100, 7,3 p. 100. Les ménages de l'intelligentsia consomment moins d'aliments et utilisent plus de services, tandis que les ménages paysans accusent un retard important sous cet aspect, même par rapport à la classe ouvrière. Si nous considérons le dynamisme de l'évolution, nous remarquons que la structure de la consommation tend, du point de vue des couches sociales, au nivellement. Ce fait est bien entendu en relation avec le fait que les différences des revenus ne sont pas importantes. Tout cela ne veut évidemment pas dire que les disparités entre ville et village, entre travail manuel et travail intellectuel soient liquidées.

Ces disparités se manifestent aujourd'hui avec le plus d'acuité dans la situation culturelle des différentes couches. Les données statistiques de 1973 relatives aux ménages montrent que, dans les ménages de l'intelligentsia, les dépenses culturelles par membre représentent 6,4 p. 100 du total des dépenses, 5,2 p. 100 dans les ménages ouvriers, et ne sont que de 3,6 p. 100 dans les ménages paysans. Le montant des dépenses culturelles est en rapport avec les conditions de vie et aussi avec le niveau de l'instruction.

Dans la société de transition, l'inégalité règne, car le principe de « salaire égal à travail égal » suppose a priori des différences dans la division du travail, dans la répartition des revenus, et en général du point de vue de la situation occupée dans la société. Les partisans de l'égalitarisme négligent cette particularité de la société de transition et dressent en face de la société de nos jours l'exigence de réaliser immédiatement l'égalité. Le refus de cette conception volontariste et ultra-radical ne signifie aucunement que nous ne devons pas faire tous les efforts pour arriver à une égalité réelle dans tous les domaines où c'est chose possible.

Le système socialiste de la société a promu l'exigence de la justice sociale, c'est-à-dire que tous aient les mêmes chances au départ, que tous puissent s'instruire, travailler. Égalité et la justice sociale sont en étroite interdépendance, mais la justice sociale est plus fortement liée à la conscience morale. Le fait que les masses soient contre toute discrimination, contre les survivances du protectionnisme, contre les avantages non mérités, montre que cette exigence est profondément enracinée dans notre société.

L'une des sphères principales de la mise en valeur de la justice sociale est la récompense du travail selon les mérites. La répartition des revenus ne correspond pas encore entièrement à la hiérarchie socialiste des valeurs, mais d'un autre côté, on ne pourrait pas encore affirmer que l'attitude de chacun envers son travail porte la marque de cette hiérarchie de valeurs. L'évolution correcte des revenus de la classe ouvrière par rapport aux autres couches sociales est un facteur objectif essentiel, non seulement du point de vue de la fonction politique de la classe ouvrière, mais aussi du point de vue de la mise en valeur de la justice sociale.

Afin d'arriver à la justice sociale, le niveau culturel et surtout *le degré*

d'instruction ont une portée décisive, comme le montrent toutes les analyses. La diminution du prestige social de la culture, pour des raisons soit objectives soit subjectives, entrave la mobilité sociale. Un niveau moins élevé de culture ou de qualification agit sur la participation à la division du travail, et en outre détermine l'idéologie, le comportement et le mode de vie. Le renforcement de ce prestige est une tâche qui n'incombe pas seulement à la politique culturelle, mais qui est une cause collective générale, étant donné que le besoin de culture peut être influencé aussi par des moyens socio-économiques et politiques.

Afin que les hommes, leur comportement et leur travail soient jugés avec équité, il est nécessaire que la *démocratie socialiste* continue à se développer. Seuls des rapports harmonieux et ouverts entre l'individu et la collectivité peuvent servir de moyen pour réaliser la justice sociale.

Un grand succès de notre société est la liquidation du chômage, au point que l'idée ne peut même pas surgir que quiconque voulant travailler puisse rester sans gagne-pain. Ce *sentiment de sécurité* est une force puissante qui favorise l'adaptation de l'homme vivant dans une société socialiste et son accord avec la collectivité. En même temps, il facilite la mise en vigueur des principes de l'égalité et de l'équité.

En général, ce sentiment de sécurité agit dans un bon sens sur le rapport au travail, mais il arrive toutefois qu'on l'utilise au détriment de la discipline et de l'intensité du travail. Sous ce rapport aussi, il faut lutter pour l'adoption générale de la hiérarchie socialiste des valeurs, et cette lutte doit être menée par des moyens économiques, juridiques, et aussi en agissant sur la conscience.

La nouvelle société renforce *le besoin de participer à la vie publique*. Aujourd'hui, ce n'est pas encore un phénomène général, mais, depuis quelques années, il se manifeste de plus en plus vigoureusement. La démocratie dans les coopératives agricoles s'est épanouie ; dans les usines, elle devient toujours plus efficace, et l'activité des organisations sociales est plus animée. Il est vrai que nous rencontrons encore des gens en très grand nombre qui se renferment dans la vie privée, qui restent indifférents, mais le trait neuf de notre société est indiscutablement « l'ouverture vers l'extérieur », le besoin du démocratisme et de son expansion.

Grâce à la vision marxiste-léniniste du monde et aux expériences de la société socialiste, il est devenu un trait de premier plan que les individus forment *en toute conscience* leurs vues, leur comportement et leur mode de vie. La révolution scientifico-technique et la lutte idéologique ont abouti à des conquêtes de la pensée scientifique, à l'effacement des philosophies irrationalistes, des religions. Parmi ceux qui réfléchissent, il n'y a personne en Hongrie qui verrait la manifestation de quelque force mystique dans les événements historiques des dernières décennies, qui, sans peut-être les connaître vraiment, n'aurait du moins une idée sur les facteurs économiques, sociaux, politiques réels qui déterminent les événements. La primauté du développement économique, le principe de la lutte des classes, la différence fondamentale entre le capitalisme et le socialisme, et nous pourrions encore continuer à énumérer les critères du matérialisme historique, se sont organiquement intégrés dans la conscience quotidienne.

De nos jours, la présence des éléments énumérés de la conscience sociale socialiste s'observe en premier lieu dans le mouvement des brigades socialistes, mais ils se manifestent aussi parmi les masses plus larges, même si ce n'est pas toujours en même temps et avec la même force, et s'ils n'agissent pas sur toutes les formes de la conscience.

Nous avons mis en relief des éléments de conscience qui peuvent déterminer les idées des individus, et du côté intellectuel et du côté affectif, qui peuvent s'intégrer dans la manière habituelle de penser, et devenir ainsi un facteur décisif pour diriger la pratique sociale, pour former le comportement et le mode de vie des individus. Ces éléments ne se manifestent pas toujours dans un système complet, ils ne peuvent pas avoir une action aussi automatique que l'ancienne conscience quotidienne. Leur présence est la plus évidente dans la conscience politique, mais ils agissent déjà, même si ce n'est pas dans la même mesure, sur la conscience morale aussi. Dans d'autres formes de la conscience, ils se font valoir plus faiblement et par plusieurs transpositions. Tout cela indique que les différentes formes de la conscience n'évoluent pas dans la même mesure et que les rapports entre la conscience quotidienne et la conscience théorique se manifestent d'une manière extrêmement complexe.

La conscience quotidienne est influencée directement par la réalité sociale que les individus rencontrent dans leur vie quotidienne. Le développement économique de la société socialiste, l'augmentation de la production, l'élévation du niveau de vie sont tous des facteurs nécessaires à ce que l'individu se sente bien dans cette société, qu'il voie des perspectives devant lui. Dans le marxisme, la primauté attribuée à l'économie n'a jamais signifié que, du point de vue de l'évolution de la société entière, les facteurs de conscience n'ont pas une importance bien grande. Protestant contre les simplifications, vers la fin de sa vie Engels soulignait que « le développement politique, juridique, philosophique, religieux, littéraire, artistique, etc. ont pour fondement le développement économique. Néanmoins, tous s'entre-influencent et influent en même temps sur la base économique. Ce n'est donc point la situation économique qui constitue la seule cause active, tout le reste n'étant qu'effet passif. »¹⁰

Dans une société socialiste évoluée, il faut se servir des acquis de trois révolutions et les développer : ceux de la révolution *sociale*, ceux de la révolution *scientifico-technique* et — non pas en dernier lieu — ceux de la révolution *culturelle*.

Ici, nous voudrions nous référer avant tout à l'importance de cette dernière, en mettant au premier plan le renforcement du caractère socialiste de la conscience quotidienne. Utiliser à fond toutes les possibilités ouvertes par la révolution culturelle est une exigence posée par la plus grande complexité de la formation des individus, et aussi par une situation politique-idéologique plus compliquée. Dans l'atmosphère d'une concorde politique, l'influence idéale de la culture, de la science, de la littérature et des arts peut se faire valoir d'une manière plus compliquée, moins directement, avec plus de nuances. Mais en même temps, cette société a besoin de l'action idéale des différentes objectivations, précisément à cause de son influence sur la formation de la conscience quotidienne.

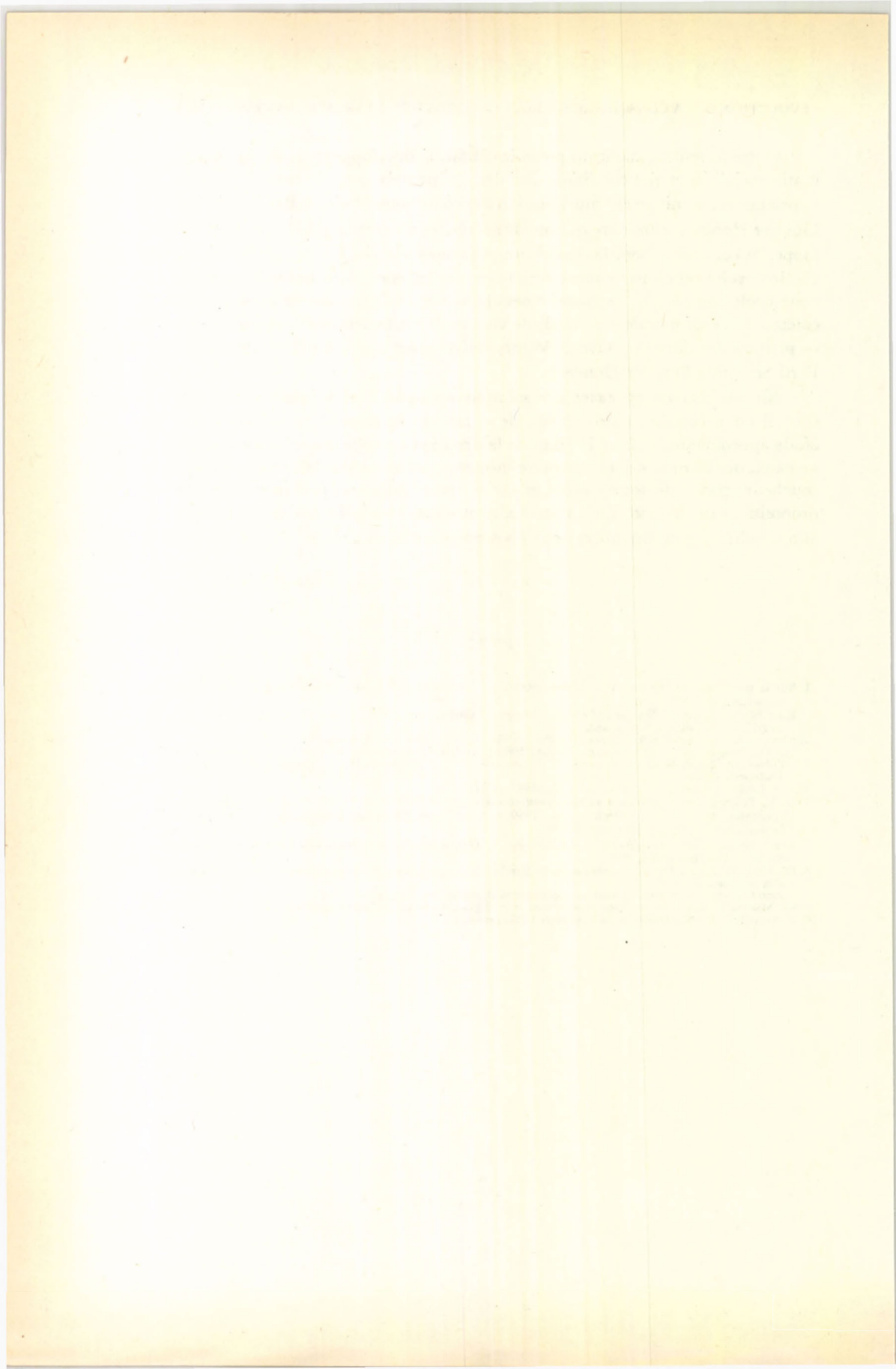
Outre le renforcement du pouvoir d'État, le développement de la démocratie socialiste et des conditions sociales, les progrès dans le travail pour la croissance économique et l'amélioration des conditions de vie, le Parti Socialiste Ouvrier Hongrois considère qu'une de ses tâches de grande portée est de développer la conscience sociale, la culture et le mode de vie. « Une des questions-clé de l'évolution de toute notre société et une des conditions indispensables de cette évolution est que les consciences changent plus rapidement et plus radicalement que la morale et le mode de vie socialistes deviennent prédominants » — peut-on lire dans la nouvelle déclaration de programme du XI^e Congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois.

Afin de pouvoir apporter une solution adéquate à cette importante question, il est nécessaire, entre autres, de soumettre la conscience sociale à une étude approfondie, de faire le bilan de la situation actuelle du point de vue des niveaux, des formes, des éléments de la conscience dans les différents groupes, couches et classes de notre société, et sur la base d'études scientifiques, faire des propositions sur le fond, sur les méthodes et les moyens qui doivent être utilisés afin d'influencer la formation de la conscience sociale.

BÉLA KÖPECZI

NOTES

1. Sur la conscience sociale voir : A. I. Anichtchenko : *Strouktoura obchtchestvennogo soznania* [Structure de la conscience sociale]. Moscou, 1973.
2. Karl Marx : (Œuvres I, *Critique de l'économie politique* (Avant-propos). Bibliothèque de la Pléiade, NRF, pp. 272-73. 1963. Éditions Gallimard.
3. Marx — Engels : *Le Manifeste Communiste*. Paris, 1906. E. Cornély et C^{ie}, Éditeurs. 50.
4. Sur l'idéologie : E. Hahn : *Ideologie*. Berlin, 1969 ; J. Wiatr : *Az ideológia alkonya ?* [Le Crépuscule de l'idéologie ?]. Éd. Kossuth, Budapest, 1969 ; Sándor Pál : *Az ideológiáról* [Sur l'idéologie]. Éd. Gondolat, Budapest, 1972.
5. V. I. Lénine : *Que faire ?* Éd. Sociales. Paris, 1947, p. 41.
6. G. V. Plekhanov : *K voprossou o razvitií monističeskogo vzgliada na istoriou* [Questions de l'évolution de la conception moniste de l'histoire]. Moscou, 1949 ; B. F. Porchnev : *Sotsialnaya psikhologuiya i istoriya* [Psychologie sociale et histoire]. Moscou, 1966.
7. Aczél, György : *Culture et démocratie socialiste (Sur la politique culturelle hongroise)*. Éd. Corvina — Éditions Sociales, Budapest-Paris, 1971.
8. Cf. Ajtai, Miklós : « Quelques questions actuelles de la politique hongroise en matière de sciences ». *Nouvelles Études Hongroises*, 1971.
Aczél György : « Sciences sociales et politique ». *Nouvelles Études Hongroises*, 1971.
9. Cf. Miklós, Imre : « Les relations entre l'État et les Églises ». *Nouvelles Études Hongroises*, 1974.
10. Lettre d'Engels à Starkenburg, du 25 janvier 1894. Londres.



Trente années de littérature et d'art

Trois décennies de la nouvelle littérature

UNE ÉPOQUE DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

De 1945 à nos jours, le caractère de la littérature hongroise est déterminé par un fait historique, à savoir l'immense tournant des époques et des destins auquel elle a participé. On ne peut désigner autrement la littérature de ces trois décennies qu'en la nommant *littérature de l'époque socialiste*, de cette époque où des ruines d'une Hongrie arriérée, bloquée dans un capitalisme teinté de féodalisme, a émergé un pays édifiant le socialisme, transformant radicalement l'ordre économique et social, la vie quotidienne et les activités intellectuelles, les goûts et les mentalités. Cette péripétie historique s'exprime non seulement dans le fait de la Libération, mais aussi dans *la continuité historique du changement d'époque*, fait qui seul peut s'ériger en principe fondamental pour toute approche de *l'histoire littéraire*. Cette donnée historique n'a pas seulement formé un cadre social général, elle a pénétré dans l'organisme de la littérature, elle en a modelé le climat intellectuel, le système d'esthétique et d'idéaux. L'opinion littéraire la plus large n'a pas cessé d'en sentir la présence, et de plus, cette situation historique absolument neuve est devenue un point de repère constant même pour le travail créateur individuel. Les littérateurs de diverses appartenances idéologiques devaient tenir compte, même si ce n'était pas toujours avec la même rigueur, de cette ambiance sociale transformée, aussi l'analyse *critique* des œuvres de l'époque ne peut-elle se passer de l'examen de ces impulsions venues du dehors.

LES ANNÉES DE PRÉPARATION

Le tournant historique de 1945 a provoqué dans la littérature un élan encourageant, un grand désir d'agir. Un vaste horizon intellectuel, une coexistence féconde de différents styles et tendances, de vifs échanges d'idées, des périodiques littéraires fort variés, l'apparition d'œuvres de grande valeur, voilà les vraies caractéristiques de cette période. Elle promet un libre épanouissement aux acquis des années vingt et trente, ainsi qu'à leur synthèse, et elle ouvrit également la voie, avec la génération des aînés, à celle des jeunes. Ce qui est le plus frappant, c'est de voir l'engagement et le besoin de représenter la réalité, adaptés aux nouvelles normes, se manifester *en même temps* que les différentes tendances stylistiques, et ce avant tout dans la poésie, la prose et, avec

moins de succès, dans la dramaturgie. Bien des signes indiquaient que, parallèlement aux transformations sociales, la littérature pourrait, elle aussi, harmoniser les intérêts nationaux, sociaux et humains, que le tournant sur le plan de l'histoire universelle affranchirait la littérature hongroise de complexes et servitudes imposés par tant de décennies. Une fois libérée de ces liens, elle pourrait s'attaquer à des tâches dont elle était consciente auparavant aussi, mais que d'autres tâches plus urgentes l'avaient forcée à remettre à plus tard. Maintenant, l'occasion s'offrait d'épanouir sainement des intentions et de mettre en œuvre des données en présence.

Pour compléter le tableau de cette période, il faut noter que les débats étaient concentrés autour de trois questions : ils tendaient à élucider le rapport entre société et littérature, la responsabilité de l'écrivain et la sphère de validité individuelle et collective de la représentation, en bref le problème du *réalisme*. On exprimait le besoin pressant en œuvres qui, tout en se mettant au pas avec l'actualité européenne, approfondissaient *la connaissance de soi, de la nation et de l'individu*. Enfin, on se prononçait pour le *pluralisme des styles et des formes* et affirmait l'égalité d'authenticité pour d'autres méthodes que le réalisme également. Ces années ont vu se dessiner les contours d'une politique littéraire de front populaire, d'une alliance non seulement entre les tendances stylistiques, mais aussi entre les tendances idéelles, fondée sur ce que György Lukács a formulé comme suit : « Une affirmation inconditionnelle de la nouvelle démocratie, sous quelque forme qu'elle s'exprime, quelque critique qu'elle soit à propos de certains phénomènes : voilà la base subjective de l'unité de la littérature hongroise que nous voulons atteindre. »

Ces quatre années ont apporté une richesse exceptionnelle à la poésie lyrique. Les poètes ont retrouvé leur chez-soi ; c'est un nouveau thème que l'on découvre non seulement dans la sérénité du coloris, mais qui s'exprime aussi dans une attitude poétique modifiée ou en train de se rénover, car son assimilation au monde a affranchi dans le poète de nouvelles profondeurs, a préparé l'adaptation d'un nouveau ton lyrique. Avec la libération du pays s'est déroulée une libération d'écrivain et de poète, c'est l'époque d'une petite révolution dans l'histoire de la poésie lyrique hongroise. Cinq générations, des tendances les plus diverses vivaient et travaillaient côte à côte, de Milán Füst à Ferenc Juhász. Entre elles éclatèrent souvent des discussions ardentes mais, en se situant selon leurs différents engagements, elles trouvaient leur place, leur vocation et aussi de l'estime dans l'organisme sain de la littérature. Cette poésie a fait naître à juste titre des exigences élevées envers son épanouissement, son enrichissement ; tout y était réuni, les acquis déjà en présence et les nouvelles possibilités toujours renouvelées. Dans cette poésie coexistaient le monde quotidien avec sa gaieté, le rythme de son travail, son optimisme devant l'avenir, la responsabilité d'un examen de conscience nationale, et une pensée philosophique qui s'attaquait aux problèmes suprêmes du destin de l'homme. Tout cela sans se contredire, mais en se complétant. Lajos Kassák et József Fodor, Lőrinc Szabó et Gyula Illyés, István Sinka et Ferenc Jankovich, István Vas et Sándor Weöres, Zoltán Jékely et György Rónay, Ágnes Nemes Nagy et János Pilinszky, György Somlyó et Sándor Rákos, participaient au renouveau de la poésie

en tant que membres d'un chœur à plusieurs voix. Et parmi eux s'élevèrent les voix des jeunes, Ferenc Juhász et László Nagy, István Kormos et András Fodor, avec un naturel sûr de soi.

Si nous jetons un coup d'œil sur la prose de l'époque, nous découvrons la même caractéristique, à savoir que roman, nouvelle, souvenirs et documents objectifs présentent des visions du monde, des styles en variantes richement nuancées. Des œuvres exclues de la circulation ou nées en émigration firent leur entrée dans la vie littéraire, avant tout la *Phrase inachevée* de Tibor Déry, la *Rhapsodie des Carpates* de Béla Illés. László Németh acheva le meilleur de ses romans, *le Dégoût*, et écrivit *Eszter Égető* ; Gyula Illyés publia *les Huns à Paris* et *Variations sur la France*. C'est à ce moment-là que purent paraître *le Grand Cimetière* de Pál Szabó, *l'Année de la vache la plus maigre* de Kálmán Sándor (un document de l'époque), et *le Cinglé* de Józsi Jenő Tersánszky. *Le Journal tenu dans la cave* de Lajos Nagy et la *Ville bâtie sur un marécage* de József Darvas sont un avertissement, tout comme la poésie lyrique, de l'examen de conscience national devenu inéluctable. La même idée anime Kassák non seulement dans son journal intime intitulé *Petit Livre en souvenir de notre agonie*, mais aussi dans son roman écrit à l'époque et publié en 1963 sous le titre *la Fin du chemin*. Comme dans la poésie lyrique, différentes générations et des vues variées coexistent dans la prose aussi. La « troisième génération » — Emil Kolozsvári Grandpierre, György Rónay, István Örkény, László Cs. Szabó, Miklós Szentkúthy, Géza Ottlik — a connu de larges possibilités pour ses expérimentations dans le domaine du roman, de la nouvelle et de l'essai. Ceux qui débutèrent après eux — Ferenc Karinthy, Imre Sarkadi — se virent également absolument libres dans leurs orientations, dans leurs aventures les menant du surréalisme au réalisme, les chances et les risques des choix conformes à leurs inclinations étant entre leurs mains.

Le tournant historique a aussi donné un élan à la dramaturgie. Sur la scène apparurent des conflits moraux surgis du règlement de comptes avec le passé (László Németh : *Széchenyi*, Tibor Déry : *le Miroir*, Endre Illés : *les menteurs*), ou remontant aux luttes des classes (Gyula Háy : *Ruines*). Ces pièces tentèrent d'introduire dans le monde théâtral, où régnait l'esprit des affaires, la responsabilité des écrivains qui prêtait à toute la littérature sa rigueur éthique. L'apparition de ces pièces peut être considérée comme une percée importante, encore que le vrai tournant dans la vie théâtrale ne pût être provoqué que par la nationalisation.

Ces quatre années sont une prélude, l'annonce d'une nouvelle littérature à grandes possibilités. C'est un début qu'il aurait fallu poursuivre précisément à cause de ses intentions sincères de se mettre au pas de l'époque, à cause de son attachement aux idées humanistes et à la nouvelle réalité, de cette adhésion en résultat de luttes intimes. Tout était réuni pour développer ce début, la disponibilité aux expérimentations créatrices, l'ouverture des vues, la grande variété des méthodes de représentation et le milieu qui pousse à percer, les voies libres pour toutes les possibilités. C'est ce qui était clos, atrophié par le tournant de 1949 qui, pour quelques années, a imposé, comme norme obligatoire, une seule méthode littéraire.

LA PREMIERE PHASE DU RÉALISME SOCIALISTE

En 1949, un *tournant brusque* s'est déroulé, et dans la société et dans la littérature. Il est indiscutable que les années qui suivirent la Libération promurent un vrai besoin général d'un réalisme qui reproduise l'époque, qui soit pénétré d'un sentiment de responsabilité devant la nation, devant le peuple. Cette exigence était formulée non seulement par György Lukács et par József Révai, et pratiquement « de l'extérieur », mais elle était admise par une partie considérable des écrivains en tant que forme adéquate à l'époque. Le grand tournant que tous ont vécu, la chute historique de 1944, la fin de la guerre, les débuts de la démocratie en 1945, la réforme agraire, cette réparation apportée par la fin d'un procès historique séculaire, la participation active de centaines de milliers d'hommes, jadis muets, aux institutions de l'auto-administration, tout cela réclamait du réalisme pour être perpétué. La littérature ne voulait pas être un témoin oculaire distingué, mais un participant actif à son époque, aussi les réactions à la vision de György Lukács qui évoquait les exemples du réalisme classique furent-elles très sensibles.

Le tournant littéraire de 1949, qui répéta le tournant politique, ne donna pas la préférence à cette représentation de l'époque née d'un élan sincère, tout en l'estimant peut-être ; il la tolérait plutôt, il préférait la manière déformée du réalisme socialiste qui, dans l'interprétation dogmatique, avait perdu et son attrait théorique et sa vérité artistique. Des mesures administratives faisaient obstacle à différentes aspirations esthétiques, littéraires, à une sincère connaissance de soi, et le « réalisme socialiste » était représenté uniquement par une poésie où régnait la grisaille propagandiste, par une littérature où la représentation directe de la vie, dans la manière traditionnelle, s'adaptait à des schémas idéologiques, par des pièces de théâtre politiques-thématiques, avec des conflits de classes exacerbés.

Si nous avons mis des guillemets, c'est que la direction culturelle ne voulait évidemment pas aboutir à une mauvaise littérature schématique. Mais, malgré des intentions relativement bonnes, le système dogmatique des desiderata enfanta une littérature dont la majorité n'était que grisaille, et d'où la vie était absente. Le réalisme socialiste, son modèle désiré, ne pouvait se réaliser que dans des vœux théoriques, et dans quelques œuvres opposées d'une façon ou d'une autre au système des règles. Gyula Illyés ne cessa pas, à cette époque non plus, de représenter sans faille la largeur d'idées et la poésie nationale colorée de concrétisme ; Zoltán Zelk et László Benjámín servirent dans leur poésie l'engagement politique, exprimèrent l'enthousiasme de l'époque, laissant à la prospérité un document du beau avec toutes ses exagérations. La même épreuve attendait les poètes du gros de la troupe, composé de deux tendances (Gábor Devecseri, Lajos Kónya, Péter Kuczka, Sándor Rákos, György Somlyó, Lajos Tamási) ; ceux-ci devaient couvrir dans leur poésie les contradictions nées des conflits entre idéal et réalité, et ensuite vivre ces contradictions dans des crises qui surgissaient comme des explosions. De ces dilemmes, une des issues, plutôt provisoire, leur était offerte par la traduction littéraire, par l'essai ou par des thèmes abstraits. Ils n'arrivèrent à la vraie reconversion poétique que plus tard,

dans les années soixante. A côté d'eux, ce sont plutôt les jeunes, Ferenc Juhász, László Nagy, István Simon, András Fodor, qui sauvegardaient avec fidélité leur univers vécu au foyer, qui pouvaient créer l'harmonie entre les besoins de l'époque et l'aspiration du poète ; encore que le prix en fut un attachement rigoureux aux traditions de la poésie lyrique réaliste.

La situation des prosateurs n'était pas moins difficile. Les aînés, disposant d'une grande expérience vitale et d'un arrière-fond inattaquable constitué par leur œuvre, convertirent en œuvres de valeur durable l'ordre reçu de la vie de représenter l'époque. *La Réponse* de Tibor Déry, *l'Épreuve* de Péter Veres, *les Moulins de Dieu* de Pál Szabó, *le Berceau et le Hibou* d'Áron Tamási sont des œuvres qui font exception dans la nouvelle période littéraire. Elles le sont aussi parce qu'elles furent conçues au cours de la période précédente ; elles perpétuent avec un pathétique sincère et une méthode réaliste les forces populaires qui triomphent enfin dans l'histoire. Certaines de ces œuvres sont pourtant marquées par une brusque reversion. *La Réponse* porte les traces de la lutte surgie de la tension entre le caractère inconditionnel de l'engagement et la sauvegarde de la souveraineté. On peut dire à peu près la même chose à propos du roman d'Emil Grandpierre *En balance*. Les générations plus jeunes étaient aux prises avec d'autres soucis. Une lourde responsabilité pesait sur elles, car la cause de la littérature se rangeait parmi les questions politiques les plus importantes. Leurs membres brûlaient d'un sincère désir d'aider ; pour eux, la parole écrite devait être un acte social, voire un acte d'agitateur qui veut « secouer » et éduquer. D'un autre côté, ils étaient liés par l'idéal dogmatique de la littérature, et cela aboutit à une sorte d'autocensure, érigée en vertu d'autocritique, conformément aux duperies illusionnistes caractéristiques de l'époque. Sous ce poids double, ce n'est que rarement que pouvait naître un roman authentique, l'unique issue s'offrait pour ainsi dire dans l'attachement à tout ce qui était vécu et aux traditions littéraires (Imre Sarkadi : *Le chemin de János Gál*). Cette époque fut marquée non seulement par des clichés littéraires, mais aussi par une déformation de l'idée du roman. György Lukács argumentait en vain, dans son esthétique, pour une représentation intensive et non extensive ; dans la pratique, c'était quand même cette dernière qui régnait. L'idéal était atteint si la société était représentée, dans le temps et dans l'espace, avec maint détail, si son action comportait beaucoup de mouvements et de personnages. C'était le grand roman, en plusieurs volumes, commençant par une critique sévère du passé pour avancer vers le présent. Plusieurs cycles parurent au début des années cinquante sous l'égide de cet idéal. Qu'il s'agisse d'œuvres inachevées ou non, de romans bien réussis ou pas, ils gonflaient les cadres d'une forme possible du roman, de celui qui se propose de tracer le tableau de toute une époque. Dans le flot excessif des détails, tout ce qui, de tout temps, a fait vivre le genre romanesque, la narration, créatrice d'univers, s'essouffait ou dépérit.

Dans l'autobiographie ou dans le roman autobiographique, par contre, elle reprit vie précisément à cette époque. Ce fait n'est pas paradoxal, car il découle de la pression des circonstances que l'autobiographie, dans les livres de Lajos Nagy, Aurél Bernáth, Pál Szabó, avec ses faits pris à la vie vraiment vécue, ait pu concourir aux entreprises gigantesques. C'est le théâtre qui souffrit

le plus de cette brusque reconversion. Après le tournant, il atteignit son point le plus bas où les intentions les plus sérieuses devinrent comiques à cause des thèses criardes, de la propagande grossière ou d'une combativité et d'une jovialité fausses et déclarées socialistes. Deux pièces de Gyula Illyés sur la lutte pour l'indépendance de 1848, quelques pièces de Miklós Hubay et d'Ernő Urbán, le *Galilée* de László Németh, créèrent un nouvel étalon, mais le véritable renouveau du théâtre devait attendre la fin des années cinquante.

Ce ne sont pas ces œuvres-là qui nous donnent une idée de l'esprit schématique et dogmatique du début des années cinquante, mais la production littéraire moyenne, les erreurs grandioses des discussions centralisées, le bas niveau de la critique, les frustes programmes des maisons d'édition, la grisaille qui régnait dans les périodiques. La littérature moyenne voulait refléter la réalité avec un réalisme qui, dans un esprit de lutte des classes artificiellement exacerbée, identifiait des faits en présence avec les désirs. Les forums de la vie littéraire institutionnalisée demandaient des comptes pour la minimisation de ce qui était désirable, qui devait être atteint, et pour la prédominance du tableau réaliste du milieu actuel qu'ils stigmatisaient du nom de « naturalisme ». La littérature devait, aurait dû servir l'avancement accéléré de la société, montrer comme accompli et largement répandu ce qui n'était que projeté ou exceptionnel. Enfin, la résistance de la réalité fit échouer le schématisme ; une fois démasquée la véritable nature du culte de la personnalité, les règles dogmatiques tombèrent elles aussi en poussière.

Ces années ont dérouté l'évolution saine et organique et, face à la littérature déclarée socialiste-réaliste, la continuité fut assurée par les œuvres de caractère personnel. Bien du temps devait passer pour que la littérature, traversant des crises et des débats, gênée par le bruit soulevé du côté des marxistes néophytes convertis en opposition néophyte, pût retrouver son propre terrain. Il fallait disperser les illusions trompeuses de l'évolution rapide et fixer les faits réels, souvent sombres et sans perspective, de la vie réelle. La littérature d'autocritique, la littérature « des signes » et la « poésie de crise » n'étaient que des premiers pas vers la purification. Les profondeurs les plus cachées furent révélées dans le recueil d'Illyés *Poignées de main*, par la « modernité surannée », toute d'équilibre et de référence à des beautés poétiques d'István Vas, la poésie désillusionnée de Zoltán Zelk et de László Benjámín, l'univers lyrique assombri de Ferenc Juhász et de László Nagy, le ton étouffé d'Imre Csanádi, par les verveux et l'impétuosité du débutant qu'était alors Sándor Csoóri. Dans la prose, Tibor Déry, Pál Szabó, Áron Tamási, Péter Veres, István Örkény, Ferenc Karinthy, Ernő Urbán, Imre Sarkadi, Tibor Cseres, Miklós Vidor, Boris Palotai, Tamás Bárány tentèrent de confronter la littérature et le lecteur à la situation réelle de la collectivité et de la morale. Le changement s'exprima aussi dans l'apparition de la deuxième génération de prosateurs depuis la Libération. Les auteurs de l'anthologie *Devenir homme* (István Csurka, Erzsébet Galgóczi, László Kamondy Tóth, György Moldova, Ferenc Sánta, István Szabó) débutèrent avec un immense avantage : ils n'étaient pas touchés par le schématisme. Ils apportaient de l'air frais et, tout affranchis, racontaient les expériences de leur milieu, évitant soigneusement les schémas politiques ; les vrais thèmes s'ouvraient

devant eux. Exprimer les intérêts de la collectivité, du peuple, tel était leur idéal, qu'ils servaient avec un naturel spontané qui n'avait rien de commun avec une détermination idéologique faussement interprétée. C'est sur le même ton qu'ils communiquèrent leurs découvertes enveloppées dans des sujets villageois ou urbains. Ces voix-là avaient leur couverture d'or dans la réalité, ces écrits étaient dès le début d'une authenticité indiscutable. Ce qui caractérise encore cette génération, c'est que les auteurs ne se bloquèrent pas dans les thèmes et le style, si bien accueillis, de leur début, ils avaient le don de se développer, d'enrichir leur vision, d'assimiler, après la nouvelle, d'autres genres aussi.

Un signe très sensible du dégageant fut l'apparition, les unes après les autres au milieu des années cinquante, d'œuvres complètes ou de nouvelles œuvres d'écrivains qui se taisaient, ou que l'on avait forcés à se taire (Lajos Kaszák, Milán Füst, József Lengyel, Lőrinc Szabó, József Fodor, László Németh, János Kodolányi, Áron Tamási, Sándor Weöres, Ferenc Jankovich). D'un seul coup, la vie littéraire se transforma intérieurement, et au lieu de l'étroit front d'unité des écrivains, qui avait eu des résultats si contestables, toute la littérature se mit en branle, et ainsi les bases furent créées pour un dégageant complet où purent naître des œuvres de valeur.

VERS L'ÉPANOUISSEMENT D'UNE LITTÉRATURE SOCIALISTE MODERNE

A partir de la fin des années cinquante, dans les années soixante et soixante-dix, les générations des aînés et des jeunes, les différents groupements d'écrivains, purent travailler dans de meilleures conditions intellectuelles et dans une ambiance politique de plus en plus large dans le domaine de l'édition. Les conditions étaient réunies dans cette situation pour l'établissement d'une hiérarchie réelle des valeurs, dont les contours se dessinaient déjà à la fin de cette décennie et qui, la sélection saine aidant, se fixaient dans leurs grandes lignes.

On décèle dans les manifestations de ces années les marques de la continuité, les idées socialistes sauvegardées, mais on remarque au moins autant de motifs de rupture, du commencement de quelque chose de nouveau. Dans la littérature, la vision du monde devint plus moderne, la sensibilité devant les problèmes plus vive ; la conscience du rôle à jouer s'était transformée, de nouveaux styles et de nouvelles formes esthétiques s'étaient instaurés, le monde clos s'ouvrit pour recevoir les impulsions de la littérature mondiale, et dans tous les genres, le besoin de se tenir à l'heure de l'actualité européenne se renforça. En même temps, loin de s'affaiblir, l'intention de refléter le présent et le passé récent de la réalité hongroise et les soucis sociaux et individuels qui caractérisent notre époque s'approfondissait. Les meilleurs aspiraient à réaliser dans leurs œuvres l'harmonie entre les intérêts locaux particuliers et les intérêts communs généraux, et cet idéal communément adopté, et transmis en premier lieu par l'exemple du compositeur Béla Bartók et du poète Attila József, donna de nouvelles orientations, non seulement à la poésie, mais aussi à la prose et à la dramaturgie.

La littérature de ces quinze années fut influencée, sur un plan le plus généré-

ral, par le fait qu'à cette époque, après la consolidation qui suivit 1956, le rythme des mutations sociales s'était accéléré, l'urbanisation avait pris un grand élan et le mode de vie avait commencé à se transformer, non seulement dans les villes, mais aussi dans les villages, auparavant isolés du monde. La réforme de la gestion économique, introduite en 1968, n'agissait pas seulement sur la production et sur les secteurs adjoints ; ses conséquences avaient des répercussions dans des sphères bien plus vastes. Des questions sociales, culturelles, éthiques toutes neuves se posèrent, des phénomènes ambivalents émergèrent, touchant non seulement la conscience sociale, mais pénétrant aussi le monde de la littérature.

La profondeur de ces mutations et la mesure dans laquelle elles débordaient les méthodes sociologiques se révélèrent d'une manière frappante dans le reformulation du rôle conscient de l'écrivain, et dans la transformation profonde de sa situation sociale. A la fin des années quarante, au début des années cinquante, la révolution sociale, engagée par la Libération, fut accompagnée d'une révolution culturelle ; dans tout le domaine de l'instruction, de la culture des masses, de la vie culturelle, de nouvelles structures furent mises en place. L'importance du livre, de la lecture augmenta incroyablement, et la popularité de la littérature fut sans commune mesure. La littérature acquit une importance extraordinaire, sa place se trouva privilégiée non seulement dans le domaine des arts, mais, devant tout, elle devint le centre de la culture. Un état relativement arriéré des structures sociales avait sa part dans l'intérêt général qu'un débat sur un roman ou un recueil de poésies suscita, et cet intérêt fut certainement attisé par les manipulations de la direction politique volontariste ; il n'en était pas moins certain que le nouveau public attendait et exigeait avec une sincère confiance des œuvres littéraires, aussi en tant que messages sur sa propre révolution sociale, qui fassent apparaître le visage d'un peuple avide de s'élever. Peu à peu, au cours de ces quinze ans, la révolution scientifico-technique se joignit aux deux autres révolutions, les sciences sociales prirent des forces et, ce qui toucha les plus larges milieux de la population, la télévision devint un article de consommation culturelle pour les masses. Alors qu'on comptait 100 000 téléviseurs en 1960, on en dénombre aujourd'hui 2 250 000. Dans cette situation nouvelle, la littérature ne pouvait plus garder la place centrale et privilégiée dont elle jouissait auparavant avec une dignité que rien ne troublait.

Longtemps, il sembla que la littérature hongroise ignorait le problème des jeunes et des aînés, de la succession des générations, et que cette distinction n'était plus en vigueur, toute la vie intellectuelle étant absorbée par des soucis autrement importants. C'est vers le milieu des années soixante que ce tableau changea et que revint à la surface le problème des générations, comme chapitre à part des mutations sociales, des luttes idéologiques et des expérimentations artistiques. Une tension surgit entre les jeunes, les nouvelles générations, et les écrivains déjà arrivés. Cela se manifesta avant tout dans l'« explosion démographique » de la littérature. De Noël 1968 au milieu de 1972, environ soixante-dix jeunes débutèrent, poètes et prosateurs en proportion égale, et de nos jours, la centaine est déjà bien dépassée par les jeunes d'une trentaine d'années qui ont fait leur apparition depuis la fin des années soixante. Ils furent présentés par plusieurs anthologies éditées dans la capitale, dans les universités ou les départe-

ments, leur Almanach fut lancé sous le titre *Mozgó Világ* (Monde en mouvement) et a récemment été transformé en périodique. Les hebdomadaires pour la jeunesse ne cessent de publier les uns après les autres les œuvres de jeunes auteurs. Aujourd'hui, un tiers ou un quart des écrits publiés dans les périodiques centraux sont l'œuvre de jeunes. Leur apparition en masse à elle seule devait être remarquée, et de plus, ces jeunes parlaient d'un ton neuf et insistaient avec une grande assurance sur leur particularisme de génération. Ils n'avaient pas vécu la guerre, leur enfance s'était déroulée pendant les années du culte de la personnalité, ils étaient adolescents en 1956, et après ces années tumultueuses, lorsque, adultes, ils firent leur entrée dans la collectivité, c'est le calme et l'ordre stable de la consolidation qui les y accueillit. Il est compréhensible qu'entre cette nouvelle génération et les aînés, une tension ait surgi, aussi parce que pendant un temps, les jeunes ont eu des difficultés à publier, et encore davantage parce que leur nouvelle sensibilité, leur ton révolté, la crudité de leur franc-parler et leur enjouement ont été accueillis au début avec soupçon. Parlaient-ils de phénomènes sociaux : leur ton était surchauffé d'une critique passionnée ; tentaient-ils des expérimentations sur la forme : ils se libéraient de l'autorité de leurs prédécesseurs et du système des traditions littéraires nationales. Certaines œuvres typiques de cette génération sont marquées par un style particulier, non conformiste, teinté parfois de passions d'extrême-gauche, et sont en général dirigées contre l'univers clos et stable des adultes. Le non-conformisme se manifesta de deux manières : dans la description d'une opposition ouverte à l'univers des adultes, plus souvent sous la forme de la reproduction d'une situation à l'écart, des rites « du monde à part » (musique légère, mode, voyage, flânerie, systèmes de signes des groupes marginaux). La tension autour des jeunes se fit surtout sentir au début, quand ils demandèrent la parole et voulaient avoir leur place ; aujourd'hui, ils en sont déjà à leur deuxième, troisième ou quatrième volume, ils participent à la vie littéraire, leur souci n'est plus de percer, mais de se garder un public, ce qui ne peut être assuré que pour des œuvres valables.

A partir du début des années soixante, le domaine esthétique connut à son tour des changements frappants. Dans la poésie, les formes d'expression traditionnelles restèrent longtemps courantes ; ce style objectif, descriptif, communiquant les choses vécues et qui s'était formé dans la période successive à l'avant-garde, dans les années trente. Ce style était un retour aux formes achevées, rigoureuses, qui imposèrent au poème un contenu narrable, une crédibilité concrète, un sens logique. Cette ligne traditionnelle de la poésie se rattachait au monde perceptible, et ses images étaient prises au plan de la perception directe. Les racines du changement remontent au milieu des années cinquante, années où seuls quelques-uns surent reconnaître l'actualité de ces expérimentations. Des années devaient s'écouler avant que cette avant-garde peu nombreuse pût devenir une cohorte plus dense. La percée vers la vision moderne date des années soixante, et la nouvelle expression gagna des partisans dans des milieux de plus en plus larges. La poésie s'adapta au langage de la poésie lyrique mondiale sans en devenir une imitation et sans renoncer d'une manière voyante et dangereuse aux particularités précieuses de son propre caractère. L'un des traits déterminants de cette adaptation est la réinterprétation du rôle que joue le

langage poétique. Les poètes ne se contentent plus de mettre en forme tout ce qu'ils ont vécu ; pour eux l'œuvre poétique est un moyen de la connaissance, la création est un voyage d'exploration dans n'importe quelle région des sentiments complexes, ou bien pour transposer dans le langage, d'une authenticité personnelle, les domaines découverts par la science, mais aussi pour élever jusqu'au mythe les choses élémentaires de la vie, dégager les paradoxes de la raison et prendre possession de la transcendance. C'est là un phénomène général dans la poésie lyrique de nos jours, dont la conséquence est que la poésie emploie un langage plus abstrait, le « sens » cédant la place à la « suggestion » ; dans les poèmes, on utilise les moyens de l'abstraction, la création des images va jusqu'à la hardiesse, la logique s'écarte de la pratique accoutumée quotidienne, la force suggestive du morcellement, de l'ellipse, des pauses ou des associations inattendues y est bien connue. Cette transformation intérieure de la poésie n'est liée à aucun groupe et à aucune génération ; elle a mis en mouvement toute la poésie lyrique, aussi bien chez les aînés que chez les jeunes débutants.

La poésie « existentielle » a acquis au cours de ces années un rôle et un poids très marqués. Dans cette tendance, ce ne sont pas la situation, les luttes et les soucis de la collectivité qui occupent le poète, mais les questions plus générales de l'existence humaine. Le thème, c'est la place que l'homme occupe dans l'univers, c'est l'existence même, les situations élémentaires de la vie, la confrontation de la vie et de la mort. Autrement dit, le poète vit en premier lieu non pas l'état de l'homme « social », mais celui de l'homme « naturel », et l'existence sociale est moins présente dans ce type de poésie à travers ses problèmes historiques qu'à travers ses problèmes ontologiques. À côté de la poésie « existentielle », un rôle important incombait dès lors à une tendance lyrique où le poète n'aspire pas à exprimer ses profondes impressions intimes ou à formuler des thèses de valeur générale, mais cherchait à donner une forme à son moral général. Il y communiquait son état d'âme, ses humeurs, ses pressentiments, sans avoir recours à des objectivations concrètes, mais en utilisant les associations libres d'un surréalisme déjà ordonné. Cette tendance a des affinités, dans une de ses variantes, avec la poésie moderne occidentale, l'autre variante étant spécifiquement hongroise ; il s'agit du type désigné par László Németh comme « modèle Bartók », dans lequel les moyens expressifs modernes et les traditions populaires s'allient à des motifs folkloriques. Cette mutation intime de la poésie lyrique apporta aussi des modifications dans les genres dont les frontières anciennes s'effacèrent. Les grandes compositions apparurent, le besoin de synthèse, de bilans, fit surgir de nouvelles versions des grands poèmes, de l'oratorio, des poèmes en prose, de l'épopée poétique.

Dans les années soixante, écrivains et historiens de la littérature redécouvrirent l'avant-garde. Ce renouveau fut aussi alimenté par le chef de file de l'avant-garde hongroise, Lajos Kassák (1887-1967), qui, malgré son grand âge, travailla inlassablement avec un élan plein de fougue. Ses recueils rétrospectifs et ses nouveaux volumes ont montré dans son œuvre toutes les recherches formelles de la poésie moderne poursuivies pendant des décennies, à partir de l'expressionnisme jusqu'à l'utilisation classicisante des acquis stylistiques de l'avant-garde. Kassák considérait toujours cette dernière comme une méthode pour découvrir

l'essentiel, et la rigueur éthique avec laquelle il représentait ses principes esthétiques, conjuguée avec une souplesse créatrice toujours prête à se renouveler, exercèrent un effet libérateur. Il représenta un modèle possible de la révolution artistique au cours de ces années particulièrement sensibles à toute innovation.

« Je crois que la poésie qui, à mon sens, appartient non seulement à l'avenir, mais aussi à tous les continents, prendra son nouvel envol avec les ailes de la liberté et de la responsabilité, qui sont de côtés opposés et pourtant le mieux assorties » — dit Gyula Illyés (né en 1902) dans sa déclaration à « Preuves ». Liberté dans les formes d'expression, dans l'utilisation locale des acquis qui peuvent être tenus pour internationaux, responsabilité devant la cause des hommes, de l'humanité, et défi au désespoir, voilà comment on pourrait faire l'approche de Gyula Illyés, si on peut caractériser en une seule phrase toute une *ars poetica*. Sa poésie se nourrit des circuits communautaires des profondeurs, ses poèmes se rattachent à des objets de valeur populaire-communautaire, rappelant le souvenir de la ferme où leur auteur a vu le jour. Rester fidèle à cet univers, sentir les soucis des hommes qui travaillent de leurs mains, exprimer les soucis de la nation mais aussi de l'humanité, dénoncer les maux pour pouvoir y porter remède — voilà les idées maîtresses de sa poésie. Il connaît profondément la poésie mondiale, bien entendu la poésie française mieux que les autres, puisqu'il a passé les années décisives de son évolution poétique à Paris, parmi les surréalistes. Il est un poète de la communauté, mais non pas « à la romantique ». C'est un des esprits les plus cultivés de notre littérature, et ses poèmes philosophiques de grande haleine, tout comme ceux où il assimile les acquis du surréalisme, exprimant la sensibilité de l'homme de notre temps qui connaît le désespoir, mais qui s'accroche toujours à l'espoir du progrès de l'humanité. Si Illyés est un poète engagé au service de la collectivité, *Sándor Weöres* (né en 1913) est celui du renouveau intérieur, de la révolution de l'âme. Il s'inspire de la philosophie orientale, de l'existentialisme, de la psychologie des profondeurs ; se détournant des principes sociaux utilitaires, il explore l'essence cachée derrière les apparences quotidiennes. Pour lui, l'existence de tous les jours n'est qu'une surface, que l'apparence négligeable des choses, et c'est au poète de plonger dans les profondeurs de sa personnalité pour découvrir l'éternel constant qui relie la personnalité accidentelle aux circuits cosmiques de l'univers. Cette philosophie explique pourquoi il cherche ses thèmes dans les temps préhistoriques, pourquoi il recrée les mythes primitifs de l'humanité. Ainsi, on comprend que Weöres essaie tout, qu'il revive pour ainsi dire d'une manière condensée dans sa poésie tout ce que l'humanité garde en mémoire dans la poésie. A côté des grands poèmes mythologiques, il étudie et traduit les poètes lyriques les plus modernes : Mallarmé, Reverdy, Eliot. Toutes les sensibilités et toutes les formes trouvent voix dans son œuvre, des plus primitives aux plus modernes, avec une imagination prodigieuse dans le langage et le rythme. Sa gamme est extraordinaire, il joue de toutes les cordes, de la philosophie jusqu'au jeu. « Mon but n'est pas de réjouir par la beauté, d'épater ceux qui ont horreur de l'insolite ; il m'est égal qu'on me comprenne ou non. Je veux autre chose ; je veux émettre un courant vivant qui ébranle l'instinct, la sensibilité, la raison, l'imagination, l'esprit, l'être tout entier ; non seulement

L'homme doit lire le poème, mais le poème doit lire aussi l'homme. Je veux que mes rayons te traversent, je veux te secouer afin que tu puisse réorganiser ton être fermé, limité, existentiel en un être ouvert, social, cosmique, infini. J'en appelle à l'homme communiste qui découvre l'inconfort de la possession, du rang, de la violence, qui, au lieu des réussites extérieures, donne toujours plus de prix à son Moi corporel et mental » — a-t-il écrit dans la préface de son recueil *Tűzkút* (Puits de flammes, 1964). Cette profession de foi entre en vigueur dans le riche flot des vers, dans les trouvailles éblouissantes que donne son talent de métamorphose. *János Pilinszky* (né en 1921) est partisan de l'engagement immobile. Il professe que « dans l'art, c'est la simplicité totale qui m'intéresse, le discours des enfants, des vieux et des morts. Je voudrais bien écrire comme si, au fond, je me taisais ». Il n'a qu'un seul thème, ses poèmes sont l'intermédiaire entre la vie et la mort, sa poésie évoque la solitude sans relâche, la destruction inéluctable, « l'enfer sans témoins ». C'est un poète religieux, le sentiment de la perte est toujours lié chez lui aux tourments de la culpabilité. Il se sent coupable à cause de l'humanité pécheresse, à cause du « scandale du siècle », le flot de sang de la Seconde Guerre mondiale. Cette idée est si profondément enracinée dans son âme que la religion ne le libère pas non plus de sa culpabilité. Même son idée de Dieu s'est adaptée à l'existence aliénée, vide, « des cieux sourds et sans pitié » l'enveloppent. Le ton de ses poèmes est proche de la vision infiniment désespérée de Beckett, seules les dernières années ont apporté chez lui quelques tons plus sereins de détente, de sentiments moins crispés.

Deux poètes, *Ferenc Juhász* (né en 1928) et *László Nagy* (né en 1925), réalisent avec le plus de succès le « modèle Bartók ». Des deux, c'est Juhász qui est le type intellectuel. Lui aussi, il puise dans les concepts et les formes de la poésie populaire, de la force élémentaire des complaintes et des ballades, mais cet univers primaire des croyances populaires n'est qu'un des motifs, une des couleurs de sa poésie. C'est qu'il est convaincu que de nos jours aussi, le poète peut créer des compositions de dimensions dantesques, qu'il peut construire la cathédrale moderne de la poésie. Une immense ambition le guide dans ses grandes compositions, dans ses poèmes épiques où il se propose d'avoir une vue de l'univers, d'inclure dans ses vers les macro-structures et les micro-structures, le cosmos infini et les êtres infiniment petits. Les phénomènes et la végétation de la nature, tant vivante qu'inanimée, sont tout aussi bien intégrés dans cet œuvre que le dessin minutieusement naturaliste des phénomènes quotidiens, que l'histoire et l'avenir, que la mythologie apocryphe et les connaissances scientifiques. La forme des œuvres de Juhász, qu'il s'agisse de grandes compositions ou de poèmes brefs, est construite sur un nombre infini de menus éléments. Les mots et concepts se suivent, pléthoriques, tout est exprimé dans des périphrases cumulées, avec utilisation de la répétition et de la gradation. Ce flot de mots est animé d'une minutie naturaliste et d'une imagination surréaliste, et il tend toujours avec rigueur vers son but. Les contours clairs du contenu des idées imposent un ordre et des proportions à ce flux sans rivages de la langue. *László Nagy*, lui, reçoit des impulsions de l'exemple de García Lorca, Béla Bartók et Attila József. Il puise dans les profondeurs du folklore pour donner à ses mythes sacrificiels modernes les perspectives conceptuelles et langagières

qu'ils demandent. Ses poèmes font quelques fois l'effet de chants magiques, car il allie la technique la plus moderne des images à des formules magiques incantatoires. Il attribue une force surhumaine à la parole poétique, et évoque dans ses visions avec une force passionnée les souvenirs matériels et humains du monde passé, il pousse avec une grande rigueur morale à la fermeté dans la vie, il exige les droits de la beauté et de la joie. Les situations élémentaires de l'existence humaine acquièrent chez lui des dimensions mythiques. Il y est arrivé en se créant un système personnel de signes, un univers particulier de motifs et d'images. Les images parlent avec une crédibilité tellement authentique que bien des jeunes voient en lui leur maître, et voient dans sa poésie la synthèse moderne du style de nos jours et des particularités nationales.

Pour jeter après la poésie un coup d'œil sur la prose, nous devons commencer par un axiome de l'histoire de la littérature. Dans la nôtre, la poésie lyrique est le genre où les œuvres valables ne cessent de se succéder. C'est la poésie, et non pas le roman ou le théâtre, et cela se rapporte non seulement aux époques allant du siècle des Lumières jusqu'à la fin du siècle dernier, mais même au xx^e siècle. Selon le poète Mihály Babits, auteur d'une excellente histoire de la littérature mondiale, « c'est en effet dans la poésie lyrique que l'esprit hongrois a atteint son sommet, et qu'il peut victorieusement engager la compétition avec n'importe quelle nation du monde ». Jusqu'à nos jours, c'est la poésie lyrique qui a été considérée comme « genre national » de notre littérature ; elle a longtemps rempli le rôle des autres genres, ou leur préparait la voie. Selon la métaphore de László Németh, les « fondements pouchkiniens » ont été relativement tôt posés dans notre littérature, mais « l'étage gogolien » n'y sera installé que plus tard.

Au cours des quinze ou vingt dernières années, de nouvelles vues se sont fait valoir dans la littérature narrative. Dans le roman, la réinterprétation des fondements ontologiques et du rapport à la réalité s'est engagée, ainsi que la révision des moyens et de tout le système traditionnel. Selon le mot de Sartre, le roman, lui aussi, a commencé à méditer sur lui-même. Les changements peuvent être condensés en quelques points. Dans le roman, réticent à la philosophie, des tentatives sont apparues pour fondre l'idée abstraite et l'action épique, utiliser la parabole, appliquer une vision grotesque et absurde, s'attaquer au roman soi-disant historique, à une littérature de faits où les phénomènes de la vie servent d'une manière nouvelle. Tout cela signifie que dans les romans, la description de l'autonomie et de l'éthique de la personnalité, souvent confrontées aux forces sociales, a acquis une nouvelle signification, que le problème du destin humain et l'examen du sens et du but des processus historiques ont été mis en relief. De nouvelles tensions se sont créées dans certains problèmes, plusieurs romans ont traité le conflit entre morale individuelle et intérêt social, entre engagement et conscience, le rapport entre révolution et liberté, responsabilité individuelle et nationale, édification de la société et réalisation de soi-même. De son côté, la littérature réaliste engagée se lança dans la révision des tournants historiques, des situations critiques du passé récent. On peut même indiquer la limite jusqu'à laquelle le roman et la nouvelle avancèrent dans cette nouvelle orientation. Il restèrent dans la sphère d'attraction de la vie réelle

jusque dans leurs visions absurdes, leurs grimaces grotesques, leurs aventures les plus hardies. Nombreux furent ceux qui reconnurent la nouveauté dans la question posée par Robbe-Grillet (« Le réel a-t-il un sens ? L'artiste de nos jours ne peut pas répondre à cette question, il n'en a aucune idée... Avant la naissance de l'œuvre, il n'y a rien, aucune certitude, aucune thèse, aucune intention. »), mais on ne voit guère dans les œuvres qu'elle ait suscité des répercussions sérieuses.

Tibor Déry (né en 1894) est une personnalité éminente de la prose de nos jours. Son roman *la Phrase inachevée*, écrit pendant l'entre-deux-guerres mais publié, à cause de la censure, en 1947 seulement, est un vaste tableau de l'époque d'avant 1945, où la confrontation de la bourgeoisie et du prolétariat constitue le centre, où l'auteur utilise les procédés techniques les plus modernes en une synthèse des moyens réalistes et d'avant-garde. L'authenticité sociologique, les observations psychologiques nuancées, la variété du style élèvent ce roman à la première ligne de la prose hongroise. Après la guerre, où tout put recommencer, Déry prit la plume avec l'impatience du combattant assoiffé d'action, et il suivit dans cette période l'idéal du récit compréhensible, de la composition proportionnelle, de la représentation réaliste. Ses livres écrits après 1956 ont un visage diamétralement opposé, on y voit se renforcer les doutes, étouffés avec une volonté de fer, avec lesquels il regardait plus tôt la morale du service inconditionnel. L'atmosphère de ses nouvelles œuvres est déterminée par la désillusion, ses héros n'aspirent plus à accomplir des actes qui changent l'histoire, ils ne croient même pas au caractère durable et au profit humanitaire de tels actes. Dans ses nouveaux romans et récits (*Monsieur G. A. à X*, 1964 ; *L'excommunié*, 1965), il retourne à la méthode expérimentale de sa jeunesse où il intègre les différents acquis de la littérature moderne. Dans ses derniers récits (*Reportage imaginaire d'un festival pop' en Amérique*, 1971 ; *L'homme à une oreille*, 1975), il décrit l'agressivité sans scrupule de notre époque, la révolte instinctive de la jeunesse, la cruauté insensée de la terreur politique, le tout dans un alliage de vision apocalyptique, de document et de satire. Son récit ironique, *Cher Beau-père... !* (1973) décrit la douloureuse résignation de la vieillesse, la naissance, dans le vieil écrivain, d'un nouveau et sûrement dernier amour pour une jeune femme, sa bru, « avant le profond silence définitif ».

Tandis que l'œuvre de Tibor Déry nous oriente vers les voies modernes de la prose, *László Németh* (1901-1975) pourrait être caractérisé par un paradoxe : il est le novateur conservateur du roman hongrois. Dans son roman *le Dégoût* (1948), il donne l'exemple d'une utilisation toute nouvelle des traditions du roman psychologique. Partant de l'analyse poussée de la conscience et de la sensibilité d'un personnage, il dégage le tableau du monde qui l'environne. Tout les événements sont vus par les yeux du protagoniste ou sont perçus à travers sa personnalité. Au lieu de descriptions prolongées, d'une action mouvementée, de personnages décrits portraits, la représentation intérieure du protagoniste étoffe les cadres du roman. On entrevoit des détails, telle ou telle image s'éclaire, et ces morceaux de la vie, filtrés par la personnalité, s'ordonnent en une construction homogène du roman. Cette structure minutieuse n'a rien à voir avec le morcellement voulu du néo-naturalisme, les détails complètent

et achèvent la figure du personnage, les faits les plus minimes renvoient à l'entité. La maîtrise de la construction consiste à dégager de proche en proche, de l'action où le moindre frémissement se reflète, une synthèse de la vie provinciale en Hongrie. L'auteur observe minutieusement tout, il note avec le même soin les comportements et les gestes que les motifs intimes des actes, leur fond conscient ou semi-conscient. C'est là, dans le caractère inextricable des mondes extérieur et intérieur, que l'on trouve l'innovation de la technique du roman. László Németh a reçu de fortes stimulations de la littérature grecque. Un de ses auteurs préférés était Sophocle, et l'assimilation intense de la tradition antique, si vivante pour lui, l'a poussé à élargir le réalisme jusqu'à la création de symboles, et à créer dans l'héroïne du *Dégoût* l'Artémis hongroise qui sauvegarde sa solitude dans un mariage pesant pour elle, en déesse vierge. Son autre roman, *Eszter Égető* (1956), est une histoire d'époque et de famille ; à travers la vie d'une femme, il relate l'histoire hongroise de cinquante années. Ce roman est aussi fondé sur la conviction que le monde objectif, la société et l'homme peuvent être connus et représentés. Ce qu'il a dit dans une de ses études sur la méthode réaliste convient parfaitement à cette œuvre : « L'écrivain réduit les accessoires propres au monde de manière à pouvoir créer, de ce qui reste, un monde plus cohérent, plus compréhensible, un monde lumineux et plus authentique que l'original. » Dans les œuvres de László Németh, la fiction crée en effet un autre monde, plus cohérent que le monde réel, tandis que dans une autre tendance de la prose hongroise, la fiction est mise en question et la vérité des faits occupe la première place.

C'est en 1961 que parut le grand roman de Péter Veres, *l'Histoire de la famille Balogh*, véritable encyclopédie paysanne et riche épopée de la paysannerie d'au-delà de la Tisza du xx^e siècle. La première version en fut achevée dans les années cinquante ; les faits d'une authenticité sociographique prédominaient alors, cette immense expérience et cette connaissance profonde qui caractérisent toutes les œuvres de Péter Veres qui avait vécu la vie paysanne presque jusqu'à l'âge de cinquante ans. Par la suite, l'auteur s'est rendu compte que la multitude des faits authentiques ne suffit pas pour faire un roman, que la prose épique vit par « le feu de l'âme », par la force vivificatrice de la poésie. Dans la nouvelle version, il traite avec plus d'économie la matière sociographique, et ce roman est ainsi devenu non seulement le sommet de son œuvre, mais aussi l'une des meilleures œuvres de la nouvelle prose hongroise ; comme László Németh le remarque, « Il nous offre une documentation sur le monde paysan condamné à disparaître, le paysage de la Grande Plaine, et un génie linguistique que non seulement aucun écrivain, mais aucun ethnographe ne peut égaler ». En même temps, *la Famille Balogh* peut être considéré comme l'épilogue du grand roman dépeignant une époque, du moins pour le moment, car aucun signe ne montre que quiconque veuille poursuivre cette tendance.

Dans la prose hongroise, la nouvelle pouvait toujours se mettre à l'heure de l'époque, aucune des circonstances extérieures qui, parfois, entravèrent l'épanouissement libre du roman, ne contraria ce genre plus bref. Les écrits les plus récents d'*István Örkény* (né en 1915) fournissent un exemple frappant de ce dont la nouvelle est capable. Jeune écrivain, il publia des nouvelles grotesques, tein-

tées de surréalisme ; par la suite, il adopta lui aussi la méthode de la représentation réaliste de la société, et lorsque, après quelques années de silence, il reprit la parole dans les années soixante, il eut une innovation originale, les « nouvelles-minute ». Celles-ci sont conçues sous le signe d'une vision grotesque, exposées par pointes, sans avoir rien de commun avec le croquis ou l'anecdote malgré la variante tragi-comique d'humour qu'elles contiennent. Örkény a voulu dépouiller la littérature de tout ce dont on peut se passer pour aboutir à un minimum de communication qui exige du lecteur un maximum d'imagination active. Il éclaire les phénomènes les plus cachés, les plus effacés des rapports humains et sociaux par la méthode passionnante du grotesque et de l'absurde. Nous pourrions citer plus d'un exemple de roman dépassant la forme concentrée sur l'action, n'ayant qu'un seul sens, qui tente à stratifier plusieurs couches sémantiques. Géza Ottlik, dans son roman *École à la frontière* (1959), prend la communauté close d'une école militaire pour y analyser, comme dans un laboratoire, les différents comportements qui, dans cet univers de règles draconiennes de hiérarchie stricte, de principes autoritaires, revêtent des formes aigües et extrêmes. L'autre question qu'il pose est de savoir ce que l'homme peut faire de son destin. Les personnages sont des exemples de la révolte inconditionnelle et de la résignation méditative.

Les romans et nouvelles d'*Iván Mándy* sont écrits avec une technique de montage, une décomposition du temps, et dans une ambiance onirique. Passé et présent, réalité et rêve s'enchevêtrent dans ses œuvres, et on voit s'y animer des endroits si importants dans la vie de ses héros comme des chambres d'hôtel, des cafés, des places, des porches, des escaliers, des étals de marché, etc. L'éclairage d'un gris crépusculaire, les mouvements interrompus, les phrases entrecoupées, les endroits étranges, des personnages à la vie « déraillée », tout cela crée une atmosphère intense. Mándy est un maître de la création de l'ambiance, et non pas dans les précisions intellectuelles. Miklós Mészöly, lui, est l'homme de l'éternelle expérimentation, des efforts intellectuels. Il fut l'un des premiers à essayer d'élargir les cadres de la nouvelle en utilisant des éléments irréels, grotesques, absurdes, en créant une méthode de représentation complexe, pleine entre eux par une logique directe. Les choses proches et lointaines, bien vivantes et abstraites se partagent son attention vibrante. Sa vision du monde lui suggère que les situations quotidiennes et accidentelles du destin individuel ont des points de contact prédestinés avec les règles du monde extérieur, en apparence indépendantes de l'homme et inconcevables pour lui. C'est ce caractère inconcevable que Mészöly cherche à remplir de vie, c'est-à-dire à le rendre quand même concevable.

Dans l'évolution de la prose des années soixante, on remarque aussi que les formes adaptées à la représentation extensive d'une époque, propres à ce que l'on appelle le grand roman, cèdent la place à la structure du récit, plus dense, plus intensif. Nous avons déjà dit qu'au début des années cinquante, la préférence était donnée, dans le roman, aux formes pleines d'action, de détails, tandis que le récit, débutant au début des années soixante, mettait l'accent sur l'évolution des caractères, l'examen des personnalités, l'analyse de l'âme et de la conscience. Cette analyse de la personnalité reflétait indirectement la

société, sans céder aux descriptions minutieuses, mais en mettant en relief les processus et points d'appui les plus importants. Le récit ne renonça donc pas à représenter la vie de la collectivité, simplement il y allait par d'autres voies, grâce à quoi ces œuvres de moindres dimensions nous disent davantage sur l'homme de notre temps et sur son milieu que les romans-fleuves de plusieurs tomes. La densité des formes voulait que les conflits moraux, les situations-limite y jouent un rôle extrêmement important. A côté du « roman de mœurs », le roman de faits passait également pour une nouveauté. Dans cette version, on retrouve la matière de la prose descriptive traditionnelle, les faits réels, documentaires, qui ne sont pas simplement « narrés », mais qui sont groupés comme dans un modèle, et donc élevés à un plan plus général. Cette aspiration à une généralisation plus profonde et plus moderne est également un trait qui apparaît au début des années soixante dans les romans et les nouvelles. La pénétration de l'essai dans la narration épique, les conquêtes du grotesque et de la parabole, la représentation historique sous une lumière ironique, tout cela montre la recherche dans le récit de nouvelles voies, l'aspiration à trouver une harmonie plus efficace entre la représentation de la réalité, entre le message de vérité et la fiction.

Dans plusieurs romans, les auteurs se sont efforcés de décrire les années de la Seconde Guerre mondiale et du grand tournant, si grosses de conséquences décisives. Dans chacun de ces livres, l'important n'était pas la description des événements, mais l'interrogation, la recherche des causes. Ils voulaient affronter le dilemme de la responsabilité avec parfois tous les aveux douloureux qu'elle implique (József Darvas : *La Pluie ivre*, 1962 ; Tibor Cséres : *Les jours froids*, 1964 ; Ferenc Sánta : *Vingt heures*, 1964). Par rapport aux livres parus dix ans plus tôt, ces récits semblent « irréguliers », mais cette apparence d'irrégularité ne dura pas, car il s'est vite avéré que ce sont ces romans qui ont créé les nouvelles possibilités de la prose. Ils éclairaient des questions essentielles, leur langage était concis, ils se servaient de différents procédés de densité épique, d'ellipse, leur démarche était donc celle que nous voyons dans le roman mondial ; au lieu de normes vieillies, ils créèrent un univers de formes répondant aux exigences du thème. *Le Cimetière de rouille* (1962) d'Endre Fejes, par exemple, est un petit livre dans lequel se dessinent cinquante années de la vie d'une famille de lumpen-prolétaires devenus petits-bourgeois. C'est au premier abord seulement que cette intention paraît absurde, car l'auteur a tenu la gageure. Il a évité les longues descriptions, il a surtout fait parler ses personnages, et cela dans un langage simple, sans embellissements ; les situations sont esquissées de quelques traits. La concision dans la représentation historique est indiscutablement bien choisie, et la conséquence en est que les romans historiques, avec leur grand appareil traditionnel, se classent désormais parmi les livres de vulgarisation de l'histoire de la civilisation, ou dans les séries de livres distrayants.

« Comment nous vivons » et « comment nous devons vivre » sont des questions qui préoccupent les auteurs de bien des récits, qui ont de grandes affinités avec ceux qu'anime « un examen de conscience nationale ». *La Pluie ivre* de József Darvas, *le Cimetière de rouille* d'Endre Fejes sont des études du chemin parcouru, une recherche d'explications dans l'histoire, un essai destiné à mettre en lumière l'enchevêtrement des causes et des effets. Dans les romans dits « de

mœurs », ces investigations sont réduites à une sphère plus étroite, l'analyse tend à dégager un genre de comportement, d'attitude de principe (Imre Sarkadi : *La Lâche*, 1961 ; Sándor Somogyi Tóth : *Tu as été prophète, mon cœur*, 1965 ; Gyula Fekete : *La mort du médecin*, 1963).

Le souci de « comment vivre » n'a rien perdu de son actualité, même au début de la nouvelle décennie ; au contraire, la large expansion de l'urbanisation, les phénomènes surgis par suite de la réforme de la gestion économique y ont ajouté d'autres tensions. Les conquêtes modernes de la civilisation facilitent la vie de l'homme, lui offrent plus de loisirs, mais l'acquisition et la fonction de ces conquêtes deviennent une nouvelle source de soucis et, souvent, privent leurs consommateurs des loisirs qu'ils pourraient utiliser pour approfondir leur culture. Les conditions d'existence se sont radicalement modifiées, mais les nouvelles lois et coutumes ne se sont pas encore pleinement formées. La question-clé de la société socialiste de nos jours est de savoir comment les conditions modifiées de l'existence peuvent devenir familières pour les hommes, quelles attaches, quels systèmes de relations notre société peut leur offrir, si elle peut, au lieu de la solitude fatale, de l'aliénation connues dans les sociétés industrielles de l'Occident, leur donner des idéaux solides et des formes d'action ayant un sens. Ces questions, ces soucis sont d'une grande actualité pour la littérature aussi, et certains romans montrent que les écrivains sentent eux aussi ces problèmes gros de conséquences.

A l'initiative de József Darvas, on a lancé une série intitulée *la Découverte de la Hongrie*. Comme son titre l'indique, elle comprend des sociographies littéraires, des « reportages sur notre pays » touchant différentes régions et diverses couches sociales de la Hongrie. Le premier volume est sorti en 1970 ; jusqu'ici, il a été suivi de douze livres. *La Découverte de la Hongrie* procède à un relevé du présent de notre pays, se sert du reportage, de la vulgarisation, du journalisme critique, des moyens variés qu'offrent les sciences pour esquisser un tableau d'après nature du moral de la population, pour faire connaître des régions, des villages, des villes, des professions. Cette collection se propose de fournir des connaissances plus riches, plus authentiques, ce qui est extrêmement nécessaire pour se sentir chez soi dans cette vie.

Le roman hongrois, avec toute la littérature, traverse une période de grandes transformations. Le bouillonnement n'est pas absent dans la poésie non plus, mais actuellement, la mutation est la plus frappante dans la prose, ce qui ressort de la manière la plus visible peut-être dans le fait que tous les écrivains importants ont rompu avec le genre épique « narratif » pour parler le langage de la parabole abstraite ou du document comprenant les éléments crus de la réalité, et communiquer ainsi quelque chose de très important, d'ignoré, sur la vie, le passé, le présent du pays, sur l'homme de notre époque, sur ses angoisses et espoirs. Ils perçoivent tous les défis lancés à la littérature de nos jours, tout ce que Jean Paulhan caractérise d'un seul mot, la « terreur ». Mais ils ne renoncent pas aux idéaux, ils acceptent l'engagement. C'est là que la littérature hongroise actuelle trouve son unité : son message est la vie ; elle s'adresse au lecteur au nom de l'humanisme.

Le théâtre du peuple

(LE THÉÂTRE HONGROIS APRES LA LIBÉRATION)

L'idée évidente que l'art théâtral des privilégiés doit être remplacé par le théâtre du peuple a été conçue en 1903 par Romain Rolland. Il croyait que ce théâtre serait une source de joie, de force et d'intelligence. Mais il a vu clairement, lui aussi, les obstacles qui s'élèveraient sur le chemin de la réalisation d'une organisation théâtrale embrassant le peuple entier. Et lui aussi a pensé aux conditions qui permettraient la création d'un tel théâtre. Voici la dernière phrase de son essai :

« Vous voulez un art du peuple ? Commencez par avoir un peuple, un peuple qui ait l'esprit assez libre pour en jouir, un peuple qui ait des loisirs, que n'écrasent pas la misère, le travail sans répit, un peuple que n'abrutissent pas toutes les superstitions, les fanatismes de droite et de gauche, un peuple maître de soi, et vainqueur du combat qui se livre aujourd'hui. »¹

Dans la vie théâtrale de la Hongrie, les premiers pas sur cette voie furent faits au printemps de 1919, pendant la courte existence (133 jours) de la République Hongroise des Conseils, en édictant la loi selon laquelle « le théâtre appartient au peuple », et en prenant des mesures organisationnelles — tout d'abord en ouvrant les portes au nouveau public — mesures qui, en cas de victoire politique, auraient permis de créer une culture théâtrale d'inspiration nouvelle : un théâtre socialiste.

Or, cette victoire se fit attendre jusqu'en 1945, il y a donc seulement une trentaine d'années que l'art dramatique hongrois a commencé à s'acquitter de ses nouvelles tâches.

LE THÉÂTRE APPARTIENT AU PEUPLE !

Un courant historique se mit en marche et il va de soi que le théâtre en faisait partie. Comme notre société, notre culture théâtrale, héritière du passé, essayait de s'orienter dans le présent, rêvait de l'avenir et fabriquait des projets immédiats pour le lendemain. Avant tout, il fallait recréer le monde des ateliers du théâtre. Le pas décisif put être fait en 1949, lorsque la consolidation politique et économique du pays fut telle que le peuple put se charger des frais des institutions artistiques dont l'entretien et le fonctionnement des théâtres.

¹ Rolland, Romain: *Le Théâtre du peuple*, Paris, 1913, p. 169.

Car il n'y avait pas l'ombre d'un doute qu'un lourd fardeau pèserait sur l'État si l'on voulait établir et faire fonctionner une organisation théâtrale plus équilibrée et absolument sûre de son existence. Ce qui voulait dire — et c'est encore le cas aujourd'hui — qu'il fallait subventionner les 32 théâtres d'un pays de dix millions d'habitants ; parmi ces théâtres (sans compter les deux opéras de la capitale) 17 se trouvent à Budapest, 14 en province, et avec ses huit ensembles qui parcourent le pays, le Théâtre Déryné accomplit une tâche particulière. Et si nous voulons définir la situation avec plus de précision, nous devons dire que la subvention n'est autre chose que le complément du prix des billets, très bas par rapport aux autres pays. Mais cette politique des prix des billets résulte nécessairement de la politique culturelle selon laquelle le démocratisme de l'art dramatique ne peut être assuré que si le prix des places permet aux masses les plus larges — donc aux couches dont les revenus sont relativement bas — de fréquenter les théâtres.

Une longue pratique prouve qu'un tiers des dépenses totales est couvert par le prix des billets, et les trois quarts par les subventions de l'État.

La question se pose donc de savoir quels résultats ont été atteints pendant les trente dernières années avec cette formule d'organisation et quelles relations ont été établies avec la société dont le public des théâtres ne constitue qu'une faible partie. On sait qu'en Hongrie il y a chaque année cinq millions et demi de personnes qui vont au théâtre, parmi lesquelles un million de jeunes. A cet équilibre ont contribué les nouveaux rapports avec le public et seul un théâtre de type socialiste pouvait les établir. Dans les plus grandes villes ceci n'a pu être réalisé qu'en collaborant étroitement avec les travailleurs des usines et des grandes entreprises. Le réseau dit « service de location collective des spectacles », formé de travailleurs des usines, accomplit sa tâche de propagation culturelle bénévolement, donc sans récompense spéciale ; ces dernières années ce service a vendu 60 p. 100 des billets de théâtre, les autres ont été achetés par les abonnés ou à la caisse du théâtre. Par ailleurs, certains théâtres avaient réussi à s'attirer un public d'habités ; ainsi le *Vígyszínház* (Théâtre de la Gaîté) de Budapest établit un programme annuel à l'intention de 20 à 22 mille abonnés.

Pour atteindre le public rural s'est constitué un système de « théâtre régional » itinérant : un ensemble situé dans un centre donne des représentations régulières dans de petites villes ou dans de plus grands villages à une cinquantaine de kilomètres à la ronde. Parmi les 11-12 mille représentations annuelles, 4 mille reviennent aux théâtres régionaux.

Ces chiffres donnent des informations exactes à l'égard des objectifs visés : c'est le peuple qui doit posséder le théâtre.

UN NOUVEAU CONTENU SOUS UNE NOUVELLE FORME

Cependant, tout changement dans l'organisation n'eût été que la condition préalable et non l'accomplissement de la notion de « théâtre du peuple ». Pour que la culture théâtrale hongroise puisse aussi progresser quant au contenu, il lui fallut faire un retour sur elle-même, en révisant son passé, ses tradi-

tions afin de conserver ou de renouveler ce qui s'était prouvé avoir une véritable valeur et de rejeter ce qui était dépassé ou rétrograde ; elle dut donc mobiliser toutes ses forces, son élan créateur pour trouver une conception artistique apte à résoudre les problèmes surgissant lors de l'édification de la nouvelle société.

Ses traditions étaient celles du théâtre bourgeois : aussi bien son contenu avancé du début que ses caractéristiques ultérieures, décadentes et réactionnaires. Notre littérature dramatique a aussi participé à la lutte pour l'indépendance nationale du début du XIX^e siècle et, par conséquent, aux combats livrés pour élever le niveau de la culture hongroise. De cette époque il nous est resté des ouvrages classiques, comme la vigoureuse et grandiose tragédie de József Katona : *le Ban Bánk*, la fable en vers philosophique, pleine de poésie de Mihály Vörösmarty : *Csongor et Tünde*, ou encore le poème dramatique monumental qui embrasse l'histoire humaine du monde : *la Tragédie de l'Homme* par Imre Madách.

Dans l'histoire de l'art dramatique hongrois qui, sous une forme bourgeoise, officielle, a prit son départ en 1790 — véritable fait d'armes de l'âge des Lumières —, ces œuvres jouèrent un rôle décisif : nos comédiens et nos metteurs en scène prouvèrent dans leur performance et dans la mise en scène de ces œuvres leur génie et l'évolution de leur métier. A la partie positive de la tradition appartiennent aussi les œuvres dramatiques nées à la suite du progrès bourgeois : celles d'Ede Szigligeti, de Gergely Csíky, de Sándor Bródy. Et si nous y ajoutons encore quelques pièces du grand écrivain réaliste hongrois, Zsigmond Móricz, nous sommes en face de tout ce que le théâtre hongrois peut utiliser du passé à l'intention de la scène hongroise d'après la Libération.

Mais il a fallu négliger les idylles mensongères, supprimer du répertoire les « drames lyriques populaires », très appréciés dans leur temps, les pièces de boulevard qui jadis remportaient un succès mondial — pensons un peu aux comédies plus faibles de Ferenc Molnár — ou les opérettes hongroises non moins connues qui n'avaient rien de commun avec la société hongroise ni avec la véritable musique hongroise.

L'art du comédien d'il y a trente ans dut également tirer au clair certains problèmes du même genre, car, sur notre scène, le jeu routinier, vide, pathétique, « classiciste », était tout aussi en vogue que son opposé formel : un naturalisme apparemment véridique, mais très superficiel dans son essence. L'école d'avant-garde européenne faisait presque totalement défaut, cette avant-garde qui, dans maints autres pays, s'était liée tout naturellement aux mouvements sociaux avancés dès le début du siècle. Mais, en Hongrie, ou bien l'avant-garde était tout simplement inexistante ou bien elle était reléguée à la périphérie de la vie artistique, ou encore elle faisait éventuellement partie des tentatives artistiques, le plus souvent illégales, du mouvement ouvrier, étant donné que la restauration et la réaction d'entre-deux-guerres étaient profondément marquées par un conservatisme même en matière d'art, et gardaient obstinément leur pédantisme et leur cuistrerie.

Cependant, pour régénérer la vie théâtrale, une nouvelle interprétation de la littérature dramatique hongroise n'aurait pas été suffisante. C'est que dans l'entre-deux-guerres, non seulement l'avant-garde était exclue de nos théâtres,

mais, jusqu'à la Libération, pas une seule pièce soviétique n'avait pu être présentée — même pas les œuvres d'une intensité extraordinaire de Gorki. Il fallut donc remédier aussi à cet état de choses dans la première décennie qui suivit la Libération. Et, en effet, partout dans le pays se jouaient les uns après les autres les drames de Gorki : *les Bas-fonds*, *les Ennemis*, *les Petits-Bourgeois* et *Iégor Boulitchef* qui remporta un immense succès. A côté de ces œuvres, furent présentées de nouvelles pièces soviétiques : une influence puissante et permanente s'attache aux représentations du *Bonheur* de Pavlenko et de *Lioubov Iarovaïa* de Treniov, fresques historiques de grande envergure. Une production de moindres dimensions mais d'une force également percutante qui servit d'exemple artistique surtout à l'intelligentsia hongroise est *Crépuscule orangeux* de Rakhmanov.

Ce changement de répertoire agit aussi et dans une large mesure sur le style de l'art dramatique. Avant la Libération nous avions, parmi nos acteurs, de grandes individualités — mentionnons seulement les noms de Gyula Bartos, Gyula Csontos, Artur Somlay, Károly Sugár, Jenő Törzs et parmi les femmes Gizi Bajor — qui avaient su franchir avec succès les barrières des conventions du passé. Et ceux qui vivaient encore en 1945 participèrent activement à l'évolution des tendances nouvelles. Étant donné qu'à la suite du nouveau programme de répertoire, les œuvres qui reflétaient l'image de la vérité sans déformer les relations sociales étaient les plus nombreuses, leur interprétation sur la scène ne pouvait être résolue au moyen de l'utilisation des clichés anciens, d'une fausse éloquence ou par un naturalisme dénué de fantaisie. La représentation de la vérité a favorisé le style réaliste et les artistes se sont efforcés, de plus en plus consciemment, à s'assimiler les nouvelles méthodes créatrices, encore inhabituelles. Parmi ces nouvelles méthodes c'est celle de Stanislavski qui devient la plus importante. Engagement et conscience sont les deux idées fondamentales qui s'opposent à d'anciennes mauvaises habitudes, aux clichés désuets, au cabotinage, au culte d'un certain instinct fondamentalement inartistique. Dans les conditions nouvelles, lorsque l'existence de la société des comédiens fut totalement assurée, on put à juste titre leur demander de nouvelles performances. Cette tendance fut soutenue par la Fédération de l'Art Dramatique qui organisa dans le pays des enquêtes, des conférences ; en outre, par les festivals annuels, les théâtres de province assurèrent la propagation des tendances nouvelles. Ces années-là on vit se développer toute une génération de valeur, ces artistes devinrent les interprètes éminents des grandes créations du romantisme révolutionnaire, et c'est à la même époque que se mit en marche la jeune génération d'acteurs sciemment choisis dans les rangs des ouvriers et des paysans, et qui se distinguèrent par leur talent, leur enthousiasme et la conscience de leur mission.

LA LITTÉRATURE MONDIALE REVÊCUE

C'est en associant les efforts avec les membres de l'ancienne génération qu'on a vu renaître les chefs-d'œuvre de la littérature dramatique mondiale. La reprise des classiques était importante car elle offrait la possibilité de créer

de belles mises en scène pour les excellentes performances des acteurs ; mais elle était peut-être encore plus importante au point de vue de la lutte pour la démocratisation de l'art dramatique : en montant Shakespeare, Molière, Beaumarchais, Schiller, des milliers de représentations de ces classiques sont parvenues à des millions de spectateurs qui se sont ainsi familiarisés avec les valeurs humanitaires de la civilisation. On a alors donné en série quatre cent représentations de *Hamlet*, au Théâtre Madách, et le Théâtre Déryné — théâtre itinérant déjà mentionné — a joué plus de mille fois *le Tartuffe*. Bien entendu, la sphère des classiques présentés est plus large, s'étendant de Machiavel et de Ben Jonson jusqu'à Goldoni et à Racine (dont la *Phèdre* fut jouée dans les décors de Victor Vasarely), ainsi que jusqu'aux grands auteurs russes de la fin du siècle : Ostrovski, Léon Tolstoï, Dostoïevski. Les pièces de théâtre de Tchekhov jouissent d'un privilège extraordinaire dans notre pays : presque toutes les nouvelles générations les reprennent en les interprétant selon leur conception.

Il serait presque impossible de donner ne serait-ce qu'un aperçu de la riche sélection des œuvres de la littérature dramatique du xx^e siècle qui ont été présentées sur les scènes hongroises. Ainsi une brève liste des auteurs français comprend les noms d'Achard, Giraudoux, Pagnol, Anouilh, Sartre, Romain Weingarten, René Obaldia. Outre Bernard Shaw très souvent joué ces dernières années, les Anglais sont représentés par Priestley, Maugham, Osborne, Samuel Beckett, Arnold Wesker, John Whiting et Peter Nichols. Les drames du grand poète irlandais, Sean O'Casey, ont aussi été présentés en Hongrie. La gamme des auteurs américains de renom est presque complète. Les trois plus populaires, O'Neill, Arthur Miller et Tennessee Williams, ont été joués le plus souvent, mais Lilian Hellmann, Edward Albee se sont assurés une place au répertoire, et parmi les plus jeunes, Jules Feiffer et David Rabe ont eux aussi trouvé un écho dans le public de nos théâtres.

Les pays de langue allemande, même en raison de leur proximité, ont toujours eu leurs œuvres dramatiques représentées chez nous. La plupart des pièces de Bertolt Brecht ont été montées sur nos scènes et deux œuvres de Peter Weiss (*Marat-Sade* et *le Monstre Lusitain*) y ont remporté un grand succès, de même qu'un bon nombre d'œuvres de Dürrenmatt.

Nos théâtres ont également fait connaître au public hongrois les meilleures œuvres de nos voisins ; c'est ainsi qu'on a présenté plusieurs pièces du Yougoslave Krleža, des Polonais Zapolska, Witkiewicz et Mrożek, du Tchécoslovaque Danek et du Bulgare Vaptsarov pour ne mentionner que ceux-là parmi les plus connus.

Finalement — *last but not least* — soulignons que notre politique de programmes suit avec intérêt la production de la récente littérature dramatique soviétique ; outre des pièces très réussies d'Arboutzov et de Rozov, on vit apparaître, avec un peu de retard, les œuvres passionnantes de Boulgakov, puis, parmi les auteurs soviétiques les plus jeunes, les drames d'Aïtmatov, de Choukchine et de Vampilov.

LE NOUVEAU DRAME HONGROIS

Sans le drame national il n'existe pas de culture théâtrale nationale — cette thèse a été reconnue et adoptée par l'opinion publique hongroise depuis le milieu du siècle passé. Il est donc naturel que dans les trois décennies qui ont suivi la Libération, l'une des tâches les plus importantes concernant l'élaboration des programmes des théâtres consistait à servir la nouvelle littérature dramatique hongroise contemporaine. Dans les meilleures créations de cette littérature dramatique il est possible de suivre jour après jour une présentation de se transformer rapidement et indiquant le chemin de l'avenir : ainsi les drames de Pál Szabó, par exemple, ont découvert tout d'un coup la paysannerie et ont montré qu'après un passé tragique les paysans sont encore loin d'avoir une vie facile.

La conscience de classe — qui pouvait s'exprimer ouvertement — « rayonnait » dans quelques œuvres écrites pendant la décennie qui suivit la Libération : parmi ces œuvres qui tentèrent de représenter authentiquement la vie et les problèmes des ouvriers, nous mentionnerons surtout *Un millénaire* de Ferenc Karinthy et *la Secrétaire* d'Endre Vészi. Cependant, les exigences étaient en partie trop grandes, et en partie trop unilatérales, c'est pour cette raison que la plupart des œuvres théâtrales de cette époque tombèrent dans le piège du schématisme. Leurs auteurs essayèrent de représenter la vie sur un seul plan, à la manière des journalistes, mais leur intention trop gelée allait souvent jusqu'à cacher la vérité. Il est donc compréhensible qu'au début des années cinquante les voix de l'ironie, de la critique, se firent entendre de la façon la plus expressive, la plus mordante dans la pièce d'Ernő Urbán : *Au nid de la pie* et dans *le Flatteur* de Tibor Déry.

Un changement radical devait se produire aussi dans le drame historique. On cherchait les héros qui s'étaient mis au service du progrès de la société, et dont le sacrifice ou les succès, même temporaires, pouvaient offrir un exemple aux gens luttant sans relâche dans le pays en ruines qui se relevait difficilement d'une guerre perdue. On pouvait montrer comme modèles les héros d'un passé récent, les communistes combattant dans une conjoncture politique difficile ; c'est ainsi qu'ont procédé Kálmán Sándor dans *le Jour de la Colère* et Lajos Nagy dans *Un nouvel invité est arrivé*, pièce d'un acte d'une intensité saisissante. Et on a pu mettre en lumière les conflits qui, dans les années trente, signifiaient un danger permanent pour les intellectuels de bonne foi ; cette situation a été clairement exposée par Miklós Hubay dans *Un été hongrois*. Cependant les grands problèmes historiques, les vicissitudes du peuple hongrois ont été représentées au plus haut niveau littéraire par Gyula Illyés : dans son *Dózsa*, chef de la jacquerie hongroise de 1514, tragédie qui reflète aussi les préoccupations de la révolution ; dans *l'Exemple d'Ozora* Illyés met sur la scène un grandiose épisode de la guerre d'Indépendance de 1848, la légende de la ruse collective, le sage héroïsme du peuple, et, dans *la Flamme du flambeau*, l'auteur fait revivre de la manière la plus impressionnante la lutte tragique théorique et politique des deux grandes personnalités de l'année 1848 : Lajos Kossuth et Arthur Görgey ; ce fut au Théâtre national une production extraordinaire, grâce à l'excellente mise en scène du regretté Endre Gellért.

La tentative contre-révolutionnaire de 1956 causa aussi un arrêt subit dans la vie culturelle hongroise. Le ton de la critique fut celui de la haine, d'une animosité ouverte : les tendances ayant pour but de réparer les fautes existantes furent remplacées par l'intention d'annihiler les conquêtes du socialisme. Mais la majorité du peuple ne voulait pas renverser le cours de l'histoire, et, sous la conduite des communistes, il se détacha des déviations aussi bien de la droite que de la gauche en proclamant — et acceptant — une lutte sur deux fronts.

L'arrêt de 1956 fut suivi d'un grand essor : comme si l'on avait voulu prouver la valeur des succès obtenus, la justesse de la ligne principale de l'évolution. Après 1957, la littérature dramatique hongroise se chargea aussi d'effectuer une analyse sociale sincère, et les drames de József Darvas, de Lajos Mesterházi et d'Imre Dobozi (*Ciel fuligineux, Gens de Pest, Ouragan*) remportèrent un grand succès. Les formes dramatiques traditionnelles et les solutions épiques de structure plus solide se prononcent authentiquement sur les tragédies historiques, les conditions compliquées du développement, les erreurs et les victoires du peuple hongrois.

Après cette analyse historique concrète, ce sont les problèmes plus généraux de la révolution qui furent mis au premier plan : les paraboles historiques de Gyula Illyés (*le FAVORI, l'EXTRAVAGANT*), puis, quelques années plus tard, *Électre mon amour*, de László Gyurkó — tragédie s'écartant de la tradition —, s'expriment d'une façon efficace sur la nécessité d'une attitude humaine et politique nouvelle qui soit valable dans une conjoncture nouvelle.

Un nouveau sujet très riche qui n'a pas été encore suffisamment exploité s'ouvre à nos dramaturges, la reconnaissance d'un fait qui mène jusqu'à aujourd'hui ; il s'agit de ce que l'édification du socialisme se heurte à des obstacles plus ou moins grands, en premier lieu dans la conscience des gens : par exemple certaines caractéristiques petites-bourgeoises qui ne sont pas étrangères à la classe ouvrière en train de s'élever et nos auteurs ont bien vu qu'il fallait en parler avec un esprit critique mordant, avec une ironie apte à souligner ces fautes que l'on trouve aussi bien chez les intellectuels (Sarlotta Raffai : *Moi, toute seule, les Diplômés* ; Anna Jókai : *Doit et avoir* ; Károly Szakonyi : *Incident technique*) que dans la classe ouvrière (Ákos Kertész : *Makra, Fête*).

Il faut ranger dans cette série les drames puissants, souvent tragiques qui expriment les sentiments d'une certaine couche d'intellectuels, tels d'Imre Sarkadi, *Siméon Stylite* et *Paradis perdu*, qui étaient les premiers du genre. A la même catégorie appartiennent *J'apporte le feu*, de Miklós Hubay, *Pluie ivre*, de József Darvas et *Révélation*, de Magda Szabó. Ces œuvres ont cependant une caractéristique commune : elles critiquent de l'intérieur, afin de protéger l'idéal humain socialiste.

Bien qu'il soit peu vraisemblable que les historiens de la littérature et de la dramaturgie de l'avenir acceptent la façon dont nous avons classé la production dramatique hongroise de ces dernières années, nous relèverons quand même, pour une meilleure compréhension, quatre thèmes principaux dont deux utilisent l'histoire — récente ou plus ancienne — pour exprimer ce que l'auteur veut dire sur les questions d'actualité ; les pièces dont le fond se rattache aux

deux autres thèmes s'adressent directement à notre présent, à nos contemporains.

La Seconde Guerre mondiale et la Libération offrent une large gamme de conflits dont l'enseignement reste toujours valable ; citons sous cet aspect la pièce documentaire *le Silence des morts* d'István Örkény, un drame de la conscience par József Lengyel : *la Bouche se referme*, la pièce de Margit Gáspár : *Feu magique*, ou parmi les plus nouveaux : un document musical aux tonalités brillantes et tragiques présenté au Théâtre de la Gaîté : *J'ai trente ans*.

Il existe encore aujourd'hui des courants, des événements qui incitent à réfléchir profondément et qui tout en étant revêtu d'un « costume » historique se réfèrent parfaitement au présent. Les enseignements que l'on peut en tirer sont par exemple : qu'il faut se solidariser avec la révolution même au cas où le succès semble sans espoir, car une révolution qui a échoué aide quand même les masses à prendre conscience ; telle est l'idée fondamentale qui se dégage de la tragédie de Gyula Illyés : *Frères*. Dans sa paraphrase de Don Quichotte intitulée *le Chevalier à la triste figure*, László Gyurkó parle de la responsabilité qu'il faut prendre de recommencer après les échecs, dans un langage scénique moderne. Et le drame de Lajos Maróti *Après la dernière nuit* justifie par l'exemple de Giordano Bruno la nécessité historique de proclamer la vérité scientifique. Parallèlement une lignée d'écrivains critiquent et jugent ceux qui n'usent pas des possibilités qu'offre la nouvelle société, ou ceux qui en abusent. *La Ville au-dessous* de Katalin Benedek ou *Lettres anonymes* d'Endre Illés mettent en lumière les mêmes phénomènes tenaces que les pièces grotesques de Tibor Gyurkovics : *le Vieux*, *la Grande visite*, *la Famille Csóka* où les tonalités tragiques ne manquent pas.

Les œuvres énumérées, malgré leurs traits qui semblent ironiques, satiriques ou grotesques, sont empreintes d'une intonation grave. Par contre, les pièces appartenant à la quatrième catégorie sont nettement satiriques et grotesques. Szakonyi, qui a obtenu un très grand succès avec *Incident technique* mentionné plus haut, a continué avec *la Perruque de Hongkong* sa critique amusante, mais non moins mordante. Ces dernières années, István Csurka (sa première pièce : *Qui sera la patronne du bal ?* peut être rangée dans la catégorie précédente) a remporté un grand succès avec *Mines mortes*, pièce grotesque d'une incidence sociale profonde.

Il serait difficile de catégoriser *les Consanguins*, parabole poétique d'István Örkény qui, soit ouvertement, soit d'une manière un peu voilée, mais toujours d'une façon logique, conséquente et plaisante, parle de ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour ce qu'on croit et révèle comment on peut et comment on doit suivre les changements de l'histoire et de la société.

Il serait injuste d'omettre de cet aperçu si succinct soit-il l'activité dramatique de László Németh, décédé il y a un an. Ses œuvres sont souvent appelées des « drames pédagogiques », parce que chacune montre, incarnée dans une grande figure historique (le pape Grégoire VII, Galilée, Gandhi, Jean Hus), l'exaltation d'un réformateur qui échoue dans un milieu mesquin. Ces drames presque trop denses firent un effet très profond, puisque les acteurs y trouvaient d'excellentes possibilités d'expressions dans les rôles des héros de grande envergure.

LES COUCHES STYLISTIQUES DE L'ART DRAMATIQUE

Dans ce chapitre il faut que nous revenions à certains problèmes de l'évolution de l'art dramatique hongrois, puisqu'un étranger qui, soit en Hongrie, soit au cours des fréquentes tournées des théâtres hongrois à l'étranger, observe le jeu scénique, fait presque toujours l'éloge du haut niveau de l'art des acteurs hongrois. Le style scénique traditionnel fut d'abord influencé par la méthode Stanislavski, puis on mit immédiatement à l'ordre du jour la réalisation de la théorie et de la pratique de Bertolt Brecht. Ainsi, du fait que le réalisme est arrivé sur nos scènes avec un retard d'un demi siècle, on s'est trouvé dans la situation difficile où le premier de ces styles n'était pas encore parvenu à maturité, qu'il fallait déjà se mettre à acclimater l'autre.

Malgré les difficultés qui en résultèrent, ceci eut l'avantage qu'au moment où le drame « absurde », c'est-à-dire le grotesque ironique, fit son apparition, les acteurs hongrois entraînés par la dialectique Stanislavski-Brecht étaient prêts à adapter ce style particulier. Le résultat témoigne d'un net enrichissement. En effet, s'il s'agit d'un jeu ironique, l'acteur joue, pour ainsi dire, entre parenthèses ; la parole et le geste comprennent à la fois leur signification et leur critique — ainsi le but du jeu du comédien est double. S'il s'agit de grotesque, une situation fondamentale réaliste se déforme, précisément en raison de son exécution poussée jusqu'au bout, et se transforme en grotesque ; dans ce cas le comédien ne joue pas un double jeu — en lançant une « œillade » au public. La dualité, l'ambivalence se trouvent enfermées en lui-même. Mais les deux genres exigent des comédiens l'exécution de tâches compliquées — en faisant appel à une technique plus élevée, à un jeu plus conscient.

Il est probable que ce qui à première vue paraissait un désavantage : la mutation rapide, la juxtaposition des différentes méthodes créatrices ont rendu possible la variété, la richesse des moyens de comédien. Il est probable que ce style particulier, vibrant a retenu l'attention des étrangers qui sont des spectateurs sans parti pris et qui ont les yeux grands ouverts.

Dans le domaine des genres musicaux dits « légers », ce sont essentiellement les mêmes changements qui se sont opérés ; les acteurs ont parcouru un long chemin depuis les anciens clichés d'opérettes jusqu'à la représentation réaliste de l'homme, jusqu'au théâtre « musical » exigeant un jeu très varié, très complexe.

Aujourd'hui, il n'existe presque plus de pays qui, disposant d'une culture théâtrale, n'organise pas de productions estivales, mais il est quand même intéressant de noter certaines manifestations culturelles d'un aspect particulier qui ont commencé à prendre forme chez nous. Une telle manifestation est le Théâtrum de Szentendre : sur la place du marché de cette petite ville de style baroque, on fait renaître certains jeux forains qui florissaient aux xvi^e-xviii^e siècles. Une autre a lieu dans le Théâtre du Château fort de Gyula où chaque année, dans la cour intérieure du château datant du xiv^e siècle, on présente une tragédie ou une comédie historique. Dans les cavernes monumentales de l'ancienne carrière de Fertőrákos, le Théâtre-Grotte donne un programme classique. A Szeged, les Jeux de plein air se déroulent devant une audience de sept mille per-

sonnes ; tous ces spectacles sont grandioses, qu'il s'agisse d'opéras ou d'œuvres dramatiques.

Bien entendu, la capitale a aussi un grand théâtre de verdure, de 3 000 places, dans une belle ambiance, dans l'île Marguerite entourée des deux bras du Danube.

Une production d'été qui ne se déroule pas à ciel ouvert est celle du Théâtre en Rond qui fonctionne déjà depuis seize ans ; en général, on y présente un programme tout à fait spécial : des poèmes épiques dramatisés, adaptés pour la scène tels Ramayana, Kalevala, la Divine Comédie, Tchouchingoura, etc.

LES POINTS D'INTERROGATION DU CHANGEMENT

L'image que nous venons d'évoquer ne serait pas authentique si nous ne touchions pas certaines questions qui font éclater périodiquement des discussions, parfois à l'intérieur de la profession et quelquefois entre les gens du métier et la critique. On a souvent exprimé des doutes à l'égard de cette organisation de trente ans à laquelle on a reproché de s'être figée ; selon certains avis il *fallait* trouver de nouvelles formules afin que le théâtre puisse suivre de près le mouvement intérieur de la société et — dans certains cas, comme par exemple à la suite du développement rapide de certaines régions du pays — le mouvement extérieur. Toute une série de problèmes est encore résolue « à la légère » d'une façon boulevardière : on plaisante sur des anomalies et on omet de saisir dans leur racine les phénomènes critiquables : les théâtres hongrois sont fréquemment centrés sur les metteurs en scène, cela rend difficile la situation des dramaturges, surtout celle des jeunes tout au début de leur carrière : il faudrait que les relations avec le public, plus précisément avec la société, soient rafraîchies et ne soient pas limitées à la formule traditionnelle du « théâtre de pierre ». Il faudrait s'approcher encore davantage des gens, de la vie. Il ne faut pas se laisser dépasser, mais plutôt aller de l'avant. Il y a donc une multitude de problèmes dont la solution n'est pas encore suffisamment tirée au clair, mais soulignons un fait : il ne s'agit nullement de soucis existentiels ou de la possibilité de trouver du travail.

RÉSULTATS AU POINT DE VUE DE L'HISTOIRE DU THÉÂTRE

À côté de la pratique quotidienne de la culture théâtrale, un rôle permanent et considérable revient à la science du théâtre. Rendre compte ici de l'activité scientifique de trois décennies serait une tâche impossible. Il faut cependant rappeler trois grandes synthèses. En 1960 parut par les soins de l'Académie des Sciences de Hongrie un ouvrage de près de deux mille pages, les *Anciens drames hongrois*, qui est l'édition critique de la littérature écrite pour la scène entre le XI^e et le XVII^e siècle.

Deux ans plus tard, la Maison d'Édition Gondolat a publié une *Histoire du Théâtre Hongrois*, qui depuis un demi-siècle est le premier résumé construit

sur les principes du matérialisme historique. Le même éditeur a publié dix ans après, en 1972, la grande *Histoire mondiale du théâtre* en deux volumes, écrite par les meilleurs spécialistes ; l'ouvrage est richement illustré et pourvu d'un index très utile. Les principes de sa rédaction sont les mêmes que ceux qui présidaient à la rédaction de l'histoire du théâtre hongrois, mais l'ouvrage est d'une importance capitale, car non seulement il s'occupe de l'histoire du théâtre européen, mais il analyse en détail la culture théâtrale de l'Extrême-Orient, de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale, et même des spectacles scéniques de l'Afrique.

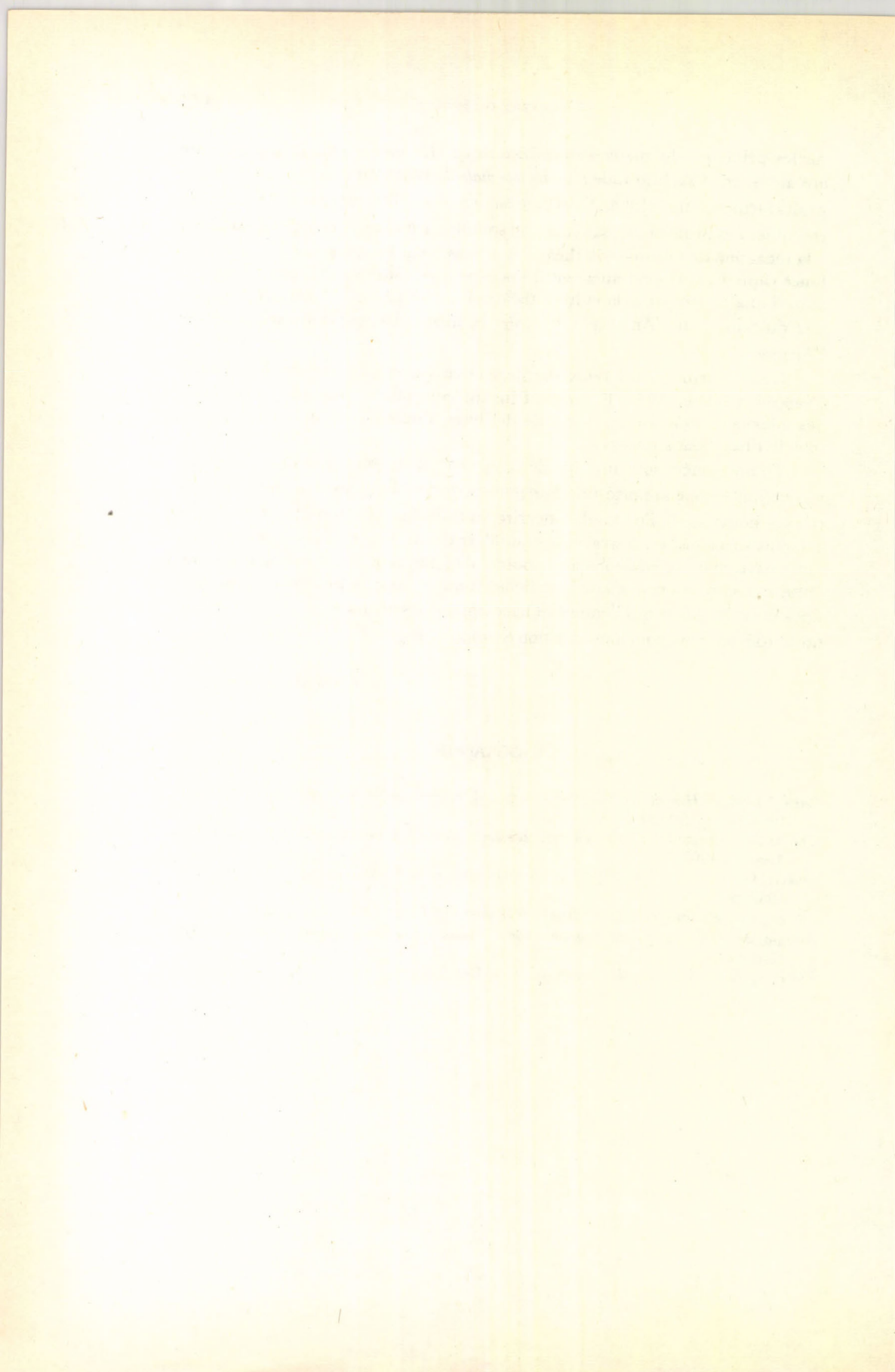
L'inspirateur de ces deux derniers ouvrages était l'Institut du Théâtre Hongrois fondé en 1957. En outre, l'Institut a publié en dix ans, à l'intention des milieux professionnels, une série de livres d'information en cent volumes, sous le titre *Théâtre moderne*.

Trente années sont un laps de temps court, surtout dans l'art. Mais ces trente années ont apporté un changement décisif, fondamental dans l'art du théâtre hongrois. Si l'on voulait décrire les traits les plus importants des changements survenus, on devrait dire que l'art du théâtre s'est démocratisé dans notre pays, que son influence sur le public s'est approfondie et que, par son contenu, il a, dans les conjonctures difficiles comme dans les plus heureuses, suivi fidèlement la société qui l'entourait avec amour et sollicitude. Le théâtre a tenu un miroir où nous pouvions voir notre propre visage.

GYÖRGY SZÉKELY

BIBLIOGRAPHIE

- Gara, Ladislas : *Hongrie* [Histoire des spectacles], Encyclopédie de la Pléiade, XIX. Paris, 1965, pp. 1119-1130.
- The Oxford Companion to the Theatre, Hungary*. Oxford University Press, New York-Toronto, 1967.
- Székely, György : « A Theatrical Guide to Hungary », *Recherches Théâtrales*, Vol. IX. N° 1. 1967, pp. 3-13.
- « Théâtre en Hongrie ». *Revue d'Histoire de Théâtre*, 1970. N° 1. Numéro spécial.
- Scenographia Hungarica. Décors et costumes dans le théâtre contemporain hongrois*. Budapest, 1973. Corvina.
- The Hungarian Theatre To-day*, Budapest, 1974. Gondolat.



Trente années de cinéma hongrois

Pendant les années d'enthousiasme qui suivirent la Libération (1945), le relancement de la production cinématographique, très importante avant et pendant les années de guerre en Europe centrale, manqua d'entrain. L'une des principales raisons en était que, dans la capitale hongroise complètement détruite, il y avait des tâches plus importantes et plus urgentes que le redressement immédiat de la fabrication de films, l'autre raison était que les studios, régis par l'État, produisaient 30 à 50 films (films d'actualités et de publicité, documentaires, dessins animés) sur les commandes d'une douzaine de petits capitalistes qui, même s'ils l'avaient voulu, n'auraient pas pu, à cause de l'inflation, mobiliser les sommes d'argent nécessaires à la réalisation d'un grand film. La particularité du cinéma hongrois, disposant d'un large marché balkanique, est qu'il était fait, en échange d'une exemption d'impôts, par des entreprises de distribution de films étrangers. Au début de la production, la majeure partie du capital investi dans le film était seulement symbolique, elle ne se réalisa que plus tard : d'une part, conformément à une loi cinématographique, un certain nombre de films étrangers pouvaient être présentés uniquement dans le cas où (en guise d'impôt) un film hongrois était réalisé par les distributeurs ; d'autre part, les banques faisaient des frais dans l'espérance d'un profit. Mais, après la Libération (1945), ce système s'effondra. Cela eut, en apparence seulement, une conséquence momentanément défavorable, par le fait que la production cinématographique hongroise démarra difficilement ; en réalité, cette situation accéléra la nationalisation de la production cinématographique qui eut lieu en 1948. Nous datons de cette année la naissance de l'art cinématographique hongrois d'esprit socialiste.

Des trois années qui suivirent la Libération, quelques films seulement ont survécu ; ainsi, par exemple, le premier film tourné pendant l'automne 1945, intitulé *l'Institutrice*, réalisé d'après l'œuvre dramatique de Sándor Bródy, écrite au début du siècle, et le film intitulé *Chant sur les champs de blé*, réalisé par István Szóts, la plus grande personnalité de l'art cinématographique hongrois d'avant la Libération. Ce dernier, inspiré du roman de Ferenc Móra, représente avec une force artistique riche en significations les idées pacifistes, alors très actuelles, à travers le destin d'un prisonnier de guerre qui regagne son pays.

La nationalisation de 1948 ne fut pas la première dans l'histoire du film hongrois. En effet, pour la première fois dans le monde, en mars 1919, le gou-

vernement de la République Hongroise des Conseils nationalisa les entreprises cinématographiques hongroises. Cette nationalisation survint presque six mois avant le décret approprié signé en URSS par Lénine (août 1919). Nous devons savoir tout cela, car ce fait prouve, d'une part, que les responsables de l'art cinématographique hongrois possédaient déjà des expériences dans ce domaine, d'autre part, que les résultats réalisés en 1919 par les forces progressistes de l'art cinématographique hongrois étaient pleins d'enseignements pour eux. A cette époque (en 1919), des célébrités mondiales — metteurs en scène ou scénaristes, tous membres du Directoire de la République — tournaient des films communistes. Nommons les plus connus : Alexandre Korda, Michael Curtiz, Lajos Bíró.

Après ces antécédents, il était naturel que la production cinématographique hongroise nationalisée réalisât rapidement, cela va de soi, des œuvres excellentes qui demeurent aujourd'hui importantes et que l'on mentionne avec estime dans les ouvrages de l'histoire internationale du cinéma. Les sujets de ces films traitaient en général du passé hongrois, de la vie difficile du peuple laborieux, ainsi le film intitulé : *Un lopin de terre*, tiré de la trilogie de Pál Szabó et réalisé par Frigyes Bán ; *Mathias, le petit gardien d'Oies*, adaptation cinématographique d'une épopée populaire hongroise du XVIII^e siècle, et réalisé par László Ranódy et Kálmán Nádasdy. Un film (influencé par *Chemin vers la vie*, du réalisateur russe Nikolaï Eck), intitulé *Quelque part en Europe* et réalisé par Géza Radványi, a représenté le problème des enfants vagabonds, sans foyer. Le scénario du film fut écrit avec la collaboration de Béla Balázs.

Les premiers réalisateurs constituaient naturellement une équipe de métier d'avant la guerre (Márton Keleti, Frigyes Bán, Viktor Gertler), mais déjà surgissaient aussi des réalisateurs qui entrèrent pendant la guerre dans les studios du cinéma en tant qu'assistants (László Ranódy, Félix Máriássy).

Les protagonistes des films énumérés étaient presque tous des talents récemment découverts et qui n'avaient pas de formation ; ils furent littéralement apportés des champs dans les studios de cinéma et à l'École Supérieure Cinématographique (Ádám Szirtes, Imre Soós, Teri Horváth).

Une École Supérieure Cinématographique fut créée et en partie organisée par Béla Balázs qui, dans les années vingt, pendant son émigration en Allemagne, écrivit des ouvrages de théorie du cinéma, p. ex. *L'Homme visible*, le scénario d'une opéra (*le Château de Barbe-Bleu*) et d'un ballet (*le Prince de bois*) de Béla Bartók.

Mais la génération des réalisateurs, qui s'était inscrite à l'École Supérieure pour la première fois et qui avait terminé ses études en 1950, n'avait pas encore son mot à dire ; c'est seulement dans les années soixante qu'elle déterminera et changera l'aspect qualitatif de l'art cinématographique hongrois, grâce à l'apparition massive de réalisateurs. Ceux d'entre eux qui terminèrent leurs études cinématographiques en 1950 sont Miklós Jancsó, András Kovács, György Révész, Károly Makk, Imre Fehér, Péter Bacsó et d'autres ; ils sont d'abord assistants ou critiques de théâtre, András Kovács est metteur en scène au théâtre, et c'est seulement plus tard qu'ils élaboreront leur style en tant que réalisateurs. Ce sont d'abord György Révész et Károly Makk qui se feront entendre vers le milieu des années cinquante.

Le schématisme artistique, souvent discuté, du début des années cinquante disparut relativement vite de l'art cinématographique hongrois et caractérisait seulement les films des années 1951-1952. De fortes personnalités artistiques apparurent qui, avec leur talent et leurs sujet, ont pu convaincre les spectateurs de la vérité de leur message. Le réalisateur le plus éminent de ces années est Zoltán Fábri ; il débuta comme peintre, décorateur et metteur en scène de théâtre, puis il entra aux studios de cinéma au tout début des années cinquante. C'est alors que travaillait là, à deux reprises, chaque fois pendant deux mois, comme « conseiller » le réalisateur russe Poudovkine, dont les remarques critiques montrent clairement qu'il était opposé au schématisme et à l'absence de conflit.

Les films de Zoltán Fábri représentent la vie quotidienne d'alors et les moments tragiques de cette vie ; *Tempête* touche aux problèmes d'une coopérative villageoise ; *Signe de vie* évoque un accident de la mine et la lutte des mineurs ; *Carrousel* raconte une histoire d'amour — sorte de version moderne de l'éternelle histoire de Roméo et Juliette — avec une authenticité psychologique et une fin heureuse. *Signe de vie* fut le premier film hongrois qui fut reconnu et qui fit sensation à un festival étranger. *Carrousel* participa au Festival de Cannes.

Dans la seconde moitié des années cinquante, la génération sus-mentionnée commence à s'exprimer : Imre Fehér tourne *Un amour de dimanche*, Károly Makk *la Maison au pied du roc* et György Révész *A minuit*.

Tandis qu'Imre Fehér adapte à l'écran des sujets littéraires de valeur avec une authenticité psychologique subtile et un excellent jeu d'acteurs, Károly Makk, après l'évocation, touchant au vif, de quelques conflits contemporains (*la Salle n° 9*), représente les problèmes sociaux et privés d'un village de la Transdanubie avec une telle vision artistique que le film obtint le grand prix à San Francisco. György Révész, par contre, évoqua la situation d'après la contre-révolution de 1956, avec une œuvre accueillie avec intérêt dans beaucoup de pays.

A cette époque, se développe également le talent du réalisateur Félix Máriássy qui, pendant la guerre, travailla comme monteur. Máriássy a été fondamentalement influencé par le néo-réalisme italien ; dans ses films, il fait revivre les petits moments de la vie quotidienne avec une force dramatique (*Un boc de blonde*). En même temps, il adapte à l'écran des romans (*les Parents*, d'après Zsigmond Móricz), et il réalise une rétrospective historique à l'occasion du dixième anniversaire de la Libération (*Printemps de Budapest*) : ce dernier représente la Libération de Budapest avec un réalisme saisissant en ignorant l'emphase très à la mode de cette époque. Ce film se trouve encore aujourd'hui très souvent affiché au programme des cinémas.

Dans ces années-là, la Hongrie produisait dix à douze ou, au plus, quatorze films par an. Aussi est-il très remarquable que malgré la fabrication d'un si petit nombre de films, tant de notes et de styles personnelles différents se sont développés. L'amour des spectateurs pour le cinéma y contribua beaucoup. Le public hongrois des années cinquante fréquentait en si grand nombre les salles qu'il y avait des films vus par 50 et même 100 p. 100 de la population du pays !

Ce fait augmenta l'ambition des réalisateurs et leur goût de travail ; ce fut une influence réciproque dialectique et, ainsi, une grande masse du peuple a eu la possibilité de jouir d'une culture d'un niveau élevé, même dans les villages les plus lointains.

L'art cinématographique hongrois d'une production numériquement peu importante, mais d'un niveau artistique de haute qualité, s'affermir au cours des années cinquante par rapport à l'industrie cinématographique d'orientation commerciale des années de l'avant-guerre et de la guerre. Les sujets des films traitaient surtout du passé historique hongrois et des traditions révolutionnaires de celui-ci, ou encore des conflits dramatiques de nos jours. Cependant, le film comique hongrois, riche en traditions, connaissait également un grand succès et ce n'est que plus tard, pour des raisons diverses, qu'il devait perdre sa couleur et se dégénérer.

La contre-révolution n'a pas laissé de traces profondes dans l'art et la production cinématographiques. Les réalisateurs ont réagi rapidement et sensiblement aux événements. György Révész, à côté de son film déjà mentionné, s'efforça de donner, avec les scénarios de Márton Keleti et Imre Dobozy, une analyse marxiste bien documentée et objective des événements (*Hier ; Et le jour se lèvera*).

Il est, par contre, indubitable, que ces résultats n'étaient pas bien connus dans le monde, à l'exception de quelques pays socialistes et de l'URSS, et même si on les connaissait, ils n'étaient pas beaucoup appréciés. Parmi les critiques occidentaux éminents, le Français Georges Sadoul fut le seul à tenir en haute estime l'art cinématographique hongrois. Il est, bien sûr, évident que le petit livre qu'il lui a consacré était dû au succès mondial du néo-réalisme italien et aussi au réalisme renaissant du film anglais ; il va sans dire qu'en comparaison des films de De Sica, de Visconti, etc., les films hongrois n'avaient qu'une importance locale, même en tenant compte de leur valeur. En même temps, à la fin des années cinquante et au début des années soixante, un certain retard se manifesta en Hongrie du point de vue de la technique cinématographique. Cela, en partie, sous l'influence de la nouvelle vague française, et, en partie, comme résultat de l'activité des réalisateurs russes, italiens, et américains les plus importants, et parce qu'une pellicule nouvelle de grande photosensibilité ayant transformé la manière et les circonstances du tournage, le style des films a changé rapidement et radicalement. (Naturellement, la diffusion générale de la télévision y contribua aussi.) Les réalisateurs hongrois ont vite compris que le public leur donne tort en comparaison de Tchoukraï (*Le 44^e, Ballade du soldat*), Kalatozov (*Quand les cigognes partent*), Resnais (*Hiroshima mon amour*), Godard, Truffaut, Antonioni et autres. La génération plus âgée n'était plus capable de triompher de ces nouvelles tâches, bien qu'elle ait produit d'excellentes œuvres auparavant. C'était d'ailleurs un phénomène mondial : il est notoire qu'au cours de ces années, nous sommes les témoins de la décadence de De Sica, Visconti, Renoir, Carné, etc.

Parallèlement, apparut une nouvelle génération de réalisateurs qui, jusqu'alors, avaient rarement eu l'occasion de tourner. Non seulement ils avaient de nouvelles idées, mais leur manière de voir la société était aussi plus actuelle et,

du point de vue de la technique du tournage, ils étaient plus souples, réagissant plus sensiblement aux récents résultats.

Les dirigeants de la politique culturelle hongroise, ayant compris cette situation en temps opportun, ont pris des mesures qui permirent le développement et l'accélérent.

Tandis que, dans les années cinquante, les films hongrois se faisaient dans une seule maison productrice, sous une direction centralisée, en janvier 1963, grâce à une nouvelle mesure d'organisation, quatre studios indépendants sont créés. Désormais, les films ont pu être réalisés plus souplement, et selon des goûts divers, ce qui a permis à un certain nombre de réalisateurs de percer. Les créateurs avaient la possibilité de choisir parmi les studios et de fonder des communautés créatrices amicales qui appréciaient leurs créations mutuelles et soutenaient leurs réalisations. En même temps, sur un décret du ministre de l'Instruction publique, les jeunes assistants qui avaient terminé leurs études à l'École Supérieure Cinématographique recevaient la possibilité au Studio Balázs Béla de montrer leurs aptitudes en réalisant des films de 15 à 20 minutes. Leurs réussites pouvaient leur valoir, de la part des directeurs de studios, des commandes de longs métrages. Depuis ce temps, le Studio Balázs Béla est devenu la première étape de la carrière de nombreux jeunes réalisateurs.

C'est dès ce moment et dans ce studio que commence l'épanouissement de l'art cinématographique hongrois qui dure encore de nos jours et qui est connu par les spécialistes du monde entier. Malheureusement, ces films parviennent rarement au vaste public des pays de l'Ouest ; cependant, la télévision, les festivals et les présentations privées ont permis de faire connaître les films hongrois à tous ceux qui s'y intéressent particulièrement.

La personnalité la plus importante de cette équipe de réalisateurs apparue dans les années soixante est Miklós Jancsó. Ayant terminé ses études en 1950, il a commencé par réaliser des films d'actualité et des documentaires. Il se fait remarquer avec un film (*Cantata*) qui représente le conflit moral de deux médecins, un jeune et un vieux, vivant à notre époque. Puis, dans une série de cinq films, il a présenté, depuis 1960 jusqu'à nos jours, l'histoire des luttes et du redressement du peuple hongrois socialement opprimé. Le premier film de cette série (non pas selon l'ordre chronologique, mais d'après le sujet) est *les Sans-Espoir*, qui évoque la période suivant la défaite de la guerre d'Indépendance de 1848, et les intrigues de la classe dirigeante alliée à la dynastie des Habsbourg, qui l'aide à dissiper les forces révolutionnaires en les réduisant à l'illégalité des criminels de droit commun. *Les Rouges et les Blancs* raconte les luttes des régiments communistes recrutés parmi les prisonniers de guerre hongrois à la fin de la Première Guerre mondiale, luttant aux côtés de l'Armée Rouge pour la victoire de la révolution russe et hongroise. Dans *Silence et cri*, il s'agit de la liquidation finale des révolutionnaires hongrois rentrés de l'URSS, et combattant pendant la République Hongroise des Conseils, en automne 1919 ; ils furent écrasés et humiliés avec la chute de celle-ci. Après l'action de grande envergure, et les séquences où des foules immenses sont mises en scène dans le film *les Rouges et les Blancs*, dans *Silence et cri*, il ne reste que quelques rares personnes livrées à la merci de l'arbitraire de la gendarmerie, dans l'infertile désert de sable de la

Plaine hongroise. Le seul survivant de la lutte à laquelle nous a fait assister l'action de *les Rouges et les Blancs*, et qui, à la fin de ce film, a salué de l'épée ses compagnons morts, réapparaît ici, traqué, ayant conscience d'être perdu : il tire sa dernière cartouche sur le gendarme qui le fait prisonnier.

Nous retrouvons ce même jeune homme, incarné chaque fois par l'acteur András Kozák, dans le quatrième film de la série intitulé *Mon chemin*. L'action se situe à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, au printemps 1945, au moment de la libération de la Hongrie. Comme le titre l'indique, nous sommes arrivés à une époque que le réalisateur a lui-même vécue. Désormais, son destin est celui de l'éternel unique personnage. Le jeune homme est fait prisonnier dans une région déserte de la Transdanubie et on le fait aide d'un soldat russe grièvement blessé qui garde un troupeau de vaches laitières. Le soldat russe meurt de ses blessures et le jeune Hongrois met le calot du soldat, orné de l'étoile rouge, symbolisant ainsi aussi qu'après une première hésitation où, avec méfiance, ils se mesuraient des yeux, il adhère à la cause pour laquelle ce soldat russe est mort. Il entre en conflit avec ses compatriotes, il est battu par les plus réactionnaires d'entre eux, mais, à la fin du film, il nous regarde, déterminé et, en dépit de l'amertume que son regard trahit, il accepte ce qu'il a commencé. La dernière pièce de cette série de films, intitulée *Ah ! Ça ira !* représente ce même jeune homme comme commissaire du pouvoir populaire victorieux, mais il se heurte à une plus jeune génération, de la même façon que lui-même au début. Le film se termine sur l'apparition, plutôt chaotique, d'une foule d'étudiants dansant fougueusement et prenant parfois la révolution pour une fête, pleine de farces.

Il est indubitable que, dans la culture hongroise, même dans le cadre de la littérature, il n'y avait encore pas eu un travail de synthèse aussi précieux et aussi cohérent sur les cent dernières années de notre histoire que cette série de films de Jancsó. Il est certain que son style et sa méthode de réalisation furent la cause du succès de ses films dans le monde entier, parfois même indépendamment de leur sujet. La technique du tournage où il utilise toutes les possibilités de la pellicule à grande photosensibilité et où il travaille avec des champs relativement longs en donnant au mouvement humain un aspect presque chorégraphique, l'absence remarquable des dialogues sont de toute manière des indices de style qui distinguent Jancsó, à première vue, des autres réalisateurs. En même temps, le sujet de ses films représente les tournants les plus importants de l'histoire du peuple hongrois d'une façon que le monde entier puisse comprendre. Les récents films de Jancsó, tournés après cette série, n'atteignent pas le niveau des créations antérieures ; ils varient sur le fond, le sujet esquissé ci-dessus, rappelant parfois carrément le rythme de la photo et la forme des ballets (*Psaume rouge*).

À côté de Jancsó, l'autre réalisateur important de cette période féconde est Zoltán Fábri, le seul « d'entre les grands vieux » qui a pu supporter la concurrence, en gardant et son talent et sa renommée. Fábri, tout comme Visconti, adapte les classiques de la littérature, filtrant les faits à travers sa propre personnalité : *les Ténèbres du jour* est une épisode du pouvoir fasciste d'après un roman de Boris Palotai ; *Arrière-saison*, qui est tiré d'un roman de György Rónay,

raconte les remords d'un homme qui a commis une grave faute, considérée pendant la guerre comme une peccadille et auquel on ne peut légalement demander de compte ; *Ceux de la rue Paul* est l'adaptation d'un roman pour les jeunes de Ferenc Molnár, et *la Phrase inachevée* est celle d'un roman de Tibor Déry. De tous ces films, le plus important et, à juste titre, le plus connu à l'étranger est *Vingt heures* qui se vit décerner le grand prix du festival de Moscou. C'est l'adaptation d'un roman-reportage de Ferenc Sánta. Cette œuvre représente la vie de la paysannerie hongroise depuis les moments enivrants de la Libération et du partage des terres, à travers le système d'administration défigurée par les excès de pouvoir des années cinquante, jusqu'au triomphe du mouvement des coopératives agricoles. C'est un règlement de compte sévère des fautes commises ; son dramatisme sincère et déchirant, et son unanime prise de parti politique ne prêtant à aucune équivoque ont gagné la faveur du public, de même que la mise en œuvre presque intégralement parfaite du « réalisme filmique » de Fábri, que l'ordonnance du mouvement des acteurs et que son talent de réalisateur.

Les membres de la génération de Fábri et ceux d'une génération plus âgée ayant une riche expérience et, parfois, une technique virtuose ont généralement remporté du succès avec la popularisation d'œuvres littéraires. Ainsi, par exemple, Zoltán Várkonyi qui a adapté à l'écran des romans, racontant la préparation de la révolution bourgeoise hongroise, du grand romancier du XIX^e siècle Mór Jókai (*les Baradlay*, *Un nabab hongrois*, *Zoltán Kárpáthy*), tandis que Márton Keleti a obtenu un succès sans pareil en collaboration avec l'auteur dramatique Miklós Gyárfás en adoptant à l'écran les récits d'Imre Dobozy. Keleti est le seul réalisateur qui cultivait, avec un succès permanent, le genre jadis si populaire de la comédie hongroise (*le Caporal et les autres*, *l'Histoire de ma bêtise*). Comme la majorité des films hongrois ayant obtenu un succès bien mérité a représenté les problèmes, riches en situations dramatiques, de notre époque et de nos jours, une opinion erronée s'est répandue dans les milieux cinématographiques, opinion qui se maintient même aujourd'hui. D'après elle, la comédie est d'ordre inférieur et politiquement moins importante que le drame cinématographique. Ceci est naturellement une erreur, mais explique le fait qu'il y ait si peu de comédies hongroises, fait bien regrettable car le public exige impatientement ce genre.

L'adaptation à l'écran d'œuvres littéraires est une longue tradition hongroise, cultivée avec le plus de talent par Károly Makk et György Révész qui font partie de la première génération issue de l'École Supérieure Cinématographique. Károly Makk, dont les films (*la Maison au pied du roc* et *les Obsédés*) eurent un grand retentissement, a tourné un grand nombre de films superficiels et sans succès ; cependant, avec son film *Amour*, d'après un roman de Tibor Déry, on retrouve de nouveau son talent. Ce film représente l'atmosphère étouffante des années du culte de la personnalité, avec une grande force artistique, à travers les relations d'une vieille femme qui attend le retour de son fils de l'étranger, et de sa belle-fille. En effet, le garçon ne se trouve pas à l'étranger, comme la belle-fille, luttant contre les soucis quotidiens, le fait croire à la vieille, mais injustement en prison pour des raisons politiques. Le rôle principal du

film fut tenu par la veuve de Ferenc Molnár, Lili Darvas, qui devint connue après un grand nombre d'excellentes interprétations aux États-Unis.

György Révész s'est spécialisé dans les « grands » de la littérature hongroise de l'entre-deux-guerres et qui ne pouvaient pas devenir mondialement connus à cause des obstacles linguistiques, c'est-à-dire à cause de l'isolement de la langue hongroise ; aussi, avec une persévérance tenace, adapte-t-il avec beaucoup de talent les romans de Frigyes Karinthy (*Voyage autour de mon crâne*), de Lajos Kassák (*Terre des anges*) et d'autres. Parmi ses films, au début des années soixante, *Terre des anges* remporta le 1^{er} prix au festival de Mar del Plata, devant le film *la Solitude du coureur de fond*.

Parmi les contemporains de Jancsó, de Makk et de Révész, suivant surtout les traces de Jancsó mais créant dans un style tout à fait différent, les réalisateurs à avoir obtenu le plus de succès sont Péter Bacsó et András Kovács.

Péter Bacsó, un scénariste recherché dans les années cinquante, a commencé à tourner des films dans les années soixante, alors qu'il était déjà un homme mûr, avec András Kovács, metteur en scène de théâtre. L'action de chacun de ses films se situe de nos jours. Il traite toujours un conflit actuel, politique ou social. A cause de cela, il est quelquefois accusé d'être superficiel ou, comme on a l'habitude de dire, d'avoir un style « journalistique ». Cependant, une question se pose : ce genre de film n'a-t-il pas aussi sa raison d'être dans l'art cinématographique ? La réponse ne peut être que positive. Bacsó, qui a du goût pour les situations extrêmes, analyse, partant de celles-ci, la situation de la société contemporaine et, à l'intérieur de cette dernière, les éléments qui causent les problèmes. Le héros du film *le Dernier élan* est, par exemple, le directeur d'une grande entreprise importante ; c'est d'ouvrier qu'il est devenu directeur. Las de gérer l'entreprise, tâche qui dépasse peut-être ses forces, mais aussi fâché par une mesure supérieure qu'il trouve injuste, il redevient ouvrier à la stupéfaction générale de son entourage. Cette situation extrême permet d'une manière excellente à Péter Bacsó d'étonner le spectateur, peut-être indigné — car dans un État « ouvrier » redevenir ouvrier ne peut pas être déshonorant —, et cela lui permet de pouvoir examiner si cet homme est vraiment capable de travailler, après avoir été directeur, comme ouvrier dans une usine.

András Kovács réagit, lui aussi, de façon très sensible aux problèmes de nos jours, mais il médite de façon plus théorique, et d'une certaine manière beaucoup plus philosophique. Il a remporté son premier éclatant succès avec l'adaptation d'un épisode sanglant de la guerre (*Jours glacés*) ; les forces armées hongroises entrées dans la ville de Novi Sad (Yougoslavie) ont réglé le compte de la population serbe de façon terroriste. Parmi ses films qui traitent de sujets contemporains, *les Murs* est connu et populaire, particulièrement en France ; sous la forme d'un seul grand débat, Kovács pose les problèmes théoriques et pratiques des intellectuels hongrois ayant leurs racines dans la classe ouvrière.

A l'époque de la création du système des studios de cinéma, les deux membres les plus doués de la plus jeune génération, instruite pour la plupart par Félix Máriássy, sont István Gaál et István Szabó. Gaál a perfectionné ses études pendant un an à l'École Supérieure Cinématographique de Rome avec une

bourse de l'État hongrois. De retour en Hongrie, après quelques documentaires, il a obtenu un grand succès avec son film intitulé *A la dérive*, succès semblable peut-être à celui de l'aurole personnelle de Jancsó. Ce film, primé au festival de Karlovy Vary, représente la première rencontre brutale avec la vie des candidats au baccalauréat, dans une petite ville au bord de la Tisza, rivière traversant la Grande Plaine hongroise. Le paysage hongrois, le monde paysan hongrois, ont été utilisés auparavant dans de nombreux films comme curiosités folkloriques (une maison de production française a tourné au cours des années 30 *Tarass Boulba* de Gogol dans la même région). Mais chez Gaál, grâce à ses souvenirs d'enfance, ces éléments se transforment en un monde d'images singulières et authentiquement belles. Dans l'un de ses meilleurs films, Gaál a analysé la possibilité de la naissance et de la recrudescence des aspirations dictatoriales à l'intérieur du monde clos d'une colonie d'aviculture (*les Faucons*) ; le film intitulé *Paysage mort* représente la solidarité de deux personnes restées seules dans un village déserté peu à peu par ses habitants qui cherchent fortune dans la ville voisine leur assurant mieux les avantages de la civilisation.

István Szabó est l'un de ceux qui ont pu tourner leurs films très tôt, à l'âge de vingt ans. Pareillement à Gaál, il a commencé par une série de courts métrages et a remporté du succès, entre autres, à Oberhausen (*Concert ; Toi ; Variations sur un thème*). Dans son premier film intitulé *l'Age des illusions*, il représente avec une authenticité lyrique la stupéfaction ressentie devant la vie par la nouvelle génération qui, sortant de l'âge ingrat, s'engage dans le travail, après les premiers ahurissements. Ses films ultérieurs sont les morceaux d'une autobiographie singulière dans lesquels il représente les années de luttes d'un garçon qui aime fanatiquement son père, perdu très tôt, et parallèlement à ceci, l'adaptation de la société bourgeoise hongroise progressiste et des intellectuels dans la société socialiste (*Père ; Un film d'amour ; 25, rue des Sapeurs*). Dans le dernier film de Szabó, *25, rue des Sapeurs*, nous pouvons constater une tournure stylistique intéressante : l'action qui se joue dans des temps différents, est implantée dans les solides cadres d'une maison de Budapest, et c'est justement ce qui lui confère cette forme sans laquelle les séquences d'un très grand effet pourraient se terminer et recommencer n'importe quand.

A côté des éminents réalisateurs déjà énumérés, nous pourrions mentionner les réalisateurs d'un grand nombre de beaux films et qui ont contribué, chacun avec une création, aux résultats de l'art cinématographique hongrois. Les cinéphiles, les critiques français, italiens et anglais, sympathisant avec le cinéma hongrois, connaissent bien les noms et les films de Ferenc Kósa (*Dix mille soleils*), Sándor Sára (*la Pierre lancée*), Pál Sándor (*Clown au mur, Charlotte chérie*), Imre Gyöngyössy (*Pâques fleuries, Fils du feu*), Zoltán Huszárík (*Sindbad*), Pál Zolnay (*Photographie*) et d'autres. L'exposé de tous ces films n'est pas notre but, nous nous sommes simplement proposé de résumer et d'esquisser le chemin suivi par le cinéma hongrois jusqu'à nos jours et non pas d'entrer dans les détails. Depuis le début des années soixante, on tourne en moyenne vingt films hongrois par an, c'est-à-dire que pendant les dix dernières années, plus de deux cents films ont été montrés au public hongrois ; un pourcentage considérable de ces films — quatre à cinq films par an à peu près — sont des

créations plus exigeantes et plus précieuses que la moyenne, d'après la critique et l'opinion du public. Nous pouvons répéter sur tous les tons que c'est précisément ce fait que nous tenons pour la plus grande conquête de l'art cinématographique socialiste hongrois, et ce ne sont pas seulement un ou deux talents qui règnent et qui ternissent les créations des autres ou les rendent peu intéressantes (comme c'est le cas d'Ingmar Bergman en Suède, par exemple), mais qu'il s'agit d'un art cinématographique varié, unissant plusieurs styles, socialement engagé et fleurissant des studios différents.

Les résumés de l'histoire cinématographique sont contraints de se rallier, le plus souvent, à cette erreur commise chaque fois, mais toujours admise que, parlant de l'art cinématographique, ils ne tiennent compte que des longs métrages. Alors que chaque pays a sa production de courts métrages parmi lesquels certains représentent une grande valeur. De toute façon, il est évident que l'histoire de la littérature n'est pas faite seulement, disons, de l'histoire des romans et des récits, mais de la poésie, des essais et du théâtre qui en font également partie ; de même qu'il est certain que l'histoire des beaux-arts n'est pas seulement constituée par la totalité des tableaux, des sculptures, des fresques et des mosaïques, mais aussi par les dessins à la plume et les eaux-fortes ; de la même façon, l'histoire de l'art cinématographique n'est pas fait uniquement de longs métrages. Pourtant, même au prix de plus grands efforts, on n'a pas réussi à faire apprécier à sa juste mesure l'art des courts métrages, qui produit très souvent des créations vraiment géniales de 5-10-20 minutes. Il serait trop long de nous étendre sur les causes de ce phénomène, cela n'entre pas dans notre sujet ; nous le mentionnons seulement pour motiver le fait que, nous aussi, nous ne faisons que citer brièvement et presque en passant l'art du court métrage hongrois.

Dans ce genre, la plus grande valeur est représentée par le dessin animé hongrois. Attila Dargay, József Nepp, Sándor Reisenbüchler et, parmi la génération plus âgée, Gyula Macskássy ont créé des films qui ont mérité les éloges des spécialistes du monde entier. Dans ce domaine, ce n'est pas la tradition inaugurée par Walt Disney qui a survécu, mais le genre satirique, se penchant vers la caricature, que cultivent Halas, Jean Image et d'autres artistes d'origine hongroise. Mais il existe également une tendance lyrique s'inclinant vers les beaux-arts. Le premier dessin animé hongrois en long métrage fut présenté en 1974, portant le titre *Jean le Preux*, réalisé d'après le poème lyrique de Sándor Petőfi, et les projets sont l'œuvre de Marcell Jankovics.

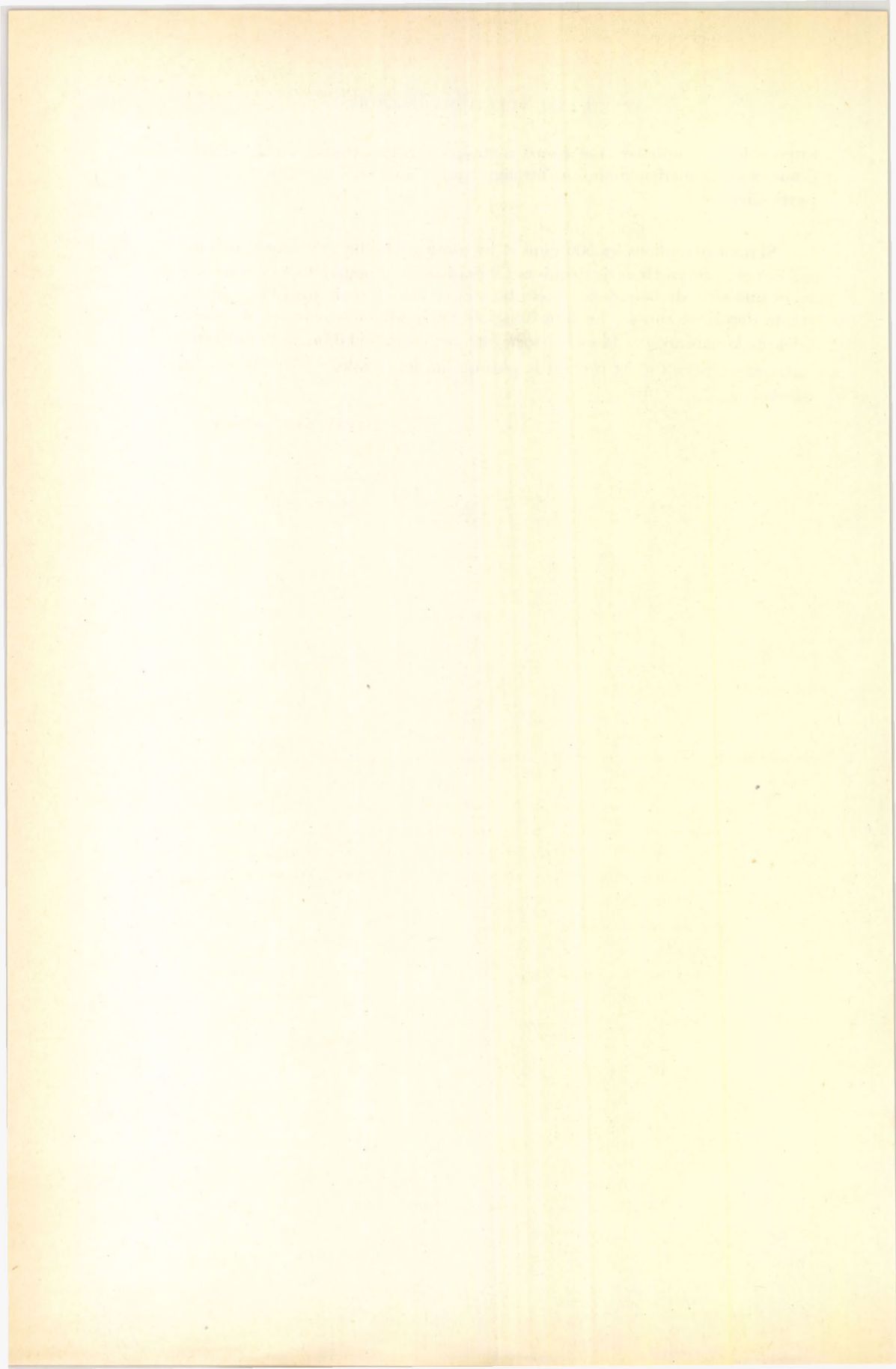
Le second genre de courts métrages hongrois, de renommée mondiale, à juste titre, est celui des documentaires (films de vulgarisation scientifique). Dans la branche des sciences naturelles, c'est par le nom d'Ágoston Kollányi que sont signées les meilleures créations, tandis que dans le domaine des films d'art, le nom de Gábor Takács est le plus connu.

Notons toutefois qu'en Hongrie, le genre du documentaire n'est pas à la hauteur du documentaire russe, polonais, anglais ou américain. Naturellement, les films créés au Studio Balázs Béla ne sont pas classés parmi ces films, car ils ne représentent pas un genre à part, mais la possibilité offerte à des jeunes réali-

sateurs de se manifester. Les courts métrages d'István Szabó, István Gaál et d'autres sont, en effet, connus à l'étranger, grâce au Festival d'Oberhausen en particulier.

Si nous déroulions les 500 films et les plusieurs milliers de courts métrages qui ont été faits en Hongrie depuis la Libération, nous pourrions voir non seulement une série de bonnes ou moins bonnes créations, mais aussi l'histoire des trente dernières années. Le film hongrois est indubitablement un document fidèle de la naissance de la société socialiste, de la consolidation après différentes luttes et « crochets ». Et ceci est le plus qu'un art socialiste peut dire sur lui-même.

ISTVÁN NEMESKÜRTY



Les arts plastiques contemporains

Trente ans d'histoire dans les arts d'un pays qui édifie le socialisme pose devant le chercheur de multiples questions auxquelles une réponse ne pourra être donnée avant d'avoir fait des recherches comparatives sur le plan international. Voilà quelques-uns de ces problèmes : quels sont les traits, marquant les changements dans les arts et dans la vie artistique, qui surgissent des lois régissant les modifications des formations sociales, et dans quelle mesure les traditions locales et le milieu culturel leur imposent-elles des variantes et des nuances particulières ? Quels sont les changements subis par la vie artistique, et plus particulièrement quelle est la structure des rapports entre l'art et le public, autrement dit le rôle concret, social de l'œuvre d'art ? Comment ces changements agissent-ils sur les rapports entre tradition et nouveauté, et sur les problèmes de la relève des générations ? Avant tout il est évidemment important de savoir quelle influence ont exercé les changements dans les fonctions sociales des arts sur le rôle des genres, sur l'histoire des genres. La question capitale est, en outre, la qualité des œuvres d'art.

Ce bref article n'a pas l'ambition, bien entendu, de vouloir donner une réponse à ces questions complexes ; et ne pouvant pas offrir un résumé de l'histoire de ces recherches, il n'aura pas recours à des démonstrations théoriques, à des arguments pris à l'histoire des idées. Mais, dans la présentation des principales charnières qui caractérisent les trois décennies écoulées dans l'histoire des arts, l'auteur tiendra toujours compte des problèmes cités.

Pendant les années 1945-1949 se forme une période de transition qui se rattache au début d'une nouvelle époque moins par les œuvres d'art que par les tendances. Il est évident que le grand tournant historique de 1945 ne fut pas automatiquement une frontière entre des périodes artistiques, mais la Libération a fait dépérir de vieilles valeurs, et a dégagé les contours de nouvelles valeurs. C'est le processus même qui réunit cette période de transition à la période actuelle de l'histoire de l'art. On dirait que la vie artistique, née parmi les ruines, a spontanément rejeté l'art officiel antérieur, de même que les tendances qui lui étaient liées par des attaches stylistiques. On a, plus ou moins instinctivement et plus ou moins consciemment, découvert et exposé au public tout ce qui ne pouvait jouer précédemment qu'un rôle périphérique, tout ce qui était ignoré auparavant par la critique. Avec une force élémentaire on faisait des efforts pour montrer et faire connaître les tendances socialistes des années

trente, dont presque tous les représentants ont péri. Dans un court laps de temps de nombreux groupements naquirent pour ressusciter les aspirations progressistes des associations d'artistes de la période précédente. Il y avait encore plus d'harmonie de style dans l'École Européenne et dans le Groupe des Abstraits, qui reprirent les tendances surréalistes-abstraites, latentes pendant les années de la guerre, et également représentées par des artistes socialistes. Leur but était de faire passer l'art hongrois, afin de le rénover, par les voies de l'avant-garde dont les tendances ne s'implantèrent que partiellement à cause des conditions historiques. Malgré les initiatives remarquables de certains artistes, ce groupement fut marqué par un certain anachronisme. C'est que, à une époque où la réalité historique était la mise en place du pouvoir ouvrier, il prônait une évolution artistique identique à celle de la bourgeoisie démocrate.

Les discussions, passionnantes du point de vue de l'histoire des idées, culminèrent en 1947 et en 1948 entre ceux qui insistaient sur l'importance des innovations formelles et de l'analyse des formes et ceux qui voulaient que l'œuvre d'art reflète l'engagement socialiste. L'idée essentielle, du point de vue de l'histoire de l'art, des artistes engagés les plus éminents était le changement de la fonction pratique, sociale des arts plastiques, et, bien sûr, la possibilité et la nécessité de ce changement : l'exposition organisée à la fin de 1948 sous le titre « Vers un art communautaire » a présenté les œuvres d'art et les tendances de l'art, destinées à être constamment exposées au public. Des tableaux et des sculptures, destinés à s'adresser durablement au public moins par le genre, la technique et les dimensions, que par le thème et le message, furent inclus dans cette exposition. En somme, ce fut un résumé des tendances nouvelles des années succédant à la Libération, qui voulait être une ouverture vers la nouvelle époque de l'art. Les changements qui survinrent bientôt dans l'histoire et dans la politique artistique la firent apparaître après coup comme la conclusion d'une période de transition. En réalité, c'était un chaînon entre l'activisme plein d'enthousiasme et de bonne volonté des premières années et le programme organisé vers « un art communautaire » qui s'élabora dans la période suivante.

La majeure partie des œuvres de valeur durable était née dans l'esprit du programme « communautaire », programme non fixé mais accepté dans un jaillissement instinctif. Les monuments dressés à la mémoire de la Libération et des luttes antifascistes fleurissaient dans la forme et dans le message d'un monumentalisme tout neuf. *Le monument aux partisans* à Sátorajújhely (1946-1948), œuvre de Jenő Kerényi, représente une immense figure d'homme qui, dans un élan expressionniste, retient l'oiseau rapace, ce qui signifie symboliquement aussi la victoire sur un des emblèmes triomphaux du régime Horthy, sur le *turul*, oiseau légendaire des ancêtres des Hongrois. Dans l'œuvre de Dezső Bokros Birman, de Tibor Vilt et d'autres sculpteurs, la nouvelle thématique et les nouvelles formes expriment l'angoisse de tant d'années enfin surmontées et l'aboutissement de la recherche d'une nouvelle harmonie. Sur la façade de l'un des édifices (la maison des journalistes) bordant un large boulevard de Budapest, on peut voir une œuvre collective d'András Beck, Jenő Kerényi et Sándor Mikus (1948-1950), un bas-relief de grandes dimensions, en forme d'étroit rectangle vertical, qui résume les différentes étapes de la Libération

et de la reconstruction du pays en se servant des enseignements artistiques des reliefs et des œuvres graphiques de la période précédente, conçues dans un esprit socialiste. A l'exposition de 1948 précédemment mentionnée Endre Domanovszky présenta un carton de tapis *Hercheurs*. Il chercha à y représenter l'ouvrier de type nouveau, qui devait servir de modèle idéal pour la période suivante, mais qui est l'incarnation d'un type d'ouvrier spécifiquement hongrois propre aux années trente, ouvrier qui se prépara à l'avenir et à devenir intellectuel.

A partir de 1950, année où les nouveaux cadres organisationnels de la vie artistique furent mis en place, la pensée esthétique dogmatique commence à agir, appliquée en guise d'étalon critique, elle devait caractériser pendant quatre à cinq ans la politique de l'art et la vie artistique. Ce processus s'était concentré en substance en un laps de temps assez bref, et son influence se faisait sentir d'une manière condensée. Cela nécessite que nous passions en revue les composantes complexes et contradictoires de ce phénomène dans l'histoire de l'art.

La consolidation économique-politique du régime de démocratie populaire a permis de faire que l'art puisse s'adresser à un public permanent et organisé. C'est pour atteindre constamment ce but que l'Union des Artistes, fondée en 1950, commença son activité. (Sa fondation fut précédée de la dissolution des divers groupements d'artistes.) Au début des années cinquante le Fond Artistique fut créé afin d'assurer les conditions matérielles nécessaires à la réalisation de ce but. Il remplit actuellement toujours le rôle d'organisation économique des artistes, mais sous des formes modifiées et dans des cadres qui continuent à s'élargir (il assure la sécurité sociale, des bourses, la retraite des artistes et de leurs veuves, l'entretien des ateliers, il s'occupe de la vente des œuvres d'art, etc.). En 1954 le Conseil des Ministres a adopté une ordonnance de grande portée aux termes de laquelle une part déterminée du coût total des constructions devait être affectée au décor architectural des édifices et des places publiques. (Il est à noter que cette somme n'est pas répartie par objets, ni selon les coûts de construction des différents édifices, mais selon les exigences du décor artistique, c'est-à-dire, le caractère et la mesure des projets communs à l'architecture et aux arts plastiques qui sont fixés au moment du projet de l'édifice en question.)

Les préliminaires nécessaires étaient réunis grâce à la stabilisation de la situation économique, notamment l'augmentation du volume de la construction, et un essor économique et industriel qui créa la nécessité de projets d'urbanisation, la transformation des besoins culturels et idéels des nouvelles communautés sociales qui avaient découvert leur propre force. L'ensemble de ce processus a entraîné en Hongrie, tout comme dans d'autres pays, la modification du rôle des différents secteurs. Les œuvres d'art importantes cessèrent d'être des objets de musées ou de salles d'exposition pour vivre et agir au vu d'un public constant. La période suivante de ce processus, déterminée par des facteurs historiques et techniques, commencera vers la fin des années cinquante quand le développement industriel accéléré demandera aux artistes une coopération plus directe et plus variée.

L'ensemble artistique de Dunaújváros, la première des nouvelles villes,

est comme un symbole des nouvelles aspirations vers une synthèse, et résume pour ainsi dire les meilleurs résultats et aussi les échecs temporaires. De passage en 1956 Diego Rivera dit à propos de la grande fresque d'Endre Domanovszky (1955) symbolisant l'alliance ouvriers-paysans, qui décore l'entrée de la grande usine métallurgique, qu'il la considérait comme une des fresques les plus importantes de l'Europe d'après-guerre. La statue *le Fondateur*, de József Somogyi, est devenue l'emblème de cette ville. On trouve bien entendu à Dunaújváros aussi les traces de décors architecturaux dépassés, accompagnant des tendances archaïsantes de l'architecture, des mosaïques sur la façade des grands magasins qui en exagèrent le caractère représentatif en le comprenant de travers. Cependant, l'œuvre dont nous venons de parler, exécutée dans la première moitié des années 1950, s'est avérée être une œuvre chargée de valeur pour l'histoire de l'art, tout en étant le symbole d'une époque.

Les monuments et les tableaux les plus représentatifs développent les thèmes pour lesquels cette époque manifesta un besoin particulier : un intérêt accru pour l'histoire, et surtout l'élévation immédiate du niveau de vie, de la vie quotidienne, de celle des ouvriers et des paysans, dans le contexte général des situations et de l'héroïsme historique. Ce grand essor qui, conformément au type de formation sociale, recrute un public tout neuf, s'arrêta en route pour devenir l'animateur de la médiocrité, lorsqu'il choisit pour modèle l'univers des formes propres au réalisme critique de la fin de siècle, car c'est ainsi que la pensée esthétique du dogmatisme interprétait le principe unitaire « contenu socialiste en formes nationales ». Une des conséquences fut que, pour un temps, les recherches visant la découverte de formes qui correspondent au nouveau contenu s'arrêtèrent. Un des corollaires était la restriction extrême des antécédents et des traditions artistiques jugés « valables », ce qui signifiait en pratique l'élimination de l'art des cinquante années précédant la Libération, y compris de l'art socialiste de cette période qui eut pourtant une importance à l'échelle internationale. Après les polémiques qui eurent lieu pendant la première moitié des années cinquante, et qui présentent un intérêt du point de vue de l'histoire des idées, puis après les dernières vagues des événements de 1956, les problèmes artificiellement créés de la « hiérarchie » et de la « validité » des traditions cessèrent enfin. Ainsi, les antécédents, critères importants de sélection, devinrent le terrain naturel et le point de départ des arts. Il va sans dire que pendant ces quelques années les artistes eurent à soutenir, pour la création, une lutte difficile. Ceux déjà arrivés à leur maturité, ainsi que les débutants se débattaient à cause de l'incompréhension envers l'héritage artistique.

Cette sélection dans l'histoire de l'art a, bien entendu, laissé son empreinte dans l'évolution des genres et dans leur interprétation. Conformément au modèle qu'offrait le réalisme de la fin de siècle, le tableau de chevalet et la sculpture de petites dimensions devinrent le « modèle », et ce à une période où la demande sociale réclamait la fresque, la mosaïque, la statuaire architecturale et des places publiques. Les appréciations des affiches portaient également de cette prépondérance des tableaux de chevalet. Après un magnifique élan entre 1945 et 1948, l'ignorance des exigences du genre que réclamait l'affiche conduisit à une dégénérescence totale. Or, pendant ces quelques années, marquées par la critique

fondée sur l'esthétique dogmatique, les œuvres durables naquirent pourtant non pas en opposition avec la pensée esthétique générale et avec la vie culturelle, mais dans leur cadre même, où entraient également le respect de la fonction sociale des arts, la garantie d'un large public, et le renforcement d'un certain goût conventionnel. Les productions moyennes, comme celles de toutes les époques, semblaient bien vite dans l'oubli, mais cette moyenne ne réussit pas non plus à éclipser l'importance des grandes œuvres et des personnalités de premier plan. Les traits qui demeurèrent sont le besoin d'une synthèse professionnelle relative, l'autocontrôle de l'artiste que mûrit le contrôle de la grande publicité, l'acceptation de la responsabilité qu'implique la formation de la conscience sociale, la conception de l'art en tant que cause concernée par toute la collectivité, tout cela caractérise jusqu'à nos jours la conception du rapport entre l'artiste, l'œuvre d'art et le public.

La seconde moitié des trois décennies qui viennent après la Libération paraît être, jusqu'à nos jours, une période continue, donc une période ouverte. Pour comprendre ses traits caractéristiques, il convient de faire un certain détour, pour toucher un problème qui relève au moins autant de l'histoire de la civilisation que de l'histoire de l'art, à savoir le problème des relations qu'avaient et qu'ont les artistes avec l'art hongrois, sur le plan international, et le problème des possibilités de leur orientation internationale.

Les années de l'entre-deux-guerres étaient profondément marquées par la césure artificielle créée après la défaite de la République Hongroise des Conseils de 1919, quand les meilleurs artistes furent forcés à émigrer, le besoin en œuvres monumentales disparut dans l'art. Parmi la grande génération d'historiens de l'art, active en 1919, des personnalités comme Frederick Antal, Arnold Hauser, Jean Wilde, durent quitter le pays. Ceux des artistes émigrés pendant les années vingt, et qui devaient bientôt revenir, trouvèrent un asile à Vienne et en Allemagne, ils subirent l'influence de l'expressionnisme tardif et du constructivisme. Cependant, des promoteurs aussi importants, à l'échelle internationale, du constructivisme que Lajos Kassák ou László Moholy Nagy n'avaient pratiquement aucun lien avec l'art hongrois. Le pays s'engageait dans la voie du fascisme et son art officiel se tournait avant tout vers le *novecento* italien, tandis que les artistes progressistes cherchaient un soutien intellectuel dans l'École de Paris, à partir des années trente. Tout cela n'était pourtant que des aspirations individuelles qui laissèrent leur empreinte dans la variété méthodique et stylistique des arts, sans influencer les établissements artistiques. Les musées ne collectionnaient pratiquement pas d'œuvres contemporaines, les bibliothèques spécialisées avaient dans ce domaine de grandes lacunes. La longue période de guerre ne fit évidemment que renforcer l'isolement, ce qui explique, entre autres, le vide qui entourait l'École Européenne, qui cherchait à réaliser son programme en tant que réanimateur et que successeur de la seconde vague de l'avant-garde.

À partir de 1949 la possibilité de connaître l'art contemporain et l'art ancien des pays de même système social fut ouverte, et ce en opérant, *grosso modo*, la même sélection des traditions que celle qui caractérisait la situation en Hongrie. Le système social stabilisé et l'amélioration de la vie économique

permirent, à partir de la fin des années cinquante, de procéder à un large échange international d'expositions, d'organiser régulièrement des voyages d'étude, autrement dit d'assurer les conditions nécessaires à des informations continues et toujours à jour. Cependant, ce progrès eut aussi son envers, à savoir que les artistes, surtout les jeunes, ceux qui débutèrent après 1945, assimilaient pour ainsi dire « en vrac » les tendances, ignorées par eux, de plus d'un demi-siècle. Ils firent connaissance en même temps avec Mondrian et l'op'art, avec Kandinski et le pop'art, avec le surréalisme et l'art conceptuel. La conséquence, fort compréhensible, fut que, du moins pour un temps, les artistes ne firent pas de distinction entre l'originalité prise dans un sens strictement esthétique, la nouveauté, et la mode, et que souvent le caractère moderne, contemporain, fut remplacé par un trait paraissant momentanément nouveau ou par une astuce technique. En Europe occidentale l'hégémonie de l'art non figuratif approchait presque de sa fin lorsque, vers la fin des années cinquante, il se propagea vers l'Europe centrale et orientale. Or, la base sociale de la vie artistique était déjà assez forte en Hongrie pour pouvoir se passer des interdictions et de la sélection artificielle, dans la lutte contre les imitations et contre l'épigonisme. On pouvait déjà faire confiance à la critique d'art qui était à même d'établir des différences entre la véritable originalité et la répétition, en guise de jeu purement formel et de démarches artistiques issues d'autres milieux. La vague de néo-avant-gardisme, épanouie vers la fin des années soixante, n'eut certes pas une longue vie, mais beaucoup de ses éléments, de ses moyens et de ses procédés ne s'en intégrèrent pas moins à la gamme variée des genres autonomes, ou non autonomes, enrichissant ainsi le langage des genres et des œuvres qui exerçaient une action la plus vigoureuse sur la collectivité. Les contestataires du « non-art », toujours de caractère « underground », restèrent par trop périphériques pour signifier plus qu'une pose temporaire.

Ici, il faut préciser qu'en Hongrie il est entré dans les traditions culturelles et artistiques de « prendre au sérieux » les arts et toutes leurs manifestations. Il est impossible de s'étendre ici sur tous les antécédants, sur toutes les causes historiques de cette attitude, mais il faut constater le fait que le caractère « privé » de l'activité artistique qui marqua, surtout au xx^e siècle, le comportement de tant d'artistes, était chez nous sinon inconnu, du moins fort peu caractéristique. Ce qui l'était bien davantage, c'est le message social dont cette activité était chargée. Il s'ensuit que certains phénomènes artistiques éphémères de la vie internationale et conçus pour ainsi dire comme des jeux d'esprit furent interprétés chez nous avec un sérieux complet. Cela contribua toutefois à établir relativement vite la différence entre les valeurs durables et les phénomènes superficiels, et ce aussi bien dans les milieux artistiques que dans le public de plus en plus vaste. Pour y arriver, une condition préalable importante fut réalisée, celle d'élargir la base qui assurât l'efficacité pratique, fonctionnelle de l'art, et celle d'accomplir la grandiose modification dans l'histoire des genres, ce qui était déterminé par des facteurs sociaux et historico-techniques.

La décentralisation de la culture artistique est l'un des motifs de la grande diversité, des multiples facettes stylistiques que montre actuellement l'art. Nous devons passer en revue certaines de ses composantes qui marquent forte-

ment la vie artistique de notre société et qui, indirectement, s'avèrent être des forces agissant sur la qualité artistique.

Dans des milieux internationaux on pose souvent la question du mécénat. La formule, très fréquente, de cette question est la suivante : comment peut-on garantir l'épanouissement complet de la force créatrice individuelle, la variété dans le style et la liberté, quand les principales commandes viennent de l'État-mécène, donc d'une puissance centralisée. Ici, il faut bien comprendre que « l'État en tant que mécène » est une notion abstraite. Les œuvres qui, dans le pays entier, décorent les édifices et les places publiques, sont commandées et partiellement jugées par les représentants de diverses institutions de l'État et de la collectivité, de différentes communautés socialistes qui y sont directement intéressées. Cela veut dire que le mécénat étatique se réalise par le canal d'une « couche de mécènes » englobant quelques milliers de personnes, et que ces « mécènes », venus de différentes souches pour attendre le niveau où ils jouissent de l'art et commandent des œuvres d'art, représentent dans les jurys la demande de communautés fort différentes.

La quantité des œuvres d'art (surtout pour la peinture, les œuvres graphiques et les objets d'art décoratif) achetées par des particuliers est immense, selon les données statistiques elle est même remarquable sur le plan international. Cette quantité ne fait que s'accroître depuis la fin des années cinquante. Comme nous l'avons déjà dit, ces œuvres entrent dans le circuit commercial par l'intermédiaire du Fond Artistique, organisation économique des artistes. C'est peut-être là que survivent plus qu'ailleurs, encore que sous des formes en modification perpétuelle, les relations déterminées par le marché bourgeois entre artiste, objet d'art et consommateur. Ce n'est donc pas dû au hasard si ces objets d'art jouent un rôle relativement neutre dans l'aspect global que revêt l'art. Par rapport aux relations commerciales du passé, il y a par contre une différence essentielle, à savoir que ce sont des jurys d'artistes qui apprécient et acceptent la diffusion et l'écoulement des œuvres d'art, et que les consommateurs appartiennent non pas à quelque élite mais à presque toutes les couches de la population urbaine et campagnarde. Cet aspect, qui évoque certainement le passé, peut en effet garantir de nos jours à la majorité des artistes de vivre de son art, et a permis, sous une forme quasi institutionnalisée, d'éliminer du marché le pompiérisme (ce qui mériterait une étude à part).

Il va sans dire que ni le mécénat organisé par l'État et agissant par les canaux de centaines et de milliers de communautés socialistes, ni les achats, aussi importants qu'ils soient, des particuliers ne constituent en eux-mêmes la base de la décentralisation. Celle-ci a surgi par suite du grand changement survenu dans la culture générale, dans l'instruction toujours plus complexe qui fait naître chez les individus des besoins variés, bien que, dans l'instruction primaire et secondaire, un des points les plus faibles reste toujours la formation esthétique et artistique. Sur cette base pourtant les colonies d'artistes de province exercent une action de plus en plus large et dans leur milieu local et à l'échelle nationale. Une partie de ces groupements, permanents ou temporaires, exista, bien que sous d'autres formes, dès avant 1945. Mais la majorité connut un renforcement au cours des quinze dernières années, et désormais ils sont plus que des centres

provinciaux qui ajoutent quelques couleurs à l'art hongrois d'aujourd'hui, mais ils sont des éléments caractéristiques de l'art hongrois. Leurs particularités distinctives sont déjà moins déterminées par les traditions, l'influence dominante vient des changements socio-économiques dans le milieu restreint qui les entoure.

La colonie d'artistes récemment fondée à Miskolc (Nord de la Hongrie) reçut des stimulants du centre de l'industrie lourde et de l'université polytechnique qui y furent créés il y a peu et qui ont provoqué la restructuration professionnelle et culturelle d'une partie de la population. Les membres de la colonie sont surtout des artistes graphiques, comme l'excellent Gyula Feledy. On y organise les biennales nationales d'art graphique qui contribuèrent à faire largement connaître les œuvres nouvelles de cet art qui connut un brusque épanouissement au début des années soixante. Tous les deux ans, on organise également à Miskolc des expositions nationales d'arts plastiques, ce qui permet de suivre l'état actuel et l'évolution générale des arts pendant les périodes situées entre les expositions nationales, bien plus rarement, dans la capitale.

L'« Atelier de Pécs » (Sud de la Hongrie) a un caractère expérimental, il cherche à découvrir toutes les possibilités de la culture visuelle, et à élaborer la conception de la « ville en couleurs ». Si l'« Atelier » s'est proposé de tels buts, une part en revient certainement au fait que Pécs est la ville natale de plusieurs professeurs du Bauhaus, et que Victor Vasarely, qui y est également né, reste en relations étroites avec la ville. Si, par contre, Pécs est devenu un centre artistique, c'est en grande partie dû à Ferenc Martyn, excellent peintre et illustrateur, qui y travaille et qui dans son temps fut l'un des promoteurs à Paris du groupe Abstraction-Création.

A l'opposé de ces centres, les peintres de Hódmezővásárhely (Sud-Est de la Hongrie) ont leurs racines plutôt dans les traditions. Pendant la première moitié du siècle, cette ville fut l'un des centres de la peinture dite de la Grande Plaine, aussi les peintres et les quelques sculpteurs de plus en plus nombreux, qui s'y établirent, acceptèrent-ils bon gré mal gré l'héritage qui les rattachait au milieu typiquement agraire, à la plaine infinie et aux hommes formés par le dur travail. Dans les œuvres de ces peintres, le souvenir du passé est longtemps resté prédominant, de plus c'est au cours de la socialisation de l'agriculture qu'ils ont pris conscience de ce passé, ce qui leur a fait sentir d'une nouvelle façon l'impression qu'exercent les vastes espaces cultivés en commun, d'où naquit à son tour une certaine nostalgie que l'on pourrait appeler néo-primitive-naïve, une certaine attirance vers le conte de fée.

A vingt-cinq kilomètres de la capitale, Szentendre est un centre particulièrement important, aussi bien pour la peinture que pour la sculpture. Avec ses monuments serbes, de caractère très spécifique, dans un style byzantin tardif mais marqué par le baroque, avec son art populaire, cette petite ville attire depuis longtemps les artistes. Avant 1945, elle vit naître des initiatives constructives et non figuratives, des extrapolations surréalistes-expressionnistes, une attitude antifasciste. Jenő Barcsay, Dezső Korniss, Endre Bálint, etc. continuent de nos jours ces tendances, et leur cercle ne cesse de s'élargir, surtout de sculpteurs de générations plus jeunes, dont les œuvres y ajoutent beaucoup de couleurs.

Ces quatre centres provinciaux, sans tenir compte des autres, montrent la variété du tableau d'ensemble. Étant donné que nous avons attiré l'attention sur les différences de caractère, d'abord pour avancer des arguments en faveur de la décentralisation de la culture artistique, nous citerons à ce propos encore d'autres exemples : la biennale des tapisseries, à Szombathely (Ouest de la Hongrie), la biennale de la sculpture à Pécs (qui a précédé la Biennale Internationale de la sculpture, organisée à Budapest depuis 1971), l'atelier et le symposium international de céramique organisés en été à Siklós, le musée de plein air et l'atelier international de sculpture, à Villány (ces deux dernières localités se trouvent près de Pécs), ou les expositions individuelles et de groupes, ainsi que les démonstrations relatives à l'histoire de l'art, organisées par le musée de Székesfehérvár (à 70 km de Budapest, sur la route menant au Balaton).

La majorité des expositions à voir se trouve certainement à Budapest, surtout en ce qui concerne les expositions étrangères, mais ceux qui s'intéressent au processus d'évolution des arts et aux œuvres durables les plus importantes destinées au large public ne peuvent avoir à la capitale qu'une idée fragmentaire. La décentralisation de la culture artistique, programme en projet et désiré dans les années cinquante, est devenue, dans la seconde moitié de cette période de trente années, un trait caractéristique des arts plastiques hongrois actuels ; et cela a élargi la compétition entre les diverses tendances. Désormais la concurrence publique eut lieu non pas entre expositions de courte durée, mais entre l'art de différentes régions du pays.

Maintenant et ici, nous pouvons caractériser sous deux aspects les principales particularités artistiques et les performances des quinze dernières années. L'une est la réaction changeante de l'art selon la réalité changeante, l'autre, inséparable de la première, est la divergence de plus en plus frappante qui existe entre les genres.

L'art de Béla Kondor, de la génération des plus jeunes, mûrit vers 1960, fit école dans l'art graphique. La tension, propre à l'homme qui veut s'orienter et comprendre et qui est à la recherche de quelque chose de nouveau, arrive dans ses peintures et dans ses œuvres graphiques à une explosion expressive. La même tension est présente, sous d'autres formes bien entendu, dans les travaux de nombreux sculpteurs. Erzsébet Schaár ordonne l'espace avec ses personnages, et en outre elle construit entre eux un espace. Elle utilise toute la richesse des moyens offerts par les années soixante, y compris certaines démarches du pop'art, pour exprimer, dans d'innombrables versions, les nuances qui existent dans les recherches de rapports, dans les possibilités de communications entre l'individu et la collectivité. Le sculpteur Tibor Vilt est capable de pousser jusqu'à l'ironie de soi-même le désir de l'artiste de se connaître. Dans la peinture on découvre des recherches de synthèse fort différentes dans le style comme dans le fond. Nous ne citerons que quatre exemples absolument divergents : Ignác Kokas, parti du post-impressionnisme, tend vers un art non figuratif de caractère expressif, au ton passionné ; Pál Gerzson applique le principe d'ordonnance constructiviste conjuguée avec une grande richesse de coloris, et cherche à donner la synthèse de thèmes sociaux de grande haleine ; dans les tableaux de Viola Berki, une veine de conteur s'exprime dans un langage néo-primitif

fort personnel ; Zoltán Szabó, dans ses fusains de grandes dimensions, crée de véritables monuments ouvriers, etc.

Les acquis sont particulièrement importants dans les monuments sculpturaux élevés ces derniers temps. Nous voyons beaucoup de nouveautés techniques, non seulement dans les monuments dits architecturaux (comme le monument à la libération à Pécs, œuvre récente du sculpteur Agamemnon Makrisz et de l'architecte István Janáky, qui « moule » pour ainsi dire le flanc d'une colline), mais aussi dans les monuments figuratifs, dans le sens traditionnel, où une nouvelle ère a commencé au début des années soixante. L'idéal du héros est devenu plus complexe, le rapport avec le milieu environnant se manifeste sous plusieurs aspects, la sculpture même exerce un effet d'activation plus vigoureuse. Non seulement elle est la déclaration, la constatation et le rappel de quelque chose, mais elle pose des questions et pousse à l'action. Le commencement de cette évolution est peut-être marquée par le *Monument de Mauthausen* de Makrisz, conçu en 1961 et exécuté en 1963. Neuf figures debout, exécutées dans la même manière abstraite, les jambes écartées, les poings levés, expriment par leur masse continue la substance, la protestation contre tous genres de fascisme. En 1965 József Somogyi créa le *Monument à János Szántó Kovács*, un des chefs des mouvements agraires du xx^e siècle, où il créa le type même du prolétaire agricole. Imre Varga posa, sur une dalle de pierre, la figure en bronze, appuyée sur un accoudoir en bois, du poète martyr Miklós Radnóti, il plaça devant une fenêtre le peintre Gyula Derkovits, et le personnage agissant qui se cache se fonde presque dans le mur sur le monument des partisans à Újpest. Celui dressé à Gyula Kulich est un arbre, encore feuillu, aux racines vieilles, et sur son tronc, parmi les branches et les racines devenues des symboles-souvenirs, prend forme la figure décharnée de ce martyr des camps nazis. Ce ne sont que quelques exemples pris au hasard pour illustrer l'enrichissement iconographique, la variété, l'élargissement continu des moyens.

Il est remarquable, aussi à cause de ses incidences sur l'histoire de l'art, que les œuvres les plus originales, aux effets les plus durables, sont créées pour la place publique, ce qui signifie que l'artiste doit, a priori, tenir compte de la présence et des réactions du public. C'est un fait inséparable de l'évolution actuelle des arts, un fait auquel nous attribuons une très grande importance et qui constitue à notre avis une des questions-clés des arts de nos jours.

La croissance du volume des constructions, l'urbanisation qui commence à rattraper l'importance des constructions industrielles, dont le niveau était déjà élevé, les transformations multiples incessantes et accélérées du milieu, ont donné des impulsions sensibles aux arts appliqués. Les cas-limites, les cas qui se recourent, devenaient de plus en plus variés. Les genres traditionnels des arts appliqués, avant tout la céramique, le textile, l'orfèvrerie, qui ont atteint chez nous un très haut niveau, sont devenus ces dernières années un domaine artisanal de transition entre le *design* industriel et l'art décoratif représentatif. Étant donné le retard économique des périodes précédentes, le *design* artistique n'obtint que plus tard la place qui lui était due dans la grande industrie, mais les premiers pas, les plus difficiles, sont déjà derrière nous. Cependant ici, je ne voudrais pas tant parler du *design*, dont les problèmes esthétiques et prati-

ques sont en gros analogues dans les divers endroits du monde, à cause des mêmes servitudes historiques et techniques ; je traiterai plutôt des œuvres relevant du décor architectural.

L'auteur de la fresque de Dunaújváros, d'une grande importance au milieu des années cinquante, Endre Domanovszky, créa toute une série de tapisseries et de mosaïques décoratives de grandes dimensions. Gyula Hincz, connu surtout par ses dessins, fait des tapisseries, des mosaïques, des vitraux. György Z. Gács produit une grande variété de murs décoratifs en verre et des mobiles de verre, tandis que János Blaski résout, avec son grand vitrail représentatif, le thème de la continuité historique. Aurél Bernáth, l'un des peintres les plus en vue entre les deux guerres, a achevé il y a peu ses grandes peintures murales sur des sujets historiques. Jenő Barcsay, l'un des représentants typiques du constructivisme spécifiquement hongrois, a décoré de mosaïques de grandes compositions des halls de théâtres et des maisons de la culture. Le public voit, en tant que décors architecturaux, des œuvres d'orfèvres, de céramistes, de tisseurs. Tel ou tel grand ensemble, comme par exemple l'Hôtel Duna Intercontinental de Budapest, est un véritable « musée vivant des arts décoratifs ».

On pourrait, bien entendu, grouper et présenter l'art plastique hongrois actuel selon les tendances stylistiques. Ce conviendrait certainement mieux à un résumé plus exhaustif embrassant toutes les données, mais cela pourrait être au détriment des principales tendances de l'évolution des arts. Les changements de style peuvent en outre être fréquents même dans la carrière d'un seul artiste. Nous abordons ici ce problème parce qu'à des forums internationaux, on nous demande souvent si notre art suit les dernières tendances, les derniers ismes internationaux et occidentaux. Pendant longtemps la question qui revenait était de savoir dans quelle mesure il y a chez nous un art abstrait, non figuratif. Pour y répondre, il faut dire que nos expositions montrent en effet moins de traces des dernières tendances qu'en Europe occidentale. Cela s'explique par la politique artistique, dans la mesure où celle-ci ne peut pas ne pas tenir compte de la continuité dans l'évolution des arts, du besoin vital réciproque entre l'art et le public. Si par contre nous ne considérons pas les tendances stylistiques mais les genres, autrement dit la fonction sociale concrète de l'œuvre, tout style sera alors subordonné à la fonction que confère à l'œuvre son rôle pratique. Une œuvre destinée à décorer un mur, par exemple, ne sera pas jugée d'après son caractère figuratif ou non figuratif, mais d'après sa fonction ornementale ou, autrement, décorative, ou peut-être d'après sa fonction représentative de différents caractères, c'est-à-dire d'après la destination que lui offre l'édifice.

Ayant caractérisé la production d'une période, ouverte du point de vue de l'histoire de l'art, nous estimons que pour clore cette brève étude informative, il serait prétentieux de tirer des conclusions. Les arts plastiques hongrois de nos jours, possédant un magnifique et lourd héritage, se sont engagés à refléter et à animer l'édification d'une société de type nouveau. Ils offrent déjà des créations d'une valeur historique, mais n'ont pas, et ne peuvent pas, créer de modèles valables une fois pour toutes. La réalité change, et avec elle l'art ; et dans les plus grandes créations de l'art la modification continue et variée des moyens, du langage, du style, revêt toujours un sens général, celui de refléter les traits

essentiels de la réalité de toujours. Le caractère des principales tendances et des détours éventuels, et les rapports qui existent entre eux, sont peut-être moins clairs de nos jours qu'il y a vingt ans, mais la réalité même est bien plus complexe, aussi l'artiste qui aspire à la synthèse ne peut-il pas se contenter de simplifications.

NÓRA ARADI

BIBLIOGRAPHIE

sur la littérature, en langues étrangères, relative à l'art hongrois contemporain

Les publications en langues étrangères, spécialisées dans ce domaine, sont fort peu nombreuses. En dehors de quelques livres, nous énumérons les études parues dans le *New Hungarian Quarterly* (NHQ), tout en notant que dans la même revue des critiques d'expositions rendent compte du processus de la vie artistique.

- Németh, Lajos : *Modern magyar művészet* (Art hongrois contemporain — anglais et allemand). Budapest, Corvina, 1969, 1970. 328 p. 144 pl.
- Fehér, Zsuzsa D. — Pogány, Gábor Ö. : *La peinture hongroise au XX^e siècle* (allemand, anglais et russe), Budapest, Corvina, 1971. 120 p. 48 pl.
- Fehér, Zsuzsa D. : *Domanovszky* (anglais). Budapest, Corvina, 1962. 70 p. 24 pl.
- Genthon, István : « Aurél Bernáth, the Painter. » *NHQ*, III. 5. 1962. pp. 121-130.
- Brestyánszky, Ilona P. : « The Ceramics of István Gábor. » *NHQ*, III. N° 6. pp. 214-217.
- Major, Máté : « Matter and Form in Hungarian Industrial Architecture. » *NHQ*, III. N° 7. pp. 115-125.
- Genthon, István : « Miklós Borsos, the Sculptor. » *NHQ*, IV. N° 10, 1963. pp. 63-70.
- Fehér, Zsuzsa D. : « Endre Domanovszky's Art. » *NHQ*, IV. N° 12., 1963. pp. 177-180.
- Genthon, István : « Jenő Barcsay's Art. » *NHQ*, V. N° 15, 1964. pp. 73-83.
- Hárs, Éva : « Ferenc Martyn's Art. » *NHQ*, VI. N° 20. 1965. pp. 179-181.
- Pernecky, Géza : « Béla Kondor. » *NHQ*, VI. N° 17. 1965. pp. 187-189.
- Passuth, Krisztina : « Endre Bálint's Painting. A World of Houses and Objects. » *NHQ*, VI. N° 18. 1965. pp. 201-204.
- Pogány, Gábor Ö. : « László Bartha's Painting. » *NHQ*, VI. N° 19. 1965. pp. 47-51.
- Pernecky, Géza : « Reality and Myth. The New Sculpture of Borsos Miklós. » *NHQ*, VI. N° 20. 1965. pp. 99-103.
- Körner, Éva : « Movement and Space. The Sculpture of Tibor Vilt. » *NHQ*, VII. N° 21. 1966. pp. 52-55.
- Németh, Lajos : « Lili Országh's Painting. » *NHQ*, IX. N° 30. 1968. pp. 177-181.
- Körner, Éva : « Piroška Szántó a Painter of Metamorphoses. » *NHQ*, X. N° 35. 1969. pp. 177-181.
- Németh, Lajos : « Forty Years of Painting at Szentendre. » *NHQ*, X. N° 33. 1969. pp. 191-201.
- Körner, Éva : « A Stubborn Abstract Painter (Dezső Korniss). » *NHQ*, XI. N° 39. 1970. pp. 180-184.
- Koczogh, Ákos : « The Art of the Functional : Géza Gorka. Potter. » *NHQ*, XIII. N° 45. 1972. pp. 197-200.
- Németh, Lajos : « Symbolism and Surrealism in Modern Hungarian Art. » *NHQ*, XIII. N° 45. 1972. pp. 194-197.
- Rózsa, Gyula : « Hungarian Variation Grand Art. Pop-Art, Op-Art. » *NHQ*, XIII. N° 48. 1972. pp. 185-192.
- Németh, Lajos : « The Œuvre of Aurél Bernáth. » *NHQ*, XIV. N° 50. 1973. pp. 187-195.
- Szabadi, Judit : « A Nostalgic Surrealist (Endre Bálint). » *NHQ*, XIV. N° 52. 1973. pp. 205-208.

Trente ans d'architecture hongroise (1945-1975)

Les diverses commémorations d'événements passés semblent se succéder selon un rythme régulier mais de plus en plus accéléré, bien qu'habituellement, on ne célèbre que le cinquième, le dixième ou le vingt-cinquième anniversaire. Les architectes, comme les représentants de différentes branches d'activité qui se multiplient grâce à la division sociale du travail, prennent toujours part à ces solennités, en écrivant des articles sur l'histoire, ou sur l'évolution de l'architecture de la période précédente, notamment sur les créations plus ou moins réussies. Nous exprimons nos souhaits pour un avenir encore plus beau qui amènera une solution à tous nos problèmes. C'est que notre architecture non seulement a eu, mais continue encore à avoir de sérieux problèmes.

Cependant, les années écoulées s'accumulent, les perspectives s'approfondissent, nous obligeant à faire mieux que d'additionner simplement les résultats obtenus, c'est-à-dire qu'il nous faut introduire des changements qualitatifs dans l'appréciation du *tout*. Dans le cas présent, nous devons dresser un nouveau bilan de l'histoire des trente dernières années, car une période plus longue et une perspective plus large nous permettent de juger plus sévèrement certains faits et certains symptômes, de modifier nos jugements antérieurs, de reconnaître de nouvelles vérités, de condenser, où il le faut, et d'alléger ailleurs, notre exposé ; en bref, elles nous habilitent à tout reconsidérer d'un point de vue *actuel* et à mesurer l'ensemble selon le système de valeurs d'aujourd'hui.

L'auteur de cette étude a été membre de la section hongroise des Congrès internationaux d'Architecture moderne, de 1932 à 1938, date de la dissolution du groupe sur l'initiative d'un de ses dirigeants. Avec les chefs de la section, Farkas Molnár et József Fischer, et avec une douzaine de ses membres, architectes jeunes à l'époque, nous professons les principes des CIAM profondément convaincus de la justesse de nos convictions ; le principe de *l'absence de prévention* et de *l'initiative individuelle*, formulé par Gropius ; le principe du fonctionnalisme (la thèse importante qui soutient que *la fonction détermine la forme* et non le contraire) ; les principes découlant des célèbres *Cinq points* de Le Corbusier (dont le *plan libre* et la *façade libre*) ; le principe donné par Mies van der Rohe dans sa devise « moins est plus », etc. Ils contribuèrent tous à donner une base solide à la plus grande partie de notre groupe, nous permettant de mener notre combat pour la *nouvelle architecture*.

Au début des années trente, cette lutte ne fut pas facile à soutenir dans une

société réactionnaire, déjà contaminée par le fascisme. Plus tard, cela devint même de moins en moins possible. On ne pouvait pas faire des projets de construction, en Hongrie, selon les principes de la nouvelle architecture, sauf pour des maisons particulières de moindre importance. Les adeptes de l'idéologie et de la pratique de cette architecture furent traités de cosmopolites, d'ennemis de l'esprit national ou même de « communistes », par les dirigeants de la société et par les architectes officiels qui faisaient tout pour les exclure de la compétition professionnelle. (C'est pourquoi Marcel Breuer, l'architecte de renom mondial, ne put s'établir dans sa patrie.) Aussi, cinq architectes — József Fischer, Pál Granasztói, Jenő Kismarty-Lechner, Máté Major et János Weltzl qui travaillaient, depuis 1942, dans le groupe de la revue *Tér és Forma* (Espace et Forme) — durent-ils formuler — après la dissolution du groupe hongrois des CIAM et après avoir assumé, à la suite de Virgil Bierbauer (Borbíró), la direction de la revue sous la conduite de Fischer —, dans une déclaration rédigée en octobre 1944, les principes suivants : « . . . Nos idéaux dans le domaine de l'architecture ne pourront être intégralement réalisés que dans un ordre social et économique plus avancé, où cette nouvelle société déterminera les tâches de la nouvelle architecture. . . Pour cette raison, nous désirons participer, en concentrant toutes nos forces, à la création du nouvel ordre social et économique dans une collaboration aussi étroite que possible avec les autres travailleurs de la vie intellectuelle. »

Cet ordre social plus avancé fut inauguré en Hongrie en 1945. Cependant, son fonctionnement ne fut pas sans accroc, surtout au début ; d'autre part, il apparut bientôt que les signataires de la déclaration n'avaient pas la même idée du caractère « avancé » de cette société. Toutefois ils occupèrent aussitôt les postes dirigeants dans les travaux de construction et, ainsi, la possibilité leur fut donnée de réaliser, en Hongrie, les objectifs de la nouvelle architecture. Car, bien que leurs convictions politiques fussent différentes, ils s'accordaient tous presque complètement du point de vue de leurs principes professionnels. De même, les meilleurs architectes hongrois qui participaient, justement à leur invitation, aux grands travaux de reconstruction étaient plus ou moins d'accord avec eux sur ce point.

La reconstruction et la construction de nouveaux édifices furent entreprises bientôt avec beaucoup d'enthousiasme et, naturellement, avec beaucoup d'erreurs mais aussi quelques belles réussites. Cette première période ne dura que cinq ans. Sa création la plus caractéristique fut ce qu'on appella le siège du MÉMOSZ, édifice du Syndicat des travailleurs du bâtiment qui, d'ailleurs, ne correspond pas tout à fait aux conceptions des CIAM. Malgré toutes ses qualités, ce bâtiment représentatif devait devenir bientôt le prétexte d'un changement fondamental dans l'architecture hongroise.

Bien que le changement fût probablement inévitable, il partit de prémisses fausses, justement du point de vue de l'idéologie socialiste. Notamment, de l'erreur que l'art socialiste doit se différencier, presque *dès sa naissance*, de l'art capitaliste. C'était une conception erronée, surtout sous le rapport de l'architecture, car les exigences humaines relatives à cette dernière, exigences essentiellement matérielles, ne diffèrent guère dans les deux systèmes sociaux.





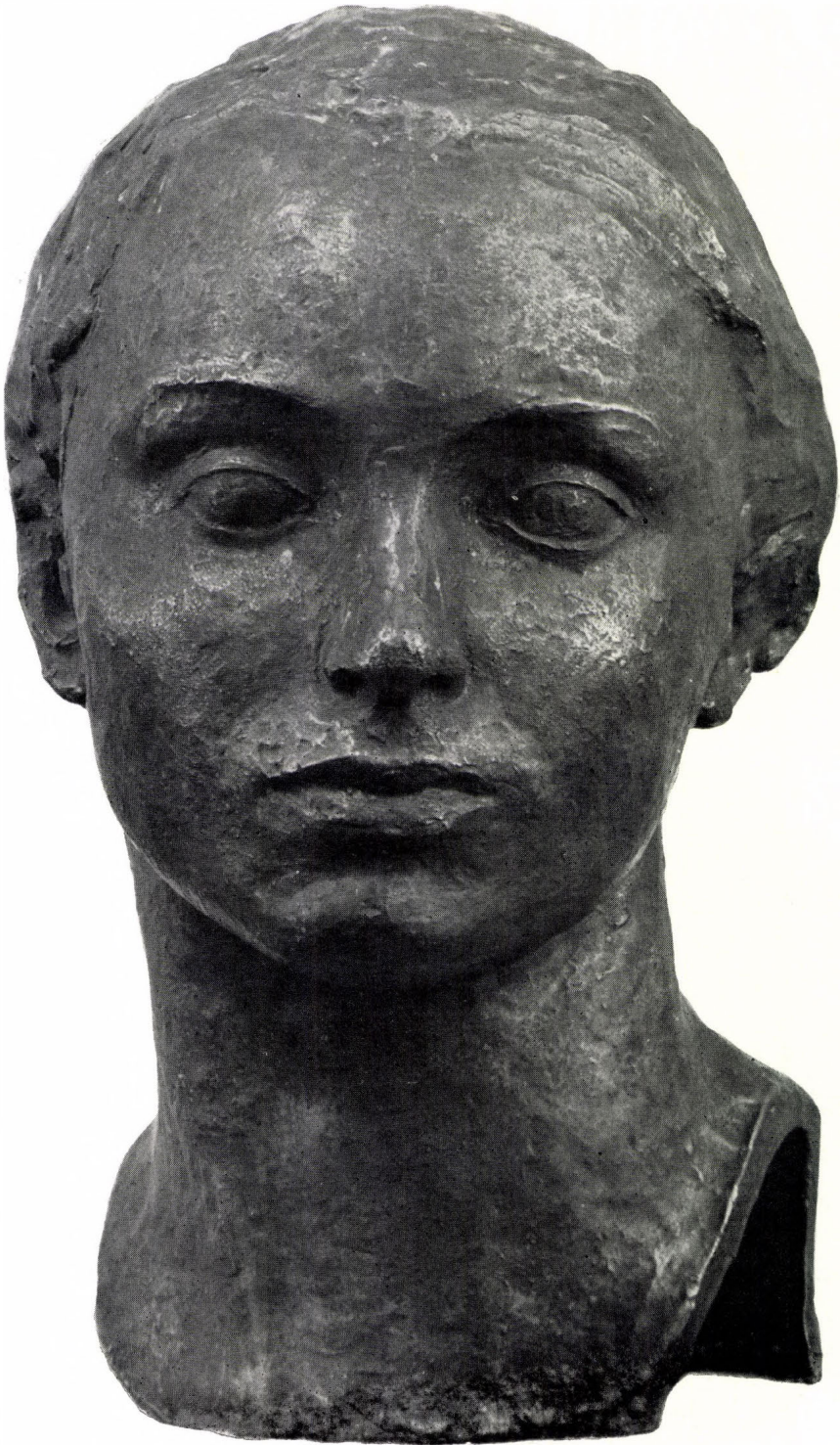
- ◀ 1. Jenő Kerényi: Monument des partisans à Sátoraljaújhely. 1946—1948.
- 2. Tibor Vilt: Imre Madách. 1973.
- 3. József Somogyi: Monument à János Szántó Kovács. 1965.





4. Pál Pátzay: Femme entamant le pain. 1956.
5. Miklós Borsos: Herkules Segers. 1958.
Médaille commémorative.
6. András Kiss Nagy: Soir.

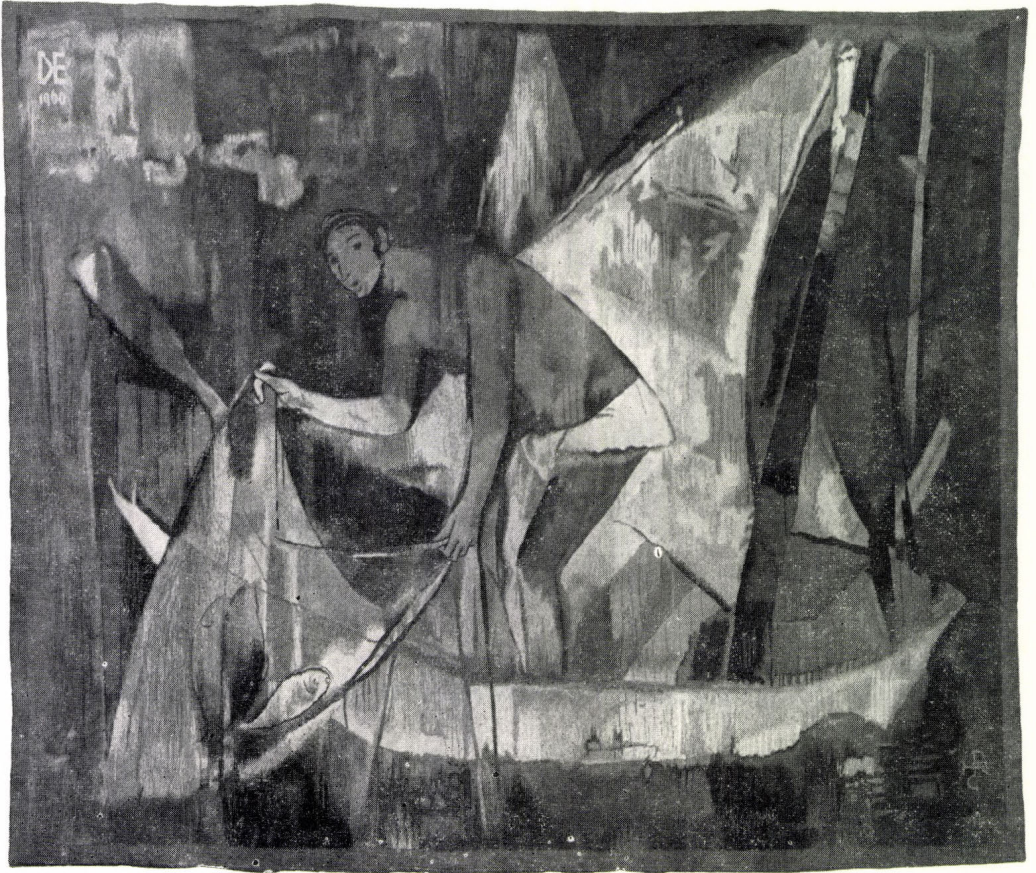




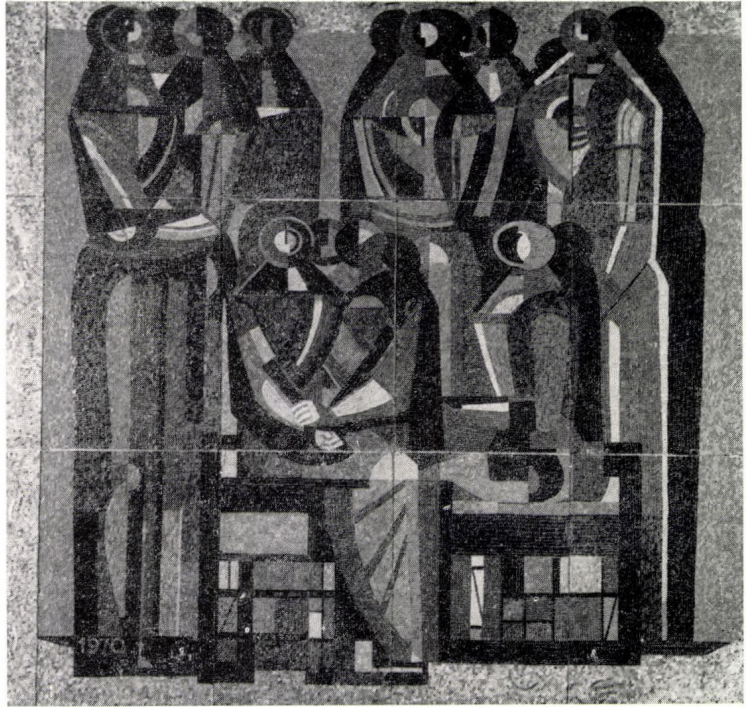


7. Béni Ferenczy: La femme de l'artiste. 1936.

8. Aurél Bernáth: Hiver. 1929.



9. Endre Domanovszky: Pêcheur. Tapisserie. 1960.
10. Jenő Barcsay: Mosaique de Szentendre. 1970.
11. Béla Kondor: Roi-guêpe. 1965.







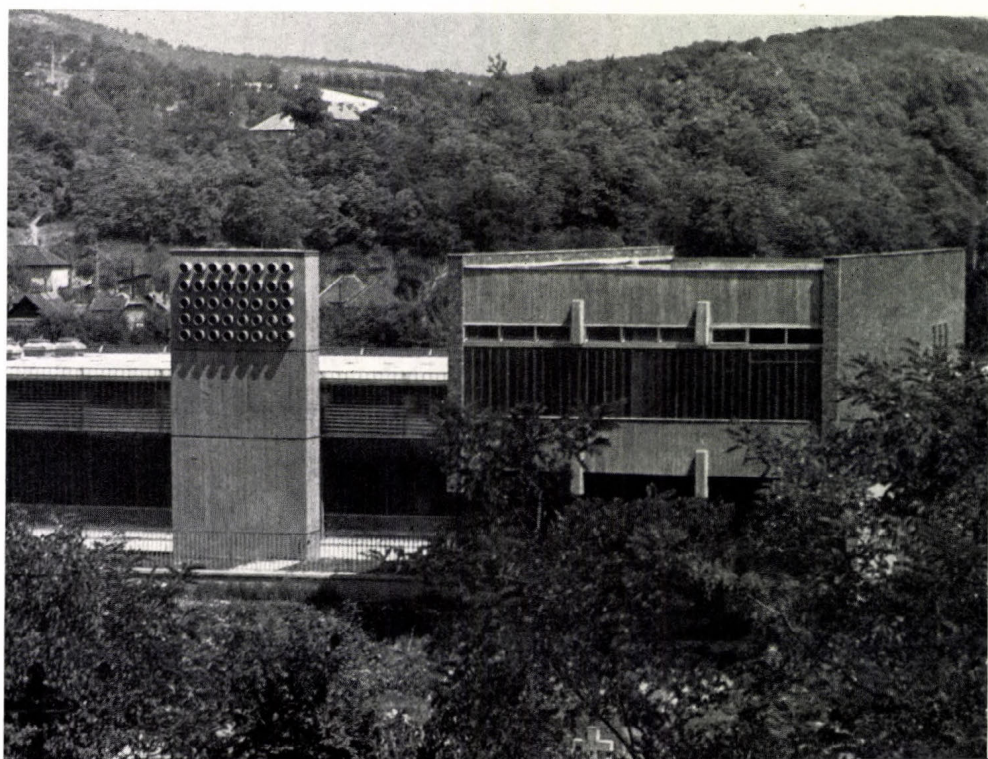
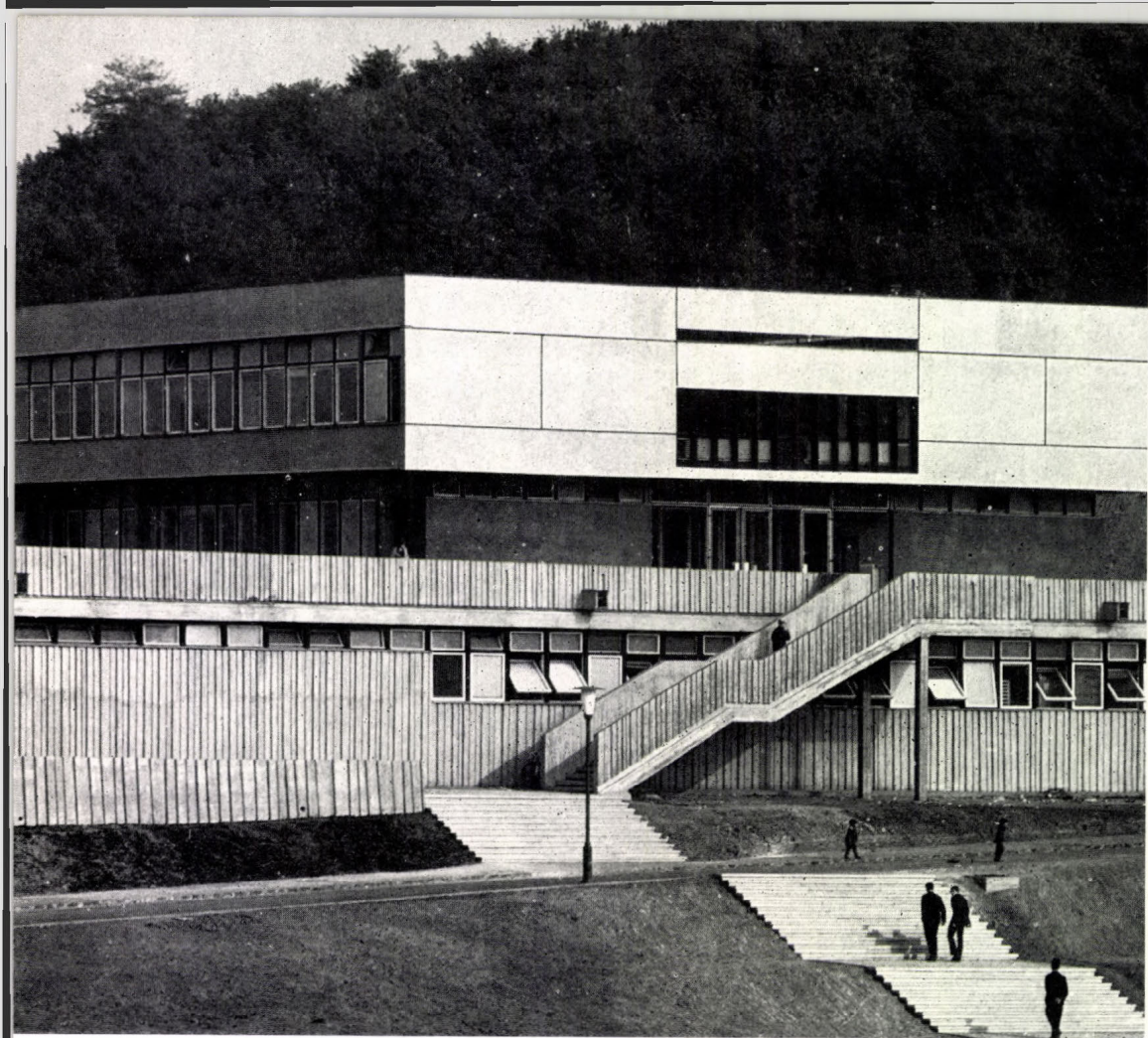
12. Imre Varga: Miklós Radnóti. 1970.

13. Erzsébet Schaar: Savants. 1970.

14. École maternelle de Kertváros à Pécs.
15. Budapest. Grand ensemble à Zugló.





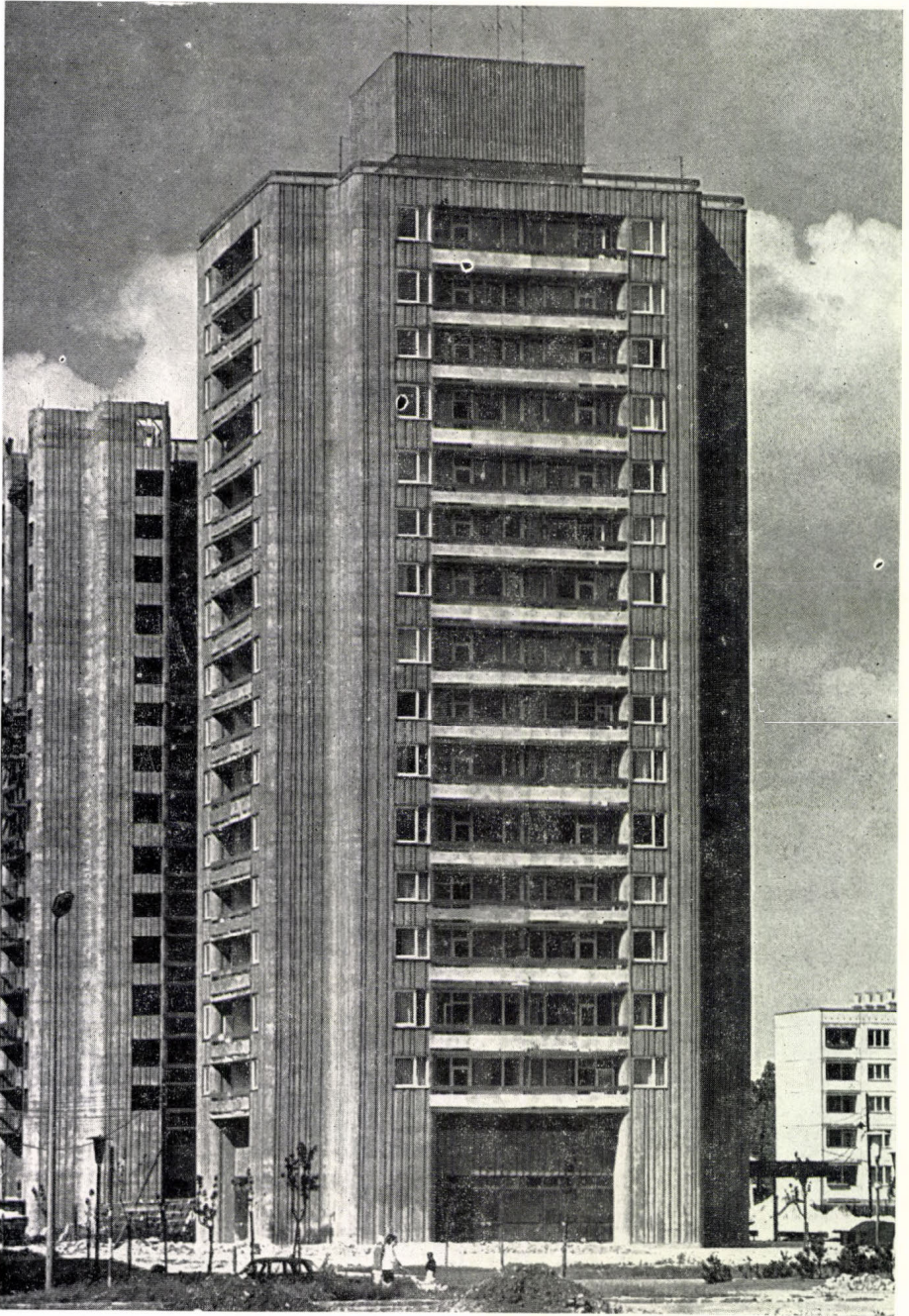




16. Salgótarján. Le Lycée János Bolyai.

17. Salgótarján. Verrerie.

18. La Cité de Salgótarján.



19. Budapest. Immeuble à Kelenföld.

De la même manière que les différences sont également insignifiantes entre les matériaux de construction, les structures, les techniques et la technologie de la construction qui peuvent répondre à ces exigences. Or, la manière dont se présente la nouvelle architecture, c'est-à-dire ses formes sont liées de manière décisive aux conditions matérielles de la construction ; les petites et grandes formes de l'architecture suivent tout la fonction matérielle. Elles suivent aussi, naturellement, la fonction spirituelle, de façon notamment à ce que cette dernière réagisse à la précédente sans causer de déformation. Toutefois, cette réaction même n'est pas immédiate. Dans deux formations sociales *différentes* vivant l'une à côté de l'autre, la conception esthétique, la notion du beau ne peuvent différer immédiatement. Les formes architecturales sont également des produits historiques. Les formes qui se produisent à une certaine époque au sein d'une certaine société sont les produits de cette époque et de cette société, et, à l'intérieur de ces dernières, ceux d'une phase de l'évolution ; étant liées au degré d'évolution et à l'idéologie de l'époque et de la société, ces formes ne peuvent pas être répétées à une autre époque et dans une autre société. Notre époque et notre société disposent, dans cette phase du xx^e siècle, de riches possibilités matérielles (du béton armé, acier, aluminium, matières plastiques) et de mille sortes de structures qui peuvent être créées grâce à elle. Elles construisent les bâtiments, en utilisant des techniques très variées, à peu près de la même manière que cela se produit dans la société capitaliste. Il est vrai que l'idéologie des deux systèmes sociaux est foncièrement différente, mais c'est précisément notre société qui ne doit pas s'engager, à ce titre, dans la voie de la falsification des formes. La culture socialiste doit s'édifier sur la civilisation de l'humanité entière, sur cette civilisation que l'humanité a formée depuis les origines. Ne serait-ce pas une falsification que d'interpréter cette thèse, dont la justesse ne dépend pas de notre manière de voir, en affirmant que le fait de suivre les traditions, ou même des « traditions progressistes », consiste, en architecture, à suivre, à imiter *formellement* l'architecture produite par l'humanité dans ses périodes progressistes, c'est-à-dire à renouveler et à développer ses formes. Une telle conception aboutit inévitablement à l'imitation du passé, à l'éclectisme des styles historiques, donc, en fait, à une falsification dont ne sortira jamais un « réalisme socialiste », mais plutôt une architecture décorative qui, tout simplement, devient un obstacle pour l'évolution des conditions matérielles impliquant un renouvellement continu de l'architecture, empêchant le développement de la « production en masse » dans le domaine de l'architecture, production particulièrement importante dans la société socialiste pour le relèvement continu du niveau de vie.

Nous avons surmonté cette erreur et ses conséquences qui ont si profondément entravé le développement normal de l'architecture en Hongrie ; il est encore heureux que cette période n'ait duré que cinq années. Il y a donc plus de vingt ans que nous sommes de nouveau dans la bonne voie. Naturellement, ce chemin non plus n'est pas facile et il n'est point sans fondrières. L'évolution de l'architecture hongroise a été influencée, après 1955, par des processus économico-matériels et intellectuels fort compliqués. Cela vaut la peine d'examiner de plus près quelques composantes de ce phénomène complexe.

Pendant les vingt dernières années, période la plus longue dans l'évolution de notre architecture moderne, nous pouvons nous vanter de résultats importants, de certaines œuvres qui sont dignes d'éloges.

Cette constatation se rapporte avant tout à quelques *édifices publics* élevés au cours de cette période. Ce sont des constructions « uniques », propres non seulement à remplir une destination particulière, mais aussi à « représenter », à « exprimer » notre société. Par leur qualité matérielle — matériaux et exécution — ; par la richesse de leurs formes ; par l'utilisation d'œuvres d'art décoratif (statues, peintures, etc.) ; par leur encadrement avec des parcs ou des jardins, en un mot, par leur qualité « représentative », ces constructions sont parfois près d'atteindre ou atteignent même l'optimum possible dans les circonstances données. L'« expression » — celle de la société socialiste — se fait encore attendre par suite de ce que nous avons déjà exposé ci-dessus. Il est, en effet, impossible de créer d'un jour à l'autre une architecture socialiste ; les allusions, en général plutôt rudimentaires faites à l'aide de sculptures et de peintures décoratives, n'y suffisent pas, elles font plus de mal que de bien.

Naturellement, les autres œuvres architecturales représentent aussi, d'une certaine manière et sous une certaine forme (parfois par leur côté négatif), notre époque et notre société. Cependant la fonction de représentation, prise dans le sens que nous avons défini plus haut, doit être remplie par des édifices publics différenciés, comme, par exemple, un théâtre national, ne serait-ce que pour la raison que, dans leur cas, la possibilité et en même temps la nécessité de l'application presque illimitée des principes et de la méthode de la nouvelle architecture exigent des efforts financiers considérables. Les meilleurs matériaux, les structures les plus modernes, le haut niveau de l'exécution — donc, le maximum de qualité matérielle —, l'aménagement grandiose de vastes espaces, la mise en relief de la plastique des volumes, la variété dans le choix des formes — c'est-à-dire le degré le plus élevé possible de la qualité intellectuelle — caractérisent les édifices publics appelés, et même obligés, à « représenter », contrairement à ceux qui remplissent des fonctions quotidiennes et qui, par conséquent, ne sont que rarement des constructions différenciées, appartenant plutôt à des séries plus ou moins grandes de tel ou tel type.

Par exemple, dans le cas des écoles maternelles et des écoles primaires, etc., contrairement aux édifices publics de la première catégorie, on met en pratique des solutions plus modestes, qui répondent à certaines considérations économiques judicieuses, en réduisant rationnellement la qualité matérielle et en subordonnant la qualité intellectuelle à certaines normes. Ces bâtiments sont souvent très réussis. Cela s'explique par le fait que les principes et les méthodes de la nouvelle architecture peuvent encore y prévaloir avec une relative intégralité et à un niveau approchant celui des créations de notre architecture industrielle, car, à bien y penser, la « production » de « cerveaux bien formés » exige des conditions architecturales au moins aussi modernes que celles que nous assurons aux entreprises industrielles. Là non plus nous ne pouvons pas nous permettre de rester en arrière dans la compétition mondiale.

Notre *architecture industrielle* forme une catégorie à part. Comme nous avons déjà indiqué, on peut y faire valoir à un haut degré d'efficacité les principes et

la méthode de la nouvelle architecture. Puisque la production industrielle et la qualité excellente de ses produits ont une importance primordiale pour pouvoir soutenir la concurrence sur les marchés extérieurs et intérieurs, les constructions et les bâtiments industriels doivent servir, le plus parfaitement et avec le plus de souplesse possible, les fonctions de la production. Au cours de ces vingt dernières années, et même avant, à l'époque du mélange des styles, l'architecture industrielle hongroise était à la hauteur de sa tâche. Et cela à un tel niveau que, parmi les prix décernés par l'UIA (Union Internationale des Architectes) pour la première fois en 1962, la « mention » du prix Perret fut accordée au collectif des Bureaux d'Études de Bâtiments Industriels Hongrois. En fait, la majorité des bâtiments industriels hongrois appartient au nombre des meilleurs productions de l'architecture mondiale de notre époque.

Voilà pourquoi c'est justement dans ce domaine que se présenta pour la première fois et sous une forme aigüe la contradiction entre la dévalorisation matérielle et la dévalorisation morale des bâtiments et c'est également là que l'on fit les premières tentatives pour la résoudre. Aujourd'hui, ces bâtiments sont encore construits partout avec des matériaux durables et résistants, avec des structures solides et rigides qui assurent leur stabilité pour longtemps, pour plusieurs décennies, et en même temps ils fixent dans un état presque immuable la solution fonctionnelle « la plus moderne » à l'époque où ils furent conçus. Parallèlement, les fonctions elles-mêmes — les machines, les procédés de fabrication, les technologies — se modifient sans cesse par suite de la rapidité et de l'accélération de l'évolution, et leur équipement doit être remplacé en moyenne tous les cinq ans. Ce conflit ne peut être résolu qu'au moyen d'une interprétation plus souple des principes de la nouvelle architecture, ou plus exactement, par le développement et l'application de ceux qui sont implicitement compris dans ces principes. Par exemple, en construisant — comme on le fait déjà en Hongrie — des ateliers de construction universels dont les fonctions ne sont pas entièrement déterminées d'avance et qui, après avoir abrité un premier équipement originellement incorporé, peut en recevoir, plus tard, plusieurs autres et, ainsi, le terme de leur usure « morale » sera notablement reculé.

Aujourd'hui — et pendant longtemps encore —, cette solution ne pourra pas être adaptée à la construction de maisons d'habitation, ce secteur très important de notre architecture, qui comporte les travaux les plus grands et quantitativement les plus considérables. L'économie nationale et le Ministère de la Construction s'étaient proposé de produire, dans une période de quinze ans (qui tire maintenant à sa fin), un million d'habitations pour répondre à la demande de logements. Selon le plan original, quelque 60 p. 100 de cette énorme quantité devait être produit par l'industrie de l'État, et le reste par le secteur privé, avec l'assistance matérielle, de degrés et de formes très divers, de l'État. Il apparut, au cours de l'exécution du plan, que les moyens de l'industrie de l'État ne suffisaient pas à le réaliser complètement et, ainsi, la proportion de logements construits entre le secteur national et le secteur privé fut l'inverse de celle prévue par le plan, dès le commencement des travaux. En outre, on a dû reconnaître différentes contradictions dans les deux secteurs, qui, au cours de l'exécution, ont fini par prendre une forme de plus en plus aigüe.

Pour pouvoir produire les logements dont la quantité restait très grande même après la modification mentionnée, l'industrie nationale a choisi, pour des raisons de rentabilité, la technologie à grands éléments préfabriqués, et elle s'efforce, aujourd'hui encore, de faire de ces éléments des bâtiments aussi longs que possible et comportant en général dix étages. On obtient, par ce procédé, des quartiers de résidence où l'uniformité exagérée et la monotonie laissent très peu de place à l'élément esthétique. Cela est particulièrement déplaisant à Óbuda, par exemple, où le nouveau quartier d'habitation, en « murant » littéralement, par ses longues constructions, le très beau milieu naturel (collines couvertes de bois qui longent le Danube), aura anéanti, pour très longtemps, la possibilité d'y créer un paysage urbain à la mesure de l'homme. Les tentatives postérieures d'amélioration, dans les nouveaux quartiers et sur les nouveaux bâtiments, grâce à des loggias et à des balcons ajoutés, et à l'emploi de couleurs sur les façades, ne sont que des enjolivements extérieurs, alors qu'un rythme plus mouvementé des masses dans le sens horizontal et vertical, la rupture de la monotonie de la hauteur fixée à dix étages, ainsi que la recherche d'une plus grande variété, se font toujours attendre.

La technologie choisie comporte des liaisons encore plus dures et plus rigides que ceux des bâtiments dont les murs porteurs sont en briques, aussi soulève-t-elle, avec au moins autant d'acuité et même d'une manière impérative que pour les bâtiments industriels, le problème de la contradiction entre la dégradation matérielle et la dévalorisation morale. Et cela d'autant plus que ce n'est pas uniquement la technologie qui constitue un obstacle, mais aussi la contradiction qui existe entre les exigences quantitatives et les possibilités limitées de l'économie nationale hongroise. Cette contradiction implique d'une part la diminution de la surface moyenne des logements et, d'autre part, la réduction du nombre moyen des pièces, ce qui contredit le fait que le mode de vie change et évolue continuellement, que ce qui est plus ancien, ou tout simplement antérieur au nouveau, tombe vite en désuétude, bien que beaucoup moins rapidement que dans l'architecture industrielle. Cette technologie moderne ne permet plus aucune sorte de souplesse, même pas celle de la transformation, d'ailleurs indésirable, qui, dans les bâtiments à murs porteurs en briques, était encore possible ; il est ainsi impossible d'« incorporer » dans ces maisons de nouvelles formes de vie, sans rupture et avec un minimum de chance qu'elles fonctionnent sans à-coup. Qu'on ne se laisse pas abuser par le fait que, dans les maisons aux grands éléments préfabriqués, on installe, lors de leur construction, de petits logements très acceptables qui, s'ils sont occupés par des familles pas trop nombreuses, répondent en principe aux exigences de ces familles et même leur assurent un sérieux relèvement de leur niveau de vie, en supposant qu'elles habitaient auparavant dans quelque logis en sous-sol, dans une boutique, dans un logement divisé ou en sous-location, même si ces appartements, de deux pièces en moyenne, sont en fait trop petits pour ces familles dès le moment de leur emménagement. Ainsi, comme le million de logements en question ne suffit que numériquement et du point de vue statistique à satisfaire tous les besoins constatés originellement, et comme les exigences satisfaites en engendrent de nouvelles, on devra recommencer la construction de logements aussitôt après

avoir réalisé le plan, et naturellement à un niveau plus élevé à tous les points de vue.

Comme je l'ai déjà mentionné, la majeure partie de la construction de logements et de maisons d'habitation a été réalisée en faisant appel à des ressources privées et avec un appui très varié de l'État ; ce sont pour la plupart des maisons particulières et, en une moindre proportion, des immeubles collectifs. Cependant, ce n'est qu'une faible partie de ces bâtiments qui sont dessinés par des architectes dignes de ce nom. On doit souvent à ces architectes des œuvres de très bonne qualité, mais elles passent inaperçues dans la masse des bâtiments rivalisant de laideur d'autant plus qu'ils sont construits, en général, sur des terrains minuscules, et tellement serrés, qu'ils gâtent en partie, si non complètement, le paysage urbain, auparavant beaucoup plus beau et équilibré. Cette activité, qui démolit en construisant et qui construit en démolissant, est aujourd'hui tellement répandue, tant autour du Balaton que dans les montagnes de Buda, que ses conséquences sont d'ores et déjà presque impossibles à réparer. La postérité devra faire de grands et durables efforts pour rétablir l'ordre dans ce secteur de l'architecture hongroise.

A propos de la construction de maisons d'habitation et de logements, nous avons déjà signalé qu'en définissant la notion d'architecture et en développant son contenu, on ne peut se contenter de s'occuper uniquement des diverses sortes de constructions et des divers édifices particuliers. L'architecture n'est pas seulement la somme quasi arithmétique des diverses sortes de bâtiments et d'édifices particuliers, mais aussi un ensemble dont les composants ont des relations, en partie spontanées, en partie consciemment créées par l'homme, et qui se rattachent les unes aux autres au fur et à mesure de leur création. C'est de ces problèmes que s'occupe cette partie de l'architecture que l'on nomme communément « urbanisme » (« architecture des villes »). Nous n'avons rien contre cette dénomination — elle n'exprime qu'une distinction inhérente à l'architecture —, mais une manière de voir qui s'y rattache prête à discussion. Selon cette conception erronée, il s'agirait non seulement d'une différence dans l'ordre de grandeur — et d'une certaine différence de qualité qui l'accompagne — entre l'« architecture des villes » et l'« architecture des édifices » (que l'on nous excuse de l'emploi de ces expressions analogiques), mais d'une différence plus essentielle. Il est question, dit-on, d'une catégorie d'un ordre plus élevé, en premier lieu scientifique, qui représenterait un nouveau terrain de la division du travail. Cette conception provoque une scission dans l'architecture, elle réduit la tâche de l'« architecte d'édifices » au dessin du plan, et elle limite le devoir de l'« architecte de villes » à situer les bâtiments dessinés par d'autres dans l'ensemble de l'agglomération déjà existante, ou à les incorporer dans l'ordre de construction, établi d'avance, d'un nouveau quartier ou d'une nouvelle ville. Les « architectes de villes » (urbanistes) allèguent que leur travail nécessite la collaboration d'un plus grand nombre de sciences que celui des « architectes d'édifices ». Cela est vrai, mais les disciplines qui sont nécessaires pour établir des plans modernes : mécanique, statique, physique, chimie et — dans une mesure de plus en plus considérable — sociologie, psychologie, etc. sont aussi des sciences auxiliaires de l'« architecture de maisons », au même

titre que les disciplines relatives à l'infrastructure : transports, services publics, économie urbaine — de l'urbanisme. Et comme l'architecte ne doit pas avoir nécessairement une connaissance parfaite des disciplines auxiliaires, mais être « seulement » capable de se servir du travail des spécialistes, de même la tâche de l'urbaniste consiste uniquement à avoir recours, à coordonner et à utiliser l'activité des spécialistes de certaines autres branches de la science. Mais dans les deux domaines, c'est toujours l'architecte qui doit remplir la tâche principale, c'est-à-dire, la création continue d'édifices particuliers ou d'ensembles de bâtiments, au niveau des connaissances techniques les plus avancées et conformes aux conceptions architecturales les plus pertinentes de son époque. Celui qui ne peut faire des plans d'aménagement urbain ne peut être un bon « architecte d'édifices » et, inversement, celui qui n'est pas capable de faire des projets de bâtiments ne peut être un bon « urbaniste ».

Aussi est-il dangereux de diviser l'unité professionnelle de l'architecte, et de la répartir en fonction d'« architecte d'édifices » et d'« architecte urbaniste », en faisant un programme de la séparation de ces deux fonctions. C'est, en partie, à cette scission que nous devons imputer les défauts actuels de notre urbanisme.

Budapest, par exemple, a un plan d'aménagement. Porté sur la carte de la ville et considéré sous forme de maquette, ce plan paraît convenable, mais, dans la pratique, il est en grande partie réalisé sous une forme différente. En général, nos « urbanistes » ne pensent pas en termes de bâtiments considérés comme œuvres, mais seulement en termes de contours et de cubes. Par conséquent, lorsque leurs conceptions se réalisent, il apparaît que les modifications de la ville ancienne, les édifices particuliers construits pour pallier aux destructions de la guerre, etc., ne s'incorporent pas toujours organiquement dans l'agglomération existante ; quant aux nouvelles agglomérations et aux nouveaux quartiers, ils sont, en général, malgré le caractère « décoratif » des plans « en dessin de tapis », monotones, mornes et laids. On n'a qu'à regarder de près la manière dont sont bâtis ces nouveaux quartiers d'habitation ou la zone des collines de Buda, ainsi que la façon dont quelques-uns de nos nouveaux édifices sont incorporés dans la ville !

Quelle est la cause de tout cela ?

Outre qu'une division du travail entre « architectes d'édifices » et « architectes urbanistes » est, de ce point de vue, non seulement superflue mais aussi un phénomène malsain, cette situation n'est pas due uniquement aux architectes eux-mêmes. Dans l'urbanisme, le facteur temps joue un rôle particulièrement important. Les années qui passent font tomber en désuétude jusqu'aux meilleurs plans d'aménagement ; il faut les renouveler de temps en temps. De plus, les changements spontanés rompent plus d'une fois les contraintes imposées par les plans d'urbanisme, créant ainsi des faits accomplis. En principe, il existe un règlement d'aménagement, mais il est périmé et un nouveau règlement tarde à venir. Qu'ils existent ou non, de tels statuts sont toujours dépassés par les énormes besoins en construction. Le nombre des constructions sans permis de construire montre clairement ce phénomène, et les sanctions appliquées récemment contre ces constructions ne peuvent être assez sévères, pour des raisons économiques faciles à concevoir, pour arrêter cette prolifération. Les

pentens ensoleillées et couvertes de verdure de *Szabadság-hegy* (Mont de la Liberté), tout comme les versants des autres collines de Buda, disparaissent à un rythme accéléré derrière des murs de bâtiments de plus en plus denses. Nous ne prétendons pas qu'il n'y ait pas quelques maisons réussies et belles, mais ces dernières disparaissent dans la multitude des constructions mal faites. La vue sur l'admirable paysage est presque complètement abîmée par ces masses ; de plus, ces bâtiments se cachent réciproquement la vue. Ce fait ne peut plus guère être changé désormais.

On ne peut pas non plus changer davantage le fait que, par exemple, à l'issue du tunnel qui passe sous la Colline du Château, dans le quartier Krisztinaváros à Budapest, on a construit, immédiatement au pied de la colline, un grand édifice. Ce n'est pas tant sa hauteur sans proportion avec sa coupe horizontale, ni sa dimension mal proportionnée à l'altitude de la colline, qui en font une œuvre manquée, mais bien plutôt le fait qu'il empêche la réalisation du beau plan qui consistait à relier la zone de verdure du *Vérmező* et du jardin *Horváth*, assurant ainsi l'aération de ce paysage urbain, en démolissant quelques vieilles maisons basses qui ont dû céder la place au nouvel édifice.

Quant à nos nouveaux quartiers d'habitation, ce sont les points de vue étroitement industriels de la « fabrication » et de la construction qui empêchent nos architectes de former des milieux urbains plus humains. Les immeubles de grandes dimensions, longs et étroits, des parallélépipèdes posés pour ainsi dire sur leur arête, mettent vraiment les urbanistes dans une situation de force et « réduisent » l'urbanisme à la reproduction plastique de « dessins de tapis ». Ce ne sont que les arbres, les arbrisseaux, le gazon et les fleurs qui pourront améliorer tant soit peu agrémenter les agglomérations de cette sorte, construites jusqu'ici. Cependant, dans les quartiers à bâtir, l'industrie peut et doit aussi faire des concessions, non pas tant aux architectes qu'à la société. Car, enfin, tout le monde doit reconnaître que l'architecture est un facteur de premier ordre dans la formation de l'homme, qui vit et agit dans ses espaces extérieurs et intérieurs. La bonne et belle architecture est la base de notre dignité humaine, elle fortifie en nous le sens du bien et du beau, elle contribue à former notre goût.

L'« architecture urbaine » est un des composants les plus importants, dans l'ordre des grandeurs, de la grande unité de l'architecture, celle qu'on appelle « architecture d'intérieur » en est le moindre, toujours dans le même ordre. Ainsi, donc, la séparation de l'« architecture d'intérieur » de l'architecture en général, en se réclamant de la division du travail, est tout aussi erronée que sa séparation d'avec l'« architecture urbaine ». Aujourd'hui, l'« architecture d'intérieur » s'occupe, en général, de l'aménagement, en majeure partie décoratif, et surtout de l'ameublement intérieur d'édifices déjà construits (en y installant des meubles et autres objets utilitaires, rideaux, tapis, ustensiles de ménage et couverts, ou objets décoratifs, tableaux, sculptures). Or, la manière dont les espaces intérieurs seront transformés et meublés n'est point indifférente pour l'architecte qui a dessiné le bâtiment. De nos jours, il arrive parfois que c'est aussi l'architecte qui projette « l'architecture d'intérieur », simultanément et parallèlement aux projets de construction du bâtiment ; autrement, il serait

impossible de trouver une solution qui fonctionne bien. Malheureusement, il est toujours de pratique courante que ceux qui financent la construction ne commandent pas, par économie, les travaux d'« architecture d'intérieur » à l'architecte et ces travaux ne sont entrepris qu'après l'achèvement de la construction, donc après sa « libération » de la direction de l'architecte. Il est encore heureux qu'un « architecte d'intérieur » de talent en soit chargé lequel, en se pliant plus ou moins à la situation déterminée par l'architecte, peut fournir un travail plus ou moins honorable. Cependant, dans ce domaine, on risque de tomber dans le style « pompier », et certaines entreprises — comme par exemple celles de l'industrie hôtelière — confient parfois les travaux d'ameublement intérieur de leurs nouveaux bâtiments à des « architectes d'intérieur » de cette sorte. De tels intérieurs sont fort capables de nuire au sentiment de bien-être, et de déformer le goût du public en encombrant inutilement les appartements de meubles hétéroclytes.

Nous avons déjà vu combien les possibilités de création des « architectes d'édifices » sont limitées aujourd'hui encore, ou sont même parfois détournées sous la pression de la contradiction entre la grande quantité de logements nécessaires et la capacité réduite de notre économie nationale. Les « architectes d'intérieur » ont une situation plus avantageuse, car les conditions de leur domaine sont moins contradictoires. Aussi peuvent-ils faire davantage pour élever le niveau de leur art ; les principes et la méthode de la nouvelle architecture étant en vigueur pour eux aussi, ils peuvent les mettre en pratique à un haut degré en créant n'importe quel objet utilitaire, meuble ou ustensile. Quelques-uns de nos « architectes d'intérieur » sont, de ce point de vue, dans la bonne voie, mais la majorité de nos entreprises industrielles fabriquant de tels objets — et qui veulent satisfaire le soi-disant « goût commun » (qui n'existe d'ailleurs pas) — ne sont pas conscientes des immenses possibilités que la fabrication en série offre pour l'éducation de l'homme et, de ce fait, elles entravent l'évolution générale et l'évolution socialiste en particulier.

L'évaluation sincère et rigoureuse, que nous avons tentée, de l'architecture hongroise des trente dernières années — évaluation qui s'étend, au-delà de l'« architecture d'édifices », à l'« architecture urbaine » et à l'« architecture d'intérieur » — impliquerait aussi un exposé assez détaillé de l'histoire et des causes des anomalies. Les limites de cette étude ne nous permettent pas de nous en charger. Il est indubitable que les côtés négatifs de la situation que nous venons d'esquisser ont leurs causes, en partie, dans la conception unilatéralement industrielle et économique de ceux qui oublient que l'architecture ne peut se contenter de satisfaire certains besoins par excellence matériels, mais aussi des aspirations de nature intellectuelle ; qu'elle est, par conséquent, un instrument de premier ordre de l'éducation de l'homme, instrument au moins aussi important que n'importe quelle autre branche des beaux-arts. Mais les architectes eux-mêmes ont leur part de responsabilité dans cette situation, collectivement dans le système un peu bureaucraté des grands bureaux, mais aussi individuellement.

La qualité professionnelle de nos projets laisse encore beaucoup à désirer. Les défauts ne se manifestent pas seulement dans les différents domaines de la

création architecturale, limités par les difficultés contraignantes que nous avons mentionnées. L'une des sources de ces maux est que l'on n'applique pas comme il le faudrait, dans notre architecture, les principes et la méthode qui, à notre avis, sont toujours valables : les principes — la théorie — et la méthode de la nouvelle architecture, et que l'on ne s'en sert pas assez pour contrôler la qualité et la justesse des projets. Il arrive souvent que nos architectes, même les plus doués, au lieu de s'inspirer du principe de l'absence de préjugés et de la liberté de l'initiative personnelle, cèdent bon gré mal gré à la séduction de la beauté des formes extérieures et intérieures de certaines œuvres modernes de l'architecture universelle, œuvres qui, en fait, ne doivent souvent leur effet qu'à « la mode ». Ces influences les détournent de la théorie, des principes et de la méthode de la nouvelle architecture, et ils tombent dans des erreurs plus ou moins graves, relevant du formalisme. Ce phénomène appartient déjà au domaine du style ; or, la nouvelle architecture n'est pas une architecture dont le style est déterminé dans le sens où l'était l'architecture gothique ou l'architecture Renaissance.¹

Dans ce tableau récapitulatif, esquissé à l'occasion du trentième anniversaire, nous avons été, en vérité, plus sévères envers nous-mêmes, architectes hongrois, et envers l'architecture hongroise, que lors nos commémorations antérieures. Le nombre accru des années, l'approfondissement de la perspective et la richesse de nos expériences nous ont forcés à l'être. Cette attitude ne signifie pas cependant que nous voulions contester le fait qu'au cours des trente dernières années, et surtout pendant les deux dernières décades, nous avons obtenus des résultats remarquables dans la production architecturale. Bien au contraire, jamais on n'a tant construit en Hongrie dans une période aussi courte que celle dont il est question. Cela est valable tant pour la quantité que pour la qualité de l'architecture. Quelques-uns de nos édifices publics, la majorité des créations de notre architecture industrielle, y compris aussi leur « architecture d'intérieur », quelques-uns de nos grands immeubles qui ne sont pas construits à partir de grands éléments préfabriqués, et même une proportion relativement très faible de nos constructions privées atteignent le niveau de l'architecture mondiale.

MÁTÉ MAJOR

¹ « Les styles de l'architecture et le « style » de l'architecture moderne ». In : *Valóság* 7. Budapest, 1964. N° 11, pp. 33-42.

Trente années de vie musicale

La fin de la Seconde Guerre mondiale, la Libération de la Hongrie n'ont pas seulement été le début d'une nouvelle étape historique, mais aussi la continuation d'une tradition séculaire historique à contenu toujours renouvelé, d'une tradition qui a soudé le progrès social hongrois, notre conscience nationale et notre civilisation.

C'est sous le signe de cette tradition qu'au début du siècle, la musique hongroise prit un nouvel essor. A l'échelle internationale, son contenu artistique, scientifique et social constituait un support pour les principales idées, alors actuelles et progressistes, de la bourgeoisie. De par sa conception populaire, cette musique se rapporte au peuple en tant que base révolutionnaire des aspirations démocratiques et en tant que dépositaire de nos traditions historiques. Mais elle se solidarise aussi avec les soucis semblables des peuples voisins et avec les mouvements artistiques, intellectuels progressistes du monde entier. C'est ainsi que dans cette musique se poursuivent les traditions internationales des révolutions.

L'activité solitaire, au début, de Béla Bartók et de Zoltán Kodály devint, entre les deux guerres mondiales, un exemple stimulant, tant en Hongrie qu'au-delà de nos frontières. Une série de disciples et de fidèles se joignirent aux deux musiciens ; leur musique, leur activité scientifique et publique ainsi que le mouvement qu'ils avaient inspiré exprimèrent, vers la fin des années trente, l'attitude des intellectuels progressistes. Cette musique était politisante, autant par les textes des œuvres vocales que par ses références claires à la musique de nos révolutions nationales. Elle se tourne de plus en plus vers les grandes masses, elle devient plus simple, plus univoque, pareillement à celle des grands contemporains étrangers. Finalement, cette musique engendra ce classicisme national folklorique auquel revint un rôle important dans la politique musicale de la décennie qui suivit immédiatement la guerre.

Le moment de la Libération est une véritable évasion : c'est la délivrance de l'angoisse, de la tension insupportables des années précédentes. Les forces créatrices jusqu'alors opprimées, garrottées, mûries seulement dans les rangs de l'opposition produisirent aussi une effervescence extraordinaire dans la vie culturelle. Comme dans les autres domaines de la vie, sur le terrain de la culture, il devint possible de réaliser les idées — c'était même une tâche indispensable — qui étaient restées irréalisables durant les années et décennies antérieu-

res. Dans les différents secteurs de la vie musicale la présence personnelle et l'autorité de Zoltán Kodály ainsi que l'activité de ses disciples et adeptes garantissaient le succès de ce mouvement.

Les organismes sociaux renaissants ou réorganisés entreprirent chacun à leur façon de faire démarrer la vie culturelle et musicale en partie par la remise en marche de ce qui avait souvent été interrompu pendant les années d'hostilités. C'est ainsi que les entreprises privées (Bureau de concerts « Koncert » ; Éditions Cserépfalvi et « Magyar Kórus ») ont survécu et rempli une fonction importante jusqu'en 1950 dans le domaine de l'organisation des concerts et dans l'édition des œuvres musicales. Tout cela témoignait d'un mouvement vif et multicolore dans les années qui suivirent immédiatement la guerre, mais on pouvait déjà y discerner les contours de ce que serait l'organisation définitive de la vie musicale hongroise.

À partir de 1947, notre Opéra, sous la direction d'Aladár Tóth, rentré d'émigration, vécut sa nouvelle période de gloire. Le directeur Tóth réussit à engager pour quelques années, jusqu'en 1950, le grand chef d'orchestre Otto Klemperer dont la seule présence « électrisa » la vie musicale, notamment l'Opéra et les salles de concerts. Klemperer dirigea d'incomparables représentations d'opéras de Mozart, de Beethoven, de Wagner et aussi d'inoubliables concerts. L'ancien Orchestre de la Ville de Budapest — orchestre mi-amateur — se chargea, cette fois-ci comme un ensemble professionnel, de la vie des concerts de la capitale, et c'est alors que se constituèrent deux ensembles de musique de chambre : le Quatuor Tátrai et le Quintette à Vent de Budapest qui donnent encore aujourd'hui des concerts. Ces deux ensembles présentèrent toute une série de nouvelles compositions hongroises dont certaines avaient été écrites pour eux.

Le public des concerts et des représentations d'opéra peut se féliciter de l'art des cantatrices et des chanteurs tels Mária Basilides, Endre Rösler, Mihály Székely, de l'art de musiciens, tels qu'Annie Fischer, Ede Zatureczky et de celui de chefs-d'orchestre comme Sergio Failoni, János Ferencsik, Ferenc Fricsay et László Somogyi.

Après la guerre, le premier opéra de province à ouvrir ses portes fut celui de Szeged, transféré dans cette ville de Kolozsvár (Cluj, Roumanie). La direction de l'ensemble fut confiée à Viktor Vaszy. Les orchestres locaux de nos villes de province commencèrent leur activité, en jetant la base d'un réseau futur d'orchestres professionnels.

Pendant un certain temps, les chœurs fonctionnaient dans les cadres de leur organisation d'avant-guerre, il y avait des sociétés de chœurs d'ouvriers et de chœurs « bourgeois ». Les deux branches s'unirent, en 1948, dans le cadre de l'Association Bartók Béla laquelle dirigea leur activité jusqu'en 1951.

Notre politique culturelle jeta les bases générales, institutionnelles, de l'éducation musicale en 1945-1948, en s'inspirant de la musique populaire, ainsi que des conceptions et des œuvres de Béla Bartók et de Zoltán Kodály. Aussi bien dans l'enseignement du chant et de la musique des écoles « générales » que dans l'organisation et le programme des écoles de musique, l'esprit du classicisme national folklorique des années trente commença à prévaloir d'une

manière conséquente. Le Conservatoire de Musique national se mit à former des enseignants, en partie dans les cours et, en partie, dans des classes régulières. De nouveaux ouvrages méthodiques, de nouvelles méthodes d'instruments à l'intention des écoles de musique ont vu le jour, qui, pour ainsi dire, préparèrent les mesures d'organisation commencées à partir de 1949.

Au Conservatoire Supérieur de Musique, de grands maîtres — qui avaient été écartés pendant un certain temps, parmi lesquels Leó Weiner — continuent leur travail à cette époque, et de nouveaux professeurs commencent leur activité, comme Ferenc Szabó, Endre Szervánszky, Sándor Veress, puis Ferenc Farkas qui enseigne la composition, Lajos Hernádi et Pál Kadosa dont la spécialité est le piano.

Zoltán Kodály, déjà retraité, se charge lui-même de l'enseignement de la musique populaire. Pendant un certain temps, il enseigne aussi le solfège, puis confie ces deux tâches à l'un de ses élèves les plus doués : Pál Járdányi.

L'enseignement de l'histoire de la musique et de la musicologie a beaucoup gagné grâce au concours de Bence Szabolcsi qui a commencé à professer au Conservatoire de Musique à partir de l'automne 1946. Avec Dénes Bartha, il organisa la faculté de musicologie. Ils rédigèrent la *Zenei Szemle* (Revue Musicale), périodique qui existait depuis longtemps, mais qui a ressuscité sous leur main. Ces années de début virent aussi la parution de quelques ouvrages importants de musicologie.

Un autre centre de musicologie fut créé à l'Académie des Sciences de Hongrie. C'est là que, depuis 1937, Béla Bartók travaillait à l'édition de la collection de musique populaire hongroise ; lors de son émigration, Bartók confia la collection, comprenant environ 14 000 mélodies, à Zoltán Kodály pour que celui-ci continue le travail. La publication proprement dite ne commença que dans les années qui suivirent la guerre, au début, avec l'aide matérielle du Ministère de l'Instruction publique, sous la direction de Kodály qui était alors président de l'Académie des Sciences, jusqu'en 1949.

Dans ces années de début, l'Organisation Libre des Artistes Musiciens était un centre important de la vie musicale. Elle s'occupait surtout de fonctions sociales, mais devint au fur et à mesure l'un des centres de l'activité artistique des compositeurs et des interprètes. Entre 1946 et 1948, l'Organisation fut le lieu où l'on représenta maintes nouvelles œuvres, où nombre de bons artistes se produisirent pour la première fois et donnèrent des concerts et où se déroulèrent de nombreux débats critiques sur la politique de l'art.

Une autre institution importante pour la direction et l'organisation sociales de la vie artistique fut, jusqu'en 1949, le Conseil Hongrois des Arts qui, grâce à son aide et à celle de la Société des Compositeurs, des Librettistes et des Éditeurs de Musique, a contribué à la parution de nombreuses nouvelles œuvres.

Les quelques années qui suivirent virent la naissance d'un système officiel, sous forme d'institutions contrôlées par l'État, de la vie musicale hongroise. En effet, l'État se chargea de l'organisation de la révolution culturelle socialiste et de la réalisation de ses tâches, dont, entre autres, la propagation de la culture musicale dans les larges couches de la société. En novembre 1949, l'instruction

publique fut séparée des autres branches culturelles. La direction de ces dernières fut confiée au nouveau Ministère de la Culture populaire qui créa les différentes Fédérations des Artistes. C'est ainsi que fut créée, en novembre 1949, l'instance supérieure sociale de l'activité musicale créatrice, la Fédération des Musiciens hongrois, réunissant en son sein les meilleurs représentants de la vie musicale. La Fédération eut des groupes d'artistes dans les différentes régions du pays.

S'étant chargé aussi de l'administration du Théâtre de la Ville, l'Opéra de Budapest donnait régulièrement, chaque soir, un spectacle dans deux salles de Budapest, devant un public de 3 600 personnes. Ce chiffre signifie que, pendant des années, les représentations eurent lieu devant des salles combles, avec des prix de places relativement modestes. L'intérêt était immense, non seulement dans la capitale, mais partout dans le pays. Cette curiosité fut satisfaite par des ensembles d'opéra mis sur pied dans les grandes villes de province et, jusqu'à ce que ces ensembles fussent bien établis, par les groupes itinérants de l'Opéra de Budapest.

A la même époque fut constituée une organisation étatique des concerts qui transforma l'ancien Orchestre de la Ville de Budapest en Orchestre Symphonique de l'État, et procéda de même dans les grandes villes de province pour les orchestres de théâtre et d'amateurs locaux. C'est en même temps que vit le jour le réseau étatique de l'éducation musicale « à trois étages », conformément à la structure d'âge de l'enseignement public. Pour prolonger au degré moyen l'enseignement dispensé par les écoles de musique fonctionnant dans un grand nombre de localités de moindre importance, six conservatoires de musique furent créés dans les centres culturels où avaient été établis les opéras et les orchestres symphoniques. Ce système d'organisation musicale en trois couches s'appuyant l'une sur l'autre correspondait à ce qu'on en attendait et sert encore maintenant avec succès la culture musicale. Au sommet de la pyramide de l'enseignement musical se trouve le Conservatoire Supérieur de Musique Liszt Ferenc, qui, à partir de ce moment-là, ne s'occupera que de la formation des professeurs et des artistes au degré supérieur.

C'est aussi entre les années 1949 et 1952 que furent fondées la Maison d'Édition d'Œuvres Musicales de l'État (Editio Musica) et l'Entreprise d'Enregistrement de Disques (auparavant il n'y avait en Hongrie ni d'édition indépendante de musique, ni de fabrication indépendante de disques). La série de ces différentes créations fut complétée par le Fonds Musical, institution sociale des compositeurs et des librettistes qui est également chargée de la protection des droits d'auteur de ces artistes.

Par suite de la réorganisation de l'Académie des Sciences de Hongrie, de nouvelles possibilités d'évolution s'ouvrirent aussi pour la musicologie hongroise. L'Académie mit sur pied, sous la présidence de Zoltán Kodály, son Comité de Musicologie et, en 1953, également sous la direction de Zoltán Kodály, elle transforma en groupe de recherche indépendant la rédaction de *Magyar Népzene Tára* (Corpus Musicae Popularis Hungaricae). Le premier volume du Corpus, recueil de chants et de jeux pour enfants, parut en 1951. Depuis, les volumes

de cette série se suivent, à raison d'un tous les trois ans, et chacun contient environ mille mélodies.

Avec l'appui du Ministère de la Culture populaire, le compositeur et folkloriste László Lajtha continua son importante activité qui consistait dans la recherche et dans la publication de la musique populaire instrumentale.

Les Éditions de l'Académie publièrent, entre 1953 et 1962, un ouvrage de dix volumes, intitulé « Études de Musicologie », sous la direction de Dénes Bartha et Bence Szabolcsi ; cet ouvrage comprend une série d'études d'un intérêt et d'une valeur durables ainsi que des publications de sources importantes pour l'histoire de la musique. A partir des années cinquante, la publication de documents sur l'œuvre et sur la vie de Béla Bartók se situe de plus en plus au centre de la recherche musicologique.

Au Conservatoire Supérieur de Musique, la section de musicologie a commencé son fonctionnement en 1951, sous la direction de Dénes Bartha et de Bence Szabolcsi, avec, comme professeurs, Lajos Bárdos, Zoltán Gárdonyi, Rezső Kókai et autres spécialistes éminents. A partir de cette époque, de jeunes musicologues bien formés sortent chaque année de la section. Plusieurs de ces élèves sont aujourd'hui professeurs à la section de musicologie de la même école.

La mise en place du système des institutions de la vie musicale fut, certes, difficile, mais il y avait une tâche bien plus compliquée et de longue haleine : la réalisation de ce que la révolution culturelle demandait à l'art musical. Ce furent des années fécondes : l'État et certains établissements publics passaient des commandes aux compositeurs pour les encourager ; les œuvres terminées étaient discutées par la Fédération des Musiciens hongrois qui proposait leur acceptation. Les rencontres fréquentes, les débats dits consultatifs aidaient à tenir en évidence la production musicale. Nous avons pu suivre d'une façon continue l'activité des créateurs à l'occasion des trois grandes revues qu'ont été les Semaines Musicales (1951, 1953 et 1956) ; une sélection préalable durant plusieurs semaines nous avait permis de nous familiariser encore mieux avec les œuvres présentées. Ce fut l'avantage de ce procédé, mais qui avait un danger : celui de tomber dans l'unilatéralité et la routine. Ce qui ne manqua pas de marquer les œuvres qui suivirent.

Les objectifs à atteindre, la façon de juger la valeur des compositions furent fixés assez clairement par la politique culturelle de l'époque. On pourrait résumer ainsi l'essence de cette politique : « Il est souhaitable que dans les œuvres se manifestent le visage intérieur, le monde sentimental, le pathétique héroïque du peuple qui édifie le socialisme, de l'homme de l'époque ; il faut que l'expression musicale soit proche de ceux dont ils est question, qu'elle se rattache aux traditions nationales avancées et qu'elle soit facile à comprendre. »

Dans sa majorité, l'opinion publique musicale se déclara d'accord avec ces principes et objectifs, la plupart des compositeurs les adoptèrent avec zèle et conviction, et Zoltán Kodály lui-même lança le mot d'ordre : « La musique appartient à tous ! » Or, le danger de mésentente et de déformations inhérentes à ces principes ne se manifesta qu'au cours de la réalisation. Ceci s'explique par deux facteurs : d'une part, l'optimisme de bonne foi de toutes les révolutions et, d'autre part, la confiance simplificatrice de l'appareil de la politique culturelle.

On a vu se multiplier et prévaloir les genres représentatifs qui accompagnent presque toujours le premier élan des révolutions : oratorios, cantates, chœurs et chants de masses. Leurs textes se référaient, dans un style simple et facile, à l'importance de l'époque. En ce qui concerne le langage musical, c'est celui de la période de l'entre-deux-guerres, surtout celui de l'école de Kodály : des éléments stylisés à partir du folklore paysan et, en partie, un langage ayant son origine dans notre musique savante du siècle passé garantissaient un caractère musical populaire. La plupart de nos musiciens s'engagèrent dans cette voie. La justesse de cette tendance semblait être prouvée par les œuvres tardives de Béla Bartók, composées après 1937-1938, dont les deux dernières ne furent connues en Hongrie qu'après la Seconde Guerre mondiale, donc bien après leur composition (le 3^e Concerto pour piano, en 1946 ; le Concerto pour orchestre, en 1948). Comme autre source à caractère populaire apparaissaient les chants des mouvements ouvriers, des révolutions des rues. Mais cette voie était étrangère à la majorité de nos compositeurs nourris aux sources de la musique populaire.

Cependant, de cette sélection d'idiomes musicaux sont nées des créations éminentes. Ferenc Szabó a produit — en une synthèse artistique d'un pathétique sincère — des oratorios, des chœurs, des symphonies. Endre Szervánszky a trouvé un ton lyrique très personnel dans ses chants et ses œuvres de chambre, et un ton vraiment dramatique dans son concerto « József Attila ». Les œuvres composées à cette époque par Sándor Veress ont su garder dans leur gravité originale un ton inspiré par la musique populaire. Notons encore : l'oratorio « Chant héroïque » de Rezső Sugár, la « Symphonie Vörösmarty » de Pál Járdányi, le célèbre « Concerto pour alto » de Gyula Dávid, les « Cantates » et œuvres symphoniques de Pál Kadosa, le « Concerto pour violoncelle » et les œuvres symphoniques d'András Mihály, l'opéra-conté, d'une véritable veine scénique, de György Ránki ; les œuvres scéniques — caractérisées par la richesse de l'invention, d'un métier sûr, de la profonde connaissance de la scène et de la voie humaine, de Ferenc Farkas ; les chœurs souvent présentés de Lajos Bárdos ; les chants et la musique de chambre pleins d'un souffle poétique particulier de György Kósa ; les œuvres de Rezső Kókai, d'une fine sensibilité historique ; les concertos de János Viski ; le drame lyrique d'István Sárközy ; les opéras de Mihály Hajdú et de Zoltán Horusitzky, les chants de masses fort réussis de Béla Tardos — et de nombreuses autres œuvres : musiques de chambre, musiques pour films, etc., autant de souvenirs d'une époque dont les enseignements ne s'évanouissent pas sans traces.

Mais même les œuvres d'une inspiration plus élevée ne pouvaient faire oublier l'évidence que la production musicale hongroise de la première moitié des années cinquante ne représente qu'une seconde floraison d'une époque antérieure, et nullement la manifestation musicale d'une période nouvelle. Dans les genres préférés de l'époque, on trouvait de plus en plus un arrière-goût de lieux communs, un ton pompeux sonnait faux. Le classicisme issu des années trente, classicisme folklorique national, était devenu de plus en plus académique. Il s'était détaché de la réalité de tous les jours, des soucis multiples de l'homme de l'époque, de son monde intérieur. La notion « peuple » ne signifiait plus

depuis longtemps le « peuple » des paysans pauvres du début du siècle : c'est la raison profonde de ce manque d'attache qui caractérisait la production de l'époque. Quant à la technique du métier de compositeur, elle s'était, durant les vingt dernières années, graduellement détachée du courant multicolore et enrichissant de l'évolution universelle, lequel était l'autre source de la modernité artistique de notre musique plus ancienne. Finalement, en ce qui concerne l'art de László Lajtha, un grand nombre de ses quatuors et symphonies créés dans les années cinquante, œuvres issues du même folklore, mais polies à l'école française et parlant un dialecte différent, semblaient étrangers parmi la multitude d'ouvrages faits sur le même moule.

La simplification et la provincialisation ont rendu impossible la réalisation des objectifs assignés : la production moyenne de la musique hongroise n'a pas reflété la réalité de l'époque et elle n'est même pas devenue populaire.

Ce fait se manifeste dans la crise des ensembles populaires qui naissaient les uns après les autres dans les années cinquante. Leur modèle, l'Ensemble populaire d'État, après son établissement et la présentation de son premier programme (1950-1951), dut faire des tentatives réitérées avant qu'il n'ait trouvé, comme les autres ensembles, sa véritable et sa plus belle vocation, en mettant sur la scène et en ravivant les traditions populaires qui allaient en dépérissant. Ainsi, joint-il le passé du peuple à son présent.

Le divorce du folklore et de l'innovation musicale, de la tradition populaire-nationale et de l'euro-péisme a influencé pendant un certain temps le jugement porté sur l'œuvre de Béla Bartók. Tandis qu'à la fin des années vingt, certains critiques musicaux ne reconnaissaient que le Bartók « novateur », et refusaient, comme dénuées de valeur, ses relations avec la musique populaire, certains critiques extrémistes du début des années cinquante n'acceptaient comme bonne tradition que l'héritage d'inspiration populaire de Bartók, et rejetaient les innovations du compositeur.

La plupart des critiques et des historiens de l'époque en question créent à juste titre, à partir de 1955 la période nouvelle, restés plus ou moins homogènes jusqu'à nos jours. C'est alors que les responsables de la vie musicale et nos compositeurs, se rendant compte du danger d'appauvrissement, recherchèrent de nouveau les liens qui nous attachaient aux traditions musicales. En 1955, l'Opéra reprit la pantomime de Bartók, « le Mandarin merveilleux ». La première, en 1960, des « Six pièces pour orchestre » d'Endre Szervánszky provoqua la stupéfaction du public. Il était le premier à utiliser chez nous les moyens stylistiques de la sonorité issue de la dodécaphonie, sans farder son procédé. Mais la construction de son œuvre est à la fois la continuation directe du cycle dramatique du « Concerto József Attila », et, en même temps, le prolongement de la dramaturgie symphonique en cinq mouvements de Béla Bartók. Au début des années soixante, Rudolf Maros, András Mihály, György Ránki, Kamilló Lendvai, avec certaines de leurs œuvres, sont passés, eux aussi, par « l'école » de Bartók, et même György Kurtág, qui assimilait le plus la façon de penser de Webern, peut considérer Bartók comme l'un de ses maîtres.

L'exemple du Bartók « novateur » montra, dans les années suivantes, la voie aux compositeurs hongrois qui, les années précédentes, étudiaient la techni-

que de composition répandue partout dans le monde. De toutes façons, dans les moyens nouvellement découverts, ils ne voyaient pas une curiosité ludique, mais une nouvelle méthode de communication musicale des pensées importantes et modernes. Au début, les compositeurs purent compter sur l'aide du Ballet de Pécs qui s'était présenté, en 1961, sous la direction d'Imre Eck.

Probablement le manque de « laboratoires » nécessaires, mais surtout cette attitude héritée dont nous avons parlé expliquent que l'électronique musical est resté jusqu'à nos jours un phénomène relativement isolé ; ce genre est représenté par deux compositeurs d'un certain âge : Gábor Darvas et Zoltán Pongrácz, et plus récemment par le jeune compositeur László Dubrovay.

Parmi les membres de la génération plus âgée, on trouve à peine un compositeur hongrois qui, dans les années soixante, n'aurait pas profité des possibilités offertes par les nouvelles techniques. Si nous ne rangeons pas György Kósa parmi ceux-là, c'est que, déjà avant, il poursuivait noblement sa propre voie. Les symphonies, les œuvres pour piano, les chants de Pál Kadosa l'ont conduit à continuer jusqu'à maturation le style qu'il avait adopté entre les deux guerres. Dans l'art de Ferenc Farkas les possibilités de la dodécaphonie sont apparues comme une couleur nouvelle ; Gyula Dávid a uni à la dodécaphonie libre sa manière antérieure de structure translucide ; chez Rezső Sugár c'est la logique intérieure de ses compositions qui est devenue plus rigoureuse. István Sárközy a fait revivre des styles historiques traditionnels, plus anciens, d'une manière puritaine, marquant ainsi son attitude vis-à-vis des techniques de l'avant-garde ; Endre Székely a, avec un radicalisme surprenant, parcouru le chemin des différentes techniques. Rudolf Maros a trouvé sa nouvelle voie tout à fait personnelle au moyen d'une construction « sonoristique », tandis qu'András Mihály s'est engagé sur la voie d'une invention mélodieuse renouvelée. A partir de la seconde moitié des années soixante, Tibor Sárai se présenta avec des œuvres d'un caractère nettement nouveau. Cependant, même en tenant compte de l'activité d'Imre Vincze, mort jeune, de celle de Béla Tardos décédé également dans la force de l'âge — qui promettait nombre d'œuvres intéressantes, de celle d'István Szelényi, compositeur d'une grande érudition, décédé lui aussi, et de celle de l'éminent pédagogue Jenő Vécsey, nous n'arriverons pas à donner un exposé exhaustif de la musique de l'époque.

Entre-temps apparut une nouvelle génération de compositeurs hongrois, ceux de l'« année trente » qui, en pleine possession de leur métier, purent se présenter devant le public hongrois et international. Attila Bozay, Zsolt Durkó, Miklós Kocsár, István Láng, Kamilló Lendvay, Lajos Papp, József Soproni sont devenus célèbres par leurs œuvres symphoniques ou leur musique de chambre ; Emil Petrovics et Sándor Szokolay doivent leur popularité à leurs opéras. Nous ne nous proposons pas de les analyser plus en détail, car leurs noms sont connus un peu partout dans le monde, en partie en raison de leurs œuvres ou bien grâce à des critiques et à des comptes rendus. Si nous avons rangé parmi eux leur aîné, György Kurtág, c'est qu'il était l'un des premiers à transformer son monde musical dans le même esprit que ses contemporains plus jeunes. Son œuvre, peu volumineux, mais toujours très important, joint

à l'expressivité ardente la concentration de la structure et la délicate nuance de la tonalité.

Un certain parallélisme entre les carrières créatives nous permet de mettre ici en évidence l'art de György Ligeti qui vit depuis longtemps à l'étranger.

Dans la vie musicale hongroise et internationale, la nouvelle apparition d'András Szöllösy a causé une agréable surprise. Il appartenait à la génération tardive des élèves de Kodály ; pendant longtemps, il se fit un nom par ses travaux musicologiques, la publication des écrits de Bartók, la rédaction de la liste des œuvres de Bartók, et, en même temps, il trouva un style nouveau, individuel en composant de la musique de fond pour films, pièces radiophoniques, œuvres scéniques. A partir de la fin des années soixante, fort bien armé comme compositeur, Szöllösy se présente au public avec une série d'œuvres symphoniques, et après son premier rang obtenu en 1970, à la Tribune Internationale des Compositeurs, il remporte succès sur succès à l'étranger.

Une autre série de succès des années soixante-dix se rattache au nom du jeune Sándor Balassa qui, pour la musique hongroise, a obtenu en 1972 la première place à la Tribune Internationale des Compositeurs. L'art de ces deux musiciens, avec celui de Durkó, Láng, Soproni déjà mentionnés ci-dessus, indique la direction synthétique de la voie de la musique hongroise qui, au service d'une musique mondiale se renouvelant sans cesse, est capable de joindre à la branche nationale et internationale d'une tradition continue la nouveauté de la manière d'expression.

Un excellent résumé de György Kroó : « Les trente années de composition de la musique hongroise » mentionne, à côté des compositeurs cités plus haut, les jeunes représentants « radicaux » : Zoltán Jeney, László Sárý et László Vidovszky. Ce sont eux qui recherchent les nouvelles méthodes du métier de compositeur, qui essayent de les amener à maturité, et une partie de ces méthodes s'intégrera au courant des traditions qui vont toujours en renouvelant.

Les différents exposés qui paraissent au-delà de nos frontières et qui, de plus en plus souvent, rendent compte de la musique hongroise, jugent notre culture musicale soit sur les compositions, soit sur les résultats de la pratique pédagogique connue et popularisée sous le nom de « méthode Kodály ». A vrai dire, l'un ou l'autre ou les deux ensemble constituent en partie la base et en partie le résultat de l'évolution totale de notre vie musicale.

La manière de procéder, le fonctionnement des institutions fondées au début des années cinquante, accusent — en rapport continu et étroit avec notre art musical créateur — une évolution intensive, constante. Ceci est la conséquence naturelle de ce que l'activité du réseau de nos institutions d'éducation musicale se fait sentir de plus en plus dans toutes les branches de notre culture musicale. L'une des branches de ce réseau d'éducation musicale est sans aucun doute l'activité pédagogique très étendue qui se poursuit dans les écoles générales, surtout dans les écoles générales spécialisées et dans les lycées qui se centrent sur l'éducation musicale. Une autre branche, c'est le large système national des écoles de musique qui, pour l'année scolaire 1971/1972, comprenait 113 écoles de musique indépendantes de degré inférieur, 24 filiales et 285 sections réparties un peu partout en province. Ces écoles servent de base aux

établissements d'études spécialisées de degré moyen, et au Conservatoire Supérieur de Musique Liszt Ferenc avec ses six sections destinées à la formation des professeurs. Le Conservatoire Supérieur, qui a célébré le centième anniversaire de sa fondation et dont les cours s'étendent sur cinq années, a été élevé au rang d'université.

Le fait que l'International Society of Music Education ait tenu à Budapest en 1964 sa conférence internationale est la reconnaissance de nos réussites dans le domaine de la pédagogie musicale. Nos professeurs font connaître dans le monde entier la pratique de notre éducation musicale et, dans les cours donnés en Hongrie, forment les enseignants d'autres pays.

A la base scolaire de l'éducation musicale se rattache un mouvement musical de jeunesse de grande envergure. Celui-ci est fondé sur la tradition, de plusieurs décennies, des chorales scolaires et de jeunesse, ainsi que sur le mouvement des Jeunes Amis de la Musique.

Il est remarquable qu'au cours des concours internationaux de chorales à Arezzo, Gorizia, La Haye, Llangollen, Montreux, Spittal, Varna ou aux concours de chorales traditionnels « d'adultes » organisés chaque année par la BBC, nos chorales de jeunes, d'écoliers, de lycéens, d'étudiants remportent des succès grandissants. Une grande partie de ces chorales de chambre rendent compte annuellement de leur activité à la rencontre de Pécs. Le centre organisationnel de ces chœurs est, depuis 1970, le Conseil national des Chorales.

Le mouvement des Jeunes Amis de la Musique a commencé en 1965 et la même année il fut admis, comme section hongroise, à la Fédération internationale des Jeunesses musicales. Depuis 1967, la direction internationale comporte toujours un membre hongrois. En 1969, la Fédération internationale des Jeunesses musicales a tenu son 23^e congrès à Budapest. Très populaires sont les camps musicaux internationaux de Pécs, organisés pour la huitième fois en 1975 : y participaient environ 200 jeunes musiciens appartenant à vingt nations.

La vive participation de la jeunesse se manifeste dans toute la vie musicale hongroise. On voit se constituer de nouveaux quatuors — parmi lesquels le « Quatuor Bartók », de réputation mondiale —, un nouvel ensemble pour instruments à vent, le « Quintette à Vent hongrois », l'Ensemble de Chambre de Budapest, sous la direction d'András Mihály : ils fournissent une aide importante aux compositeurs dans la création et la présentation de leurs œuvres, tant dans le pays qu'au cours des récitals donnés à l'étranger. Les orchestres de chambre — constitués surtout de jeunes musiciens — jouent aussi un rôle primordial dans notre vie musicale : l'Orchestre de Chambre hongrois, sous la conduite de Vilmos Tátrai, l'Orchestre de Chambre Liszt Ferenc, dirigé par Frigyes Sándor. C'est surtout ce dernier ensemble qui joue un rôle considérable dans la représentation des nouvelles œuvres hongroises.

Nos grands orchestres traditionnels, la Société Philharmonique de Budapest, l'Orchestre d'État et l'Orchestre Symphonique de la Radio hongroise se sont rafraîchis grâce aux membres plus jeunes, et leur répertoire traditionnel s'est enrichi de nouvelles œuvres hongroises. Un rôle essentiel dans ce sens revient à la Radio hongroise qui présente la première la plupart des compositions nouvelles, en faisant appel à son excellent orchestre et chœur. C'est sous la

baguette de son chef d'orchestre, György Lehel, que retentissent pour la première fois la plupart des nouvelles compositions hongroises.

L'activité de la Radio mérite également tous les éloges pour la découverte et la présentation de jeunes solistes. A ses concours musicaux, organisés d'année en année, nombre de jeunes musiciens participent qui se font remarquer, prouvant ensuite leur talent dans les compétitions internationales et dans les salles de concert de plusieurs continents.

Il faut y ajouter l'activité de vulgarisation musicale — d'une valeur estimable — de la Radio et surtout de la Télévision. Grâce à celles-ci des programmes musicaux, des conférences populaires, des concours, des jeux radiophoniques et autres moyens spectaculaires et ingénieux contribuent à propager la culture musicale.

La vie de nos concerts montre clairement l'immense transformation de la culture musicale hongroise, et les résultats de la révolution culturelle sur ce terrain. Le phénomène le plus apparent est la croissance de l'intérêt musical de la jeunesse, qui est le fruit du travail immense que la Philharmonie nationale déploie pour l'éducation musicale des jeunes. En 1972, il y eut 2 029 concerts, dont 1 109 concerts de jeunesse.

Un autre chiffre caractéristique indique l'évolution de la vie musicale en dehors de la capitale : entre 1958 et 1971, le nombre des manifestations musicales en province a quintuplé. Les concerts s'organisent dans les plus petites localités et le Théâtre d'État Déryné représente des opéras jusque dans les villages. En même temps, les plus grandes villes de province façonnent leur visage musical avec leurs propres moyens. Outre l'activité de haut niveau de nos orchestres symphoniques de province, on organise annuellement, à Szeged, des festivals musicaux, à Debrecen, des compétitions internationales de chorales, à Veszprém, des rencontres d'orchestres de musique de chambre, à Martonvásár, à Keszthely, à Sopron, à Fertőd, à Nyírbátor, des concerts d'été, à Hódmezővásárhely, des compétitions musicales scolaires, à Pécs — comme nous l'avons déjà mentionné — des rencontres de chœurs de chambre et des camps de Jeunesses musicales, à Győr, des conférences d'éducation musicale qui se répètent chaque année, à Kecskemét, des séminaires Kodály.

L'évolution de notre vie musicale se reflète aussi sur le travail de notre édition musicale et de notre fabrication de disques. L'Editio Musica suit de près la naissance des nouvelles œuvres et — comme d'autres maisons d'édition, en premier lieu la Gondolat (Pensée) et la Corvina — elle peut à peine satisfaire les exigences croissantes vis-à-vis des livres musicaux. Notre fabrication de disques — dont les bases ont été jetées il y a seulement 25 ans — est d'ores et déjà capable de produire des séries d'enregistrements comme les œuvres complètes de Béla Bartók, de la musique de Liszt et de Kodály. Tout en enregistrant notre musique moderne, la fabrique a obtenu des prix internationaux avec les disques d'œuvres hongroises plus anciennes (Liszt, Lajtha). Ce n'est pas une tâche facile et elle est encore loin d'être résolue — de former le goût musical, mais les chiffres selon lesquels le nombre des disques de grande musique vendus entre 1970 et 1974 est passé de 300 000 à 780 000 sont des signes encourageants.

Actuellement, c'est plutôt en tant que corps consultatif que la Fédération

des Musiciens hongrois représente l'opinion publique musicale dans la collaboration des institutions et la culture musicale de notre pays, sur le forum international.

Une tâche importante incombe à notre musicologie quant à la propagation de la culture musicale. Les jeunes musicologues ayant terminé leurs études à la section de musicologie du Conservatoire Supérieur de Musique de Budapest ont beaucoup fait et font encore beaucoup dans les différentes fonctions des établissements musicaux et de l'éducation musicale pour la vulgarisation des connaissances musicales et pour l'élévation du niveau de la culture. La Hongrie s'est acquis un rang éminent dans la science de la musique populaire par les travaux de Bartók et de Kodály ; notre pays participe à l'International Folk Music Council, mais, en outre, les recherches poursuivies dans le domaine de l'histoire de la musique, de la sociologie de l'esthétique et de la psychologie deviennent toujours plus importantes. Les recherches sur Bartók ont déjà apporté une contribution précieuse à la recherche internationale dans ce domaine, grâce à la documentation biographique de János Demény et aux études analytiques d'Ernő Lendvai. En 1961, l'Académie des Sciences de Hongrie a mis sur pied les Archives Bartók, sous la direction de Bence Szabolcsi et de Denijs Dille ; en 1969, les Archives se sont transformées en Institut de Musicologie et, en 1974, elles se sont unies au Groupe de Recherche de Musique populaire.

Notre musicologie intervient dans la vie musicale du monde entier par des congrès organisés en l'honneur de Haydn, Liszt, Bartók, par des rencontres de l'International Folk Music Council, et par les conférences de nos chercheurs.

Les résultats des recherches sont publiés — outre les volumes déjà mentionnés du *Magyar Népzene Tára* (Recueil de la Musique Populaire Hongroise) et de *Zenatudományi Tanulmányok* (Études Musicologiques) — dans des monographies, dans des études historiques et analytiques, ainsi que dans d'autres publications également importantes, comme celles des manuscrits musicaux conservés à la Musicothèque de la Bibliothèque Nationale Széchényi. Parmi les publications en langues étrangères, la revue de musicologie de l'Académie des Sciences de Hongrie, *Studia Musicologica*, *Documenta Bartókiana*, édités par l'Institut de Musicologie, sous la direction de Denijs Dille, puis de László Somfai, et la *Musicologia Hungarica*, dirigée par le rédacteur Zoltán Falvy, méritent une mention particulière.

Longue est la liste des ouvrages publiés en langues étrangères, relatifs aux recherches de musicologie et de musique populaire hongroises. Outre les ouvrages fondamentaux de Zoltán Kodály et de Bence Szabolcsi, citons les noms de leurs élèves et de leurs collaborateurs, de monographies, d'études, etc. Ce sont : Ferenc Bónis, János Demény, Denijs Dille, László Eősze, Zoltán Falvy, Pál Járdányi, János Kárpáti, György Kroó, Ernő Lendvai, Lajos Lesznai, Ágnes Losonczy, Ervin Major, János Maróthy, Benjamin Rajeczky, Bálint Sárosi, László Somfai, József Ujfalussy, Lajos Vargyas, László Vikár. Ajoutons-y les ouvrages de Imre Fábíán et de Zoltán Gárdonyi qui vivent à l'étranger depuis un certain temps. Et complétons la liste par les auteurs des ouvrages parus en langue hongroise : Kornél Bárdos, Lajos Bárdos, Ilona Borsai, János Breuer, Kálmán Csomasz-Tóth, László Dobszay, György Fejes, György

Gábrý, György Kerényi, István Kecskeméti, Lajos Kiss, Vera Lampert, Zsigmond László, Dezső Legány, Imre Olsvai, Géza Papp, András Pernye, Janka Szendrei, György Szomjas-Schiffert, Margit Tóth, Iván Vitányi, spécialiste de psychologie musicale, esthéticien et sociologue, puis plusieurs critiques et musicologues de la génération la plus jeune. Tous ces noms sont connus et estimés dans les cercles internationaux musicaux.

Finalement, n'oublions pas la recrudescence de la recherche esthétique musicale hongroise ; l'activité stimulatrice de György Lukács n'a pas seulement éveillé l'intérêt de ses élèves — en premier lieu celui de Dénes Zoltai — vis-à-vis de l'esthétique musicale, mais il a rendu aussi possible la redécouverte des traditions esthétiques hongroises, ce dont témoigne l'œuvre d'Antal Molnár, le doyen des musicologues hongrois.

Entre les deux guerres et dans la période précédente, la renommée musicale de la Hongrie était due surtout à quelques compositeurs et solistes éminents. Les trente années qui ont suivi la Libération ont été une période d'immense évolution. Pendant cette époque notre culture musicale s'est intégrée dans la totalité de la culture hongroise et a contribué à former l'homme socialiste.

La musique hongroise s'enorgueillit d'une cote très élevée partout où la musique est à l'honneur.

JÓZSEF UJFALUSSY

BIBLIOGRAPHIE

(La liste ne comprend pas les articles et recensions relatifs à certains auteurs ou à des ouvrages particuliers) :

- Weismann, John S. : Guide to Contemporary Hungarian Composers. *Tempo* Nr. 44-47, London 1957/58.
- Fábián, Imre : « Modern Hungarian Music, in Contemporary Music in Europe. A Comprehensive Survey » *Musical Quarterly* LI, Nr. L., January 1965, pp. 205-214.
- Hungarian Composers To-day*. *Tempo* Nr. 88, London, Spring 1969, pp. 1-47.
- Ujfalussy, József : « Les couches, anciennes et récentes, de la création musicale, in Littérature et arts en Hongrie ». *Nouvelles Études Hongroises*, Vol. 6, Budapest 1971, pp. 180-184.
- Contemporary Hungarian Composers*. Budapest 1970 ; 2/1974. Editio Musica.
- Szabolcsi, Bence : Musicology in Science in Hungary, edited by Tibor Erdey-Grúz and Imre Trencsényi-Waldapfel. Budapest 1965, Corvina, pp. 246-258.
- Musical Education in Hungary*. Edited by Frigyes Sándor. London (1966), Barrie and Rockliff.
- Winters Geoffrey : « The Kodály Concept of Music Education ». *Tempo* Nr. 92, London, Spring 1970, pp. 15-19.
- J. Ribière-Raverlat : *Musical Education in Hungary*. Paris, 1967 and 1971, Alphonse Leduc.
- Fábián, Imre : « Ungarn im Aspekt des internationalen Musikkonsums ». *Österreichische Musikzeitschrift*, 19. Jahrgang, Heft 10, Oktober 1964, pp. 481-484.
- Musik in Ungarn*. *Österreichische Musikzeitschrift*, Sondernummer, November 1966.

Relations franco-hongroises

Le Passé

Ferenc (François) II Rákóczi

Qui est ce prince rebelle ? Un féodal attardé qui a lutté contre un pouvoir central représentant le progrès dans le bassin danubien ? Un nationaliste acharné qui voulait assurer la domination de la classe dirigeante hongroise sur les autres peuples de cette région ? Un « saint de la liberté » et de l'indépendance nationale, conditions nécessaires de tout progrès social ? Un ami du peuple qui s'est mis à la tête des paysans révoltés et qui voulait imposer leurs revendications sociales ? Un rêveur politique, doublé d'un solitaire janséniste ? Toutes ces questions peuvent être posées et ont été posées à propos de Ferenc (François) II Rákóczi.

Dans ce qui suit nous essayons de présenter un portrait du prince en se basant sur les données des recherches nouvelles relatives à la guerre d'indépendance qu'il a conduite et nous nous efforcerons de répondre aux questions posées.

I. SON ACTIVITÉ POLITIQUE. LA JEUNESSE D'UN ARISTOCRATE HONGROIS A LA FIN DU XVII^e SIECLE

Fils de Ferenc (François) I^{er} Rákóczi et d'Ilona Zrínyi, il est né le 27 mars 1676, dans un pays qu'occupaient encore en son centre les Turcs, tandis que la partie occidentale et les régions du Nord étaient soumises à l'autorité des empereurs germaniques, couronnés de plus en plus automatiquement rois de Hongrie. Quant à la partie orientale de sa patrie, cette Transylvanie encore florissante au début du siècle, c'est précisément la funeste campagne menée en Pologne par son propre grand-père, György (Georges) II Rákóczi, qui en avait fait la proie des Turcs et des Tartares : diminuée dans ses forces vives, elle maintenait péniblement, à l'ombre de l'Empire ottoman, son statut d'autonomie partielle. Quelque douze ans plus tôt, la cour de Vienne avait conclu avec Constantinople la paix de Vasvár, désavantageuse pour la Hongrie qui perdait à cette occasion deux importants châteaux forts aux confins, Várad et

Érsekújvár. A l'issue d'un conflit où les troupes impériales avaient eu le dessus — notamment grâce à l'intervention de volontaires français —, la signature d'un tel accord représentait une contradiction flagrante et de nature à démontrer clairement, même à ceux des aristocrates hongrois qui s'étaient ralliés au parti impérial, que Vienne, puisqu'elle donnait la prépondérance à ses intérêts en Europe occidentale, n'aiderait guère la Hongrie à chasser les Turcs de son territoire. C'est encore la politique adoptée par la cour impériale qui est essentiellement à l'origine de la conjuration d'aristocrates liée au nom du palatin Ferenc (François) Wesselényi. Au demeurant fort mal préparé, ce complot devait se terminer de façon tragique, auréolant ainsi de la même gloire les tentatives des conjurés pour défendre les intérêts légitimes de la nation et ceux, primés, de la classe nobiliaire, que Vienne avait lésés simultanément.

Ferenc (François) I^{er} Rákóczi avait pris part, lui aussi, à la conjuration et seule l'intervention de sa mère, Zsófia Báthory — aidée par l'ordre des jésuites —, lui permit d'échapper au sort de son beau-père, Péter (Pierre) Zrínyi que la cour de Vienne fit exécuter avec ses autres compagnons. Le jeune homme n'eut pas à traîner longtemps une existence sans gloire, car il mourut tôt, laissant sa veuve ainsi que ses enfants, Ferenc (François) et sa sœur Julianna, sous la tutelle d'une belle-mère dominée par les jésuites. Après la mort de celle-ci, Ilona Zrínyi sortit de sa retraite et fit un second mariage, dicté par des raisons tant politiques que sentimentales, en épousant Imre (Émeric) Thököly, le chef des « Mécontents », qui, vers la fin des années 70, avaient pris les armes contre les impériaux ; ayant trouvé de l'aide auprès des Français, des Turcs et des Transylvains, ce dernier s'efforçait d'instaurer, dans la partie septentrionale de l'ancienne Hongrie, une principauté indépendante capable de s'opposer aux décisions de Vienne en contraignant la Cour au respect des privilèges de la noblesse hongroise, ainsi que de la liberté des cultes protestants.

Ainsi, dès sa petite enfance, le futur prince se familiarise-t-il avec la guerre, en particulier lors du siège de Munkács dont sa mère défendit, deux ans durant, la forteresse contre les troupes impériales, suscitant l'admiration de toute l'« Europe galante ». Après sa reddition, en 1688, Ilona Zrínyi fut emmenée à Vienne avec ses enfants. Le jeune garçon se vit placer sous la tutelle du cardinal Léopold Kollonich : immédiatement arraché à sa mère, il fut envoyé dans une petite ville située dans le sud de la Bohême ; Neuhaus (aujourd'hui Jindřichuv Hradec) possédait un collège dirigé par les jésuites auxquels le cardinal avait déjà confié l'éducation de ses neveux. Si l'on en croit l'historiographe du collège, contemporain de Rákóczi, l'adolescent y avait été placé précisément pour qu'« entouré de fidèles sujets de l'empereur, il apprenne à estimer l'autorité divine et humaine ». L'un de ses maîtres traça de lui, peu après son arrivée, le portrait suivant : « Il a complété sa douzième année le 27 mars dernier, mais il est si grand et si bien développé qu'on pourrait lui donner trois ou quatre ans de plus. Il parle le hongrois et le latin, pour ainsi dire, à la perfection. Il a le teint brun-rouge, la chevelure brune aussi, qu'il porte, non pas courte, mais en longues boucles brunes flottant sur ses épaules. Il n'y a rien de médiocre dans toute sa personne. Son parler, son maintien, sa démarche sont d'une égale majesté, comme il sied à un prince, mais sans

aucune morgue ; il est homme de cœur, tout autant que gentilhomme, quoiqu'il ne se départisse jamais de sa dignité. »

En 1690, ses années de collège terminées, on l'envoie à Prague où il entreprend des études de philosophie, s'initiant à la logique, à la métaphysique et aux mathématiques au cours de la première année. Durant la seconde, il suit des cours d'éthique et de physique ; la possibilité lui en ayant été offerte — sans doute par la consultation des ouvrages d'auteurs italiens —, il poursuit également l'étude de l'architecture, en particulier l'art de fortifier les places. L'été, il visite les maisons provinciales de l'ordre, situées en Bohême et en Silésie. Il entretient aussi des relations avec quelques aristocrates tchèques fidèles aux Habsbourg, mais favorables à l'épanouissement de la culture autochtone.

Un événement inattendu se produit en 1692 dans son existence. A l'occasion du procès fomenté entre les héritiers de François I^{er} Rákóczi par les jésuites, sa sœur, qui entre-temps s'est mariée avec le comte Ferdinand Gobert d'Aspremont-Reckheim, obtient de l'empereur la permission de le faire venir à Vienne. Kollonich, son tuteur, le pousse à contrecarrer les desseins de sa sœur, mais il préfère accepter la solution proposée par Julianna. Il reste à Vienne, abandonne ses études et se plaît toujours davantage aux distractions de la société aristocratique. Il se range bientôt à l'avis de son beau-frère qui lui propose d'épouser la duchesse Madeleine de Hesse-Darmstadt dont la famille a été en relations avec la cour de France. L'entourage impérial, qui n'envisage pas sans déplaisir un tel projet d'union, l'expédie en Italie pour l'un de ces « Tours des Cavaliers », sorte de voyages d'études, destinés à faire connaître le monde aux jeunes gens, et dont la pratique était déjà fort répandue parmi les aristocrates autrichiens et allemands. Par la suite, lorsqu'il rédigea ses *Confessions*, Rákóczi condamnera l'immoralité régnant dans les villes italiennes, il est surtout désireux d'apprendre et d'observer, prenant des leçons de danse et de maintien à Florence où il visite les musées, étudiant l'histoire, la géographie, la géométrie, l'architecture et la stratégie à Rome dont il découvre avec admiration les monuments et les églises. Il s'intéresse également à la situation de l'Église et il semble bien trouver là de nouveaux motifs pour l'hostilité qu'il éprouve depuis son enfance à l'égard des jésuites. C'est à Rome encore qu'il apprend la mort de celle qu'il se proposait d'épouser : cette fausse nouvelle, lancée par la cour de Vienne pour faire échouer le mariage, le fait rentrer en toute hâte dans la capitale impériale.

L'empereur l'émancipe et l'autorise à visiter les domaines qu'il possède en Hongrie. Toutes ces faveurs sont destinées à gagner la confiance de Rákóczi : puisque l'on n'a pas su le préparer à une haute dignité ecclésiastique, peut-être pourrait-on en faire un bon courtisan ? En Hongrie, déjà, il est considéré comme tel : lors de son investiture dans les fonctions de *főispán* (en latin *comes*, c'est-à-dire chef du comitat) du comitat de Sáros, l'orateur local lui souhaite de nouvelles dignités « sous les ailes du sublime aigle impérial d'Autriche ».

Il est à peine de retour qu'il pense derechef au mariage. Cette fois, c'est la fille du duc de Hesse-Rheinfels, Charlotte-Amélie, qui lui est présentée ; elle appartient, elle aussi, à une famille connue pour ses amitiés françaises. Accompagné de son beau-frère, Rákóczi part visiter le front occidental, où l'on se

bat toujours contre la France, mais ce n'est là qu'un prétexte. Le 26 septembre 1694, il se marie à Cologne, sans en avoir demandé l'autorisation à l'empereur, ce qui a pour résultat de le faire mettre aux arrêts dès son retour dans la capitale. Cette rétorsion soulève en lui une vive indignation. Lorsqu'à la suite d'interventions diverses le jeune couple est enfin autorisé à partir pour la Hongrie, les moindres faits et gestes de Rákóczi sont, comme toujours, attentivement suivis par les milieux de la Cour qui soupçonnent en lui le rebelle. Comme il ne l'ignore pas, il évite toute activité politique. Ainsi, quand éclate en 1697 la révolte menée par les fidèles de Thököly dans les environs de Tokaj, s'en échappe-t-il à bride abattue, craignant qu'on ne l'accuse à Vienne d'avoir été mêlé à l'insurrection, de quelque façon que ce soit.

LES PRÉPARATIFS DU SOULEVEMENT

Aussitôt que les esprits sont un peu calmés, Rákóczi revient une fois encore en Hongrie, mais il lui est de plus en plus difficile de ne pas s'intéresser au sort du pays. Doué d'une grande sensibilité morale, il proteste contre l'oppression illégale et les exactions perpétrées sur la population, et tout d'abord sur les paysans, par les troupes de l'empereur. Miklós (Nicolas) Bercsényi, *főispán* du comitat d'Ung, le renseigne sur les préjudices subis par la noblesse qui est elle-même en butte aux vexations de la soldatesque et craint de se voir privée par Vienne des quelques privilèges qui lui restent. Fondée sur toutes ces constatations, la détermination mûrit en lui de s'opposer à la politique des Habsbourg — suivant en cela les traditions de sa famille. Tout en sachant pertinemment que face à la supériorité numérique des impériaux il n'arrivera à rien sans appuis extérieurs, il croit pourtant trouver une conjoncture favorable à son entreprise dans l'imminence de la Guerre de la Succession d'Espagne : pour se défendre à l'ouest contre la France, l'empereur est obligé de retirer ses troupes de Hongrie. Après avoir consulté quelques intimes, Rákóczi se décide à solliciter une aide étrangère. Ayant accordé sa confiance à un officier belge du nom de Longueval, qui sert dans l'armée impériale, mais s'appête à partir en permission pour Liège, il le charge à deux reprises de missives destinées au secrétaire d'État à la Guerre français, en demandant l'appui de Louis XIV.

L'officier communique ces lettres à la cour impériale, à la suite de quoi le prince est arrêté en avril 1701 et avec lui tous ceux qui ont participé à la conjuration — excepté Bercsényi qui a pu se réfugier en Pologne. En dépit de ses protestations d'innocence, Rákóczi ne devrait pas échapper, selon toute probabilité, à la décapitation ou à la détention perpétuelle. S'il réussit à s'enfuir en Pologne, le 7 novembre, c'est grâce au concours de son épouse, à celui des jésuites appartenant à l'entourage impérial, et surtout à la complicité de l'officier qui commande la prison de Wiener-Neustadt. Les avanies qu'il a dû subir au cours de son procès et la vie errante à laquelle il se trouve réduit en tant que proscrit rendent irréversible sa détermination : il s'opposera désormais aux Habsbourg par tous les moyens.

Dans la Pologne qui l'accueillait, il ne pouvait compter sur l'aide du roi

Auguste II devenu l'allié de l'empereur ; tout au plus quelques aristocrates, profitant des désordres qui sévissaient dans les rangs de la noblesse polonaise, étaient-ils susceptibles de le soutenir. Pour le ralliement de ces sympathies, l'épouse d'Adam Sieniowski, palatin de Beltz, lui fut d'un grand secours. Élisabeth appartenait à la famille des Lubomirski et elle ne fut pas seulement sa conseillère politique, mais aussi sa maîtresse. La véritable impulsion, pourtant, c'est de Louis XIV que l'attendait Rákóczi ; or, le monarque se faisait prier, quoique le marquis Du Héron, l'ambassadeur de France en Pologne, ait chaleureusement recommandé les proscrits à son attention. Le ministre a bonne opinion du prince qu'il présente ainsi : « Le Prince Rabotsky est bien fait, il a beaucoup d'esprit et infiniment plus que je n'avais oui-dire. Il conserve dans ses malheurs une fermeté dont peu de personnes seraient capables. »

Bercsényi, déjà, dans un memorandum détaillé, avait informé la cour de France des possibilités de l'insurrection et de ses modalités ; après l'arrivée de Rákóczi, ces indications sont réitérées et complétées. Tablant sur la situation créée en Hongrie par le retrait des troupes impériales, d'une part, le profond ressentiment que suscite dans l'esprit du peuple un joug intolérable, d'autre part, les deux magnats se disent assurés du succès, à condition de se présenter en Hongrie à la tête d'une armée étrangère forte de quelques milliers d'hommes. Ils présentent ainsi l'essentiel de leurs desseins : « Notre intention est, à l'occasion de ces conjonctures, de venger la liberté injustement opprimée et de délivrer des misères de la servitude le peuple qui gémit et n'aspire que ce moment, et par ce moyen servir le Roi par une diversion et mériter l'éternelle protection et alliance de Sa Majesté, pour le maintien le plus solide du Royaume et procurer l'élection d'un roi qui convienne à Sa Majesté. »

Louis XIV est prêt à secourir ces transfuges réduits à une condition misérable, mais il ne croit pas à la réussite de leur soulèvement. Tout au plus autorise-t-il le successeur de Du Héron, le marquis de Bonnac, à leur offrir une modique aide financière pour leurs nécessités personnelles ; il ne se décidera à leur accorder des subsides mensuels que lorsque Rákóczi se sera rendu maître d'une grande partie du territoire hongrois.

A LA TÊTE DE L'INSURRECTION

Tandis que se déroulent les pourparlers diplomatiques, la paysannerie et la petite noblesse commencent à s'organiser. Leurs délégués se succèdent au château de Brzezany (Brejan), dans le sud de la Pologne, où réside Rákóczi, pour le prier de revenir au pays. Après avoir longtemps hésité, le prince franchit la frontière hongroise le 16 juin 1703, avant même le retour de Bercsényi qui devait lui rapporter de Varsovie, où il avait vu l'ambassadeur français Bonnac, quelques secours en argent.

On a beaucoup discuté et on discute encore sur le sens qu'il convient de donner aux relations de Rákóczi avec la paysannerie. Le prince connaît lui-même « la haine naturelle » qui existe entre le peuple et la noblesse ; on ne peut douter par ailleurs qu'il ait, quant à lui, représenté les intérêts de la noblesse.

Il s'en remet tout de même à l'initiative de la population serbe, parce qu'il espère gagner aussi l'adhésion de la noblesse à la cause de la liberté. Évoquant les débuts de la guerre d'indépendance, il se représentera en écrivant plus tard ses *Mémoires*, comme « animé par l'ardeur d'un jeune homme et par le zèle de la patrie », ajoutant qu'il se sentait « fortifié et encouragé par le seul dessein de mériter la confiance et l'amour du peuple ». Est-ce là une manifestation de la sollicitude paternaliste du grand seigneur, d'un paternalisme qui reconnaît la dignité humaine du paysan et qui s'apprête à le secourir ? Il est évident que l'on peut reconnaître chez Rákóczi certaines composantes d'une telle attitude, mais peut-être pouvons-nous affirmer sans risque de nous tromper qu'il s'agit de bien plus que cela, d'un rapprochement à l'égard d'un peuple sans lequel la lutte pour l'indépendance n'aurait pu s'engager. D'ailleurs, si nous admettons l'hypothèse suivant laquelle Rákóczi, en acceptant les initiatives populaires, voulait exercer une pression sur la noblesse, c'est qu'il existe des arguments en sa faveur. La noblesse, en effet, ne souhaitait guère participer au soulèvement à ses débuts, tandis que les paysans voulaient se battre à la fois contre les impériaux et les seigneurs ; ces derniers, qu'ils aient été dévoués à l'empereur, ou retranchés dans une prudente expectative, exploitaient tous les serfs attachés à leurs domaines. Rákóczi, lui, est déterminé à gagner la noblesse, car il ne peut même pas imaginer le nouvel État hongrois indépendant sans une classe dominante féodale. Il lance donc un appel destiné aux « habitants appartenant à tout Ordre seigneurial, nobiliaire et habilité à porter les armes », pour qu'ils se joignent à lui en vue de défendre les droits et privilèges de la noblesse. Par la même occasion, il interdit aux paysans révoltés qui pillaient les manoirs de se livrer aux incendies, aux brigandages, aux sévices qui découlent du vagabondage. Par contre, eux qui auront pris les armes pour servir sa cause, il promet de les exempter des corvées et tailles de tous genres, eux et toute leur maisonnée. Ces dispenses constituaient les « franchises des Haïdouques », telles que les accordaient, dès le début du xvi^e siècle, les princes de Transylvanie à ceux de leurs serfs qui effectuaient un service armé. Elles formaient, avec les autres dispositions de l'appel, un programme politique destiné à favoriser le ralliement des différents éléments de la société qui uniraient leurs forces dans l'intérêt du but commun, la conquête de l'indépendance nationale.

Une partie de la noblesse, pourtant, ne s'incline devant Rákóczi que contrainte et forcée : non seulement parce que ses membres craignent les réactions de leurs propres serfs, mais parce qu'ils ne croient pas à la réussite de l'insurrection, quelles que soient leurs doléances à l'égard de la domination des Habsbourg. Le prince juge sans aménité cette noblesse qu'il considère, à bien des égards, plus proche de lui-même que l'aristocratie ; c'est ainsi que dans ses *Mémoires*, il déplore de la noblesse « l'ignorance des sciences et de l'art militaire ». « Leur mauvaise éducation, écrit-il ailleurs, représente souvent des fantômes illusoire d'honneur et de vertu. . . » Tout en les blâmant pour leur ignorance et la vacuité de leur existence entachée par l'ivrognerie et la prodigalité, il ne les en rend que partiellement responsables, puisqu'il accuse la maison d'Autriche d'avoir sciemment maintenu la classe dominante hongroise en si piètre condition. C'est pourtant sur cette classe-là qu'il entend s'appuyer en

premier lieu. Il ne lui est pas possible de suivre l'exemple de Louis XIV, qui a su mettre la bourgeoisie française au service de son absolutisme, pour contrer la puissance de la noblesse et surtout de l'aristocratie. En face de l'« anarchie » aristocratique — que Rákóczi avait si bien observée en Pologne — à défaut d'une bourgeoisie, l'armée et une partie de la noblesse auraient pu constituer un facteur d'équilibre approprié ; tout au moins cette partie de l'armée que l'on appelait « l'ordre des soldats » et qui se composait de hobereaux, de soldats rentrés des confins ou de serfs affranchis et cette couche de fonctionnaires issus de la moyenne noblesse qui s'est intéressée dans l'établissement d'un État indépendant.

Parmi les mesures permettant la réalisation de l'unité, Rákóczi attribuait une importance particulière à la suppression des antagonismes religieux, puisqu'ils se greffaient, la plupart du temps, sur des antagonismes sociaux et politiques. En date du 15 juin 1704, il écrit à Louis XIV qu'il a essayé de se concilier les adeptes des trois religions admises, la maison d'Autriche ayant régulièrement joué sur les jalousies mutuelles existant entre les religions, pour démanteler les soulèvements précédents. Le Roi Soleil, qui persécute les huguenots dans son royaume, approuve la démarche de Rákóczi pour la Hongrie, et il va jusqu'à manifester cette approbation dans les instructions qu'il fait remettre à son futur envoyé auprès du prince.

Rákóczi a tenté d'assurer les bases économiques de la guerre d'indépendance en utilisant les ressources énergétiques du pays et surtout les contributions en nature des comitats, sans recourir à la levée de nouveaux impôts. Obtenant la confiance de la majorité, il a introduit la monnaie de cuivre comme moyen de financement de la guerre. Il a su développer les structures d'un système économique moderne et organiser l'approvisionnement de ses troupes.

Toutefois, c'étaient les questions militaires et diplomatiques qui retenaient le plus son attention, et parmi celles-ci le projet de la création d'une armée régulière, ainsi que la consolidation des alliances qu'il jugeait nécessaires au point de vue des succès militaires. Son plus grand espoir, en 1704, c'est d'effectuer la jonction avec les troupes franco-bavaroises qui s'apprêtent à attaquer Vienne par l'ouest. Voilà pourquoi les Kouroutz (expression qui vient du mot latin *cruciatus* — croisé, appliquée pour la première fois en 1514 aux paysans révoltés qui originellement devaient prendre part à une croisade contre les Turcs) continuent leur avance sur le territoire actuel de la Slovaquie et en Transdanubie. L'électeur de Bavière, pourtant, n'apprécie guère ce projet, quoique Rákóczi aille jusqu'à lui offrir la couronne de Hongrie. Simultanément, ce dernier s'efforce de trouver d'autres ouvertures en envoyant une ambassade auprès de Charles XII, roi de Suède, puis chez l'électeur de Brandebourg ; il cherche également à prendre contact avec les Turcs — tout cela sans grand résultat. Par ailleurs, il ne rejette pas l'idée de négocier avec les impériaux, accueillant même favorablement les offres de médiation anglaise et hollandaise, car il espère arriver, par ce moyen, à un accord fondé sur des garanties internationales.

ENTRE GUERRE ET PAIX

Le 13 août 1704, les armées bavaroises et françaises subissent à Höchstaedt une défaite si sévère que Maximilien-Emmanuel est contraint de fuir son pays. Cette victoire permettait à l'empereur d'envoyer en Hongrie des forces importantes qui, le 25 décembre, triomphèrent des troupes de Rákóczi à Nagyszombat (Trnava). Il était vain d'espérer, à partir de ce jour, que la guerre pourrait se terminer rapidement : durant toute la période suivante, c'est-à-dire pendant presque six années, les hostilités devaient alterner sans cesse avec les pourparlers de paix.

Le prince ne se laissa pas accabler par la tournure malencontreuse des événements, mais il en retira la conviction que la résistance deviendrait impossible s'il ne comptait que sur ses propres forces et les secours qu'il avait pu s'assurer précédemment. Il sollicita donc à nouveau, et de façon plus pressante encore, le soutien tant militaire que diplomatique de la France.

C'est le 28 février 1705 qu'après un long voyage, l'envoyé sans titre de Louis XIV entra dans Eger ; c'était le lieutenant-général Pierre Puchot, marquis Des Alleurs, militaire et diplomate expérimenté. Après avoir été reçu publiquement avec tous les honneurs, il s'entretint avec le prince et lui posa de haut rang diverses questions dans le but de savoir si les Hongrois désiraient la paix ou la guerre et, s'ils optaient pour cette dernière, quels étaient les moyens dont ils disposaient pour continuer la lutte. A cela Rákóczi répond que nombre de généraux, d'aristocrates et d'ecclésiastiques sont en faveur de la paix, tandis que la petite noblesse et le peuple, surtout parmi les protestants, désirent continuer la guerre. Pour ce qui est de ses ressources, il les juge insuffisantes, mais se refuse à lever des impôts, car il pense qu'il permet ainsi à la notion de liberté de s'ancre davantage dans les esprits.

Des Alleurs conçoit une haute idée du prince, dont il brosse le portrait suivant : « Le Prince Rákóczi n'a que 32 ans, il est grand et bien fait, il a le port majestueux et la physionomie belle. La douceur et la docilité tiennent le premier rang entre les qualités de son esprit, ce qu'il accompagne de beaucoup de bonne volonté et d'une continuelle application. Je puis même dire que pour avoir été élevé dans l'obscurité, il sait beaucoup de choses et les sait bien. Il parle et écrit six langues : hongrois, latin, français, italien, allemand et polonais... C'est un Prince vertueux, laborieux, affable, généreux, bienfaisant. Il est très exact dans la pratique de la religion. On ne peut rien ajouter à sa valeur et il paraît être exempt des passions de son âge. »

A la lecture de ce rapport, Louis XIV fait élever à 50 000 livres mensuelles le secours qu'il avait octroyé précédemment : cette somme est suffisante pour l'entretien de 4 000 hommes environ. On envoie également en Hongrie quelques officiers français. La reconnaissance par le roi du titre de prince de Transylvanie, élu par une partie des Ordres, a dû aussi jouer en faveur de Rákóczi : ses demandes antérieures en vue d'une augmentation substantielle de ces subsides avaient été repoussées par Louis XIV qui invoquait notamment les difficultés économiques de la France. Cette évolution de leurs rapports ne satisfait pourtant pas entièrement le prince : il souhaite la conclusion d'une al-

liance. Ce vœu avait été rejeté préalablement par la diplomatie française qui se fondait sur des arguments de droit constitutionnel, en vertu desquels aucune alliance ne pouvait être conclue avec les Hongrois tant qu'ils étaient sujets des Habsbourg. La signature d'un tel accord n'était envisageable qu'en cas de déposition de la maison d'Autriche, une éventualité qui aurait permis non seulement la reconnaissance de la Hongrie sur le plan diplomatique, mais encore l'élection d'un nouveau roi. Rákóczi estimait que le pays avait besoin d'un roi venu de l'étranger et disposant de forces extérieures suffisantes pour tenir tête aux Habsbourg, aussi bien qu'à la noblesse hongroise elle-même. C'est en vue de cette grande décision qu'il convoque les États en assemblée, d'abord sur le lieu de rassemblement des anciennes Diètes hongroises, la plaine de Rákos, près de Pest, ensuite dans la localité de Szécsény, plus éloignée de la capitale, car il a subi entre-temps une défaite à Vöröskő (Budmerice). S'il ne préconise plus la déposition du souverain, c'est que d'une part il rencontre une opposition intérieure, et que d'autre part Léopold I^{er} vient de mourir et que son successeur se montre favorable à l'entente. L'assemblée des Ordres et des États crée la Confédération, suivant en cela un modèle étranger — polonais selon les uns, hollandais selon les autres —, et procède à l'élection de Rákóczi comme chef (duc) des Confédérés, mais elle fait en sorte de confirmer le pouvoir des officiers généraux issus de familles aristocratiques et divisés entre eux. Ceci est un fait, même si le prince affirme avoir reçu des pouvoirs illimités dans les affaires militaires, politiques et financières. Parmi les décisions prises à la Diète de Szécsény, la plus progressiste concernait le problème religieux : Rákóczi avait personnellement contribué à son élaboration, réglant les litiges entre Églises sur la base d'un accord amiable « exclusivement fondé sur la liberté de conscience et la liberté de tous les cultes ».

Fort de l'image de marque qui lui a été conférée par la Diète, Rákóczi souhaite prouver au monde entier qu'il ne peut constituer un obstacle à la signature d'un accord entre les Hongrois et la cour impériale. Il tourne donc toute son attention vers les pourparlers de paix.

Dans son armée, cependant, les antagonismes de classe vont croissant entre les hommes de troupe — anciens serfs affranchis ou non — et les officiers d'origine nobiliaire, provoquant l'insatisfaction des deux parties. Ce mécontentement général, s'ajoutant aux allées et venues des envoyés de l'empereur ou des intermédiaires anglais et hollandais, alimente dans de nombreuses couches populaires le désir de paix. Le prince, de son côté, pèse avec soin les raisons d'un accommodement avec Vienne, mais ne croit pas à la possibilité de lui arracher des concessions sérieuses, surtout en ce qui concerne la Transylvanie.

Dans les dernières années du xvii^e siècle, celle-ci avait perdu tout semblant d'indépendance en cessant d'être une principauté, fut-elle semi-autonome. Or, seule l'indépendance de la Transylvanie pouvait représenter, aux yeux des contemporains hongrois, une garantie contre les prétentions absolutistes de l'empereur. Rákóczi refuse toute concession sur ce sujet. C'est en vain que l'on envoie auprès de lui sa femme puis sa sœur dans l'espoir de le gagner par des faveurs réservées à sa personne. Lors de la visite de son épouse, il rencontre également le chancelier de la Bohême, Wratislav, qui conduit en fait la délégation de paix

impériale. Celui-ci met en garde le prince contre ce qui l'attend s'il n'accepte pas les conditions de l'empereur : « Hé bien, Prince, me disait-il — raconte Rákóczi dans ses *Mémoires* — vous vous fiez aux promesses de la France qui est l'hôpital des princes qu'elle a rendus malheureux par le manquement à sa parole et à ses engagements ; vous en serez du nombre et vous y mourrez. Je répartis que je n'examinais pas la conduite de la France en cela, mais mon devoir. » Les négociations ayant été rompues, Rákóczi en rejette la responsabilité sur « la maison d'Autriche qui a l'intention d'accroître sa souveraineté propre par une orgueilleuse dureté », et il lance un appel à la reprise du combat.

La justesse du jugement de Rákóczi au sujet de l'attitude de la cour de Vienne est confirmée par le médiateur anglais George Stepney qui envoie, le 26 juillet, de Vienne, la lettre de protestation du prince adressée à la reine d'Angleterre, avec la remarque suivante : « Je n'y trouve aucune faute ; et je dois reconnaître sincèrement que ce qu'il avance comme fait est littéralement vrai. . . C'est étonnant qu'en Angleterre on ne s'intéresse pas de savoir si nous avons obtenu un résultat ou non. Pourtant la dignité de la médiation aurait exigé que Sa Majesté et le gouvernement hollandais protestent, en voyant la cour de Vienne agir selon des principes erronés. Et, à vrai dire, jamais, jusqu'à présent alors que nous supportons seuls le fardeau de la guerre, tandis que les ministres d'ici concentrent leurs efforts sur la Hongrie, une telle possibilité ni une raison aussi justifiée ne s'étaient présentées. » Ajoutons à ce témoignage une autre observation de Stepney, écrite quelques jours plus tôt, sur le bien-fondé des conditions posées par les Hongrois. Les Hongrois, dit le médiateur, ne peuvent pas renoncer à la Transylvanie, car « cela signifierait qu'on porterait la hache à la racine de l'arbre. Celui qui est assez heureux pour vivre sous un gouvernement libre, ne peut regarder qu'avec inquiétude ce pauvre peuple (dont les cinq sixièmes sont les adeptes des églises réformées) qui sera privé de sa liberté, réduit en esclavage et persécuté, bien qu'une médiation énergique de la même religion soit intervenue en sa faveur. »

Au cours de l'automne 1706, il écrase les troupes impériales qui se retirent de Transylvanie sous les ordres du général Rabutin, et il met obstacle à l'avance rapide d'une armée autrichienne venant de l'ouest et commandée par le général Starhemberg. Ce sont là des exploits, même si les Kouroutz commettent beaucoup d'erreurs, ce que le marquis Des Alleurs et les officiers français ne manquent pas de lui reprocher, avant d'en faire état à Versailles.

LA RADICALISATION DE LA GUERRE D'INDÉPENDANCE

Les succès militaires kouroutz de 1706 n'ayant pas ébranlé la conviction des partisans de la paix, certains nobles refusent toujours d'admettre les raisons de Rákóczi qui croit possible et nécessaire la poursuite de la guerre à cause du manque de l'aide étrangère. Dans ces circonstances, il s'efforce donc de faire reconnaître la Transylvanie et la Confédération en tant qu'interlocuteurs valables dans les négociations internationales. C'est essentiellement dans ce but qu'il se fait d'abord investir de la dignité princière en Transylvanie et qu'il

convoque ensuite à Ónod, en mai 1707, une Diète chargée de prononcer la déchéance des Habsbourg. Il se trouve, dans l'assemblée ainsi réunie, un certain nombre de délégués pour s'opposer au projet de destitution, mais plus encore à la levée des impôts, nécessité par la continuation de la guerre, à la création de contributions publiques, sous quelque forme que ce soit. Dès le début de l'année, le comitat de Túróc avait fait circuler un appel où il invitait les autres comitats à se décharger du fardeau que représentait la guerre et à refuser l'obéissance à Rákóczi qu'il accusait d'être plus tyrannique encore que l'empereur et de continuer la lutte à seule fin de préserver ses intérêts personnels. Lorsqu'on en vint à évoquer cette circulaire au cours des débats et que les délégués de Túróc entreprennent de s'expliquer, le prince les interrompt sur un ton passionné qui trahit son amertume : « Quoi ? s'écrie-t-il, ai-je mérité cela, ma chère nation ? Après tant de fatigues volontiers endurées pour la cause de ma patrie ? Ai-je mérité cela, moi le proscrit, le fugitif ? Je t'ai consacré ma vie, mon sang, tout mon bien. Pour toi, j'ai dédaigné mon épouse, mes enfants, mon bonheur . . . Qui plus est, mes aïeux bien-aimés, risquant déjà leur bien, leur sang, leur foi, les ont sacrifiés pour l'amour de toi et pour le rétablissement de ta florissante liberté. Et voilà qu'aujourd'hui d'aucuns me croient coupable d'avoir amassé des trésors aux dépens de ma patrie. Je ne puis que déposer entre leurs mains la dignité dont j'ai été investi par les États à la Diète de Szécsény. Je me retire dans ma principauté de Transylvanie, prêt à me replier dans un coin du pays, puisqu'au lieu des remerciements auxquels j'ai droit, je reçois des insultes : on me traite de tyran. Je ne le tolérerai, je ne le supporterai pas ! Je l'emporterai dans la tombe ! . . . Épargne-moi cette infamie, ma chère patrie ! . . . »

Fait significatif des rapports de forces et de leurs variations, en cette occurrence, que les attaques contre Rákóczi venaient d'une partie de la moyenne noblesse et ses défenseurs furent de grands seigneurs, Bercsényi et Károlyi, qui, sous l'effet des paroles du prince, se précipitèrent sur les délégués de Túróc pour les abattre sur place, à coups de sabre. Par la suite, l'assemblée prononça la déchéance de la maison des Habsbourg. Cette démarche décisive ne brisa pas le parti de la paix, puisque la situation militaire avait changé en Hongrie où les impériaux avaient repris le dessus, et que l'espoir d'une aide étrangère semblait éloigné.

Les Habsbourg ayant été déchus en Hongrie, Rákóczi insista auprès de Louis XIV pour obtenir la conclusion d'une alliance en bonne forme qui lierait le roi de France aux États confédérés et, en sa personne, à la principauté de Transylvanie. Il espérait, par ce moyen, s'assurer le soutien d'une noblesse divisée et inquiète. Il échangea, au sujet de l'alliance, une correspondance animée avec les marquis de Bonnac et Des Alleurs, puis avec la cour de France elle-même qui se faisait prier pour prendre des engagements formels, en dépit du fait qu'elle avait reconnu à Rákóczi le titre de prince de Transylvanie dès 1704, et promis de faire inclure l'affaire hongroise dans le règlement de paix général. Louis XIV céda enfin aux sollicitations répétées du prince, et le texte des accords fut rédigé en 1708, mais leur signature n'eut jamais lieu, par suite de l'évolution défavorable des rapports de force internes en Hongrie et de la détérioration de la position française sur le plan international.

Rákóczi voulait signer ces accords en tant que chef élu des Ordres Confédérés et que prince de Transylvanie. Dans le premier document, Louis XIV se serait engagé à « protéger le Royaume de Hongrie et mettre ses lois et ses libertés » sous sa protection, à rétablir le droit pour les Hongrois d'élire librement leur roi, et cela sans intervenir dans l'élection elle-même, mais en apportant les secours nécessaires au nouveau roi (que l'on pensait avoir trouvé en la personne de Maximilien-Emmanuel) ; par ailleurs, le roi de France aurait promis de ne pas signer la paix sans le consentement de la Hongrie et, en cas de victoire, il aurait aidé celle-ci à rentrer en possession des provinces qui lui appartenaient auparavant. Le second texte aurait reconnu les droits de Rákóczi sur la Transylvanie et, victorieux ou non, lui aurait garanti le versement de subsides.

Depuis quelque temps, pourtant, ce n'était plus dans la France de Louis XIV que Rákóczi plaçait ses principaux espoirs, mais dans la Russie du tsar Pierre. Après un certain nombre de tentatives infructueuses, dont quelques-unes par l'intermédiaire de la France, pour établir des contacts avec le roi de Suède, il accepta volontiers les propositions de Pierre I^{er}. Inquiet à cause de la poussée de l'armée de Charles XII, le tsar souhaitait d'obtenir de la diplomatie française, par l'intermédiaire de Rákóczi, qu'elle s'entremette dans le conflit qui l'opposait à la Suède. Il proposait au prince d'accepter la couronne de Pologne, devenue l'objet spécial abandonné par Auguste II et revendiqué par Stanislas Leszczyński, le protégé de la Suède. Rákóczi assumait volontiers la mission de bons offices, mais n'accepta pas l'offre relative à la couronne polonaise, car il redoutait, d'une part, la colère du roi de Suède, et de Leszczyński, ainsi que l'opposition de la diplomatie française ; d'autre part, il n'envisageait pas d'abandonner à leur sort la Hongrie et la Transylvanie. Par contre il désirait intéresser le tsar aux affaires hongroises, espérant bénéficier de son appui pour le nouveau roi de Hongrie et pour lui-même. Il était aussi flatté par l'initiative de Pierre I^{er} qui lui permettait de sortir par la médiation et par l'éventuel accord conclu avec la Russie de son isolement international. C'est dans cet esprit qu'évitant il mena les pourparlers qui conduisirent à la signature de l'accord de Varsovie le 16 septembre 1707 à Varsovie, Rákóczi s'y engageait d'intervenir auprès de Louis XIV puisqu'il accepte la médiation entre la Suède et la Russie et pour qu'on établisse des relations plus étroites entre la France et la Russie. Il acceptait la couronne polonaise sous certaines conditions ; le tsar, quant à lui, se déclarait prêt à soutenir les Hongrois contre les Habsbourg en cas de la conclusion de la paix avec la Suède, mais il offrait aussi ses bons offices dans les éventuelles négociations des Hongrois avec Vienne. Après la bataille de Poltava, Auguste II étant remonté sur son trône, avec le consentement du tsar la question de la couronne polonaise disparut de l'ordre du jour des relations diplomatiques entre Rákóczi et la Russie. Il restait au prince l'espoir de négocier à l'aide de la diplomatie française la paix entre Charles XII et Pierre I^{er}. Il insistait auprès de la cour de France pour qu'elle se charge de la médiation entre les deux monarques : c'est dans ce but qu'il envoya dès la fin de l'année 1707 à Versailles ses représentants qui se heurtèrent à la compréhension de la diplomatie française. Bien que les démarches faites, dès 1708, auprès de la

cour de Vienne aient rencontré une fin de non-recevoir, la diplomatie russe réitéra ses tentatives de médiation entre les Kouroutz et les Habsbourg jusqu'en 1710.

L'AGONIE DE LA GUERRE D'INDÉPENDANCE

Les perspectives de la guerre d'indépendance étaient de plus en plus mauvaises, et cela pour deux raisons : faiblesse interne du mouvement, rongé par la zizanie et la désertion d'une partie de la noblesse hongroise passée à l'ennemi et par la lassitude du peuple, mais surtout la supériorité numérique des troupes impériales. C'est l'époque que choisit aussi la cour de France pour abandonner Rákóczi et lui retirer, dès la fin de 1708, ses subsides mensuels, et cela essentiellement sur la foi des rapports envoyés par le marquis Des Alleurs. Ce diplomate prétendait que le prince ne faisait pas bon usage des sommes qui lui ont été octroyées, les détournant en partie pour son usage personnel et celui de son épouse, gaspillant le reste à des missions diplomatiques entièrement superflues. Il l'accusait encore de témoigner trop d'indulgence à ses généraux, de tolérer l'indiscipline dans les rangs et de traiter sans considération les officiers étrangers. Les principaux griefs du diplomate français c'est malgré tout dans les négociations entreprises avec le tsar qu'il faut les chercher, et particulièrement dans la conclusion du traité de Varsovie. Ce geste déplaît profondément à Des Alleurs qui, agissant sur ordre de son roi, fait preuve de conservatisme, puisqu'il veut rester fidèle à une orientation ancienne de la politique étrangère française en Europe orientale, politique basée sur l'alliance avec la Suède et la Turquie.

Rákóczi juge nécessaire de répondre à ces accusations. Il s'en ouvre, avec une franchise particulière, dans la lettre qu'il adresse au père Montméjan qui dirige la mission lazariste à Varsovie. Écrivant en date du 2 janvier 1708, il estime avoir obtenu des résultats quant au rétablissement de la discipline et de l'ordre dans son armée, quant à la remise en état des places fortes, arsenaux et armureries laissés à l'abandon par les troupes impériales. Il reconnaît que « l'ignorance et le mal habilité » de ses officiers l'ont privé des succès qu'il était en droit d'espérer. La responsabilité en incombe à « des gens sans connaissance et qualité », dont il ne pouvait sanctionner l'ignorance, alliée à la bonne foi ; s'il l'avait fait, il aurait pu dire avec Ovide : « Si Jupiter lançait ses éclairs chaque fois que les hommes commettent une faute, il serait démuné en peu de temps » (*Si quotus peccant homines sua fulmina mittet Jupiter, exiguo tempore enervis erit*). Ces mêmes officiers ne supportaient pas les étrangers envers lesquels ils éprouvaient une aversion naturelle, par suite de leurs différences d'« humeurs » et de langues. D'ailleurs, l'ignorance avait pénétré dans toutes les couches de la nation « quoique guerrière de son naturel, mais fort négligée par l'esclavage de la maison d'Autriche et où l'art de la guerre avait été, depuis le roi Mathias Corvin, éteint ». C'est pour cette dernière raison qu'il n'a pu disposer d'officiers suffisamment préparés à leur tâche, et qu'il a dû quelque peu lâcher la bride aux grands. Ce qui ne l'a pas empêché d'essayer de sévir à l'encontre de subordonnés négligents ou déloyaux, pour ne citer que le cas des généraux Forgách

ou Pekri. Il est persuadé que si la cour de France n'a pas été convenablement informée de la situation en Hongrie, les préjugés du marquis Des Alleurs n'y ont pas peu contribué. C'est le même motif qui aurait dicté l'attitude de Louis XIV et son refus de conclure les traités souhaités par le prince et par les États ou d'augmenter les secours financiers.

Dans la lettre qu'il écrit à Bonnac, le 25 avril 1708, le prince aborde les principes sur lesquels il se fonde pour gouverner, et insiste sur l'impossibilité qu'il y aurait pour lui de recourir, dans un pays libre, aux moyens utilisés en Russie par le tsar. Ne disposant pas de la puissance nécessaire, il s'est efforcé d'obtenir l'adhésion des différents États de la nation, et de mériter le titre de *Pater patriae*. Il répond aussi à ceux qui lui reprochent de mener un grand train en réunissant autour de soi une cour nombreuse, ce qu'il justifie par la nécessité de former la noblesse, autant que de maintenir son prestige. « Les raisons qui m'engagent à des dépenses, qui paraissent à plusieurs superflues, proviennent encore de l'envie que j'ai de former la jeunesse de ce Royaume et de tâcher de l'accoutumer à des mœurs cultivés et c'est pour cela que je ne trouve pas à propos de me contenter d'un petit nombre de domestiques et que je fais voyager ceux qui ont envie de voir les pays étrangers. J'envisage par là que la nécessité de dépenser pour la guerre n'est pas moins nécessaire à la conservation de notre liberté que celle que je dois faire pour inspirer à la noblesse des sentiments dignes de son rang. » Rákóczi signale ainsi à son correspondant les activités relevant d'une politique culturelle qui s'était donné pour objectif principal la formation d'une classe dirigeante prête à remplir ses fonctions, et, dans un sens plus large, l'élévation du niveau culturel. La condamnation de l'instruction dispensée par les jésuites, l'encouragement des réformes dans ce domaine, l'aide offerte aux sciences et aux arts, tout cela témoigne de l'esprit novateur propre au commandement kouroutz et à la personne du prince.

Le 3 août 1708, face au général Heister, Rákóczi perdit la bataille de Trencsén (Trenčín), et cette défaite lui porta un coup fatal. Comme au début de la guerre, une fois de plus, le prince cherche la solution des problèmes internes qui se posent sur le plan social et économique. Il voit clairement que « le soldat n'a point confiance en l'officier, l'officier dans ses soldats » ; les soldats ne sont pas seuls en faute à ses yeux, il met également en doute l'esprit de coopération de la noblesse : « Si nous n'effrayons nos seigneurs, qui font les délicats, par les durétés de l'ordre des soldats, nous nous épuiserons vainement à les raisonner ». Il convoque la Diète à Sárospatak en décembre 1708, et il y force les États à financer la poursuite de la guerre en leur faisant payer une sorte de capitation et à consentir à l'affranchissement avec leurs familles des serfs qui ont assumé du service. En vain : les mesures visant à l'introduction de l'impôt général et à l'élargissement des libertés jadis réservées aux Haïdouques venaient trop tard : la désagrégation était générale.

Il tenta de s'opposer une dernière fois, au début de l'année 1710, à la progression des troupes impériales : la rencontre se déroula à Romhány (ou Vadkert) où quelques régiments de Polonais et de Suédois étaient venus se ranger sous ses ordres. Face à l'armée du général Sickingen, les Kouroutz eux-mêmes firent preuve d'une résistance et d'une fermeté qu'ils n'avaient jamais at-

teintes auparavant. Cela ne devait plus servir à grand-chose : l'avance progressive des impériaux, la désolation du pays ravagé par les combats, l'épidémie de peste enfin, avaient définitivement réglé le sort de la guerre d'indépendance.

Pour la plupart des nobles kouroutz, c'est-à-dire partisans de Rákóczi, la seule issue raisonnable était le compromis avec Vienne. Réduit à une situation chaque jour plus précaire, Rákóczi accepta d'entamer des négociations avec le commandant en chef des armées impériales en Hongrie, János (Jean) Pálffy. La cour impériale continuait, néanmoins, à refuser les conditions du prince, ne promettant aux insurgés que l'amnistie générale et la restitution de leurs domaines, et faisant miroiter aux yeux de Rákóczi des avantages personnels.

Considérant l'ensemble des propositions comme insuffisant, celui-ci décida de se rendre en Pologne où il pourrait rencontrer le tsar Pierre I^{er}. Il espérait beaucoup de cette entrevue : d'une part, servir d'intermédiaire dans les pourparlers russo-suédois, démarche approuvée cette fois-ci par la cour de France, et d'autre part, demander au tsar qu'il intervienne en faveur des Hongrois, soit en prenant une nouvelle initiative diplomatique en leur faveur à Vienne, soit en envoyant des troupes russes en Hongrie.

Rákóczi confia les troupes à l'un de ses généraux, Sándor (Alexandre) Károlyi, en lui disant notamment : « Ainsi donc, je vous remets mon trésor le plus précieux : ma chère patrie, ma (place forte de) Munkács et tout mon bien qui s'y trouve, en vous les recommandant instamment — m'étant pleinement assuré de la constance de votre résolution, dont vous avez donné, récemment encore, une nouvelle preuve à Munkács ; je reste convaincu que vous n'accepterez pas la paix sans vous assurer du bonheur de la nation, et que nous ne nous abandonnerons point. »

Il arriva en Pologne à un moment où l'on ne parlait plus que de la guerre qui se préparait contre la Russie, les Turcs ayant cédé aux instigations de Charles XII qui s'était réfugié à Bender. Or, la diplomatie française n'avait offert au tsar que son entremise entre lui et la Suède, mais non pas son intervention pour prévenir la guerre avec la Turquie. Louis XIV refusa, en outre, de conclure une alliance avec Pierre I^{er}. Dans ces circonstances, le tsar ne pouvait être d'aucun secours pour les Hongrois.

Tandis que se poursuivaient en Pologne les négociations avec le tsar, Károlyi, ayant obtenu certains avantages particuliers et agissant à l'insu de Rákóczi, conclut en avril 1711 la paix à Szatmár avec Pálffy. Ce traité garantissait les privilèges de la noblesse hongroise, rendait aux insurgés leurs biens et leurs fonctions, mais reconnaissait la domination des Habsbourg sur la Hongrie et la Transylvanie. Rákóczi s'éleva contre cet accord au nom de la fidélité à l'égard des objectifs de la guerre d'indépendance, du patriotisme et de la morale. « Je connais votre argument le plus fort, écrit-il à Károlyi, c'est que je serai abandonné de tous, quoi que je fasse ; que peut-être serai-je déçu dans mes espoirs extérieurs eux-mêmes ; pourtant, dussé-je subir tout cela, je préfère placer mon espérance en Dieu seul avec une conscience parfaite et pure, plutôt que, en souillant celle-là par l'incrédulité, de m'éloigner et de me rendre

indigne de celui-ci. Ceci est ma résolution dernière dont la mort seule pourra m'écarter, et il n'y a pauvreté si grande ni captivité qui puissent inspirer des doutes à mon esprit. »

L'EXILÉ

N'ayant pu obtenir de Pierre I^{er} l'aide escomptée, même après la signature de la paix entre la Russie et la Turquie, Rákóczi quitta le sud de la Pologne pour s'installer à Dantzig d'où il pouvait diriger l'activité des diplomates qu'il avait envoyés auprès des cours d'Europe occidentale. Lorsqu'il croit le moment venu d'intervenir personnellement dans les négociations de la paix générale, il se rend en France où il recherche des appuis. Il s'adapte sans peine à la vie de la cour et prend surtout plaisir à participer aux chasses royales ou à celles du comte de Toulouse. Saint-Simon, et plus encore l'un des parents éloignés de Rákóczi, le marquis de Dangeau, décrivent avec force détails cette phase de son existence, et témoignent de l'estime qui l'entoure. En 1714, cependant, lorsque le roi de France fait la paix avec l'empereur, le prince voit sombrer ces derniers espoirs ; à la mort de Louis XIV, il se retire chez les camaldules et cherche des consolations dans la dévotion janséniste, sans pour autant renoncer à ses desseins politiques.

C'est en 1717 qu'éclate une nouvelle guerre entre l'Autriche et la Porte : acceptant l'invitation du sultan, Rákóczi se rend en Turquie dans l'espoir d'œuvrer à nouveau pour la réalisation de son projet. Or, les parties belligérantes ne tardent pas à conclure la paix, et la diplomatie impériale exige le départ du prince pour Rodosto (Tekirdag), ville de Turquie suffisamment éloignée de la capitale. Même ici, il s'en voudrait de renoncer à la politique européenne, et s'efforce de venir en aide aux diplomates française et russe, lors du règlement des relations avec la Turquie. Il souhaite toujours sortir de l'isolement où le réduit l'exil en un pays lointain, mais c'est en vain qu'il multiplie les lettres dans ce sens adressées aux secrétaires d'État aux Affaires étrangères et à ses amis, en France : il est devenu indésirable dans un pays qui s'est entre-temps réconcilié avec l'Autriche.

Auguste II, roi de Pologne, meurt en 1733 et Louis XV souhaite le retour en Pologne de son beau-père, Stanislas Leszczyński. Une nouvelle guerre se prépare, au cours de laquelle l'Autriche pourrait s'opposer à la France : Rákóczi est décidé à saisir l'occasion. Le dernier mémoire qu'il fait remettre à la cour de France le montre prêt à relancer la guerre pour l'indépendance de la Hongrie : « Il est certain que la disposition de la nation est telle aujourd'hui qu'elle avait été alors. Ses griefs étaient plâtrés d'abord, mais après la paix de Passarowitz tout a été remis sur l'ancien pied. Je ne suis pas moins zélé pour ma patrie et je suis encore engagé par des serments à soutenir la liberté et le droit de ma principauté. »

Il est mort le 8 avril 1735. A propos de son caractère, nous citerons l'opinion d'un de ses contemporains en France, Saint-Simon, qui n'avait pourtant pas la louange facile : « ... Ragotzi était d'une très haute taille, sans rien de trop,

bien fourni ; sans être gros, très proportionné et fort bien fait, l'air fort robuste et très noble jusqu'à être imposant sans rien de rude ; le visage assez agréable, et toute la physionomie tartare. C'était un homme sage, modeste, mesuré, de fort peu d'esprit, mais tout tourné au bon et au sensé ; d'une grande politesse, mais assez distinguée, selon les personnes ; d'une grande aisance avec tout le monde, et en même temps, ce qui est rare ensemble, avec beaucoup de dignité, sans nulle chose dans ses manières qui sentît le glorieux. Il ne parlait pas beaucoup, fournissait pourtant à la conversation, et rendait très bien ce qu'il avait vu sans jamais parler de soi. Un fort honnête homme, droit, vrai, extrêmement brave, fort craignant Dieu, sans le montrer, sans le cacher aussi, avec beaucoup de simplicité. En secret, il donnait beaucoup aux pauvres, des temps considérables à la prière, eut bientôt une nombreuse maison qu'il tint pour les mœurs, la dépense et l'exactitude du paiement dans la dernière règle, et tout cela avec douceur... C'était un très bon homme, et fort aimable, et commode pour le commerce ; mais, après l'avoir vu de près, on demeurait dans l'étonnement qu'il eût été chef d'un grand parti, et qu'il eût fait tant de bruit dans le monde. »

Nous apprécions les qualités personnelles de Rákóczi, mais plus encore son entreprise politique qui constituait une alternative à la « solution habsbourgeoise » des problèmes du bassin danubien, alternative qui, à notre avis, avait pu contribuer à un développement plus équilibré du point de vue social et national de cette région de l'Europe.

II. SON ACTIVITÉ LITTÉRAIRE.

LA FORMATION CULTURELLE D'UN GRAND SEIGNEUR

Rákóczi est non seulement un homme politique, mais aussi un écrivain qui commence à peine à être apprécié à sa juste valeur. Cette indifférence s'explique en partie par la langue qu'il a choisie pour s'exprimer, en partie par une conception trop étroite de ce qu'on peut appeler littérature.

Après avoir acquis à Neuhaus une solide culture, Rákóczi s'est intéressé à Vienne à la littérature contemporaine au sens large du mot, témoin l'inventaire de sa bibliothèque dressé par les autorités impériales après son arrestation. Nous apprenons par cette liste qu'il a surtout lu — outre les livres d'histoire, de religion, d'art militaire, d'architecture — les écrivains français à la mode. On y trouve les œuvres de Boileau, de Fénelon, de Charles Perrault, de Scarron, de Campistron, de Le Pays ou de La Calprenède. Ce choix ne doit pas être très personnel, il a certainement été influencé par les milieux aristocratiques de la société viennoise et peut-être aussi par le goût de sa femme. Pendant la guerre d'indépendance, il lit avant tout les gazettes, des ouvrages historiques et politiques, mais aussi *les Aventures de Télémaque*, Rabelais ou *les Mille et une nuits*.

Malgré sa riche culture, l'orientation littéraire de Rákóczi fut fortement marquée par les livres de piété, surtout après 1715. Quand il commença à écrire ses *Confessions* et ses *Mémoires*, son guide sera saint Augustin. L'augustinisme de Rákóczi s'explique non seulement par l'influence de la forme littéraire

qu'il choisit, mais surtout par celle de l'esprit janséniste. En Hongrie déjà il était au courant des discussions qui opposaient jansénistes et jésuites, discussions qu'il considérait dès cette époque comme scholastiques. Quant à lui, il fut l'adepte d'une vie religieuse personnelle. Il ordonna l'expulsion de l'ordre des jésuites de Hongrie, car ce dernier ne voulait reconnaître la Confédération des États et des Ordres ni la création d'une province hongroise indépendante, et aussi parce qu'il condamnait leur système d'éducation désuet et leur intolérance. La discussion que provoqua une telle mesure permit à Rákóczi de préciser le caractère de son catholicisme, lequel n'admettait pas la persécution des autres religions. Il cherchait, comme Leibniz et d'autres de ses contemporains, à réaliser l'union des Églises. Quand il se rendit en France, il se renseigna sur les dernières péripéties de la querelle et sa sympathie alla aux jansénistes. C'est pourquoi il choisit sa retraite chez les camaldules de Grosbois, communauté fortement marquée par l'influence janséniste.

Cependant, cette orientation religieuse ne l'empêche pas à s'intéresser à l'histoire et à la politique. Dans ses bibliothèques nous retrouvons non seulement les ouvrages des auteurs de l'antiquité, mais aussi ceux des historiens français et allemands de l'époque. Il étudia l'histoire hongroise dans *les Décades* de Bonfini et l'histoire de Transylvanie dans l'œuvre de Farkas Bethlen. Dans sa bibliothèque de jeunesse nous voyons le Prince de Machiavel, mais aussi *la Politique* de Juste-Lipse et *les Aventures de Télémaque* de Fénelon. En France et en Turquie, il analysa d'une façon approfondie la *Politique tirée de l'Écriture Sainte* de Bossuet.

Rákóczi lut tout ce qui pouvait l'aider dans sa mission politique, mais nous croyons que cette vaste culture s'explique aussi par l'intérêt qu'il porta à l'écriture elle-même.

UNE VUE D'ENSEMBLE DE L'ŒUVRE

C'est en partie en France, en partie en Turquie entre 1716 et 1720 que Rákóczi écrivit ses *Confessions* (en latin) et ses *Mémoires* (en français). Pourquoi ce changement de langue ? Pour les *Confessions* (*Confessio peccatoris*), dans lesquelles il fait le récit de sa jeunesse et de son exil, Rákóczi a choisi le latin parce qu'il considérait cette œuvre comme très personnelle, et parce qu'il y a introduit des méditations théologiques dont la terminologie exacte était pour lui d'une importance capitale. Avec les *Mémoires*, qui relatent les événements de la guerre d'indépendance, il entre dans le domaine de la politique et il veut s'adresser à un public très large, c'est pourquoi il l'écrit en français. D'après le témoignage d'une note annexée à un exemplaire des *Mémoires*, conservée aux Archives du Ministère des Affaires étrangères de Paris et datée de décembre 1730, Rákóczi lui-même aurait eu l'intention de les faire publier de son vivant. Elles ont été imprimées après sa mort dans une collection intitulée *Histoire des Révolutions de Hongrie où l'on donne une idée juste de son légitime gouvernement*, parue en 1739 à La Haye. Ses *Confessions* restaient en manuscrit et elles n'ont été publiées qu'en 1876 à Budapest. Nous en possédons une traduction

française, manuscrite du père Chrysostome Jourdain, majeur des camaldules de Grosbois, conservée à la bibliothèque de Troyes, comme la plupart des œuvres de Rákóczi.

Dans son exil en Turquie, le Prince a composé d'autres ouvrages. Ainsi il nous a laissé une version latine et une version française de ses *Aspirations*, c'est-à-dire des prières destinées à diverses occasions, et des *Méditations* sur différents problèmes théologiques qui confirment son orientation janséniste déjà présente dans les *Confessions*.

Il a aussi écrit un *Traité de la puissance* et un ouvrage de morale politique, *Réflexions sur les principes de la vie civile et de la politesse d'un chrétien*. Ces deux ouvrages ont été édités en 1751 à La Haye dans un volume intitulé *Testament politique et moral du Prince Rákóczi*. Dans ces traités il expose des idées qui coïncident en partie avec la conception de la monarchie absolue développée dans la *Politique tirée de l'Écriture Sainte* par Bossuet, mais aussi avec l'opinion plus modérée de Fénelon. Sans nier le pouvoir absolu du souverain, Rákóczi veut le limiter par les règles morales de l'empire paternel chrétien. S'appuyant sur son expérience politique de Hongrie, il admet, contrairement à Bossuet, le droit à la résistance contre le tyran qui enfreint les lois fondamentales d'un pays et les commandements de la religion.

Outre ces écrits, Rákóczi a écrit des milliers de lettres en hongrois, en latin et en français, des instructions diplomatiques, des traités et des dialogues politiques qui sont hautement intéressants non seulement comme sources historiques, mais aussi comme documents humains.

LES MÉMOIRES ET LES CONFESSIONS

Ses principaux ouvrages sont les *Mémoires* et les *Confessions* qui révèlent un historien et un mémorialiste, et un penseur religieux à la fois.

La conception historique de Rákóczi est théocentrique, mais lorsqu'il relate des événements auxquels il a assisté, il porte un jugement rationaliste et cela d'autant plus que le Dieu caché des jansénistes s'identifie pour lui à la Vérité Éternelle. Dans l'ouvrage historique proprement dit, les *Mémoires*, il met au centre le récit de sa propre activité, de sorte que nous ne pouvons pas les considérer comme une histoire complète de la guerre d'indépendance. Il se contente d'éclairer les événements et les hommes qu'il a personnellement connus, ce qui ne veut pas dire qu'il n'attribue aucune importance aux facteurs objectifs. Au contraire, en tant qu'homme politique, il voit clairement les contradictions de la situation économique, sociale et politique de la Hongrie. Comme chef militaire, il nous fait voir les difficultés qu'il a rencontrées sur le plan de l'organisation de l'armée. En tant que diplomate, il se rend compte des dangers qui le menaçaient au point de vue international. Cependant, malgré toutes les difficultés objectives qu'il a connues, il attribue une importance prépondérante à l'homme qui influence le cours de l'histoire et qui est avant tout animé par l'idée de l'indépendance nationale. En s'adressant à la Vérité Éternelle, il écrit : « Je ne crains point de déclarer ingénument devant vous,

ô Vérité Éternelle, à qui j'ai dédié ces Mémoires que le seul amour de la liberté et le désir de délivrer la patrie d'un joug étranger fut le but de toutes mes actions.» Il se considère comme un élu de Dieu, venu pour délivrer son peuple, et c'est ainsi que son patriotisme se rallie à sa conviction religieuse.

Puisqu'il attribue à l'homme un rôle primordial dans l'histoire, il décrit les traits caractéristiques de ceux qu'il a connus. Ainsi il nous donne une série de portraits, celui de Louis XIV, du tsar Pierre le Grand, du roi de Pologne Auguste II, du marquis Des Alleurs, des généraux hongrois, en commençant par Bercsényi. A cet égard ses contemporains ont déjà accusé les *Mémoires* de partialité. En 1740, après la publication de *l'Histoire des Révolutions de Hongrie*, nous lisons dans les *Mémoires* de Trévoux la phrase suivante : « En effet, on ne remarque point dans la narration une certaine majesté que les princes quittent difficilement (on y trouve une critique générale contre tous ceux qui avaient suivi le parti du prince ; ce manque et de charité et de reconnaissance, dont il n'était pas capable, me paraît une preuve assez forte pour ne les (les Mémoires) lui point attribuer. » Rákóczi défend, dans les *Mémoires*, sa position en invoquant la nécessité d'une présentation sincère de l'histoire des hommes et des événements devant la Vérité Éternelle. Bien qu'on puisse contester la justesse de certains de ses jugements, on ne peut guère nier qu'il n'ait réussi à broser, souvent à l'aide de quelques remarques et de quelques adjectifs, des portraits passionnants et vrais.

Il est aussi un bon peintre des situations. Dans les *Mémoires* il tient à nous présenter des descriptions exactes des batailles et des sièges. L'histoire militaire appréciera les détails techniques qui y figurent. Nous attirons plutôt l'attention sur le caractère personnel de ces descriptions, caractère qui s'explique non seulement par la participation du prince à ces événements, mais aussi par les réflexions qu'il fait à leur sujet. En effet, il cherche la cause des événements et il ne se contente pas de nous donner des explications purement subjectives, il évoque les facteurs objectifs aussi. C'est ainsi que s'explique le passage relatif à la structure sociale de la Hongrie ou à celui des difficultés concernant l'organisation d'une armée régulière.

Rákóczi a le don de la narration et même de la présentation dramatique du récit. La composition des deux ouvrages suit l'ordre chronologique des événements, elle correspond au rythme de la vie de l'époque. Le premier livre des *Confessions* met surtout en relief les qualités du narrateur qui se plaît à raconter les événements d'une enfance et d'une jeunesse très mouvementée. Dans les *Mémoires* c'est l'histoire de campagne, des diètes et des pourparlers de paix qui éveillent l'intérêt. Dans les derniers livres des *Confessions* il raconte un peu plus amplement ses négociations diplomatiques et c'est ce qui nous permet de voir ce monde aristocratique de l'Europe du début de xviii^e siècle à travers les yeux d'un aristocrate hongrois.

Nous avons considéré qu'il serait intéressant, malgré certaines répétitions, de faire voir la diversité des points de vue dictés par la différence des genres.

Les *Confessions* ont un caractère plus méditatif que les *Mémoires*. Rákóczi y adopte l'attitude du pécheur qui veut se repentir et qui condamne tout ce qu'il considère comme manifestation de « l'esprit mondain ». C'est pourquoi

nous trouvons des prières en forme de soliloque dans le récit. Une telle attitude favorise l'introspection et non seulement du point de vue de la vie religieuse, mais aussi de celui de l'analyse psychologique en général. Il est intéressant d'attirer l'attention sur l'influence de la littérature du xvii^e siècle et surtout du roman d'analyse sur la façon dont Rákóczi raconte sa vie privée.

Le style des *Mémoires* a été critiqué par les contemporains. Dans la note conservée aux Archives du Ministère des Affaires étrangères de Paris on lit : « Les Mémoires du Prince Ragotzki contiennent des détails suivis et fidèles de la guerre qu'il a faite en Hongrie depuis 1701 jusqu'en 1710. Ces détails pourront plaire à ceux qui ont du goût et de la curiosité pour tout ce qui concerne le métier des armes, outre les connaissances et les instructions, ils y trouveront un caractère de vérité et de bonne foi qui les touchera et qui fait, à mon avis, le principal mérite de cet ouvrage. Mais il est absolument nécessaire d'en retoucher le style, non pour le rendre élégant, car il n'en a pas besoin, mais pour le rendre supportable. » Prosper Marchand, l'éditeur des *Mémoires*, qui s'y connaît puisqu'il a publié des ouvrages de grands écrivains, dont le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, est d'un autre avis. Dans son *Avertissement*, en affirmant l'originalité des *Mémoires*, il déclare : « Aussi ai-je eu grand soin de les donner tels qu'ils sont sortis de la main de l'Auteur, sans y changer un seul mot ; persuadé que les personnes de bon goût aimeront mieux les voir ainsi, qu'avec les agréments de style qu'on aurait pu leur donner. » Il a donc considéré le style des *Mémoires* non seulement supportable, mais même tout à fait convenable pour l'objectif que l'auteur s'y est fixé.

Nous ne voulons pas nier que Rákóczi manie le français avec une certaine difficulté, qu'il emploie des expressions mal choisies et que ses phrases sont lourdes. De ce point de vue il est influencé non seulement par l'idéal stylistique du classicisme français, mais aussi par celui des auteurs baroques, latins et hongrois. Ce style baroque, nous le retrouvons plus encore dans les *Confessions* que dans les *Mémoires*. La traduction française des *Confessions* simplifie d'ailleurs dans une certaine mesure le style de Rákóczi, mais elle conserve l'essentiel de ses caractéristiques.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA PUBLICATION

Dans le choix que nous présentons au lecteur nous nous sommes bornés à la publication des *Mémoires* et à de larges extraits des *Confessions*. Nous avons supprimé de ce dernier ouvrage — là où le texte nous le permettait — un certain nombre de « soliloques » et de « méditations » théologiques. Nous avons voulu reconstituer l'autobiographie de Rákóczi, en reproduisant d'abord le premier livre des *Confessions* qui se termine en 1703, puis les *Mémoires* et finalement le second livre des *Confessions* jusqu'au départ du Prince pour la Turquie. Nous avons utilisé la traduction française inédite des *Confessions*, faite du latin par le Père Jourdain, et le texte des *Mémoires* conforme à l'édition de 1739, en modernisant, dans les deux cas, l'orthographe, mais en conservant toutes les autres particularités du texte. En ce qui concerne la traduction des *Confessions*,

nous avons dû y introduire un certain nombre de corrections. Nous accompagnons le texte de notes d'un index des noms des personnes et des lieux, en indiquant les déformations et les correspondances actuelles. Dans le texte des *Confessions* nous avons conservé les formes des noms utilisées par Rákóczi, proches de l'orthographe hongroise de l'époque, dans les *Mémoires* celle de l'éditeur qui a essayé de les transcrire.

Nous espérons qu'avec la publication de cette autobiographie reconstituée nous pouvons contribuer à une meilleure connaissance de l'histoire de la Hongrie, et de celle de la situation européenne de la fin du xvii^e et du début du xviii^e siècle. Outre cela, nous voudrions attirer l'attention sur un écrivain hongrois d'expression française, et injustement oublié. Rákóczi n'était pas seulement un homme politique remarquable, mais aussi un écrivain de qualité.

BÉLA KÖPECZI

BIBLIOGRAPHIE

- Ouvrages français se rapportant à l'histoire de la guerre d'indépendance :
- Alexandre de Bertha : *François II. Rákóczy. Esquisse biographique*. Paris, 1906.
- Raoul Chélaré : *Louis XIV et Rákóczy, à propos de la translation des cendres de ce dernier. La dernière alliance franco-hongroise*. Paris, 1906.
- Émile Horn : *François Rákóczi II, prince de Transylvanie*. Paris, 1906.
- Joseph Joubert : *Un héros hongrois : François Rákóczy II*. Angers, 1907.
- Rózsa Fejér : *François Rákóczi dans les mémoires français de son temps*. Pécs, 1931.
- Émile Pillias : *Études sur François II Rákóczi*. Paris, 1939.
- Béla, Köpeczi : *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle*. Budapest, 1971.

ÉPÎTRE DEDICATOIRE A LA VÉRITÉ ÉTERNELLE*

Si je me croyais conduit par la suggestion de l'esprit humain, ce serait, ô Vérité Éternelle, une présomption criminelle de vous offrir cet ouvrage. Car le passé, le présent et l'avenir vous étant bien plus connus qu'à moi, je regarderais comme une folie de vous cacher les faits, et comme un péché de donner une fausse couleur à ceux que je rapporterai. Le seul désir de rendre témoignage à la vérité, lequel vient de vous, m'a persuadé que mon intention en procédait aussi, puisqu'on ne peut vous rien offrir de plus digne de vous que votre ouvrage, entrepris dans la seule vue de vous glorifier et de vous exalter.

Loin de moi la pensée hardie et téméraire, d'avancer dès l'entrée de cet ouvrage, que tout ce que j'ai à écrire est venu de vous, si ce n'est en tant qu'il aura été conforme à votre divin Esprit, quoiqu'il n'ait pas été fait directement pour vous, puisque la plus grande partie de ce que j'écrirai a été l'ouvrage de la cupidité, qu'on ne saurait jamais trop déplorer. Mon cœur vous en fait le triste

* Extrait des *Mémoires* de François II Rákóczi, à paraître chez les Éditions Corvina, complétées des *Confessions* du même auteur.

détail dans mes Confessions, mais il ne cesse de gémir, car mon péché est toujours présent à mes yeux. Mais serait-il convenable de rappeler devant vous mes souillures, et des actions qui n'ont eu pour la plupart d'autre principe que l'instinct de l'esprit humain, dont l'objet avait été la vanité, l'orgueil et l'esprit du monde, vos ennemis, qui ne produisirent que des œuvres qui se terminaient en moi, comme en la fin de l'amour-propre et d'une gloire profane ? Me glorifierai-je de telles œuvres de ma criminelle superbe ? Souhaiterai-je de retracer ici ce qui devrait être pleuré avec des larmes de sang ? Rechercherai-je enfin dans la postérité une mémoire et un nom immortel, qui est l'idole des princes mondains ? Vous seul savez que ces abominables motifs ne sont pas les miens. C'est pourquoi, prenant pour guide la vérité toute nue, j'ose, ô Éternelle Vérité, vous dédier cet ouvrage.

Il contiendra un récit succinct, et non une exagération, de ce que j'ai fait. Je vous ai, dans les livres de mes Confessions, exposé devant les hommes l'intérieur de mon cœur. Ici je rapporterai aux hommes devant vous mes actions extérieures. Ils sauront par les premières quels furent les motifs qui me firent agir, et ils connaîtront par les secondes ce que j'ai fait. Je ne souhaite rien, sinon que par la connaissance des premières, ils reconnaissent que je suis un pécheur, et que vous êtes un Dieu plus rempli de miséricorde que de justice ; enfin que vous êtes un Père tendre, et que j'ai été un enfant prodigue.

Qu'on voie donc et qu'on discerne par la lecture de cet ouvrage, ce qu'on doit croire des affaires de Hongrie. Mon langage sera libre devant vous, ô Lumière de mon cœur ! Car votre bonté excusera en moi les manquements de mémoire, que pourront être réparés par les protocoles, par les documents, par les lettres et par les relations de ceux qui étaient sous mes ordres, qui sont conservés dans mes archives, par où la postérité pourra ajouter à ceci bien des choses particulières, ou transposer celles qui ne sont pas rapportées en leur place. Quant à ce qui regarde mon sentiment sur ceux, qui m'étaient alors subordonnés ou sujets, j'ai résolu de mépriser les jugements que les hommes en feront, parce que je dois rapporter devant vous. Or comme aucun prince n'a pu éviter les susdits jugements, je regarde comme plus heureux ceux qui, en agissant selon le mouvement de leur conscience, les ont méprisés, que les autres qui, se fondant sur les principes et les maximes d'une fausse politique, se sont étudiés à se les concilier, ou à les suivre. Je sais que j'excuserai bien des choses que la voix du peuple a condamnées, et que j'en condamnerai d'autres que l'ignorance du vulgaire a prisées ou estimées. Que le jugement de ce que je dois rapporter soit toujours à vous, ô Vérité Éternelle ! que la gloire vous soit rendue de ce que le lecteur trouvera de bon ou de louable ; puisque toute bonté et toute vérité de la créature ne peut émaner que du Créateur. Ainsi, il me faut ingénument avouer que les dons qu'il m'a fait à moi, quoiqu'indigne, ont été les biens du Créateur, et par conséquent il n'en fallait glorifier que lui seul.

Il serait nécessaire, pour tissu et pour la liaison de cet ouvrage, de rapporter l'état des royaumes étrangers, et particulièrement de celui de Pologne. Mais parce que j'ai peu de connaissance certaine de ce qui s'est passé, il y aurait de la présomption de mêler à ce que j'ignore, ce que je sais : ce qui fera que je n'écrirai point les actions des autres, et que je ne rapporterai que les causes des

autres, et que je ne rapporterai que les causes des événements en tant qu'elles ont eu leur origine en moi. Et parce que l'essence de l'histoire consiste particulièrement en cela, je les détaillerai dans toute la simplicité possible, pour éclaircir quelles ont été les œuvres des ténèbres de mon ignorance, et celles de votre divine lumière. Et de même qu'il ne me souvient pas d'avoir, de propos délibéré, agi avec personne par dissimulation ou par fraude, je confesserai en toute humilité que j'ai souvent agi inconsidérément, et plus souvent avec imprudence. Combien de production de l'esprit et de la prévoyance humaine, la postérité ne trouvera-t-elle pas dans mes négociations au dehors, qu'elle regardera la plupart comme trop vagues et trop étendues, si elle n'examine pas avec attention les circonstances des temps, et le génie des princes, et des cours avec qui il a fallu traiter. Quelques-unes pourront peut-être paraître désavantageuses à la religion orthodoxe, mais non à la patrie, dont la délivrance d'un joug étranger a été mon premier et principal but : persuadé qu'après avoir obtenu la possession paisible de ma principauté de Transsilvanie, j'aurais une influence si nécessaire dans les conseils du futur roi de Hongrie, que je pourrais rendre inutiles les conseils contraires à la religion orthodoxe, et que dans la suite des temps, ayant établi l'union des esprits, je pourrais par des voies douces et pacifiques ramener les religions séparées, à la véritable unité catholique.

J'attribuerais ceci à votre conseil, ô Vérité Éternelle, si je vous avais demandé la lumière pour le faire. Mais parce que la plupart du temps, je ne m'arrêtai à ce dessein qu'en me confiant et m'appuyant sur ma propre prudence, il est juste que je reconnaisse dans l'humilité ma présomption et votre justice, de ce que vous en avez selon vos décrets éternels disposé autrement, et d'une manière plus avantageuse à mon salut.

J'implore donc votre secours et votre lumière pour ne point m'égarer en m'éloignant de vous. Que je me repente toujours des actions qui ne vous ont pas eu pour objet. Que je rapporte cependant ce que je n'ai pas eu honte de faire en votre présence. Ce sera votre ouvrage, lorsque vous m'aidez à surmonter l'amour-propre et le respect humain, qui fut autrefois l'idole que j'ai souvent regardé plus que vous dans mes actions. Recevez cette pure intention que j'ai de rapporter la vérité toute nue dans ce que j'ai fait. Je crois qu'elle émane de vous, afin que la postérité vous en rende gloire, et apprenne à distinguer le vrai d'avec le faux. Que vous soyez seul exalté, et que mon indignité et mon ingratitude soient manifestées par tous ceux qui liront ceci.

Petőfi et les Français

(SUITE)

Quel accueil la France réserva-t-elle au poète Sándor Petőfi, lui qui aimait tant ce pays ? Les simples limites d'un article ne sauraient suffire à donner une présentation exhaustive des ouvrages français qui lui sont consacrés, et, d'autre part, ce n'est pas à un chroniqueur hongrois qu'il revient de faire l'analyse esthétique des traductions françaises de ses œuvres. Nous nous contenterons donc de tracer les grandes lignes du chemin que l'œuvre de Petőfi a parcouru en France et de relever quelques faits, à notre avis particulièrement intéressants.

Durant les années 1848 et 1849 une légation du gouvernement révolutionnaire hongrois se trouvait à Paris, et, après la défaite, quelques-uns de ses membres y demeurèrent, continuant à prôner l'indépendance de la Hongrie. Pour cela notamment, ils entretenaient le souvenir de ce poète mort pour la liberté, en faisant connaître son œuvre et sa biographie. C'est à Paris que Frigyes Szarvady, ancien attaché de presse de la légation hongroise, retrouva Moritz Hartmann, son ami de jeunesse, poète autrichien et homme démocrate. De cette rencontre naquit le premier volume en langue allemande des poèmes de Petőfi. C'est également à Paris que Kertbeny, amateur fervent de l'œuvre de Petőfi, essayait de persuader le poète polonais Adam Mickiewicz de traduire les poèmes de son confrère hongrois. C'est à Paris, en 1851, que parurent les premiers textes consacrés à ce grand poète hongrois, dans un livre établi par János Boldényi, Hongrois émigré en France, avec la collaboration d'écrivains français et intitulé *la Hongrie ancienne et moderne*. Ce livre, où l'on traçait un portrait du poète, contenait la traduction versifiée du poème *Mes chansons* ainsi qu'une note biographique où l'on pouvait lire ceci : « Sorti de la foule, hongrois jusqu'à la moelle des os, d'un extérieur simple et attractif Petőfi s'est acquis une popularité dont rien n'a pu atténuer la puissance... Original dans ses idées, connaissant à fond tous les secrets de la langue nationale, pas une pensée, pas un mot n'échappe de sa plume féconde qui ne soit marqué au cachet du peuple dont il s'est fait à la fois le chantré et le vengeur. »¹ Le 15 février de la même année paraissait, dans la *Revue des deux mondes*, un article de Saint-René Taillandier, également consacré à Sándor Petőfi. L'auteur de l'article y analysait ainsi le poème intitulé *Jean le Preux* : « ... C'est comme une épopée populaire où sont combinés avec art tous les sentiments, tous les rêves, toutes les traditions confuses du pays à qui elle s'adresse. » Taillandier traduisit également des poèmes de Petőfi avec l'aide du comte László Teleki, homme politique hongrois

qui eut un tragique destin. « Le comte Teleki — écrivait Taillandier — savait par cœur les strophes que j'avais essayé de traduire ; il parlait le français non seulement en homme d'excellente compagnie, initié depuis longtemps à notre société française, mais en lettré, en délicat, habile à peser les mots, à discerner les nuances... Rétablissant un texte que j'avais eu seulement de seconde main, il corrigea, il arrangea... La traduction de *la Cigogne* est notre œuvre. »² Comme le fit remarquer dans son discours de réception le critique Désiré Nisard, l'admission, en 1874, de Taillandier à l'Académie fut due en partie à cette analyse.

Thalès Bernard, écrivain productif, analysa la poésie de Petőfi dans un article publié le 3 novembre 1855, dans la revue *Athenaeum français*. Par la suite, il traduisit, adapta, puis imita dans ses œuvres la poésie de Petőfi, et il dédia son recueil *Poésie nouvelle* à la mémoire du poète hongrois, ainsi qu'un poème dont voici le début :

Puisqu'un fatal destin, te frappant avant l'heure,
 Voulut briser ta lyre en étouffant ta voix,
 Écoute, ô Petőfi, la France qui te pleure,
 Saluer ton tombeau pour la première fois !³

Kertbeny et le poète émigré Pál Jámbor, qui portait le pseudonyme de Paul Durivage, firent connaître Petőfi à Thalès Bernard. D'autres traducteurs français, tels que Jacques Richard, Auguste Dozon, Frédéric Amiel et J. Duesberg, contribuèrent également à faire connaître Petőfi, mais c'est essentiellement l'écrivain et historien Charles-Louis Chassin qui eut un rôle important. Élève de Jules Michelet, Chassin purgea les mémoires des révolutions de toutes les calomnies qu'elles contenaient ; il s'occupa surtout de la vraie chronique de la révolution française, mais il accorda aussi son attention à l'histoire des Hongrois sur laquelle il publia des ouvrages : *Jean de Hunyad, récit du XV^e siècle, précédé de la Hongrie, son génie et sa mission*, puis *l'Histoire politique de la révolution de Hongrie 1848-1849*, et enfin l'œuvre sur Petőfi, un livre considérable.⁴ C'est à la fois une monographie scientifique et poétique, et les textes qui illustrent les traductions en prose donnent une petite anthologie des poèmes de Petőfi. Les sources littéraires de l'auteur étaient complétées par des informations reçues de l'épouse d'un ami de Petőfi, le comte Sándor Teleki, ainsi que par des matériaux fournis par le général Czetzy, par Dániel Irányi et surtout par les documents que Michelet avait confiés à l'auteur.

Le livre de Chassin sur Petőfi exerça une certaine influence sur les hommes de lettre français de son époque. M. Kont cite dans son article un poème du volume de Paul Deroulède, *Nouveaux Chants du Soldat*, où la ressemblance avec le *Chant de guerre* de Petőfi est si évidente que nous aimerions supposer qu'il s'agit plutôt d'une adaptation libre que d'une création individuelle. Voici pour illustrer ceci, des fragments de ces deux textes, le début et la fin :

Petőfi-Chassin

CHANT DE GUERRE

Le tambour bat, le clairon retentit. . .
Tous les soldats sont prêts pour la bataille,
 En avant !
S'il faut mourir, eh bien, soit ! mourons tous !
Et que par nous vive notre patrie !
 En avant ! ! !⁵

Deroulède

EN AVANT

Le tambour bat, le clairon sonne ;
Qui reste en arrière. . . Personne !
C'est un peuple qui se défend.
 En avant !
.....
En avant ! tant pis pour qui tombe.
La mort n'est rien, vive la tombe,
Quand le Pays en sort vivant.
 En avant !⁶

(Les autres stances de Deroulède évoquent plutôt un autre poème de Petőfi-Chassin : *Voilà la preuve, la dernière.*)⁷

Béranger, appelé par Petőfi « le glorieux », « le plus grand apôtre du nouveau Sauveur : la Liberté », survécut à son confrère hongrois, peut-être même avait-il lu des poèmes de lui, mais nous n'avons pas trouvé de trace confirmant qu'il se serait intéressé à celui-ci qui vécut et mourut vraiment comme les apôtres ; l'autre idole française de Petőfi, Alexandre Dumas père, profita de l'occasion, pendant sa visite en Hongrie en 1865, pour traduire — ou plutôt paraphraser — la devise de Petőfi, *Liberté, amour !*

Deux choses ici bas me font aimer le jour.
L'amour, la liberté seuls trésors que j'envie.
Pour l'amour au besoin, je donnerais ma vie,
Mais pour la liberté je donnerais l'amour.

Ce ne sont pas là des paraphrases, mais des traductions poétiques, des textes d'un poète français de renom de la fin du XIX^e siècle, François Coppée. L'histoire de ses adaptations est assez curieuse. Coppée était bien connu déjà en Hongrie à travers les traductions de ses œuvres et par des critiques⁸, il avait lui-même connu à Paris quelques Hongrois. (C'est un peintre hongrois qui le présenta à

Catulle Mendès,⁹ et il a écrit un poème, *le Magyar*¹⁰, quand, en 1885, l'occasion de visiter la Hongrie lui fut offerte. « Décidément, on adore ici la France et les Français » — écrivit-il dans ses *Lettres à sa mère et à sa sœur*¹¹ et, sous l'influence de ses impressions, il se tourna vers Petőfi, le poète le plus estimé des Hongrois. A Buda-pest, il écrivit son poème : *A Petőfi (Strophes dites par l'auteur parlant au nom des hôtes français de la Hongrie le 12 août 1885, devant la statue de Petőfi à Buda-Pest)* :

Comme en quittant la bonne et généreuse hôtesse
 Qui lui fit place au feu dans la froide saison,
 Un pauvre voyageur, pris soudain de tristesse,
 Baise au front longuement l'enfant de la maison.

Ainsi nous, les Français, hôtes de la Hongrie,
 Vers toi, des fleurs en main, nous sommes accourus,
 Soldat-poète, ô fils si cher à la patrie,
 Qui pour elle chantas et pour elle mourus !

Oh ! brûler de génie et périr à la guerre,
 Se dresser en airain et mourir sans tombeau ! . . .
 Mais je ne te plains pas et t'envie, ô mon frère !
 Nul sort plus que le tien n'est héroïque et beau.

A l'endroit où, le nombre écrasant ton courage,
 Tu mourus pour entrer dans l'immortalité,
 Aujourd'hui, j'en suis sûr, pousse un rosier sauvage,
 Poète de l'amour et de la liberté !

Un sauvage rosier où vit encor ton âme ;
 Et, quand auprès de lui passent deux fiancés,
 Sa fleur, que l'amoureux donne à la jeune femme,
 Rend plus doux leurs serments et plus chauds leurs baisers.

Et quand, par les beaux soirs, le rossignol s'y pose,
 Le rossignol, ce libre et pur chanteur ailé,
 Il est comme enivré du parfum de la rose
 Et chante éperdument sous le ciel étoilé.

En revenant de Hongrie, François Coppée se mit à traduire quelques poèmes de Petőfi : malheureusement les résultats de cette initiative ne furent dignes ni du traducteur, ni du poète traduit. La cause de cet échec fut que le traducteur, ne connaissant pas la langue originale, prit pour point de départ des traductions françaises purement informatives qui n'avaient pas la moindre prétention de rendre les qualités poétiques du texte original. Hippolyte Desbordes-Valmore (dont le vrai nom était Lanchantin, fils de la fameuse poétesse et de l'acteur Lanchantin, dont le nom de théâtre était Valmore¹²) avait déjà écrit deux précieux articles sur Petőfi¹³, lorsqu'en 1871, il publia avec son

collaborateur hongrois ce volume des poèmes de Petöfi qui resta jusqu'à aujourd'hui le plus riche recueil français des œuvres du poète hongrois,¹⁴ contenant les traductions de 200 poèmes. . . Ce sont des traductions prosaïques non seulement au sens littéral de ce mot, mais aussi esthétique : elles sont grises et pâles, elles ne donnent au lecteur aucune idée de la qualité poétique des œuvres dont elles ne rendent que le contenu. . . François Coppée ne pouvait recevoir aucune indication poétique par ces textes. Plutôt que de longues analyses, nous allons présenter d'abord le fragment d'un poème de Petöfi dans la traduction moderne et artistiquement fidèle de Paul Chaulot, puis le même fragment traduit par Hippolyte Desbordes-Valmore et Újfalvy, et par leur « victime », François Coppée :

Chaulot

LE MONDE D'HIVER

Un homme est mort, il s'est tué,
Rançon du temps, de ses rigueurs.
Souffle le vent, danse l'enseigne,
A la boutique du coiffeur.
Où trouver le bonheur aujourd'hui ?
Mais chez soi, bien au chaud, bien nanti.

Le journalier, sa pauvre femme
Fendent du bois en gémissant.
Leur nouveau-né langé de hardes
Hurle plus fort que l'ouragan.
Où trouver le bonheur aujourd'hui ?
Mais chez soi, bien au chaud, bien nanti.

Le soldat devant sa guérite,
Voyez-le battre la semelle,
.....

Compter ses pas, les recompter.
Triste sort. Mais, hélas, que faire ?
Où trouver le bonheur aujourd'hui ?
Mais chez soi, bien au chaud, bien nanti.
.....

Hippolyte Desbordes-Valmore, Újfalvy

L'HIVER

Il faut que quelqu'un se soit tué aujourd'hui, sinon, d'où viendrait ce temps effroyable ? Le vent siffle, et, devant la porte, danse le bassin du barbier.

Aucun lieu du monde n'est maintenant plus sûr que cette petite place au coin du poêle.

On voit d'abord l'artisan et sa femme scier et fendre du bois hors de la maison. A côté d'eux le poupon pleure et lutte avec les gémissements de la bise.

Aucun lieu du monde n'est maintenant plus sûr que cette petite place au coin du poêle.

Devant sa guérite, la sentinelle va et vient en toute hâte : elle compte ses pas avec emportement. Que faire d'ailleurs durant ce long ennui ?

Aucun lieu du monde n'est maintenant plus sûr que cette petite place au coin du poêle.

.....
Coppée

L'HIVER

Quels temps ! Qu'a donc le vent pour siffler de la sorte ?
Le bassin du barbier danse devant la porte.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur !

L'artisan fend du bois au seuil de sa demeure ;
La bise geint plus fort que son marmot qui pleure.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur !

La sentinelle, ainsi qu'un homme qui s'irrite,
A grands pas emportés va devant sa guérite.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur !

.....

Sándor Petőfi, qui avait écrit « . . . Autant de combattants sont mes poèmes, c'est avec eux que je monte à l'attaque »¹⁵, était proche des historiens français, tels Michelet et Chassin, et aussi de quelques poètes français contemporains, mais son attitude de poète était très très loin de celle des parnassiens, parmi lesquels Coppée devint son traducteur et Catulle Mendès écrivit qu'il « fut héroïque, Léonidas revivait en lui non moins que Tyrtée ». En Hongrie (où, à la fin du siècle, il y eut aussi des tentatives pour « adoucir » le poète révolutionnaire), on accueillit avec grande sympathie tous les Français qui faisaient quelque chose pour Petőfi : François Coppée fit une entrée triomphale dans plusieurs villes de Hongrie, tandis que Chassin, embarrassé par son âge avancé, reçut l'appui de l'Académie des Sciences de Hongrie qui acheta sa correspondance avec les Hongrois émigrés.

A la fin du XIX^e siècle, à l'époque de l'enthousiasme des parnassiens (ce qui était plutôt l'expression de leurs sympathies pour la Hongrie que l'effet de la compréhension des idées du poète révolutionnaire), la traduction française

des poèmes de Petöfi continuait. On peut citer les traducteurs Melchior de Polignac¹⁶, F.-E. Gauthier¹⁷, Charles d'Ejury¹⁸, Jean de Bonnefon et Paul Régnier, qui publièrent des traductions en prose¹⁹, Georges-Philippe Dhas, l'un des traducteurs d'un conte en vers de Petöfi²⁰, et, plus récemment, Jacques Gaucheron²¹. Afin de donner une idée des méthodes de ces traducteurs, nous allons de nouveau confronter quelques extraits d'adaptations modernes avec les mêmes traduits à des époques antérieures.

Guillevic

FIN SEPTEMBRE

Le val est riche encor des fleurs de ses jardins,
 Et vert le peuplier dans la fenêtre ouverte.
 Mais le monde d'hiver, l'aperçois-tu qui vient ?
 La neige sur la cime au loin donne l'alerte.
 Encor l'été brûlant brûle mon jeune cœur,
 Mais si la sève en lui monte et le renouvelle,
 Déjà des fils d'argent dans mes cheveux révèlent
 Que les froids de l'hiver vont montrer leur vigueur.

.....

Polignac

A LA FIN DE SEPTEMBRE

Dans la vallée, les fleurs restent encore écloses,
 Et, devant la croisée, le peuplier est vert.
 Mais regarde là-haut, l'approche de l'hiver
 Déjà tous les sommets sont blanchis par la neige.
 Les chauds rayons d'été brûlent encore mon cœur
 Et l'ardeur d'un printemps peut y faire tout éclore,
 Mais la grêle a passé dans ma chevelure sombre
 L'hiver aux fils d'argent, s'est posé sur ma tête.

.....

Gauthier

A LA FIN DE SEPTEMBRE

Dans le vallon les fleurs n'ont pas cessé de naître
 Et le peuplier vert se dresse à la fenêtre,
 Mais regarde, déjà l'hiver vient à grands pas
 Et tous les sommets sont blanchis par les frimas.
 Les chauds rayons d'été brûlent mon cœur encore
 Et sa jeune ardeur peut y faire tout éclore,

Mais la neige a déjà touché mes noirs cheveux
 Et sur ma tête a mis des fils d'argent nombreux.

.....

Et voici la confrontation d'une traduction plus proche de nous :

Rousselot

AUX POETES DU XIX^e SIECLE

Que plus personne à la légère
 N'ose faire vibrer les cordes !
 Aujourd'hui la tâche est immense
 De celui qui saisit le luth !
 Si tu sais seulement chanter
 Tes propres maux, tes propres joies,
 Le monde n'a besoin de toi ;
 Mets au rancart le bois sacré !

.....

Gaucheron

AUX POETES DU XIX^e SIECLE

Que plus personne à la légère
 N'ose éveiller le chant des cordes !
 Celui qui prend la lyre en main
 Se charge désormais d'une tâche sévère.
 Si tu ne viens que pour chanter
 Tes seuls plaisirs et tes chagrins,
 Ce toi le monde n'attend rien,
 Abandonne le luth sacré.

.....

Quant à la poésie épique de Petőfi, son conte en vers, qui avait déjà été traduit en français trois fois, parut en 1954 dans une quatrième version²². Le traducteur, Guy Turbet-Delof, alors directeur de l'Institut Français en Hongrie, définit sa méthode dans la *Note liminaire* : « Plus d'un ami hongrois s'est étonné de ma décision de ne pas entreprendre une traduction en vers rimés. La raison en est mon appréhension d'offrir au public une de ces « infidèles », belles ou non, qui n'encombrent déjà que trop les rayons des bibliothèques. L'alexandrin blanc, magnifiquement manié par Victor Bérard dans sa traduction de *l'Odyssée*, proposait un meilleur modèle, à la fois éloigné d'un prosaïsme inconnu de l'œuvre originale et de cette conseillère d'inexactitude

que serait ici la rime. » Dans les commentaires, presque deux fois plus étendus que le poème, Guy Turbet-Delof témoigne de ses riches connaissances de l'histoire politique et littéraire de la Hongrie ainsi que dans le domaine de la littérature comparée (voir les chapitres : « *Jean le Preux* » et les littératures étrangères — « *Jean le Preux* » et le romantisme — *Le fond mythique universel de « Jean le Preux »*). Ces commentaires français sur l'œuvre de Petőfi sont également une révélation pour les philologues hongrois.

Il est évident que, quant aux méthodes de la traduction poétique, d'autres traducteurs modernes ne sont pas de l'avis de Guy Turbet-Delof.

Les adaptations françaises modernes de la poésie lyrique de Petőfi, auxquelles nous nous sommes déjà plusieurs fois référés, essaient, au contraire, de démentir ce mythe des « belles infidèles » cité par lui. Ils veulent donner une poésie de haute qualité esthétique et émotive, fidèle au contenu de l'original, et à ses éléments formels.

Ladislav Gara, le rédacteur d'une anthologie poétique²³ — on pourrait dire : le *spiritus rector* de cette œuvre capitale — nous informe ainsi des nouvelles méthodes de traduction élaborées au cours de ce grand travail : « . . . Nous avons autant que possible recherché les parentés existant entre certains poètes hongrois, afin que ceux-là se retrouvent au moins dans un climat familier. Pour ceux de nos adaptateurs qui ne lisent pas le hongrois, nous avons établi des « textes de base » qui étaient moins des traductions mot à mot que « sens à sens », selon la formule chère à l'un de nos poètes. Au stade de la mise en œuvre, l'adaptateur français et le traducteur hongrois ont généralement travaillé en étroite collaboration, tant pour le sens que pour la forme. . . »²⁴ Pour caractériser cette méthode consciencieuse, presque scrupuleuse, nous allons citer un extrait de la postface de cette anthologie concernant un très bref poème de Petőfi ; nous donnerons aussi les 14 versions françaises d'un seul quatrain.

« *Voici la traduction brute :*

Je serai arbre si de l'arbre tu es la fleur.
Si tu es la rosée, je serai fleur.
Je serai rosée si tu es rayon de soleil . . .
Pourvu que nos êtres s'unissent.

.....

Ce poème est un vers de dix et de neuf syllabes, alternés, forme fréquente dans le folklore hongrois. Le deuxième et le quatrième vers riment ou font assonance, tandis que le premier et le troisième pourraient passer pour des vers blancs s'ils n'avaient, à l'oreille, une parenté musicale proche de l'assonance. L'adaptation posait un premier problème : l'alternance de vers de dix et de neuf syllabes est tout à fait inhabituelle en français, la différence étant si peu marquée qu'à la plupart des poètes il parut préférable d'aligner l'ensemble du poème sur le décasyllabe . . . etc.

Voici la solution de Jean Rousselot, qui fut le premier, chronologiquement, à s'attaquer à ce poème :

Je serais arbre où tu fleuris. La fleur
 Que baigne la rosée. Ou la rosée
 Où ton soleil brille. Ainsi de nos cœurs,
 Jamais l'union ne sera brisée.

De Jean Rousselot aussi cette transposition en alexandrins :

Si, d'un arbre au printemps, tu es la fleur qui tremble,
 Je serai l'arbre, et fleur si tu es la rosée,
 Et rosée si tu es — soleil — sur moi posée !
 N'importe quoi... pourvu que nos cœurs soient ensemble !

Et voici la solution de Robert Sabatier :

Arbre est mon nom si tu fleuris sur l'arbre.
 Es-tu rosée ? Alors je suis la fleur
 Ou bien rosée au soleil de ton âme,
 Métamorphose a scellé nos deux cœurs.

... Il a d'ailleurs donné une autre version du poème... :

Je serai l'arbre où tu vis, fleur de l'arbre.
 Je serai fleur pour boire ta rosée,
 Ou bien rosée où ton soleil s'enflamme.
 Notre union ne peut être brisée.

Paul Chaulot a proposé une version avec césure au cinquième pied :

Je serai cet arbre où fleur tu t'éveilles,
 Mais si je suis fleur sois ma seule aurore,
 Et sur ma rosée sois mon seul soleil.
 Mon amour, vivons en un même corps.

Lucien Feuillade... :

Arbre si tu en es la fleur,
 Je suis la fleur sous ta rosée,
 Et ta rosée, soleil vainqueur,
 Car rien ne peut nous diviser.

... Il a apporté... le correctif suivant :

Arbre je suis lorsque fleur tu deviens,
 Et fleur je suis quand tu es la rosée,
 Et ta rosée, beau soleil du matin,
 Rien dans la vie ne peut nous diviser.

Jean Gacon, lui aussi, a choisi le décasyllabe :

Qu'arbre je sois si tu en es la fleur,
 Que je sois fleur si tu es la rosée,
 Ou la rosée, soleil, sous ton ardeur,
 Et nous ne ferons qu'une âme embrasée.

Anne-Marie de Backer suggère de son côté :

Arbre serai si tu fleuris mes branches,
 Je deviens fleur si tu es la rosée,
 Je suis rosée où le soleil s'épanche
 Pour ne laisser nos âmes divisées.

Voici la version de Charles Dobzynski :

Si tu es sa fleur, moi je serai l'arbre,
 Si tu es rosée, alors je suis fleur,
 Si tu es soleil, eh bien ! je suis larme
 De la rosée unissant nos deux cœurs.

... et celle de Charles Le Quintrec :

Je deviens arbre et tu fleuris mes branches,
 Je deviens fleur si tu te fais rosée,
 Je suis rosée, toi soleil dans les herbes,
 Rien ici-bas ne peut nous séparer.

... Seul Marcel Béalu a opté pour une version « libre » :

Si la fleur tu veux être je serai la tige
 Et la fleur deviendrai si tu es la rosée
 A mon tour goutte d'eau si soleil tu t'ériges
 L'un à l'autre toujours unis...

Roger Richard, qui connaît le hongrois, a fidèlement respecté l'ordonnance des rimes de Petöfi :

Arbre je serai si sa fleur c'est toi.
 Fais-toi la rosée, et fleur je serai.
 Et rosée aussi, pour unir nos êtres,
 Si toi tu deviens du soleil un rai.

Michel Manoll propose, pour sa part :

Je serai l'arbre où ta fleur est éclore,
 Je serai fleur si rosée tu deviens,
 Et la rosée si tes rayons s'y posent
 Pour te garder captive en mes liens.²⁵ ... »

Le récent recueil français des poèmes de Petőfi²⁵, contenant cent adaptations poétiques, nous a servi de pierre de touche pour éprouver les méthodes de quelques traducteurs anciens...

Nous terminons ce passage en revue avec le poème de Paul Éluard :

DISCOURS POUR LE CENTENAIRE DE LA
MORT DE PETŐFI SÁNDOR

(1949)

Je veux saluer un homme mort depuis cent ans
Un homme mort à vingt-six ans
Mais la Hongrie compte les siècles

Avec la vie de ses enfants
Avec la vie de ses poètes
Et je salue ici un poète vivant

Petőfi n'est pas né du ciel ni du soleil
Son père était charcutier et sa mère était domestique
Je veux chanter ici sa misère et sa gloire
Qui fut de vaincre pour des siècles la misère
Sa gloire d'être un homme au cœur de ses semblables

Les armes à la main il appelait l'orage
Avec des mots d'amour il suscitait la foudre
Contre les ennemis des simples roses et du pain
Je veux chanter ici le vainqueur des tyrans
Le poète béni par les petites gens

Je veux chanter ici un enfant de quinze ans
Qui ose exprimer l'homme en se faisant acteur
Un enfant seul mourant de faim mais bafouant le néant
Un enfant qui sut être un homme un très grand homme
Un enfant d'aujourd'hui un homme de toujours

Petőfi sait le poids de l'aurore sur terre
Elle est enracinée dans les mains qui travaillent
Elle construit des ponts entre vivre et survivre
Elle illumine les baisers qui ressuscitent l'homme
L'eau des sources la mène à des prairies nouvelles

Petőfi sait la joie du combat sans victimes
Il sait chanter l'été victorieux et sans crimes
Et pourtant il se bat confiant il donne tout son sang
Pour mourir libre pour perpétuer l'espoir
L'espoir des pauvres gens le miel de la Hongrie

Ses vers dorés vous les payez mes camarades
 De l'or joyeux de votre foi
 La Hongrie compte ses fidèles
 Et ses héros sur les étoiles
 Sur les rêves de Petőfi
 Sur le poème de la plaine de Hongrie.

GYÖRGY RADÓ

NOTES

1. Voir : Ignác Kont : *Petőfi chez les Français* (en hongrois), dans : *Petőfi dans la littérature mondiale* (en hongrois). 1911. p. 50.
2. *Ibid.*, p. 59.
3. *Ibid.*, p. 66.
4. Charles-Louis Chassin : *Le poète de la révolution hongroise, Alexandre Petőfi*. 1860.
5. Paru le 8 décembre 1848.
6. Chassin, op. cit. (note 4), pp. 277-278.
7. *Ibid.*, pp. 330-333.
8. Voir : Mária Antalfy : *La poésie de François Coppée* (en hongrois). 1929. pp. 50-56
9. Voir : *ibid.* p. 57 (selon C. Mendès : *La légende du Parnasse contemporain*. 1884).
10. Voir : le cycle *Récits épiques*.
11. Édité en 1914 ; p. 209 (voir Antalfy, op. cit., note 8 — p. 58).
12. Voir : Kont, op. cit. (note 1), pp. 78-80.
13. Revue contemporaine, 1^{er} octobre 1858. — Revue européenne, 1^{er} février et 15 mars 1860.
14. *Poésies magyares. Petőfi Sándor*. Traduction par H. Desbordes-Valmore et ch. E. Újfalvy. 1871.
15. *Héros en guenilles*. Trad. : Guillevic.
16. *Poètes hongrois. Poésies magyares*. 1896.
17. *Les grands poètes hongrois. Arany — Petőfi*. 1898. — Le demi-siècle suivant était très inféconde pour la réception de Petőfi en France. Étienne (István) Lelkes énumère dans son article « Petőfi en France » (*Nouvelle Revue de Hongrie*, N° de mars 1939, pp. 229-241) plusieurs traducteurs, des noms inconnus en France, qui s'occupaient de la popularisation du poète hongrois, mais il ajoute : « . . . seules les études de M. Régnier méritent d'être retenues » (voir : Revue poétique et littéraire. 1923. N° 4 et La Vie des peuples. 1923, pp. 165-182).
18. *Poésies classiques hongroises. (Magyares) V. Petőfi*. 1908.
19. Petőfi ; *Poèmes choisis*. 1923.
20. Alexandre Petőfi : *Jean le Preux (János vitéz)*. 1937.
21. Petőfi ; *Poèmes révolutionnaires (1844-1849)*, sans date.
22. *Jean le Preux d'Alexandre Petőfi*. Traduction et commentaires par Guy Turbet-Delof. 1954.
23. *Anthologie de la Poésie hongroise du XIII^e siècle à nos jours*. 1962.
24. *Ibid.*, pp. 464-468.
25. Sándor Petőfi : *Poèmes*. 1971.



La France vue par un poète hongrois

« André Ady, le chef de file de la génération, est un des grands génies lyriques qu'a vu naître l'Europe contemporaine. Du point de vue de la poésie lyrique européenne, il profite de l'enseignement poétique de Baudelaire. . . C'est en quelque sorte à Paris qu'il s'est trouvé, au cours de son premier séjour en France, et certains des poèmes qu'il a consacrés à notre pays sont parmi les plus beaux de son œuvre. »

On ne saurait mieux faire que de reprendre cette présentation que fit du poète en 1926, dans le *Mercur de France*¹, François Gachot, ce fin connaisseur des lettres hongroises dont il demeure, cinquante ans après, le chroniqueur fidèle dans *La Nouvelle Revue Française*. Cependant, bien que l'égal d'un Apollinaire ou d'un Rilke, Ady demeure hélas ! quasi inconnu en France. Il fut pourtant traduit, depuis 1922, dans de nombreuses revues ou anthologies, et plusieurs plaquettes lui furent entièrement consacrées². Il se peut que cette situation déplorable soit irrémédiable. Pourtant, ce héraut de la nouvelle poésie hongroise, né en 1877, il y a donc à peu près cent ans, ayant subi l'influence de Baudelaire et de Verlaine (dont il avait adapté ou plutôt refait à sa propre image quelques poèmes), a exprimé, avec un pouvoir d'envoûtement rarement égalé, dans une langue tantôt biblique tout en étant populaire, tantôt hardiment moderne, brusque et jaillissante, les tourments les plus secrets de l'âme et en même temps les aspirations radicales de l'intelligentsia. Son ton personnel et profondément magyar implique un réseau connotatif hermétiquement hongrois qui dresse devant le traducteur le maximum de difficultés et n'aboutit, même s'il y a réussi, qu'à présenter au lecteur français les couleurs chatoyantes d'un Renoir . . . en noir et blanc.

Comme la lyre n'a jamais nourri son homme, Ady qui avait écrit son premier poème à l'âge de sept ans, et rédigé un journal de potaches à treize ans, dut s'adonner, tout comme un Apollinaire, à la besogne alimentaire de journaliste. Jetant aux orties le Droit, carrière traditionnellement choisie par la *gentry* à laquelle il appartenait peu ou prou, il travailla dans des journaux de province, où il fut chargé de tout, des chiens écrasés aux éditoriaux, en y faisant preuve, dès l'âge de vingt ans, d'un talent et d'un flair de journaliste hors pair dont l'œil narquois et la dent vive furent très appréciés. Dans un *curriculum vitae* rédigé en 1913, où il affirme qu'il est devenu plus tard un poète et un écrivain « actif », il avoue : « je ne pus jamais rompre avec l'amour du journalisme ».

En effet, le métier de chroniqueur et de correspondant, qui ne devait être de prime abord qu'une échappatoire pour fuir la grisaille de la condition philistine, devint bientôt une véritable passion, presque un narcotique, aussi nécessaire à son tonus intellectuel que l'alcool consommé en quantité digne d'un Jarry.

Venu des confins de la Transylvanie, nostalgique d'un Paris de rêve où se confondent les images des barricades et de la « vie de bohème », secouant le joug semi-féodal du monde magyar et aspirant à une liberté faite d'amour et de combat, voici que ce jeune poète de vingt-sept ans, ayant publié deux recueils, à peine remarqués, de vers non dépourvus de talent mais où ne perce pas encore le génie, débarque à cette Gare de l'Est qu'il va immortaliser dans des strophes inoubliables. Nous sommes en février 1904, et ce correspondant d'un quotidien budapestois se jette et dans la bataille du journalisme qu'attise l'effervescence créée autour de la loi de la séparation et dans les bras d'une Hongroise devenue pour lui la Parisienne par excellence. Cette Adèle baptisée « Léda », tout en vivant avec son bouillant partenaire un amour qui est selon lui « une noce d'éperviers », l'introduit grâce à son intelligence dans les arcanes de la langue et de la littérature françaises. Tout poète qu'il soit, il n'arrive pas sans un programme bien étudié que nous connaissons grâce à une lettre : « ... Je voudrais être présent aux tumultes mémorables... Mon dessein est de fréquenter les cours intéressants à l'Université... d'interviewer plus tard les célébrités social-démocrates... d'aller aux premières... ».

Ainsi commence cette aventure parisienne, cette assiduité journalistique qui va produire, pendant sept séjours dans la capitale française entre 1904 et 1911, des centaines de correspondances, notes, interviews, feuilletons dont quelques choix furent édités dès son vivant mais dont le recueil monumental que constituent les *Œuvres Complètes en Prose d'Ady*, publiées par la maison d'éditions de l'Académie des Sciences³, offrent une vue exhaustive. En lisant les lignes destinées à l'actualité on est frappé par le caractère durable de ces articles éphémères. En fait, nous y trouvons évoqués tous les aspects de la vie parisienne et de la société française, à tel point que s'il ne devait rien rester de l'Histoire de France concernant la première décennie de notre siècle, les chercheurs consciencieux pourraient reconstituer avec une minutie quasi encyclopédique tout ce qui s'y passa dans les domaines politique, littéraire, théâtral, artistique, musical et même dans la vie quotidienne.

Bien sûr, il nous est impossible de refléter cette totalité en passant en revue les domaines susmentionnés, comme nous ne pourrions offrir aux lecteurs français qu'une pâle image de la verve foisonnante, de l'esprit enjoué ou, s'il le faut, acerbe de ce correspondant qui s'enfonçait dans « le maquis » de la vie parisienne⁴.

DE JEANNE D'ARC A LOUISE MICHEL

Sans avoir acquis une idéologie aux contours très nets, mais dégouté des maquillages et des pots de vin qui caractérisent le marécage politique de la province hongroise, et aspirant de toute son âme aux idéaux démocratiques

fortement teintés de tendances sociales, le jeune correspondant devient, malgré son français lacuneux, un observateur avisé, parfois laudatif, mais souvent désabusé de cette III^e République en proie aux factions. Dévorant toute la presse de l'auguste *Temps* aux feuilles cancanières, comme *le Petit Bleu*, fréquentant les meetings, sollicitant des interviews, Ady sera bientôt, grâce à son instinct puissant, un expert de la vie française, connaissant les tenants et les aboutissants de l'arène politique, les nobles aspirations des masses populaires aussi bien que les tripatouillages du crétinisme parlementaire.

Plongé dans cette actualité effervescente, il n'oublie pour autant le passé. Il évoque par exemple Jeanne d'Arc, la « célèbre fille hystérique », lorsqu'un Henri Houssaye prétend que c'est elle qui a prononcé la première le mot *Patrie* (ce qui est faux !) ou pour relater la « folle bataille » autour de la Pucelle en 1907 quand Clemenceau essaye de désacraliser sa fête. Et bien sûr, partisan convaincu de la devise « Liberté, Égalité, Fraternité », notre jeune journaliste républicain rappelle souvent les titans de la Révolution. Il n'aime guère le cimetière des musées, mais il se rend néanmoins au Carnavalet. Il rédige un entretien sur *Les cendres de Mirabeau* (1904) où il parle de la gloire changeante de ce « citoyen vertueux » ; il annonce l'inauguration de la statue de Desmoulins au jardin du Palais Royal (1905) en trouvant très heureux que l'on rappelle le moment où ce « gars de Picardie sauta sur une chaise pour condamner à mort la Bastille par son bégaiement fulgurant ». Et lorsqu'il annonce avec satisfaction que l'on va ériger une statue à la mémoire de Marat que pourtant « tous les profs d'histoire avaient toujours peint comme une bête féroce dans toutes les écoles du monde », il propose qu'un monument perpétue la mémoire de Dózsa, ce chef intrépide de la jacquerie hongroise. Il profite en effet de toute occasion pour lutter pour une Hongrie nouvelle afin que « n'y règnent plus les magnats, les évêques et leurs valets ».

Un autre moment prestigieux de l'Histoire de France, dont il admirait les hommes qui partirent à l'assaut du ciel, fut la Commune. Il rendit visite à Jean Allemane rue Saint-Sauveur : « jamais je ne fus plus fier que lorsque nous nous serrâmes la main pour la première fois . . . Jean Allemane me fit éprouver pour la première fois combien il était merveilleux d'être un homme ». Et d'ajouter sur l'auteur « ex-forçat politique » (cette désignation que ce communard s'était choisi se trouve en français dans cet article de 1907) que « ce saint insensé demeure toujours fidèle à l'idéal d'une société libre, vierge, heureuse ». Quant à Louise Michel dont il cueille, ému, les propos quelque peu décousus dans un hôtel de la rue Lafayette, il en est amoureux fou. Il assiste à ses réunions tumultueuses dont il rend compte avec tout le pittoresque qui s'impose (« sermon sur la montagne des apôtres anarchistes » — « figures bizarres, étrange hourvari » — « vieilles prolétaires, dames parfumées à face blanche, jeunes gens à la longue chevelure sauvage, midinettes aux joues roses, étudiantes avec lunettes », etc.) ; il dépeint un infirme sans le nommer mais qui devait être Libertad dont parle aussi Aragon dans *les Cloches de Bâle* ; il abonde en formules enthousiastes, tempérées d'une tendre ironie, pour peindre la « Vierge Rouge » : « femme étrange dont la vie mériterait d'être retracée dans cent livres romantiques » et à qui il consacrera un pathétique article nécrologique dans un quotidien de

Budapest le 11 janvier 1905. A propos de Louise Michel, il faut mentionner qu'Ady connaissait aussi Ernest Girault, cet anarchiste qui fut le dernier « imprésario » de la « bonne Louise » et dont il rappela les « entreprises apostoliques et messianiques » dans plusieurs correspondances.⁵

Il n'est point étonnant que le jeune journaliste fustigeant parfois avec les accents véhéments d'un Léon Bloy les mœurs corrompues des magnats magyars et critiquant avec fiel la versatilité des politiciens de la III^e République — il parla souvent de Fallières (qu'il préféra cependant à Loubet), de Delcassé (à l'occasion notamment de la fausse nouvelle annonçant le suicide du ministre des Affaires étrangères en 1905), du « petit père Combes » (dont l'intransigeance anticléricale l'impressionna fortement) et il mentionna plusieurs dizaines de fois Clemenceau dont l'ardeur républicaine lui en imposait au début, mais dont il condamnait plus tard la politique de plus en plus réactionnaire⁶ —, il n'est donc pas étonnant, dis-je, qu'Ady se fût tourné vers les éléments les plus « subversifs ». Il parle souvent par exemple de Gustave Hervé qu'il qualifie comme « l'assaillant le plus dangereux de la société actuelle ». Mais ses sympathies vont vers les socialistes plus modérés comme Jaurès, qu'il avait admiré bien avant d'arriver à Paris, comme en témoigne par exemple un article de 1902 où il célébra le leader socialiste élu vice-président de la Chambre. Il voulut l'interviewer à Paris, mais sans succès. Par contre, Millerand le reçut deux fois, et il fit une impression favorable sur lui grâce à « son âme quelque peu artiste » et parce qu'il « doit aimer Baudelaire ». Il est à noter cependant qu'il a trouvé le sourire du « rat repu » (Léon Daudet *dixit*) « infatué et fourbe ».

Bien entendu, les leaders de la droite ne manquent non plus à ce palmarès politique. Ady mentionne souvent et Déroulède et Boulanger. Du premier, il a ridiculisé la déception lorsque ce tribun tonitruant dut se résigner à fonder un journal (*Le Drapeau*, en 1905) au lieu de soulever les foules par la parole « car les pâles caractères de plomb ne reflètent guère les éclats du baryton » ; quant au « brave général », il remarque en 1907 : « on dirait que sa comédie s'était passée il y a mille ans... ». Et c'est sur un ton particulièrement gouailleur qu'il parla d'Arthur Meyer, le directeur d'origine israélite du *Gaulois* qui « est un fidèle fanatique de la sainte Église apostolique depuis que sa tête fut mouillée par l'eau de baptême ».

Outre les scandales et autres potins de la République, par-delà les personnalités marquantes de l'arène politique, Ady évoque souvent les luttes sociales. Sa source principale est bien sûr cette jeune *Humanité* dont le premier numéro paraît deux mois après sa première arrivée à Paris et dont il salue la naissance. Il publie, après la terrible catastrophe minière de Courrières du 11 mars 1906, un véritable poème en prose sur cet événement, qui en dit long sur la « sécurité » des gueules noires : « Oh, redoutable seigneur des puits, combien de temps cela durera-t-il encore ? Combien de temps voudras-tu que des millions de travailleurs vivent au porche de l'Enfer ? » Et l'année suivante, il rédige un article émouvant à l'occasion de la réception enthousiaste, aux accents de l'*Internationale*, « chant des larmes et de la révolte amères des prolétaires », des « petits gosses en haillons » des grévistes de Fougères qui furent « royalement accueillis par Paris à l'âme de nabab ».

« PARIS, MON MAQUIS »

Nous savons assez peu au fond de ce qu'Ady connaissait de la littérature française avant son arrivée à Paris. Ce qui paraît à peu près sûr, c'est qu'il n'avait encore rien lu en français, langue qu'il avait commencé à apprendre dans les dernières années du siècle passé, mais dont il n'a acquis un bagage solide que lors de son second séjour qui fut le plus long (un an en 1906-1907). Certes, il connaissait les grands noms, et il a dû lire en traduction quelques romans et quelques poèmes. Son choix était d'ailleurs très peu esthétique ; ce qui l'intéressait, ce fut surtout l'influence politique et la vie privée des écrivains. Ady n'était point un fin analyste et les problèmes intrinsèquement esthétiques le lassaient froid. On a fait grand cas de ses affinités baudelairiennes mais cela n'allait point au-delà d'un certain satanisme pour épater le bourgeois.

Ses initiateurs parisiens furent un ami (Georges Bölöni, journaliste comme lui, et de tendance également radicale) et une amie (« Léda », sa « femme fatale »). Aussi ses correspondances littéraires constituent-elles un amalgame original, d'où ne manque jamais un certain piment politique pour piquer la Hongrie retardataire, de potins mondains et de formules saisissantes qui prouvent que malgré ses plongées hâtives dans l'océan littéraire français, il a su voir et apprécier certains personnages et certains phénomènes avec une étonnante lucidité. Sa bête noire fut l'Académie qu'il appela « Crypte à coupole », et il dénonça dès le début, à propos du Goncourt, la foire des prix.

Tout poète qu'il fût, il s'intéressait peut-être davantage aux prosateurs. Parmi les anciens, s'il mentionne par exemple Saint-Simon, c'est d'après un article du *Temps* et à propos de sa médisance au sujet de notre grand prince Rákóczi. En général, sa curiosité, bien que très éveillée, ne fouille guère le passé. Il ne conduit pas ses excursions littéraires au-delà du début du XIX^e siècle. Étant journaliste, tout lui fut dicté par l'actualité et fourni par la presse : anniversaires, inaugurations de statues, procès et scandales. Mais toutes ces informations et impressions passèrent par son crible critique personnel. Il célèbre donc le prix Nobel de Mistral, « apôtre infatigable », méconnu dans son pays. Il parle souvent de « la famille géniale des trois Dumas », et il affirme que Dumas fils est un « esprit intéressant, exquis, inquiet, courageux ». La forte personnalité de Barrès, malgré les divergences idéologiques, le préoccupa. Il admire son style dont il a dû goûter le mélodieux vertige verbal, et il brosse un puissant portrait du prince lorrain qu'il qualifie comme « un des hommes qui expriment le mieux notre époque ». Il ajoute : « s'il était honnête, moins débrouillard, s'il croyait tout ce qu'il avait écrit, il serait de nos jours une Louise Michel mâle ». Avec une objectivité qui est tout à son honneur, ce jeune correspondant jacobin respecte la grandeur, même de droite. Par contre, là où il sent le factice et le frelaté, il n'est guère indulgent. Aussi fustige-t-il les Tharaud lorsqu'ils obtiennent le Goncourt en 1906 devant Charles-Louis Philippe avec un roman quelconque ; et il fait preuve d'une lucidité qui frise la voyance lorsqu'il ridiculise la poésie « familière » du jeune Abel Bonnard et prédit que ce poétaillon « des vaches et des chats » serait un jour ministre. Or, 34 ans après, celui qui fut baptisé « Gestapette » devint ministre de l'Éducation sous Pétain...

Par contre, Ady considérait avec une véhémence sympathie le courageux engagement de Zola qu'il célébrait dès 1902 et qu'il compare en 1906 (à l'occasion du transfert de ses cendres au Panthéon) à Galilée et à Giordano Bruno, et dont il loue dans des termes dithyrambiques *La faute de l'abbé Mouret*, cet « hymne de l'humanisme païen ». Et, bien entendu, il ne ménagea point son admiration fervente à l'auteur de *l'Île des Pingouins* (traduite tout de suite par Bölöni), « le plus grand écrivain de France » qui « déploie avec toujours plus de courage le drapeau rouge ». Bien que l'illustre hôte de la Villa Saïd ne l'ait pas reçu, il ne lui en tint pas rigueur, sans doute parce que les Bölöni étaient attachés à sa personne (le maître a même promis à Mme Bölöni d'écrire un essai sur Ady mais, bien sûr, il n'en fit rien...).

Parmi les autres prosateurs du début du siècle, Ady témoigne une certaine curiosité sympathique à l'égard de Gide dont il sentait le protestantisme proche de son calvinisme. Par contre, il est particulièrement sarcastique au sujet d'un Loti, dénonçant « l'aigrefin dangereux sous l'élégant marin », et se moquant de son exotisme de pacotille qu'« adore la bourgeoisie française, lasse et fanée ». Lorsque Jean Lorrain meurt en 1906, Ady en peint un portrait mordant où son esprit gouailleur s'en donne à cœur joie : « Au lieu de devenir un messie, il fut l'ardoise de la pathologie, intéressant modèle des aventuriers, piquant sujet de conversation des Parisiens neurasthéniques, un drôle de Don Juan de sexe neutre ». L'a-t-il vraiment lu ? Comment savoir ? Le fait est que ce correspondant précipité des marches transylvaines dans le « fourré gigantesque, broussaille humaine »⁷ que fut pour lui le « maquis » de Paris, et qui parle avec une parfaite maîtrise de Brunetière et de Lemaître, de Mirbeau et de Donnay ; qui distingue Montesquiou, « poète des couleurs et des parfums » ; enterre, outre Jean Lorrain, Jacques Le Lorrain, ce « grand enfant malhabile et déguenillé », qui suit les déboires d'un Willy lequel est « à sa façon cochonne un artiste tendre et rêveur, voire un poète », sut trouver sa pâture d'échetier avec un flair remarquable. Qu'il puise ses informations des chroniques de Claretie dans le *Temps*, qu'il pille Rémy de Gourmont dont il a feuilleté les *Livres des masques* et les *Promenades littéraires*, il en sort toujours un cocktail détonnant d'une originalité, d'une saveur et d'une hardiesse bien personnelles.

LES SECRETS DE LA POÉSIE

Celui que certains critiques conservateurs hongrois fustigeaient comme le « Baudelaire magyar », poète « de la Débauche et de la Mort » et que d'autres, férus de modernisme, saluaient comme le talentueux commis voyageur qui allait apporter en Orient les « frissons nouveaux » des poètes maudits et qui consacra, dès son arrivée en 1904, un compte rendu « délirant »⁸ à la métropole de ses rêves (« O, Paris, tu es l'inquiétude amoureuse de mon âme, en toi je sens la vie qui est folle, inutile, triste et belle »), ne parle pas très souvent de ses confrères poètes, ou les mentionne accessoirement.

Comme par exemple — et c'est le plus surprenant ! — dans un article consacré à Gauguin où il glisse, entre parenthèses, une phrase qui a de quoi

nous faire rêver ! Lorsqu'il dit que le peintre était né au Pérou (ce qui était, soit dit en passant, faux, car, d'origine péruvienne, il était né à Paris), il observe ceci : « Cela nous rappelle le pauvre Isidore Ducasse. C'est encore un Français qui voulut bien naître quelque part à Montevideo. Il se faisait appeler comte de Lautréamont, et mourut à l'âge de vingt-huit ans. Ce fut lui qui écrivit à peu près les poèmes les plus étranges du monde. Il est tout à fait sûr qu'il était dément, mais on n'a pas tranché encore la question de savoir s'il était plus fou que génial. Ils apportèrent leur démente et leur génie de la même contrée, dans le même sang, avec la même malédiction. »⁹

Quant à l'autre héraut de la poésie moderne, Rimbaud, selon le témoignage de son ami Bölöni, il feuilletait souvent ses vers, et s'adonna même, en compagnie de la captivante Léda, étendu sur le sofa et ayant fermés les yeux, au jeu des « correspondances » pour contrôler la justesse de la vision rimbaldienne. Mais ce jeu n'allait pas très loin, car dans ses articles il ne mentionne qu'en passant le nom de « l'homme aux semelles de vent », sauf une fois, en 1906, où il polémiqua avec un critique traditionnaliste et où il défend l'abandon occasionnel de la rime en disant : « Et cette expérience m'a assez bien réussie dans ce poème, après Rimbaud et les autres lâches décadents. »

Ce qui est plus étonnant : le soi-disant « Baudelaire hongrois » ne mentionne également qu'en passant l'auteur des *Fleurs du Mal*¹⁰, alors qu'il parle très souvent de Verlaine qu'il oppose — cela aussi est assez surprenant de la part d'un poète aussi « engagé » qu'Ady ! — à Hugo qui n'était à l'en croire « qu'un apprenti-vendeur, romantique et révolutionnaire ». Par contre, il abonde en formules enthousiastes à l'égard du poète des *Fêtes galantes* : « Poète grisé, broyé par ses propres peines et bercé par des songes mélodieux » ; « son cœur coupable sanglote au nom de tous ses frères meurtris par une société lâche, menteuse et impitoyable », etc.

Bien entendu, le public hongrois n'attendait guère d'un chroniqueur parisien des analyses subtiles et des développements esthétiques. Ady le savait, et quand il parle de certains poètes, il choisit, presque toujours, l'aspect pittoresque, voire scandaleux. La figure étrange d'un bohème comme Rictus l'a tellement subjugué qu'au-delà de sa tâche de correspondant, il adapta un fragment de *la Maison des Pauvres* de ce « prince de l'ivresse » qui lutte contre le « seigneur à tête de porc ». Bien sûr, le brave Jehan ne lui sert que de masque pour épancher ses propres phantasmes. S'il est attiré par le côté pittoresque de la personne et de l'œuvre d'un Rictus ou d'un Richepin, il parle plus d'une fois de Régnier (« vraisemblablement le plus grand poète français d'aujourd'hui »), de Coppée qu'il dénigre pour des raisons politiques, lorsque « le vieillard » revanchard publie un « poème d'une bêtise émouvante » sur les pioupioux acculés au chômage faute d'une guerre fraîche et joyeuse. On peut relever les noms d'autres poètes dans ses innombrables correspondances : par exemple ceux de Fernand Gregh et de la comtesse de Noailles qui ne sont guère épargnés non plus — mais derrière tous ses verdicts cinglants se trouve un puissant « souffleur » qui n'est autre que Rémy de Gourmont, abondamment mis à contribution et parfois transcrit sans vergogne.

On relève quelques lacunes majeures dans les comptes rendus d'Ady. Bien

que Bölöni affirme qu'il considérait Villon comme « un ancêtre », il ne le mentionne qu'une seule fois. Il ne souffle mot d'Apollinaire bien que Bölöni eût affirmé qu'il avait lu ses articles dans la revue *Phalange*, mais cela s'explique mieux car celui-ci ne devint quelque peu connu, en tant que poète, que vers la fin du séjour du correspondant hongrois. Il ne dit rien de Mallarmé qui pourtant avait reçu, à ses célèbres mardis, ses « élèves » Régnier, Tailhade, Louys, Mirbeau, Vielé-Griffin dont les noms reviennent plus d'une fois dans les articles d'Ady ; mais au fond, il n'est pas étonnant que la froide rigueur d'un hermétisme purement musical lui fût étrangère. Il ignore totalement Jarry aussi, bien que Bölöni prétendit textuellement : « A la suite d'une conférence de Tristan Bernard, c'est moi qui lui ai mis dans les mains le fameux *Ubu roi*, cette satire scénique audacieuse et hors pair de Jarry. » Que ce journaliste touche-à-tout si friand de scandales pittoresques et aux aguets des curiosités n'ait pas exploité les innombrables occasions que lui livrait le Père Ubu est assez étrange.¹¹

DE LA TRAGÉDIE AU VAUDEVILLE

Ady était friand de théâtre. Il rédigeait régulièrement des comptes rendus sur la saison et consacrait souvent des critiques aux pièces nouvelles. Dans ses chroniques théâtrales, il aborde tous les problèmes économiques, artistiques ou politiques de cet art. En observant la saison de 1904/5, il prévoit dans une correspondance écrite à la fin du mois d'août : « pour autant que la censure le permette, la saison nouvelle connaîtra pas mal de scandales » ; et d'annoncer les pièces d'Anatole France, d'Hervieu, de Prévost, de Mirbeau, de Brieux et de Porto-Riche. Parmi les personnalités, il met au pinacle Antoine, « artiste à l'âme enflammée », « l'homme le plus croyant du théâtre d'aujourd'hui, le grand pacificateur des lettres, le directeur génial ».

Tout l'intéresse ! Qu'il s'agisse de tragédies classiques ou de vaudevilles folichons, il rend compte de tout (bien que ce soit parfois simplement des démarquages de critiques parues dans la presse...), y compris les « cochonneries » du Palais-Royal ou les pièces en un acte du Grand Guignol « lequel est la médecine de ceux qui ont l'estomac barbouillé par le théâtre » et qui est « peut-être le berceau d'un théâtre nouveau ». Bien entendu, il analyse les nouvelles pièces de Rostand dont il n'a pas une très haute opinion (« artisan génial, fabricant d'ambiances, jongleur de rimes ») ; de Feydeau dont il connaissait *la Dame de chez Maxim's* bien avant d'aller à Paris, et qu'il n'épargne guère : *la Main passe* n'est qu'une « pièce immorale, impertinente, une farce joyeuse », et en général le théâtre de Feydeau n'est que « le cloaque condensé en pierre philosophale ». (Il faut croire que l'horlogerie parfaite mettant en mouvement les lits défaits et les pantalons échangés ne lui en imposait point.) Il loue par contre « le sens scénique exquis » de Bataille ; il constate que Bernstein « a le théâtre dans le sang », tout en remarquant, à propos du *Voleur* par exemple, que « ce Français routinier ne suscite pas d'idées mais il est toujours à même d'empoigner nos nerfs ».

Mais ce qui intéresse notre chroniqueur, ce sont surtout « les monstres sacrés ». Devant un monument comme Sarah Bernhardt, il est incapable de

garder la tête froide : lorsqu'il suit tous les avatars de la carrière de la « divine », il ne veut pas oublier l'humiliant refus qu'elle opposa à sa demande d'interview ! Sans nier son talent, il ironise dans plusieurs articles sur son âge et ses prétentions : « Chacun sait que cette femme est phénoménale, unique et glorieuse. Moins nombreux sont ceux qui savent également que le Moi fait femme se manifeste de la façon la plus brutale en elle. C'est un Néron féminin, ou pour être plus galant un Napoléon en jupon... Elle croit dur comme fer que c'est elle qui irradie la moitié de la *gloire** française. » Par contre, il est beaucoup plus galant avec Réjane, « cette fille du Diable ».

PEINTURE ET MUSIQUE

D'après son ami Bölöni, fin connaisseur en matière de beaux-arts, Ady était ignorant dans ce domaine, et il opposait une résistance farouche à toutes les tentatives d'initiation de son cicérone qui l'invitait aux Expositions. Pourtant... pourtant ! Bölöni émet cette affirmation à propos du Salon d'Automne de 1906 où brillait Gauguin. Mais un autre ami du poète, Béla Révész, affirme, lui, qu'Ady y est allé en sa compagnie... à trois reprises ! Peu importe qui a raison. En tout état de cause, la chronique consacrée au génie tourmenté de ce peintre constitue une performance journalistique extraordinaire et par la sûreté des appréciations et par le style aussi haut en couleur qu'un... tableau du nommé Gauguin dont il évoque « la vie aventureuse, mystique et sauvage » et qui est un peintre « primitif et raffiné, sage et insensé en même temps ». Il s'extasie devant ses couleurs radieuses : « Il ne se souciait des problèmes de lumière. Pourtant, ses peintures sont irradiées d'une clarté merveilleuse et variée. On ne sait d'où elle vient. Comme sa vie étrange et laide est également inondée d'une grande et puissante lumière mystérieuse. »

Un autre génie qu'admirait sans réserve Ady fut Rodin dont *le Penseur* le subjuguait et qu'il a promu au rang de « Statue de la Vie ». Il la contemplait au Salon de 1904 « frissonnant, intimidé, ému et annobli ». Et il rajoute : « c'est notre statue, à nous autres, les Smith, les Durand, les Fischer, les Szabó, les Kis**... Sur sa face, c'est la douleur, la quête. Pourquoi ? Parce que la vie d'aujourd'hui est confuse, difficile, toute en dédales... »

Outre les artistes en vue, Ady parlait régulièrement des Salons, mais ces comptes rendus de routine où défilent pêle-mêle les noms de Meissonnier, de Carolus-Duran, de Besnard, d'Henri Martin, de Maurice Denis, etc. ne traduisent guère d'émotions personnelles.

Ady ne témoigna pas un intérêt particulier pour la musique. Chroniqueur zélé et visant la totalité, il consacra néanmoins quelques correspondances à ce domaine. C'est surtout la musique légère qui s'y trouve traitée.

Dès juillet 1904, il note la « renaissance de l'opérette », ce dont il se félicite car « la fille la plus légitime du génie français est l'opérette désopilante... où brillent les traits de la race : imagination, ironie, gaîté, satire, parodie, rebon-

* En français dans le texte.

** Ces deux patronymes hongrois sont parmi les plus répandus : « Tailleur » et « Petit ».

dissements ». Il admirait Offenbach dès sa jeunesse, et il a consacré un article élégiaque en juillet 1905 au « père Lecocq » qui se mourait. Et lors de la visite d'Yvette Guilbert à Budapest, il la glorifie ainsi : « prêtresse de l'Histoire de la Chanson . . . pour la soirée d'aujourd'hui, elle mériterait d'être élue à l'Académie Française ».

Dans le cadre de la vie spirituelle, la Science était passablement négligée par Ady au profit de l'Art. Dans ce domaine également, il s'intéressait surtout à l'aspect pittoresque, étrange ou même anormal. Par exemple, s'il évoque l'activité d'un astronome comme Flammarion, c'est surtout pour broder autour de son culte du Soleil car le poète magyar était un très grand « héliophile ». Il désavoue cependant, dans un compte rendu indulgent paru dans le quotidien socialiste de la capitale hongroise, *Les forces naturelles inconnues* de ce savant devenu partisan du spiritisme et il qualifie ses « preuves » de « superstitions gentilles et puérides ».

LA BELLE ÉPOQUE

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les faits divers. Là, la verve de notre correspondant brille de tous ses éclats. Son ironie qui allie la tendresse à la cruauté et son style chaud, coloré et imagé, plein de mouvement, d'une originalité puissante, transfigurent les sujets les plus éculés et les poncifs archi-usés du journalisme. Qu'il parle de la morgue, lieu sinistre de l'une de ses premières visites parisiennes ; qu'il se rende chez Madame de Thèbes, voyante extralucide, où il peut contempler les photos de Jean Lorrain ou du comte de Montesquiou ; qu'il rende compte du Salon de l'Auto, il glisse partout des remarques incisives. En peignant par exemple en des termes dignes d'un expert canin la Foire des Chiens tenue aux Tuileries, il termine sur une note à la fois tendancieuse et mélancolique en évoquant le passé révolutionnaire : « Jadis tout un monde chavira et se noya dans le sang sur ces lieux pour que les hommes vivent plus humainement. Or, aujourd'hui, qui connaît un sort plus humain que le chien ?! . . . » Il est aussi sardonique dans un entrefilet consacré au retour à Paris de la dépouille mortelle du . . . chimpanzé *Konzul* que l'on a ramené de Berlin où mourut ce chouchou des rombières et où, augure Ady, « il se peut qu'on lui élève une statue ».

Tout est prétexte pour rendre ridicule une société hypocrite et corrompue, qu'il s'agisse du sénateur Bérenger (au sujet de qui il fait remarquer que ce Père-la-Pudeur était possesseur de la plus riche collection pornographique) ; qu'il rappelle le scandale de la « Grande Thérèse », c'est-à-dire l'escroquerie de la famille Humbert ; qu'il rende compte de l'assassinat d'une fillette par le célèbre satyre Soleilland ou qu'il détaille les derniers avatars de l'affaire qui opposa le violoniste tzigane Rigó « détourné » par la princesse de Chimay. La vie mondaine et demi-mondaine de la « belle époque » constitue pour Ady un terrain de chasse journalistique privilégiée. La vivacité de son esprit, la causticité des ses propos et la malice de son vocabulaire ne sont jamais en défaut s'il faut décocher des traits persifleurs aux héroïnes célèbres de la chronique

scandaleuse du boulevard. Aussi abonde-t-il en détails savoureux lorsqu'il s'agit de la belle Otéro (« déesse aux mœurs obligeantes »), de Cléo de Mérode (qui a daigné montrer « ses jambes de démons » à Budapest aussi), de la courtisane Liane de Pougy ou de la danseuse Polaire. Il rédigea de nombreux échos sur Boni de Castellane, le prince de Sagan et, bien entendu, sur la ténébreuse affaire de Meg Steinheil, ce dernier et gênant témoin de la mort du président Félix Faure, « femme fatale » que notre chroniqueur qualifie d'« hyperhystérique ».

Le 15 mai 1911, après un dernier et très court séjour de cinq jours, Ady quitte son « maquis » pour toujours et rentre avec Léda à Budapest. Il aura passé à peu près trente mois dans la capitale française dont il fut l'un des plus prestigieux évocateurs dans ses émouvants poèmes parisiens, et où il se sentait, comme il l'a chanté dans *Paris, mon maquis*, libre et à l'abri « du Danube brailard » et de « la horde des pandores ».

Il va continuer cependant son travail de chroniqueur, bien que ses articles s'espacent au fur et à mesure que le temps passe et que la guerre détestée s'installe. La nostalgie de la Ville-Lumière et de la Paix reviennent désormais ensemble, d'autant plus que la réaction se déchaîne contre ce poète-journaliste « à la solde de l'ennemi ». Néanmoins Ady, fatigué, poursuivi, malade, puis mourant, reste fidèle à l'idéal de la devise prestigieuse de Liberté, Égalité, Fraternité, et il rappelle plus d'une fois ses moments parisiens et ses amis français. Une fois rentré, il suit attentivement les événements de la III^e République, et par exemple, dès 1912, il consacre une note à « La Vérité des Bonnot » où, à l'encontre des augures réactionnaires de Hongrie, il affirme que les anarchistes ne causeront pas la perte de la France car ils sont « tout autant les produits du pays de Saint Louis » que les autres célébrités et qu'ils sont « les hommes de la marche en avant et du changement ».

Dans sa magistrale préface, György Rónay, cet autre poète imbu de culture française, affirme que « les réalités de Paris ne comptent pour Ady que dans la mesure où elles peuvent s'incorporer à son mythe ». Certes, nous avons vu que tout son travail de correspondant fut filtré à travers le prisme génial du poète, et ainsi tout ce qu'il a vu, noté et répercuté vers son pays, porte le sceau personnel de son génie. Il n'en demeure pas moins vrai que la constatation de son fidèle ami Bölöni est porteuse de vérité. Celui-ci écrivit en effet dans son livre consacré à Ady en 1934 : « Il est plus qu'informé car il connaît et sait tout mille fois mieux que ceux qui s'occupent de la question d'une manière professionnelle et pénétrante. S'il se trouve quelqu'un pour nier qu'Ady fût un génie, qu'il lise quelques lignes de lui parmi celles qu'il consacra aux problèmes de l'époque, touchant avec la baguette magique de son génie les questions philosophiques, ou abordant un sujet qui lui était pourtant étranger. A relire trente ans après ses notes parisiennes, leur fraîcheur nous subjugué toujours ; le temps n'a pas rendu caduc l'esprit d'Ady dont les idées ne sont toujours pas couvertes de patine vétuste. »

Tout ce que l'on peut ajouter à cette remarque, c'est que soixante-dix ans après la même impression prévaut toujours chez le lecteur attentif de ses articles.

NOTES

1. Il s'agit de la parution du 1^{er} avril 1926 de la revue où une polémique avait opposé Félix de Gérando (cf. : le numéro du 16 décembre 1909) qui avait critiqué le modernisme d'Ady et le poète lui-même dont A. Vallette a publié la riposte (1^{er} février 1910) provoquant ainsi une réponse de F. de Gérando (16 juillet 1910).
2. Une bibliographie presque complète se trouve dans la plaquette N° 160 des *Poètes d'aujourd'hui* : « Endre Ady, présentation par György Rónay, choix de poèmes établi par Guillevic et László Gara » ; chez P. Seghers, 1967. Il y manque cependant, par exemple, la feuille volante des *Amis de 1914*, publiée en 1939, que nous reproduisons en fac-similé.
3. Dix volumes soigneusement annotés ont paru jusqu'à 1973. Le onzième est sous presse.
4. Voir ce poème, adapté par Jean Rousselot, dans la plaquette parue chez Seghers ; p. 84.
5. Nous avons consacré tout un chapitre dans notre monographie sur Louise Michel (*A Vörös Szűz* — « La Vierge Rouge », Budapest, 1975) aux rapports du poète et de la communarde ; par ailleurs, dans une étude parue dans la revue *Irodalomtörténet* (Histoire Littéraire, N° 2, 1975) nous avons évoqué la figure étrange de l'anarchiste Ernest Girault à qui Ady consacra plusieurs articles.
6. Qui se souvient aujourd'hui du Tigre dramaturge ? Il commit pourtant en 1901 une pièce intitulée *le Voile du Bonheur* que le Théâtre National de Budapest présenta en 1906 et qu'Ady éreinta dans une critique percutante où il qualifia ainsi l'œuvre de cet « esprit élégant » : « Cauteleuse, naïvement sentencieuse, fabriquée. Les grands gestes plats nous soulèvent le cœur... »
7. Cf. : Paris, *mon maquis*, op. cit.
8. Cf. : André Karáton : *Le symbolisme en Hongrie*, Presses Universitaires de France, 1969, p. 81.
9. Cette « découverte » de Lautréamont par Ady qui se montre ici extrêmement perspicace — il devance en effet tous les historiens et critiques car il faudra attendre 1927 pour que le premier Dictionnaire hongrois le mentionne ! — est assez mystérieuse. L'avait-il lu vraiment ? Rien ne l'en empêchait en principe — sauf que les *Chants de Maldoror* et les *Poésies* étaient à peu près inconnus avant les années 1920. Il est presque certain qu'Ady ait puisé ses impressions dans les chroniques de Rémy de Gourmont, ce « brocanteur intrigué de toutes les braderies esthétique-cérébrales » (Mélanie le Plumet, providitrice générale du Collège de Pataphysique, qui était, qui était, avec L. Bloy, Fargue, Gide, Verhaeren, Jarry et quelques autres amateurs ou érudits « ducassiens », l'un des rares connaisseurs du plus énigmatique phénomène des lettres françaises. Gourmont parla de Lautréamont dès son premier *Livre des Masques* paru le 20 octobre 1896 ; plus tard, il publia dans ses *Promenades littéraires* une chronique intitulée *La littérature « Maldoror »* où il s'intéresse également au « partage à faire entre le génie et la maladie cérébrale » et dit à propos de Lautréamont : « la folie reste indubitable ». (Cf. : *Promenades littéraires*, Sixième série ; Paris, 1926, pp. 29 et passim.) Il est donc plutôt hasardeux d'affirmer comme le fait une jeune commentatrice, Beáta Thomka, des œuvres de Lautréamont dans une revue hongroise de Yougoslavie (*Uj Symposion*, 1971, 12) que certains symboles d'Ady, comme le « seigneur à tête de porc », représentant l'Argent, eussent été créés d'après une lecture des *Chants de Maldoror*...
10. Il faut cependant préciser que, si après avoir traduit trois sonnets des *Fleurs du Mal*, il abandonne son travail d'adaptateur, il garda pour le poète français une vénération quasi filiale dont il fera une éclatante démonstration dans son article paru dans la revue *Nyugat* (« Occident ») en 1917 pour célébrer le cinquantenaire de la mort de Baudelaire et où il le qualifie comme « le plus fier prince de la poésie lyrique » (cf. : A. Karáton, op. cit., pp. 92-96).
11. Le cas de Jarry est encore plus curieux que celui de Lautréamont, car Bölöni affirme formellement, comme nous l'avons cité, de lui avoir fait connaître *Ubu roi* ; par ailleurs, nous pouvons dire qu'Ady mentionne presque tous les symbolistes connus ou oubliés qui gravitaient autour de Jarry, sauf ce dernier ! Toute étude serait à faire, mais il faut nous borner à ne citer que quelques exemples. Ady rapporte plusieurs faits relatifs à l'activité de Lugné-Poë qu'il appelle dans un article de 1907 « l'illustre directeur du Théâtre de l'Œuvre » ; or, ce fut celui-ci qui avait présenté *Ubu roi* en 1896 et auprès duquel Jarry servait comme secrétaire. Ou par exemple Christian Beck dont Bölöni affirme également qu'Ady était parmi ses lecteurs. Or, dans le très précieux bloc-notes du poète, où il consigna en 1907 les adresses et les idées, nous trouvons le nom de ce Belge qui fut l'un des dédicataires majeurs du *Faustroll* et qui fut celui qui avait inspiré le célèbre Bosse-de-Nage, « le grand singe papion ». Ady mentionne dans ce calepin son roman intitulé *Les Erreurs* (1906). Ce curieux Belge (1873-1913), « arrivé à Paris à la fin de 1895 — écrit Noal Arnaud dans sa monographie monumentale *Alfred Jarry d'Ubu roi au Docteur Faustroll*, Paris, 1975) — s'est infiltré aussitôt dans la joyeuse bande des Tinan, Albert, Fargue, Cremnitz, Jarry avec qui il court la gueuse (ou les gueux) ». (Beck est présent d'ailleurs dans *Les Faux-Monnayeurs* de Gide sous le nom de Bercaïl.) Autre exemple : Ady qui appréciait beaucoup les poètes belges consacra un article élogieux à Georges Eekhoud (1854-1927) qui manifesta une grande sympathie à Jarry ; Ady le qualifie d'« homme intéressant, magnifique... anarchiste fier... qui écrit un français merveilleux ». Ou enfin Thadée Natanson à qui Jarry avait dédié le Livre II (*Éléments de Pataphysique*) du *Faustroll* et qui fut son ami intime : il lui donna des sommes importantes en 1907 pour qu'il ne mourût pas de faim. D'après Bölöni, Ady connaissait personnellement le rédacteur de la *Revue Blanche* dont un autre ami hongrois, Rippl-Rónai, fit le portrait — or, ce grand peintre *nabi* connaissait, lui aussi, personnellement Jarry dont il parle dans ses *Mémoires* (cf. notre communication dans *Subsidia Pataphysica*, N° 22). Il est quasi impossible qu'Ady n'ait pas lu dans *le Figaro* (16-7-1904) *Le 14 juillet* de Jarry, ou qu'il ne fût pas au courant de la publication du premier chapitre de *la Dragonne* dans *Vers et prose* (avril 1906). S'il n'avait quitté Paris en juin 1907, aurait-il envoyé un article sur l'enterrement, en novembre, du Père Ubu, auquel assista notamment Vallette, Mirbeau, Renard, Ch.-L. Philippe, Valéry, Léautaud, Natanson — donc tout l'état-major symboliste ?

200 ans d'enseignement de la langue française à l'Université de Budapest

Du 10 au 20 avril 1975 la Chaire d'Études françaises de l'Université de Budapest a célébré le bicentenaire de l'enseignement universitaire du français en Hongrie. A l'occasion de cette fête la Chaire organisait un colloque scientifique franco-hongrois consacré aux problèmes de l'analyse des œuvres littéraires. J. Dufournet, M. Décaudin, J. Perrot, professeurs à l'Université de Paris III, et M. P. Barbéris, professeur à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, participaient au colloque. Les professeurs hongrois de la Chaire de Budapest comme leurs collègues français exposèrent les problèmes de l'analyse des textes littéraires, en confrontant leurs méthodes et leurs conclusions. Malgré la différence des approches chacun étudiait le texte dans son contexte historique, biographique et littéraire.

Le colloque s'est déroulé en présence de M. P. Dufour, directeur de l'Institut français en Hongrie, des personnalités hongroises universitaires et académiques, des professeurs de deux Facultés de province (Szeged et Debrecen), de nombreux étudiants et d'anciens étudiants. Une exposition présentait le passé et le présent de la Chaire.

La première séance, sous la présidence de M. O. Süpek, directeur de la Chaire, du colloque fut consacrée à l'étude du Moyen Âge. Nous avons suivi avec un grand intérêt l'exposé de M. le Professeur J. Dufournet sur les jeux de mots, sur les noms propres dans le *Testament* de Villon et leur signification. Le linguiste budapestois I. Szabics a parlé des moyens syntaxiques de l'expression poétique dans *Aucassin et Nicolette*. Ensuite l'historien hongrois L. Mezey a évoqué l'histoire des rapports entre l'Université médiévale de Paris et la Hongrie des Árpád (XI^e-XIII^e siècles) reflétés par des manuscrits récemment découverts.

La deuxième séance, consacrée à la période allant du XVI^e au XVIII^e siècle, était présidée par M. L. Madácsy, directeur de la Chaire de Français de l'Université de Szeged. A cette occasion M. O. Süpek s'est penché sur la « doctrine plus absconse » de Gargantua en l'analysant à l'aide de la symbolique des nombres. Ensuite Madame K. Padányi a traité d'un aspect idéologique peu connu du XVIII^e siècle (*De la Grâce à la Religion — du jansénisme aux Lumières dans l'œuvre de Louis Racine*), tandis qu'I. Vörös évoquait les débuts de l'enseignement du français dans les écoles hongroises au XVIII^e siècle.

La troisième séance, présidée par le professeur B. Köpeczi, secrétaire géné-

ral adjoint de l'Académie des Sciences, traita de la littérature française du XIX^e siècle. Cette fois-ci, M. P. Barbéris a proposé une lecture historique et politique des *Martyrs* de Chateaubriand, ensuite I. Fodor a traité du *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac en insistant sur les variantes signifiantes du texte, puis J. Korompay a analysé quelques traductions hongroises des *Fleurs du Mal*.

La quatrième séance, présidée par T. Gorilovics, directeur de la Chaire de Français de l'Université de Debrecen, fut consacrée à la littérature du XX^e siècle. Nous avons applaudi à l'analyse de *Mai* d'Apollinaire proposée par M. Décaudin qui a montré plusieurs niveaux possibles dans l'analyse du texte, pour aboutir à la constatation de l'importance des faits biographiques dans une analyse littéraire, puis A. Vajda s'est penché sur les images de Reverdy (*Image et signification dans la poésie de Reverdy*). Le lecteur français de la Chaire, F. Zumbichl, analysa un aspect des allusions culturelles dans *la Chute* de Camus, tandis que B. Kópeczi confronta les deux niveaux de la création (théorie et pratique) en comparant *les Faux-Monnayeurs* et le *Journal des Faux-Monnayeurs* d'André Gide.

La cinquième séance du colloque, présidée par O. Süpek, fut réservée à la linguistique. Nous y avons écouté l'exposé théorique du professeur J. Perrot, intitulé *Observations critiques sur l'analyse jacobsonienne du langage*. La bibliothécaire de la Chaire, Mme Völgyes, présenta une étude sur l'actualité de la Grammaire de Port-Royal. Le stylisticien I. Szathmári, actuellement doyen de la Faculté, a dressé un bilan sur les *perspectives de la stylistique en Hongrie*. Pour finir, Mme J. Kelemen a analysé les possibilités de la linguistique contrastive dans l'étude des traductions du texte littéraire. Les différentes communications du colloque sont publiées par les *Acta Litteraria*.

Le colloque scientifique fut accompagné par une activité culturelle organisée par les étudiants. Parmi les différentes manifestations (concours de traduction littéraire, soirées littéraires, excursions à Pannonhalma) relevons surtout la représentation de quelques scènes de *la Tragédie de l'Homme* de l'auteur dramatique hongrois du XIX^e siècle, I. Madách, dans l'adaptation de J. Rousselot, ainsi que l'excellente représentation des *Fourberies de Scapin* de Molière.

Évoquons les principales étapes de l'histoire de l'enseignement universitaire du français.

L'Université de Budapest fut fondée en 1635 par les jésuites à Nagyszombat.¹ Mais elle ne fut pas la première université hongroise, celle de Pécs (au sud de la Hongrie) fondée il y a plus de 600 ans, a cessé de fonctionner lorsque la Hongrie, occupée par les Turcs, perdit son indépendance. Notre université acquit une importance encore plus grande après la dissolution de la Compagnie de Jésus en 1773, par la reine Marie-Thérèse d'Autriche, suivie par le transfert de l'Université à Buda en 1777, puis en 1783 à Pest, capitale de la Hongrie.

Le français était enseigné dans les écoles secondaires hongroises dès le début du XVIII^e siècle.² Son enseignement est également attesté dans les écoles supérieures calvinistes de Marosvásárhely (Tirgu-Mures, Roumanie) et de Debrecen, de tradition progressiste, où l'influence du siècle des Lumières était plus forte qu'à Buda.

En décembre 1769, la reine établit la liste des professeurs de la Faculté des Lettres (logique, métaphysique, mathématiques, hébreu, grec, etc.) et celle

des maîtres (*magister*) pour l'enseignement de l'allemand, du français, de la danse et de l'escrime. Il y a exactement 200 ans, le 10 avril 1775 l'exécution des ordonnances de la reine fut décrétée par les commissaires royaux délégués à l'Université. C'est ce décret que nous fêtons aujourd'hui. Nous ne savons pas si l'enseignement du français a réellement commencé ce jour-là. En tout cas, il a été vite abandonné car sous l'absolutisme éclairé de Joseph II seul l'enseignement de l'allemand était favorisé, les autres langues étaient tout simplement interdites, de sorte que, après sa mort et après la Révolution française, la réunion de la noblesse de certains comitats exigea l'introduction à l'Université de l'enseignement du français, de l'anglais et de l'italien. En réalité, le français y était déjà enseigné facultativement par Louis Bouchard depuis 1791, mais l'enseignement des autres langues ne commença que quelques années plus tard, la plupart du temps grâce à des maîtres d'origine française (Séhêts, Lemouton, etc.). Le successeur de Bouchard, Joseph Lepage, d'origine belge, fait ses cours entre 1793 et 1803, au moment où plusieurs professeurs de l'Université sont obligés de partir à cause de leur sympathie à l'égard des jacobins hongrois. Le premier maître titularisé fut un curé français, François Roussel, il enseigna de 1803 à sa mort, survenue en 1819. Il publia un manuel de français en latin.³

Son successeur, le polyglotte Jean-Baptiste Lemouton (1832—1849), déploya une intense activité d'enseignant, en publiant de nombreux manuels de grammaire française, anglaise, italienne, allemande, en hongrois ou en latin.⁴ Il se solidarisa avec la jeunesse hongroise sous la révolution et la guerre d'Indépendance de 1848/49, et il fit des cours même pendant la guerre. Sa fille Émilie devait plus tard traduire en hongrois les drames de Shakespeare. C'était tout naturel car à l'époque des réformes et de la révolution, la France symbolisait pour la Hongrie l'idéal de la liberté, du progrès et de la révolution. Comme le dit plus tard le romancier Mór Jókai, un des membres de la « Jeune Hongrie » : « Nous étions tous « Français ». Nous ne lisions rien d'autre que Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Sue, Victor Hugo, Béranger. . . »

Toute idée française devient dangereuse après la chute de la révolution. A cette époque c'est Alajos Mutschenbacher qui fit des cours de français à l'Université germanisée.

C'est seulement après le Compromis de 1867 avec l'Autriche que le ministre de l'Éducation nationale, écrivain de culture française, József Eötvös, père du physicien Loránd Eötvös, nomme le premier professeur de français, le poste de maître se transforme en poste de professeur et la Chaire de français est ainsi constituée. Le premier titulaire, Sándor Rákossy (1869—1889), enseigne la langue et la littérature françaises. Outre un manuel de langue, il publie un recueil de gallicismes et de synonymes.⁵ En 1893 on invite un professeur de Fribourg, Philippe-Auguste Becker⁶, qui consacra ses recherches surtout à la littérature médiévale, puis, après l'intérim assuré par Lucien Bézard, c'est le professeur Gyula Haraszti, spécialiste et chercheur infatigable, influencé par le positivisme, qui dirigera la Chaire de 1909 à 1921. Ses recherches, caractérisées par un factualisme minutieux, portent avant tout sur les classiques du xvii^e siècle. Il publie des monographies bien documentées sur Molière, Corneille, mais aussi sur le roman naturaliste et sur Edmond Rostand⁷. Je signale ici qu'en 1895 a

été fondé le Collège Eötvös, l'homologue hongrois de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Au collège, il y avait toujours un lecteur français, au nombre desquels on compte Lucien Bézard et René Bichet (le petit B., ami d'Alain-Fournier). C'est là qu'ont été formés les plus grands maîtres spécialisés dans les études françaises Sándor Eckhardt, Albert Gyergyai, Géza Laczkó, Lajos Tamás, plus tard István Sótér, László Gáldi, Béla Köpeczi, József Herman.

La fin de la guerre de 1914-1918 radicalise l'Université. En 1918 la Hongrie se transforme en république, puis la République des Conseils est proclamée en mars 1919. Sous la République hongroise des Conseils plusieurs professeurs progressistes sont nommés à l'Université, ainsi pour la littérature française Marcell Benedek et Géza Laczkó. Fondateur, en 1904, avec György Lukács et László Bánóczy, de la Société Thalia, auteur d'une remarquable monographie sur Victor Hugo, M. Benedek était bien choisi pour enseigner à la Faculté. Géza Laczkó fut un collaborateur régulier de la revue progressiste *Nyugat* (Occident). Après la chute de la République des Conseils, ils durent quitter l'Université, tous les deux travailleront dans l'édition. M. Benedek publiera des monographies sur Zola, le roman français du XIX^e siècle⁸ et fera des traductions (Romain Rolland, Roger Martin du Gard), tandis que G. Laczkó étudiera, dans ses articles, Rabelais, Baudelaire, Anatole France.⁹

Après la mort de Gyula Haraszti, survenue en 1921, la direction de la Chaire fut confiée à Sándor Eckhardt qui assumait cette tâche de 1923 à 1958. Il fut assisté, pour la linguistique, par Carlo Tagliavini (docteur honoris causa de notre Université),¹⁰ plus tard par L. Tamás,¹¹ puis par G. Bárczi¹² et L. Gáldi.¹³ Pour compléter les cours de littérature, on faisait parfois appel à des professeurs de nationalité française, comme Jean Carrère et Georges Deshusses. Parmi les bibliothécaires et les assistants non rémunérés nous signalons les noms d'I. Lelkes, de B. Köpeczi et de M. Németh.

La période de l'entre-deux-guerres a connu un niveau très élevé, conforme aux exigences universitaires de l'époque. L'enseignement se composait d'un nombre réduit de cours magistraux, destinés à tous les étudiants, les séminaires, les travaux pratiques n'existaient guère. L'enseignement et la recherche étaient caractérisés par des méthodes philologiques positivistes, par un factuisme, influencé par la littérature comparée de Baldensperger et Paul Van Tieghem. Les recherches de S. Eckhardt sont très variées. Sa thèse est une étude sur Remy Belleau, poète de la Renaissance. Il fait des cours sur le Moyen Age, le dix-septième siècle ou le romantisme. La plupart de ses études traitent de l'histoire des relations franco-hongroises. Il publie une monographie sur l'influence des idées de la Révolution française en Hongrie. Il réunit des articles sur l'histoire des relations franco-hongroises dans un recueil intitulé *De Sicambria à Sans-Souci*. Il a même essayé de définir *Le génie français*.¹⁴ Il publie également une Grammaire descriptive du français moderne, où, selon J. Herman, il fut le premier à adopter « des principes de linguistique générale essentiellement saussuriens ». ¹⁵ Il publie aussi le premier de ses dictionnaires : le dictionnaire hongrois-français. Cette période est aussi celle de l'épanouissement de la glorieuse pléiade des linguistes romanistes hongrois. G. Bárczi, L. Tamás et L. Gáldi feront des recherches très importantes sur l'histoire du français et des autres langues ro-

manes. Les thèses préparées sous la direction du professeur Eckhardt avaient, la plupart du temps, pour sujet les relations historiques ou littéraires franco-hongroises. Je relève quelques titres de la collection des thèses (*Bibliothèque de l'Institut Français de l'Université de Budapest*) qui se compose de 51 volumes : L. Sipos : *A magyar szabadságharc visszhangja a francia irodalomban* (L'écho de la guerre d'Indépendance hongroise dans la littérature française) 1929, I. Lelkes : *A magyar-francia barátság aranykora* (L'âge d'or des relations franco-hongroises) 1933, I. Sötér : *La doctrine stylistique des rhétoriques du XVII^e siècle*, 1937.

Le Collège Eötvös représentait un autre type d'enseignement du français. Là, c'étaient surtout des travaux pratiques par petits groupes qui se faisaient sous la direction de L. Tamás, d'Aurélien Sauvageot,¹⁶ d'Albert Gyergyai,¹⁷ et, plus tard, d'Ernö Kenéz.¹⁸ A. Sauvageot a publié, en collaboration avec M. Benedek, le premier grand dictionnaire français-hongrois et hongrois-français. Plus tard, rentré en France, il enseignera les langues finno-ougriennes à l'École des Langues Orientales vivantes et publiera de nombreux ouvrages de linguistique hongroise et française. Actuellement il est docteur honoris causa de notre Université. A. Gyergyai est spécialiste de la littérature française contemporaine. Son enseignement a complété heureusement l'enseignement plutôt traditionnel de l'Université. Il a développé une grande sensibilité littéraire et une grande culture humaniste chez ses élèves à partir des méthodes critiques de Sainte-Beuve et de Thibaudet. Ses essais très suggestifs sur Flaubert, Proust, Mauriac, Malraux, publiés dans *Nyugat*, ont révélé au public hongrois la nouvelle littérature française, surtout celle du groupe de la *Nouvelle Revue Française*. Sa thèse étudie le roman français contemporain. Son activité de traducteur est également importante : il a traduit, entre autres, *l'Éducation sentimentale* de Flaubert et les deux premiers volumes de *A la recherche du temps perdu* de Proust. Lui aussi est actuellement docteur honoris causa de notre Université.

Malgré le haut niveau des maîtres et de l'enseignement, l'Université n'était pas à même de résoudre ses problèmes : celui de l'intensification de l'enseignement par les séminaires et les travaux pratiques de langue, et, surtout, le problème menaçant des débouchés, l'angoisse continuelle du chômage intellectuel qui renvoie aux problèmes graves du régime politique. Pendant la guerre, le Collège Eötvös et l'Université ont essayé de résister au fascisme hongrois et allemand. Leur résistance intellectuelle se manifeste par des publications d'esprit humaniste, inspirée par la culture française. Je songe avant tout aux études d'I. Sötér sur l'histoire des relations franco-hongroises.¹⁹

La Libération signifie pour la Hongrie la victoire sur le fascisme, mais aussi la victoire de la démocratie et le commencement de l'édification de la société socialiste qui va de pair avec la démocratisation de la culture. Les études françaises connaissent alors aussi un puissant essor. On fonde en 1947 l'Institut Français en Hongrie qui, avec l'Alliance Française, fait beaucoup pour développer les relations culturelles franco-hongroises. Le resserrement des liens est symbolisé par la visite en Hongrie d'Eluard, de Pierre Emmanuel, de l'historien Victor-Lucien Tapié (docteur honoris causa de notre Université), et par le voyage en France d'A. Gyergyai, de Z. Kodály, la conférence de Gy. Lukács à la Sorbonne et la publication en France de son livre *Marxisme et existentialisme*.²⁰ Le livre

d'I. Sóter sur l'histoire des relations franco-hongroises paraît immédiatement après la Libération.²¹ Parmi les premiers boursiers en France, on trouve nos futurs maîtres d'études françaises : B. Köpeczi, J. Herman, Vilma Mészáros.

Dans l'enseignement universitaire les changements deviennent sensibles à partir de 1948. A côté des professeurs titulaires on crée d'autres postes pour intensifier l'enseignement, avec un nombre élevé de travaux pratiques effectués en petits groupes. Les Chaires universitaires se transforment en équipes de travail. J. Gyóry, auteur d'un remarquable ouvrage sur *la Chanson de Roland*, publié en France en 1936, nommé maître de conférence en 1949, analyse avec beaucoup de verve le XVII^e et le XIX^e siècle français. De jeunes assistants, O. Süpek, E. Lóránt sont également nommés. A. Gyergyai et M. Benedek reprennent aussi leurs cours. Madame J. Kelemen commence à faire régulièrement des cours de langue. D'autres professeurs ont également enseigné pendant quelques temps, B. Köpeczi, E. Bene, etc. Malgré la réduction du nombre des étudiants de français c'est une période riche en recherches et mouvementée, influencée par la méthode marxiste. Cette époque est marquée par la Grammaire descriptive française, publiée sous la direction de S. Eckhardt, avec la collaboration de L. Gáldi, J. Herman, B. Köpeczi, I. Fónagy, etc.²² C'est aussi le moment où les dictionnaires de S. Eckhardt voient le jour,²³ ainsi que l'importante étude et anthologie d'A. Gyergyai consacrée au Siècle des Lumières. Il écrit également plusieurs essais très riches sur Balzac, Flaubert, Aragon, etc. destinés au grand public.²⁴ J. Gyóry fait paraître une monographie sur Victor Hugo.²⁵

En 1957 et 1958 une période équilibrée de développement et de croissance commence pour la Chaire de français, comme pour le pays. Le français est enseigné dans un nombre toujours croissant de lycées depuis 1954. Il faut former des professeurs régulièrement, et cette formation reprend dans les Facultés de Debrecen et de Szeged. Le nombre des étudiants de français augmente sans cesse.

En 1958, Eckhardt prend sa retraite. Son successeur, A. Gyergyai, fait beaucoup pour donner une plus grande importance à l'enseignement de la littérature moderne et aux travaux pratiques de langue et de littérature. Parallèlement à l'augmentation du nombre des étudiants, il obtient de nouvelles nominations. Madame J. Kelemen est nommée assistante en 1958 (actuellement elle est maître de conférences). Outre des travaux pratiques de langue, elle assure les cours et les travaux pratiques de grammaire. En 1959, Madame Janine Herman est nommée lectrice, elle enseigne la langue. Depuis 1962, signe de l'amélioration des relations culturelles franco-hongroises, nous avons aussi un lecteur français, dont le poste figure dans les protocoles d'accord culturel, signés par les deux pays. En 1962, Mademoiselle Paule de Rotalier, spécialiste de hongrois, est la première à occuper ce poste. Elle est remplacée en 1965 par M. Georges Mary, puis, depuis 1971 par M. François Zumbiehl. Les lecteurs font surtout des cours de langue et un cours de littérature. En 1962 Madame K. Padányi a été nommée assistante, actuellement maître-assistante, elle s'est spécialisée dans l'étude du XVIII^e siècle. I. Fodor nommé également assistant, puis maître-assistant, fera plus tard des cours et des travaux pratiques sur la littérature des XIX^e et XX^e siècles. Madame Pintér, nommée assistante en 1963, puis maître-assis-

tante, fera des recherches et des cours sur le XIX^e siècle français. Elle étudiera l'Historisme et l'œuvre de Mme de Staël. La linguistique historique est enseignée par le professeur L. Tamás, la méthodologie de l'enseignement du français par N. Szávai.²⁶ Le professeur A. Gyergyai prend sa retraite en 1964. Pendant un an la Chaire est dirigée par le professeur L. Tamás, puis, de 1965 à 1970 par le professeur B. Köpeczi. Pendant ces années, la Chaire connaît une expansion significative. Le nombre des étudiants s'accroît toujours. En 1955 il n'y avait qu'une cinquantaine d'étudiants, en 1970, il y en a 200, actuellement nous en avons 250. Les relations internationales s'améliorent encore grâce à la signature des accords culturels en 1966. Les enseignants et les étudiants font des séjours en France en tant que boursiers. Nous recevons des professeurs associés, comme MM. Roland Desné et Jacques Voisine, et des professeurs français comme MM. Jean Frappier, Pierre Citron, Michel Foucault, Robert Escarpit, Jean Perrot donnent des conférences à l'Université. M. B. Köpeczi fait de grands efforts pour moderniser l'équipement matériel de la Chaire et, surtout, la bibliothèque, en achetant des manuels et des livres de poche. Il lance la collection des publications de la Chaire et publie un recueil d'articles collectif avec l'Institut d'Études Littéraires de l'Académie sur les relations franco-hongroises.²⁷ Depuis 1966, nous publions également les *Nouvelles Études Hongroises*. Elles se proposent de publier en français des articles sur la réalité hongroise, plus spécialement sur la vie scientifique et culturelle, et des études relatives au passé et au présent des relations franco-hongroises. Il y eut aussi des manifestations, destinées au grand public, qui contribuèrent au rayonnement de la culture française en Hongrie. Nous avons organisé des expositions (Romain Rolland, Racine, Baudelaire), des colloques d'étudiants (Racine), des matinées poétiques (Baudelaire, Verlaine, Apollinaire) et dramatique (*La cantatrice chauve* de Ionesco). Malheureusement pendant cette période il n'y eut qu'une seule nomination d'assistant, celle d'I. Szabics (actuellement maître-assistant), linguiste et spécialiste de l'ancien français. Pour ne pas surcharger les enseignants, qui ont de lourdes tâches à assumer, B. Köpeczi fait appel à des professeurs de l'extérieur, comme L. Gáldi pour la grammaire historique et la stylistique et G. Nagy, E. Bene, P. Lakits pour la littérature, Mme M. Mikó et K. Ginter pour l'enseignement de la langue.

En 1970, après la nomination de B. Köpeczi comme secrétaire adjoint puis secrétaire général de l'Académie, O. Süpek est chargé de la direction de la Chaire. Le corps enseignant continue à s'accroître. Après la retraite de Mme Pintér, I. Vörös sera nommé maître-assistant, on lui confiera des cours de méthodologie de l'enseignement du français et l'inspection du stage pédagogique des étudiants. La même année A. Vajda et J. Korompay seront nommés assistants, ils seront chargés des travaux pratiques de littérature française des XVII^e et XX^e siècles, ainsi que du cours de civilisation française du XX^e siècle. La modernisation des catalogues de la bibliothèque continue avec la nomination de Mme Gy. Völgyes, bibliothécaire. Avec l'aide de l'Académie des Sciences, deux groupes de recherches se constituent à la Chaire : le groupe de recherches de linguistique contrastive franco-hongroise, dirigé par Madame J. Kelemen, et un groupe de recherches d'histoire de la civilisation française du XIX^e siècle, dirigé par I. Fodor. Le groupe de Mme J. Kelemen collabore avec l'Institut de Linguis-

tique de l'Académie et le Centre d'Études Finno-Ougriennes de l'Université de Paris III, dirigé par le professeur J. Perrot. L'an dernier, ils ont organisé un important colloque à Aussois. L'autre groupe prépare des anthologies et un manuel.

Quels sont les résultats de l'activité scientifique de la Chaire pendant cette période de mutation ? Le professeur A. Gyergyai continuait à publier ses essais, suggestifs et denses, sur les écrivains français « classiques » et « contemporains ». Le professeur B. Köpeczi publia en 1964 sa thèse sur la France et la guerre de Rákóczi contre les Habsbourg (1703-1711) et la France (1964). Cette thèse a également paru en français sous le titre *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle* et a trouvé un assez large écho dans la presse française spécialisée.²⁸ Signalons encore son rôle dans l'organisation des différents colloques franco-hongrois d'histoire et de littérature comparées, en particulier les colloques de Mátrafüred, consacrés aux Lumières en Europe centrale, et les colloques d'histoire sociale, lesquels, en ce qui concerne la théorie, ont éclairé les rapports de l'histoire, de l'histoire des idées et de l'histoire de la littérature. Des dictionnaires et des recueils d'articles sur la littérature française du XX^e siècle ont également vu le jour sous sa direction. Le professeur J. Gyóry s'est intéressé surtout à l'histoire du théâtre français du Moyen Âge, de la Renaissance, puis au théâtre baroque et classique. Pendant les dernières années de sa vie, le monde imaginaire de Chrétien de Troyes fut au centre de ses préoccupations.²⁹ L. Tamás publie son manuel d'introduction à la linguistique néolatine et son Dictionnaire étymologique des mots hongrois en roumain, L. Gáldi a fait paraître un manuel de versification et de stylistique françaises. O. Süpek se penche sur l'œuvre de Villon. Sa thèse traite de la Genèse de la vision du monde de Villon, dans ses articles il aboutit à plusieurs conclusions nouvelles tant dans l'étude de la biographie (la date de naissance de Villon) que dans l'interprétation des textes.³⁰ Madame J. Kelemen a soutenu sa thèse sur la Valeur stylistique des temps verbaux en français contemporain et a publié une *Syntaxe du français moderne*, puis, en collaboration avec Mme J. Herman, un recueil d'*Exercices de grammaire*.³¹ Parmi les thèses de doctorat d'Université nous signalons « *Le roman algérien de langue française* » par Mme K. Padányi, « *L'influence de Dostoïevsky en France* » par I. Fodor, « *L'homme dans la Comédie humaine de Balzac* » par I. Vörös et « *La Genèse du passé composé dans l'ancien français* » par I. Szabics.

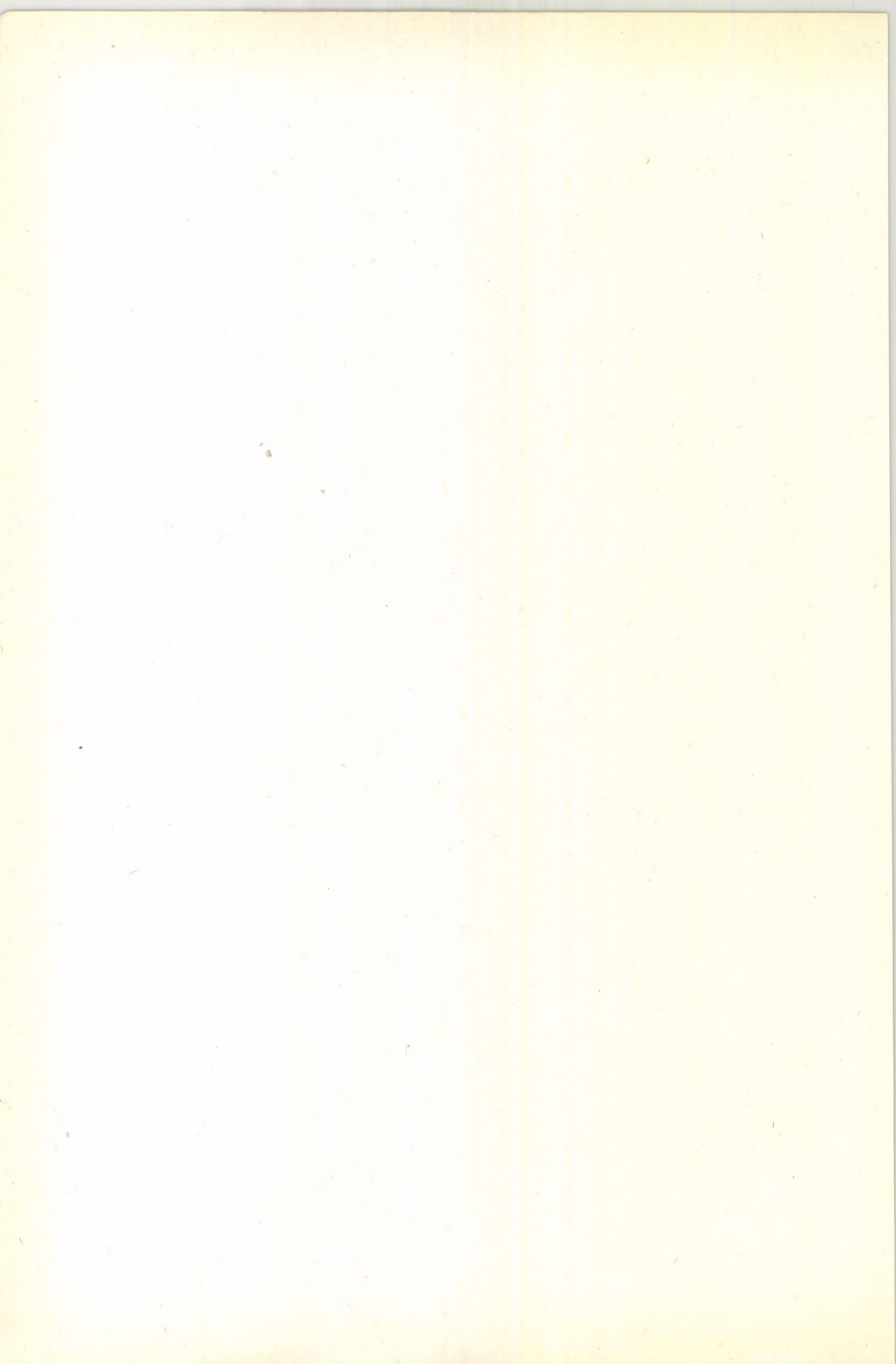
Nous espérons que cette rapide présentation de notre passé et de notre présent aboutira, dans l'esprit de la coopération scientifique, à une meilleure connaissance mutuelle de nos problèmes et de nos réalisations.

ISTVÁN FODOR

NOTES

1. Sur l'histoire de l'Université de Budapest voir Szentpétery, I. : *A bölcsészettudományi kar története 1635-1935* (L'histoire de la Faculté des Lettres de Budapest), Budapest, 1935 ; *Az Eötvös Loránd Tudományegyetem története 1945-1970* (Histoire de l'Université Eötvös Loránd 1945-1970) publié sous la direction d'I. Sinkovics, Budapest, s. d.
2. Cf. Vörös, I. : « L'enseignement du français en Hongrie au XVIII^e siècle », *Acta Litteraria*, 1975.
3. Rousset, F. : *Synopsis linguae gallicae principiorum*, Pestini 1805.

4. Lemouton, J. B.: *Grammatica anglica*. . . In usum academicae iuventutis Hungariae Budapest 1826 ; *Francia grammatika új és könnyen megfogható tanításmód szerint magyarok és németek számára* (Grammaire française selon une méthode nouvelle et accessible à l'usage des Hongrois et des Allemands), Pest, 1828 ; *Legújabb olasz nyelvtanító* (Manuel contemporain d'italien), Pest, 1830 ; *Méthode Jacotot ou plus de grammaire française*, Pest 1846 ; *Francia nyelvtan* (Grammaire française), Pest, 1847.
5. Rákossy, S.: *Gallicismusok és synonymák* (Gallicismes et synonymes), Budapest, 1876 ; *Vezérfonal a francia nyelvi megtanulására* (Fil conducteur pour apprendre le français), Budapest, 1876.
6. Becker, F. A.: *Rousseau*, Budapest, 1902 ; *A francia epika kezdete* (Les débuts de la poésie épique française), Budapest, 1906 ; *Grundriss der altfranzösischen Literatur*, Heidelberg, 1907 ; *Clément Marot's Liebeslyrik*, Vienne, 1907.
7. Haraszti, Gy.: *A naturalista regényről* (Du roman naturaliste), Budapest, 1886 ; *André Chénier költészete* (La poésie d'André Chénier), Budapest, 1890 ; *Molière élete és művei* (Vie et œuvre de Molière), Budapest, 1897 ; *A francia lírai költészet fejlődése* (Évolution de la poésie lyrique française), Budapest, 1900 ; *Corneille és kora* (Corneille et son temps), Budapest, 1906 ; *Edmond Rostand*, Paris, 1913 ; *En glanant chez La Fontaine*, Paris, 1922.
8. Benedek, M.: *Victor Hugo*, Budapest, 1912 ; *Zola*, Budapest, 1921 ; *A francia regény a XIX. században* (Le Roman français au XIX^e siècle), Budapest, 1921 ; *A francia irodalom* (Littérature française), Budapest, 1928 ; *Roman Rolland*, Budapest, 1961. ; *Könyv és színház* (Livre et théâtre), Budapest, 1963.
9. Laczko, G.: *Irodalmi miniatűrök* (Miniatures littéraires), Budapest, 1922, 1923 (études sur Baudelaire et A. France) ; « Rabelais », *Nyugat* (Occident), 1933.
10. Tagliavini, C.: *Despre « Lexicon Marsilianum »*, Bucaresti, 1929 ; *Introduction à la linguistique romane*, Budapest, 1933-1934 ; *Introduzione alla glottologia*, Bologna, 1969 ; *Le origine delle lingue neolatine*, Bologna, 1962.
11. Tamás, L.: *Etimológisch-historisches Wörterbuch der ungarischen Elemente in Rumänischen*, Budapest, 1966 (Londres — La Haye — Paris, 1967) ; *Bevezetés az összehasonlító neolatín nyelvtudományba* (Introduction à la linguistique comparée néolatine), Budapest, 1969.
12. Bárczi, G.: *Ofrancia hang- és alaktan* (Phonétique et morphologie de l'ancien français), Pécs — Budapest, 1933 ; *A magyar nyelvi francia jövevényszavai* (Les mots d'emprunt français du hongrois), Budapest, 1938.
13. Gáldi, L.: *Esquisse d'une histoire de la versification roumaine*, Budapest, 1964 ; *P écis de stylistique et de versification française*, Budapest, 1968 ; *Introduzione alla stilistica italiana*, Bologna, 1971.
14. Eckhardt, S.: *Remy Belleau, sa vie, sa « Bergerie »*, Budapest, 1917 ; *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (Les idées de la Révolution française en Hongrie), Budapest, 1924 ; *Ujfrancia leíró nyelvtan* (Grammaire descriptive du français moderne), Budapest, 1929 ; *Magyar-francia szótár* (Dictionnaire hongrois-français), Budapest, 1936 ; *Le génie français*, Paris, 1942 ; *De Sicambria à Sans-Souci*, Budapest, 1943.
15. Herman, J.: « L'étude de la linguistique romane en Hongrie ». *Nouvelles Études Hongroises*, 1967, p. 184.
16. de Sauvageot, A., voir surtout : *Francia-magyar és magyar-francia nagy kézisztár* (Dictionnaire général français-hongrois et hongrois-français), avec la collaboration de József Balassa et de Marcell Benedek, Budapest, 1932 ; 1937 ; 1942-1943 ; *Les procédés expressifs du français contemporain*, Paris, 1957 ; *Français écrit, français parlé*, Paris, 1962 ; *Portrait du Vocabulaire français*, Paris, 1964 ; *L'édification de la langue hongroise*, Paris, 1971.
17. Gyergyai, A.: *A mai francia regény*, Budapest, 1937, études dans *Nyugat*.
18. Kenéz, E.: *Le problème du style dans la critique romantique 1815-1830*, Budapest, 1939.
19. Sótér, I.: *Francia szellem a régi Magyarországon* (L'esprit français dans l'ancienne Hongrie), Budapest, 1940 ; 1943 ; *Francia-magyar művelődési kapcsolatok* (Relations culturelles franco-hongroises), Budapest, 1941 ; *L'esprit français en Hongrie*, Budapest, 1944.
20. Lukács, Gy.: *Marxisme et existentialisme*, Paris, 1948.
21. Sótér, I.: *Magyar-francia kapcsolatok* (Relations franco-hongroises), Budapest, 1946.
22. *Francia leíró nyelvtan* (Grammaire française descriptive), Budapest, 1952. Bien que J. Herman n'ait enseigné que peu de temps à la Chaire de français de l'Université de Budapest, je cite ses principaux ouvrages : *La formation du système roman des conjonctions de subordination*, Berlin, 1963 ; *Précis de phonétique française*, Budapest, 1966 ; *A francia nyelv története* (Histoire de la langue française), Budapest, 1966 ; *Précis d'histoire de la langue française*, Budapest, 1967 ; *Le latin vulgaire*, Paris, 1967.
23. Eckhardt, S.: *Francia-magyar szótár* (Dictionnaire français-hongrois), Budapest, 1953 ; *Magyar-francia szótár* (Dictionnaire hongrois-français), Budapest, 1959 ; *La littérature française au XVI^e siècle*, Budapest, 1958 ; *La littérature française au XVII^e siècle*, Budapest, 1958 ; *La littérature française au XVIII^e siècle*, Budapest, 1958 ; *Mai francia nyelvtan* (Grammaire française moderne), Budapest, 1965.
24. Gyergyai, A.: *A francia felvilágosodás* (Les Lumières en France), Budapest, 1954 ; ses essais sont réunis en volumes : *Klasszikusok* (Classiques — recueil d'études sur Villon, Montaigne, Racine, La Fontaine, le XVIII^e siècle, Diderot, Montesquieu, Voltaire, George Sand, Balzac, Flaubert, France), Budapest, 1962 ; *Kortársak* (Les Contemporains — articles sur Verhaeren, Proust, Valéry, Colette, Martin du Gard, Mauriac, Aragon, Malraux, Camus), Budapest, 1965 ; *La littérature française du XIX^e siècle*, Budapest, 1959.
25. Györy, J.: *Étude de la Chanson de Roland*, Paris, 1936. *A francia irodalom kis tükré* (Précis d'histoire de la littérature française), Budapest, 1938 ; *Victor Hugo*, Budapest, 1952 ; Györy — Zsigány : *Rendszerezés francia nyelvtan* (Grammaire française), Budapest, 1960.
26. Szávai, N.: *J.-J. Rousseau*, Budapest, 1964 ; *Emberek és tájak* (Les hommes et les paysages), Budapest, 1972.
27. *Bibliographies. Publications de l'Institut d'Études françaises à l'Université de Budapest* : S. Kozocsa : *A francia nyelvű irodalom magyar nyelvű repertóriuma 1918-1968* (Répertoire des études hongroises sur la littérature française), Budapest, 1970 ; *Baudelaire Magyarországon* (Baudelaire en Hongrie), Budapest, 1970.
28. Kópeczi, B.: *A Rákóczi szabadságharc és Franciaország* (La guerre d'indépendance de Rákóczi et la France), Budapest, 1966 ; *XIV. Lajos* (Louis XIV), Budapest, 1967 ; *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle*, Budapest, 1971 ; *Az egzisztencializmus* (L'existentialisme), Budapest, 1965 ; *A szocialista realizmus* (Le réalisme socialiste), Budapest, 1970 ; *Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale* (éd. avec E. Bene), Budapest, 1971 ; *Eszme, történelem, irodalom* (Idée, histoire, littérature), Budapest, 1972 ; *Rákóczi-tükrök* (Miroir de Rákóczi), Budapest, 1973 (éd. avec A. Várkonyi) ; *A francia irodalom a huszadik században* (éd.) (La littérature française au XX^e siècle), Budapest, 1974.
29. Györy, J.: *Gesta regum — gesta nobilitum*, 1948 ; *Francia nyelvtan* (Grammaire française), Budapest, 1956 ; *A francia dráma kialakulása* (Genèse du théâtre français), 1959 (dactylographié) ; *Corneille és Racine* (Corneille et Racine) 1964 (dactylographié) ; *A francia irodalom története a középkorban* (Histoire de la littérature française médiévale), 1959.
30. Süpek, O.: *Esquisse d'une histoire des Français*, Budapest, 1960 ; *Villon világnézetének kialakulása* (Genèse de la vision du monde de Villon), 1961 (dactylographié) ; *Villon Kis Testamentumának keletkezése* (Genèse du Lais de Villon), Budapest, 1966.
31. Kelemen, J.: *Cours de grammaire française*, Budapest, 1960 ; *Le français de tous les jours*, Budapest, 1964 ; *La valeur expressive des temps verbaux dans la prose française*, 1971 (dactylographié) ; *Syntaxe du français moderne*, Budapest, 1968 ; J. Herman — J. Kelemen : *Exercices de grammaire française*. Budapest, 1973.



Le Présent

Économie

L'ÉVOLUTION DES ÉCHANGES

Le 31 décembre 1974 a expiré l'accord franco-hongrois à long terme, concernant le commerce et l'économie.

Pendant la durée des accords à long terme les échanges ont considérablement progressé, et en cinq ans leur volume a presque doublé pour les deux parties : de 430 millions de FF il est passé à 820 millions de FF. En examinant leur propre chiffre d'affaires on voit que les exportations hongroises ont augmenté, pendant la période considérée, de 94,2 p. 100, et les importations de 87,8 p. 100. Le solde de chacune de ces cinq années a accusé une balance défavorable dont le montant cumulé a dépassé les mille millions de FF.

En 1974 la France a occupé la sixième place pour ce qui concerne nos échanges commerciaux avec les pays capitalistes développés, derrière la RFA, l'Italie, l'Autriche, la Suisse et la Grande-Bretagne, et a ainsi progressé d'un rang par rapport à 1973.

Les échanges, pendant la durée des accords à long terme, ont évolué
comme suit : En millions de FF

	Exportations hongroises	Importations hongroises	Solde
1970	158	298	140
1971	162	475	313
1972	222	488	266
1973	301	436	135
1974	320	532	212

Il ressort de la comparaison des échanges entre 1973 et 1974 que l'évolution des exportations hongroises a été très défavorablement influencée par le contingentement imposé par les pays du Marché Commun et frappant l'importation du bœuf sur pieds et de la viande de bœuf. Alors qu'entre 1970-1973 nos exportations ont progressé de 30 p. 100 en moyenne annuelle, elles furent stationnaires voire un peu régressives en 1974. En même temps, et par rapport à 1973, les ventes françaises ont augmenté de 33 p. 100. La conséquence de ces

deux facteurs a été l'accroissement du déficit hongrois dans les échanges bilatéraux, et la couverture des importations hongroises est retombée de 75 p. 100 en 1973 à 55 p. 100 en 1974.

L'analyse de la composition des exportations hongroises démontre clairement que la raison principale du fléchissement de nos exportations réside dans le contingentement restrictif déjà mentionné, étant donné que c'est uniquement dans l'agriculture que la récession s'est manifestée.

COMPOSITION PROPORTIONNELLE DES EXPORTATIONS HONGROISES

1. Énergie primaire
2. Matières, pièces détachées
3. Machines
4. Produits de consommation courante
5. Agriculture, industrie alimentaire

Nos exportations en *matières et en produits semi-finis*, ainsi qu'en *pièces détachées* ont progressé de près de 13 p. 100 par rapport à 1973. Les quantités les plus importantes qui ont été exportées sont des produits chimiques, des tubes en acier et des matières réfractaires.

L'exportation des *produits de l'industrie mécanique*, bien qu'encore modeste en valeur et en proportion, s'est développée de 28 p. 100. A côté d'articles déjà introduits, tels les machines-outils, le matériel électrotechnique, la mise en vente d'équipements thérapeutiques vient de démarrer.

Nos exportations en *produits de consommation* ont maintenu leur tendance croissante. En 1974, elles ont dépassé de 22 p. 100 le niveau atteint au cours de l'année écoulée, bien que l'exportation des articles vestimentaires, prédominants dans ce secteur, ait enregistré une chute d'environ 20 p. 100 consécutive à la crise conjoncturelle intervenue au second semestre.

C'est dans l'exportation des appareils frigorifiques à usage domestique que s'est enregistré le développement le plus spectaculaire. Les ventes ont atteint 11 millions de FF. Le chiffre d'affaires d'ARTEX, entreprise de commerce extérieur, progresse de manière significative d'année en année ; en 1974 il a atteint la somme de 24 millions de FF.

La part des exportations en *produits agricoles et alimentaires*, en raison des obstacles déjà mentionnés, est, pour la première fois depuis de longues années, retombée en dessous de 40 p. 100 dans nos exportations vers la France. Nos exportations de bœuf sur pieds et de viande de bœuf ont regressé de 35 millions de FF par rapport à 1973.

Les importations hongroises, comparées à l'année précédente, ont progressé de 33 p. 100. Dans leur structure elles n'ont guère varié par rapport à 1973.

COMPOSITION PROPORTIONNELLE DES IMPORTATIONS HONGROISES

Bien que la proportion en *matériaux et en produits semi-finis* ait quelque peu régressé, la valeur de nos achats s'est néanmoins accrue de 31 p. 100 par rapport à l'année précédente. Plus de 40 p. 100 de nos importations en matières premières ont été fournis par les produits chimiques divers. Méritent une mention particulière : nos importations en fibres et fils synthétiques, en produits de base pour l'industrie pharmaceutique, en produits métallurgiques de haute qualité, et en peau brute.

Nos importations en *produits mécaniques et en matériaux à élaborer* ont également progressé, en proportion et en valeur, par rapport à 1973. Les importations les plus importantes sont celles des pièces pour équipements électrotechniques, des machines pour l'industrie des plastiques, des chaussures et des textiles, des équipements de laminerie et de pétrochimie, des machines agricoles.

Nos achats en *produits de consommation* ont augmenté de près de 30 p. 100, leur proportion dans l'ensemble de nos importations reste sur leur niveau de 1973. Dans ce secteur il convient de mentionner nos importations en textiles, tissus et lainage, en produits spéciaux pharmaceutiques et cosmétiques, en articles de caoutchouc et de plastique, en produits pour verrerie et vitrerie spéciales.

Nos importations en *produits agricoles et alimentaires* ont progressé d'environ 29 p. 100. Cette progression résulte en premier lieu de l'accroissement de nos achats en fourrages ainsi que de nos achats considérables de sucre.

RELATIONS INTERÉTATIQUES, POLITIQUE COMMERCIALE

Créée conformément aux accords à long terme de 1970, la commission mixte pour les échanges s'est réunie deux fois durant l'année 1974. Le procès-verbal, dressé lors de la réunion d'avril, énonce, entre autres, la reconduction des contingents de 1973 sur 1974. Les deux parties se sont informées de cette prorogation des contingents par note unilatérale.

En décembre 1974 la commission mixte pour les échanges s'est de nouveau réunie, et — par accord protocolaire — a enregistré la prorogation des contingents de 1974 jusqu'en 1975 ; elle a, en outre, confirmé la promesse antérieure de la partie française d'abolir les restrictions discriminatoires à partir du 1^{er} janvier 1975. Après l'application de cette résolution, les exportations hongroises en France bénéficieront du même traitement que celles des pays de la convention G.A.T.T.

C'est à Budapest, en février 1974, qu'a eu lieu la réunion de la commission mixte pour la coopération ; il a été décidé à cette occasion de rendre le travail de la commission plus actif, ainsi que de recommander une collaboration plus efficace avec les marchés du Tiers Monde. Le procès-verbal a enregistré 24 contrats fermes de coopération, 21 projets en cours d'élaboration et 10 nouveaux projets.

Les plus importants contrats de coopération sont : *Videoton - CII* dans le domaine des techniques informatiques ; *MOM - SAGEM* concernant les mémoires centrales magnétiques ; *SZIM - Ratier-Forest* pour les systèmes d'automatisation dans le secteur des machines-outils. En cours de 1974 trois nouveaux contrats de coopération ont été signés : entre *Simontornyai Bőrgyár - Costil* pour le développement de la fabrication des peaux ; entre *Fémunkás - Fillod* pour une nouvelle méthode de construction à structure légère ; enfin *Tisza Cipőgyár - Adidas* pour la fabrication et la livraison de chaussures de sport.

L'événement marquant de 1974 fut la conclusion du nouvel accord décennal pour la coopération économique, industrielle et technologique.

En février 1974 Monsieur Jenő Baczoni, secrétaire d'État pour le commerce extérieur, entreprit une visite à Paris pour procéder à des consultations concernant l'accord. Suite à ces entretiens les négociations ont repris en deux étapes au cours des mois de février et d'avril.

Le protocole d'accord fut signé le 25 novembre par Messieurs Jenő Baczoni et Bernard Destremau, secrétaire d'État aux Affaires étrangères françaises. Le nouvel accord assure la continuité des relations contractuelles interétatiques, tandis que la commission mixte recréée est appelée à servir de forum pour débattre des différents problèmes relatifs aux rapports économiques bilatéraux.

En mai 1974 s'est tenue à Strasbourg une manifestation de grande envergure.* Dans le cadre des Semaines Hongroises — à côté des représentations artistiques et des présentations touristiques — il fut procédé à une ample propagation de nos résultats économiques, ainsi qu'à des ventes promotionnelles de produits hongrois. Cette manifestation, couronnée de succès, s'est déroulée, en ce qui concerne le partenaire hongrois, sous le haut patronage de Madame János Keserű, ministre de l'Industrie légère.

FÁBRI FERENC

* Cette manifestation s'est tenue sous le titre : « La Hongrie se présente à Strasbourg » (Note du traducteur).

Culture

En 1974, l'histoire des relations culturelles franco-hongroises, qui s'étaient étendues aussi jusqu'alors à presque tous les domaines considérables de la culture et de la science, s'est enrichie de plusieurs événements nouveaux et importants.

Du point de vue de la continuité et du système des relations, l'événement plus important a été la célébration de la V^e session du comité culturel franco-hongrois. Ce comité se réunit tous les deux ans dans le but d'appliquer l'accord culturel signé en 1966 et d'élaborer, avec l'aide d'un sous-comité technico-scientifique, les modalités des échanges et des événements les plus importants de la période à venir. Ainsi, tous les deux ans, c'est au cours de ces sessions qu'on élabore le programme d'échanges et le plan de travail de coopération culturelle et technico-scientifique. En même temps, naturellement, les deux partenaires portent des jugements de valeur sur les relations de la période écoulée.

Auparavant, ces sessions étaient caractérisées par une augmentation quantitative de plus en plus intense du développement de la part des deux partenaires, et à la suite de cet effort bilatéral, les échanges interétatiques se sont élevés au niveau actuellement souhaitable. Les conditions survenues il y a quelques années permettent la satisfaction des exigences fondées de la part des chercheurs et des spécialistes, et l'assurance des échanges d'expériences et de perfectionnement, et outre ceci, offrent un appui et un arrière-fond adéquats pour que les deux peuples découvrent leurs cultures respectives. Sur la base de ces formes de coopération développées au cours des dernières années, les dirigeants de la vie politique française et hongroise ont exprimé leur satisfaction en ce qui concerne les relations culturelles des deux pays à plusieurs propos. La décision prise pour prolonger la durée du temps entre les sessions du comité culturel reflète probablement la solidité de la coopération culturelle et technico-scientifique ainsi réalisée. Notamment, la V^e session tenue en novembre 1974 avait décidé de tenir ses sessions désormais non pas tous les deux, mais tous les trois ans, par conséquent d'élaborer les plans de travail pour une période de trois ans. En même temps, pour suivre les relations de façon systématique et pour résoudre les points de controverse éventuels surgissant en cours de route, une consultation exclusive sera tenue tour à tour à Budapest et à Paris à la fin de chaque année. Ce nouveau système correspond mieux au niveau et à la continuité actuels des relations et facilite, mais en même temps rend plus effective, la direc-

tion de la coopération pour les deux partenaires. A la V^e session — comme ce fut déjà le cas lors de la précédente — les délégations se sont avant tout efforcées d'approprier davantage encore les relations étendues à la réalisation du but fondamental que constitue une meilleure connaissance mutuelle de la culture des deux pays et le progrès de la compréhension entre les deux peuples. Sous le signe de cet effort, on a réussi à régler de nombreuses questions de caractère technique et à modeler l'entretien matériel des boursiers sur les conditions actuelles des prix (le montant antérieur avait été fixé huit ans auparavant, et on sait dans quelles proportions l'inflation a grandi, en France particulièrement). Mais outre les transformations de caractère technique, le comité a prévu quelques initiatives importantes pour les trois années suivantes. Ainsi, il vaut peut-être la peine de mentionner la tournée de la Comédie-Française à Budapest de 1975 ou l'exposition de la peinture française de portraits en 1976 à Budapest, d'une part, et l'exposition représentative de l'art hongrois envisagée pour automne 1976 au Petit Palais à Paris d'autre part.

La décision d'après laquelle il faudrait créer à Paris un centre de documentation scientifique et technique sur le modèle de celui de Budapest mérite un éloge particulier. Le fonctionnement d'un tel centre serait d'actualité, car les spécialistes voient l'un des plus importants freins des relations technico-scientifiques franco-hongroises, voire de la coopération industrielle-économique, dans le fait que les spécialistes français de l'économie et les intellectuels techniciens connaissent très peu les possibilités de la Hongrie, le niveau et la perfection des sciences techniques hongroises. Le centre de documentation française scientifique et technique de Budapest fonctionne depuis presque dix ans avec une grande activité. Il en résulte que l'intérêt des intellectuels techniciens hongrois a visiblement grandi pour les méthodes et les réalisations de la technique française. L'exemple du centre de Budapest peut illustrer le rôle important de ces sortes d'institutions dans le développement des relations entre les deux pays. Les relations culturelles et technico-scientifiques interétatiques se développent donc dans un bon équilibre. Chaque année, plusieurs centaines de techniciens hongrois, de spécialistes de français, de personnalités culturelles et scientifiques font un voyage d'étude en France ; tout récemment, l'intérêt a grandi pour la Hongrie — particulièrement parmi les jeunes Français. En 1974, les bourses du plan de travail culturel ont déjà été utilisées du côté français de la même manière que du côté hongrois. Des étudiants français sont venus en Hongrie pour faire des études de littérature, de linguistique, de musique, de géographie, d'histoire et, aux cours de vacances, ils ont fait connaissance avec la langue et la culture de notre pays. Naturellement, le manque du niveau approprié de la connaissance de la langue marque encore toujours une difficulté et limite automatiquement le cercle de la prise de contacts. Le voyage d'étude le plus utile en Hongrie a été celui où les étudiants français et les jeunes techniciens se sont préparés à notre langue aussi, et ainsi, se mouvant dans un cercle plus vaste, ils ont pu comprendre la réalité hongroise plus profondément. Les relations culturelles interétatiques reposant sur des bases solides et la coopération mise en marche il y a presque quinze ans ont permis aux relations franco-hongroises d'être familières dans les différents domaines de la vie culturelle ; dans certains

domaines, la coopération a donné des résultats vraiment exceptionnels. La musique hongroise — grâce à la réputation mondiale de Bartók et l'internationalisme de la musique — a toujours trouvé un accueil favorable à Paris. A l'Institut Hongrois de Paris, des artistes éminents donnent régulièrement des concerts où ils présentent les œuvres musicales des compositeurs hongrois contemporains. Les disques de Hungaroton remportent des prix pour ainsi dire tous les ans dans la capitale française, agrandissant ainsi la réputation de la culture musicale hongroise. De tels antécédents peuvent éveiller un intérêt plus tendu. Pour cette raison la Fédération Musicale Populaire a décidé d'organiser en collaboration avec l'Interkoncert de Budapest une série de concerts à Paris et dans ses banlieues avec la participation des artistes hongrois et la présentation en premier lieu des œuvres musicales hongroises contemporaines. Cette initiative a trouvé des échos parmi les dirigeants des villes environnant la capitale française, et plus de 50 concerts ont été organisés dans différentes maisons de culture et salles de concert durant la première moitié du mois de mars. Chaque concert avait un caractère différent : on a vu monter sur scène des solistes, le Quatuor Kodály et l'Orchestre de Chambre de Budapest sous la direction d'András Mihály, mais le public français a pu voir aussi l'Ensemble Rajkó, qui représentait la musique populaire hongroise. L'auditoire du Musée d'Art Moderne a reçu un échantillon du talent des expériences les plus récentes de l'avant-garde musicale hongroise contemporaine. L'auditoire des concerts était chaque fois différent car, dans certaines maisons de culture, il n'avait pas pu s'habituer à des concerts d'un tel niveau et d'un tel style. Par contre, les concerts d'orgue de Gábor Lehotka ont été écoutés par ceux qui ont pu goûter déjà auparavant le jeu des organistes les plus excellents à Notre-Dame. De la salle de concert nouvellement inaugurée du Palais des Congrès, France-Musique a retransmis en direct le concert de l'Orchestre de Chambre de Budapest pour des millions d'auditeurs de la radio. Certaines villes ont profité de cette série de concerts pour organiser d'autres manifestations culturelles : expositions, premières, etc. On a manifesté un intérêt particulier pour les méthodes et le système de l'enseignement hongrois de la musique. Les professeurs de musique et d'autres personnes qui s'y intéressent se sont réunis dans plusieurs villes pour connaître de plus près, avec le concours de leurs collègues hongrois, ce système dont les avantages sont prouvés par le haut niveau de la vie musicale hongroise et les concerts qui la représentent. Le système d'enseignement de la musique élaboré d'après les conceptions de Zoltán Kodály s'était proposé pour but de faire l'éducation des masses, de ceux qui jouent de la musique ou l'aiment simplement, et de créer ainsi une possibilité de vie musicale active en Hongrie.

Une autre manifestation imposante de la culture hongroise en 1974 a été la série d'événements variés des Semaines Hongroises de Strasbourg. La ville de Strasbourg qui est le siège, comme on sait, de nombreuses institutions européennes, organise de temps à autre une série de manifestations présentant la vie d'un pays européen. « La Hongrie se présente à Strasbourg » — tel fut le mot d'ordre pendant les deux semaines au cours desquelles les Strasbourgeois ont pu faire connaissance avec la vie économique et culturelle hongroise, les possibilités de commerce en Hongrie, et certains résultats de la science hon-

groise. Pourtant, les événements peut-être les plus attirants et les plus variés furent les apparitions sur la scène de l'Ensemble d'État à l'Opéra de Strasbourg où, plusieurs jours avant la représentation, on pouvait déjà très difficilement prendre un billet. Le programme folklorique intitulé « Noces d'Ecser » — qui figure depuis une vingtaine d'années au programme de l'Ensemble et a fait le tour du monde — a offert une image variée et d'un niveau élevé des traditions de l'art folklorique hongrois et a obtenu un grand succès du public de Strasbourg. A Strasbourg, ville connue pour son amour de la musique classique, les mélomanes ont pu entendre deux concerts interprétés par le Quatuor Kodály. Plusieurs cinémas ont mis au programme des films hongrois durant ces semaines. Dans la salle d'exposition du Petit Palais du Rhin, une cinquantaine d'œuvres exposées représentaient la peinture hongroise du xx^e siècle. Dans le hall de la bibliothèque universitaire, on pouvait voir une exposition de livres présentant la diversité de l'édition hongroise. A la Faculté, plusieurs cours étaient consacrés à des problèmes de la littérature, de l'histoire de l'art, de la vie économique et des recherches industrielles hongroises.

Ces séries de manifestations qui dirigent l'attention sur la Hongrie dans certaines villes françaises pendant quelques semaines contribuent largement à l'équilibre de la coopération culturelle. En effet, tandis qu'en Hongrie les journaux, les périodiques, les publications techniques et les mass media nous tiennent au courant de tous les événements importants de la vie intellectuelle et scientifique française, en France le nombre de ceux qui disposent de connaissances un peu approfondies sur la Hongrie est toujours insuffisant. Pourtant, la connaissance mutuelle n'est pas seulement un but, mais un stimulant de la coopération culturelle. Entre un petit pays et un pays grand, l'estime mutuelle est la condition fondamentale d'une bonne coopération.

GÉZA RAJNAVÖLGYI

Technique et sciences

L'année 1974 a apporté d'importants et fructueux enrichissements aux relations technico-scientifiques franco-hongroises. C'est en novembre 1974 qu'on a négocié et signé le programme de travail régissant la collaboration entre les deux pays. A cette occasion, les deux parties ont fixé pour trois ans (au lieu de la période de deux ans jusqu'alors en vigueur) les normes de la collaboration.

Le nouveau programme de travail comprend un considérable pas en avant en premier lieu dans le domaine des bourses, puisque les bourses de 750 francs ont été augmentées et sont maintenant de 1 100 à 1 200 francs. Cette augmentation permet aux boursiers hongrois faisant des études en France de travailler sans soucis.

Au cours des négociations, le problème de l'établissement du centre scientifique et d'information en France s'est de nouveau posé. Mais une solution définitive et rassurante n'a pas encore été trouvée, ce qui constitue un obstacle considérable à l'élargissement de la collaboration.

En 1974, nous avons reçu et envoyé des boursiers surtout dans les domaines de l'agriculture, de la physique, de la chimie et des mathématiques. 55 experts hongrois ont fait des études en France, d'une semaine à trois mois. Du côté français 31 personnes ont fait des voyages d'étude plus courts, d'une ou de deux semaines — des voyages d'étude dits « de mission ».

L'un des plus importants promoteurs des relations technico-scientifiques franco-hongroises, le Centre Français d'Information Technique et Scientifique, a déployé aussi en 1974 une activité considérable.

Il y a eu 40 conférences, 30 projections de films et quelques expositions de moindre importance. Les deux tiers des manifestations ont eu lieu pendant l'automne 1974. Ces dernières années, le Centre a mis l'accent sur le développement des rapports scientifiques. Sous cet aspect, des connexions ont été établies avec de nombreuses universités et instituts de recherche français, ainsi qu'avec des institutions hongroises s'occupant des mêmes problèmes. Les conférences organisées par le Centre embrassent une sphère extrêmement large de sujets différents, ainsi que l'application médicale de la physique des rayons, la spectroscopie, la physico-chimie, l'adaptation de la cybernétique dans l'utilisation des informations dans les bibliothèques, etc.

L'an dernier, le Centre a organisé de nouvelles conférences complexes d'un type nouveau, et les a continuées en 1975. Une partie de ces conférences était

centrée spécialement sur un thème donné. Le séminaire ayant pour sujet la programmation des ordinateurs, et qui fut tenu par des conférenciers hongrois et français, se déroula en coopération entre la CII et la Videoton S. A. En novembre 1974 ont eu lieu les Journées Françaises Forestières et de l'Industrie du Bois auxquelles se sont fait représenter du côté français le ministère, les instituts de recherches et des entreprises industrielles. Les chercheurs ont fait connaître les nouveaux résultats des recherches, et les entreprises ont rendu compte des nouvelles réalisations industrielles. Au cours d'une autre série de conférences, on a présenté aux intéressés toute la gamme d'activité d'une entreprise. Une série de ce genre a commencé au cours des journées techniques organisées à Budapest et à Miskolc sous les auspices d'Air-Liquide. Le sujet de cette série de conférences comprend la liquéfaction de l'air et des gaz, la production des gaz purs, les procédés de fabrication et l'utilisation des gaz. Le Centre a prévu pour 1975 plusieurs séries de conférences similaires, par exemple avec les firmes UGINE-Kuhlmann et Creusot-Loire. De nouveaux thèmes sont apparus en 1974, notamment l'organisation et la direction des entreprises dont les boursiers — ayant séjourné en France — ont rendu compte au Centre et en province. Pour 1975, on a invité aussi des conférenciers français pour faire des exposés sur ce sujet.

On a rencontré, lors des manifestations du Centre en 1974, d'autres sujets déjà traités et des partenaires déjà connus : la firme ATO-Chimie a donné ses conférences habituelles au printemps, à l'occasion de l'exposition Hungaroplast sur les matières plastiques. La firme Poclain a organisé des conférences, avec projection de films, sur des technologies nouvelles et sur des nouveaux types de machines. L'entreprise Hirondelle a fait faire des exposés relatifs aux parois facilement montables et à l'organisation de la construction des bâtiments.

Le Centre a organisé mensuellement, à deux reprises, des projections de films en langue française à l'intention des anciens boursiers et des élèves des cours de langues. Cette série de projections commencée en 1973 devait être redonnée en 1974, étant donné l'intérêt accru qui se manifesta. Le Centre élargit graduellement sa sphère d'influence aux villes de province plus importantes, c'est ainsi que des manifestations ont eu lieu à Miskolc, à Szeged et à Veszprém.

A la suite des journées pour la Protection de la Nature, une collaboration s'est établie entre le Bureau pour la Protection de la Nature et les organismes français institués au même effet. En juillet, une délégation hongroise pour la Protection de la Nature a fait une visite en France. A la suite de l'intérêt exprimé par la partie hongroise, au printemps 1975, des entreprises françaises ont fait de nouvelles conférences sur les installations de l'Industrie du Bois.

C'est en 1974 qu'ont été publiés les exposés des Journées de la Construction Routière, et ceux des Journées Forestières et de l'Industrie du Bois ont vu le jour pendant l'été de 1975.

Tous ces résultats nécessitent encore plus rapidement l'établissement d'un Centre d'Information Technique et Scientifique Hongrois ayant des activités semblables ; ce Centre aurait son siège à Paris, assurerait la réciprocité entre les deux pays et ferait connaître plus efficacement les réussites hongroises, ce qui permettrait une collaboration encore plus fructueuse des deux parties.

Le développement bien équilibré et constant des relations technico-scientifiques franco-hongroises est bien illustré par la gamme nouvelle des rapports établis au cours des années 1973 et 1974 :

La formation et le développement physique de l'enfant

- Institut Anthropologique de l'Université Eötvös Loránd de Budapest
- Centre International de l'Enfance
- Unité de Recherches
- Unité de Recherches sur les maladies du Métabolisme chez l'enfant, Paris
- Unité de Recherches Statistiques, Villejuif

Électrolyse des matières radioactives, examen de leur déposition sur mercure faisant office de cathode

- Université Eötvös Loránd de Budapest, Laboratoire d'Isotopes
- Laboratoire Curie, Paris

La fabrication des produits hématiques et leur contrôle microbiologique

- Institut National d'Hématologie et de Transfusion Sanguine
- Centre National de Transfusion Sanguine

Traitement médicamenteux des tumeurs

- Institut National de Cancérologie
- Institut Gustave Roussy (Villejuif)

Recherche des éléments fluides modulaires et spéciaux

- MTA (Académie des Sciences de Hongrie), Institut de Recherches de Cybernétique et d'Automatisation
- Institut de Mécanique des Fluides

Étude des qualités physiques et chimiques des tissus tricotés-noués en vue de l'amélioration des conditions de préparation et de l'impressibilité

- Institut de Recherches de l'Industrie du Textile
- Centre de Recherches Textiles de Mulhouse
- Centre de Recherches de la Bonneterie, Troyes

L'économie de la cybernétique et de la science des pronostics dans l'Industrie du Papier

La fabrication de demi-cellulose et la régénération des bases

- Institut de Recherches de l'Entreprise de l'Industrie du Papier
- Centre Technique de l'Industrie des Papiers, Cartons et Celluloses (CTP), Grenoble

Effet des oléfines et d'autres produits d'addition sur la décomposition thermique des hydrocarbures simples

- Université József Attila, Faculté de Physique Générale et de Chimie, Szeged
- Laboratoire de Chimie Générale, Nancy

Effet réciproque des électrons à faible énergie au moyen d'isolants

- MTA (Académie des Sciences de Hongrie), Institut de Recherches Mécaniques et Physiques
- Institut Minéralogique et Pétrographique de l'Université Louis Pasteur, Strasbourg

Analyse électromicroscopique des couches minces

- Institut de Recherches Mécaniques et Physiques de la MTA (Académie des Sciences de Hongrie)
- Université Louis Pasteur de Strasbourg

- Université de Paris VI Laboratoire d'Optique des Solides
- Université de Montpellier, Laboratoire de Spectroscopie
- Analyse de la structure des liquides, diffraction électronique*
- Institut National de Recherches Chimiques de la MTA (Académie des Sciences de Hongrie)
- Laboratoire de Diffraction Électronique, Université de Paris-Sud, Orsay
- Métriologie des forces et de la dureté. Métriologie des rayonnements ionisants*
- Métriologie de l'humidité des céréales*
- Bureau National de Métriologie
- Bureau National de Métriologie
- Analyse des denrées alimentaires*
- Service Radiologique, Toxicologique et Microbiologique de l'Institut Central du Contrôle des Denrées Alimentaires et d'Analyse Chimique
- Service de la Répression des Fraudes et du Contrôle de la Qualité du Laboratoire Central de Recherches et d'Analyses, Massy
- Virologie des Fruits*
- Institut des Recherches d'Horticulture, Budapest
- INRA, Service de Coordination de Culture Fruitière, Bordeaux
- Écologie de la Vigne*
- Institut de Recherches Ampélogiques et Œnologiques
- INRA, Station de Recherches, Colmar
- Viticulture*
- Institut de Recherches Ampélogiques et Œnologiques
- INRA, Station de Recherches, Montpellier
- Culture Fourragère*
- Institut de Recherches de Phytotechnie, Kecskemét
- INRA, Station de Recherches, Lusignan
- Sélection de Tomates*
- Institut de Recherches de la Culture Maraîchère, Kecskemét
- INRA, Station de Recherches, Avignon-Montfavet
- Pêche fluviale*
- Station de Recherches en Pisciculture, Szarvas
- INRA, Station de Zootechnie, Jouy-en-Josas
- Élevage de bovins*
- Institut de Recherches de Zootechnie, Herceghalom
- INRA, Station de Recherches, Jouy-en-Josas
- Recherche de la construction des systèmes de distribution de gaz exécutée en tubes de matières différentes, au point de vue de la protection contre la corrosion. Les problèmes de la direction de l'industrie du gaz au moyen d'ordinateurs. Prescriptions de sécurité et utilisation pratique des différents établissements de l'industrie du gaz. Système de mesure de gaz et étude de leurs procédés. Étude de l'échappement des produits de combustion et construction des cheminées en gaz du chauffage au gaz.*
- Trust National de l'Industrie du Pétrole et du Gaz
- Gaz de France
- Vieillesse des matières plastiques. Combustibilité des matières plastiques. Connexions entre la structure et les caractéristiques des matières plastiques. Signes de qualité.*

Étalonnage des objets en matière plastique

- Institut de Recherches de l'Industrie des Matières Plastiques
- Institut de Recherches de l'Industrie des Matières Plastiques

Projets de compilers. Fabrication de basic software. Réseaux d'ordinateurs, dépouillement des télé-informations. Banques de données, systèmes d'information. Vérification de la justesse des programmes.

- INFELOR Entreprise de la Technique des Systèmes
- IRIA

Collaboration dans l'analyse de la qualité de l'Industrie du Bâtiment

- Institut de l'Analyse de Qualité des Constructions
- CSTB

Procédés de coffrage spatial dans la technologie des Constructions

- Institut d'Architecture
- Institut de Développement de la Planification et de la Rédaction de Projets.

Les relations technico-scientifiques franco-hongroises ont évolué et se sont stabilisées davantage encore au cours de l'année dernière. Au lieu des rapports personnels, ce sont les rapports centrés sur des thèmes qui sont graduellement mis au premier plan, ce qui aboutit à des formules plus rentables, plus développées. L'introduction des projets renforce ce processus. Le nombre des collaborations disposant d'un arrière-plan industriel a augmenté. De même, quant aux recherches fondamentales, la collaboration s'est établie plutôt dans les sujets promettant une possibilité de réalisation rapide. Le choix des thèmes est déterminé en premier lieu par les besoins de l'intérieur. Le travail en commun s'adapte souplement aux coopérations également.

Dans maint domaine se sont ouvertes des possibilités de compensation : par exemple, dans le domaine de l'informatique, les mathématiciens hongrois rédigent des codes de programmation en contrepartie de la construction d'ordinateurs. Ces facteurs sont propres à créer des formes de rapports plus développées et plus efficaces.

ZSUZSA RAPPAT



Revue des livres et des revues de Hongrie paraissant en langues étrangères

Livres

QUESTIONS GÉNÉRALES

György Aczél : *Culture and Socialist Democracy*
Budapest 1974. Corvina Press —
Lawrence and Wishart, London,

Ce n'est pas la première fois que le vice-président du Conseil, membre du Bureau Politique du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, se présente aux lecteurs hongrois et étrangers avec un volume théorique et analytique. Cette fois, il s'adresse aux lecteurs anglais qui s'intéressent spécialement à la vie culturelle hongroise et aux questions de la démocratie socialiste hongroise.

Ce volume contient des discours, interventions, articles et études. Les sept chapitres qui le composent permettent de se faire une idée approfondie de la vie culturelle hongroise, et surtout des questions idéologiques qui occupent tout particulièrement la société hongroise actuelle. Examinons cet ouvrage chapitre par chapitre, et voyons ainsi d'un peu plus près ce que l'auteur veut dire.

Le titre récapitulatif du premier chapitre est : « Quelques questions importantes de notre vie culturelle et idéologique ». Le lecteur lira ici en fait une conférence faite à l'École Politique du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois en avril 1968, qui rend compte de la situation intérieure et extérieure ; la thématique culturelle occupe la première place, mais une question de politique internationale aussi actuelle que celle de la coexistence pacifique ainsi que le problème de la lutte idéologique y sont également analysés. L'auteur montre clairement que la pratique de la politique n'exclut pas la

lutte idéologique, mais qu'au contraire, elle la met en vedette. La pratique de la coexistence pacifique est une question décisive dans les relations internationales de nos jours et le mouvement ouvrier international exige même que son rôle aille en s'accroissant.

György Aczél entame une discussion avec une interview dont le sous-titre est « Continuité et changement », qui a paru dans *Népszabadság*, organe central du Parti. György Lukács s'y occupe de la situation de la classe ouvrière, « de la continuité et du changement », de ce qu'il appelle la « cassure ». Ce chapitre aura un intérêt tout particulier pour les lecteurs, surtout pour ceux qui connaissent et apprécient l'activité et l'œuvre de György Lukács, dont celles de ses dernières années dans la Hongrie socialiste, au cours desquelles il s'est à plusieurs reprises occupé de la situation de la classe ouvrière dans les pays du socialisme.

Non moins intéressante est — en raison de son actualité — la partie de la conférence qui traite de la question nationale. L'auteur parle de l'importance de la « conscience nationale » et touche également la question du patriotisme. En réalité, la deuxième partie du volume qui expose la politique culturelle hongroise, le rôle dirigeant du marxisme, se rattache organiquement à cette partie, puisque l'approche marxiste de la question nationale détermine l'analyse de l'auteur. « Notre littérature, nos tâches », tel est le titre de la conférence faite à l'assemblée générale de la Fédération des Écrivains Hongrois le 26 mai

1970. L'auteur de ce compte rendu serait tenté de faire connaître ce chapitre en détail, si cela n'outrepassait son rôle.

Nous voudrions plutôt relever deux réflexions, ou plus exactement deux détails de cette intervention. La première se rapporte à la politique culturelle de la première décennie, qui a suivi la Libération, aux dirigeants de l'époque, l'autre, aux antagonismes qui existent encore aujourd'hui.

Pour la première époque (époque dans un certain sens romantique), György Aczél remarque qu'il est de mode actuellement de parler de personnes « sans tache » ou « compromises » ou en d'autres termes: de personnes aux mains « propres » ou aux mains « sales ». Ce dernier terme sonne mal, dit l'auteur, mais ce sont néanmoins ces hommes aux mains sales qui ont fait progresser le monde. Ils ont commis des fautes, et même avec leurs erreurs ils ont servi la cause de la culture socialiste. György Aczél se déclare solidaire de ces gens-là, parce que ce sont eux qui ont posé les fondements sur lesquels la culture socialiste hongroise actuelle s'est basée et se base.

Quant aux antagonismes entre « urbains » et « populistes » nous trouvons une analyse intéressante sur les changements de la ligne qu'ils ont suivie, sur leurs rapports entre eux et avec la société, sur leur passé et leur présent. Non moins intéressante est l'analyse de la situation des « nationaux » et des « cosmopolites ».

Le chapitre 4 du volume contient l'interview qu'a donnée György Aczél au collaborateur du *Monde*, et qui a paru le 26 février 1972 dans le journal français. Il s'agit dans cet entretien de la liberté de la culture dans la société socialiste et du rapport à l'État.

La partie suivante nous donne un tableau de la situation de l'enseignement, dans le cadre d'une intervention prononcée à la session de mars 1972 du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois.

« Société, Jeunesse, Idées » sont également des questions passionnantes dont s'occupe le vice-président du Conseil. Il analyse entre autres le problème des générations, les relations entre fils et pères. Ce même chapitre contient un article traitant du problème de la jeunesse hongroise actuelle. Cet article a paru dans le journal *Népszabadság* sous le titre « Ils sont nés pour le socialisme ».

En appendice, le chapitre 7 du volume contient le discours prononcé à l'Opéra de Budapest le 30 décembre 1972 qui ouvrait l'année Petőfi 1973, et dont le titre est : « Sándor Petőfi, poète et révolutionnaire ».

Etudy o Vengrii 1974

(Études sur la Hongrie — 1974, Budapest 1975. Pannonia)

Ces études sur la situation en Hongrie, parues en langue russe, ont déjà de riches traditions, ce volume étant le neuvième de la série. Ainsi le lecteur attentif a pu suivre d'année en année la vie scientifique hongroise, la politique intérieure du pays, l'évolution de sa vie culturelle et ses changements, pour ne citer que quelques thèmes. Ce volume composé par István Darvasi est peut-être plus riche que les précédents, plus volumineux, offre un choix plus abondant et fait un tour d'horizon plus complet.

Il convient d'attirer l'attention à cette occasion sur quelques-unes de ces études, bien qu'il soit injuste de fixer un ordre d'importance, chaque étude étant à l'honneur des connaissances techniques et du degré d'information de l'auteur. Le volume peut être divisé en trois grandes parties. Dans la première, on rend compte de l'industrie, de la situation actuelle de l'économie nationale, des principales tâches de l'économie nationale. La deuxième partie énumère les questions touchant à la sociologie et à la culture, tandis que deux articles de la troisième partie analysent les rapports entre la Pologne et la Hongrie, et font connaître la carrière d'un grand savant hongrois : Pál Tétényi.

L'étude qui sert d'introduction à la première partie contient des idées personnelles et d'intérêt public tenant lieu de commentaire à l'état actuel de la direction économique ; à cela s'ajoute une étude sur les principales tendances du développement et la formation de structure de l'économie hongroise. Une abondante information nous est fournie sur l'agriculture, qui se rapporte, avant tout, à l'avenir et met l'accent sur ce qui doit être fait d'urgence. Les informations concernant l'aménagement des eaux, les ressources hongroises en aluminium, son extraction, son traitement et les perspectives d'utilisation et de vente, sont présentées dans le même esprit.

Nous pouvons lire un compte rendu de caractère scientifique sur la nouvelle institution scientifique de Szeged, ville du Sud de la Hongrie, son centre biologique.

Dans la deuxième grande partie du volume, nous pouvons choisir parmi plusieurs genres d'ouvrage de la plume d'auteurs connus, à commencer par des études théoriques jusqu'aux reportages de qualité. Même le compte rendu ne visant que l'information peut éveiller l'intérêt. Le sociologue examine les changements de la structure sociale hongroise à travers les recherches de sociologie. L'historien passe en revue l'histoire du mouvement révolutionnaire hongrois. On peut trouver également des renseignements sur la situation de l'éducation publique ou bien des rapports de l'État et de l'Église en Hongrie.

Les écrits suivants sont à la fois une analyse et un reportage : « Beaux-arts dans la province hongroise » ; « Pourquoi la pédagogie de la musique en Hongrie est-elle fameuse » ; « L'Institut musicologique hongrois » ; « Budapest a cent ans ». — Il ne fait pas de doute que lors de la composition du volume, le rédacteur envisageait non seulement de donner des précisions, mais d'informer les lecteurs déjà instruits dans les questions traitées, de ce qui pourrait encore les intéresser. Ceux qui connaissent les volumes précédents de la série savent que celui-ci est une suite et, dans la mesure où ils sont préparés, ils peuvent se familiariser — grâce aux études de ce volume — avec quelques-uns des problèmes qui font l'objet de discussions dans la vie publique de la Hongrie.

Hongrie '74

Budapest 1975. Pannonia

Ce volume paraissant en cinq langues peut être considéré comme une série, puisqu'il paraît chaque année en donnant une image variée et multiple de la Hongrie socialiste. Les lecteurs étrangers qui reçoivent d'année en année ce volume peuvent suivre avec attention la vie du pays, son développement, la manière dont évolue le sort de la population, la formation des institutions du pays, son activité. Mais tous ceux qui veulent faire la connaissance du pays à l'aide de *Hongrie '74* peuvent également feuilleter ce volume avec profit.

L'édition de cette année — qui s'appuie

sur les expériences préalables — est composée avec soin ; elle use adroitement des possibilités, elle ne vise pas à être exhaustive, mais à offrir une coupe de la réalité. On ne se perd pas dans les détails, mais les études et les informations qui sont communiquées permettent de tirer des conclusions justes ou souvent de généraliser. Parmi les informations que fournit ce volume, il faut souligner le tableau statistique ainsi que le chapitre « Who's Who dans la science hongroise ». Il ne nous appartient pas de faire connaître en détail les articles parus dans ce volume, disons seulement qu'ils permettent d'étudier une année entière de la politique intérieure et extérieure de la Hongrie, qu'ils nous informent de la situation de l'industrie, de l'agriculture, de la science et de la culture.

L'étude qui fait le point de la situation de bibliothèques en Hongrie s'acquitte d'une dette ancienne tout en montrant les rapports entre la Hongrie et l'Unesco.

Un chapitre à part de ce volume est consacré aux syndicats hongrois et surtout à leurs relations internationales. Le lecteur fait ainsi connaissance non seulement de la structure, des organisations professionnelles, de la participation des syndicats à la vie syndicale internationale, mais aussi des préoccupations politiques, de celles qui ont guidé les syndicats hongrois et leurs dirigeants au cours de leur activité dans la vie internationale. Les syndicats hongrois — comme il ressort de l'article —, qui connaissent les tâches qui leur reviennent dans le monde et surtout en Europe dans le cadre de la détente, prennent leur part des démarches communes pour la coopération syndicale sur le continent, pour l'unité d'action dans l'intérêt des travailleurs.

Le volume est accompagné, selon l'usage, d'illustrations, d'un tableau statistique et d'une carte géographique.

János Nemes : *Žnakomtess : Vengria* (Ce qu'il faut savoir sur la Hongrie). Budapest 1974. Corvina

Le livre de János Nemes a paru en langue russe. Sa valeur tient au fait que l'auteur connaît bien la vie en Hongrie, mais aussi, qu'il présente un grand intérêt pour le lecteur russe également. Ce qui s'explique aisément, l'auteur en tant que correspondant du *Népszabadság* (organe de presse

du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois), ayant passé cinq ans en Union Soviétique.

Le livre peut être lu avec utilité non seulement par ceux qui visitent la Hongrie, mais aussi par les lecteurs étrangers qui s'intéressent à la Hongrie d'aujourd'hui dont ils trouveront ici un tableau général, y compris la vie de ses habitants.

L'ouvrage suit le plan traditionnel des guides, s'ouvre sur une introduction géographique suivie d'un aperçu historique, permettant d'avoir une idée des principaux événements de la vie du peuple hongrois et des moments décisifs de son histoire. L'auteur en vient ensuite au présent, à l'État hongrois actuel et à la société hongroise.

Un chapitre à part traite la structure des organisations du Parti et des organisations de masse. Il nous fait connaître l'histoire et la politique du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, et, dans ce cadre, la réalisation de l'édification du socialisme à un niveau plus élevé. L'auteur présente l'Union des Jeunesses Communistes ainsi que les syndicats, il fait connaître le rôle du Front Populaire Patriotique, l'histoire de la Société de l'Amitié Hungaro-Soviétique et la situation du mouvement coopératif hongrois. Le chapitre « L'État du pouvoir populaire » nous rend compte de la structure de l'État hongrois, de sa Constitution, du rôle de l'Assemblée nationale et des conseils locaux. Il présente les organes de la démocratie socialiste et la loi sur le droit électoral.

Dans la suite, nous pouvons lire un compte rendu détaillé sur l'économie nationale hongroise, sur la structure de son commerce intérieur et extérieur, de l'industrie et de l'agriculture.

Le chapitre intitulé « Niveau et forme

de vie » nous fait connaître les moyens, méthodes, temps de travail, subsides sociaux et autres.

Il est regrettable que la partie de ce chapitre s'occupant du système des retraites ait perdu son actualité dès le moment de la parution, car la nouvelle loi sur les retraites qui apporte des changements importants a vu le jour presque en même temps que ce livre. Le lecteur peut faire connaissance de la politique hongroise, dans le domaine de la famille, de l'aide fournie aux familles nombreuses, de la situation des femmes, de la santé publique et de la construction des logements.

Le dixième chapitre est consacré à la vie culturelle hongroise. Il expose les résultats de la révolution culturelle, le système scolaire, avec ses jardins d'enfants, ses écoles primaires à huit classes et ses écoles secondaires ; il mentionne la formation des ouvriers spécialisés, l'enseignement supérieur et la structure de la vie scientifique. Un autre objet de ce chapitre c'est la vie sportive, les chantiers de jeunesse et le tourisme des jeunes en Hongrie.

L'édition, les communications de masse, le film, la vie théâtrale et la vie musicale sont également passés en revue.

Le dernier chapitre du livre rend compte du traité d'alliance et d'amitié hungaro-soviétique en présentant les relations internationales de la République Populaire Hongroise. Il parle en détail des engagements d'État, des contacts culturels, du jumelage des villes et autres institutions.

En résumé, le livre de János Nemes est plus qu'un guide usuel, il contient des informations sérieuses et variées, il rend ainsi un service important à l'information.

T. THURZÓ

DROIT

I. Szabó : *Cultural Rights*

Budapest—Leiden 1974. Akadémiai Kiadó, A. W. Sijthoff

Ce livre de 100 pages à peu près, écrit par l'académicien I. Szabó, cherche à donner une réponse approfondie aux questions soulevées au cours de cette étude. L'auteur porte son attention en même temps sur la

politique et l'activité de l'Unesco en passant en revue l'ensemble extraordinairement complexe des droits culturels du point de vue du droit constitutionnel, du droit international et de la théorie juridique.

Parallèlement à ce qui précède, il traite et analyse le droit à l'instruction, à la formation institutionnelle et à l'éducation. D'après son développement doctrinal, l'en-

semble de ces droits représente le droit à la culture.

L'évolution des droits culturels de nos jours est l'une des questions décisives de l'évolution de la société. L'académicien Imre Szabó traite ici de l'aspect hongrois et international de l'évolution et de la confirmation de ces droits. Par la même occasion, il présente leur développement et leurs formes de réglementation dans les pays socialistes et non socialistes tout en examinant les problèmes spéciaux des pays en voie de développement ainsi que l'effet général exercé par le mouvement ouvrier sur le fait que ces droits culturels ont pu être de mieux en mieux assurés au cours du siècle dernier.

Le rôle que le règlement juridique international peut jouer, outre la création des conventions régionales, pour assurer des garanties internationales pour l'exercice de ces droits de plus en plus universels est extrêmement important, de même que dans la mise en pratique de ces droits.

N'ignorant pas leur importance, l'auteur consacre des parties spéciales aux documents internationaux : Charte de l'ONU, Constitution de l'Unesco, etc. qui ont servi de base à la réglementation internationale des droits culturels. En analysant la politique culturelle, il traite des décisions adoptées par les conférences culturelles de Venise et d'Helsinki. C'est dans cette interdépendance qu'il conçoit et traite l'effet commun de la réglementation nationale et internationale, de même que la question pratique et théorique de savoir comment la réglementation nationale et la réglementation internationale se renforcent mutuellement ; l'auteur aborde aussi le thème de l'État et de ses institutions dans la politique culturelle, tout en démontrant le rôle possible et accru des organismes sociaux. En examinant en général la nature des droits culturels, il met à jour le noyau réel et essentiel recouvert par la « métaphysique » des droits culturels. C'est en analysant la rencontre éventuelle des droits culturels avec le droit des minorités nationales que l'académicien Szabó termine cette monographie.

L. Trócsányi : *Le droit de procédure en matière de conflits du travail dans les pays socialistes européens*. Budapest 1974. Akadémiai Kiadó

L'auteur se livre, dans cet ouvrage de près de 150 pages, à une enquête comparée et dogmatique approfondie. Il traite des formes, des méthodes, des étapes et des institutions des conflits du travail en Hongrie et dans les autres pays socialistes. Il s'attache en premier lieu aux règles de droit prescrivant les modalités de procédure, mais son étude donne une vue synthétique et complète, tout en comparant les solutions découlant des règles de droit et les faits et les constatations de la jurisprudence. Son but est non seulement de jeter des fondements de principe pour le règlement des conflits du travail, mais aussi de présenter les organes qui y participent et les différentes solutions acceptées par la première instance et par l'instance d'appel. L'auteur précise les types de solution tout en essayant de pénétrer jusqu'aux racines théoriques et de parvenir à circonscrire les tendances de règlement qui s'y expriment.

The comparison of law

Réd. par Z. Péteri, Budapest 1974.
Akadémiai Kiadó

Ce volume contient les études faites pour le IX^e Congrès international de Droit comparé ; c'est le cinquième volume de la série d'études des représentants de la jurisprudence hongroise qui ont participé au congrès des éminents spécialistes du droit comparé. Il est rédigé dans le même esprit que les précédents, et contient, comme d'habitude, les rapports hongrois.

La préface de M. I. Szabó est suivie d'études sur les Déclarations des droits de l'homme dans l'histoire de la Constitution hongroise (A. Csizmadia), le rôle des sources de droit dans la pratique (V. Peschka), les questions doctrinales de la comparaison du droit et ses méthodes (Z. Péteri), les dispositions de contrat limitant ou excluant la responsabilité (A. Harmathy), la situation légale des enfants nés en dehors du mariage (E. Nizsalovszky et T. Pap), les règles matérielles du droit privé international (I. Szász), le rôle du procureur dans la procédure civile hongroise (L. Névai), le rôle actif du tribunal dans la procédure civile hongroise (J. Farkas), les caractéristiques de l'évolution de droit touchant la terre (I. Földes), la participation des travailleurs à la direction de l'entreprise (A.

Weltner), les possibilités et les conditions légales des étrangers travaillant en Hongrie (*L. Nagy*), la pratique des fonctions économiques des provinces et la régionalisation de ces fonctions (*O. Bihari*), le contrôle des décisions administratives par les tribunaux (*F. Toldi*), la réglementation légale internationale de la Hongrie comme variante socialiste possible du droit financier multinational (*T. Nagy*), les infractions au code de la route et la criminalité en Hongrie (*F. Irk*), la notion de la culpabilité par imprévoyance, ses formes et les conditions de la punissabilité systématisée (*I. Losonczy*), les mesures prises par la jurisprudence hongroise pour remplacer les peines privant de la liberté de courte et de moyenne durée (*J. Földvári* et *Vermes*), l'autorité de la chose jugée dans la procédure criminelle hongroise (*L. Vargha*), et enfin l'unification possible des computers afin de les appliquer au domaine du droit et les limites de leur unification méthodologique (*R. Horváth*).

L. Török : *The Socialist System of State Control*
Budapest 1974. Akadémiai Kiadó

Le contrôle étatique socialiste est une fonction et une institution bien propres à l'État socialiste exigeant plusieurs sortes de méthodes complexes découlant de la science administrative, de l'économie politique et de la sociologie. Cet ouvrage de près de 150 pages procède à un examen comparé du contrôle socialiste de l'État, tout en s'étendant aux réalisations, aux méthodes et aux tendances différentes dans les États socialistes.

L'auteur analyse tout d'abord les rapports entre contrôle et direction et les tentatives de dégager la notion de contrôle afin de pouvoir arriver à sa propre définition de concepts. Ensuite, il passe en revue les différents sortes et types du contrôle en soulignant l'autonomie du contrôle étatique et social. La deuxième partie de l'ouvrage présente les réalisations diverses du contrôle d'État socialiste. L'auteur traite de l'activité de contrôle du tribunal normal et arbitral et du Parquet, des organes représentatifs supérieurs et locaux ainsi que les organes administratifs et, parmi ceux-ci, des comités de contrôle différents,

tout en les comparant aux modèles de contrôle des systèmes occidentaux. Pour dresser le bilan, l'auteur pose quelques questions et y répond. Ces réponses mettent en lumière la place des organes de contrôle dans le régime gouvernemental et abordent le dilemme de la centralisation et du contrôle local, la dualité et l'unité simultanée du contrôle professionnel et du contrôle non professionnel. Elle se rapportent également aux connexions du contrôle du Parti au contrôle d'État.

L'étude affirme de façon très convaincante que le contrôle constitue une base élémentaire importante du régime démocratique et que la participation publique des non-professionnels au contrôle est indispensable.

V. Peschka : *Grundprobleme der modernen Rechtsphilosophie* (Problèmes principaux de la philosophie juridique moderne) Budapest 1974. Akadémiai Kiadó

La situation après la Seconde Guerre mondiale a donné une nouvelle impulsion à la réflexion juridique à prétentions et point de départ philosophiques. Les leçons du fascisme ont incité à réfléchir, à repenser les choses dans tous les pays; l'échec de la conception légale positiviste ayant sanctionné les faits dans l'Allemagne de Weimar et sa soumission à l'idée juridique fasciste ont mené dans l'Allemagne d'après-guerre à une renaissance du droit naturel. Ce n'était pas là l'unique tendance en jeu. Nombreux sont les courants philosophiques essayant de produire autant de régimes philosophiques et juridiques.

Le professeur V. Peschka a entrepris de résumer bien des fois la littérature de la philosophie du droit née après la Seconde Guerre mondiale, tout en concentrant son attention sur les ouvrages et tendances des États occidentaux. Cependant, il n'entend pas faire uniquement une synthèse ou simplement une revue critique. Bien qu'il se concentre sur les groupes de problèmes les plus caractéristiques et les plus problématiques au point de vue doctrinal, il y cherche la réponse juridico-philosophique dans la littérature occidentale; il ne se contente pas de les totaliser, tout en mettant au jour la racine du problème en

question du point de vue de l'aspect philosophique marxiste mais, grâce à des analyses approfondies, il s'efforce d'y répondre. Aussi son raisonnement affecte-t-il des territoires limitrophes : en ce qui concerne les problèmes juridiques, il présente des solutions philosophiques tout en fournissant une appréciation et une réponse du point de vue marxiste. La nouveauté de son travail réside dans le fait que, parallèlement à ses propres solutions, il essaie de faire valoir, à un niveau plus élevé que n'importe qui et d'une façon bien approfondie, les pensées de Georges Lukács dans la philosophie du droit.

Les thèmes principaux auxquels il désire trouver une réponse sont les suivants : la physionomie générale de la philosophie du droit moderne et ses rapports avec la théorie du droit et la sociologie du droit, l'aspect général de la philosophie juridique moderne, les catégories « être » et « devoir être », leur liaisons dans la réalité sociale du droit ; les rapports entre le droit naturaliste et du droit positif, le problème du processus de la transformation du droit naturel en droit positif et de sa validité, la définition idéologique de sa liaison avec le droit positif. Les rapports du droit et de la valeur comme relation existante du droit positif au droit naturel, la question de principe de l'appréciation du droit, la nature et le caractère de l'étalon de valeurs du droit, le problème du droit et de la justice, les rapports entre la justice, la validité et la pertinence du droit, la relation entre la justice légale et la légalité juridique, entre la loi et le droit judiciaire et, pour finir, l'élucidation du caractère d'existence, d'essence et du contenu du droit, de sa validité et de son aspect historique, c'est-à-dire les fondements ontologiques du droit.

Bien que l'analyse de l'auteur soit dans le fond théorique, elle n'est pas seulement intéressante du point de vue doctrinal. En partant des questions philosophiques les plus abstraites, il analyse, également, des problèmes quotidiens tels que celui de la mise en cause pour des crimes perpétrés durant l'époque du fascisme ou bien le risque de ne pas appliquer les règles de droit d'un régime donné en cas de la perpétration non interdite d'un acte qui peut constituer un crime au point de vue de la morale.

L. Ficzer : *The Socialist State Enterprise*
Budapest 1974. Akadémiai Kiadó

La réforme de la gestion économique introduite en Hongrie a grandement changé la position juridique des entreprises d'État. Aussi n'existe-t-il plus de planification économique centralisée ; c'était pourtant le trait caractéristique de l'ancien système économique en ce qui concerne le niveau d'entreprise. Les entreprises d'État sont devenues des unités économiques relativement indépendantes disposant d'amples droits à un échelon plus élevé que jusqu'ici. En même temps, elles sont responsables de leur activité. L'expérience actuelle démontre que l'augmentation de l'indépendance a été suivie d'un effet favorable sur l'initiative au niveau de l'entreprise, et que les entreprises prennent des risques dans les limites raisonnables du proverbe : « qui ne risque rien n'a rien ».

La position et l'activité économiques des entreprises d'État font partie en premier lieu des problèmes économiques, bien que leurs sphères d'action soient déterminées. Aussi l'examen de ces questions du point de vue du droit n'est-il pas d'ordre secondaire.

Le présent ouvrage de 150 pages met ce principe en action tout en recherchant d'une façon approfondie l'influence des facteurs économiques et en s'efforçant de démontrer les fondements théoriques. Pour commencer, l'auteur énumère les traits caractéristiques des entreprises d'État et leurs types comme organes d'État ; puis il les observe comme collectivité, comme personne juridique. Ensuite, il traite des questions d'interdépendance et d'indépendance par rapport au régime de gestion économique. L'auteur étudie d'une façon réaliste les rapports existant entre les entreprises et organes administratifs (ministères et d'autres organes), tout en concentrant son attention sur les entreprises-trusts et les limites de décision des entreprises, et en comparant les solutions socialistes et les fondements théoriques. Le livre précise encore minutieusement comment se développent la planification, l'investissement et la modernisation technique.

Enfin, l'auteur traite de la question complexe des recettes du point de vue économique, financier et juridique. Le livre

est complété par une description des règles de droit hongroises concernant la gestion économique.

E. Nizsalovszky : *A Legal Approach to Organ Transplantation and Some Other Extraordinary Medical Actions*. Budapest 1974. Akadémiai Kiadó

Comme le professeur Petri, l'initiateur de la transplantation du rein d'un donneur vivant en Hongrie, l'accentue dans sa préface, l'ouvrage de l'académicien Nizsalovszky peut compter sur un intérêt profond et international, car le livre examine non seulement les problèmes juridiques et dogmatiques de la transplantation, mais il traite encore des problèmes humains et individuels. Après tout, ce problème n'a-t-il pas dépassé le stade où il pouvait être appréhendé par des considérations juridiques ? Il est vrai que l'activité médicale comporte un élément d'expérimentation, mais l'évolution des études médicales et surtout chirurgicales a ouvert la voie à une nouvelle thérapeutique tout en poussant l'importance de l'expérimentation plus en avant que jusqu'ici.

Les procédés rendant possible de sauver la vie de certains malades deviennent de plus en plus fréquents, et la solution des problèmes sociaux et moraux qu'ils entraînent devient de plus en plus urgente. Les conditions de légalité de tels procédés ainsi que les questions de responsabilité en cas d'endommagement éventuel ne se posent même pas. En conséquence, ils ne sont résolus ni par la jurisprudence, ni par la pratique, ni par la projection morale ; c'est bien pour cela qu'ils provoquent des discussions passionnées dans beaucoup de pays. C'est à ces discussions que voudrait prendre part l'académicien Nizsalovszky en passant en revue les cas typiques de l'intervention médicale extraordinaire ainsi que l'opinion de certains auteurs et les réponses législatives caractéristiques. Il a pris en considération les idées s'y rapportant dans les pays occidentaux, celles du monde anglo-saxon et celles des pays socialistes intéressés. Il attache beaucoup d'importance au fait qu'en Hongrie, une nouvelle loi de santé publique a été introduite en 1972 à la place de l'ancienne loi, bien

progressiste de son temps. La nouvelle loi a déjà pris en considération les problèmes exposés dans ce livre. C'est en analysant de nombreux cas concrets que l'auteur expose sa propre prise de position en illustrant par de nouveaux exemples les conséquences pratiques des résultats.

Cette monographie de près de 200 pages commence par l'analyse des relations entre médecin et patient. Ensuite, l'auteur passe en revue les questions juridiques de l'intervention médicale. Il traite en même temps la question de l'euthanasie, puis aborde les questions juridiques générales concernant l'intervention médicale extraordinaire et, avant tout, l'attitude à attendre du médecin, les normes autonomes fixées par l'éthique médicale et leur application conformément aux déclarations internationales. Le point crucial de l'expérimentation sur le sujet humain vivant est le consentement de celui-ci. Étant donné que ce consentement est en principe limité, l'auteur traite comme question préalable la défense morale de se laisser mutiler et les exceptions possibles. Il esquisse les tendances dominant dans les États anglo-saxons, tendances permettant de disposer librement du corps humain, et d'autres solutions internationales, p. ex. la solution hongroise. Puis il aborde les premières conditions du consentement valide, la relation entre le médecin et le donneur, la question de rémunérer le médecin, l'examen exact du problème de la responsabilité. Il parle des traitements par stupéfiants, de la transfusion sanguine, des problèmes communs et spécifiques de l'insémination artificielle. L'emploi du corps humain après le décès pour guérir un homme vivant forme un groupe de problèmes différenciés. Le corps humain et ses différentes parties peuvent également être utilisés à des fins d'instruction, de recherche, et plus directement pour des buts de guérison. Ici, la première question est le critère du décès et sa constatation objective. L'auteur examine également les conséquences du décès, la protection juridique du cadavre et ses limites, ainsi que les cas d'emploi illégal, en se basant sur des prescriptions qui y sont relatives. Il généralise d'autres conséquences juridiques de la transplantation des organes et des tissus, de la nature de la transplantation, du classement de la transplantation

du cœur et des tendances prévisibles de l'évolution future. Pour terminer, l'auteur traite les moyens existant en Hongrie et à l'échelle internationale, de l'opportunité

et des cadres de la réglementation, et des modalités de réglementation à suivre.

Cs. VARGA

HISTOIRE

Histoire de la Hongrie des origines à nos jours.
Budapest 1974. Corvina

Le lecteur étranger s'orientera parfaitement dans les événements de l'histoire hongroise en feuilletant l'ouvrage contenant de belles illustrations et un matériel de cartes géographiques excellent, paru en anglais et en français aux Éditions Corvina. Cet ouvrage collectif d'historiens connus, tels que *A. L. Makkai, I. Barta, P. Hanák, Zs. L. Nagy, I. T. Berend, Gy. Ránki* et *M. Lackó*, est caractérisé par l'évocation exacte des événements et des faits, la mise au jour approfondie, et la justification multiple des rapports de cause à effet et des conclusions. Ceci aussi est tout à la gloire de la diligence du rédacteur *Ervin Pamlényi*. L'adaptation en un français excellent de cet ouvrage volumineux est l'œuvre de *László Pődör*.

Après l'exposé des origines et de l'histoire des Hongrois de l'époque des grandes invasions, c'est l'histoire du bassin des Carpates du temps de la conquête arpadienne qui s'offre au lecteur. Nous trouvons là une image colorée de l'empire de la dynastie arpadienne, des guerres de conquête et des luttes défensives, des campagnes d'Italie et des Balkans des rois de Hongrie. Les auteurs exposent la politique extérieure de la maison des Árpád, dont la continuation organique est l'activité internationale des Anjou. Les premières tentatives d'invasion des Turcs sont évoquées comme un danger menaçant toute la civilisation européenne.

En partant de la présentation de la Hongrie à l'époque du roi Mátyás et de celle des principautés de Transylvanie, les auteurs parlent de plus en plus de la consolidation et de l'épanouissement de la culture nationale, puis du développement de celle-ci à un niveau encore plus élevé et des obstacles : la domination étrangère, les grosses pertes, l'émigration de l'élite intellectuelle. Avant le début de la domina-

tion turque, qui dura 150 ans, la force politico-militaire de la Hongrie et le niveau du développement des forces productrices n'étaient pas loin de ceux des pays dirigeants du continent. Ceci se rapporte au nombre de la population du pays aussi, puisque du temps du roi Mátyás, ce nombre était identique à celui de l'Angleterre. Mais de nombreux facteurs — dont la domination turque n'en fut guère qu'un — ont mis obstacle à ce processus qui n'était pas très uniforme auparavant non plus, et ainsi après Mohács l'histoire du pays dut repartir à zéro.

Du point de vue idéologique, diplomatique et économique-historique, les auteurs approchent de façon parallèle les événements des guerres d'indépendance hongroises qui ont marqué l'histoire des XVII^e et XVIII^e siècles de leur empreinte. Dans ce contexte, on peut mettre l'accent sur l'évocation de la guerre d'indépendance de Rákóczi. Les auteurs exposent sans parti pris les réformes exécutées dans l'esprit de l'absolutisme éclairé de certains souverains de la maison Habsbourg, tels que Marie-Thérèse et Joseph II. Mais ils montrent aussi que ces souverains étrangers ont désapprouvé l'apparition, même dans ses formes les plus modestes, d'une Hongrie indépendante. Ceci conduisit d'une part à la résistance des Ordres conservatifs, et d'autre part au mouvement des jacobins hongrois.

Naturellement, l'image la plus détaillée est celle des événements de l'histoire hongroise des XIX^e et XX^e siècles. Rien que les titres : l'ère des réformes, la lutte pour l'indépendance hongroise de 1848 et l'absolutisme qui suivit, le compromis austro-hongrois, la révolution et la République Hongroise des Conseils, la terreur blanche nous montrent combien cette période de l'histoire hongroise est contradictoire, rempli d'événements contenant des composantes de moments héroïques et d'oppression sociale et nationale également. Il est très juste que le collectif des auteurs expose

aussi dans chacun des cas les problèmes des nationalités vivant en Hongrie et présente l'histoire du pays non seulement en elle-même ou dans les cadres de l'empire des Habsbourg, mais en la replaçant dans l'ensemble de l'histoire mondiale. C'est ainsi qu'ils mentionnent l'influence de la révolution russe de 1905 en Hongrie et la résonance profonde qu'eut la Grande Révolution Socialiste d'Octobre de 1917, le mouvement des prisonniers de guerre en Russie, les débuts du mouvement communiste hongrois. Les auteurs n'escamotent pas la grave responsabilité qui fut celle de la classe dirigeante hongroise, les crimes du mécanisme militaire entré en guerre aux côtés de Hitler, les événements extrémistes du fascisme hongrois. Mais en même temps, ils exposent l'histoire de la résistance hongroise et du grand nombre de combattants hongrois qui prirent part à la lutte des partisans des pays limitrophes.

La partie de l'ouvrage présentant la Hongrie socialiste après 1945 nous fait déjà pénétrer dans les événements de notre époque.

György Spira : Széchenyi in 1848

Budapest 1974. Akadémiai Kiadó

Dans le domaine des comptes rendus, Gy. Spira présente avec cet ouvrage l'année qui fut peut-être la plus dramatique et la plus riche en événements de la vie d'István Széchenyi. L'auteur dessine, avec beaucoup de nuances, le tournant de la carrière de son héros, ou plus exactement les différents tournants qu'elle connut en l'espace d'un an. Il nous informe d'événements apparemment contradictoires ou même incompréhensibles à première vue. C'est par exemple le cas lorsqu'il présente la façon dont István Széchenyi, proche des milieux de Vienne, adversaire de Lajos Kossuth, deviendra ministre des communications dans le gouvernement Batthyány, et par conséquent allié politique de Kossuth, partisan de la politique de l'indépendance, ou celle dont ce même Széchenyi devait fatalement aboutir à la folie par suite de luttes intérieures devenues un drame personnel et des événements politiques variables, pendant que dans son univers intellectuel embrumé, des idées ascétiques de sens des responsabilités et d'autodéchirement ressurgissaient de temps en temps.

La littérature spécialisée s'est déjà beaucoup penchée sur Széchenyi. Pourtant la littérature marxiste est restée jusqu'à la parution de l'œuvre de Gy. Spira en dette d'une mise en œuvre des questions relatives à l'ère des réformes nationales, à la révolution de mars et à l'activité de l'un des plus importants personnages de l'époque de l'absolutisme. L'historiographie bourgeoise de l'indépendance sympathisant avec Kossuth avait jugé à l'époque les actions de Széchenyi d'une manière paradoxale par des arguments presque semblables, pendant que certains enthousiastes de Széchenyi — surtout des publicistes et des écrivains — tombaient dans une exaltation exclusive. Par contre, Gy. Spira, bien qu'il ne traite qu'une partie de la vie de son héros, fait face à la tâche qu'il s'est fixée en énumérant des sources écrites, des publications de l'époque, des Mémoires des contemporains et une abondante littérature spécialisée.

Une des plus importantes découvertes scientifiques de György Spira est l'examen précis du comportement d'István Széchenyi au cours de la révolution de mars : « Széchenyi devait se rendre compte que la noblesse hongroise et lui-même étaient arrivés à la croisée des chemins ; il lui restait donc deux possibilités : ou choisir le chemin de la révolution, ou tenter de prendre le chemin de la contre-révolution. Il n'était plus temps de chercher une troisième voie intermédiaire... » Selon l'auteur, Széchenyi a jugé la situation de telle façon que, si la noblesse avait choisi le chemin de la contre-révolution, le pays n'aurait pu éviter la guerre civile, toujours considérée comme le danger suprême, et le but principal, c'est-à-dire la réforme bourgeoise, proclamée par lui depuis des décennies, n'aurait pu se réaliser. Étant donné ces considérations, István Széchenyi a répondu affirmativement — contrairement à la plupart de ses compagnons aristocrates — à la question soulevée par l'époque.

Lors des premiers mois de l'activité du gouvernement hongrois indépendant, Széchenyi, en qualité de ministre compétent, a joué sans doute un rôle positif. Ce fait est fondé par l'auteur sur plusieurs documents. Cette forme d'activité du héros est dans un certain sens la suite organique du fonctionnement de l'époque des Lumières en Hongrie. En même temps — comme par

exemple dans le cas de la loi de communication — la sanction des conquêtes d'indépendance de mars nous montre le Széchenyi « modéré » d'avant le printemps des peuples. La construction des chemins de fer, la modernisation de la navigation et du système des voies publiques ont servi objectivement le renforcement des positions hongroises de l'indépendance dans la situation d'alors.

L'auteur polémique sur ce point avec l'historien Gyula Szekfű, pour qui ce n'avait pas été Széchenyi qui s'était rapproché de Kossuth dans la période donnée, mais « Kossuth qui avait rejoint Széchenyi ».

Le passage suivant du livre analyse les rapports mutuels entre Széchenyi et les grands seigneurs conservateurs, et entre Széchenyi et la paysannerie. Le passage éclaircit le point de vue du ministre des communications à propos des revendications ouvrières et, de cette manière, son comportement lors de la grève qui éclata à l'occasion de la construction du pont suspendu. Il analyse d'une manière fort intéressante le rapport de Széchenyi et du « tiers ordre » : « Les problèmes qui tourmentent en ces temps orageux la bourgeoisie hongroise naissante ne laissaient également pas impassible Széchenyi — le porte-parole vaincu des intérêts bourgeois... Lorsqu'il apprend, au mois de mai, encore que les propriétaires de navigation de vingt-et-une agglomérations danubiennes menacent la Société de Navigation à Vapeur Duna, qui leur fait une dangereuse concurrence, il engage sans délai Bertalan Szemere, ministre de l'Intérieur, à prendre des mesures appropriées dans l'immédiat, par suite desquelles les autorités danubiennes seraient obligées sous responsabilité d'entraver nettement toute attaque ou violence illégitime de ce genre car, même si la Société de Navigation à Vapeur Duna représente en majorité des intérêts étrangers, alors que les propriétaires de navigation sont pour la plupart des Hongrois, réalisation de leurs intentions aurait abouti — sans doute — à un freinage du développement et à un trouble de l'ordre... »

Il ressort de ce cas aussi que l'aristocrate Széchenyi — directement ou indirectement — s'efforçait de traiter les problèmes du point de vue du capitalisme hongrois. Il ne cessa pas d'appartenir à l'ordre des aristocrates, dont il était un représentant

par sa culture, son éducation, voire même en partie par son idéologie alliée à la fidélité aux Habsbourg le cas échéant. Il vit pendant longtemps, à Vienne, le gage de la nationalité et de la défense contre le danger russe, méprisant par cela les rapports évidents de la cour et des rebelles.

A la fin du livre, l'auteur explique comment Széchenyi est redevenu l'adversaire de Kossuth — son ancien compagnon d'armes — et comment il affronta le camp des progressistes hongrois. Cette situation contradictoire a accéléré sa crise mentale et a intensifié en lui les visions de la mort de la nation. Parcourant le chemin de la pénitence, cherchant l'effondrement de lui-même, il expiait sans cesse. Il se sentait responsable en permanence des contrastes austro-hongrois, entre-temps exprimés les armes à la main également. « Je n'ai pas Dieu en moi, mes fautes sont graves, pauvre Hongrie ! Tu es devenue misérable avec ma politique ! » écrivait-il au début de sa période de Döbling. György Spira définit sa mort comme suit : « C'est ainsi que Széchenyi devint, en risquant sa vie volontairement, le dernier martyr de la guerre d'Indépendance, dans laquelle, dix ans plus tôt, il n'avait vu que l'acceptation de sacrifices inutiles ».

Dániel Csatári : Dans la tourmente

Budapest 1974. Akadémiai Kiadó

Dans son œuvre, D. Csatári se penche sur l'une des périodes les plus sensationnelles et contradictoires des relations hungaroroumaines, celle qui va de 1940 à 1945.

La décision de Vienne avait pour effet de dresser davantage encore les classes dirigeantes des deux pays les unes contre les autres, qui se disputaient à l'envi les bonnes grâces de Hitler, mais dans le même temps, elle n'apporta pas de solution aux problèmes des minorités de Transylvanie. En effet, la décision a laissé des milliers de citoyens de langue hongroise et roumaine dans les deux pays, et elle n'a au fond pas résolu les problèmes de la nationalité hongroise ; elle n'a été qu'une étape de l'irrédentisme de la Hongrie sous le régime Horthy. Contrastant avec tout cela, l'auteur nous présente la lutte unique et acharnée que menaient les forces de gauche, les communistes d'origine hongroise et roumaine du Nord de la Transylvanie rat-

taché à la Hongrie, pour la mise au point juste et équitable de la question, en tenant compte des revendications de classe.

Le chapitre intitulé « Le long d'une frontière qui divise » est suivi d'un passage intitulé « Dans le système d'alliances de la politique étrangère allemande », qui couvre chronologiquement la période du 22 juin 1941 à janvier 1943.

Le cadre chronologique choisi par D. Csátári est logique, puisque l'entrée en guerre contre l'Union Soviétique a abouti à une situation tout à fait nouvelle sous tous les aspects, dans le rapport neuf de la Hongrie avec la Roumanie. D'une part, elles sont devenues « alliées d'armes » aux côtés de l'Allemagne hitlérienne, d'autre part, la collaboration plus intense et forcée provenant de ce fait a intensifié davantage encore les contrastes entre Budapest et Bucarest. Cela se manifestait dans une portion égale, sur le plan politique, militaire, diplomatique et économique.

Entre-temps, les autorités de Horthy s'efforçaient de briser, à l'aide d'une enquête ouverte, la résistance des organisations de gauche du Nord de la Transylvanie. Le mérite de D. Csátári consiste dans une présentation précise de la lutte héroïque qu'il établit sur la base des sources écrites, des dossiers de la police et des souvenirs des contemporains. Il éclaire la lutte illégale de Béla József, d'O. Hill, d'István Szirmai, de József Fazekas, de Gyula Rác et d'autres communistes, ainsi que les positions progressistes d'écrivains comme István Nagy, Edgár Balog ou Lajos Jordáky, qui collaborèrent au mouvement.

Les relations hungaro-roumaines ont pris un caractère différent par suite des événements de Stalingrad et de la défaite des troupes roumaines et hongroises en Union Soviétique. Dès lors, la rivalité nor-

male entre les deux pays a joué peu à peu un rôle primordial sur le plan de la diplomatie secrète, notamment dans les capitales des États neutres.

Entre-temps, le mécontentement augmentait en Transylvanie en raison des privations causées par la guerre. La nouvelle démarcation des frontières n'a donc résolu aucune des questions soulevées par l'histoire. Après les nombreuses étapes du développement démocratique et le grand changement survenu dans la conscience de la couche intellectuelle, D. Csátári s'occupe en particulier de l'importante rencontre de Vásárhely.

Dans le dernier passage, intitulé « A l'approche de nouvelles perspectives », qui suit le chapitre « L'année du tournant décisif dans les relations hungaro-roumaines », l'auteur définit les alternatives de l'épanouissement. Le tournant survenu après le 23 août 1944 a rendu possibles la démocratisation de l'État roumain et le retour offensif immédiat contre l'Allemagne. Cependant, il n'a qu'en partie résolu le problème national de la Hongrie.

De l'autre côté, le régime de Horthy a tenu jusqu'au bout à la conception de la politique extérieure anti-roumaine. Par contre, la fondation du gouvernement de Debrecen et le mouvement d'avance des troupes soviétiques signifiaient une garantie uniforme du développement multilatéral de la minorité nationale roumaine vivant sur le territoire de la Hongrie.

L'œuvre de D. Csátári est une étape importante dans les recherches de l'histoire des relations des deux nations. Dans le même temps, elle constitue une nouvelle conquête de l'historiographie hongroise fondée sur l'internationalisme.

M. KUN

ARCHÉOLOGIE

S. Bökönyi : *History of Domestic Mammals in Central and Eastern Europe*. Akadémiai Kiadó, Budapest 1974. 597 p., 150 illustrations dans le texte.

Parmi les ouvrages d'intérêt archéologique publiés en langues étrangères en 1974, il faut surtout faire état d'une mono-

graphie qui, de par son sujet, n'entre pas dans le domaine traditionnel de l'archéologie proprement dite. Dans la période d'entre les deux guerres cependant la zoologie historique est devenue une partie intégrante de l'archéologie, et ses résultats ont considérablement enrichi l'image que nous nous faisons des époques révolues. L'auteur,

spécialiste hongrois de cette branche de la science, et jouissant d'une réputation mondiale, base son ouvrage, consacré à l'histoire des mammifères domestiqués d'Europe centrale et d'Europe de l'Est sur les recherches qu'il poursuit depuis une vingtaine d'années, au cours desquelles il a analysé les os découverts dans quelque 400 sites. Sándor Bökönyi a donc mis au point une synthèse monumentale qui retrace l'histoire des mammifères domestiqués du néolithique jusqu'à la fin du Moyen Age et, bien que les matériaux qu'il traite proviennent en premier lieu de Hongrie, il tient compte de tous les documents accessibles des territoires voisins. D'ailleurs l'auteur recourt non seulement à des sources biologiques, autrement dit aux os mis au jour, mais encore à des descriptions et représentations de jadis, ce qui nous vaut un tableau minutieux du phénomène de la domestication en Europe centrale et orientale, phénomène qui produisit une transformation révolutionnaire du mode de vie de l'humanité. Dans la première partie du livre l'auteur retrace, époque par époque, l'histoire de l'élevage sur le territoire de la Hongrie, pour passer ensuite à l'examen du problème dans la perspective de l'Europe centrale et orientale. La seconde partie offre une étude fort bien documentée des différentes espèces. Le volume se termine par un registre alphabétique des sites, par les données de mesure des os (groupés selon les espèces) et par une riche bibliographie aussi indispensable aux archéologues qu'aux biologistes.

J. Banner — I. Bóna : *Mittelbronzezeitliche Tell-Siedlung bei Békés* (Fontes Archaeologici Hungariae). Akadémiai Kiadó. Budapest 1974. 156 p., nombreuses illustrations dans le texte, 47+VI photographies, 16 planches dessinées, VI hors-texte

Dans nos comptes rendus de l'année 1973 nous avons signalé la fondation de la série *Fontes Archaeologici Hungariae*. Conformément à ses objectifs qui impliquent la rapide publication des objets découverts en Hongrie en 1974, cette importante entreprise en était à son quatrième volume en 1974. La nouvelle publication en langue allemande contient les résultats de la mise au jour du *tell* de Békés. János Banner, l'ém-

ment professeur et spécialiste de la préhistoire, décédé il y a quelque temps, a consacré six années aux fouilles destinées à étudier la colline fortifiée (Várdomb). Son élève et successeur a également travaillé pendant de longues années à l'exploration des agglomérations rurales des environs. Il a fini par mettre au jour un site important du groupe dit de Gyulavarsánd du Bronze Moyen dont les objets reflètent fidèlement le mode de vie de la population et son art céramique. Conformément aux campagnes de fouilles dans le site de Békés, la première moitié du livre, de la plume de J. Banner, comprend les résultats des travaux entrepris sur le Várdomb et qui ont permis de dégager une agglomération et des fortifications. La mise au point exemplaire enrichit considérablement nos connaissances concernant la manière de construire à l'âge du bronze (maisons à charpente), ainsi que la céramique de cette époque (analyse minutieuse des motifs décoratifs) ; en outre, l'auteur retrace, en se basant sur les trouvailles, la vie sociale et économique et ménage une place importante à l'élucidation des problèmes historiques. Dans la seconde partie de l'ouvrage, I. Bóna publie les résultats de ses propres fouilles. L'analyse stratigraphique des agglomérations rurales fournit des données intéressantes en relation avec l'histoire du développement du groupe de Gyulavarsánd.

A. Dobó : *Inscriptiones extra fines Pannoniae Daciaeque repertae ad res earundem provinciarum pertinentes*. Akadémiai Kiadó, Budapest 1975. 191 p.

Le recueil d'inscriptions d'A. Dobó représente un acquis sérieux pour les recherches hongroises portant sur l'époque romaine. La première édition du corpus des inscriptions découvertes en dehors du territoire de la Pannonie et de la Dacie, mais qui regarde ces deux provinces, remonte à 1940, elle fut immédiatement suivie par une deuxième édition. La troisième, datant de l'année 1966, était une réimpression inchangée, et par là ne pouvait satisfaire aux besoins de spécialistes qui, vu le nombre grandissant des inscriptions, ne cessaient de réclamer l'élargissement du corpus. Voici enfin la 4^e édition remaniée qui contient plus de 900 « inscriptions extra fines », c'est-à-dire environ 200 de plus que l'an-

cien corpus. Mais ce n'est pas là l'unique différence. Les recherches entreprises dans les 30 ans écoulés ont rendu nécessaire la correction de nombreuses leçons erronées, et n'ont, bien entendu, pas manqué de laisser leur empreinte sur l'appareil bibliographique. La structure du recueil par contre est restée inchangée; les matériaux relatifs aux deux provinces sont séparés, et les inscriptions elles-mêmes sont groupées selon qu'elles se rapportent à des soldats, des personnes civiles ou des fonctionnaires ressortissant des deux provinces, ou bien à des formations militaires y stationnant ou encore aux guerres de Pannonie et de Dacie.

Gorsium-Forschungen (Les fouilles de Gorsium). Vol. I. Réd. par Jenő Fitz. (Bulletin du Musée Roi-Saint-Étienne, Série A. n° 19.) Székesfehérvár 1974. 161 p., ill. dans le texte, 14 planches de photographies.

La série intitulée *Gorsium-Forschungen* publiée par le Musée Roi-Saint-Étienne de Székesfehérvár est destinée à rendre accessibles aux lecteurs les résultats des fouilles effectuées à TÁC, que l'on ne connaissait jusqu'à présent que par les rapports préliminaires. Sur la base de ce 1^{er} volume il semble que les mises au point soient publiées dans l'ordre de leur rédaction, sans qu'elles obéissent à aucune conception précise. Leur seul point commun est qu'elles se rattachent toutes à la ville de Gorsium. Aussi l'ouvrage dont nous rendons compte ici a-t-il plutôt le caractère d'un recueil d'articles. Le premier, de la plume de *D. Gabler*, traite des fragments de vases en *terra sigillata* mis au jour sur le terrain du *palatium*. L'étude volumineuse d'*É. Kocztur*

est consacrée à la campagne de fouilles du quartier sud de la ville (TÁC—Margit-telep). Le sol a livré ici d'importants monuments intéressant l'histoire précoce de la ville romaine, à savoir l'agglomération rurale de la population celtique indigène (Eravisci) du début de l'Empire, avec, dans son voisinage, le camp de terre romain. Dans le troisième article *T. G. Radan* traite des dites tours-lanternes en terre cuite, et aboutit à la conclusion qu'elles ne relevaient pas du culte funéraire, comme le voulaient les interprétations antérieures, mais constituaient des ornements de toit (éventuellement de cheminée).

É. F. Petres — M. Szabó : A keleti kelta művészet — Eastern Celtic Art (Bulletin du Musée Roi-Saint-Étienne, Série D. n° 93), 84 p., ill.

Parmi les volumes indépendants, il y a lieu de signaler également le catalogue d'une exposition. Au printemps 1974, au moment du Colloque des spécialistes des Celtes de l'Est, placé sous le patronage de l'Unesco, le Musée Roi-Saint-Étienne a organisé une exposition intitulée « Arts des Celtes de l'Est » à partir des plus beaux objets trouvés en Hongrie et des œuvres d'art empruntées à nombreux musées européens. Le catalogue fort bien présenté (ouvrage d'*É. F. Petres* et *M. Szabó*) contient des articles en anglais et en hongrois sur l'art des Celtes de l'Est, la description de tous les objets exposés (dont nombreux inédits jusqu'à ce jour) et pour un certain nombre d'entre eux des photos ou des dessins.

M. SZABÓ

BELLES-LETTRES

Sándor Petőfi : *Libertad, amor*
Budapest 1974. Corvina

A l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la naissance de Sándor Petőfi, poète révolutionnaire hongrois de célébrité mondiale, connu un peu partout dans le monde, de nombreux recueils de poésies et des études analysant l'œuvre du poète ont vu le jour. Il nous faut cependant souligner que dans cette grande activité, une

piété solennelle, l'intérêt historico-littéraire et certains nouveaux documents intéressants du point de vue philologique centrés sur Petőfi ont joué un rôle plus important que l'attention spontanée du lecteur penché sur la poésie de Petőfi. Et c'est bien compréhensible. Le succès d'un poète à l'étranger ne peut dépendre d'un anniversaire, la résonance du lecteur a des racines plus profondes.

Ainsi, lorsqu'il s'agit de faire connaître

Petőfi en Europe occidentale, on se heurte dès l'abord à une difficulté : l'expression poétique dans la littérature de ces pays s'est nettement éloignée du type de poèmes caractéristiques du XIX^e siècle qui est le propre de Petőfi ; d'autre part, Petőfi fait partie des poètes qui sont les plus difficiles à traduire : sa franchise directe, sa simplicité naturelle se transforment en général dans la traduction en un prosaïsme gris. Petőfi peut surtout être lu, avec le plaisir de la découverte, dans les pays où la conquête ou la conservation de l'indépendance nationale, la liquidation du retard social et la révolution sont à l'ordre du jour et constituent un programme à réaliser rapidement. Cet état de choses explique par exemple l'intérêt des poètes et des traducteurs des pays en voie de développement et notamment des peuples sud-américains à l'égard de son œuvre et des enseignements qu'apportent sa dimension humaine et son génie créateur.

Parallèlement à la traduction de Petőfi par des poètes cubains, des poètes péruviens se sont aussi engagés, en collaboration avec les Éditions Corvina, à interpréter Petőfi en langue espagnole.

Le volume, paru en 1974 à l'occasion d'une autre commémoration, celle du cent vingt-cinquième anniversaire de la mort du poète, comprend des poèmes et des écrits en prose. Le livre fut rédigé par l'historien de la littérature Mátyás Horányi, qui est aussi l'auteur de l'étude préliminaire sur la carrière et l'art de Petőfi. Les traductions sont l'œuvre de Carlos Germán Belli, Antonio Cillóniz, Antonio Cisneros, Arturo Corcuera, David Chericján, Washington Delgado, Fayad Jamís, Marco Martos, Javier Sologuren et Alejandro Romualdo.

On sait que Petőfi est né dans un pays féodal qui connaissait alors un état semi-colonial. La révolution dont il fut l'un des chefs de file était une révolution démocratique, bourgeoise. Or, ses conceptions poétiques ouvrent une perspective bien au-delà des exigences d'une situation historique concrète. Dans ses vues, se reflètent non seulement les idées de la Révolution française de 1789, mais aussi celles des penseurs républicains et communistes des premiers temps. Sa poésie fait également entrevoir les perspectives de l'égalité communautaire et de la liberté du monde (*Verdict, Aux poètes du XIX^e siècle*).

Ce choix de poèmes indique bien le chemin parcouru par Petőfi, rebelle, anarchique et contestateur de toutes choses depuis le cycle de *Nuages* jusqu'à la poésie révolutionnaire. Outre les poésies politiques, le recueil présente aussi les pièces caractéristiques de sa poésie de genre descriptif et sa poésie lyrique amoureuse et satirique.

Les écrits de prose du volume éclairent l'arrière-plan biographique de ses poèmes, certains tournants importants de sa vie. En se plongeant dans la lecture du cycle *Lettres à János Arany*, on prendra connaissance de la naissance et de l'évolution d'une amitié d'écrivains fondée sur une communauté de sentiments et d'idées. (János Arany est avec Petőfi le plus important poète hongrois de l'époque ; à l'époque où furent écrites ces lettres, il trouva sa manière d'expression surtout sous une forme épique.) Dans les *Lettres de Voyage*, nous trouvons une image neuve, un compte rendu d'un ton personnel et spirituel sur la Hongrie de l'époque, la vie littéraire et la naissance et l'accomplissement d'un amour. Le *Journal* de Petőfi nous renseigne sur les journées lourdes d'événements de la révolution de 1848. La *Déclaration* jette une lumière sur les circonstances d'un échec politique, sur une rupture d'équilibre intérieur maîtrisée : dans sa patrie même, les forces réactionnaires font échouer Petőfi aux premières élections de représentation populaire par des artifices et le recours à la violence, et montent contre lui des payans avinés par des calomnies fabriquées de toutes pièces. La sélection des écrits en prose contient encore les lettres du poète envoyées du champ de bataille.

Jusqu'à nos jours, peu de poèmes de Petőfi ont été traduits en espagnol, et la plupart de ces traductions — qui datent du siècle dernier — manquent de force. L'entreprise commune des poètes péruviens et des Éditions Corvina doit être considérée comme une précieuse initiative.

Zsigmond Móricz : *Schatten der Sonne*
Budapest 1974. Corvina

Le nom de Zsigmond Móricz, maître de la nouvelle et du roman réaliste hongrois du XX^e siècle, est encore peu connu du public français. Certaines de ses nouvelles — par exemple les *Barbares*, publiées dans les

Nouvelles Hongroises éditées par Seghers — eurent des critiques très sympathiques, mais ses quelques romans parus en français furent à peine remarqués. A vrai dire, le choix de ces romans n'était pas particulièrement heureux. Ainsi, *la Famille*, paru aux Éditions Corvina (1963), tout en représentant d'une manière authentique les contradictions et les troubles intérieurs d'une petite ville, l'effet destructeur et avilissant de la corruption, des liens de famille, n'apporte aucune nouveauté essentielle, ni du point de vue de la conception, ni sous l'angle de la forme, par rapport aux nombreuses œuvres littéraires traitant le même sujet.

En allemand, la popularisation de l'art de Móricz a eu une bien plus grande répercussion qu'en français, ce qui est dû à un choix bien plus heureux des œuvres. C'est ainsi que les Éditions Corvina et Verlag der Nation publient en seconde édition la trilogie du célèbre roman historique de l'écrivain : *Erdély* (la Transylvanie). Le volume qui vient de paraître est le troisième tome de la trilogie : *A Nap árnyéka* (l'Ombre du soleil).

Le premier volume, *Tündérkert* (le Jardin des fées), sortit en 1922 ; Móricz écrivit le second volume six ans après et termina le troisième en 1934 ; la trilogie fut définitivement refondue en 1935 sous la forme que nous connaissons. Dans cette œuvre de grande envergure, l'auteur cherche une réponse aux problèmes de son époque et du progrès social, de la destinée de la Hongrie et des Hongrois. Il commença à écrire son roman après l'échec des révolutions de 1918-1919, et après le traité de paix de Trianon, à l'époque de la contre-révolution victorieuse, lorsque la terreur blanche battait son plein.

L'histoire de la Hongrie du xvii^e siècle — qui vit le pays déchiré en trois parties dont une, la Transylvanie, à l'encontre des territoires conquis par l'empereur Habsbourg et de ceux occupés par le sultan turc, était une principauté jouissant d'une indépendance relative — a fourni à l'écrivain une excellente occasion historique d'établir une analogie entre le passé et le présent. Les deux protagonistes de la trilogie, qui se succèdent sur le trône, sont les princes Gabriel Báthory et Gabriel Bethlen. Le premier, Báthory, homme féroce aux passions démesurées, sans scrupules, d'une imagination hardie, forgeant sans cesse des plans

de conquête, mourut assassiné en ruinant et mettant son pays au pillage ; Bethlen, lui, puritain, d'une volonté de fer comptant sagement avec les possibilités, grimpa l'échelle grâce à un travail assidu, et mit en valeur la Transylvanie. Les conceptions des deux princes sont centrées sur un projet d'unification du pays, d'expulsion et de refoulement des Turcs mais, tandis que chez Báthory, il s'agit d'un plan aventurier engendré par des idées de tendance féodale et despotique, chez Bethlen, le projet est intégré dans un programme éducatif tenant compte des intérêts du peuple, et ayant dans le même temps un aspect « civilisateur ». « Le prince... ne doit pas faire les rêves qui lui plaisent, mais seulement des rêves dont la réalisation est possible... Et il s'agit de rêver, non pas le possible, mais le faisable... » Telles sont les phrases que l'écrivain met dans la bouche de son héros, Gabriel Bethlen, sur la nécessité de la reconnaissance des tendances historiques réalisables.

En ce qui concerne la composition, la tension dramatique, le style sévère et concis du premier volume, ils sont suivis dans les second et troisième volumes d'une structure plus relâchée, plus compliquée aussi, d'une texture épique. *Erdély* est une œuvre à l'atmosphère suggestive, au ton varié, qui fait défiler toute une série de figures caractérisées d'une manière vive et plastique. Sans doute, une œuvre qui peut à juste titre compter sur l'intérêt, non seulement des lecteurs hongrois, mais aussi des étrangers.

Le roman a été traduit en allemand par Gáspár Käthe et Álmos Csongor.

Antal Szerb : Der Wanderer und der Mond
(Le Voyageur et la lune)
Budapest 1974. Corvina

Antal Szerb fut une des personnalités les plus intéressantes de la littérature hongroise de l'entre-deux-guerres, essayiste, historien de la littérature, auteur de nouvelles et romancier. Ses deux chefs-d'œuvre sont une *Histoire de la littérature hongroise* et une *Histoire de la littérature mondiale*, monographies écrites suivant la méthode de l'« histoire des conceptions », sous la forme de l'essai, d'une vivacité captivante et d'un esprit étincelant. Ses romans, d'une grande fantaisie intellectuelle, trahissant une ten-

dance au paradoxe, à l'ironie et un penchant pour le mysticisme et l'irrationalisme, appartiennent à la vague néo-romantique de la littérature européenne. L'exemple de Giraudoux, de Cocteau, de Virginia Woolf et de Huxley ont eu une influence libératrice sur son œuvre.

Le Voyageur et la lune est une révolte contre une forme de vie bourgeoise de plus en plus creuse et contre le conformisme, une évasion de la grisaille de la quotidienneté vers le monde des « miracles », celui des frémissements irrationnels. Le héros du roman, Mihály, après une jeunesse peu conventionnelle, essaie de devenir un honnête bourgeois, un homme d'affaires solide. Mais au cours de son voyage de noces en Italie, le passé revient le hanter dans la personne d'un ami resurgi brusquement. Et Mihály se met en route pour retrouver les anciens camarades avec qui il s'était révolté contre « la tyrannie des faits » en jouant d'une façon irresponsable et en tenant un rôle où l'on peut rencontrer la mort — dans l'espoir de trouver par cette pratique le remède souverain contre l'anxiété et la peur de la mort. L'écrivain fait défiler des rôles, des types de comportement. Les figures principales incarnent des modèles vivants qui existent peut-être ou peuvent exister. János, l'aventurier, considère sa vie comme un jeu de hasard ; Ervin choisit la séparation totale d'avec la société et la méditation ascétique ; Tamás opte pour l'abandon complet, le suicide. Au cours de ses errances et ses recherches, Mihály rencontre la faillite des ces attitudes. Il se prépare à choisir, lui aussi, la « mort de Tamás », la « mort douce » des Celtes, et accepte la potion de la main d'une femme, Éva ; mais à la suite d'une méprise, la situation mortelle à laquelle il a survécu le libère aussi de la peur et du désir de la mort. Il retourne à la tranquille vie bourgeoise et tente de se « reconformer ».

Dans *le Voyageur et la lune*, la recherche des voies à suivre, les attitudes présentées restent en-deçà du cadre d'un mode de vie bourgeois, tout autant les tentatives de révolte que le conformisme conscient. L'enseignement fondamental du roman consiste à démontrer l'impossibilité de l'évasion, de la réclusion dans un monde à part. Mais l'auteur ne voit pas non plus la possibilité d'une activité utile, d'une transformation de l'homme et du monde. Résigné, il ne

peut offrir qu'un programme modeste : l'attente passive et la conservation de soi-même. « Il faut rester en vie. Il vivra lui aussi comme les rats dans les ruines. Mais il vivra. Et lorsqu'on vit, il peut toujours se passer quelque chose ».

Dans son roman suivant, *le Collier de la Reine*, Szerb présente le monde de l'ancien régime. Il est plus désillusionné que dans ses romans antérieurs ; il ouvre des horizons plus vastes et indique aussi que la forme de vie bourgeoise a déjà fait son temps.

Cette œuvre fut le dernier roman d'Antal Szerb. En 1945, quelques mois avant la libération de la Hongrie, il fut assassiné par les fascistes.

La traduction en allemand du roman est l'œuvre de l'excellente interprète de la littérature hongroise, Irene Kolbe, décédée tragiquement il y a deux ans.

Károly Pap : L'enfant Azarel
Budapest 1974. Corvina

Károly Pap, homme intransigeant animé d'un feu messianique et qui connut un destin tragique, vécu et écrivit entre les deux guerres mondiales. Issu d'une famille juive conservatrice de prêtres, il se révolta tout jeune contre l'hypocrisie de son milieu et rompit avec sa famille. Il se presenta d'abord volontairement au service au front, puis se tourna contre la guerre et se rangea du côté de la révolution, en 1919. Au temps de la terreur blanche, il fut emprisonné. Au début des années vingt, il commença à écrire, d'abord des poésies surréalistes, puis des nouvelles et des romans, et se lança aussi dans la littérature dramatique. En 1944, il fut déporté par les fascistes et périt dans un camp concentrationnaire allemand au début de 1945.

Sa personnalité d'écrivain est caractérisée par l'isolement et un désir d'affection, la solitude et une nostalgie des rapports humains, mais aussi par la foi en une mission. Le problème fondamental, qui revient fréquemment dans son œuvre, est celui de la rédemption. Dans son roman : *Tu m'as libéré de la mort*, il s'exprime dans un langage de mythes bibliques ; dans *la Huitième station*, l'argument parabolique s'intègre à un milieu campagnard hongrois ; enfin, dans *Azarel*, l'auteur fait appel à des souvenirs autobiographiques d'une manière très suggestive, fouillant jusqu'aux profondeurs

de l'âme et représentant avec une authenticité sociale concrète la révolte de l'enfant dans une atmosphère suffocante, villageoise et bourgeoise.

Le roman relate en somme la confrontation d'un enfant sensible et obstiné, assoiffé d'amour et de justice avec le monde, la famille et la société, avec la religion et Dieu, et enfin avec les problèmes fonciers de l'existence de l'homme. Le jeune garçon passe ses premières années chez son grand-père, un vieillard véritablement possédé, dont l'idée fixe est qu'il est destiné à accélérer la rédemption d'Israël, et qui veut sacrifier à Jahvé son petit-fils. Après la mort du grand-père, l'enfant, pénétré de terreur et d'anxiété, retourne à la maison paternelle. Les frayeurs se dissipent, mais la froideur, l'hypocrisie et le matérialisme de son foyer éveillent en lui l'obstination et la protestation. C'est surtout par ses questions relatives à Dieu et à la Création qu'il provoque la colère de ses proches. Dans la préface du livre, Pál Réz constate avec justesse que les héros du *Tu m'as libéré de la mort* et de *la Huitième station* ont été chassés dans la forêt par la société, par une communauté humaine monstrueuse. Azarel, lui aussi, s'évade de la maison paternelle, mais il ne s'exile pas dans la nature ; il va dans une communauté plus large pour s'humilier en mendiant, et pour humilier aussi, dans un autre sens et dans un autre but, son père orgueilleux et hypocrite et sa mère hautain et pourtant opportuniste. Et pour se convaincre de l'existence de Dieu, il jette des pierres au temple, puis dans un état fébrile, à demi-inconscient, il est prêt à dénoncer son père devant l'assemblée, mais, alors, Dieu « parle » et le « persuade » de faire amende honorable, ainsi son père se repentira aussi et confessera son péché. Mais le repentir paternel ne se manifeste pas, et Azarel ne sera que pardonné ; tout ce qui s'est passé sera attribué par ses parents à sa maladie, Azarel doit tout oublier. Il ne s'y oppose pas et ne trahit pas le vrai but de sa pénitence au temple, ni ce qu'il a vu et compris dans sa révolte : avec sa raison d'enfant, il commence à reconnaître les drôles de règles du monde ambiant, il se défend, garde son secret dangereux et accepte la solitude : « Bon, alors je vais considérer comme une « maladie » que papa fait des comptes tout le temps, que maman a toujours peur, et qu'Ernouchko

est le premier servi, et plus largement que moi ou qu'Oluchka... La seule chose que j'aurais voulu me rappeler, c'est ce qui m'était arrivé le dernier jour avant ma maladie ; mais ma mémoire s'arrêtait toujours au moment où, à la synagogue, j'avais commencé à marchander avec Dieu. Chaque fois que je m'efforçais de trouver la suite, j'attrapais mal à la tête.

« Voilà donc ce qui fait tant souffrir ma mère, pensai-je ; ça aussi je le sais maintenant.

« Et j'en tirai la conclusion que Dieu était une maladie, ou à tout le moins un fort mal de tête.

« Et je décidai de tout oublier. »

La traduction est due à la collaboration de Frédérique Kaczander et d'Agnès Kahane.

ARION 7

Budapest 1974. Corvina

Le septième numéro de l'Almanach International de Poésie, publié sous la direction de György Somlyó, est riche d'un contenu varié et intéressant. Outre des poèmes, le lecteur y trouvera des extraits de pièces de théâtre, des nouvelles, d'autres écrits en prose et des illustrations graphiques.

Les premières pages de l'almanach sont consacrées à des hommages. Trois poèmes de Pablo Neruda, le poète chilien décédé en 1973, y figurent en espagnol et en hongrois, dans la traduction de György Somlyó. Un de ces trois poèmes, inspiré par un séjour en Hongrie du poète : *Petite ballade écrite en sortant du « Cerf d'or » en 1965* figure en traductions allemande, italienne et française ; les traducteurs sont Sophie et Robert Boháti, Marinka Dallos et Gianni Toti, Anne-Marie de Backer.

Un essai de Mihály Sükösd donne une brève image de la prose hongroise d'aujourd'hui, fait connaître les précédents historiques, analyse la métamorphose qui s'est produite dans le roman et la nouvelle au cours des quinze dernières années, et attire l'attention sur les traits caractéristiques, les contradictions, la connexion particulière des tendances documentaires et paraboliques, ainsi que sur leur dualisme.

La solitude, l'aliénation et la lutte contre ces phénomènes constituent le sujet de comédies douloureusement grotesques

et aux tendances d'effets absurdes d'István Örkény et de Ferenc Karinthy. L'extrait de la pièce d'Örkény *Chat !* est présenté aux lecteurs en français dans une traduction de Vercors, et en anglais, traduit par Mari Kuttna. La pièce radiophonique *Voix dans l'Espace* de Ferenc Karinthy paraît dans une traduction française de László Pődör.

L'art de Miklós Mészöly a été caractérisé dans les premiers temps par des tendances existentialistes, puis il a fait usage des moyens du Nouveau Roman. La description minutieusement précise des objets couvre en réalité une forme intérieure parabolique et un message philosophique. Dans le volume, on trouve un extrait d'*Ouest*, que l'auteur est en train de terminer ; la traduction anglaise est l'œuvre de Carl Erickson.

L'essai de Sándor Csoóri (*l'Approche des mots*) est une méditation sur la nature et les mystères de l'expression ; un bref texte d'Ottó Orbán rend compte d'une façon suggestive et avec une atmosphère bizarre de ce qu'il a vu lors de son voyage en Inde, Miklós Szabolcsi analyse la figure du clown, un des moyens les plus caractéristiques de l'auto-expression de l'art moderne, dans un extrait de son livre intitulé *le Clown — autoportrait de l'artiste*.

La littérature hongroise d'aujourd'hui est représentée par deux écrits en prose de caractère sociographique (Antal Végh : *Pfuhl*, traduit en allemand par Géza Engl ;

Bulcsu Bertha : *les Habitants du littoral*, dans une traduction de Pierre Waline), par la nouvelle d'un jeune prosateur, Géza Bereményi, et par les poèmes de deux jeunes poètes, Dezső Tandori et István Ágh.

A l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance d'Imre Madách, grande figure de la littérature hongroise du XIX^e siècle, ARION présente des illustrations accompagnées d'une brève introduction de József Vadas, et dues à trois artistes : Béla Kondor, Endre Bálint et János Kass. Les illustrations sont, bien entendu, inspirées par le chef-d'œuvre de Madách : *la Tragédie de l'Homme*, poème dramatique philosophique.

Un substantiel compte rendu traite des événements de la *Rencontre des poètes d'Europe* organisée en avril 1973 à Budapest. Parmi les participants à la rencontre, les poètes suivants ont traduit mutuellement leurs poèmes : Donald Davie et István Vas, Tadeusz Sliwiak et András Fodor, Kostas Assiamakopoulos et Géza Képes, A. E. Baconsky et Zoltán Jékely, Ernst Jandl et Ágnes Nemes Nagy, Lorand Gaspar, Mark Sergheiev et Zsuzsa Rab, Tomas Tranströmer et Géza Thinsz ; l'almanach publie les poèmes en original et en traduction.

Le poème *Verdict* de Magda Székely, lauréate du prix Robert Graves de cette année, est publié dans une traduction anglaise de Laura Schiff.

I. KERÉKGYÁRTÓ

SCIENCES LITTÉRAIRES

Studies in 18th Century Literature (Études sur la littérature du XVIII^e siècle). Akadémiai Kiadó, Budapest 1974, 387 p.

Il y a quelques années, l'Association Internationale de Littérature Comparée a envisagé la rédaction d'une « Histoire comparée des littératures de langues européennes ». Dans le cadre de cette vaste entreprise, l'Institut d'Études Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie s'occupe, en collaboration avec l'Institut pour les Études Comparatives de la Sorbonne, de la période comprise entre 1770 et 1820. Le présent volume, publié sous la direction de J. Senczi et de L. Ferenczi, constitue une

étape initiale, mais très importante de ce travail.

Étant donné que les méthodes d'approche ne se sont pas encore complètement cristallisées, les auteurs traitent leurs sujets sous des aspects souvent bien différents. L'article du regretté L. Gáldi (« Réflexions sur le style lyrique français au siècle des Lumières ») démontre par l'analyse complexe d'une dizaine de poèmes comment les innovations stylistiques du XVIII^e siècle préparaient la voie au futur romantisme, tandis que M. Szegedy-Maszák présente la poésie anglaise de l'époque de la sensibilité (« English Poetry in the Age of Sensibility ») en appliquant la méthode typologique. Cer-

taines études mettent au centre un seul écrivain, comme celle de *L. Ferenczi* qui, en parlant de Voltaire, examine les problèmes de la poétique et de l'historiographie, ou celle de *T. Kardos* (décédé en 1973) qui a pour sujet les « Éléments romantiques dans le poème « *Dei Sepolcri* » de Foscolo ». La même diversité s'observe dans les études comparatives proprement dites. *J. Mounier* parle de l'influence de « Jean-Jacques Rousseau en Allemagne », en distinguant nettement les idées de l'écrivain de ce qu'on appelle le « rousseauisme » ; *J. H. Tisch*, sous le titre d'« *Irregular genius* » (Génies irréguliers) traite du culte de Milton et de Shakespeare sur le continent ; *M. Kajdár* analyse le grand effet que les « Illumi-

nati » bavaois avaient sur la franc-maçonnerie hongroise autour de 1790 (« *German Illuminati in Hungary* »). Mentionnons encore les articles de *J. E. Bertaud* : « Madame de Genlis et ses deux voyages en Angleterre », de *P. Sárközy* : « Le settecento et le romantisme italien », de *K. G. Ruttkay* : « The crisis of English comedy in the early eighteenth century » et de *M. J. Szenczi* : « The mimetic principle in later eighteenth-century criticism ». Bref, nous tenons à la main un recueil très utile qui pourra servir de base à des discussions, et thématiques et méthodologiques, en vue de la grande « Histoire comparée des littératures ».

I. VÖRÖS

HISTOIRE DE L'ART

En 1974, les publications des Éditions Corvina se sont adaptées à des séries qui, depuis longtemps, ont fait leurs preuves. Une grande partie des livres sortis sont des deuxièmes ou troisièmes éditions ou des éditions dans une autre langue. Ainsi, dans la série « Trésors de l'art » nous voyons la nouvelle édition de l'œuvre d'Ágnes Czobor, *Paysages hollandais* (également en anglais, russe et allemand), les *Portraits de la Renaissance italienne* de Klára Garas (également en anglais et allemand), et *Bruegel and His Age* de Teréz Gerszi (Bruegel et la peinture néerlandaise de son siècle). Dans la même série, la deuxième édition de l'album de Zsuzsa Urbach *Maîtres des anciens Pays-Bas* est sortie. L'œuvre de Miklós Mojzer *Tableaux de genre hollandais* (également en anglais, allemand et russe) a également connu une deuxième édition.

Dans la petite série des arts décoratifs du même éditeur, nous voyons aussi surtout de nouvelles éditions comme par exemple celle du livre de Livia Nékám *Les pharmacies anciennes de Hongrie* (également en allemand et en anglais) en troisième édition. Le nouveau volume de cette série est l'œuvre d'Éva Kovács *L'orfèvrerie romane* (également en allemand et en anglais) qui présente les objets les plus importants de l'orfèvrerie médiévale en Hongrie. Cette matière comprend de nombreuses pièces fort intéressantes considérées jusque-là comme n'appartenant pas à l'orfèvrerie hon-

groise du Moyen Age, ou oubliées, ou encore des pièces nouvelles, mises au jour dans des fouilles. Depuis longtemps, Éva Kovács publie des articles sur ses recherches relatives aux arts mineurs de cette époque, recherches qui fournissent une base solide à ce petit livre.

À ces deux séries, lancées depuis longtemps déjà, s'ajoute une troisième sous le titre « le monde dans l'art ». Cette année, cette collection a vu paraître l'album d'Imre Nagy Domokos intitulé *La chasse dans la peinture*, en russe, et l'album de Dénes Pataky et Imre Marjai *Le bateau dans l'art*. Parmi les livres publiés plus tôt par la même maison, une deuxième édition est parue en allemand et une première en anglais du livre *L'art de la période des migrations* de Gyula László, synthèse bien illustrée de l'art de la période de la migration des peuples en Hongrie. Dans la série « Grands Maîtres de la Peinture », *Les Primitifs français* d'Edit Lajta est paru en allemand. Dans la série sur les monuments historiques en Hongrie, la maison Corvina a publié de nouveau, en allemand et en tchèque, l'*Aquincum* de Klára Sz. Póczy. En deuxième édition, on a publié l'album de Klára Garas *Paintings in the Budapest Museum of Fine Arts*, et en russe un choix des collections de la Galerie Nationale, de Zsuzsa D. Fehér et Gábor Ö. Pogány : *Peinture hongroise au XX^e siècle*.

Outre ces ouvrages, faisant partie de

séries, on a également publié en allemand la monographie de Gaston Diehl sur *Vasarely* et celle d'Éva Körner sur *Gyula Derkovits*. Ce dernier livre est la première version en langue étrangère de l'excellente monographie en hongrois parue en 1968 sur l'un des plus importants peintres hongrois du xx^e siècle.

Les manuels sur les monuments d'art de la série allemande *Dehio-Bilderhandbuch* ont servi de modèle au livre d'István Genthon *Kunstdenkmäler in Ungarn*, destiné à compléter cette série. C'est un choix d'après le manuel topographique de l'auteur, décédé il y a peu. Il contient la reproduction et la description des plus importants monuments historiques de Hongrie, qui sont certainement les plus intéressants aussi pour les touristes étrangers.

En 1974, la publication sans doute la plus importante pour l'histoire de l'art est

parue aux Éditions Akadémiai. Il s'agit de la deuxième édition, revue et augmentée, du livre d'Andor Pigler *Barockthemen*. Étant donné que la première édition de 1965 est depuis longtemps épuisée, l'auteur a considérablement élargi et presque doublé le contenu de son livre. Avec beaucoup de modestie, il le définit comme un répertoire choisi de l'iconographie des xvii^e et xviii^e siècles, bien que l'importance de l'ouvrage dépasse de loin cette dénomination. Ce n'est pas seulement un manuel utile, d'un grand secours dans les définitions iconographiques dont les chercheurs qui se consacrent à cette époque ne peuvent guère se passer; l'ouvrage est en même temps le plus important instrument de travail pour l'étude des thèmes et de l'iconographie de l'époque baroque.

E. MAROSI

MUSICOLOGIE

The Selected Writings of Zoltán Kodály
Budapest 1974. Corvina

Devant la dépouille de Zoltán Kodály, en 1967, Bence Szabolcsi a formulé, en de très belles paroles, cette constatation désormais admise que « la vie musicale hongroise et étrangère, et aussi la littérature, l'ethnographie, la pédagogie, la linguistique et l'histoire hongroises — en un mot, tous les supports symboliques de la culture nationale — participaient à ce deuil ». Cela est vrai au point que jusqu'à maintenant, on n'a pas encore réalisé l'importance de sa disparition; en effet, son activité déployée pendant les dernières années de sa vie et, plus encore, son rayonnement qui ne cesse de croître (activité et rayonnement qui ont transformé l'éducation musicale hongroise) ont relégué en quelque sorte à l'arrière-plan tout le reste de son œuvre, artistique et musicologique.

Le choix de textes de ses écrits, publiés en anglais, contribuera largement à ce que cette image de Kodály, qui n'est pas tout à fait authentique, car elle met en relief un seul aspect de cette œuvre immense et ramifiée, change la vision que l'on a de lui à l'échelle internationale. Il est vrai

que ce recueil ne contient qu'un fragment de l'œuvre écrite de Zoltán Kodály.

Quarante-cinq sur les deux cent trente articles ant paru dans les deux premiers volumes, et terminés en 1967. Il est vrai qu'un tel choix, dans le cas d'une œuvre si immense et si importante tant pour son volume que pour ses objectifs, engage une responsabilité énorme, car celui qui le fait peut facilement en changer ou en accentuer certains aspects. Ce volume anglais, composé avec beaucoup de soin, avec la collaboration et l'assistance de Mme Zoltán Kodály, nous offre une image précise et fidèle de l'artiste, grand personnage de la culture hongroise et internationale.

Les contemporains de Zoltán Kodály le décrivent comme un homme peu communicatif, à la parole concise, réduite à l'essentiel, comme dans ses écrits et sa musique. En même temps, il est un maître dans l'art de manier la langue. Ses images, ses tournures sont tellement indissociables de la langue hongroise que la traduction de ses écrits en langues étrangères est une tâche aussi difficile que la traduction de nos grands poètes et écrivains. Cependant, les traducteurs de la version anglaise ont su remplir à un niveau élevé leur tâche, ce qui n'était pas chose facile. Les notes éluci-

dant des problèmes hongrois à l'intention des étrangers qui s'y intéressent, les brefs textes explicatifs ajoutés à la fin de chaque article et les illustrations photographiques peu courantes qui accompagnent le volume, rehaussent la valeur de cette publication précieuse.

Les écrits de Kodály ont été classés en quatre domaines : douze articles traitent de la musique populaire, quatorze sont consacrés aux prédécesseurs et aux contemporains, dix à l'éducation et neuf à Kodály lui-même. Tous ces écrits affirment l'existence de rapports organiques entre l'art musical et la pratique. En découvrant avec émerveillement la musique paysanne hongroise (1906), Kodály s'est fixé pour but de mettre la chanson populaire à la portée de tout le monde ; but à la réalisation duquel il œuvre jusqu'à sa mort. Ses observations scientifiques, ses analyses exactes loin d'être les simples commentaires d'un savant enfermé dans sa tour d'ivoire, visent toujours au changement et à l'amélioration de la pratique musicale. A partir de sa découverte de la chanson populaire, il crée une musique savante et autonome, délivrée de l'influence allemande.

C'est pourquoi, en 1918, il écrit un très bel et sincère hommage à Claude Debussy ; c'est pourquoi, en 1918 également, après la représentation de l'opéra de Bartók, *le Château de Barbe-Bleue*, il en donne une analyse d'une grande justesse, analyse toujours valable de nos jours ; c'est pourquoi il porte, en 1921, un jugement de valeur sur l'ensemble de l'œuvre de Bartók pour *la Revue Musicale*, dirigée par Henry Prunières. Ce fut dans la presse scientifique internationale la première analyse de l'art de Bartók, et le répertoire qui suivait l'essai (mais qui ne figure pas dans la sélection anglaise) fut la première liste chronologique des œuvres du compositeur hongrois.

Qu'il nous soit permis de noter ici que tout le volume, ainsi que toute l'œuvre de Kodály, est tissé de références relatives à la musique et à la culture françaises. Le respect de Kodály pour l'esprit français se manifeste à travers ses écrits.

Parmi les articles touchant à la pédagogie musicale énumérons les plus importants : la grande étude sur le rôle des jardins d'enfants et dans l'initiation musicale ; un article sur la grande importance des chœurs d'ouvriers ; ainsi qu'un texte inti-

ulé *Qui est bon musicien ?* Dans tous ces textes qui sont autant de confessions, Kodály découvre les racines de son propre développement artistique et de son individualité, et il nous révèle l'unité intérieure de son œuvre aux vastes ramifications.

Nous croyons que le présent volume contribuera à une appréciation internationale plus nuancée et plus variée de l'œuvre de ce grand maître.

Erzsébet Szónyi : Musical Reading and Writing. I^{er} volume. Budapest, 1974. Corvina — London 1974. Boosey & Hawkes

L'ouvrage de méthode musicale d'Erzsébet Szónyi, paru en hongrois pour la première fois en 1954, se rattache de façon organique à l'œuvre de Kodály. Pour le moment, seul le premier volume a paru en anglais ; il contient la matière des 50 premières leçons de chant, sur les 100 contenus dans l'ouvrage complet. Cette méthode, développée sous la direction de Kodály, forme la base de l'enseignement du chant et de la musique dans les écoles hongroises. Erzsébet Szónyi, professeur qui possède une grande expérience, compose, de façon organique, la matière à assimiler, elle ordonne de façon logique l'acquisition des différents éléments de base de la musique. La base de cette méthode est constituée par la « solmisation relative », et par une progression du plus facile au plus difficile. Comme il s'agit d'une méthode hongroise, il est naturel que les exemples musicaux, la majeure partie de la matière à apprendre, soient des chansons populaires hongroises pour enfants, alors qu'une partie moins importante est constituée par des chansons populaires de l'Europe de l'Est, et qu'une très petite partie seulement par des chansons populaires ou des fragments de musique classique de l'Europe de l'Ouest. Il est donc probable que les pédagogues qui souhaiteront mettre en pratique cette excellente méthode devront choisir leurs exemples musicaux dans la musique populaire ou classique de leurs propres pays.

József Gát : The Technique of Piano Playing. 4th Edition. Budapest 1974. Corvina— London 1974. Collet's/Ltd.

L'ouvrage de József Gát intitulé *The Technique of Piano Playing*, qui paraît pour la quatrième fois en version anglaise, et qui

a paru également en plusieurs langues étrangères, est lui aussi une méthodologie, mais il diffère complètement du précédent ouvrage tant par son but que par son contenu. Cette méthodologie, qui fut donc acceptée à une échelle internationale, fut publiée en 1954 dans sa première version hongroise. L'auteur des comptes rendus n'avait jamais enseigné le piano — ni d'ailleurs d'autres instruments — et ne peut donc se vanter d'un jeu de piano excellent. Pourtant, il aimerait trouver le secret de ce grand succès international. József Gát aborde le sujet de deux façons : d'une part, il fait connaître le piano comme un instrument sonore, et d'autre part, il esquisse les caractéristiques du corps humain qui l'utilise. L'exposé des lois physiques et physiologiques forme le cadre du livre. Car, finalement, il s'agit ici de la musique, de l'art de l'interprétation, c'est-à-dire, de l'activité, à niveau élevé, de la conscience humaine et du monde des sentiments. La description de ces phénomènes est une réussite, grâce à la présentation des effets concrets, du jeu de piano classés de façon exacte et logique. Il passe en revue les différents problèmes techniques à l'aide d'observations groupées avec un soin minutieux. Non seulement en théorie, mais aussi avec des exemples pratiques et l'exposé fidèle des solutions données par les grands pianistes. Au lieu d'une méthodologie aride, l'ouvrage de József Gát devient ainsi un manuel imprégné de musique.

Bence Szabolcsi : *A Concise History of Hungarian Music*. 2^e éd.
Budapest 1974. Corvina

L'Histoire de la musique hongroise de Bence Szabolcsi, qui vient de paraître en deuxième édition en anglaise, est une œuvre fondamentale, de synthèse. Comme plusieurs études d'histoire de la musique écrites par Bence Szabolcsi, cet ouvrage a trouvé sa forme définitive après plusieurs dizaines d'années. Son « premier jet » en hongrois figure dans le *Dictionnaire de la Musique* qui a vu le jour en 1930-1931. La version richement illustrée d'exemples musicaux date de 1947 ; elle a servi de base à l'édition anglaise revue et augmentée.

Szabolcsi, ce grand explorateur du passé de la musique hongroise, aborde son sujet nécessairement avec d'autres moyens

que ne l'avaient fait les musicologues désormais classiques. En effet, très peu d'œuvres de la musique hongroise du Moyen Age et de la Renaissance nous ont été conservées par écrit. A défaut de musique écrite, on ne peut reconstruire une époque — dont nous savons par ailleurs qu'elle possédait une culture musicale florissante — qu'à l'aide des textes des codex anciens et des descriptions de voyageurs étrangers. Plusieurs souvenirs de cette musique nous sont parvenus grâce à la tradition folklorique et aux collecteurs de musique populaire qui travaillaient dans des villages dépositaires des traditions, y retrouvant encore pendant les premières décennies de notre siècle des airs de musique du Moyen Age et de la Renaissance.

C'est par nécessité que le musicologue Bence Szabolcsi, en écrivant son histoire de la musique hongroise, s'est tourné vers l'étude des rapports de la tradition populaire musicale et de la musique savante ; cependant sa méthode a pris nécessairement vertu de valeur, car il a démontré les effets réciproques et les rapports organiques de la musique savante organisée à un haut niveau et de la musique populaire, et cela depuis les débuts jusqu'au développement de l'art de Bartók et de Kodály. En étudiant la musique, il étudie en même temps la société et l'époque qui favorisent une certaine sorte de musique au détriment d'autres. Et c'est justement parce que la matière était pauvre qu'il a dû interroger l'histoire pour trouver une explication aux phénomènes qu'il avait découverts.

L'histoire de la musique hongroise de Bence Szabolcsi se termine, par l'essentiel, par la présentation des œuvres d'importance historique de Bartók et de Kodály ; l'auteur jette seulement un rapide coup d'œil sur la génération des artistes plus jeunes. Mais dans la version anglaise, cette lacune est comblée par une brève étude de György Kroó, retraçant les caractéristiques du développement et le chemin parcouru par la composition hongroise depuis 1945.

György Kroó : *Bartók-Handbuch — A Guide to Bartók*.
Budapest 1974. Corvina

Le guide pour l'œuvre de Bartók, de György Kroó, n'était à l'origine qu'une

importante publication à l'occasion de l'année commémorative Bartók (1970-1971); depuis, il a paru en anglais et en allemand. « L'auteur et les éditeurs destinent ce guide au public des salles de concert. Il sert d'introduction aux œuvres symphoniques, scéniques et à la musique de chambre de Bartók »; c'est ainsi que la préface résume la fonction du livre. Le livre a remporté un grand succès, il a déjà connu deux éditions en hongrois. Les versions étrangères ont rencontré un excellent accueil. Entre autres, Halsey Stevens (États-Unis), le plus important spécialiste non hongrois de Bartók, a parlé de cet ouvrage en termes élogieux.

L'auteur du guide analyse 39 œuvres de Bartók. Cette publication est en réalité une biographie de Bartók à travers ses œuvres. Mais le livre est en même temps plus qu'une biographie. György Kroó, qui pendant plus de vingt ans de travail à la radio a élevé à un très haut niveau le difficile genre de l'explication d'œuvres musicales en fournissant des analyses, compréhensibles pour tous et pourtant musicologiquement valables, utilise ces expériences dans son guide de Bartók. Il ne se contente pas de l'analyse des partitions; il décrit l'époque et nous oriente dans les tournants de la vie de Bartók. La documentation du livre est très riche. On peut y lire un grand nombre de fragments de lettres inédites.

L'agencement des analyses est exemplaire. L'auteur ne rapporte que le strict nécessaire de données biographiques et historiques pour la compréhension des œuvres. Malgré cela, il ne fait pas d'entorse à l'exactitude scientifique bien qu'il n'utilise pas le vocabulaire scientifique pour exprimer ses idées; il nous transmet l'essentiel de l'œuvre.

En lisant ces excellentes analyses, nous regrettons que l'auteur ne nous donne pas un aperçu des œuvres de Bartók pour piano seul, renonçant ainsi à nous faire entrer dans l'atelier expérimental du compositeur. Le volume réalise son programme, toutes les constatations de l'auteur sont valables. Nous le recommandons vivement aux spécialistes comme aux amis de la musique qui veulent faire connaissance avec l'art de Bartók, ou qui le comprennent et l'aiment déjà.

Denijs Dille : Thematisches Verzeichnis der Jugendwerke Béla Bartóks (Catalogue thématique des œuvres de jeunesse de Béla Bartók). 1890-1904. Budapest 1974. Akadémiai Kiadó

Le catalogue de Denijs Dille est une publication strictement scientifique sur les compositions de la période 1890-1904 du jeune Bartók. Ce musicologue belge, établi en Hongrie depuis 1961, est le premier directeur des Archives Bartók de l'Académie des Sciences de Hongrie. Dans son catalogue, il résume les résultats de 10 ans de travaux de recherche. L'exploration des sources était exceptionnellement compliquée, puisqu'il s'agissait de mettre de l'ordre et de créer un système dans les notes musicales d'un enfant.

Dans le cas de Bartók, il est évident que nous avons affaire à un enfant exceptionnellement doué qui étudie la musique — mais en ce qui concerne ses tentatives précoces de composition, il ne s'agit pas pour autant d'un enfant prodige. Les *incipits* de 77 compositions musicales précoces, publiées dans ce volume, nous en persuadent suffisamment. Cependant, les quelques mesures publiées de ces « œuvres » sont des apports précieux pour la connaissance du chemin et du développement suivi par le musicien.

Cette partie du volume, la liste thématique, n'intéressera probablement qu'une partie mineure des lecteurs, même parmi les spécialistes de Bartók. La publication des fragments musicaux et des ébauches ne change pas l'image de Bartók que nous connaissons.

Le catalogue des œuvres qu'il avait étudiées ou entendues est d'autant plus passionnant qu'il l'a écrit lui-même. Il en tenait le registre entre 15 et 23 ans, or c'est pendant cette période qu'il a jeté les fondements de sa culture musicale universelle qui nous émerveille dans ses œuvres et dans ses études. Bartók a commencé par assimiler d'abord la littérature musicale austro-allemande, surtout les œuvres de Bach, Mozart, Beethoven et Brahms. La liste des œuvres musicales qu'il connaissait contient relativement peu de compositeurs français. À côté de quelques noms de moindre importance, plusieurs compositions de Berlioz y figurent (six ouvertures et la Symphonie Fantastique). Parmi la musique fran-

çaise plus moderne, 4 compositions de Saint-Saëns sont notées (2 Concertos pour piano, le Quintette en *la* mineur, la Sonate pour violoncelle et piano, et la Valse en *ré* majeur). Bartók ne fait connaissance avec l'art de Debussy qu'en 1907, par l'intermédiaire de Kodály ; quant à son intérêt pour les clavecinistes français, il se manifeste encore plus tard. De la liste des œuvres musicales assimilées par Bartók, il apparaît qu'il se préparait non seulement à la carrière de pianiste, mais aussi à celle de compositeur et cela dès le milieu des années 90. Il étudiait alors de nombreuses œuvres encore sorties de l'oubli et surtout beaucoup de compositions de Bach, un grand nombre d'œuvres symphoniques et, plus tard, des opéras.

Des fac-similés de fragments d'œuvres du jeune Bartók et des photographies inédites complètent ce riche volume.

Corpus Musicae Popularis Hungaricae — vol. VI. Népdaltípusok — Types of Folk-songs. 1. — Edited by Pál Járdányi — Imre Olsvai. Translated by Imre Gombos. Budapest 1973. Akadémiai Kiadó, 831 p.

C'est entre les deux guerres que l'Académie des Sciences de Hongrie chargea Béla Bartók et Zoltán Kodály de mettre au point le grand recueil de musique populaire hongroise, mais ce n'est que plus tard, à partir des années 1950, qu'on put commencer la publication des matériaux dont six volumes ont déjà vu le jour. Bien que Béla Bartók et Zoltán Kodály soient morts, le travail continue. Le Groupe de Recherches de Musique Populaire, un des instituts scientifiques autonomes de l'Académie des Sciences (son dernier directeur, Lajos Vargyas, est l'auteur de l'introduction de caractère informatif du présent volume), constitue aujourd'hui une des sections de l'Institut de Musicologie de l'Académie. La série des recueils représentatifs de la musique populaire hongroise débuta par des volumes consacrés aux chansons se rattachant aux coutumes ; c'est ainsi que l'on a publié les jeux d'enfants, les chansons des jours insignes, des noces, des chants de lamentation. Les différents volumes sont divisés selon les coutumes et les occasions,

les formes musicales ne représentent, pour ainsi dire, qu'un principe directeur secondaire. Ce travail s'est terminé avec le cinquième et avant-dernier volume : *Laments — Sírások* (Budapest 1966) (voir notre compte rendu dans NÉH 2, 1967, pp. 241-242), auquel succède maintenant la publication des chansons lyriques proprement dites, possédant un texte et une mélodie strophique. La mise au point des matériaux de cette archive contenant environ 100 000 notations constituait la plus grande entreprise de recherches internationales sur la musique populaire. Les travaux amorcés il y a plus de 25 ans furent dirigés par Pál Járdányi, éminent folkloriste, musicologue et compositeur hongrois récemment décédé. C'est lui qui, en 1969, soumit les principes de la classification musicale plus d'une fois modifiés au congrès de l'International Folk Music Council à Bratislava. La proposition y avait été discutée et adoptée, mais Járdányi étant mort brusquement, le travail fut confié à son collaborateur Imre Olsvai qui assumait la responsabilité de la mise sous presse du volume. Il répartit les matériaux des chansons strophiques devant être publiés dans plusieurs volumes en 15 à 20 principaux groupes de mélodies. Rien n'indique mieux l'étendue prévue de l'ensemble de la matière que le fait que les 685 mélodies du volume présent correspondent aux 14 premiers types du groupe I.A/1.a déterminé par Járdányi, soit tout au plus à une vingtième partie du système.

Vu l'importance de la matière de musique populaire et le soin apporté à sa publication, les derniers volumes de la série ont paru dans une édition bilingue : les textes, les commentaires scientifiques et les indices sont accessibles en anglais et en hongrois. Si le texte anglais est censé rendre service aux spécialistes étrangers, le texte hongrois est nécessaire, entre autres, parce que c'est la première fois qu'on publie ici des chansons populaires hongroises recueillies avec autant de soin. J. Vargyas (Foreword) retrace le processus suivi pour la mise au point de l'ouvrage, I. Olsvai (Introduction) fournit les caractéristiques scientifiques du volume et en explique la division. Les mélodies sont accompagnées de leur texte hongrois, les traductions anglaises se trouvent sur les pages 593-693 (Texts of Songs). Les notes renvoient à des parallèles textuelles et musicales. Le volume se ter-

mine par une bibliographie, la liste des enquêteurs, un registre toponymique et différents indices musicaux facilitant l'utilisation des données. Pour terminer, signalons tout l'intérêt que présente l'idée des rédacteurs d'avoir présenté à côté des chansons

connues avec un texte leur variante avec seulement un accompagnement d'orchestre. Cela permet au lecteur d'étudier aussi les relations entre le chant et la musique.

J. BREUER

TOURISME

Demeter Balla : Le lac Balaton. En anglais, français, allemand, italien, russe. Avec des photographies de Demeter Balla et un texte de Dezső Keresztury. 98 pages, 117 photos en noir et blanc et 8 en couleur, 22,4 × 21,5 cm, relié. Budapest 1974. Corvina

Aujourd'hui, le lac Balaton est surnommé la « mer hongroise » avec un certain amour ironique même par les Hongrois. Il est pourtant indéniable que le plus grand lac de l'Europe centrale marque non seulement les Hongrois, mais aussi tous ceux qui y viennent des différentes régions d'Europe et tous ceux qui sont habitués à des lacs plus froids ou à la mer, plus dangereuse (et plus chère). On peut aimer ses eaux nacrées, ses collines paisibles, et les curiosités intéressantes des environs méritent d'être connues : églises baroques villageoises, restes de villas romaines, poteaux tumulaires des cimetières rappelant l'époque païenne, forteresses, sources thermales, etc. et les maisons paysannes et le romantisme de la vie paysanne vivant aujourd'hui encore. Cet album de photos des Éditions Corvina nous présente tout cela. Les belles photos et les conseils de voyage du poète et esthète Dezső Keresztury offrent beaucoup plus que les albums de photos habituels : ce livre sert aussi de guide.

Gyula Fekete : Hongrie. En anglais, français, allemand, italien, espagnol, russe et polonais ; dans la version hongroise, avec un résumé en tchèque et serbo-croate. Deuxième édition. 130 pages, 7 photos en couleur et 146 en noir et blanc. 22 × 23 cm, relié. Budapest 1974. Corvina

Les 28 photos et le texte explicatif de l'écrivain Gyula Fekete mènent le lecteur-observateur à travers toute la Hongrie.

A la manière d'un guide, l'album présente les beautés de ce petit pays qui ne peut pas s'enorgueillir de merveilles naturelles, de monuments luxueux, ou d'attractions exotiques en le divisant en différentes régions : nous voyons la Transdanubie agréable et confiante, travaillée par l'homme, avec ses châteaux en ruines, ses petites villes, ses cours d'eau ; la Plaine hongroise rappelant un certain mode de vie ancestral, avec ses petits hameaux et les populations de ses villages ; les régions nordiques boisées et montagneuses ; la capitale — et le Danube si imposant qui parcourt tout le pays et traverse la capitale aussi.

Ferenc Zákonyi : Balaton. Guide de poche. En français, anglais, allemand, serbo-croate, tchèque et polonais. 184 pages, avec dessins et cartes dessinées, 11 × 16,5 cm, cartonné. Budapest 1972. Corvina

Petit guide de poche pour les touristes au bord du lac Balaton avec des textes sur la formation du lac, la faune et la flore, et l'histoire, et naturellement avec des instructions pratiques à l'adresse surtout des vacanciers. Ce petit guide de poche nous montre toutes les curiosités de la côte méridionale aux eaux moins profondes, et qui est plus fréquentée, et la côte septentrionale qui est entourée par des collines et est plus riche en monuments historiques. Mais il nous apprend aussi où l'on peut bien manger, où on peut loger, faire du sport ou bien se distraire au bord du Balaton.

Katalin Rohonyi—Miklós Marót : Promenades à Budapest. En anglais, français, allemand, russe. 164 pages, avec des dessins en noir et blanc et 4 cartes, 10,5 × 23 cm, cartonné. Budapest 1974. Corvina

Les auteurs — spécialistes du tourisme

en Hongrie — divisent le tour de la ville en onze promenades en nous disant quelles sont celles au cours desquelles les touristes qui ne viennent que pour un, deux ou trois jours peuvent le mieux connaître les curiosités de la ville. Pour ceux qui restent plus de trois jours, neuf descriptions complémentaires portant sur des domaines d'intérêt particulier donnent des conseils pour les excursions, un chapitre expose les possibilités de promenades dans les environs de Budapest, et enfin, de nombreux conseils pratiques vont au devant des soucis des touristes. La cinquantaine de dessins d'Attila Emödy qui illustrent le guide dépassent la simple présentation des bâtiments : ils reflètent aussi l'atmosphère de la ville.

Pál Granasztói : Budapest vu par un architecte. En anglais, français, allemand : deuxième édition ; en polonais : première édition (cette dernière est réalisée en commun avec les Éditions Arkady de Varsovie). 248 pages, avec 297 photos en noir et blanc, 20 × 23 cm, relié. Budapest 1974. Corvina

Budapest est connue en premier lieu pour son site, la beauté de ses paysages — les bâtiments anciens de la capitale ont été détruits par des guerres et de rudes périodes historiques, et une importante partie des nouveaux bâtiments est née au début du siècle, à une époque qui n'a pas créé un style architectural heureux. Mais avec la visite et les explications de l'architecte Pál Granasztói, le lecteur a une vue tellement intéressante et personnelle de la ville qu'il prend en affection des rues et des maisons qui n'auraient même pas éveillé son intérêt s'il les avait simplement vues en se promenant. Les 297 photos illustrant le livre ont été faites sur les indications de l'auteur par le photographe d'art Lajos Czeizing. La capitale vue et montrée par l'architecte se trouve ainsi plus près du cœur de chacun des lecteurs.

Klára Fehér : Budapest. 64 photographies en couleur. 64 pages, avec 64 photographies en couleur, 25 × 22 cm, relié. Budapest 1974. Corvina

En 1972 ce livre était le premier album de photos de Budapest à contenir des *photos en couleur seulement* ; deux ans après, il fallut le rééditer en édition augmentée, et une troisième édition a aussi vu le jour depuis. L'éditeur a choisi les meilleures photos de sept photographes connus pour présenter l'aspect estival le plus varié de couleurs de Budapest en souvenir aux touristes qui y sont venus et attirer l'attention de ceux qui y viendront. Klára Fehér, célèbre femme écrivain, écrit dans son introduction : « Budapest est plutôt la ville des surprises : si vous vous engagez par exemple dans Fő utca (La Grand-Rue), vous verrez brusquement apparaître au sortir d'un tournant un bain turc surmonté de sa coupole en bronze ; ou bien vous pourrez trouver une mosaïque romaine représentant Hercule dans le sous-sol d'une H. L. M. . . Tout a ici une histoire. »

Miguel-Angel Asturias — Pablo Neruda : Saveurs de Hongrie (Abbiamo assaggiato l'Ungheria). En italien, 120 pages avec des dessins en couleur et en noir et blanc, 23 × 24,5 cm, relié. Édition commune avec les Éditions Salvatore Sciascia de Rome.

Les deux auteurs ont reçu le prix Nobel ces dernières années, chacun peu de temps avant sa mort. Tous deux s'inscrivent parmi les grands de la poésie sud-américaine ; ils étaient des représentants courageux des tendances de gauche et ils avaient encore un trait en commun : ils aimaient tous les deux la Hongrie, ils ont joui de l'hospitalité hongroise, ils ont pris en affection les gens et les contrées, et même les spécialités gastronomiques préparées en Hongrie ; ils n'ont jamais méprisé les plats et les vins hongrois. Ils ont éternisé tout cela dans leur poésie et leur prose. La belle exécution typographique, le matériel d'illustration varié font de cet ouvrage un bon livre-étrenne aussi. La traduction italienne (de l'espagnol) est l'œuvre poétique et excellente de Gianni Toti et Marinka Dallos. Budapest 1974. Corvina

HISTOIRE DE LA CIVILISATION

Le Ballet National Hongrois. En français, anglais, allemand, russe. 100 pages, avec 7 photos en couleur et 82 en noir et blanc. 20,6 × 28 cm, relié.

Le Ballet National Hongrois a été créé au cours du développement qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, dans l'élan nouveau qu'ont connu les jeunes villageois. La réputation de l'ensemble a bientôt fait le tour de l'Europe et a même passé la mer ; sa musique, ses danses et ses costumes originaux apportés de leur village natal par ses membres et polis par les spécialistes ont charmé tout le monde. La plus belle sortie des touristes qui viennent en Hongrie est régulièrement une représentation du Ballet National Hongrois. Depuis la création, bien des années ont passé. Le Ballet s'est fixé des objectifs d'un niveau toujours plus élevé ; ses chorégraphes et ses compositeurs créent des féeries, des compositions chorales raffinées d'un, deux ou même trois actes courant toute une soirée. 120 représentations environ, dont presque la moitié à l'étranger, ont lieu chaque année. Le Ballet a joué dans 180 villes de

33 pays. Ce livre, illustré de photos excellentes, non posées, dont l'élan rappelle vraiment la danse, contient des textes explicatifs des meilleurs artistes qui font connaître au lecteur l'activité passée et présente de l'ensemble.

István Nemeskürty : Word and Image. (L'histoire du film hongrois). En anglais, deuxième édition augmentée. 252 pages, avec de nombreuses photos. Budapest 1974. Corvina

L'histoire du développement de l'industrie cinématographique hongroise a d'abord paru en anglais en 1968, et s'est vu décerner la médaille d'argent du XIII^e festival de film de Venise. La deuxième édition revue et augmentée parue récemment nous conduit à travers l'histoire du film hongrois jusqu'à nos jours, en nous présentant des créations qui (par ex. les films de Jancsó) ont fait le tour du monde entre-temps et ont remporté des succès ou obtenu des prix.

É. VERESS-DEÁK

LIVRES POUR ENFANTS

Prinz Klein Weissnicht (Les plus beaux contes hongrois). En allemand. 120 pages, avec beaucoup d'illustrations en couleur. Édition en commun avec la société de distribution LKG de Leipzig (RDA) et la Dausien Verlag de Hanau/Main (RFA). 120 pages, avec de nombreux dessins en couleur, 20 × 28 cm, relié.

En publiant ce volume représentatif, l'éditeur a choisi des contes populaires adaptés par le grand conteur hongrois du début du siècle, le metteur en œuvre le plus populaire du monde des fables et des légendes hongroises, Elek Benedek, et le « grand » de la littérature hongroise contemporaine Gyula Illyés. Le ton des contes populaires incomparablement varié, coloré et reflétant les temps primitifs dans un langage littéraire de haut niveau — peut-on offrir mieux aux enfants ? Les couleurs et les dessins

riches et variés de Gabrielle Hajnal sont à la hauteur des contes.

ABC (Zlatá Abeceda — Mijn gouden leesboek-ABC)

Ce livre, publié plusieurs fois déjà, illustré de dessins de Károly Reich et présentant les lettres de l'alphabet dans de petits poèmes, vient de paraître en tchèque et en néerlandais. 28 pages. Édition en commun avec Uitgeverij Lannoo, Utrecht.

Apprends à compter 1 × 1 (Das goldene 1 × 1 — Impara a contare 1 × 1)

C'est encore les dessins de Károly Reich qui apprennent aux petits de l'âge de l'école maternelle à compter, cette fois-ci en allemand et italien. 28 pages.

Des mots pour les animaux.

Les dessins de Károly Reich et de petits

poèmes font connaître aux enfants les animaux des bois et des champs. Le livre a paru en anglais, français et allemand. Les poèmes français ont été écrits par Pierre Gamarra. L'édition commune a été faite avec les Éditions de la Farandole (Paris).

Katalin Szécsi : Cache-cache (Versteckspiel der Tiere — Jugando a los escondidos) Livre de contes de vulgarisation d'histoire naturelle. En allemand et espagnol. 34 pages, avec beaucoup de dessins. Édition commune avec la Kinderbuchverlag de Berlin et l'Instituto Cubano del Libro de La Havane.

Magda Szabó : Lala, prince du pays des fées (Lala, der Elfenprinz) Le livre sur les fées de la célèbre femme écrivain a paru cette fois-ci en allemand, sur 200 pages, relié. Édition en commun avec la Kinderbuchverlag de Berlin.

Jenő Szentiványi : Le monde de l'océan. Livre de vulgarisation paru en russe. 98 pages, relié.

Éva Janikowszky : Réponds gentiment, mon petit (Antworte schön, wenn du gefragt wirst) En allemand. 32 pages. Édition en commun avec la Neithard Anrich Verlag, Mülheim a. d. Ruhr (RFA)

Éva Janikowszky : Il m'arrive toujours quelque chose. (Mir passiert immer etwas). En allemand, 34 pages. Deuxième édition. Édition en commun avec la Neithard Anrich Verlag Mülheim a. d. Ruhr (RFA). En suédois (Hemma hos oss), première édition en commun avec la Almqvist and Wiskell Förlag AG, Stockholm. En slovaque, première édition aussi, avec la Mladé Letá de Bratislava. Relié.

Éva Janikowszky : Si j'étais grand. En suédois. Première édition en commun avec Almqvist and Wiskell, Stockholm. 34 pages, relié.

István Kormos : Le royaume Martin-Moustaches-Vertes (Marti Grünbarts Abenteuer) En allemand. 22 pages, relié. Édition en commun avec la société de distribution LKG (RDA) et la Dausien Verlag de Hanau/Main (RFA)

Ferenc Móra : Le petit hérisson puissant. (Das Igelchen und der Bär) En allemand et espagnol, 16 pages, relié. En allemand, édition commune avec la messagerie LKG (RDA) et la Dausien Verlag de Hanau/Main (RFA). L'édition espagnole (*Manolete, el erizo poderoso*) a paru en commun avec les éditions Gente Nueva de La Havane, qui a de grands tirages.

É. VERESS-DEÁK

LIVRES DE CUISINE

Trois livres de cuisine en trois langues différentes présentent les célèbres et délicieux plats de l'art culinaire hongrois, à l'aide d'un grand nombre de recettes, de photos en couleur et de dessins. Chaque livre a déjà paru à plusieurs reprises au cours des années précédentes.

Károly Gundel : La cuisine hongroise (Hungarian Cookery Book), en allemand et

anglais, 100 pages. Dans les deux langues c'est là la 8^e édition du livre.

Olga Siklós — Pál Magyar : La cuisine hongroise pour tous (Ungarische Küche für jedermann). En allemand, 452 pages, 3^e édition.

Mariska Vizváry : Les trésors de la cuisine hongroise. (Treasure Trove of Hungarian Cookery). En anglais, 272 pages, 3^e édition.



Revue

ÉCONOMIE

Acta economica 1973

Les numéros 1 à 4 du volume 10/1973 contiennent les articles suivants :

M. Timár : *Les résultats du nouveau régime de contrôle et gestion économique et son développement ultérieur*

L'auteur expose dans son article les expériences de la réforme économique introduite en 1968 et les problèmes survenus. Attirant l'attention sur des questions en discussion, il propose quelques solutions. Le nouveau régime de gestion économique, qui a fait ses preuves, n'aspire pas à des changements de principe, mais le changement des conditions économiques exige des modifications et nécessite l'application de nouveaux indices.

I. Friss : *Les conditions objectives de l'économie, l'extension de la centralisation et de la décentralisation*

En indiquant quelques traits caractéristiques du régime hongrois de gestion économique, l'auteur essaie de répondre à la question suivante : quelles sont les limites d'un modèle décentralisé, et quels sont les facteurs qui délimitent le niveau de la centralisation et celui de la décentralisation d'une économie socialiste ? Le régime hongrois de gestion économique est caractérisé par les décisions décentralisées, ainsi que par l'abandon des indices prescrits centralement. Les relations entre entreprises se basent sur des relations de marchandises. L'indice du profit, le rôle initiateur des travailleurs s'accroît, de même que leur responsabilité. Actuellement, le régime hongrois de gestion économique dispose des moyens

permettant de diriger l'économie d'une façon centrale. Le fait qu'il connaît des succès est dû à ce que l'économie hongroise planifiée s'est consolidée, et que l'État dispose des moyens qui sont nécessaires à la planification.

S. Balázs : *Régime de régulation financière et développement technique*

Cette étude examine l'incidence de la vie économique et plus précisément celle de la réglementation financière (prix, impôts, subventions) sur le développement technique. Elle analyse les obstacles économiques du développement technique, la relation entre prix et intérêts au bénéfice, les fonctions sélectives des régulateurs économiques et leur effet sur la structure d'investissement.

Á. Balassa : *Croissance économique, équilibre et efficacité dans l'état actuel du développement*

L'article expose les expériences principales de l'évolution économique réalisée de 1971 à 1972 en Hongrie. Il fait connaître les buts principaux du quatrième plan quinquennal, les données se rapportant à l'accroissement du revenu national de cette époque et quelques idées sur le développement de l'économie nationale en 1975.

Gy. Szokolczai : *Impôts sur le capital, autofinancement et transfert du capital*

Cette étude résume les conséquences pratiques de la théorie selon laquelle la proportion de l'impôt payé sur le capital doit s'accorder avec la proportion de la

croissance. Cela nous amène directement à la conclusion que la proportion d'intérêt est égale à la proportion de l'impôt sur le capital. Ce dernier est à calculer sur la valeur nette du moyen mis en œuvre et ce sont, comme les fonds d'accumulation, les sources principales des investissements d'entreprise. Ceci est démontrable par le fait que l'exigence du maximum et de la stabilité peut être garantie seulement en ayant recours à quelques impôts spéciaux, en tant que fonds d'accumulation, pour des besoins d'investissement.

J. Timár : *Le développement du régime d'emploi dans les pays du Conseil d'Entraide Économique* (Dinamika zaniatosty v stranah — tchlenah SEV s 1950 po 1990 god)

Dans cette étude, à laquelle un exposé préparé à la demande de l'Institut de Recherches concernant l'Économie socialiste mondiale et présenté à la conférence scientifique tenue du 14 au 16 novembre 1972 à Moscou a servi de base, l'auteur démontre, pour donner un rapport préalable sur une enquête de plusieurs années, quelques traits spéciaux de la situation prévisible dans le domaine du régime d'emploi dans les pays du Conseil d'Entraide Économique, faits sur lesquels la discussion des problèmes principaux qui en résultent peut se fonder. Son but est de donner une vue générale de la population des pays du Conseil d'Entraide Économique, et du nombre de l'ensemble des employés et de leurs activités selon la répartition des sexes et leurs catégories d'âge dans les différents secteurs entre 1950 et 1990.

Articles du vol. 2, n° 1, 1973 :

T. Ujhelyi : *Commerce extérieur agricole. Articles de l'industrie alimentaire. L'économie politique hongroise et le marché mondial*

L'article examine avant tout l'exportation et le développement des produits de l'industrie alimentaire hongroise. Il traite du revenu net provenant de l'échange extérieur de cette branche et de sa stabilité, de ses sources principales, de l'accroissement de la quantité, du dynamisme de l'exportation et de l'importation des branches verticales. Il démontre les moyens d'application d'un nouveau modèle de division internationale du travail.

F. Fekete : *Les principaux traits sociaux et économiques caractéristiques de la production agricole dans les fermes collectives de Hongrie*

Cette étude résume le développement historique des coopératives agricoles, et les définit socialement et économiquement. La coopérative agricole est d'une part un organisme social, et d'autre part un organisme économique. Elle se compose d'une grande entreprise collective comme unité organique d'une part, et des terrains individuels de petites dimensions de ses membres d'autre part. Ses membres sont à la fois propriétaires et employés. L'entreprise collective doit être considérée comme une forme d'entreprise spéciale où les décisions sont prises collectivement, et où la démocratie coopérative se réalise.

A. Gyenes : *La restratification de la population agricole en Hongrie*

L'auteur relate les deux grandes transformations structurales de l'agriculture des années d'après-guerre. Il décrit les changements survenus après la réforme agraire de 1945, ainsi que la collectivisation qui se produisit entre 1951 et 1961. Il présente les trois types principaux des travailleurs agraires des fermes coopératives : ceux qui considèrent comme peu important leur travail à la ferme collective, ceux dont les conditions d'existence dépendent de ce travail, et le type intermédiaire.

I. Szabó : *Associations économiques dans les coopératives agricoles*

L'association en tant que forme de coopération organisée des coopératives agricoles a pris son essor au cours des dernières années. Mais ce développement rapide soulève d'innombrables problèmes. L'auteur essaie de répondre à quelques-uns de ceux-ci en analysant le caractère des associations, les circonstances de leur constitution, leur organisation rationnelle, leur rôle dans le mouvement coopératif et la formation de l'organisme économique. Il examine les buts économiques, les rapports des intérêts en présence et les expériences pratiques obtenues jusqu'ici.

F. Vági : *La base et les caractéristiques principales du système de régulation de la masse*

des salaires (Osnovy i glavnie tshcherti systemy regulatorivaniya massi zarabotnoy plati)

L'article résume l'efficacité du système enregistré depuis son introduction dans les domaines d'État. Ce système est l'une des formes de réglementation du salaire dans les domaines d'État. Cette réglementation de la masse des salaires s'est révélée positive en accroissant la production et en diminuant la main-d'œuvre. Ce système présente des avantages manifestes sur celui qui consiste à régulariser le niveau des salaires.

J. Márton : *L'intégration verticale de l'industrie alimentaire hongroise*

Les économistes agraires socialistes considèrent l'intégration verticale comme une forme moderne de l'organisation économique. En Hongrie, l'intégration verticale a été réalisée à un haut niveau dans les coopératives agricoles et les domaines d'État. L'intégration entre les coopératives et les domaines d'État pourra se faire plus tard seulement. Le développement rapide est empêché par la participation limitée de l'industrie alimentaire et du commerce extérieur. Les économistes socialistes ont réalisé un programme à moyen terme pour étudier scientifiquement des questions non encore résolues.

Articles des numéros 2 et 3, vol. 11, 1973 : Drecin — Hetényi : *Quelques idées sur l'avenir de notre planification* (Nieskolko misly c boudouchchem nachevo planirovaniya)

En parlant de l'avenir de notre planification, les auteurs s'attachent essentiellement à définir deux buts, qui sont différents, mais ne se contredisent pas. Tout d'abord les pronostics de prix et de financement doivent être élaborés en considération des changements de prix. Les régulateurs doivent se baser sur ces deux facteurs. Ensuite, il nous faut nous approcher le plus possible des prix courants en les planifiant. Ce dernier point n'est qu'une tendance à suivre, car les facteurs agissant sur les changements de prix ne peuvent être exactement planifiés.

G. Darvas : *Les principales conclusions à tirer de la planification à long terme du cinquième plan quinquennal*

L'auteur esquisse, en partant de différents points de vue, le rôle des plans à long terme dans l'actuel système de planification et examine leur niveau en Hongrie. Il expose les traits caractéristiques prévisibles pour les deux décennies à venir. Il rend compte des pronostics les plus importants se rapportant aux conditions de l'accroissement économique et à la planification à long terme ainsi qu'aux devoirs principaux de l'économie politique, par lesquels le développement économique des décennies à venir peut être obtenu. L'article résume les conclusions les plus essentielles qui se rapportent à la période allant de 1976 à 1980 et qui doivent être prises en considération durant le prochain plan quinquennal.

J. Kovács : *Modèle simplifié pour la planification du niveau de vie*

Le but de ce modèle est d'assurer une liaison entre les diverses estimations partielles concernant le niveau de vie. Ce modèle rend possible de définir le revenu national en s'attachant aux estimations de niveau de vie différentes et en prenant en considération la proportion d'accroissement du revenu national. Il facilite le programme de réalisation du niveau de vie en précisant la proportion de consommation et d'accumulation dans un revenu national donné.

I. Benet — L. Góczán : *Tentative d'élaboration d'un procédé nouveau pour l'estimation de la terre*
(Popitka razrabotki novovo sposoba otsenki zemli)

Dans l'introduction, les auteurs exposent les questions de principe de ce thème et leur point de vue commun. Pour évaluer la terre, ils renoncent à la méthode usuelle de valeur de la couronne d'or et ont recours à un chiffre de valeur désignant la valeur de production d'une terre donnée. Cette valeur de production exprime la productivité réelle en analysant les facteurs naturels qui l'influencent, tels que sol, relief, climat, eau. C'est en les prenant en considération qu'on s'approche du chiffre de valeur

qui est exprimé en points à l'aide d'un nombre proportionnel ; ensuite, les auteurs appliquent un modèle à trois facteurs (terre, travail mort, travail vif) ; c'est ainsi qu'ils estiment le rapport entre la qualité de la terre et la valeur produite.

Pour terminer, ils prennent en considération le prix de la terre et les fonctions du chiffre de production.

Articles du numéro 4, vol. 11, 1973 :

A. Brown — J. Licari — E. Neuberger :
Production dynamique par la CES
L'explication de la croissance hongroise.

L'article fait connaître l'application d'une fonction de production en analysant la structure de croissance économique hongroise (CES-Constant Elasticity of Substitution). Le modèle théorique est valable sur la base des expériences pratiques. Il permet de mettre au point des segments d'une fonction en « L » d'un cycle d'investissement. L'élasticité d'une substitution entre travail et capital est examinée à moyen et à long terme. Les auteurs proposent non seulement d'appliquer ce modèle pour la présentation de la croissance de l'économie hongroise, mais d'examiner ainsi en général les économies à planification centrale.

M. Tardos : *La nécessité de créer des relations directes entre les différentes entreprises productrices. Leurs problèmes de développement dans le commerce extérieur entre les pays appartenant au Conseil d'Entraide Économique*

(Neobhodimosty priyamuh svyazey méj-dou proizvodstvennumi predpriyatiami i troudnostyi ih razvertuvaniya v trgovom oborote méj-dou stranamitchlenami SEV)

L'étude se compose de deux parties. La première s'efforce de présenter la pratique économique de décisions des pays socialistes. L'auteur part de la supposition de rapports d'un pays unique avec le monde capitaliste, puis il cherche à mettre en lumière la façon dont plusieurs pays socialistes peuvent tirer des avantages des relations communes. Dans la deuxième partie, l'auteur présente le problème dans le contexte des relations économiques actuelles.

Pour finir, il esquisse trois moyens de développement ultérieurs parmi lesquels seul le troisième est applicable selon lui : celui qui se base sur des relations de marché directes entre les partenaires.

Les trois études suivantes se basent sur les conférences faites à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation de l'Université d'Économie Karl Marx :

T. Erdős : *Investissement et croissance économique*

L'auteur constate que la croissance du quotient d'investissement n'augmente pas le rythme d'accroissement de la productivité. Ce dernier dépend du développement technique, qui est considéré par l'auteur comme degré de modernisation. Un degré de modernisation plus élevé exige un investissement productif de plus haut degré, mais cela ne se rapporte qu'à la production, et non pas au capital bloqué.

K. Szabó : *Quelques idées sur le développement de la théorie de firme marxiste uniforme*

En analysant les objectifs de développement de la théorie de l'entreprise, l'auteur indique les axes de recherche principaux comme suit :

1. Comparaison des théories de l'entreprise socialiste et capitaliste
2. Adaptation mutuelle des modèles d'entreprise différents
3. Création d'une consistance théorique et sociologique se rapportant au développement et au fonctionnement des entreprises
4. Unification des applications mathématiques statistiques et théoriques par les règles objectives mises à jour par les sciences sociologiques.

L'auteur souligne l'importance de l'approche de la méthode déterminative dans la recherche.

E. Megyeri : *L'utilisation maximum des fonds de l'entreprise et quelques problèmes de mesure de l'efficacité*

Le problème de la comparaison des intérêts de l'entreprise et d'économie politique tient la vedette de l'actualité, même à l'échelle internationale. L'un des problèmes-clé est de mesurer l'efficacité à l'é-

chelle de l'entreprise et à celle de l'économie politique nationale. En liaison avec ce problème, le présent article expose les questions dans l'ordre suivant :

1. Indice statique d'économie nationale des décisions individuelles
2. Possibilité de former des indices d'efficacité de même valeur que celui de l'économie nationale ; leurs conditions générales
3. Modèle statique de création des conditions de consistance de l'efficacité de l'entreprise et de celles de l'économie nationale devant rapporter
4. Formation des normes statiques proportionnelles aux salaires et aux moyens dans l'industrie hongroise
5. Efficacité à l'échelle de l'entreprise et à celle de l'économie nationale : les conflits de jugement, leurs causes et les voies à suivre pour les résoudre
6. Contrôle des expériences de la doctrine d'efficacité.

Articles parus dans le numéro 1 du volume 12, 1973 :

- I. Friss : *L'intégration socialiste économique et l'édification du socialisme en Hongrie* (Socialisticheskaya ékonomitcheskaya integratsiya i postroyeniye sotzializma v Vengrii)

Cet article est basé sur la conférence que l'auteur a tenue à l'occasion de la session scientifique organisée à Moscou pour le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Conseil d'Entraide Économique. En résumant le développement des forces productives, les conditions de la production et les étapes principales de la coopération économique des pays socialistes ainsi que leur programme complexe d'intégration, l'auteur démontre que l'intégration fournit aux pays socialistes, et parmi eux à la Hongrie, la possibilité d'accroître l'efficacité économique, d'accélérer le développement technique, et d'élever le niveau de productivité et de développement économique. La réalisation de ces possibilités dépend en général de nos propres efforts, de même que l'accélération de l'édification du socialisme en Hongrie qui en découle.

- O. Bogomolov : *Le programme complexe du C.E.É. et ses possibilités de coopération avec les pays occidentaux d'Europe*

Dans la première partie, l'auteur fait connaître les circonstances de la fondation du Conseil d'Entraide Économique et les avantages de la coopération pour les pays membres.

La deuxième partie traite les nouvelles possibilités du programme complexe.

Pour terminer, l'auteur souligne que le Conseil d'Entraide Économique n'est pas un moyen de s'isoler de l'Europe occidentale, mais un instrument de coopération fructueuse avec elle.

- I. Wissel : *Le rôle du taux dans le système financier des pays socialistes dans la coopération économique des pays membres du Conseil d'Entraide Économique*
(Rol protzenta za kredit v sotzialisticheskoy valyoutnoy sisteme i v ekonomitcheskom sotroudnitchestve stran-tchlenov SEV)

L'article se base sur le compte rendu présenté par l'auteur au symposium scientifique de l'Institut de Recherches d'Économie politique des pays du Conseil d'Entraide Économique.

L'étude se propose d'examiner les quatre problèmes comme suit :

1. Le rôle du taux dans l'économie socialiste
2. Les traits spécifiques du système de taux et de crédit des pays du Conseil d'Entraide Économique
3. Le développement du système de taux et de crédit de la Banque Internationale des pays du Conseil d'Entraide Économique
4. Le rôle de la Banque Internationale d'Investissement dans le développement des conditions de crédit.

- G. Révész : *Stimulation, distribution des salaires en fonction du travail effectué*

L'auteur analyse la loi économique spécifique de la répartition des salaires selon le travail effectué. Il traite d'abord de la répartition des salaires en fonction du travail fourni en tant que définition qualitative. Il suppose qu'il y a une liaison entre un travail de même type dont résulte une production différente et donc un salaire différent d'une part et des travaux différents mais hiérarchiques d'autre part. La répartition par le travail se concrétise dans la

pratique par un salaire concret ou bien par la proportion de salaire. En examinant l'économie d'entreprise en liaison avec la régulation du salaire, l'auteur conclut que seules les répartitions non régulières doivent être fonction du niveau des revenus.

S. Kádas — Gy. Szokolczay : *L'augmentation maximum de l'investissement et la proportion entre le capital et le travail*

Un indice très important de la planification économique est la fixation par

l'investissement de l'augmentation du capital investi. De même que le rythme de la croissance économique, le développement de l'équipement technique montre comment le travail peut être remplacé par une technique développée. Le rythme de développement économique et le niveau de consommation à venir dépendent grandement de ces deux facteurs. C'est pour cela qu'il est important de trouver un rythme de croissance optimum de technique avancée et des investissements.

Á. HARMATH

DROIT

Acta Juridica Academiae Scientiarum Hungaricae, rediguit Gy. Eörsi, tomus XVI,

Budapest 1974. Akadémiai Kiadó

Ce périodique semestriel publie des études et comptes rendus des problèmes actuels de la vie juridique et de la littérature juridique hongroise en anglais, français, allemand et russe.

Au cours de l'année 1974, la revue a accueilli dans ses colonnes l'exposé de Gy. Germanus sur le droit islamique, dans lequel le célèbre orientaliste hongrois examine la formation du droit musulman, ses écoles et ses institutions, son présent et les tentatives de modernisation. L'étude de I. Szabó rend compte des tendances et problèmes de développement dans le droit hongrois, et surtout de la recodification de nombreuses sphères du droit et, pour compléter, des tentatives faites en faveur de l'unification des régimes légaux des pays socialistes. E. Ustor analyse la coopération juridique régionale et l'organisation de la législation internationale, et plus spécialement la coopération des pays socialistes dans la Commission du Droit International de l'ONU. Démocratie et compétence technique sont les thèmes de I. Szentpéteri, qui examine le problème central de la bureaucratie dans la direction, ce qui est d'une grande actualité, même dans la société socialiste.

L'article de Gy. Kálmán fait connaître les moyens, les formes et les fondements de principe de la responsabilité financière des obligations économiques des États mem-

bres du Conseil d'Entraide Économique. L. Nagy présente une vue générale des problèmes de l'évolution du raisonnement dans les sciences, tout en recherchant les effets de la psychologie et de la logique sur les idées se formant au cours de la procédure criminelle. F. Mádl parle du droit des cartels et monopoles internationaux dans la Communauté économique européenne. A. Prandler revoit quelques problèmes actuels du Conseil de Sécurité de l'ONU et du droit international tout en appréciant le travail de l'organisation dans l'accomplissement de ses devoirs politiques concrets et sa contribution à développer le droit international. L'étude historique et doctrinale de L. Sólyom traite de l'évolution indépendante de la situation légale de l'agent nuisible et de la personne lésée. E. Nizsaloyszky examine les possibilités des moyens législatifs de la politique familiale. Les avortements provoqués conditionnent la maternité, mais dans le même temps, celle-ci est appuyée par des dispositions économiques et légales, voire les dispositions hongroises de ces dernières années. O. Bihari analyse d'une façon approfondie les problèmes hongrois de l'autonomie des conseils et les possibilités de renforcer l'autonomie par des dispositions du droit constitutionnel.

En ce qui concerne le droit financier international, I. Meznerics traite des tentatives, des accords, des dispositions et des organismes destinés à faciliter les paiements internationaux. L. Nagy, tout en se concentrant sur les coopératives agricoles de production, s'efforce de réaliser une typi-

sation générale. E. Lontai énumère quelques questions concernant les contrats de licence en abordant la problématique de l'indépendance des contrats, et les rapports avec les «know-how». Dans une importante étude doctrinale, T. Sárközy souligne les alternatives de notions de propriété, les différences entre les notions de propriété économique et les notions légales, et la nécessité de dépasser les notions de propriété socialiste, à ce propos, l'auteur en présente les couches superposées et l'aspect des tendances diversifiées.

Les *Acta Juridica* contiennent encore plusieurs comptes rendus sur les systèmes de sanction de la protection de l'environnement (M. Bogyai), la fonction du droit et la codification (Cs. Varga), et des résumés informatifs sur le règlement des fonctions du Conseil des Ministres et sur la situation juridique du Conseil des Ministres après la modification de la Constitution, sur l'organisation des commissions de règlement intérieur des conseils locaux à Budapest (A. Ádám), sur le rôle du psychologue dans la procédure criminelle hongroise (I. Kertész),

des comptes rendus de nouveaux livres juridiques hongrois, des aperçus sur les conférences juridiques, et une bibliographie par secteurs d'étude sur la jurisprudence hongroise de toute l'année dernière.

Revue de droit hongrois (Hungarian Law Review) Obzor vengerskovo prava, dirigée par A. Prandler, n° 2, 1974

L'Association des Juristes Hongrois édite en trois éditions simultanées ce périodique d'information et de documentation. Dernièrement, il a paru en retard. Dans ce numéro, on peut lire une étude détaillée analysant la nouvelle loi hongroise sur les conseils d'administration.

Cette analyse de L. Varga est accompagnée du texte complet de la loi et de plusieurs décisions du Conseil des Ministres concernant les investissements, les prescriptions d'ordre financier et le développement régional.

Cs. VARGA

ARCHÉOLOGIE

Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae, tomos XXVI, 1974

Le tome 1974 des *Acta Archaeologica* a paru en deux fascicules légèrement différents quant à leur contenu. Le premier correspond à la forme habituelle du périodique, abstraction faite des 22 premières pages contenant le registre des 25 premiers numéros (1951-1973). Parmi les articles signalons celui de M. Btró, en anglais, sur la classification et le rôle économique des villas de Pannonie datant de l'époque romaine, complété par une documentation importante sous forme de plans et de cartes. S. Soproni se penche sur les données de la «Notitia Dignitatum», document d'importance fondamentale du point de vue de l'administration et de l'histoire militaire à la fin de l'Empire romain, et se propose de vérifier leur authenticité en ce qui concerne la province de Valeria (en allemand). L. Török présente, sur la demande de l'expédition de l'Université Humboldt de Berlin au Soudan, le temple III «A» et le ci-

metière adjacent mis au jour à Musawat es Sufra. Il constate que le bâtiment culturel fut construit aux III^e-VI^e siècles de notre ère, dans le style de Méroé d'après les modèles de l'Ancienne Égypte, pour être transformé, après le VI^e siècle, en église chrétienne (en allemand). Parmi les articles on relève encore l'analyse des ornements incisés du vase celtique mis au jour à Káloz-Nagycsök, de la plume de P.-M. Duval (en français) et quelques autres communications plus brèves. Dans la rubrique discussion J. Makkay aborde la question des rapports entre le Nord des Balkans et le bassin des Carpates au début du néolithique, sous le rapport des problèmes chronologiques très discutés ces dernières années. Dans son article polémique se rattachant aux fouilles de la ville romaine de Savaria, I. Tóth commente la publication récente des monuments en pierre de la ville, et analyse le problème de la datation et des ornements sculpturaux du sanctuaire d'Isis. L'article de M. Párduz est consacré au legs archéologique de l'époque «hunni-

que » de Hongrie interprété de multiples façons (les trois articles sont rédigés en allemand). Cette première partie du périodique se termine par la rubrique chronique (compte rendu des recherches sur la préhistoire en Hongrie de la plume de *M. Párducz*) et par celle des comptes rendus. Dans la deuxième partie on commence à publier les résultats des fouilles entreprises en 1964 par l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de Hongrie à Abdallah Nirqui (Égypte, à 4 km d'Abu Simbel). Les fouilles — les plus importantes qui aient été effectuées à l'étranger par l'archéologie hongroise, depuis la fin de la guerre — de la ville dite « A » et la mise au jour partielle de la nécropole n° 249 ont fourni des données intéressantes sur l'histoire de la civilisation chrétienne florissante dans la Nubie des VIII^e-XI^e siècles. La préface de *L. Castiglione* est suivie d'une bibliographie et d'un registre des trouvailles. *L. Barkácsi* et *A. Salamon* publient les résultats des fouilles de la ville « A », *Gy. Hajnóczy* étudie les monuments du point de vue architectural. La publication des inscriptions et peintures murales est amorcée par *L. Török*. (Le tout en anglais.) À côté de la communication intitulée *Abdallah Nirqi*, les fascicules 3-4 des *Acta Archaeologica* contiennent encore quelques contributions de moindre étendue (*V. Lányi* sur le trafic monétaire du Barbaricum à la fin de l'Antiquité, *E. Tóth* sur le problème de l'évêché de Scarbantia au VI^e siècle, *D. Gáspár* sur les ferrures de coffrets de Pannonie, *K. Gyürki* sur les articles vénitiens et turcs importés au XVI^e siècle à Buda), ainsi que des comptes rendus.

Le 25^e volume des *Folia Archaeologica* contient, conformément aux principes adoptés en 1973 par le comité de rédaction, des comptes rendus de recherches archéologiques et des publications relatives aux objets conservés au Musée National, en langue hongroise et en langues étrangères. Parmi ces derniers signalons l'article de *T. Kemenczei* consacré aux trouvailles de bronze d'Aranyos datant du Bronze récent et qu'il fait entrer dans le groupe des trouvailles de Forró-Rimaszombat (en allemand), l'article en français de *M. Szabó* qui, à

propos des fibules annulaires à tête d'animal, se penche sur la chronologie et les problèmes artistiques de l'époque de La Tène. *É. Bónis* publie en allemand un article qu'on attendait depuis longtemps sur les fragments de vase à ornement incisé datant du début de l'Empire qui ont été mis au jour à Tokod, *J. Harmatta* s'occupe des inscriptions figurant sur lesdits fragments (en anglais). La trouvaille de Tokod qui, du point de vue de la représentation, prouve des traditions celtiques et offre des éléments linguistiques qui renvoient à l'Italie du Nord, est extraordinairement intéressante tant pour les spécialistes de l'âge du fer que pour ceux de l'époque romaine. L'éminent chercheur allemand *E. Haevernick*, spécialiste du verre, étudie le groupe de perles de verre « côtelées » (« perles trilobées » selon sa terminologie) bien connues dans les ensembles remontant à l'époque romaine et à l'époque des migrations. Dans un article en allemand, *E. Thomas* conclut, sur la base d'inscriptions de briques de Brigetio, à la persécution des chrétiens de Pannonie au IV^e siècle et à l'existence d'un culte des martyrs. Mentionnons aussi l'article de *K. Btró-Sey* sur une trouvaille de monnaie romaine de Brigetio (en anglais), une étude approfondie de *P. J. Michna* sur les preuves archéologiques des relations moraves et hongroises au XV^e siècle (en allemand) et le rapport de *J. Korek* sur les recherches archéologiques effectuées lors de la construction du deuxième escalier d'eau de la Tisza (en allemand).

Le 42^e volume du *Bulletin* du Musée des Beaux-Arts contient deux études relevant du domaine de l'archéologie de l'Orient antique et de l'Antiquité classique. *V. Wessetzky* se penche sur l'interprétation des représentations du poisson en Égypte relativement à l'histoire des religions, et *W. Schindler*, partant d'un portrait d'homme du III^e siècle de notre ère conservé au Musée des Beaux-Arts de Budapest, analyse les changements de fond et de forme survenus à l'époque dans la sculpture romaine de portraits.

M. SZABÓ

LINGUISTIQUE

Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae, tomus XXIII (1973), fasc. 3-4 ; tomus XXIV (1974) fasc. 1-4.
Budapest, Akadémiai Kiadó

Parmi les périodiques, les *Acta*, en trois langues étrangères, de la Maison d'Édition de l'Académie des Sciences se distinguent une fois de plus. Au début des cahiers 3-4 de 1973 des *Acta Linguistica*, on trouve la nécrologie de G. Bárczi écrite en langue française à la mémoire de Dezső Pais (1886—1973). Depuis, Géza Bárczi est mort à son tour ; les rapports de ces deux savants qui étaient les deux derniers membres vivants de la grande génération des linguistes hongrois ont profondément marqué l'histoire scientifique de notre pays. L'étude du professeur Á. Szabó, spécialiste de la philologie classique et de l'histoire des sciences, intitulée *Die Beschreibung der eigenen Sprache bei den Griechen* (pp. 327 à 352), tranche sur le contenu du cahier. — Deux remarquables études figurent dans la rubrique *Chronica : Ergebnisse und organisatorisch-wissenschaftliche Fragen der neueren Sammlungen geographischer Namen in Ungarn* (pp. 381 à 399), de J. Végh, et *Chronik des Jahres 1972*, de L. Papp et F. Pusztai.

La dédicace « NONAGENARIO SACRUM D. R. FOKOS-FUCHS » fait du tome 1974 un véritable volume de Mélanges FOKOS-FUCHS. Pour fêter ce chercheur finno-ougrien plus que nonagénaire, qui s'est acquis d'immenses mérites dans l'étude de la syntaxe finno-ougrienne comparée, 42 auteurs de 12 pays ont envoyé des travaux sur la linguistique finno-ougrienne. Il serait difficile, et peut-être mal à propos, de vouloir mettre particulièrement en relief tel article dans ce volume instructif qui fait le point de la linguistique hongroise en 1974. — On trouve dans la rubrique *Chronica* une étude de L. Lőrincze (Budapest), intitulée *Sprache und Gesellschaft. Hauptprobleme der heutigen Sprachpflege in Ungarn* (pp. 379 à 394), ainsi qu'une autre, de A. I. Popov (Leningrad), décédé depuis. L'exposé des problèmes principaux des recherches en toponymie finno-ougrienne et samoyède en Union Soviétique peut être lu en russe : *Ossnoynye zadatchi issledovania finno-ougorskoï*

i samoidskoï toponimiki v SSSR (pp. 395 à 400).

Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae, tomus XXVIII (1974), fasc. 1-3.
Budapest, Akadémiai Kiadó

On remarque parmi les intéressantes études linguistiques des *Acta Orientalia Yiching's Buddhist Sanskrit-Chinese Glossary : a Source for Tang Phonology* (pp. 359 à 391), de F. Mártonfi (Budapest), ainsi que le bref résumé, de B. Csongor, d'une valeur documentaire : *Fifty Years of Eastern Asiatic Studies in Hungary* (pp. 393—394).

Annales Universitatis Scientiarum Budapestensis de Rolando Eötvös nominatae Sectio linguistica, tomus V (1974)
Budapest

L'almanach linguistique de la Faculté des Lettres de l'Université Eötvös Loránd de Budapest porte le sous-titre « Vorträge der Festtagung anlässlich des hundertjährigen Jubiläums der Begründung des Lehrstuhls für Finnisch-Ungarische Sprachwissenschaft an der Loránd-Eötvös-Universität » ; c'est donc un ouvrage consacré à l'histoire des sciences. Les conférences tenues lors de la session solennelle ont abordé quatre thèmes très vastes : *Budenz und die zeitgenössische vergleichende Sprachwissenschaft* (pp. 13 à 42), de Gy. Lakó, traite de l'activité comparatiste de József Budenz, premier chercheur de la chaire, d'origine allemande. Il convient de rapprocher de cette étude celle de I. Szathmári : *József Budenz und die zeitgenössische Sprachwissenschaft* (pp. 83 à 95). L'histoire de la chaire est récapitulée par Mme M. Sz. Kispál dans *Die Geschichte des Lehrstuhls für Finnisch-Ungarische Sprachwissenschaft an der Universität Budapest* (pp. 43 à 81). Parmi les autres études du volume, on remarque celle de l'historien Gy. Székely : *Gesellschaft und Sprachgebrauch in den Städten Ungarns am Ende des Mittelalters* (pp. 175 à 193).

Studia Uralo-Altaiica. Redigunt P. Hajdu et A. Róna-Tass.

N° II. *Die erste sölkupische Fibel*. Eingeleitet von P. Hajdu.

Szeged, 1973, pp. IX+48.

N° III. Grigori Novitski. *Kratkoye opissanie o narode ostiatskom*. 1715.

Szeged, 1973, pp. XIII+157+105.

Il s'agit là de l'un des résultats de l'activité en matière d'études altaïques, menées au cours des dernières années à l'Université József Attila de Szeged, parallèlement à une forte activité dans le domaine des études ouraliennes (finno-ougriennes). Le premier ABC samoyède ostyak (selkup) est l'œuvre de P. M. Grigorovski, il a été édité par la Société des Missionnaires orthodoxes de Kazan, en 1879. La réédition de ce petit livre en russe a été motivée par les circonstances. Comme on peut le lire dans la préface en allemand de Péter Hajdu, il s'agit du premier ouvrage selkup imprimé, inaccessible pour les chercheurs étrangers. — Le second ouvrage est également une réimpression avec traduction et introduction hongroises de Péter Hajdu. La nouvelle édition est basée, non pas sur l'original, mais sur la réédition faite en 1941 à Novossibirsk. Novitski était aussi un missionnaire. C'est lui qui nous donne le plus d'informations sur la façon de vivre des Ougriens de l'Ob.

Slavica. Annales Instituti Philologiae Slavicae, Universitatis de Ludovico Kossuth Nominatae tomus XII (1974)

Debrecen

Le bulletin annuel slave de l'Université de Debrecen est d'un caractère complexe. Dans *la Syntaxe des phrases complexes dans les documents municipaux du XVIII^e siècle* (pp. 5 à 20), L. Dezső (Debrecen-Budapest) se penche sur un matériel ukrainien avec des méthodes de linguistique moderne. (L'article est écrit en russe.) L'article de Gy. Szegő : *A Possible Relation Between Old Germanic and Old Russian Folkloristic Verse Metres* (pp. 27 à 52) est un traité de versification. Les deux études suivantes ont des thèmes historico-littéraires : N. Király (Debrecen) analyse la culture des Lumières en Pologne dans l'historiographie du XVIII^e siècle, dans un article écrit en russe (pp. 75 à 99), tandis que L. Jagusztn (Debrecen) étudie les pro-

blèmes du travail et de la collectivité dans « *Arbeit* » und « *Kollektiv* » im *sowjetischen Kurzroman* (pp. 125 à 138) en allemand. Le volume est pourvu d'un sommaire en français.

Analecta Linguistica. Informational Bulletin of Linguistics. Vol. IV (1974), n° 1, 2.

Il faut mentionner spécialement deux études figurant au sommaire des *Analecta Linguistica* 1974. La première, de J. Molnár, *Selected Bibliography of Early Hungarian Records* (pp. 205 à 218), constitue une liste des anciens monuments linguistiques hongrois. L'autre est une étude en allemand de G. Zaicz sur l'un des fondateurs de la linguistique comparée, János Sajnovics (1735-1785). L'auteur se penche sur l'activité de l'un des premiers chercheurs finno-ougriens et présente une bibliographie des ouvrages à son œuvre (pp. 163 à 172).

Folia Practico-Linguistica. Vol. IV (1974)

Les articles des *Folia* sont écrit pour la plupart en hongrois. La revue ne contient que quelques articles de linguistique appliquée en russe.

Modern Language Teaching (An English issue of *Modern Nyelvoktatás*, Vol. XI (1974), fasc. 2-3. Budapest, TIT

Ce volume intitulé *Modern English Teaching* a été édité dans une série hongroise, à l'occasion du congrès de l'*Association of Teachers of English as a Foreign Language*, tenu à Budapest en 1974. Une quinzaine de linguistes hongrois y publient les résultats de leurs recherches sur l'enseignement des langues étrangères. Il ne serait pas juste d'en mentionner un ou deux aux dépens des autres. La plupart des articles résument en anglais plusieurs articles, parus en hongrois d'un même auteur. Il est souhaitable que de telles publications paraissent aussi à l'avenir, en langues étrangères.

Études Finno-ougriennes. Tome XI (1972). Akadémiai Kiadó, Budapest, et Librairie Klincksieck, Paris.

Ce volume contient de nombreuses études qui, publiées à Paris, complètent heureusement la production de Budapest.

J. Eronen dans *On Some Analogies Between Dravidian and Uralian* (pp. 33 à 40), et K. Bouda dans *Giljakisch und Uralisch II* (pp. 41 à 44) traitent de l'extension de la linguistique ouralienne comparée. L'article du professeur de Debrecen, B. Kálmán, intitulé *Un chapitre de l'histoire des temps verbaux hongrois* (pp. 109 à 114), celui de

G. Kassai, de Paris, *Accent et hiérarchie dans l'énoncé : le cas du syntagme « adverbe verbe » en hongrois* (pp. 115 à 128), et enfin, l'étude de K. Ginter, de Budapest, *Études contrastives* (pp. 129 à 144), sont des contributions hongroises.

GY. SZÉPE

STUDIA SLAVICA 1974

Les cahiers des *Studia Slavica* de 1974 comprennent des sujets fort variés. Le numéro précédent, de 1973, a été consacré au VII^e congrès des slavistes, organisé en août 1973, et contient les conférences et les communications de la délégation hongroise qui avait participé au congrès. Depuis, beaucoup de matériaux se sont entassés dans la rédaction, ce qui prouve le travail intensif et le vaste domaine d'intérêt des slavistes hongrois. Le comité de rédaction fait paraître les publications des chercheurs hongrois en premier lieu, mais selon les traditions la revue accueille les représentants étrangers de la linguistique slave aussi. Dans l'intérêt d'un aperçu plus facile nous ne séparerons pas les études touchant aux questions linguistiques, littéraires et historiques mais nous analyserons d'abord les articles les plus volumineux puis nous nous contenterons d'énumérer les comptes rendus les plus importants.

Deux études linguistiques ouvrent le premier volume. La première est celle du professeur L. Kiss qui, dans son article intitulé *Slawistik und die ungarische Sprachwissenschaft*, continue l'héritage de l'académicien I. Kniezsa. Mais tandis que I. Kniezsa se livra en premier lieu à des recherches sur les mots d'emprunt slave dans la langue hongroise, L. Kiss fait un pas de plus et examine les traductions mot à mot aussi. F. Gregor, l'auteur de la publication suivante, continue lui aussi, dans son écrit intitulé *Ungarische Dialektwörter slawischer Herkunft*, la tradition de l'école de Kniezsa en concentrant son attention sur l'examen des dialectes. L'article de M. Rév portant le titre *Dialectique de la valeur et de l'influence* contient l'exposé de l'auteur au VII^e congrès de l'AILC en 1973 à Ottawa, avec des suppléments importants. L'étude la plus intéressante, relative à la littérature, du

volume est peut-être celle de L. Szilárd, qui contient les éléments les plus essentiels de sa thèse de candidature. Analysant le récit intitulé « Mes notes » de L. Andreïev, il en arrive à de nouvelles conclusions : en 1908 l'écrivain russe avait donné dans ce récit la parodie des tendances « divines créatrices ». Cette analyse approfondie embrasse les rapports stylistiques et structuraux aussi, à la base desquels l'auteur prouve que le récit n'est pas simplement une parodie littéraire mais qu'il a un contenu philosophique comme l'avait autrefois constaté Bah-tin à propos des œuvres de Dostoïevsky. Cette publication d'un grand intérêt se poursuit dans le second volume. A vrai dire chacune de ces parties vaut par elle-même mais, ensemble elles révèlent des rapports plus profonds avec une matière philologique plus importante et une approche théorique d'ensemble. L'article de Gy. Hazai, professeur hongrois invité à l'Université de Berlin, s'appuie sur une connaissance vaste et sûre des matières et a pour titre : *Zum balkanischen Hintergrund der osmanisch-türkischen Transkriptionstexte von Bartolomaeus Georgievits*.

Le premier article du second volume de 1974 est celui de Imre H. Tóth intitulé : *Contributions à l'étude des monuments linguistiques du bulgare moyen*. L'auteur, boursier de l'Unesco, a longtemps séjourné en Bulgarie et publie le résultat de ses recherches dans ce pays. C. B. Roberts, professeur au Trinity College de Dublin, dans son étude : *The «down, withdrawal from» value of the Russian prefix o(b)*, examine à fond et en s'appuyant sur une matière vaste et soigneusement pensée la façon dont les préfixes *o* ou *ob* modifient la signification des mots ; son attention s'étend même sur les composés substantifs. E. Koller publie dans son article : *De l'archaïsme dans les rimes de*

Tioutchev, des conclusions après lesquelles la poésie de Tioutchev ne marque pas la renaissance du classicisme mais constitue une œuvre lyrique originale d'un romantisme intellectuel nourrie au milieu du XIX^e siècle, des tendances réalistes.

A. Fejér, adjoint à la faculté de Szeged, étudie de façon intéressante le récit de Tchékhouv *Histoire ennuyeuse* dans son article : *Le règne de la banalité et « l'esprit régissant »*. Ses arguments sont fondés et permettent d'avancer dans les discussions entre les chercheurs de Tchékhouv. L'article de I. Gál, intitulé *Babits, la révolution russe et les classiques de la littérature russe*, constitue une contribution fort intéressante à l'étude de cette question. L'auteur s'occupe actuellement du dépouillement de l'héritage de Babits, il fait allusion à l'intérêt précoce de Babits pour la révolution russe, à la relation d'Ervin Szabó et de Mihály Babits et à l'activité de Babits en tant que rédacteur. Parmi les études les plus étendues une seule s'occupe de questions historiques, celle de I. Dolmányos dont le titre est *Die Fiumaner Revolution und die Koalition der ungarischen Oppositionsparteien von 1905*. La rubrique *Miscellanea* du premier volume publie des articles plus courts mais fort riches de substance. A. Fejér analyse la nouvelle de A. P. Tchékhouv intitulée « La maison à mezzanine » avec beaucoup de compétence. I. Fried, l'un des meilleurs connaisseurs des littératures de l'Europe centrale, nous offre les nouveaux résultats de son activité féconde avec : *Ein österreichischer Biedermeier-Dichter und die südslawische Volksdichtung*. E. Palić, le vieux chercheur budapestois, décédé il n'y a pas longtemps, nous présente la biographie du professeur Edvard Margalić. Dans le second volume l'analyse d'une haute tenue de J. Huszár retient l'attention. Il étudie *La structure des cycles de poèmes symbolistes* à la base des cycles de poèmes de A. Blok. E. Palić nous rappelle que Sava Tekelija, docteur en droit, avait fondé un collège serbe à Budapest et il publie le règlement intérieur du collège.

La rubrique *Critica et bibliographia* comprend beaucoup de comptes rendus et d'exposés de valeur. Elle nous offre des résumés linguistique, littéraire et historique

d'une grande richesse, parmi lesquels l'article informatif de M. Tétényi intitulé *La littérature russe au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles* est en particulier digne de retenir l'attention. La collection de ces articles a paru en 1971 à Moscou, dans la rédaction de A. N. Robinzon. Zs. Zöldhelyi-Deák nous présente le livre du célèbre professeur de Leningrad A. Bialii, sous le titre *Le réalisme russe à la fin du XIX^e siècle*. Le professeur J. Perényi publie un compte rendu sur un sujet historique ; I. Fried, en vue de le populariser, attire l'attention sur le volume qui contient les matériaux du colloque tenu en 1970 à Mátrafüred, touchant aux problèmes des Lumières et à ses manifestations dans les pays de l'Europe centrale et orientale. Les comptes rendus de I. H. Tóth, L. Kiss et K. Morvay nous font connaître les récentes études de la linguistique slave, réalisées sur des aires de langues bulgare, allemande et polonaise. Le premier volume se termine par l'article de G. Wernke, *La linguistique slave en Hongrie en 1973*.

La même rubrique du second volume comprend surtout des comptes rendus linguistiques critiques, de L. Kiss, G. Wernke et K. Morvay. N. Király nous présente son article intitulé *La culture russe du XVIII^e siècle dans les œuvres de J. Lotman*, et I. Dolmányos analyse le livre en trois volumes, intitulé *Histoire de la Hongrie*, paru en 1972 à Moscou.

Mihály Péter, dans un article nécrologique, évoque l'œuvre et l'activité scientifique de László Gáldi. La mort de László Gáldi constitue une grande perte pour la stylistique et la poétique hongroises, pour la romanistique et la linguistique slave. László Gáldi contribuait activement à la revue *Studia Slavica* et il était un représentant universel, et avec sa mort survenue à la suite d'une grave maladie, la science hongroise perd un de ses représentants les plus érudits. L'un des traits particulièrement attirants de sa personnalité résidait dans l'aide qu'il portait aux jeunes chercheurs. Il a aidé le travail de plusieurs des auteurs du présent numéro par ses encouragements et ses conseils.

M. RÉV

SCIENCES LITTÉRAIRES

*Acta Litteraria*n^{os} 3-4 (1973)

Les deux derniers numéros de la XV^e année (1973) des *Acta Litteraria* ont paru sous le signe du 150^e anniversaire de la naissance d'Imre Madách (1823-1864), l'anniversaire littéraire le plus important de l'année après la commémoration du 150^e anniversaire de la naissance de Petöfi. Dans son introduction intitulée *L'anniversaire de l'auteur de la Tragédie de l'Homme*, G. Tolnai attire l'attention sur cette date; montrant les éléments contradictoires que comporte la destinée de ces deux hommes nés la même année.

Dans son étude *A la rencontre de deux époques (A propos de l'anniversaire de Madách)*, B. G. Németh voit dans Madách «le poète des possibilités historiques de l'homme». Dans son article l'auteur esquisse le milieu historique, la réalité politico-sociale du milieu du XIX^e siècle dans lesquels sont nés les œuvres de Madách, et surtout la plus importante, «la Tragédie de l'Homme». Il analyse l'influence de la lutte pour l'indépendance de la Hongrie en 1848/49, sur l'auteur dramatique et le penseur, ses rapports avec les grandes personnalités de l'époque, et en premier lieu avec le politicien Lajos Kossuth, puis avec József Eötvös, l'écrivain, et János Arany, le poète épique. Il tient compte des événements qui, dans la période connue sous le nom de période de Bach, et après la défaite de la lutte pour l'indépendance, auraient pu influencer la naissance de l'œuvre ébauchée entre février 1859 et mars 1860. Parmi les impressions idéologiques déterminantes pour le libéraliste Imre Madách, il insiste sur les Lumières françaises, l'esthétique de Hegel et le système idéologique de l'ère des réformes hongroises. Il fait allusion à la tragédie personnelle, à l'échec dans la vie privée de l'auteur de «la Tragédie» qui transparaissent dans certaines passages précis de son œuvre et colorent l'ensemble de sa création. Après cela, l'auteur de l'article examine certains éléments formels de la pièce en les comparant aux parties semblables d'autres œuvres datant de la même époque.

L'autre étude importante des volumes

3-4/1973 des *Acta Litteraria* est le travail de R. Mark, qui travaille comme chercheur à l'Université en Colorado, intitulé *The Tragedy of Man: Salvation or Tragedy?* L'auteur est surtout curieux de savoir dans quoi Imre Madách voit le sens de la vie humaine et comment il le définit. C'est déjà de ce point de vue que le chercheur américain examinait, dans ses études antérieures, les œuvres — dramatiques surtout — de la littérature mondiale. Dans cet article il examine la littérature critique sur «la Tragédie de l'Homme» surtout, en tenant compte des œuvres les plus connues de la littérature mondiale, avec lesquelles certains historiens de la littérature ont comparé la pièce de Madách. Parmi les jugements critiques portés sur «la Tragédie de l'Homme» depuis la Seconde Guerre mondiale, il rend compte de l'opinion de György Lukács, Károly Horváth et — d'une manière particulièrement approfondie — de celle de l'historien de la littérature contemporaine István Sótér. Il établit sur cette base le modèle de trois conceptions différentes de la Tragédie. Il examine séparément la réponse des modèles construits à la base des trois aspects différents, à la question «quel est le sens de la vie humaine».

La troisième étude ayant pour sujet l'analyse de «la Tragédie de l'Homme» est celle de J. Mezei, spécialiste hongrois, dont le titre est *la Tragédie chrétienne (la Naissance d'Adam)*. J. Mezei suit de scène en scène le processus par lequel dans la Tragédie, Adam, «l'Homme», va d'expérience en expérience au gré des bouleversements physiques et moraux, traverse les grands événements de l'Histoire Universelle. L'auteur montre ce que deviennent les sentiments et les pensées des hommes, leur action dans les œuvres qui, comme celle d'Imre Madách, ont pour sujet les questions les plus générales de l'évolution de l'humanité, de l'homme aux aspirations et à la volonté prométhéenne, dans les chefs-d'œuvre de la littérature universelle tels que «la Divine Comédie» de Dante, «le Paradis perdu» de Milton et «Faust» de Goethe.

Dans sa brève étude intitulée *Life-Conception and Structure in «The Tragedy of Man»*, M. Szegedy-Maszák approche d'une

manière neuve l'œuvre si souvent analysée de Madách. Il étudie la fonction que la Tragédie remplit dans la période entre la défaite de la lutte pour l'indépendance hongroise de 1848/49 et le compromis austro-hongrois (1867), ses racines socio-philosophiques créées, la conception de l'existence qu'elle contient. Ainsi, l'œuvre généralement examinée de façon « stérile » devient sous sa plume une entité homogène qu'il analyse en la comparant aux œuvres de l'époque et surtout des grands contemporains de Madách.

M. Gy. Vajda, dans son étude *L'élément européen et hongrois dans la Tragédie de l'Homme*, résume d'abord les traditions populaires-nationales ou européennes de la littérature hongroise des années 1850 et les composantes importantes de ces traditions dans cette période. Ensuite, partant du jugement de György Lukács sur Madách, il cherche le côté national et européen des racines plus lointaines, de l'époque de réformes hongroises et de la lutte pour l'indépendance, dans l'histoire de la naissance de « la Tragédie de l'Homme ». A la fin de son étude M. Gy. Vajda conclut que la pièce de Madách est une partie immanente de la culture européenne, qui comporte de nombreux éléments typiquement hongrois.

En plus des nombreuses études publiées à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de Imre Madách, les volumes 3-4/1973 des *Acta Litteraria* comprennent l'article intitulé *Die antiken Bezüge einiger Exempla von Pelbert Temesvári und Oswald Laskai*, de I. Borzsák de Debrecen. Cette étude traite de l'ensemble des problèmes — d'une importance européenne sous plusieurs rapports — de la philosophie ecclésiastique hongroise du xv^e siècle en s'appuyant sur une vaste documentation empruntée aux archives.

L'étude de P. Egri a paru sous le titre *Natura Naturans : an Approach to the Poetic Reflection of Reality* (The Aspect of Poetry in the Proteus Episode of Joyce's *Ulysses*) et constitue une brève synthèse des études de l'auteur sur l'activité de James Joyce.

Dans la rubrique *Chronica*, les *Acta Litteraria* publient commémorant le 500^e anniversaire de la naissance de l'imprimerie hongroise. J. Slaski, chercheur polonais, publie un article sur les relations polonaises de Janus Pannonius, L. Hopp, un

article sur les rapports polono-hongrois de l'époque de François II Rákóczi. Mentionnons aussi les articles de J. Szabó : *Der Bahnbrecher der Übertragung von Madách's Tragödie* (Adolf Dux, 1822-1881) et de Mme Gy. Markovits : *Concordances spirituelles et littéraires*.

La revue des livres des *Acta Litteraria* nous fait connaître les ouvrages de R. Jacobson et M. Pavić ainsi que ceux de V. Voigt, F. Fehér et N. Szávai.

Acta Litteraria
n^{os} 1-2 (1974)

Le 17 novembre 1973, a été célébré en Hongrie le 200^e anniversaire de la naissance du classique de la littérature hongroise du xviii^e siècle, Mihály Vitéz Csokonai. La série de manifestations qui a eu lieu à cette occasion a de nouveau attiré l'attention de plusieurs écrivains et critiques sur la littérature hongroise ancienne, souvent analysée mais jamais épuisée. Les numéros 1-2/1974 des *Acta Litteraria*, revue en langue étrangère de l'Académie des Sciences de Hongrie, furent réalisés sous le signe de cet intérêt.

L'une des deux études les plus longues consacrées à la poésie de Csokonai est celle de I. Sötér, intitulée *la Méthode de création de Csokonai*. L'auteur situe l'activité du grand représentant des Lumières hongroises par rapport à l'arrière-plan historique européen, il examine les antécédents hongrois et européens de la formation de la vision du monde du poète, les composantes conscientes et les facteurs du hasard ou ceux qui paraissent accidentels dans la transplantation en sol hongrois des idées des Lumières. Il commence par résumer l'influence du système idéologique du jeune Goethe et de Herder sur la poésie de Csokonai et surtout sur ses œuvres de conception philosophique. Usant de la même méthode d'analyse, l'auteur attire l'attention sur les lois internes de l'œuvre de Csokonai qui font que l'œuvre du poète apparaît comme la synthèse de son évolution. Dans la seconde partie de son étude, l'auteur considère l'œuvre de Csokonai, l'unité du caractère national et des moyens modernes d'expression pour la première fois atteinte dans la littérature hongroise, comme le point de départ d'une nouvelle époque littéraire. Cette époque est une étape homo-

gène de la littérature hongroise qui va de Csokonai jusqu'à János Arany, personnalité importante de la poésie hongroise du XIX^e siècle.

L'autre étude des Acta Litteraria consacrée à Csokonai est celle de D. Baróti : *Csokonai et la littérature mondiale*. Contrairement à l'étude précédente, D. Baróti ne s'efforce pas de montrer surtout comment survivent différemment des traditions communes, mais de mettre en parallèle des phénomènes simultanés. Ainsi, par exemple, il compare le rôle que joue Debrecen (ville natale de Csokonai, dans la Hongrie orientale) dans l'histoire de la culture et des idées progressistes en Hongrie, avec la force d'attraction de Genève. En recherchant la place occupée par l'art de Csokonai dans l'ensemble de la culture européenne de l'époque, il prend à témoin l'œuvre elle-même, les créations du poète. Analysant d'une manière concrète certains poèmes et certaines pièces de Csokonai, il attire l'attention sur l'importance centrale de l'homme dans le système idéologique et dans l'art de Csokonai.

L'autre grande figure de la poésie hongroise du XVI^e siècle est Bálint Balassi. L'étude des Acta Litteraria intitulée *La funzione della versione dell' « Amarilli » di Cristoforo Castelletti nella formazione lirica di Bálint Balassi*, de l'auteur italien A. di Francesco, est consacrée à Balassi, au développement de sa poésie et au rôle qu'il joua dans le développement de la culture universelle. L'étude publiée fait partie d'un ouvrage important dans lequel l'auteur examine l'influence du genre « pastoral » italien sur l'art de Balassi et sur sa *Belle Comédie hongroise* en premier lieu.

L'auteur, dans la partie publiée de son étude, analyse le premier acte de la première scène de la pièce de Balassi, en le comparant à l'*Amarilli* de Cristoforo Castelletti. Et tandis qu'il souligne les particularités et les différences dans la mise en œuvre artistique et la vision du monde des deux écrivains, il s'efforce de dégager ce qui fait l'originalité du poète hongrois.

La quatrième grande étude des Acta Litteraria est celle de M. Gy. Vajda intitulée *Die Literatur und die Jahrhundertwende*, suivie par celle de G. Tolnai qui a pour titre *Die letzte Station (Leidensweg des Dichters Radnóti)*. Cette dernière fait le bilan des recherches récentes sur le destin et le

développement de la poésie de Miklós Radnóti, poète hongrois du XX^e siècle. L'auteur s'occupe de la dernière étape de la vie du poète, que l'on commence à mieux connaître, des derniers mois passés dans le camp de travail de Bor (Yougoslavie). Il nous fait connaître le règlement et les conditions du camp de Heidenau, en éclairant de plusieurs côtés les derniers événements de la vie de Miklós Radnóti et ce qui lui a fourni la matière de ses plus beaux poèmes. Dans la deuxième partie de l'étude, l'auteur évoque, à la base des documents et des souvenirs qu'il a recueillis lui-même de la bouche des survivants, la liquidation du camp en raison des opérations militaires des troupes hitlériennes battant en retraite, toutes les stations de la marche à la mort sur la route qui menait en Hongrie et le « repos » de Cervenka, qui figure parmi les événements les plus atroces de la Deuxième Guerre mondiale et au cours duquel les travailleurs du STO furent précipités dans la fournaise de la briqueterie et brûlés vifs. L'auteur suit « la marche forcée » jusqu'à l'entrée de la commune d'Abda où, la mort plusieurs fois vécue et décrite dans ses poèmes — *Der springt noch auf, a-t-on crié au-dessus de moi. (De la boue mêlée de sang collait à mes oreilles)* — rejoignit le poète Miklós Radnóti.

Le témoignage des contemporains et des compagnons d'épreuves interrogés, le cahier de notes du poète qui a été retrouvé dans la fosse commune d'Abda servent d'arrière-plan à l'expression finale de l'art du poète. Ainsi, ce document humain et artistique devient aussi un document sur l'époque.

À côté des études mentionnées, les numéros 1-2/1974 des Acta Litteraria publient une commémoration à l'occasion de la mort du professeur T. Kardos de la Chaire d'Italien de la Faculté des Lettres de Budapest, décédé en 1974. Ils contiennent l'article de P. Nagy intitulé *Sotsialisticheskie traditsii vengerskoi literatury* (les Traditions socialistes de la littérature hongroise) consacré surtout à la littérature de la première moitié des XIX^e et XX^e siècles ; et celui de S. Fekete, spécialiste de Petöfi, qui porte le titre *Neue Ergebnisse der Petöfi-Forschung*. Nous y trouvons aussi les notes de I. Bronkai sur János Vitéz, personnalité vigoureuse de l'histoire de la civilisation

du xv^e siècle ; l'article de L. Ferenczi intitulé *le Critique historiographe* ; l'article de L. Illés consacré à la littérature soviétique, aux événements de la politique culturelle, à l'époque désignée par l'expression littéraire « des années vingt » et qui s'intitule *Widersprüche der Bündnispolitik der proletarischen Literatur in den zwanziger Jahren* dans lequel l'auteur fait surtout connaître les documents publiés par le groupement RAPP. Le dernier article de la rubrique *Chronica* est celui de V. Gyenis, il a pour titre *Modèles et moyens de la réflexion politique au xviii^e siècle. Colloque International des Lumières*.

Les numéros 1-2/1974 des *Acta Litteraria* sont complétés par plusieurs monographies et études consacrées à la littérature mondiale et à la théorie de littérature et qui ont paru à l'étranger en 1973.

Acta Litteraria
n^{os} 3-4 (1974)

Le périodique de l'Académie des Sciences de Hongrie publie six grandes études dans ses n^{os} 3-4 de 1974.

J. Horváth se consacre dans *Anonymus et le Manuscrit de Kassa* à la figure de l'un des plus anciens historiens hongrois. Nous devons à ce chroniqueur qui a vécu au xiii^e siècle de posséder de nombreux témoignages de première main concernant le règne du roi Béla IV (1235-1270) — témoignages qui confirment les faits relatés par l'historiographie. De plus, suivant les habitudes des chroniqueurs médiévaux, Anonymus fait aussi un rappel d'histoire, nous faisant ainsi découvrir en quelque sorte l'interprétation que le xiii^e siècle donnait d'une grande partie de l'histoire de la maison des Árpád, éteinte en 1301.

Le paradoxe de l'Histoire est que nous savons très peu de ce chroniqueur qui nous a fourni tant d'informations. Nous savons seulement que son nom commençait par un « P » (c'est pourquoi nous le nommons *Anonymus*). János Horváth récapitule les hypothèses avancées jusqu'ici, et expose son opinion sur la personne d'Anonymus et la conception de sa chronique, en analysant dans le détail les événements historiques de l'époque, et en comparant l'œuvre du chroniqueur du roi Béla IV à l'un des premiers livres hongrois dit le *Manuscrit de Kassa*, dont il publie des photocopies.

G. Komoróczy est spécialiste de l'Orient antique. Dans son étude intitulée *Literary Forgeries Relating to the Ancient Near East (Some Examples from the 19th and 20th Centuries)*, il nous analyse certaines interprétations, plus exactement : les exemples caractéristiques des falsifications, des aspects philosophiques de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Apocryphes. Cette étude a été écrite dans l'espoir d'en finir, tant dans le domaine de l'historiographie que dans la littérature, avec les interprétations arbitraires et les falsifications, grâce aux recherches archéologiques et philologiques intenses.

Mme D. Csanak est l'auteur d'une étude intitulée *le Rôle de József Teleki dans une controverse scientifique française au xviii^e siècle*. Cet aristocrate du xviii^e siècle (1738-1796), propriétaire d'une bibliothèque de 30 000 volumes, partisan de la tolérance religieuse, mécène des arts et des sciences, n'est pas uniquement connu pour cela. Au cours de ses voyages de jeunesse en Europe occidentale, il témoignait d'un intérêt très vif à la vie scientifique de son époque ; comme l'auteur le prouve en s'appuyant sur des documents, il a même pris part à une controverse médicale opposant d'Alembert et Daniel Bernoulli, à l'Académie Française.

O. Süpek traite de la poésie d'Attila József et de l'influence de Villon sur son œuvre, dans son étude intitulée *la Source française de la ballade de Secours Rouge par Attila József*.

P. Nagy examine quelques questions théoriques du drame dans son étude : *le Changement de fonction du drame*. Il expose sa conception sur la théorie et la pratique du drame, sur l'interdépendance du contenu et de la forme à partir des expressions théâtrales ayant acquis droit de cité, telles que le théâtre absurde, total et documentaire en examinant les relations de causes à effet de la forme et du contenu, de la crise de la société et des expériences théâtrales de rénovation, aussi que des tentatives de décomposition de la forme et de leurs précédents historiques : l'opposition à la tradition dans l'art dramatique du siècle dernier et du début du xx^e siècle.

Gy. M. Vajda, dans *World Literature and the Comparative Analysis of Literatures*, nous expose comment s'est formée la définition essentiellement quantitative de

la littérature mondiale à partir de la conception de Goethe jusqu'à celle de nos jours. Parallèlement il cite les textes originaux des travaux littéraires et théoriques du XIX^e siècle pour prouver que le terme « littérature mondiale » est presque contemporain de celui de « littérature comparée », qu'on considèrerait comme beaucoup plus moderne.

Les numéros 3 et 4 des Acta Litteraria 1974 contiennent de brèves études sur la

Renaissance italienne, certaines tendances caractéristiques du développement littéraire du XVIII^e siècle, l'anniversaire d'Albert Szenci Molnár fêté à Sárospatak et un compte rendu intitulé *la Littérature bulgare en Hongrie de 1945 à 1975*. La revue de livres fait connaître des ouvrages les plus importants parus au début de 1974.

Á. GEREBEN

HISTOIRE DE L'ART

Les études parues dans le volume XX de 1974 des Acta Historiae Artium et dans les numéros 42 et 43 du Bulletin du Musée Hongrois des Beaux-Arts font ressortir avec plus de vigueur deux thématiques. L'une comprend certains problèmes de détail de la fin du Moyen Age en Hongrie. Nous saluons les études sur les panneaux des XV^e et XVI^e siècles, qui résument les recherches stylistiques et iconographiques, comme celle de Zs. Urbach : *Dominus possedit me... Beiträge zur Ikonographie des Josephzweifels* (Acta, fasc. 3-4) sur le panneau de Némethyváros conservé à la Galerie Nationale Hongroise. M. Mojzer publie une nouvelle étude sur le style de la grande personnalité de la peinture hongroise à l'époque du gothique tardif, le peintre mystérieux qui signait des simples initiales « MS », *La datation de la « Déposition de Croix » du Maître MS* (Bulletin n^o 43). Ces études sur l'histoire de la peinture sont complétées avec bonheur par des recherches dans d'autres domaines. L'étude du chercheur polonais E. Sniezynska-Stolot *Queen Elizabeth as a Patron of Architecture* (Acta, fasc. 1-2) traite des manifestations importantes du mécénat au XIV^e siècle, tandis que l'article d'A. Szilágyi *Die Monstranz von Jahrendorf* (Acta, fasc. 3-4) présente une œuvre maîtresse de l'orfèvrerie de la fin du XV^e siècle. Nous ne pouvons que nous réjouir de ces publications sur le contexte artistique en Europe centrale du gothique tardif et sur ses centres. L'article du professeur J. Pesina, suite de son étude publiée dans le périodique pragois *Umeni, Die Tafelmalerei am Jagellonenhof in Prag. 1471-1526* (Acta, fasc. 1-2) est un travail fondamental. J. Eisler

met en lumière des rapports importants dans son article intitulé *Zwei Kulmbach-Bildnisse* (Acta, fasc. 1-2).

Outre l'art du bas Moyen Age, les publications, surtout dans les Acta, accordent une place de premier plan à la culture artistique hongroise du début du XX^e siècle, aux mouvements intellectuels et aux tendances avant-gardistes, domaine privilégié, depuis un certain temps, par les recherches en histoire de l'art hongrois. Les travaux sur Cézanne de Lajos Fülep, chef de file des critiques et des théoriciens d'art du début du siècle, ont été publiés en français, avec une préface de Charles de Tolnay (Acta, fasc. 1-2). Ces morceaux choisis, publiés sous le titre *Écrits sur Cézanne*, ont attiré l'attention sur Fülep qui, très tôt déjà, a donné une appréciation positive de Cézanne, et qui fonda sur l'art de cet artiste son système de théorie et de philosophie de l'art. On trouve d'autres ouvrages sur l'art de cette époque avec l'étude monographique de K. Passuth : *la Carrière de Lajos Tihanyi* (fasc. 1-2), et l'étude de J. Szabó : *les Éléments picturaux et graphiques des œuvres de József Egry* (fasc. 3-4).

Ces travaux entrent dans des thématiques cohérentes et, dans une certaine mesure, mettent en relief des tendances dans les recherches. Outre ce genre de publications, on trouve dans les deux périodiques des études monographiques concernant soit de nouvelles acquisitions, soit telle ou telle œuvre d'art. Parmi les plus importantes, citons l'identification d'un tableau italien, *la Croix*, conservé au Musée Chrétien (M. Prokopp, Acta, fasc. 3-4), une attribution à Taddeo Gaddi d'une œuvre

du Musée des Beaux-Arts (V. Tátrai, Bulletin n° 43), des recherches sur Frederik van Valckenborch, fondées sur ses paysages conservés à Budapest (T. Gerszi, Bulletin n° 32), et l'identification de l'es-

quisse de Le Seur de son *Allégorie de la Monarchie française* (V. Kaposy, Bulletin n° 43).

E. MAROSI

ETHNOGRAPHIE

Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae, tomus XXII (1973) 3-4; tomus XXIII (1974) 1

Les objectifs du périodique sont restés inchangés : il est destiné à être un organe scientifique international de l'ethnographie européenne et extra-européenne centré, naturellement, sur les problèmes hongrois. Les numéros récents sont — comme toujours — consacrés aux sujets les plus variés. Le professeur Hr. Vakarelski (Sofia) décrit le battage du blé en Bulgarie, Cs. Ecsedy, de retour d'une expédition en Afrique, rend compte de la chasse telle qu'elle est pratiquée par une tribu du Soudan. I. Katona présente les observations relatives aux chanteurs épiques qu'il a rencontrés en 1959 lors d'un voyage d'étude en Albanie. L'étude du professeur B. Gunda (Debrecen) porte sur la chasse populaire hongroise et constitue un chapitre de la monographie d'ethnographie hongroise. Quelque 60 villages de la Hongrie actuelle sont habités par des Ukrainiens (appelés aussi Ukrainiens des Carpates, Ruthènes, Russins) ; l'article d'A. Paládi Kovács réunit pour la première fois les données ethnographiques et statistiques relatives à cette population. La rubrique *Varia* contient deux articles de moindre envergure dont l'un traite des traces du chamanisme en Norvège, l'autre de la viticulture allemande. Parmi les ouvrages figurant dans la rubrique *Recensiones* on trouve, cette fois-ci, surtout des livres et des périodiques hongrois. En dehors de quelques travaux relevant du domaine des recherches africaines, on y lira des comptes rendus d'ouvrages sur la théorie de l'ethnographie dus surtout à des auteurs allemands.

Dans le tome XXIII les directeurs ont eu l'excellente idée de publier le scénario et les séquences d'un film ethnographique hongrois intitulé *Tu mourras de la mort des morts* qui a remporté un succès remarquable

même à l'étranger. Zs. Szémán consacre une étude monographique aux croyances qui en Hongrie se rattachent aux martyres. L. Takács continue la présentation des outils agricoles destinés à l'essartage, en particulier celle des couteaux pour débroussailler. B. Gunda rend compte des maisons d'habitation des Lipovanes de Dobroudja, Th. F. Johnston fournit des données relatives aux chansons d'enfant de la tribu tsonga des Bantous, enfin I. Balassa présente la collection des instruments agricoles créée en 1964 au Musée de l'Agriculture de Budapest, avec l'aide de la Commission internationale d'agro-ethnographie. Les comptes rendus sont consacrés à des ouvrages folkloriques et d'histoire régionale de Hongrie et de Transylvanie, ainsi qu'à des livres traitant de sujets finlandais, africains et est-européens.

Édit Fél — Tamás Hofer : *Geräte der Átányer Bauern*. Maison d'Édition de l'Académie des Sciences de Hongrie. Budapest 1974. 678 p. avec cartes, dessins, tables. 300 photographies.

E. Fél et T. Hofer — collaborateurs du Musée Ethnographique National — ont commencé en 1951 et ont continué avec intensité dès 1954 leur exploration monographique rurale dans le village Átány qui se trouve à une centaine de kilomètres au nord-est de Budapest. Leur travail est unique non seulement dans la recherche ethnographique hongroise, mais il n'a point d'égal même dans le domaine de la science internationale. Ils ont réuni leurs résultats dans trois grands volumes.

Le premier volume, de plus de 440 pages, *Proper Peasants. Traditional Life in a Hungarian Village*, a paru en 1969 à Chicago (comme le 46^e volume de la série *Viking Fund Publications in Anthropology*) et à Budapest, aux Éditions Corvina ; il décrit la vie du village. Le deuxième volume a été publié en République Fédérale d'Alle-

magne, en 1972, sous le titre *Bäuerliche Denkweise in Wirtschaft und Haushalt. Eine ethnographische Untersuchung über das ungarische Dorf Átány (Veröffentlichungen des Instituts für mitteleuropäische Volksforschung an der Philipps-Universität, Marburg-Lahn. Göttingen)*. Cette œuvre contient les règlements, les systèmes et les mesures ayant trait à l'économie rurale, mais ce volume ne fut pas mis en commerce en Hongrie. Finalement, le troisième volume présente les outils du paysan d'Átány (les auteurs ont publié plusieurs articles sur ce sujet). C'est le professeur A. Steensberg, ancien directeur de l'institut de recherche de Copenhague, une des plus importantes personnalités de la recherche ethnographique européenne, qui a écrit un court texte de présentation pour le livre.

La valeur principale du présent volume réside dans la documentation soignée et détaillée. Les auteurs s'étalent sur toutes les questions. Leur travail n'est pas fait uniquement pour ceux qui ont l'intention de faire connaissance avec certains outils paysans, mais ils appliquent les valeurs matérielles de la culture populaire, autarcique, actuellement en voie de disparition, dans le système complet de la culture. Et c'est pour cette raison que leur travail a remporté un succès international sans égal

dans l'histoire de la recherche ethnographique hongroise. Le volume contient des centaines de dessins, de photographies, ainsi que beaucoup de reproductions de tableaux et une riche nomenclature littéraire. Il traite des outils agricoles en trois importantes approches. D'abord il décrit le village, désignant ainsi le lieu du monde des outils. Puis vient la description de quinze objets importants, avec la présentation une à une de leurs variétés et de leurs fonctions. Le chariot, la charrue, la herse, la bêche, la houe, la faux, la fourche sont les principaux objets présentés. Des chapitres particuliers traitent le rapport de l'homme à l'outil, les problèmes de l'outillage économique et ceux des rapports de propriété. On trouve plusieurs inventaires détaillés entre chaque document.

Naturellement, une telle monographie ne peut aborder toutes les questions ; ainsi, les auteurs ne parlent pas de la maison et des meubles, ni du vêtement ou des costumes. Cependant ce qu'ils ont présenté est sûr. Dans la plupart des cas, ils font parler les paysans eux-mêmes, et, ainsi, l'arrière-fond du folklore se dessine derrière le monde réel.

V. VOIGT

MUSICOLOGIE

Studia Musicologica, année XV
Budapest 1973-1974. Akadémiai
Kiadó

Le numéro XV, datant de 1973, des *Studia Musicologica* (revue musicologique de langue étrangère de l'Académie des Sciences de Hongrie) n'a paru qu'en 1974. Cette fois, la base du contenu de la revue est fournie par les conférences — au nombre de seize —, données en Hongrie lors de la troisième séance de travail du groupe de recherche créé par le *Comité International de Musique Populaire de l'Unesco* (International Folk Music Council), recherches concernant les anciennes sources de la musique populaire. Les maîtres en ce domaine sont, incontestablement, les musicologues hongrois grâce à l'impulsion donnée à cette activité (l'ethnomusicologie), par Bartók

et par Kodály ; c'est chez nous, en Hongrie, que la recherche du folklore musical peut être considérée comme la plus développée. On discute surtout des relations existant entre la musique populaire et la musique classique, car, dans la musique du Moyen Age et dans celle de la Renaissance, la chanson populaire et l'œuvre d'art musicale se développent avec de continuels rapports réciproques. Il nous est impossible, ici, de faire connaître toutes les conférences et toutes les études portant sur ce sujet. Nous attirerons donc simplement l'attention sur quelques œuvres particulièrement importantes. Z. Falvy a étudié l'influence des mélodies des trouvères, sur la base de documents de la Hongrie médiévale. Il insiste sur le fait qu'à la fin du XIII^e siècle deux trouvères séjournèrent en Hongrie : Gaucelm Faidit et Peire Vidal. Z.

Falvy démontre l'influence de leur art et de leur présence personnelle dans le pays. Gy. Martin, spécialisé dans la danse populaire, étudie les rapports qui existent entre les danses françaises de type « Branles d'Arbeau » et les rondes dansées de l'Europe orientale, dénommées « kari-kázó ». M. A. Kubinyi reconstruit avec une érudition remarquable la vie musicale de la cour royale hongroise du début XVI^e siècle. L. Dobszay fait l'analyse comparée des anciens styles de chanson populaire. Mlle J. Szendrei examine l'influence populaire des mélodies de *Te deum*.

Parmi les articles de ce numéro, les vingt-cinq lettres d'A. Schönberg, d'A. Berg et de Th. Wiesengrund-Adorno, adressées à S. Jemnitz entre 1920 et 1930, sont d'un très grand intérêt. S. Jemnitz (1890-1963) fut un critique musical hongrois de grande influence, il occupa une place exceptionnelle dans la culture musicale du pays. Élevé dans un milieu culturel allemand, élève de M. Regen et d'A. Schönberg, il écrivait dans le journal du Parti social-démocrate hongrois, et il était le principal conseiller musical du Parti. En

cette qualité, il essaya d'acclimater en Hongrie les nouveaux résultats de la musique étrangère contemporaine — surtout la musique allemande et autrichienne. Il fit cela dans une époque historique pour la musique, quand l'avant-garde hongroise guidée par Bartók et Kodály s'efforçait de créer un art musical national, contre l'influence allemande, en renforçant les impulsions françaises. Jemnitz, son maître Schönberg et son ami Adorno s'opposèrent résolument à la composition musicale d'inspiration populaire. L'histoire à partir de 1935 montra que l'influence allemande sur la culture musicale hongroise — même lorsqu'il s'agissait de compositeurs condamnés par le fascisme — ne servit ni le progrès musical, ni le progrès social. Ce n'est qu'un petit fragment de son importante correspondance qui vient d'être publié dans les *Studia Musicologica* — dans une publication soignée et annotée par Mlle V. Lampert. Ces lettres sont de précieux documents sur l'amitié de Schönberg, de Berg et d'Adorno.

J. BREUER

**CE VOLUME EST EN VENTE CHEZ LES DISTRIBUTEURS
SUIVANTS:**

- AUSTRALIE: New World Booksellers, 425 Pitt Street, Sydney
AUTRICHE: Globus Buchvertrieb, Höchstädtplatz 3, 1201 Wien
BELGIQUE: Librairie Du Monde Entier, 162, rue du Midi, Bruxelles 1 000
BRÉSIL: Livraria D. Landy, Rua 7 de Abril, 252 5ºS/53, São Paulo
CANADA: Pannonia Books, P.O.B. 1017, Postal Station „B” Toronto (Ont.) MST 2T8
Déliabáb Film & Record Studio, 19 Prince Arthur Street, West., Montreal 130,
P.Q.
CUBA: Instituto del Libro, Calle 10 y 19, Habana
DANEMARK: Hunnia Books & Music, Nørrebrogade 182, København
Ejnar Munksgaard, Norregade 6, København
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE: Center of Hungarian Literature, 4418 16th Avenue, Brooklyn,
N. Y. 11204 Magyar Áruház, 1 1802 Buckeye Road, Cleveland (Ohio) 44120
FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu, Helsinki-SF-00100
Suomalainen Kirjakauppa, Helsinki 10 Aleksanterinkatu 25
FRANCE: Odeon Diffusion 146, rue Fg.-Poissonnière, Paris 10
Ophrys Librairie, 10, rue de Nesle, Paris 6
GRANDE-BRETAGNE: B. H. Blackwell Ltd., 48-51 Broad Street, Oxford OX1 3BQ
Central Books Ltd., 37 Gray's Inn Road, London WC1X 8PS
Danubia Book Co., 58 Chatsworth Road, London NW2 4DD
GRECE: Eleftheroudakis, Constitution Square, Athens 126
INDE: Current Technical Literature Company, India House, OPP. G. P. O. Post Box 1374,
Bombay 1
JAPON: Maruzen Company Ltd., 3-10 Nihonbashi 2-chome, Chuo-ku, Tokyo 103
Nauka Ltd., 2-30-19, Minami-ikebukuo 2-chome, Toshima-ku, Tokyo-171
Sanyo Shuppan Boeki, Co. Inc., Hoyo Bldg. 8,2-chome, Takaracho Chuoku, Tokyo
P.O.B. 5037
NORVEGE: Johann Grundt Tanum, Karl Johansget 43, Oslo
PAYS-BAS: Martinus Nijhoff, Lange Voorhout, 9-11, 's Gravenhage
Meulenhoff & Co., Beulingsstraat 2/4, Amsterdam C.
Pegasus, Leidsestraat 25, Amsterdam C.
RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE ALLEMANDE: Kubon & Sagner, Schliessfach 68, 8. München 34
Kunst und Wissen Erich Bieber, Postfach 46, 7. Stuttgart 1
Erich Röth Verlag, Korbacher Str. 235, 35, Kassel
SUEDE: Almquist & Wiksell, Gamla Brogatan 26, Stockholm S. 101 20
C. E. Fritze, Fredsgatan 2, Stockholm S. 105 27
Nordiska Bokhandeln, Kungsgatan 2, Stockholm 1
SUISSE: Genossenschaft Literaturvertrieb, Feldstr. 4, Zürich
Pinkus & Co., Froschaugasse 7, Zürich
Karger Libri AG. Petersgraben 31, CH-4000 Basel 11
VENEZUELA: Ilaco, Calle Union No. 7, Sabana Grande, Caracas
Louis Tarcsey, Calle Edif, Villoria Apto 21, Sabana Grande, Caracas

ou en Hongrie:

KULTURA

**Société Hongroise pour le Commerce de Livres
et de Journaux**

H-1389 Budapest 62, boîte postale 149

